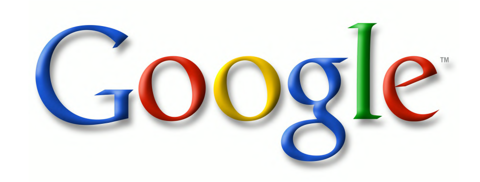
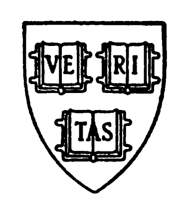





VE RI
TAS

ÉLÉMENTS D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

TOME TROISIÈME



HORACE MARUCCHI

ÉLÉMENTS D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE

III

BASILIQUES ET ÉGLISES DE ROME

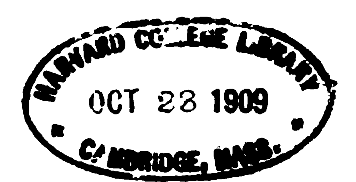


DESCLÉE, LEFEBVRE ET Cie
ÉDITEURS

PARIS
30, Rue Saint-Sulpice

ROME
20-21, Via Santa Chiara

MCMII





AVANT-PROPOS.

LE sous-titre de ce troisième volume de mes Éléments *ne doit pas faire oublier au lecteur le titre principal. Traitant d'archéologie chrétienne, je n'ai à m'occuper ici que des églises* archéologiques, *et dans celles-là mêmes je dois laisser de côté tout ce qui ne relève pas de l'archéologie. Cette simple remarque préviendra des malentendus possibles.*

Que si l'on désire une description complète *de* toutes *les églises de Rome, je renverrai simplement aux* Chiese di Roma *du regretté M. Armellini, excellent résumé de tout ce qui avait été écrit avant lui sur ce sujet et des observations personnelles que lui avaient suggérées ses études. Mon but est tout différent de celui de mon ami. Ce que je veux faire connaître, ce sont les monuments anciens : je néglige donc de propos délibéré les restaurations et décorations postérieures au XVe siècle. Pour la même raison je m'abstiens de dresser la liste d'un bon nombre d'églises, aujourd'hui disparues, qui étaient presque toutes du moyen âge.*

M. Dufresne, prêtre de Saint-Sulpice, a bien voulu me prêter son concours pour ce volume comme pour les deux autres. Je lui dois en particulier le chapitre sur la Liturgie des basiliques, *qui ne manquera pas d'intéresser les ecclésiastiques.*

J'espère que ce volume trouvera auprès du public le même bon accueil que les deux précédents. Ce sera la meilleure preuve de son utilité pour les personnes qui s'adonnent aux études d'archéologie chrétienne.

Rome, Noël 1901.

H. M.

PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER.

1° Documents anciens.

Notitia ecclesiarum urbis Romae, du VIIe siècle. V. de Rossi, *Roma sotteranea*, t. I, p. 143.

Itinerarium Einsiedlense, du VIIIe siècle. V. Urlichs, *Codex urbis Romae topographicus*, p. 59 sq.; — Lanciani, *L'itinerario di Einsiedeln e l'ordine romano di Benedetto canonico*, Roma, 1891.

Liber pontificalis (édit. Duchesne), jusqu'au IXe siècle.

Ordines romani et *Mirabilia*, du XIIe et du XIIIe siècle. V. Urlichs, *op. cit.*, p. 79 sq., 91 sq.

Liber censuum, de Cencius Camerarius (fin du XIIe siècle). L'édition critique commencée par Paul Fabre est continuée par Mgr Duchesne.

Nomina ecclesiarum urbis Romae (XIVe siècle), d'après un ms. de Turin. V. Urlichs, *op. cit.*, p. 170 sq.

Ms. de Nicolas Signorili sur les églises de Rome, dédié au pape Martin V (Cod. vat. lat. 3536).

2° Ouvrages modernes.

Panvinio, *De septem urbis Ecclesiis* (XVIe siècle).

Ugonio, *Historia delle stationi di Roma* (XVIe siècle).

Severano, *Le sette chiese* (XVIe siècle).

Piazza, *Eortcrologio ovvero le sacre stazioni romane* (XVIIe siècle). V. l'édition romaine de 1858.

Bruzio, *Theatrum romanae urbis* (XVIIe siècle), aux Archives du Vatican.

Mss. de Terribilini (Biblioth. Casanatense) et de Lonigo (Bibl. Barberini et Vallicelliana).

Zaccagni, *Catalogus magnus ecclesiarum*, dans Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IX.

Nibby, *Roma nel 1838*, part. I^a^, Roma moderna.

J.-B. de Rossi, *I musaici delle chiese di Roma.*

Armellini, *Le chiese di Roma dal secolo IV al XIX*, Roma, 1891.

Plusieurs églises ont eu leurs historiens particuliers ; les plus importantes monographies seront citées au cours de l'ouvrage.





Introduction.

TOPOGRAPHIE DE ROME AU IVe SIÈCLE.

LES premières basiliques chrétiennes de Rome ont été construites au milieu des monuments profanes qui couvraient le sol de la ville ; quelques-uns même de ces monuments, purifiés et transformés, devinrent des églises. Il est donc nécessaire, avant de décrire les basiliques, de faire connaître sommairement la topographie de Rome au IVe siècle. Ce sera l'objet de cette introduction.

Deux sortes de sources peuvent nous guider dans cette étude : les sources *monumentales* et les sources *écrites*.

Sous le nom de sources *monumentales*, nous comprenons les inscriptions, les monnaies et médailles, les bas-reliefs et les plans de Rome.

Certaines inscriptions, à l'occasion de la dédicace d'un monument, en font l'histoire ; plusieurs ont été copiées par les auteurs des recueils épigraphiques et des Itinéraires. D'autres rappellent des noms de rues ou de quartiers ; ainsi voyons-nous cités le « Vicus collis Viminalis », parallèle à la Via Urbana, le « Vicus Patricius », le « Vicus Escletus », etc. Les plus importantes sont certainement le Testament d'Auguste et une inscription conservée au Capitole. Auguste, ainsi que le rapporte Suétone (1), avait ordonné de graver sur des tables d'airain destinées à orner son tombeau la liste de ses victoires et des monuments élevés par lui. L'inscription originale est perdue ; mais on a retrouvé, à Ancyre en Galatie et à Apollonie, des fragments considérables de deux copies, l'une latine, l'autre grecque, qui ont été publiés par M. Mommsen dans ses *Res gestae divi Augusti* (2). Les colo-

1. *Octav.*, c. 101.
2. Berlin, 1883.

nies, en effet, possédaient assez fréquemment des reproductions des monuments de la capitale. — L'inscription du Capitole est gravée sur une base honoraire dédiée à Hadrien (136) par les surveillants (« magistri vicorum ») des quartiers compris dans les régions I, X, XII, XIII, XIV ([1]). Ces deux monuments fournissent des indications précieuses, le premier sur les édifices, le second sur les rues et les quartiers de la ville.

La numismatique est également d'un grand secours pour l'étude de la topographie. Sous la République, la frappe des monnaies dépendait de magistrats spéciaux, les « triumviri monetales A. A. A. F. F. (auro argento aeri flando feriundo) », qui y faisaient représenter quelque monument, quelque événement, intéressant la république ou leur famille. C'est ainsi qu'on voit sur les deniers de la « gens Aemilia » la basilique Émilienne ; sur ceux de la « gens Scribonia », le « puteal » de Scribonius Libo ; sur ceux de la « gens Volteia », le temple de Jupiter Capitolin. Les empereurs suivirent cet usage. Les monnaies d'Auguste portent le temple de César ; celles de Claude, les « Castra praetoria » ; celles de Néron, le temple de Janus, fermé sous son règne ; celles de Titus, l'Amphithéâtre Flavien achevé par lui. A l'aide d'une monnaie d'Alexandre Sévère, M. Ch. Lenormant a pu identifier avec le « Nymphaeum Alexandri » les ruines de la place Victor-Emmanuel, appelées à tort par les anciens archéologues « Trophées de Marius » ([2]).

Les bas-reliefs anciens représentent aussi quelquefois des scènes historiques ou des monuments de Rome. Ainsi les bas-reliefs trouvés au Forum en 1872 rappellent deux événements du règne de Trajan, localisés par le sculpteur sur le Forum romain, dont on aperçoit au fond les rostres, le figuier, les temples de Saturne et de Castor, etc. ([3]). Les bas-reliefs sépulcraux des Aterii, au Musée de Latran, reproduisent la partie de la voie Sacrée voisine de l'Arc de Titus.

1. Cf. Urlichs, *Codex Urbis Romae topographicus*, p. 55-58.
2. Cf. Donnaldson, *Architecture numismatique*.
3. Cf. Marucchi, *Le Forum romain* (1885), p. 159 sq. ; — Thédenat, *Le Forum romain*, p. 279.

Dans les bas-reliefs supérieurs de l'arc de Constantin, on reconnait, malgré le défaut de perspective, une scénographie du Forum, la tribune aux harangues, la basilique Julia, l'arc de Tibère et celui de Septime-Sévère.

Enfin nous possédons des fragments d'un ancien plan de Rome, « forma Urbis » ([1]). Plusieurs plans furent dressés sous la République, mais aucun ne nous est parvenu. Après ses grands travaux de recensement, Auguste fit exécuter un plan de la capitale et des provinces, « Orbis pictus », qui fut exposé dans les environs du Panthéon, sous le portique de Vespasia Polla. Il est probable qu'on en dressa un autre à la suite des transformations opérées dans Rome par Néron. Un incendie ayant ravagé les environs du Forum sous Commode, ce prince et son successeur Septime-Sévère restaurèrent presque tous les monuments de cette région ; Caracalla continua leur œuvre : c'est alors que furent décorés le temple de Vesta et le Panthéon. Après ces travaux importants, un grand plan, gravé sur marbre, fut fixé à la paroi extérieure du palais de la préfecture urbaine, sur le « Forum pacis » ; on en a retrouvé des débris, au XVIe siècle, derrière l'église des Sts-Côme et Damien, dont ce palais forme la partie centrale, et plus récemment dans la Via Giulia, près du palais Farnèse ([2]). Ce plan est à l'échelle de 1/250 ; il a le sud en haut, l'est à gauche. Les fragments concernant le Forum sont les plus utiles, car chaque monument y porte son nom : on peut ainsi reconnaître le temple de la Concorde, l'« aedes Saturni », l' « aedes Castoris », la « basilica Julia », la « Graecostasis ».

Parmi les sources *écrites*, les plus précieuses sont naturellement les auteurs anciens, historiens, géographes, poètes, etc. Tous ont noté certains détails de topographie romaine.

1. Cf. Jordan, *Forma urbis Romae*, Berlin, 1874 ; — de Rossi, *Piante icnografiche e prospettiche di Roma*, Roma, 1879.

2. Les fragments trouvés au « Forum pacis » sous Paul III furent d'abord transportés au palais Farnèse ; Benoît XIV les donna à la municipalité : les plus considérables furent placés au Musée du Capitole, sur la paroi du grand escalier; les autres furent négligés et employés comme matériaux de construction. Tous ceux que l'on possède seront prochainement rassemblés et peut-être placés dans la grande salle du conseil municipal, au Capitole.

indications sont postérieures aux événements; mais à l'époque où elles ont été consignées, les monuments n'avaient pas encore été dévastés par les Normands, le moyen-âge et la Renaissance.

L'*Ordo Romanus* du chanoine Benoît, composé sous le pontificat d'Innocent II (1130-1143), en décrivant les grandes processions papales, cite, non d'ailleurs sans quelques confusions, les monuments près desquels elles passaient ([1]). Voici, comme exemple, l'ordre de la procession à Ste Marie-Majeure : « Mane statio ad sanctam Mariam maiorem... sed omnino Pontifex descendit ad sanctam Martinam cum episcopis et cardinalibus et ceteris scholis... Deinde vadit ad sanctum Adrianum, ubi est crux stationalis... Pontifex cum aliis dicit psalmos et sic procedens discalciatus ante arcum Nerve intrat per forum Traiani et exiens ad arcum aurea in porticu absidata ascendit per clivum iuxta Eudoxiam et transiens per silicem iuxta domum Orphei descendit per titulum sanctae Praxedis usque ad sanctam Mariam maiorem. »

Enfin au XIIIe siècle apparaît une première ébauche de guides pour les visiteurs de Rome. Pendant trois siècles, on composa un grand nombre de ces descriptions des monuments de Rome, « mirabilia urbis Romae », les unes plus soignées, les autres moins, toutes souvent mêlées de légendes et de traits parfois ridicules ([2]).

Avec la Renaissance commence l'étude méthodique et vraiment scientifique de la topographie romaine. Il suffira de citer les principaux auteurs et les ouvrages les plus importants :

Pomponius Laetus, *De vetustate Urbis* (1463); il avait fondé une académie archéologique et formé une collection d'antiquités dans sa maison sur le Quirinal ;

Flavio Biondo, *Roma instaurata* (1473), premier essai de reconstitution des monuments anciens : c'est alors que l'on commence à démolir ces monuments pour construire des édifices nouveaux, et que se font ces singuliers contrats dont

1. Urlichs, *op. cit.*, p. 79-81 ; — *P. L.*, t. LXXVIII, col. 1025 sq.
2. Urlichs, *ibid.*, p. 91-169, en distingue jusqu'à six classes.

les documents du temps nous ont conservé le texte : « Locatur marmorariis basilica Julia, etc. »

Mazzochi, *De Roma prisca et nova varii auctores* (1520), ouvrage composé d'après les sources classiques et dédié à Léon X ;

Andrea Fulvio, *L'antichità di Roma ... ampliata* (Venise, 1588) ;

Marliano, *Urbis Romae topographia* (Venise, 1588) ;

Lucio Fauno, *Delle antichità della città di Roma* (Venise, 1548);

Panvinio, *Antiquae Urbis imago*, avec plans ;

Les architectes, Raphaël, Palladio, Sangallo, Serlio, dont plusieurs bibliothèques, surtout celle des Uffizi à Florence, possèdent les plans et icnographies d'anciens monuments ;

Le P. Donato, S. J., *Roma vetus ac recens* (1639), ouvrage classique, plein d'idées très justes sur la topographie, auxquelles sont revenus les archéologues modernes, par exemple pour l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin ;

Nardini, *Roma antica* (1665), la première description topographique importante écrite en italien, rééditée plusieurs fois, et annotée par Nibby (1818-1820) ;

Venuti, Piranesi, Fea, Canina, Nibby, dont l'*Analisi della carta dei dintorni di Roma* est extrêmement précieuse, et dont la *Roma nell' anno 1838* a encore une vraie valeur, malgré ses erreurs sur la position du Forum, qu'il oriente dans une direction perpendiculaire à la véritable, et sur l'enceinte d'Aurélien à laquelle il attribue une étendue de 50000 pas ;

Les auteurs de la *Beschreibung der Stadt Rom;* et Jordan, *Topographie der Stadt Rom*, continuée par Hülsen ;

Enfin Lanciani : après ses nombreuses et savantes brochures, comme celle qu'il a écrite sur la reconstruction de l'enceinte de Servius Tullius, il a publié un grand travail qui fait autorité, la *Forma urbis Romae :* outre l'état des monuments aux diverses époques et l'état actuel de la ville, il y mentionne les fouilles qui ont été successivement pratiquées, les auteurs qui doivent être consultés, etc.

En réunissant les indications fournies par les monuments eux-mêmes, par les écrivains anciens et par les recherches des auteurs modernes, nous pouvons nous représenter assez exactement, sinon complètement, soit le mode de construction des édifices romains, soit la physionomie de la ville, avec ses collines, son enceinte, ses aqueducs, sa division administrative en régions.

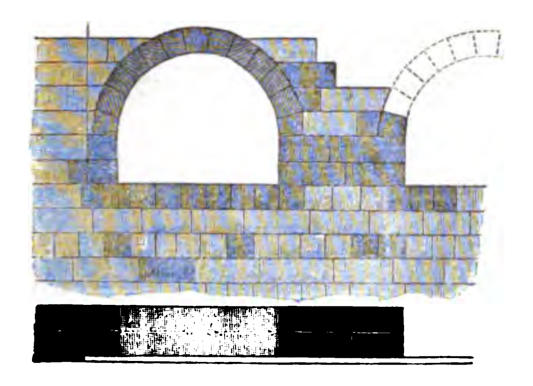
§ I. Matériaux et appareils.

Les matières le plus communément employées dans les monuments romains sont la pierre et la brique. Il y a différentes espèces de pierres. 1° Le tuf, « tophus, lapis ruber, saxum rubrum », pierre volcanique que l'on trouve partout dans la campagne romaine et qui forme les collines de la ville. Il était déjà en usage chez les Étrusques. L'enceinte de Servius Tullius fut construite en tuf. 2° Le pépérin, « lapis albanus », agglomération d'éléments sortis des cratères des monts Albains. 3° Le travertin, dont les carrières sont près de Tivoli, « lapis tiburtinus ». On s'en servit sous la république et sous l'empire, par exemple pour la construction du Colisée. 4° Le silex, pierre volcanique employée pour les voies et pour la partie intérieure des murs. — Le marbre n'existait pas aux environs de Rome : il ne devint commun que vers la fin de la république et sous l'empire. — La composition des briques n'était pas identique à celle des briques modernes : on les fabriquait avec un sorte de terre peu résistante. La manière dont elles sont disposées dans les constructions peut en faire reconnaître la date ; à l'époque d'Auguste et de Néron, la couche de chaux étendue entre les briques est très mince ; elle devient ensuite plus épaisse, surtout au Ve et au VIe siècle.

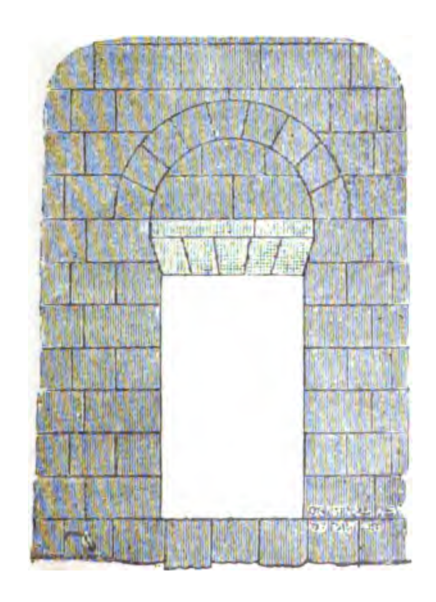
On distingue, d'après Vitruve [1], plusieurs appareils. 1° L' « opus quadratum », formé de parallélipipèdes de tuf, de pépérin ou de travertin. C'est le procédé le plus ancien, celui qui se voit dans l'enceinte de la « Roma quadrata ».

1. *De architectura*, l. II, c. 8.

Les blocs sont posés les uns sur les autres, sans ciment. On le rencontre jusqu'à l'époque impériale ; seulement alors la construction devient plus soignée, comme, par exemple, dans



(Époque des rois.)

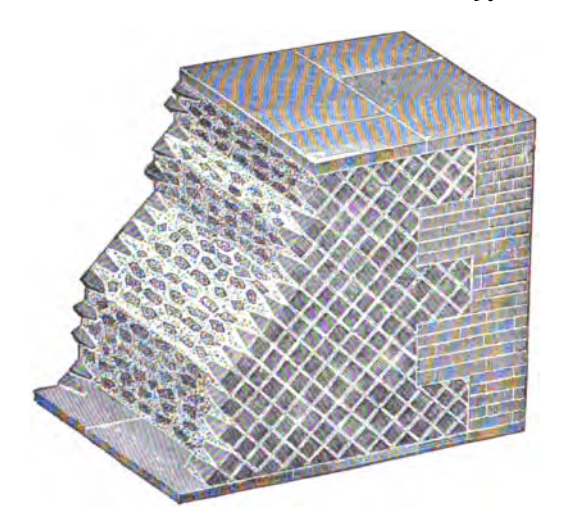


le mur du Forum d'Auguste qui cachait la Suburra. L'« opus hetruscum » ne se distingue du précédent que parce que les blocs sont disposés alternativement en sens inverse. —

2° L' « opus incertum », dans lequel les fragments de pierre sont petits et de forme irrégulière, comme les pavés d'une voie. Ce procédé fut usité surtout à l'époque de Sylla. Nous en avons quelques échantillons : le temple de la Fortune, à

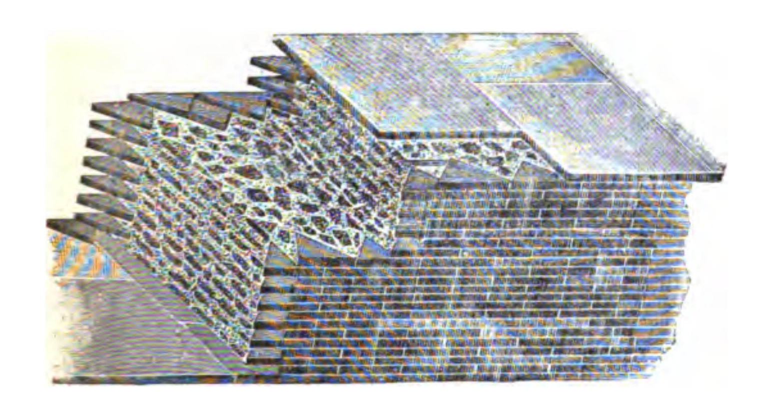


Préneste ; à Rome, les pilastres du portique Émilien près de l' « Emporium » (Marmorata). — 3° L' « opus reticulatum », employé sous la République et jusqu'aux premiers Antonins. C'est un perfectionnement du précédent. Les fragments de tuf sont réguliers, en forme de pyramide dont



la pointe est noyée dans la chaux à l'intérieur du mur et dont la base carrée donne à l'extérieur du mur l'aspect d'un filet ouvert. Les angles étaient fortifiés par des chaînes de pierres ou de briques. Hadrien construisit de cette manière sa villa de Tivoli. — 4° L' « opus latericium », formé de briques et de chaux. Auguste, rapporte Suétone, se vantait d'en

avoir beaucoup diminué l'usage à Rome et d'avoir remplacé la brique par le marbre : « Marmoream se relinquere quam



latericiam accepisset ([1]). » — 5° L' « opus mixtum », dans lequel les lignes de briques alternent avec les lignes de tuf. On le trouve à Pompei, où il devait être caché sous le stuc ou le marbre ; mais surtout à Rome, pendant la période de décadence, dans les murs du cirque de Maxence, les parois en maçonnerie des catacombes, les basiliques chrétiennes, etc. — 6° L'« opus » en petit tuf, qui ne commence pas avant le VIe siècle de notre ère, et qui fut usité surtout à l'époque des Sarrasins (IXe siècle). De ce petit appareil carré on peut voir un modèle dans l'enceinte de la cité Léonine. Les matériaux, à partir de cette époque, ont souvent été empruntés aux monuments païens, que les lois avaient jusque-là protégés. — 7° L' « opus spicatum », briques disposées verticalement et en forme d'arête de poisson. Il servait pour le pavage des galeries et des appartements. — 8° L' « opus signinum » (de la ville de Signia), mélange de terre cuite et de chaux, employé pour les constructions hydrauliques, bassins, réservoirs, aqueducs.

1. *Octav. Aug.*, XXIX.

§ II. Les sept collines.

L'ensemble des sept collines de Rome, le « Septimontium », était une chose comme sacrée, en l'honneur de laquelle se célébrait chaque année une fête spéciale.

Au centre du groupe se trouve le Palatin, berceau de la ville. Son nom dérive de celui de Palès, la déesse des pasteurs latins d'Albe-la-Longue. On distingue sur cette colline trois sommets : le Palatium proprement dit (St-Bonaventure), le Germalus (au-dessus de Ste-Anastasie), et la Velia (Arc de Titus).

Le Capitole, primitivement « Mons Saturnius », parce que Saturne y aurait fondé un village, tire son nom du sanctuaire de Jupiter qui lui donnait une importance singulière, « caput, mons capitalis ». Il avait deux sommets : le septentrional, correspondant à l'Ara caeli, et le méridional (Palais Caffarelli), où se trouvait le temple de Jupiter Capitolin [1].

Le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin, forment ensemble un petit groupe. Le Quirinal (« quir », lance, en sabin), n'était pas appelé « mons », mais « collis » ; d'où les noms de « Regio collina, porta collina ». Pour construire le Forum de Trajan, on supprima l'élévation de terrain qui unissait le Quirinal au Capitole, et qui était de la même hauteur que la colonne Trajane, ainsi que le marque l'inscription de cette colonne. — Le Viminal a son sommet vers St-Laurent in panisperna. — L'Esquilin comprend deux sommets : le Cispius, (Ste-Marie-Majeure) et l'Oppius (St-Pierre-aux-Liens), séparés par la Suburra.

Le Coelius va du Palatin, dont il est séparé par la voie Triomphale, à St-Jean de Latran. Sur le sommet principal s'élève l'église de St-Grégoire ; sur le Coeliolus, celle des Quatre Saints Couronnés.

Enfin l'Aventin est séparé du Palatin par la « Vallis Murcia » (du nom d'un temple de Venus Murcia, près du grand cirque). Les noms anciens de ses deux sommets nous

1. Pour plus de détails sur cette importante partie de la topographie urbaine, consulter ma récente *Description du Forum et du Palatin*, Rome, 1902.

sont inconnus. Nibby les appelait, sans raison plausible, vrai et faux Aventin ; mieux vaudrait les nommer grand Aventin (Ste-Sabine, St-Anselme) et petit Aventin (Ste-Balbine, St-Sabas).

Le Janicule et les autres collines du Transtévère ne faisaient pas anciennement partie de la ville proprement dite.

Les vallées qui séparaient les sept collines étaient : la « Vallis Murcia », entre le Palatin et l'Aventin ; le Vélabre, entre le Palatin, le Capitole et le Tibre (St-Georges in Velabro) ; la Suburra, entre le Quirinal et l'Esquilin Oppius ; le « Vicus Longus », entre le Quirinal et l'Esquilin Cispius (Via Nazionale) ; le « Vicus Patricius », entre le Viminal et l'Esquilin Cispius (Via Urbana) ; le « Campus Martius », en dehors de la vieille ville, dans la plaine qui s'étend entre le Capitole, le Pincio et le Tibre : cette région était beaucoup plus étendue que le quartier qui porte actuellement le nom de Campo Marzo.

§ III. L'enceinte de Rome.

La muraille qui entourait Rome au temps de Constantin était de construction récente, Aurélien l'avait élevée dans la seconde moitié du IIIe siècle. Mais la ville avait eu auparavant deux autres enceintes successives, l'enceinte attribuée à Romulus et celle de Servius Tullius.

Avant Romulus, il y avait sur le Palatin un village de pasteurs albains. Le Capitole et le Quirinal étaient habités par des Sabins, l'Esquilin et le Viminal par des Étrusques. Le nom de Rome lui vint, suivant l'étymologie proposée par M. Guidi (1), du fleuve (« rumon » en ancien italique) qui coulait alors au pied du Palatin. Celui de Romulus aurait une origine analogue et signifierait le Romain par excellence. Le chef de pasteurs qui porta ce nom entoura son village d'une enceinte : ce fut la « Roma quadrata » (2). Les indications

1. Cf. *Bullett. archeolog. comun.*, 1881, p. 63 sq., où il s'appuie sur Corssen.

2. Plus tard on donna aussi ce nom à une excavation, surmontée d'un autel (« Mundus »), dans laquelle se conservaient des objets jetés là par les Latins, les Sabins et les Étrusques, en signe de leur union.

données par Tacite (1) permettent encore de la reconstituer. Elle fut tracée à la manière des Étrusques. A l'aide d'une charrue tirée par un bœuf et une vache (le bœuf, à l'extérieur, représentant les hommes qui devaient défendre la ville, et la vache, à l'intérieur, les femmes qui l'habiteraient), le chef traçait une ligne, « sulcus primigenius », au delà de ce qui devait être l'enceinte de la ville. Cette ligne, « pomerium », était sacrée, sauf les points où on avait levé la charrue et qui correspondaient aux portes. Elle était marquée par des cippes. L'enceinte primitive de Rome commençait au Vélabre, au taureau de bronze qui se trouvait sur le « Forum boarium »; elle descendait ensuite vers l' « Ara Consi », dans le « Circus maximus » ; puis se dirigeait vers les « Curiae veteres », vis à vis du Coelius au-dessus de la voie Triomphale ; enfin vers le Forum. Il en reste encore sur quelques points des débris en « opus quadratum ». Sa forme était celle d'un trapèze plutôt que celle d'un carré.

Dans cette enceinte, comme dans celle de toutes les anciennes villes étrusques, quatre portes s'ouvraient près des quatre angles. Deux de ces portes nous sont connues : la « Porta Mugonia », et la « Porta Romana ». La « Porta Mugonia » (de « Mugitus », c'était par là qu'entraient les bœufs) était à la partie supérieure du Palatin, près de l'Arc de Titus. La «Porta Romana» ne tirait pas son nom de celui de la ville, mais, comme la ville elle-même, de celui du fleuve (Rumon), dont elle était plus voisine : on en a reconnu l'emplacement derrière le temple de Castor et Pollux. Les noms des autres portes nous sont inconnus. On sait cependant leur position. Il y en avait une au-dessus de Ste-Anastasie et du grand Cirque ; l'autre regardait le Coelius, des dessins du XVe siècle la représentent vis à vis de l'église St-Grégoire. Une légende, qu'aucune découverte n'a confirmée, veut que cette enceinte ait été élargie par Romulus lui-même, de manière à embrasser presque toutes les collines. Il est possible qu'on ait dès ce moment reculé la ligne du « pomerium », sans toucher à l'enceinte elle-même.

1. *Annal.*, XII, 24.

Servius Tullius, qui s'est rendu célèbre par ses réformes politiques et administratives, commença une nouvelle enceinte. Achevée par Tarquin le Superbe, elle resta l'enceinte officielle jusqu'à Aurélien ; mais les maisons s'étendaient bien au-delà dès la fin de la république. Au temps de Cicéron (1), on voyait encore les murs. Suivant Denys d'Halicarnasse (2), ils avaient une longueur de sept milles et demi, comme ceux d'Athènes, mais étaient en grande partie cachés par les maisons. Grâce aux indications des auteurs anciens, aux fouilles pratiquées depuis 1870, aux travaux de M. Lanciani et des autres archéologues, on peut reconstituer la direction de cette enceinte. Partant du Tibre, elle séparait d'abord le marché aux herbes (Piazza Montanara) du marché aux bœufs (St-Georges) ; puis elle se dirigeait vers le Capitole : on a retrouvé une partie des murs sur la montée nord du Capitole, vers la place d'Ara caeli (Via delle Tre pile). Elle devait traverser l'escalier actuel et passer au-dessous de l'église d'Ara caeli (Via di Marforio), car en 1862 on en a reconnu des traces un peu avant le tombeau d'un magistrat de la République, C. Bibulus ; or à cette époque, conformément à la Loi des XII Tables, on n'enterrait que hors des murs. Elle allait de là vers le Quirinal, par le Forum de Trajan ; des ruines ont été mises au jour près de la place Magnanapoli. Elle continuait vers le palais des papes ; en 1866, on a trouvé des restes des murs, en construisant l'escalier qui va de la place du Quirinal à la Via della Dateria. Elle suivait ensuite la direction de la Via Venti Settembre ; en 1873, une partie de cette enceinte a été découverte sur la Via delle quattro Fontane, à droite du palais Barberini, ainsi que le rappelle une plaque commémorative. D'autres ont été vues près de Ste-Suzanne, puis comme les précédentes enfouies dans les fondations des édifices modernes. A l'endroit où s'élève le ministère des Finances commençait l'« agger ». Du Capitole au Viminal, l'enceinte était protégée

1. *De republ.*, II, 6.
2. Lib. IX, c. 68.

par les collines. Au Viminal, elle descendait vers la plaine et n'était plus abritée : on construisit donc, de la « Porta Collina » à la « Porta Esquilina », autour de l'enceinte proprement dite, une fortification consistant, à droite en un fossé, à gauche en un rempart de terre soutenu par un mur en pierres (1). On en voit des ruines près de la gare et près de la Via Gaeta. L' « agger » se terminait aux environs de Ste-Marie-Majeure. De là l'enceinte allait vers la Via Merulana. Près de la Via Leopardi, il y en a quelques restes, réunis à une salle de l'époque d'Auguste appelée communément « Auditorium Mecenatis ». D'autres ruines se trouvent près des églises des Sts-Pierre et Marcellin et des Quatre Saints Couronnés. A partir de ce point, la direction n'est pas absolument sûre. Il est probable que l'enceinte allait jusqu'à l'hôpital de St-Jean-de-Latran, puis vers St-Étienne-le-Rond et la Navicella ; descendait ensuite du Coelius (des ruines existent dans le jardin de St-Grégoire), traversait la Via di porta S. Sebastiano, gravissait le petit Aventin, où d'autres ruines se trouvent dans la Vigna Cardoni, près de St-Sabas, se dirigeait vers la Via di porta S. Paolo, où des restes sont visibles à droite au-dessous de St-Prisque ; montait sur le grand Aventin, passait vers l'église des Chevaliers de Malte et le monastère de St-Anselme, enfin allait finir au Tibre.

Cette longue enceinte était percée de nombreuses portes. Il y avait 1° la « Porta Flumentana », située près du « Pons Aemilius », à côté du pont palatin actuel, et remplaçant l'ancienne « Porta Romana ». — 2° La « Porta Triumphalis », dont parlent Suétone dans sa vie d'Auguste (2), et Josèphe à propos du triomphe de Titus (3). — 3° La « Porta Carmentalis », ainsi nommée à cause de l'ancien autel de la déesse Carmenta (4) qui était sur le Capitole, près de la Piazza della

1. « Clauditur ab oriente aggere Tarquini Superbi inter prima opere mirabili, namque eum muris aequavit qua maxime patebat aditu plano. » Plin., *Hist. Nat.*, III, 9.
2. *Oct. Aug.*, 100.
3. *De bello jud.*, VII, 36.
4. *Aeneid.*, VIII.

Consolazione. — 4° La « Porta Ratumena », au-dessous du Capitole (Via di Marforio), au commencement de la voie Flaminienne; — 5° La « Porta Fontinalis », sur le Quirinal, ainsi nommée à cause des sources d'eau abondantes qui existaient à cet endroit. On peut la voir dans la cour du palais Antonelli (Piazza Magnanapoli). — 6° La « Porta Sanqualis », près du temple de Sancus, le « deus Fidius » des Sabins, lequel se trouvait, ainsi que celui d'une autre divinité sabine, Quirin, sur la place du Quirinal. — 7° La « Porta Salutaris », aux Quatre Fontaines, non loin du temple de Strenia, déesse sabine de la force et de la santé (d'où « strenuus, strenae »). — 8° La « Porta Collina », d'où sortaient les voies Nomentana et Salaria, sur l'emplacement actuel du ministère des Finances. — 9° La « Porta Viminalis », ouverte dans la fortification, à gauche de la gare. — 10° La « Porta Esquilina », d'où sortaient les voies Praenestina, Labicana et Tiburtina, près de l'arc de Gallien. — 11° La « Porta Querqutulana », près d'un bois sacré de chênes, sur le Coelius. — 12° La « Porta Coelimontana », entre St-Étienne-le-Rond et la Navicella. — 13° La « Porta Capena », dont la position sur la voie Appienne peut être déterminée assez exactement, puisqu'on a retrouvé la borne du 1er mille. — 14° La « Porta Lavernalis », qui n'était peut-être qu'un arc, et dont l'emplacement est inconnu. — 15° La « Porta Naevia », du côté de Ste-Balbine, où passait la « Via Ardeatina ». — 16° La « Porta Radusculana », du côté de Ste-Prisque, où devait se trouver la « Via Laurentina ». — 17° La « Porta Trigemina », au-dessus du Tibre, près de l' « Emporium » ; de l'un de ses trois arcs sortait la voie d'Ostie.

Le Transtévère, à l'époque royale, ne comprenait que l' « Arx Janiculensis » et la bande de terrain limitée par les deux murs qui descendaient de l'Acropole vers le Tibre. Il ne fit partie de la ville que sous l'Empire.

Les sept collines renfermées dans l'enceinte de Servius Tullius ne se trouvaient pas toutes dans les limites de l'ancien « Pomerium » ; un second dut être tracé au delà de cette enceinte. Jusqu'à Claude, l'Aventin resta en dehors de

l'enceinte sacrée de Rome, parce qu'il possédait le temple de Diane, commun à tous les Latins.

La division de la ville en « regio Palatina, Esquilina, Suburana et Collina », créée par Servius Tullius, fut maintenue jusqu'à Auguste. Les habitants de ces régions formaient les « tribus urbanae », les « montani », opposés aux « tribus rusticae », aux « pagani », qui habitaient de petits villages en dehors de l'enceinte. Même sous la République on trouve un « pagus Janiculensis», un « pagus Esquilinus »; et le nom de « pagani » désigna les paysans jusqu'au Ve siècle de l'ère chrétienne.

Le mur de l'enceinte ne subit aucune modification jusqu'au IIIe siècle. Mais le « Pomerium » fut souvent changé. Le droit de le déplacer, suivant Aulu-Gelle ([1]), appartenait seulement à ceux qui avaient reculé les limites de l'empire. César le fit un an avant sa mort, ainsi que le rapporte Cicéron ([2]). Auguste comprit dans le « Pomerium » tous les « expatiantia tecta » construits en dehors. Nouvel agrandissement sous Claude ; on peut en voir une preuve près de Ste-Lucie del Gonfalone dans une inscription, datée par le digamma éolique (Ⅎ) caractéristique du règne de Claude, et encore à sa place : AVCTIS · POPVLI · ROMANI · FINIBVS · POMERIVM · AMPLIAℲIT · TERMINAℲITQVE. Marc-Aurèle (175) traça une nouvelle ligne de cippes, dont quelques-uns ont été notés par les Itinéraires ([3]), d'autres ont été retrouvés sur place, par exemple, celui de la Porte St-Jean-de-Latran, placé maintenant dans le cloître voisin. Le « Pomerium » servait de ligne d'octroi : tel cippe fut posé « propter controversias inter mercatores et mancipes vectigalium ([4]) ».

Enfin Aurélien commença en 272 un nouveau mur d'enceinte pour protéger Rome contre les barbares. Il suivit à peu près le « Pomerium » de Marc-Aurèle. La nouvelle enceinte n'eut donc pas une longueur de 50000 pas, comme

1. Lib. XIII, c. 14.
2. *Ad Attic.*, XIII, 20, 33, 35.
3. Cf. celui d'Einsiedeln.
4. Cf. *Corpus inscript. lat.*, VI, 1016.

l'a fait croire à Nibby une fausse interprétation d'un passage de Vopiscus [1], mais de 50000 pieds environ. Nulle part dans la campagne on n'a trouvé trace d'une enceinte plus étendue ;il existe, au contraire, très près de celle d'Aurélien, des tombeaux que la loi n'eût pas permis d'élever à l'intérieur de la ville, et dont quelques-uns sont certainement postérieurs à cette enceinte. Les travaux furent achevés sous Probus. En 402, sur le conseil du fameux Stilicon, Arcadius et Honorius entreprirent une restauration de l'enceinte ; en font foi les inscriptions placées encore aujourd'hui sur l'ancienne porte Tiburtine et près de la porte Majeure. Les importants travaux de cette époque sont reconnaissables à ce que l'appareil est plus grossier et formé de briques jaune et rouge, tandis que les briques du temps d'Aurélien sont rouge pâle. Une nouvelle restauration fut faite au VIe siècle. A peine entré dans Rome (décembre 536), Bélisaire se hâta de la fortifier en prévision des attaques de Vitigès, qui en effet mit le siège devant la ville en mars 537. Les travaux furent repris environ dix ans après, à l'approche de Totila. Il en reste des traces aux portes Appia, Latina et Pinciana; sur la première est tracée la croix byzantine, accompagnée d'une invocation grecque aux protecteurs des soldats, S. Conon et S. Georges. Enfin les papes exécutèrent des travaux analogues pendant tout le moyen âge, jusqu'à nos jours [2].

Le Transtévère fut réuni à la ville sous Aurélien, au moyen d'une enceinte qui s'étendait de la porte Septimienne (ainsi nommée probablement à cause du voisinage des jardins de Septime-Sévère et de Géta, qui se trouvaient près de la Lungara) à la porte de Porto, située alors à une petite distance de son emplacement actuel. Au IXe siècle, Léon IV renferma dans une enceinte semblable St-Pierre, le Vatican et le Mausolée d'Hadrien, de la « porta S. Peregrini » à la « porta Saxonum » (porte St-Esprit). Urbain VIII, au XVIIe siècle, réunit ces deux faubourgs, comprit dans la ville la Via della Lungara et forma ainsi le Transtévère actuel.

1. *Aurel.*, XXXIX.
2. Cf. *Lib. pontif.*, passim.

Les portes de l'enceinte d'Aurélien présentent un intérêt spécial pour l'étude des anciennes basiliques. Elles étaient au nombre de dix. 1° La « porta Flaminia », substituée à l'ancienne « porta Ratumena ». Quelques auteurs, s'appuyant sur l'assertion de Procope (1), que cette porte était dans une position fortifiée, ont voulu la placer au-dessus de Ste-Marie-du-Peuple. Opinion inadmissible, car les fouilles de 1877 ont montré que la voie Flaminienne a toujours suivi la même direction et que la porte actuelle est aussi ancienne que les autres portes de la même enceinte. Peut-être, au temps de Procope, était-elle plus fortifiée qu'à présent. Elle reçut d'abord, comme toutes les portes d'Aurélien, le nom de la voie qui passait au-dessous ; vers le IXe ou le Xe siècle, elle prit celui de St-Valentin, à cause de la basilique bâtie au 1er mille; et au XVe, le nom actuel, en relation avec l'église voisine de Ste-Marie-du-Peuple. A droite de cette porte, sur le Pincio, on remarque, compris dans l'enceinte, un vieux mur en « opus reticulatum », des premiers siècles de l'empire; ce mur est incliné («murus fractus» de Procope, on l'appelle encore «muro torto ») ; on prétendait, au VIe siècle, qu'il était inutile de réparer cette partie de l'enceinte,parce que S. Pierre défendait la ville de ce côté. C'est une substruction des « Horti Domitiorum ». La colline s'appelait alors « Collis hortorum »: le nom de Pincio lui a été donné plus récemment en souvenir de la « Gens Pincia » qui y avait une propriété. Le tombeau de Néron se trouvait, comme le rapporte Suétone (2), dans les « Horti Domitiorum » ; le monument dans lequel on prétend le reconnaître, sur la Via Cassia, est le tombeau d'un certain P. Vibius Marianus, son inscription est encore lisible. — 2° La « porta Pinciana ». Elle fut ouverte par Bélisaire, qui demeurait près de la villa Medici, et porta d'abord son nom. De là sortait la Via Pinciana, qui ne tardait pas à rejoindre la Via Salaria. — 3° La « porta Salaria ». Elle a gardé ses tours jusqu'en 1870. Il y a de chaque côté deux tombeaux. Celui de droite appartenait à un jeune homme

1. *De bello gothico*, I, 23.
2. *Nero*, 50.

de 17 ans, Q. Sulpicius Maximus, qui avait eu une poésie couronnée dans le concours littéraire ouvert au Capitole par Domitien: cette poésie était gravée sur le monument, et on peut la voir au musée du Capitole. De la « porta Salaria », substituée à la « porta Collina », sortent les deux voies Salaria vetus et Salaria nova. Très discutée jadis, la topographie de ces deux voies peut être aujourd'hui fixée. La ligne de tombeaux (il y en a un remarquable dans la Vigna Bertoni, celui de Lucilius Peto), qui va droit vers l'Aniene, marque la direction de la Via Salaria nova. Quant à celle de la Via Salaria vetus, elle est indiquée par les colombaires découverts tout récemment dans le couvent des PP. Carmes, sur le Corso d'Italia. Il y avait là un vrai quartier sépulcral, formé par plusieurs rues parallèles à la grande voie, et renfermant un grand nombre d'inscriptions d'affranchis de la Gens Pompeia, de l'historien Salluste, de Q. Virgilius, etc. (1). — 4° La « porta Nomentana ». Elle se trouvait un peu plus à droite que la porte actuelle. Dans l'une de ses tours, Aurélien renferma le tombeau de Q. Aterius, retrouvé en 1825. Il comprit également dans l'enceinte les « Castra Praetoria », quartier militaire, construit par Tibère ; la garde prétorienne, qui l'occupait, fut abolie par Constantin. — 5° La « porta Tiburtina », depuis le moyen-âge, Porte de St-Laurent. L'ancien aqueduc est en partie enfoui sous le sol : le niveau a donc été exhaussé entre le Ier et le Ve siècle. Remarquer sur la porte l'inscription d'Honorius dont il a été question plus haut. — 6° Les portes réunies « Labicana » et « Praenestina », pour lesquelles Aurélien a utilisé deux arcs des aqueducs. Toutes les eaux de Rome se réunissaient dans cette région « ad spem veterem ». Le tombeau de boulanger, que l'on voit à gauche, avait été renfermé dans les murs de la porte ; il a été dégagé sous Grégoire XVI. C'est alors aussi qu'on a placé à droite l'inscription d'Honorius auparavant fixée sur la porte. Au-delà de cette porte, une partie de l'enceinte est formée par une construction plus ancienne, peut-être le « Vi-

1. Il est regrettable que ces monuments aient été en grande partie détruits. On a heureusement conservé les inscriptions.

varium » où se gardaient les bêtes féroces; puis par les murs de l'« Amphitheatrum Castrense » construit sous Tibère. La partie des murs qui fait suite est la mieux conservée. — 7° La « porta Asinaria », que Grégoire XIII, à la fin du XVIe siècle, remplaça par la porte de St-Jean. Il en reste encore les deux tours. A droite sont les ruines du palais des Laterani, qui, confisqué par Néron, fut donné par Constantin au pape Miltiade. — 8° La « porta Latina », depuis longtemps fermée. Il y avait aussi à côté une porte secondaire, la « porta Metronia ». Les tombeaux de la voie Latine sont fort remarquables. — 9° La « porta Appia » ou de St-Sébastien, substituée avec la précédente à la porte Capène. C'est la plus belle des portes de Rome. Pour la restaurer, sous Bélisaire, on employa les marbres du temple de Mars et d'autres monuments. On rencontre ensuite une construction de Paul III, le bastion de Sangallo, qui fit disparaître la « porta Ardeatina » et plusieurs portes secondaires. — 10° Enfin la « porta Ostiensis » ou de St-Paul. Dans la partie intérieure, on distingue les deux arcs où passaient, au temps d'Aurélien, la « Via Ostiensis » et la « Via Laurentina ». La porte actuelle fut construite à l'époque byzantine et transformée au moyen-âge. On arrive ensuite au Tibre. L'enceinte continuait encore jusqu'à une petite distance. Elle fut ensuite prolongée jusqu'à la « porta Flaminia ». Elle était percée sur le Tibre de plusieurs portes, « posterulae », dont l'une a fait donner son nom à la petite église, récemment détruite, de Ste-Marie in Posterula. M. Constantin Corvisieri (1) a pu déterminer la position de ces ouvertures.

Les portes du Transtévère ne présentent aucun intérêt spécial. C'étaient : la « porta Portuensis », un peu au delà de la Porta Portese actuelle; la « porta Janiculensis » (porte St-Pancrace); la « porta Septimiana », et la « porta Aurelia », près du pont St-Ange. Plus tard, quand Léon IV forma la cité Léonine (849), il y eut en outre la « porta Saxonum » ou du St-Esprit, la « porta Viridaria » qui fut

1. *Le Posterule tiberine tra la porta Flaminia e il ponte Gianicolense*, Roma, 1879.

ensuite supprimée, et la « porta S. Peregrini », qu'a remplacée la porta Angelica.

§ IV. Eaux et aqueducs [1].

A l'origine, les habitants de Rome n'eurent d'autre eau que celle du Tibre, des puits et de quelques sources, comme celles qui près du Quirinal firent donner à une porte de la Rome primitive le nom de « Porta fontinalis ». Le premier aqueduc fut construit par Appius Claudius, censeur et consul au Ve siècle ; c'est lui aussi qui traça la voie Appienne. La plus grande partie de cet aqueduc était sous terre ; on en a reconnu des traces près de St-Sabas. Il commençait au VIe mille de la voie Prénestine.

Différentes eaux furent ensuite amenées à Rome au moyen de nouveaux aqueducs. Le *Curiosum urbis Romae* en compte jusqu'à dix-neuf [2]. Voici les principales. 1° L' « Anio vetus » (an 480), qui sort au-dessus de Tivoli. Son cours était marqué par des cippes en travertin ; on en a retrouvé plusieurs sur l'Aventin, ils sont aujourd'hui au musée national. — 2° L' « Aqua Marcia », amenée de Subiaco par Q. Marcius Rex, en 608, l'année de la prise de Carthage et de Corinthe. Elle se réunissait aux autres eaux près de la porte Majeure, au lieu dit « Ad spem veterem », où on voit encore des ruines de son aqueduc. — 3° L' « Aqua Tepula » (627), qui vient de la voie Latine. — 4° Sous Auguste, l' « Aqua Julia » (719), qui arrive aussi de la voie Latine, — et l' « Aqua Virgo » (723), qui, partant de la voie Prénestine, passe par le Pincio et vient aux « Septa Julia » où se tenaient les comices par centuries : l'église de St-Ignace a été bâtie en grande partie avec les marbres de ce dernier aqueduc. — 5° L' « aqua Claudia », amenée par Claude (52). — 6° L' « Anio novus », dont on voit les aqueducs à la porte Majeure. — 7° Plus

1. Cf. Frontin, *De aquis et aquaeductibus urbis Romae ;* — Fabretti, *De aquis et aquaeductibus veteris Romae*, Rome, 1788.
2. « Aquae XVIIII. Traiana, Annia, Attica, Marcia, Claudia, Herculea, Cerulea, Julia, Augustea, Appia, Alseatina, Ciminia, Aurelia, Damnata, Virgo, Tepula, Severiana, Antoniniana, Alexandrina. »

tard, l' « Aqua Alseatina », au Transtévère, peu estimée et employée surtout pour les machines du Janicule; — l' « Aqua Trajana », aujourd'hui Acqua Paola, du nom de Paul V ; — l' « Aqua Alexandrina », aujourd'hui Acqua Felice, du nom que portait Sixte-Quint avant son pontificat ; — l' « Aqua Jovia ». Tous ces aqueducs amenaient à Rome de véritables fleuves. Au moment du siège de Vitigès (537 ap. J.-C.), ils furent coupés, puis abandonnés, jusqu'à ce que les papes prissent soin de les rétablir.

§ V. Les XIV régions.

Servius Tullius avait partagé la ville, au point de vue administratif, en quatre régions. Une nouvelle division fut faite par Auguste (1) en 747, l'année de la dédicace du milliaire d'or, probablement aussi l'année du grand recensement et de la naissance de Notre-Seigneur. La ville, comprenant alors, outre le noyau primitif, le champ de Mars et les « expatiantia tecta », s'étendit, au nord vers le pont Milvius, au midi jusque vers le 2e ou 3e mille de la voie Appienne et de la voie Ardéatine, et vers le 2e mille de la voie d'Ostie. Les constructions du 5e mille de la voie Appienne, désignées sous le nom de « Roma vecchia », n'ont jamais fait partie de la ville ; ce sont des bâtiments de la villa des Quintilii, deux frères, contemporains de Marc-Aurèle et de Commode. On a parfois évalué à 6 ou 7 millions d'habitants la population de Rome. C'est une exagération manifeste. Les recensements cités par les anciens auteurs, le nombre des soldats de la garnison, le nombre et les dimensions des édifices tant publics que privés, ne permettent pas de croire qu'elle ait jamais dépassé un million d'habitants.

Auguste établit quatorze régions. Chacune était partagée en « vici », administrés chacun par quatre « vicomagistri » qui dépendaient du préfet de la ville. Nous ne connaissons pas les noms primitifs des XIV régions d'Auguste, mais seulement ceux que nous a conservés le catalogue régionnaire

1. Suétone, *Oct. Aug.*, 30.

du IVe siècle. Il est certain que plusieurs sont postérieurs à Auguste, celui par exemple de la IVe région, « Templum pacis » : le temple de la Paix a été construit par Vespasien. Quelques archéologues pensent qu'à l'origine il n'y avait d'autre désignation que les numéros d'ordre. Ces numéros ne correspondent pas d'ailleurs à l'ordre topographique.

A l'intersection des lignes de séparation des régions étaient



placés des postes de pompiers. Il y en avait sept, chacun desservant deux régions contiguës (1). On peut, d'après les inscriptions qui ont été retrouvées, déterminer la position de plusieurs de ces casernes. Un poste secondaire de la XIVe région, probablement une maison particulière louée par les « vigiles », est situé en face de St-Chrysogone. Les soldats y ont tracé beaucoup de « graffiti ». Comme il est notable-

1. Cf. de Rossi, *Ann. dell' Istit. archeol.*, 1853, p. 265 sq.

ment au-dessous du niveau de la rue actuelle et que dès le IVe siècle il a existé une église de St-Chrysogone, il est vraisemblable que des fouilles feraient découvrir sous l'église moderne une ancienne basilique.

Voici, d'après le *Curiosum*, groupés par régions, les principaux monuments renfermés, au IVe siècle, dans l'enceinte de Rome :

« REGIO I. PORTA CAPENA. Continet aedem Honoris et Virtutis. Camenas. Lacum Promethei. Balneum Torquati. Thermas Severianas et Commodianas. Aream Apollinis et Splenis. Vicum vitrarium. Arcam panariam. Natatorium Caesaris.Balneum Abascanti et Mamertini. Aream carruces. Aedem Martis. Flumen Almonis. Arcum divi Veri et Trajani et Drusi. Vici X. Aedes X. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulæ $\overline{III}$ CCL. Domus CXX. Horrea XVI. Balnea LXXXVI. Lacos LXXXI. Pistrina XX. Continet pedes $\overline{XII}$ CC XI $\overline{S}$.

« REGIO II. CAELIMONTIUM. Continet Claudium. Macellum magnum. Lupanarios. Atrium Cyclopis. Cohortem V vigilum. Caput Africes. Arborem Sanctam. Castra peregrina. Domum Philippi. Victiliana. Ludum matutinum et Dacicum. Spoliarium. Samiarium. Micam auream. Vici VII. Aedes VII. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae $\overline{III}$ DC. Domus CXXVII. Horrea XXVII. Balnea LXXXV. Lacos LXV. Pistrina XV. Continet pedes $\overline{XII}$ CC.

« REGIO III. ISIS ET SERAPIS. Continet monetam. Amphitheatrum qui capit loca $\overline{LXXXVII}$. Ludum magnum. Domum Britti Praesentis. Summum choragium. Lacum pastorum. Scolam quaestorum et caplatorum.Thermas Titianas et Trajanas. Porticum Libies. Castra Misenantium. Vici XII. Aedes XII. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae $\overline{II}$ DCCLVII. Domos LX. Horrea XVIII. Balnea LXXX. Lacos LXV. Pistrina XVI. Continet pedes $\overline{XII}$ CCCL.

« REGIO IV. TEMPLUM PACIS. Continet porticum absidatum. Aureum buccinum. Apollinem Sandaliarium. Templum Telluris.Tigillum sororium. Colossum altum pedes CIIS, habet in capite radia VII, singula pedum XXIIS. Metam sudantem. Templum Romae. Aedem Jobis. Viam Sacram. Basilicam

novam et Pauli. Templum Faustinae. Forum transitorium. Siburam. Balneum Dafnidis. Vici VIII. Aedes VIII. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae II DCCLVII. Domus LXXXVIII. Horrea XVIII. Balnea LXV. Lacos LXXI. Pistrina XV. Continet pedes XIII.

❮ REGIO V. EXQUILIAE. Continet lacum Orfei. Macellum Livianum. Nymfeum Alexandri. Cohortem II vigilum. Hortos Pallantianos. Herculem Syllanum. Amphitheatrum castrensem. Campum Viminalem. Subager. Minervam medicam. Isidem patriciam. Vici XV. Aedes XV. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae III DCCCL. Domus CLXXX. Horrea XXII. Balnea LXXV. Lacos LXXIIII. Pistrina XV. Continet pedes XV DC.

❮ REGIO VI. ALTA SEMITA. Continet templum Salutis et Serapis. Floram. Capitolium antiquum. Thermas Constantinianas. Statuam Mamuri. Templum Dei Quirini. Hortos Salustianos. Gentem Flabiam. Thermas Diocletianas. Cohortem III vigilum. X tabernas. Gallinas albas. Vici XVII. Aedes XVII. Vicomagistri XLVIII. Balnea LXXV. Lacos LXXIII. Pistrina XVI. Continet pedes XV DCC.

❮ REGIO VII. VIA LATA. Continet lacum Ganymedis. Cohortem I vigilum. Arcum novum. Nymfeum Jobis. Aedicula capraria. Campum Agrippae. Templum Solis et castra. Porticum Gypsiani et Constantini. Equos Tiridatis regis Armeniorum. Forum Suarium. Mansuetas. Lapidem pertusum. Vici XV. Aedes XV. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulæ III DCCCV. Domus CXX. Horrea XXV. Balnea LXXV. Lacos LXXVI. Pistrina XVI. Continet pedes XIII CCC.

❮ REGIO VIII. FORUM ROMANUM MAGNUM. Continet rostras III. Genium populi romani. Senatum. Atrium Minervae. Forum Caesaris, Augusti, Nervae, Trajani. Templum Trajani et columnam coclidem altam pedes CXXVIIS, grados intus habet CLXXX, fenestras XLV. Cohortem VI vigilum. Basilicam argentariam. Templum Concordiae et Saturni et Vespasiani et Titi. Capitolium. Milliarium aureum. Vicum jugarium. Graecostadium. Basilicam Juliam. Templum Castorum et Minervae. Vestam. Horrea Agrippiana. Aquam cernentem. IIII Scaros. Sub aedem. Atrium Caci. Porti-

cum margaritarium. Elefantum herbarium. Vici XXXIII. Aedes XXXIII. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae III CCCC LXXX. Domus CXXX. Horrea XVIII. Balnea LXXXVI. Lacos CXX. Pistrina XX. Continet pedes XIIII LXVI.

« REGIO IX. CIRCUS FLAMINIUS. Continet stabula IIII factionum VI. Porticum Philippi. Minuciam veterem et frumentariam. Cryptam Balbi. Theatra III. In primis Balbi qui capet loca XI DX. Pompei capet loca XVII DLXXX. Marcelli capet loca XX. Odium capet loca XDC. Stadium capet loca XXX LXXXVIII. Campum Martium. Trigarium. Ciconias nixas. Pantheum. Basilicam Neptuni. Matidies. Marcianes. Templum Antonini et colonam coclidem altam pedes CLXXVS, gradus intus habet CCIII, fenestras LVI. Thermas Alexandrinas et Agrippianas. Porticum Argonautarum et Meleagri. Iseum et Serapeum. Minervam Calicidicam. Divorum. Insulam Felicles. Vici XXXV. Aedes XXXV. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae II DCCLXXVII. Domus CXL. Horrea XXV. Balnea LXIII. Lacos CXX. Pistrina XX. Continet pedes XXXII D.

« REGIO X. PALATIUM. Continet casam Romuli. Aedem matris Deum et Apollinis Ramnusii. Pentapylum. Domum Augustianam et Tiberianam. Auguratorium. Aedem Jobis. Curiam veterem. Fortunam respicientem. Septizonium divi Severi. Victoriam Germanianam. Lupercal. Vici XX. Aedes XX. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae II DCCXLII. Domus LXXXVIIII. Horrea XLVIII. Balnea XLIIII. Lacos XC. Pistrina XX. Continet pedes XI DX.

« REGIO XI. CIRCUS MAXIMUS. Continet templum Solis et Lunae et templum Mercurii. Aedem Matris Deum et Jobis. Cererem. XII portas. Portam trigeminam. Apollinem caelespicem. Herculem olivarium. Velabrum. Arcum Constantini. Vici XXI. Aedes XXI. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae II D. Domus LXXXVIII. Horrea XVI. Balnea XV. Lacos XX. Pistrina XVI. Continet pedes XI D.

« REGIO XII. PISCINA PUBLICA. Continet ariam radicariam. Viam novam. Fortunam mammosam. Isidem Athenodoricam. Aedem bonae Deae subsaxanae. Clevum Delfini.

Thermas Antoninianas. VII domos Partorum. Campum lanatorium. Domum Cilonis. Cohortem IIII vigilum. Domum Cornificies. Privatam Adriani. Vici XVII. Aedes XVII. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae $\overline{\text{II}}$ CCCCLXXXVII. Domus CXIII. Horrea XXVII. Balnea LXIII. Lacos LXXX. Pistrina XXV. Continet pedes $\overline{\text{XII}}$.

‹ REGIO XIII. ADVENTINUS. Continet armilustrium. Templum Dianae et Minervae. Nymfea III. Thermas Syres et Decianas. Dolocenum. Mappa aurea. Platanonis. Horrea Galbes et Aniciana. Porticum fabarium. Scalam Cassi. Forum pistorum. Vici XVIII. Aedes XVIII. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulae $\overline{\text{II}}$ CCCCLXXXVII. Domus CXXX. Horrea XXV. Balnea XLIIII. Lacos LXXXIX. Pistrina XX. Continet pedes $\overline{\text{XVIII}}$.

‹ REGIO XIV. TRANSTIBERIM. Continet Gaianum et Frigianum. Naumachias II et Vaticanum. Hortos Domities. Janiculum. Molinas. Balneum Ampelidis et Dianes. Cohortem VII vigilum. Statuam Valerianam. Caput Gorgonis. Herculem sub terra medium cubantem (sub quem plurimum aurum positum est). Fortis Fortunae. Corariam Septimianam. Campum Bruttianum et Codetanum. Hortos Getes. Castra lecticariorum. Vici LXXVIII. Aedes LXXVIII. Vicomagistri XLVIII. Curatores II. Insulæ $\overline{\text{IIII}}$ CCCCV. Domus CL. Horrea XXII. Balnea LXXXVI. Lacos CLXXX. Pistrina XXIIII. Continet pedes $\overline{\text{XXXIII}}$. ›

Suit la récapitulation des bibliothèques (28), obélisques (6), ponts (8), collines (7), champs (8), places publiques (11), basiliques (10), thermes (11), eaux (19), routes (28).

Je donnerai plus loin la description de chacune de ces régions. Il sera naturel en effet, avant de commencer à parler de chaque basilique, de la placer dans son milieu topographique, et par conséquent de faire alors l'histoire des monuments auxquels elle a succédé ou dont elle fut primitivement entourée.

Les monuments de Rome eurent beaucoup à souffrir des invasions barbares. Au Ve siècle, la ville fut deux fois saccagée : en 410 par Alaric, et en 455 par Genséric. Toutefois

les Goths et les Vandales détruisirent moins que le moyen-âge: au VIIIe siècle, beaucoup de monuments étaient encore assez bien conservés, comme on peut le voir par les catalogues et les itinéraires, notamment celui d'Einsiedeln, qui fut rédigé au temps de Charlemagne. Au VIe siècle, Vitigès assiégea Rome pendant une année (mars 537 à mars 538) ; il coupa les aqueducs et abattit plusieurs édifices chrétiens. Au VIIIe siècle, nouvelle invasion, celle des Lombards, conduits par Astolfe (755). Au IXe, le pape Léon IV dut livrer bataille aux Sarrasins dans les eaux d'Ostie (847) ; à la suite de la victoire qu'il remporta sur eux, il construisit l'enceinte de la « civitas Leoniana ». L'invasion la plus redoutable pour Rome fut celle de Robert Guiscard et de ses Normands sous Grégoire VII (1084). Un incendie détruisit toute la partie de la ville comprise entre le Latran et le Capitole. Pascal II rebâtit plusieurs églises, en particulier celle de St-Clément.

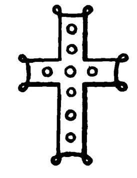
On commença à cette époque à transformer en forteresses les monuments qui avaient été préservés, l'amphithéâtre Flavien, le théâtre de Marcellus, le tombeau d'Hadrien, celui de Caecilia Metella, etc. Les Annibaldeschi, les Caetani, les Frangipani, les Savelli, toutes les grandes familles de Rome cherchèrent à s'en emparer dans ce but. Toutefois la forme primitive des monuments subsistait : si on avait commencé dès le VIe siècle à les détruire pour en employer les matériaux à la construction de St-Laurent, de Ste-Marie-du-Transtévère, de quelques autres églises, cela ne s'était fait que rarement et à titre exceptionnel.

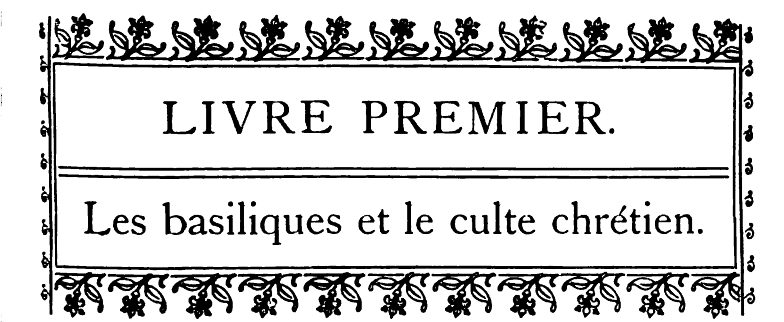
La dévastation systématique commença avec la Renaissance, après le retour des papes d'Avignon. Les monuments furent loués comme des carrières à exploiter : « Locatur marmorariis basilica Julia, etc. [1] ». Et cela continua pendant le XVIe siècle. Chose singulière, à une époque où on étudiait avec passion l'antiquité, on n'avait aucun respect pour les monuments qu'elle avait laissés, on ne prenait soin que des statues et autres œuvres d'art. Au XVIIe siècle, cette barbarie

1. Cf. Marucchi, *Description du Forum romain*, etc. (Desclée, 1902). Introd.

tendit à diminuer ; alors pourtant Paul V détruisit le Forum de Nerva, et Alexandre VII l'Arc de triomphe de Marc-Aurèle, comme le rappelle l'inscription placée par lui sur le Corso (1). C'est seulement au XIXe siècle qu'on se mit à faire des fouilles régulières en vue de retrouver et de conserver ce qui reste des anciens monuments : commencées par Pie VII et le gouvernement français, continuées par les papes suivants, surtout par Pie IX, elles se poursuivent sous la direction des commissions archéologiques instituées par le gouvernement et la municipalité.

1. Lire dans Thédenat, *Le Forum romain et les Forums impériaux*, p. 35 sq., le « martyrologe des monuments du Forum » et les protestations d'architectes, d'artistes et d'érudits de la Renaissance.





LIVRE PREMIER.

Les basiliques et le culte chrétien.

Chapitre premier.

LES RÉGIONS ECCLÉSIASTIQUES ET LES TITRES.

§ I. Les régions ecclésiastiques.

IL a certainement existé dès l'origine des divisions ecclésiastiques de Rome, en vue des réunions chrétiennes, des cérémonies funéraires, etc., en un mot des régions ecclésiastiques analogues aux régions civiles.

Le premier document qui en parle est le *Liber pontificalis* dans la vie du pape Fabien († 250) : « Regiones divisit diaconibus. » Comme il y avait sept diacres, il y eut sept régions, chacune ayant à peu près l'étendue de deux régions civiles. La correspondance d'ailleurs n'était pas absolue : on ignore, d'une part, les limites exactes de chaque région ecclésiastique ; et d'autre part, on sait que parfois une de ces régions comprenait des parties de plus de deux régions civiles. C'est une question qui a été beaucoup étudiée au XVIIe siècle par Nardini dans sa *Roma antica* (1), puis par Nibby (2), M. de Rossi (3) et Mgr Duchesne, mais qui néanmoins reste encore assez obscure (4).

La 1re région correspondait, au moins partiellement, aux I^e, XIIe et XIIIe d'Auguste, embrassant la région cimitériale des voies Appienne, Ardéatine et d'Ostie. En effet on a trouvé sur ces voies des inscriptions de prêtres et de lecteurs appartenant aux titres de Ste-Sabine, de Ste-Prisque, de Fasciola (Sts-Nérée et Achillée), de Ste-Balbine.

LOCVS ADEODATI · PRESB · TIT · PRISCAE

LOCVS PRESBYTERI · BASILI
TITVLI · SABINE

(Musée de St-Paul.)

1 Roma, 1666.
2. *Roma nel* 1838.
3. *Roma sotterranea*, t. III, c. XVII.
4. Cf. Duchesne, *Les circonscriptions de Rome pendant le moyen âge*, dans la *Revue des quest. hist.*, t. XXIV, p. 217 sq.

La IIe région comprenait le Cœlius (reg. IIa) et le Forum (reg. VIIIa). A cette région appartenait, suivant le *Liber pontificalis*, la « Basilica Crescentiana », qui était située sur la Via Mamertina (l'ancien « Clivus argentarius »). A cette région aussi se rattachaient les cimetières de la voie Latine, de St-Sébastien et de Prétextat. Voici des inscriptions recueillies dans ces différents endroits. Dans la basilique de St-Étienne sur la voie Latine :

+ HIC REQVIESCIT M...... tituli SS.
IOHANNIS ET PAVLI
SEMPER CVM OMNES
DEPOSITVS IN PACE
DOMNO NOSTRO IVSTINO PP perpetuo Augusto
ET IN PACE AETERNAM ET ORET

C · QVIX · AN · P · M · XI · D · IN P
consulatu Marcel LINI · ET · PROBINI ITEM ID
VIX · AN · P · M · XLI · FVIT MIHI
uxor carissima de P · D · VI · KAL · MART · CONS

La partie supérieure de cette inscription a été gravée entre 566 et 578 ; la partie inférieure est de l'an 341.

Au cimetière de St-Sébastien :

TEMPORIBVS · SANCTI
INNOCENTI · EPISCOPI
PROCLINVS · ET · VRSVS · PRAESBB
TITVLI · BYZANTI
SANCTO · MARTYRI
SEBASTIANO · EX · VOTO · FECERVNT

Le « titulus Byzanti » est l'église des Sts-Jean-et-Paul.

Au cimetière de Prétextat :

LOCVS AVGVSTI
LECTORIS DE BELA
BRV
DEP · SYRICA · Xq KAL · AVG ·
QVE VIXIT ANNOS
P · M · XII CONS
SEBERINI

(Musée de Latran. — An. 461 ou 482.)

La IIIe Région, correspondant aux IIIe et Ve régions civiles, s'étendait de St-Clément aux portes Tiburtine et Labicane, et renfermait tout l'Esquilin et une partie du Cœlius. De cette région relevaient les cimetières de Cyriaque, de St-Hippolyte, des Sts-Pierre et Marcellin, ainsi que l'attestent diverses inscriptions qui en proviennent :

STITVLI CLEMENTIS VI IDVS APR
PVIT REGIA CAELI BIANDA
VE BENIGNA SEMOTA PRVDENS
EI DIGNAMQVE TVMVLO
A QVIESCIT
RAESTANTE RESVRGET

(Cim. de Cyriaque.)

OLYMPI
LECTORIS DE
E EVSEBI
LOCVS EST

(Cim. des Sts-Pierre et Marcellin.)

hic REQuiescit...
tITVLI E Eusebi
in paCE · DEP

(Cim. des Sts-Pierre et Marcellin.)

+ HIC QVIESCIT ROMANVS
PRESBITER · QVI · SIDIT
PRESBITERIO ANNVS XXVI
MENSIS X DEP
X KAL
SEBERIANI · V · C · CONS

Le Romanus dont parle cette inscription du Ve siècle, tirée du cimetière des Sts-Pierre-et-Marcellin, peut avoir été un prêtre du titre de St-Eusèbe. Cependant la mention singulière SIDIT PRESBITERIO, rapprochée de la formule analogue employée pour les papes : « sedit in pontificatu », suggère une autre explication. A la fin du Ve siècle, autour de ce cimetière et de la villa impériale, il y avait un petit diocèse de campagne appelé « Sub Augusta » ; nous le trouvons mentionné dans les actes des conciles de cette époque. L'évêque de ce diocèse, étant en même temps évêque de Labicum (Colonna), pouvait avoir à Sts-Pierre-et-Marcellin un vicaire, possédant une juridiction spéciale, qui serait marquée par cette formule inusitée : SEDIT PRESBITERIO.

A la IVe région appartenaient le Quirinal et le Viminal (les IVe et VIe régions civiles), et aussi par conséquent la zone cimitériale de la voie Nomentane. Aussi a-t-on trouvé à Ste-Agnès des inscriptions mentionnant le titre de Vestine (St-Vital) et la IVe région :

IN PACE ABVNDANTIVS ACOL ☧
REG · QVARTE TT · VESTINE QVI VIXIT ANN · XXX
DEP · IN · P · D · NAT · SCI MARCI MENSE OCT · IND · XII ☧

LOCVS · IMPORTVNI · SVBDIACONI
REG · QVARTAE

La Ve région correspondait à la VIIe d'Auguste (Via Lata) et à une partie de la IXe. Elle comprenait la zone cimitériale des voies Salaria, Pinciana et Flaminienne. Les documents anciens nomment comme en faisant partie Ste-Marie in Via Lata (document du XIe siècle cité par Nibby), Ste-Agathe in Posterula (bulle de 962, citée par Marini), et St-Marc, le titre de Pallacina. Les inscriptions funéraires fournissent des indications analogues :

HIC POSITVS EST PETRVS VIII IDVS
MARTIAS QVI VIXIT ANNIS XVIIII
DEP · IN PACE PHILIPPO ET SALIA
COSS · DVO FRATRES
VENANTIVS LECTOR DE PALLACINE QVI VIXIT
A · XX · DEP · XII · KAL · SEPT

(St-Marc. — Année 348.)

De la VI[e] région dépendait la IX[e] région civile, qui était la plus étendue. Elle est indiquée dans une inscription de l'an 563 provenant de la basilique Vaticane :

LOCVS MARCELLI SVBD · REG · SEXTE CONCESSVM SIBI ET POS
TERIS EIVS A BEATISSIMO PAPA IOANNE
QVI VIXIT ANN · P · M · LXVIII · DEP · P · C · BASILI VC ANN XXII
IND · XI · VNDECIMV · KAL IANVARII

(Cryptes Vaticanes. — An. 563.)

Il n'y a aucun renseignement topographique à tirer de la présence de cette inscription, car il est vraisemblable que des personnes de toutes les régions pouvaient avoir leur sépulture à St-Pierre.

Enfin la VII[e] région comprenait le cimetière du Vatican, le Transtévère et la voie de Porto, le cimetière de St-Pancrace, où une inscription mentionne le titre de St-Chrysogone [1] :

+ HVNC LOCVM AVGVSTVS ET GAVDIOSA SE VIBVS CONPARAVERVNT A PRESVITERIS
TITVLI SANC · CRISOGONI ID EST PETRO PRIORE CRISOGONO SECVNDO CATELLIO TERTIO GAVDI
OSO QVARTO VEL A FILIPPO PREPOSITO BEATI MARTIRIS PANCRATI SVB PRESENTIA NONNES
CVTTES ANCILLE DEI VEL SVB PRESENTIA IOHANNITIS VIRGARI IN QVO LOCO SS IMTORES
PRAEMISERVNT LVMINA SVA ////////// MELIOREM HABVERVNT ID EST DVLCISSI
MVM FILIVM SVVM FLORVM QVI VIXIT ANNVS QI MENS QI DIES XV DEPOSIT ☧
IN PACE SVB D · V · NON · IVLIAS ////////////// ERIO VC CONS +
+ HIC REQVIESCIT IN P GAVDIOSA SS Q · VIX · ANN XXXI · D XVIIII · DP · KAL ·
FEB · PROBO IVN VC CONS ·

(An. 521 et 525.)

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. I, p. 440.

Cette division reçut plusieurs modifications successives. Il s'en produisit certainement dès le VI[e] siècle, à la suite des invasions barbares. Le *Liber pontificalis* dit que sous Jean III les cérémonies dans les catacombes se célébraient aux frais du palais pontifical : les relations entre les catacombes et les titres n'étaient donc plus les mêmes que précédemment. Vers la même époque les cimetières à la surface du sol commencèrent à être abandonnés, on enterra de préférence dans la ville. Cet usage dut aussi entraîner des changements dans le partage des régions. Néanmoins on peut regarder comme probable, à défaut de documents, que l'ancienne division subsista officiellement jusqu'au X[e] siècle.

Au X[e] siècle, sans doute à la suite des modifications qui furent introduites dans l'administration municipale, il y eut dix régions, dont il nous est difficile de préciser les limites, mais dont Nardini et Nibby nous donnent les noms: 1° Aventin, — 2° Testaccio et Marmorata, — 3° Ste- Croix-de-Jérusalem, — 4° « Campus Sergii », sans doute un quartier désert, — 5° Ste-Marie in Via Lata, —6° Quirinal, — 7° « Via Lata », — 8° Capitole et Forum ; — 9° « Ara caeli », jusqu'à la place Colonne, — 10° « Urbs Ravennatium », le Transtévère. Au XIII[e] siècle, nous trouvons la division qui existe encore actuellement comme sectionnement municipal, moins la XIV[e] région, qui ne fut ajoutée que sous Sixte V et qui est formée par la Cité Léonine. Voici les noms de ces quatorze régions : Trevi (de Trivium), — Monti (à peu près l' « Alta semita »), — Colonna, — Campo Marzio, — Ponte (S. Angelo), — Parione (nom d'origine inconnue), — Regola (de Arenula, le sable du Tibre), — S. Eustachio, — Pigna (sans doute en souvenir de quelque monument local), — Campitelli (de Capitolium), — S. Angelo (« in foro Piscium », près du portique d'Octavie), — Ripa, — Trastevere, — Borgo (cité Léonine).

Quand, au X[e] siècle, les régions ecclésiastiques et civiles furent fondues ensemble, on distribua les églises en sections nouvelles. Nous trouvons mentionnées, aux XII[e] et XIII[e] siècles, la « 1[a] partita », la « 2[a] partita », etc. A chacune devait

correspondre un clergé spécial. Cette division n'a pas duré au delà du moyen âge.

Chaque région renfermait au certain nombre d'églises. Les plus vénérables par leur antiquité et les souvenirs qui s'y rattachaient portaient le nom de « titres ».

§ II. Les Titres.

Les chrétiens tinrent leurs premières assemblées dans des salles de maisons privées. Tel était le cénacle de Jérusalem (1). Tels furent aussi les lieux de réunions que mentionnent les *Actes des Apôtres* (2). C'est pourquoi les plus anciens oratoires sont appelés « Ecclesiae domesticae » ; saint Paul nous parle de ceux qu'avaient, à Corinthe et à Rome, les deux Juifs convertis Aquila et Prisca (3).

Suivant la tradition, il y eut à Rome, dès les temps apostoliques, deux de ces Églises, la maison d'Aquila et Prisca sur l'Aventin, et l' « Ecclesia Pudentiana » sur le Viminal. Il est vrai que les documents qui les concernent sont en partie légendaires (4); néanmoins ils remontent à une haute antiquité et ont été confirmés, quant à la substance, par les monuments archéologiques. Ainsi une mosaïque du IVe siècle, représentant S. Pierre assis au milieu d'un troupeau (5), prouve qu'on honorait cet Apôtre dans la maison de Pudens, où il avait réuni les premiers chrétiens. Cette église était en relation étroite avec celle de Ste-Prisque, puisqu'on a trouvé près de cette dernière un diplôme du commencement du IIIe siècle conféré à un M. Pudens Cornelianus. Enfin toutes les deux avaient un cimetière commun, celui de Priscille, où furent déposés les corps d'Aquila et Prisca, de Pudens, Pudentienne et Praxède (6), et où il y avait aussi quelque souvenir de S. Pierre.

1. *Act.*, I, 13.
2. Ibid., X, 9 ; XX, 8.
3. *Rom.*, XVI, 5 ; *I Cor.*, XVI, 19.
4. Cf. Duchesne, *Les origines chrétiennes*, p. 85.
5. Ciacconio, Cod. Vat. 5409.
6. Cf. *Eléments*, t. I, p. 9-10 ; t. II, p. 321.

Ce n'étaient sans doute pas les seuls centres de réunions liturgiques. Il faut certainement remonter à une très haute antiquité pour trouver l'origine des autres titres qui furent désignés par des noms de simples particuliers, « titulus Lucinae, Sabinae, etc. » Les cimetières portèrent aussi primitivement des noms analogues, avant de recevoir celui du principal martyr qui y était vénéré.

Ainsi « les églises primitives n'ont été d'abord que des maisons ordinaires, spécialement affectées au culte chrétien, ou plutôt à l'ensemble des services de la communauté chrétienne. Les maisons antiques se prêtaient fort bien à cet usage. Elles comprenaient généralement une entrée sur la voie publique, une cour entourée de portiques *(atrium)* ; en arrière, une salle de bains, des pièces d'habitation, des caves, des celliers, des dépendances de tout genre, disposées autour des cours intérieures. C'était ce qu'il fallait pour installer les diverses catégories de personnes dont se composaient les réunions chrétiennes, catéchumènes, fidèles, pénitents, pour loger l'évêque et les clercs qui l'assistaient dans son administration, pour abriter et conserver les papiers, les livres, les vases sacrés, pour emmagasiner les vêtements, les objets de literie, les provisions à l'usage des pauvres et des étrangers. Une *domus ecclesiae*, en ces temps reculés, comprenait tout cela ([1]). C'était quelque chose d'assez compliqué, à la fois église, évêché, réfectoire, dispensaire, hospice. Cependant la partie spécialement affectée au culte prit de bonne heure un relief spécial ; les autres parties du bâtiment s'en détachèrent peu à peu et ne participèrent point à son caractère sacré. La *domus ecclesiae* devint la *domus Dei*, le lieu où les chrétiens rencontraient le Seigneur, le *dominicum* » ([2]).

Pourquoi ces premières églises chrétiennes furent-elles appelées Titres, « tituli » ? Il est difficile de le dire. Mais certainement ce vocable est fort ancien : dès le IIIe siècle

1. Voy. le procès-verbal de saisie de l'église de Cirta, en 303, dans les *Gesta apud Zenophilum* (Migne, *P. L.*, t. VIII, col. 731).
2. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, ch. XII, § 1er. — Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1876, p. 38-53.

on l'appliquait à vingt-cinq églises. Au Ve et au VIe, nous en trouvons vingt-huit qui le portent, dans deux importants documents : les Actes des Conciles tenus à Rome sous Symmaque (499) et S. Grégoire le Grand (595). Ces Actes sont revêtus de la signature des prêtres attachés à chaque titre, seulement quelques titres avaient plusieurs dénominations [1].

Voici les noms de ces titres ; tous existent encore, sauf celui de Nicomède, qui a disparu, et celui de St-Cyriaque, transféré à Ste-Marie in Via Lata : « Titulus Praxedis, — Vestinae (St-Vital), — S. Caeciliae, — Pammachii, Byzantis (Sts-Jean-et-Paul), — Clementis, — Julii, Calixti (Ste-Marie du Transtévère), — Chrysogoni, — Pudentis, — S. Sabinae, — Equitii (S-Martin aux Monts), — Damasi (St-Laurent in Damaso), — Matthei, devenu Sts-Pierre-et-Marcellin, — Aemilianae, — Eusebii, — Tigridis, — Crecentianae (St-Sixte), — Nicomedis, absolument inconnu, — Cyriaci, supprimé au XVIe siècle, — S. Suzannae, Gaii, — Romani, probablement St-Marcel [2], — SS. Apostolorum, Eudoxiae (St-Pierre-aux-Liens), — Fasciolae (Sts-Nérée et Achillée), — S. Priscae, — S. Marcelli, — Lucinae (St-Laurent in Lucina), — Marci, Pallacinae, in Pallacina, juxta Pallacinas. »

Beaucoup de ces titres n'ont pas dans les Actes des conciles romains le qualificatif SANCTVS : c'est une marque de leur haute antiquité. Leur fondation n'a pas été sans quelque relation avec l'organisation et le développement des cimetières au IIIe siècle. Cette antiquité est encore confirmée par les restaurations et reconstructions qu'il fallut faire dès le Ve siècle.

Les titres n'étaient pas situés dans les parties les plus peuplées de la ville ; il n'y en avait ni au Palatin, ni au Cappitole, ni au Forum, ni dans le centre de Rome ; aucun titre primitif n'a été établi dans un ancien temple ou autre monu-

1. Cf. Mansi, *Coll. conc.*, VIII, 235 ; — *P. L.*, t. LXXVII, col. 1338 ; t. LXXVIII, col. 858 sq. ; — Duchesne, *Les Titres presbytéraux et les diaconies*, dans les *Mélanges de l'École française*, 1887.

2. Suivant Mgr Duchesne, il faudrait lire : « Romanus, tituli Marcelli », au lieu de : « Marcellus, tituli Romani. » Quelque autre nom reste douteux.

ment païen, à la différence des diaconies, qui ont été placées, par exemple, dans le « Templum sacrae Urbis » (Sts-Côme-et-Damien), les « horrea » (Ste-Marie in Cosmedin), etc. Nous ignorons s'ils furent confisqués avec les cimetières en 258 sous Valérien ; mais ils le furent sans aucun doute sous Dioclétien (308), car Eusèbe [1] affirme que Constantin fit rendre aux chrétiens les maisons où ils se réunissaient et qui appartenaient à la communauté.

A côté de ces titres, on doit signaler de bonne heure d'autres églises élevées plus tard à la même dignité. D'abord, hors de la ville, les églises cimitériales bâties sur les tombeaux des martyrs, et qui dépendaient des titres, comme les catacombes [2]. Puis, d'autres basiliques : la basilique de Latran, église du palais donné par Constantin au pape Miltiade, qui y établit sa résidence ; — la basilique Libérienne, Ste-Marie-Majeure, fondée par le pape Libère ; — la basilique Sessorienne, Ste-Croix de Jérusalem, dans le palais du Sessorium ; — la basilique de Junius Bassus, consacrée au culte, au Ve siècle, restaurée par le patricien barbare Valila (471) et appelée pour ce motif « cata barbarum patricium » ; — la basilique Julienne, bâtie sous Jules Ier, dédiée d'abord à S. Philippe et S. Jacques, puis aux SS. Apôtres ; — St-Étienne au Cœlius, dans la grande salle du « macellum magnum » ; — Ste-Bibiane, dans une salle du palais de Gallien ; — Ste-Agathe, église arienne construite au Ve siècle par le barbare Ricimère et donnée aux catholiques par S. Grégoire le Grand, etc.

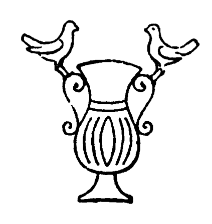
Chaque titre avait un clergé régulièrement organisé. Un passage d'une lettre adressée à S. Cyprien [3] prouve que deux prêtres au moins étaient attachés à chacun : « Felix qui presbyterium subministrabat sub Decimo... » Il s'agit ici de l'Afrique. Il en était de même à Rome au temps du pape Hormisdas ; car une inscription de St-Clément nous parle

1. *Hist. eccl.*, l. X, c. 5 (*P. G.*, t. XX, col. 884).
2. Cf. *Éléments*, t. II, p. 49, 61, 71, 97, 105, 139, 177, 189, 210, 237, 251, 255, 268, 287, 296, 307, 354, 399.
3. *Ep. XVIII* (*P. L.*, t. IV, col. 272).

d'un prêtre nommé Mercurius et de ses « socii ». Une décrétale d'Innocent Ier (1) distingue les prêtres « constituti ad coemeteria » et les prêtres « intra civitatem ». Toute une hiérarchie se trouve mentionnée dans une inscription du VIe siècle déjà citée (2) : elle parle d'un tombeau acheté « a presbyteris tituli S. Chrysogoni, id est Petro priore, Crisogono secundo, Catello tertio, Gaudioso quarto, vel a Philippo praeposito b. mart. Pancratii sub praesentia Nonnes Cutties, ancillae Dei vel sub praesentia Johannitis virginis ». Le premier prêtre était le titulaire, les autres les « socii ». Lorsqu'au Ve siècle les églises cimitériales acquirent une certaine autonomie, leurs gardiens, « praepositi », chargés de les administrer et surtout de veiller « ad luminaria sepulchrorum martyrum », s'affranchirent peu à peu de l'autorité des prêtres titulaires. Les diaconies étaient gouvernées par les diacres. Prêtres et diacres étaient assistés par des clercs qui demeuraient (« mansionarii », de « manere ») dans les édifices mêmes dépendants de l'église.

Par la suite les titres se multiplièrent. Au moyen âge, presque tous les monuments anciens étaient transformés en églises, la plupart dédiées à la T. Ste Vierge. Le Forum en comptait à lui seul peut-être vingt-cinq, dont plusieurs étaient paroissiales. Un grand nombre de ces oratoires furent détruits au XVIe siècle. Léon X fit une nouvelle division des paroisses. Celle qui existe aujourd'hui date de Léon XII.

1. Mabillon, *Mus. ital.*, II, p. 16.
2. Supr, p. 7.





Chapitre deuxième.

LA BASILIQUE CHRÉTIENNE.

§ I. Origine de la forme basilicale.

LA basilique chrétienne a presque toujours la forme d'un rectangle allongé, terminé sur l'un de ses petits côtés par un hémicycle. Souvent des colonnes la partagent, dans le sens de sa longueur, en un nombre impair de nefs. La nef centrale est recouverte d'un toit élevé, dont les deux parties inclinées forment angle au sommet.

Certains auteurs ont pensé qu'elle dérive, au point de vue architectural, des temples païens. Cette opinion est inadmissible. Les temples romains, comme les temples grecs qu'ils avaient imités, étaient généralement petits et destinés seulement à abriter l'autel ou la statue d'une divinité ; les sacrifices s'offraient sur un autre autel placé au dehors. Quand un temple présentait de grandes dimensions, comme celui de Vénus et Rome, c'était surtout à cause de ses portiques. Souvent en effet l'édifice était entouré d'une rangée de colonnes (périptère) ou de deux (diptère) ; la façade pouvait avoir une rangée de quatre, six, huit colonnes, et davantage (tétrastyle, hexastyle, etc.). De tels édifices n'étaient guère adaptés aux cérémonies de la liturgie chrétienne, qui devaient pouvoir se célébrer devant un grand nombre de fidèles. Aussi ne voyons-nous que très tard, au VIe siècle, des temples transformés en églises, quand déjà il existait des basiliques chrétiennes.

Celles-ci ne dérivent pas non plus, à proprement parler, des basiliques civiles, « basilicae forenses ». La basilique civile a pris naissance en Grèce ; on l'appelait βασιλική, στοὰ βασιλέως, le lieu où le premier archonte, ἄρχων βασιλεύς,

rendait la justice. Nous n'en connaissons pas exactement la forme : Vitruve ne parle que des basiliques romaines. Ce devait être une sorte de galerie ouverte, comparable à la Loggia dei Lanzi sur la place de la Signoria à Florence. Les basiliques romaines servirent pareillement de tribunaux, et aussi de lieux de marché et de promenade (1) ; les inscriptions mentionnent des « nummularii de basilica Julia ». On n'a commencé d'en bâtir qu'au VIe siècle de la ville ; Tite-Live (2), parlant de l'année 542, remarque que « neque enim tunc basilicae erant ». La première fut la « basilica Porcia », qui probablement était d'abord une basilique privée ; elle se trouvait près du Comice. Vinrent ensuite la « basilica Aemilia », au nord du Forum ; la « Sempronia », au sud ; la « Julia », à peu près au même endroit ; l' « Ulpia », sur le Forum de Trajan ; la « Constantiniana », près du Forum de la Paix (3). Leur forme nous est connue par les débris qui en restent et aussi par les médailles sur lesquelles elles ont été représentées. Nous savons ainsi, par les monnaies de la « gens Aemilia » et de Trajan, que les basiliques Aemilia et Ulpia avaient deux étages. Les basiliques Julia et Ulpia sont également figurées sur le plan de Septime-Sévère. La basilique Constantinienne était formée de grands arcs, hauts comme St-Pierre du Vatican ; elle avait d'abord une seule abside, en face de l'entrée principale, qui se trouvait près de Ste-Françoise Romaine ; au fond de cette abside, devait être la statue de l'empereur (4). Ainsi les basiliques civiles n'avaient pas toutes la même forme : les unes étaient ouvertes, les autres fermées ; les unes avec abside, les autres sans abside ; plusieurs, comme les basiliques Julia et Ulpia, avaient des galeries supérieures, d'autres n'en avaient pas. L'opinion ancienne, partagée par

1. Cicéron, *Cont. Verr.* II, l. V, 58 ; *Ad Attic.*, II, 14.
2. XXVI, 27.
3. Cf. Marucchi, *Description du Forum et du Palatin*, Rome, 1902 ; — Thédenat, *Le Forum romain*, p. 160, 161, 165, 172, 319, 359.
4. M. Petersen croit en connaître les restes dans un fragment colossal qui est au Palais des Conservateurs et qui a été retrouvé près de la basilique sur la voie Sacrée. (Lecture faite devant l'Académie pontificale d'Archéologie, 16 mars 1899.)

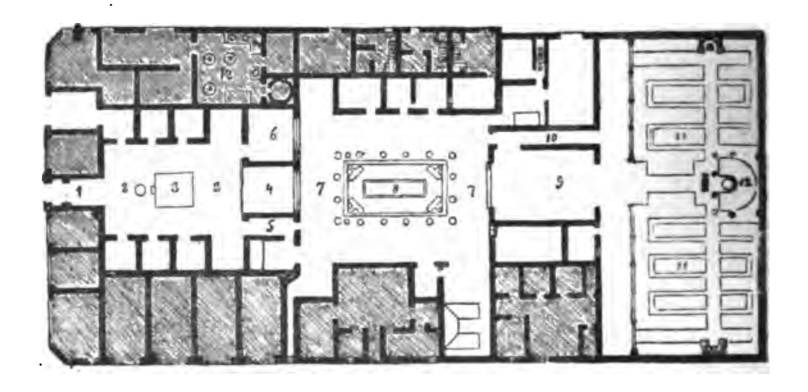
Nibby, Ciampini, Canina, qui en faisait dériver les basiliques chrétiennes, doit donc être abandonnée (1).

Elles ne peuvent davantage être ratachées à la « basilica equestris exercitatoria », qui était une sorte de manège.

En 1886, le prof. Brown (2) émit l'idée qu'elles procèdent plutôt de la « cella memoriae » construite sur les anciens cimetières ; il en trouvait spécialement la ressemblance dans la « cella trichora ». On peut observer, à l'encontre de cette théorie, que les basiliques anciennes ont eu assez rarement cette forme, analogue à la croix latine que dessinent beaucoup d'églises modernes.

L'opinion aujourd'hui commune (3) est que la basilique chrétienne, si on considère tout l'ensemble de l'édifice, imite la maison romaine ; et que si on s'attache à l'église proprement dite, elle reproduit en quelque manière le plan de la basilique civile, publique ou privée. Cette double conclusion ressort de l'étude comparée des monuments.

1° Comme on peut en voir un grand nombre d'exemples à Pompei, la disposition des maisons romaines, à peu près

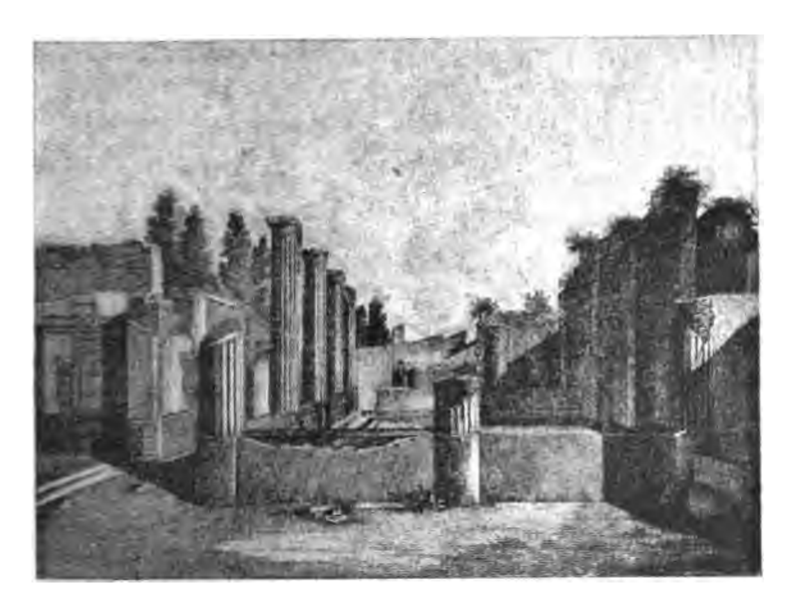


1. Dès 1866 Hübsch la rejetait dans ses *Monumenti dell'architectura cristiana da Costantino a Carlo Magno.*

2. *From Schola to Cathedral*, Edimbourg, 1886.

3. Dehio, *Die Genesis der Basilika*, 1882 ; Kraus, *Geschichte der christlichen Kunst*, Fribourg, 1896, t. I, liv. V; Zestermann, *Die antiken und die christlichen Basiliken*, Leipzig, 1847 ; Crostarosa, *Le basiliche cristiane*, Roma, 1892 ; Duchesne, *Origines du culte chrétien*, c. XII.

toujours la même, était là suivante : à l'entrée, un vestibule flanqué sur la rue de boutiques, « tabernae » ; immédiatement après, une première cour, l' « atrium » [2], et autour, des chambres, la cuisine, le « lararium », etc. ; puis une seconde cour, entourée de colonnes, le « peristylium » [7] ; au milieu de chaque cour, un bassin, l' « impluvium » [3, 8] ; au fond du « peristylium », le grand salon de réception, le « tablinum » [9] ; et sur les côtés, des couloirs, « fauces », conduisant au « viridarium » ou jardin. Du plan ci-dessus, qui est pour ainsi dire celui d'une maison-type, on peut rapprocher la vue d'une

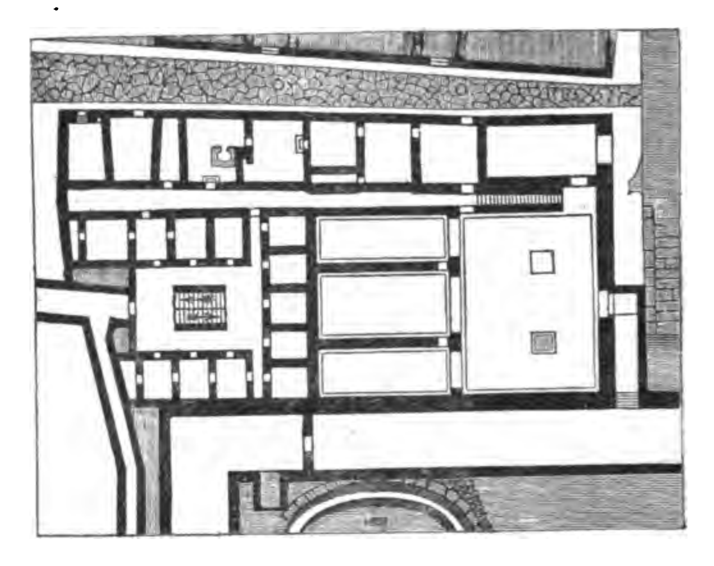


ancienne maison en ruines et le plan d'une maison découverte sur le Palatin.

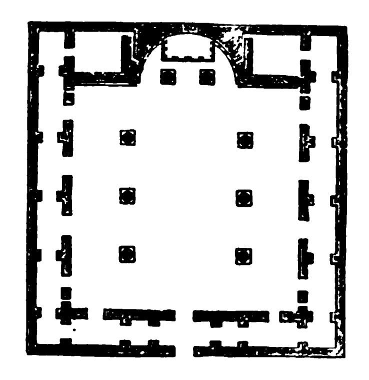
Or, cette disposition générale se retrouve dans les basiliques chrétiennes : elles ont un vestibule, un « atrium » orné d'une fontaine, un péristyle à colonnes, enfin la nef et le sanctuaire, qui correspondent au « tablinum ».

2° Le style de l'église elle-même est à peu près celui de la basilique publique ou privée. La basilique de Constantin, par exemple, aurait pu, presque sans modifications, être

transformée en église chrétienne. Il y avait aussi dans les maisons riches, — Vitruve [1] le dit expressément,— de vraies



basiliques privées. On en trouvait surtout chez les magistrats, dans les palais impériaux, etc., où elles servaient à rendre la justice. Celle de la maison des Flaviens, au Palatin, est



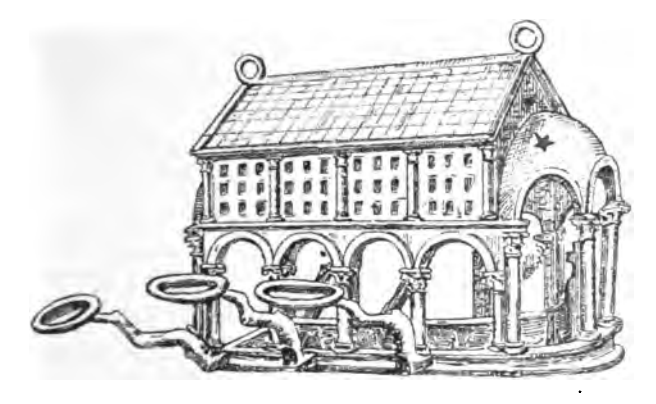
parfaitement reconnaissable : or elle présente une analogie frappante avec la basilique de Ste-Agnès hors les murs. Du

1. L. VI., c. 5.

reste cette adaptation des formes classiques aux usages liturgiques des chrétiens ne s'est pas faite tout d'un coup à l'époque de la paix : nous rencontrons déjà dans les catacombes, notamment au cimetière Ostrien [1], de remarquables essais d'architecture basilicale.

§ II. Les parties de la basilique.

Après avoir franchi le vestibule, l' « atrium » quand il existait, et le « narthex », péristyle où se tenaient les catéchumènes et les pénitents, qui n'avaient pas le droit d'assister à la messe, on pénètre à l'intérieur de la basilique. Vers l'extrémité de la nef centrale se trouvaient la « schola cantorum », entourée d'une grille, « cancelli » ; à droite et à gauche, deux ambons pour l'épître et l'évangile ; au-delà, le « bema », élevé de quelques degrés, et l'autel ; au fond, l'abside avec les sièges pour le clergé et la chaire de l'évêque. Une curieuse lampe ancienne nous montre l'aspect général qu'offrait la basilique.



Les basiliques ont généralement trois ou cinq nefs, rarement un plus grand nombre [2], quelquefois une seule.

1. Cf. *Éléments*, t. II, p. 276-277 ; — Holtzinger, *Altchristliche Basiliken in Rom und Ravenna*, 1898, et *Die altchristliche und byzantinische Baukunst*, 1898.

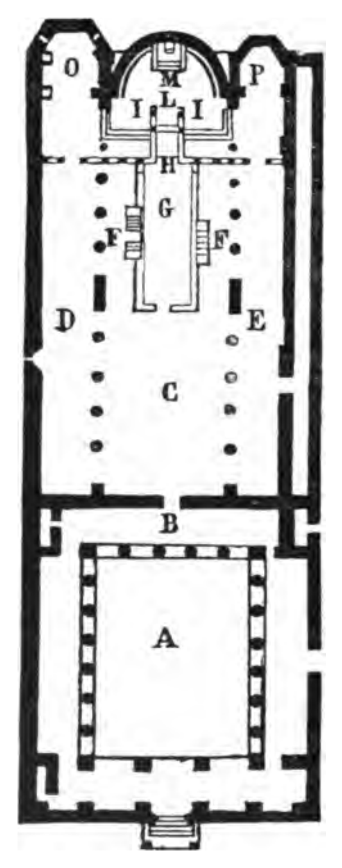
2. Celle de Damous-el-Karita, près de Carthage, en avait jusqu'à neuf. Cf. *Nuov. Bullett.*, 1898, p. 220 sq.

L'autel était construit sur le tombeau d'un martyr ou au moins renfermait des reliques, suivant que la basilique était cimitériale ou urbaine (1). Dans la basilique de Latran, l'autel en bois sur lequel, suivant la tradition, S. Pierre aurait consacré, tenait lieu de tombeau. Après les translations de martyrs dans la ville, on construisit des confessions imitant les galeries de catacombes ; c'est ce qu'on a voulu faire à Ste-Praxède, par exemple. L'autel, isolé, était recouvert d'un « ciborium » ou tabernacle à quatre colonnes, auquel étaient suspendus deux voiles et la colombe de métal précieux où se conservait la Ste Eucharistie.

La « pergula », qui correspondait à l'iconostase des Grecs, séparait l'autel de la « schola cantorum ». C'était une architrave en marbre ou en bois, soutenue par des colonnes et portant des lampes, des ex-voto, etc. (2). Les barrières de marbre, « plutei », qui formaient la « schola cantorum », c'est-à-dire l'espace réservé aux chantres, présentaient de larges surfaces que souvent les sculpteurs recouvraient d'ornements variés, symboliques ou purement décoratifs.

La chaire de l'évêque et les sièges pour le clergé se trouvaient ordinairement au fond de l'abside. Il y avait cependant des exceptions. Ainsi dans la basilique de Parenzo, postérieurement transformée et modernisée, le fond de l'abside était autrefois occupé par le tombeau du saint local, la chaire épiscopale était placée en avant (3). Quelquefois l'abside, au lieu d'être fermée, se terminait par des arcs donnant accès à une galerie où se tenaient les femmes ; ainsi en était-il dans les basiliques de Ste-Sévère à Naples, et à Rome dans celles des Sts-Come-et-Damien, de St-Sébastien, de Ste-Marie-Majeure. Celle de St-Jean-de-Latran a même subsisté jusqu'à ces derniers temps ; elle a été détruite sous Léon XIII quand on a reculé la mosaïque pour ajouter à l'abside une nouvelle travée.

1. Cf. Duchesne, *Origines du culte chrét.*, c. XII, § 1.
2. Cf. *Lib. pontif.*, in vit. Gregorii III ; — Mazzanti, *La scultura ornamentale romana nei bassi tempi*, dans l'*Archiv. stor. dell'arte*, 1896 ; — Rohault de Fleury, *La Messe*, pl. 240.
3. Cf. *Nuov. bullett.*, 1896, p. 122 sq.



LA BASILIQUE CHRÉTIENNE.

A	atrium	G	schola cantorum
B	narthex	H	pergula
C	nef centrale	I,	bema
D, E	nefs latérales	L	autel
F	ambons	M	chaire pontificale

O, P autels de la prothesis et de l'apodosis

20-21

Dans certaines basiliques, spécialement à Rome, une nef transversale coupait la nef principale. Au fond des deux absides qui la terminaient se dressaient de petits autels, où se commençait et s'achevait (« prothesis » et « apodosis ») l'oblation du sacrifice, comme il se pratique encore dans plusieurs rites orientaux. On reconnaît cette disposition dans les ruines de la basilique de St-Valentin (1).

L'espace réservé aux fidèles était partagé entre les hommes et les femmes. Déjà dans les réunions des Catacombes, les deux sexes devaient être séparés, comme l'indique la forme des cryptes liturgiques (2). Une inscription de St-Pierre mentionne la « sinistra pars virorum » (3). Pour les grands personnages il y avait des places réservées dans le « matroneum » et le « senatorium ». Le « matroneum » ne comprenait pas seulement la galerie supérieure correspondante à nos tribunes et au « matroneum » de la basilique civile, car il existait dans toutes les basiliques chrétiennes, tandis que cette galerie supérieure se rencontrait seulement dans quelques-unes. Ces deux catégories de places de choix devaient se trouver aux extrémités des parties réservées à chaque sexe, près du sanctuaire.

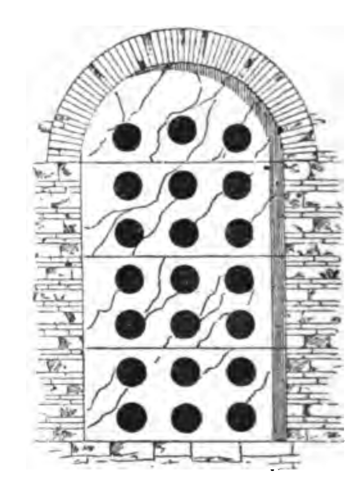
Des voiles séparaient les différentes parties de la basilique. Il n'est pas rare que l'on distingue encore, bien qu'ils aient été bouchés, les trous des clous auxquels ces voiles étaient fixés. Mgr Crostarosa les a reconnus sur les colonnes de Ste-Marie-Majeure (4). Ces clous n'ont pu servir à suspendre les lampes, car elles étaient attachées à l'architrave. Au reste, on a retrouvé quelquefois les anneaux mêmes des voiles encore à leur place.

La lumière pénétrait dans les églises par des fenêtres de nombre et de dimensions variables. Quoique le verre fût connu depuis longtemps à Rome, on ne s'en servit pas ordinairement pour vitrer ces fenêtres. On employait plutôt

1. Cf. *Éléments*, t. II, p. 400 ; — Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 123.
2. *Éléments*, p. 276.
3. Ibid., p. 44 ; — Bosio, *Roma sotter.*, l. II, c. 8.
4. *Op. cit.*, p. 64 sq.

à cet usage des plaques de marbre perforées, dont les ouvertures formaient parfois des dessins assez compliqués.





Des peintures, des mosaïques, des sculptures complétaient l'ornementation de la basilique. On parlera des unes et des autres à l'occasion des églises qu'elles décoraient. Mais il est à propos de donner ici quelques aperçus généraux sur les mosaïques et sur un autre genre de travail qui s'en rapproche et qui a été fréquemment employé.

§ III. La décoration des basiliques.

I. Les mosaïques remontent à la plus haute antiquité. La Bible elle-même en fait mention : « Pavimentum smaragdino et pario stratum lapide (1). » Pline atteste qu'un genre de travail, qu'il appelle « lithostroton », était connu des Romains dès le temps de Sylla : « Lithostrota coeptavere jam sub Silla parvulis certe crustis : extat hodie quod in Fortunae delubro Praeneste fecit (2). » La vraie mosaïque

1. *Esth.*, I, 6.

2. *Hist. nat.*, XXXVI, 25. Plusieurs ont cru qu'il s'agissait dans ce texte de la célèbre mosaïque du temple de la Fortune représentant une inondation du Nil. Mais cette mosaïque est formée de petits cubes, comme celles de l'époque impériale. Elle

(« opus tessellatum, opus musivum », corrompu ensuite en « musaico ») se compose de petits cubes de marbre réguliers. Il faut la distinguer de l' « opus sectile », qui est formé de fragments irréguliers. L' « opus sectile » fut surtout usité sous Alexandre Sévère. On en voit des restes, sur le Palatin, dans le pavé de l'abside du palais des Flaviens ; sur l'Esquilin, dans la basilique civile de Junius Bassus ; à Parenzo, dans l'abside de la basilique du VI[e] siècle.

Les chrétiens employèrent aussi les mosaïques (1). Nous en avons quelques rares exemples dans les catacombes ; elles appartiennent généralement au IV[e] siècle et sont surtout décoratives. Ainsi il y avait à St-Hermès un portrait d'homme et Daniel dans la fosse aux lions ; à Ste-Agnès, le portrait d'une femme, avec son nom TRANQVILLINA (2) ; à St-Cyriaque (aujourd'hui au palais Chigi), les portraits d'un homme et d'une femme, Maria Simplicia et Fl. Julius Julianus. Il y a aussi un beau pavé en mosaïque dans un hypogée voisin du cimetière des Sts-Pierre-et-Marcellin, hypogée que l'on crut d'abord chrétien (Visconti, Marchi), parce qu'il présente l'image de la colombe et que les tombes ont la forme de « loculi » et d'arcosoles, mais qui peut bien être païen (3). On trouve surtout de magnifiques compositions en mosaïque dans les basiliques constantiniennes, à Rome et à Constantinople (4) ; et aussi à Ravenne, où les plus anciennes remontent à l'évêque Ursus (V[e] siècle).

Il n'est pas inutile de dresser un catalogue des principales mosaïques chrétiennes encore visibles (5).

---

répond donc mal à la description de Pline et doit être rapportée plutôt à l'époque d'Hadrien. Cf. Marucchi, *Guida archeologica dell'antica Preneste*, Roma, 1885, et *Nuove osservazioni sul mosaico di Palestrina*, dans le *Bullet. della commissione archeol. di Roma*, 1895, fasc. I.

1. Cf. Furietti, *De musivis*, Roma, 1752 ; — Ciampini, *De aedificiis a Constantino Magno exstructis ;* et *Vetera monumenta in quibus praecipue musiva opera, sacrarum profanarumque aedium structura... illustrantur*, Rome, 1690 ; — Barbet de Jouy, *Les mosaïques chrétiennes des basiliques et des églises de Rome*, Paris, 1857 ; — Gerspach, *La mosaïque ;* — Pératé, *L'archéologie chrétienne*, p. 169-259 ; — de Rossi, *Musaici delle chiese di Roma anteriori al secolo* XV[e].

2. Cf. Marangoni, *Acta S. Victorini*, p. 99.

3. Cf. *Éléments*, t. II, p. 377, 265, 268, 223.

4. Cf. Eusèbe, *De vit. Constant.*, IV, 58 (*P. G.*, t. XX, col. 1209).

5. La plupart de ces mosaïques, au moins de celles qui se trouvent à Rome, seront reproduites plus loin, dans la description des basiliques auxquelles elles appartiennent.

Du temps des persécutions : la mosaïque de Parenzo. Il est certain que dès cette époque Parenzo possédait une église domestique, qui fut détruite sous Dioclétien et reconstruite après la paix, puis agrandie au VIe siècle par l'évêque Euphrasius. De l'édifice primitif il reste encore un pavé en mosaïque avec la décoration symbolique du poisson, propre aux temps les plus reculés. Sur cette mosaïque on remarque la trace des colonnes qui soutenaient l'autel. Il y a aussi dans la basilique postérieure d'autres mosaïques sur lesquelles sont inscrites leurs dimensions et les noms de leurs auteurs (1).

Du IVe siècle : le mausolée de Ste-Constance. On crut autrefois que ce monument était un ancien temple païen, parce que la décoration représente des scènes de vendange, de petits génies ailés, etc., et on l'appela Temple de Bacchus. Mais il est certain qu'il n'a jamais été autre chose qu'un mausolée de la famille de Constantin. Le style de la mosaïque de la voûte est le même que celui des mosaïques des absides latérales, où l'on voit Dieu le Père donnant la loi à Moïse et Notre-Seigneur donnant l'Évangile à S. Pierre. Au fond du mausolée on a peint un ciel étoilé, et au milieu des étoiles brille le monogramme constantinien (2). L'autre mausolée de la famille impériale, celui de Ste-Hélène, à Tor Pignattara, était aussi orné de mosaïques que Bosio a encore vues, mais qui aujourd'hui sont tombées.

De la même époque datent la mosaïque de Ste-Pudentienne, exécutée sous le pape Sirice : Notre-Seigneur tenant la loi et assis entre les Apôtres, avec l'inscription : DOMINVS CONSERVATOR ECCLESIAE PVDENTIANAE ; — l'abside de l'oratoire des Stes-Rufine-et-Seconde, au Latran ; — une mosaïque cimitériale, décrite par Marangoni, qui représentait le Christ sur le monde, avec l'inscription : QVI ET FILIVS DICERIS ET PATER INVENIRIS, etc.(3) ; — d'autres mosaïques, à Carthage, à Milan, etc.

1. Cf. *Nuov. bullett.*, 1896, p. 14 sq., 122 sq.

2. Cf. de Rossi, *Bullet.*, 1880, p. 65, 153 ; — Gerspach, *La mosaïque*, p. 34, 72.

3. Cf. de Rossi, *Bullet.*, 1866, p. 86, 95, 99 ; — Marangoni, *Delle cose gentilesche*, p. 462 ; et *Storia del Sancta Sanctorum*, p. 168.

Du V[e] siècle : les mosaïques de Ste-Marie-Majeure (sauf l'abside, qui est postérieure), de Ste-Sabine, du baptistère de Latran. Celles de Ste-Marie-Majeure sont du temps de Sixte III ; le P. Grisar pense même que quelques-unes remontent plus haut et appartenaient à un autre édifice que le pape Libère transforma en basilique. De fait, on y reconnaît le style classique, surtout dans les draperies. — La mosaïque de Ste-Sabine a été exécutée sous le pontificat de Célestin I[er] ; c'est à elle qu'appartiennent les deux célèbres figures personnifiant les Juifs et les Gentils : ECLESIA EX GENTIBVS, ECLESIA EX CIRCVMCISIONE. — Celle du Baptistère de Latran date du pontificat d'Hilaire.

Du VI[e] siècle : les mosaïques de Ravenne, et de l'église des Sts-Côme-et-Damien. Dans cette dernière, malgré les restaurations faites par Urbain VIII, on reconnaît encore le type goth. A cette époque en effet les barbares exercent leur influence sur les arts, le style romain disparaît et fait place au style byzantin.

Du VII[e] siècle: les mosaïques de Ste-Agnès-hors-les-Murs: la sainte, vêtue en princesse byzantine, entre les papes Symmaque et Honorius; —de l'oratoire de St-Venance au Latran, où l'on voit des figures de saints Slaves ; — de St-Étienne-le-Rond, où pour la première fois l'image du Sauveur est rapprochée de la croix ; — le S. Sébastien de St-Pierre-aux-Liens, offert en ex-voto par les Romains à la suite d'une peste.

Du VIII[e] et du IX[e] siècle : les mosaïques de l'oratoire de la T. Ste Vierge, au Vatican, exécutées sous Jean VII, détruites sous Paul V, et dont les fragments sont conservés, partie dans les grottes Vaticanes, partie à Ste-Marie in Cosmedin, partie à St-Marc de Florence;— celle des Sts-Nérée-et-Achillée, contemporaine de Léon III ; — le fameux « Triclinium Leonianum », qui faisait partie du Palais de Latran et fut démoli par Sixte V ; la mosaïque que l'on voit près de la « Scala Santa » est une copie de l'ancienne, exécutée sous Benoît XIV d'après un dessin : elle représente Notre-Seigneur au milieu des Apôtres ; d'un côté, S. Pierre avec

Charlemagne ; de l'autre, S. Sylvestre avec Constantin. — Le pape de cette époque qui a décoré le plus d'églises est Pascal Ier : c'est lui qui fit exécuter les mosaïques de Ste-Cécile, de Ste-Praxède, de Ste-Marie in Domnica. Dans les trois on voit son portrait, avec le nimbe carré qui est, d'après Jean Diacre [1], l'insigne d'un personnage vivant; par humilité, il s'est fait représenter très petit. — Grégoire IV orna aussi d'une mosaïque l'église de St-Marc, où il avait transféré les corps des SS. Abdon et Sennen.

A partir de ce moment, l'art des mosaïques tombe dans l'oubli pendant la période d'ignorance et de barbarie qui comprend le Xe et le XIe siècle. Au XIIe, elles reparaissent, mais dans un style nouveau, qui n'est ni le style romain classique ni le style byzantin. A cette Renaissance sont dues les mosaïques de St-Clément, de Ste-Marie-Nouvelle, les absides de Ste-Marie-Majeure et de Ste-Marie-du-Transtévère (XIIe siéle) ; — l'abside de St-Paul et la mosaïque d'Innocent III au Latran, dont les fragments sont conservés par le prince Torlonia dans sa villa de Poli (XIIIe siècle). La grande Renaissance des siècles suivants méprisa cet art : les artistes voulaient rester plus indépendants dans leurs travaux et préféraient composer des œuvres demandant moins de temps et moins d'argent.



II. La sculpture servit, dans les basiliques, principalement à décorer les autels, les tabernacles et les ambons. Nous en avons quelques fragments très anciens qui peuvent remonter jusqu'au IVe siècle : le fût de colonne de la basilique de Ste-Pétronille, sur lequel est représenté le martyre de S. Achillée ; et un débris de plutée de la basilique de Ste-Agnès où la Sainte est figurée en orante. La plupart des autres sculptures an-

1. *Vita S. Gregorii*, l. IV, c. 84 (*P. L.*, t. LXXV, col. 231).

ciennes que nous connaissons proviennent aussi de plutées. Au VI[e] et au VII[e] siècle, ils sont ornés de croix, de monogrammes, etc. : les plutées de St-Clément, par exemple,



portent le monogramme de Jean II. Au VIII[e] et au IX[e] siècle, la décoration est formée d'entrelacs parfois très compliqués, comme on peut le voir sur l'ambon de Nepi, contemporain de Grégoire IV.

III. Plus tard nous rencontrons un travail nouveau, mélange de sculpture et de mosaïque, propre à une école de « marmorarii romani » dont les œuvres se retrouvent en beaucoup de basiliques. Le nom d' « opus alexandrinum », sous lequel on l'a parfois désigné, serait mal choisi. Lampride, en effet (1), nous apprend que l' « opus alexandrinum » était formé des marbres « porphyreticum » et « lacaedemonium » : ce n'est pas du tout ce que l'on trouve dans les ouvrages dont il est ici question. — On a aussi appelé ce

1. *Sever.*, 24.

genre de travail « opere cosmatesco » ([1]). La vérité est que les Cosmates n'en ont pas été les inventeurs ; d'autres familles d'artistes l'avaient pratiqué avant eux. Le vrai nom nous est fourni par une inscription du cloître de Sassovivo près Foligno ([2]), qui dit qu'il a été décoré « romano opere et maestria ». De même dans une inscription de Civita-Castellana les artistes sont appelés « magistri doctissimi romani ». Les œuvres de ces artistes romains se rencontrent à Rome, à Venise, à Ravenne, dans l'Italie méridionale, en Sicile, et jusqu'en Angleterre ([3]). On y sent parfois l'influence byzantine : ce qui ne doit pas surprendre, puisque la chronique de Léon d'Ostie nous apprend que Didier, abbé du Mont-Cassin, fit venir des artistes de Constantinople pour décorer son église.

En étudiant les mosaïques de l'église de Ste-Marie in Castello, à Corneto, M. de Rossi a pu reconstituer la généalogie d'une première famille de marbriers qui florissait du XII[e] siècle au XIII[e] ([4]) :

Petrus et Nicolaus Ranucii romanus (1143)
Joannes (fils de Nicolas) et Guitton (1168)
Joannes Guittonis (filius) civis Romanus (1209).

Un second groupe est formé par la famille du marbrier Paul qui décora le « ciborium » de St-Laurent-hors-les-Murs, par ordre de l'abbé Hugues (1148), avec ses fils Jean, Pierre, Ange et Sasso. Les mêmes travaillèrent au tabernacle de St-Marc, ainsi que l'atteste l'inscription copiée par de Winghe ([5]) et par un manuscrit de la bibliothèque Chigi ([6]) : IN N. D. MAGISTER GIL (bertus). PBR. CARD. S. MARCI IVSSIT HOC FIERI PRO REDEMPTIONE ANIME SVE ANN DNI M. C. L. IIII. IND. II FACTVM EST PER MANVS IOHIS PETRI

1. Cf. Boito, *L'architettura cosmatesca*, Milano, 1860.
2. Cf. Faloci-Pulignani, *Del chiostro di Sassovivo*, Foligno, 1879.
3. Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1875, p. 110 sq. ; — 1888-89, p. 156 sq. ; — 1891, p. 73 sq.
4. Cf. *Bullettino*, 1875, p. 110 sq.
5. Ms. Ménestrier (biblioth. de M. de Rossi), fol. 222.
6. Bibl. Chig., I. V, 167, fol. 322.

ANGELI ET SASSONIS FILIOR. PAVLI. Trois d'entre eux exécutèrent encore le tabernacle de Ste-Croix de Jérusalem : IOHANNES DE PAVLO CVM FRATRIBVS SVIS ANGELO ET SASSO HVIVS OPERIS MAGISTRI FVERVNT (1). Enfin une mosaïque du casino de Pie IV est signée par le père seul :

✠ NVNC OPERIS QVIQVID CHORVS ECCE NITET PRETIOSI
ARTIFICIS SCVLTRIS COMSIT BONA DEXTPRA PAVLI.

Aux fils de Paul succédèrent les Cosmates, dont le chef fut Laurent, père de Jacques et aïeul du premier Côme. Laurent vivait à la fin du XII[e] ou au commencement du XIII[e] siècle. Voici en effet comment est conçue l'inscription datée de Civita-Castellana : LAVRENTIVS CVM IACOBO FILIO SVO MAGISTRI DOCTISSIMI ROMANI HOC OPVS FECERVNT. MAGISTER IACOBVS CIVIS ROMANVS CVM COSMA FILIO SVO CARISSIMO FECIT HOC OPVS A. DNI MCCX. Pierre Sabin (2) a, parmi les inscriptions de St-Pierre du Vatican, transcrit celle-ci, en vers léonins :

HOC OPVS EX AVRO VITRIS LAVRENTIVS EGIT
CVM IACOBO NATO SCVLPSIT SIMVL ATQVE PEREGIT.

Inscriptions analogues dans l'église d'Ara Caeli (3): LAVRENTIVS CVM IACOBO FILIO SVO HVIVS OPERIS MAGISTER FVIT ; — à St-Thomas in Formis, sur la porte du monastère : MAGISTER IACOBVS CVM FILIO SVO COSMATO FECIT HOC OPVS ; — à Sts-Jean-et-Paul : + MAGISTER COSMAS FECIT HOC OPVS (4). Le dernier de la famille dut être Deodatus, dont le nom se lit sur le tabernacle de Ste-Marie in Cosmedin : ✠ DEODATVS ME FECIT, et sur un beau fragment de tabernacle conservé dans le cloître de St-Jean de Latran :

---

1. Panvinio, Cod. Vat. 6781, fol. 122.
2. De Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 433.
3. Forcella, *Iscrizioni delle Chiese di Roma.*
4. De Winghe, cod. cit.



Les mêmes artistes travaillèrent également à Subiaco, où on lit sur le cloître de Ste-Scholastique les noms de Cosmas, Luc et Jean ; et sur la porte intérieure du monastère de St-Benoît l'inscription :

✠ LAVRENTIVS CVM IACOBO FILIO SVO. FECIT HOC OPVS.

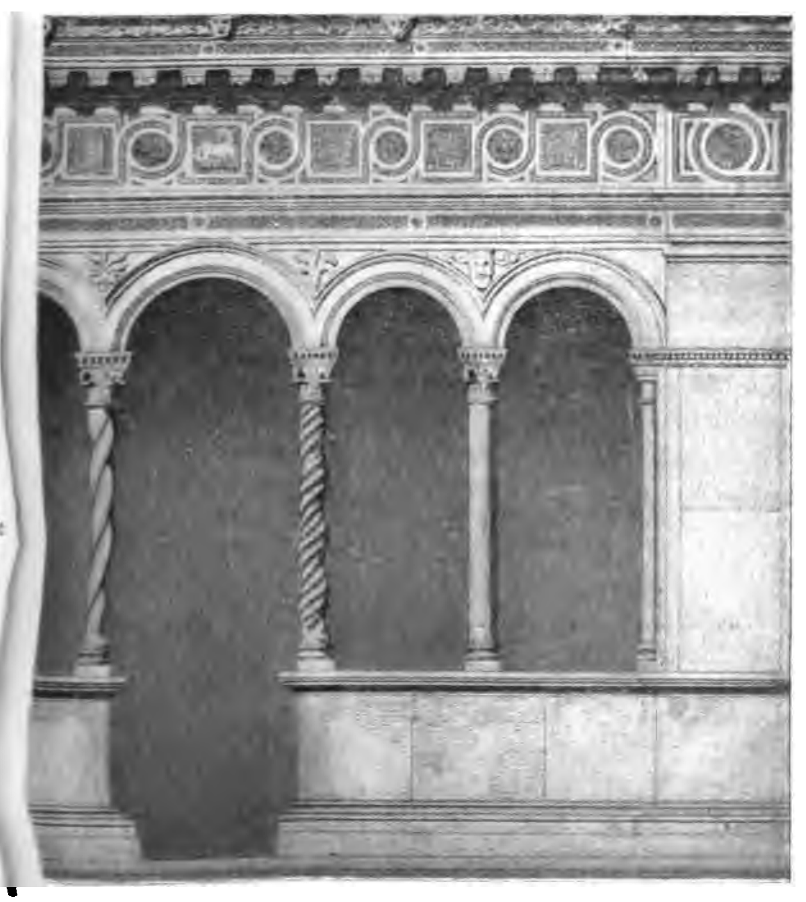
En même temps qu'eux prospérait une autre école, celle des Vassalletti. Ils furent les auteurs du cloître de St-Jean-de-Latran, dont l'inscription, lue jadis par Sirmond [1], a été retrouvée récemment sous des constructions postérieures :

NOBILITATE DOCTVS HAC VASSALECTVS IN ARTE
CVM PATRE CEPIT OPVS QVOD SOLVS PERFICIT IPSE

Ce cloître est une œuvre du commencement du XIII[e] siècle, car celui de St-Paul, qui en est manifestement une imitation, fut achevé la dernière année de l'abbé Jean d'Ardée, mort en 1241. C'est aussi un Vassalletti qui fit la chaire de la cathédrale d'Anagni : VASALET DE ROMA ; — le candélabre de la même église : VASALETO ME FECIT ;

1. B. N. de Paris, cod. suppl. lat. 1420, fol. 29. Cf. de Rossi, *Bullet.*, 1891, p. 90-93.

— le tabernacle aux saintes huiles de St-François à Viterbe : BASSALLECTVS ME FECIT; — le lion en marbre placé à l'entrée de l'église des Saints-Apôtres : ✠ BASSALECTVS ; — le candélabre de St-Paul-hors-les-Murs : EGO NICOLAVS DE ANGELO CVM PETRO BASSALETTO HOC OPVS COMPLEVI.



On peut deviner le même nom dans l'inscription qui se lisait sur une statue d'Esculape conservée au palais Verospi : ASALECTVS. Winkelman crut y reconnaître le nom d'un artiste grec ancien qui se serait appelé Ασσαλεκτος ; il est plus probable que cette statue était simplement une copie

de statue antique ayant servi de modèle dans l'atelier de cet artiste du moyen-âge.

Le P. Grisar a aussi fait connaître une autre école artistique qui travailla en Ombrie, surtout à Spolète, au XIIe siècle (1).

Enfin en dehors de ces familles de « marmorarii », il y eut encore des artistes isolés, comme le Pascal qui fit le candélabre de Ste-Marie in Cosmedin :

VIR DOCTVS ET PROBVS PASCALIS RITE VOCATVS
SVMMO CUM STVDIO CONDIDIT HVNC CEREVM

un Dudus de Trivio (2) ; un « Ivo magister », auteur du tabernacle aujourd'hui détruit des Sts-Côme-et-Damien près de Vicovaro : QVAE VIDETIS IVO ME FECIT (3).

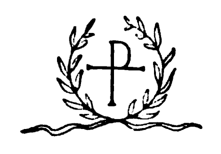
Pour composer toutes leurs décorations, ces artistes firent main basse sur les pierres cimitériales, faciles à scier en plaques de toute forme, comme les demandait l' « opus tessellatum », principalement pour les pavages. Ainsi voit-on dans l'ambon de St-Laurent-hors-les-Murs l'inscription d'un prêtre du titre de Nicomède. Elles furent même transportées en dehors de Rome, par exemple à Genazzano (4), à Corneto, et jusqu'à Westminster. Un fragment de l'inscription damasienne de S. Hippolyte, qui avait servi au même usage, est aujourd'hui fixé au mur du cloître de St-Jean de Latran.

1. *Una scuola classica di marmorarii medioevali*, dans le *Nuov. bullett.*, 1895, p. 42 sq., 127 sq.

2. Forcella, *op. cit.*, t. II, p. 5, n. 10.

3. Suarez, cod. Vat. 9040.

4. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. I, p. 105, n. 202. C'est un sujet sur lequel le regretté M. Stevenson avait fait d'importantes études.





Chapitre troisième.

LA LITURGIE DES BASILIQUES ([1]).

LE lecteur aurait une idée incomplète de la basilique chrétienne, si on n'y montrait les fidèles réunis pour la prière commune, si on ne disait quelque chose des usages auxquels elle servait et du rôle de chacune de ses parties dans les différentes fonctions liturgiques. Cette étude ne peut être ici que très sommaire : pour la faire complète, il faudrait des développements que ne comportent ni la nature, ni le plan, ni les proportions de cet ouvrage. Aussi bien serait-il superflu de reprendre un travail déjà exécuté de main de maître ([2]). Ayant à décrire seulement les basiliques de Rome, je ne parlerai que de la liturgie romaine, devenue d'ailleurs par la suite, sauf quelques exceptions de portée très restreinte, la seule liturgie de l'Occident.

La liturgie basilicale plonge évidemment ses racines dans les manifestations du culte chrétien contemporaines des persécutions et même des Apôtres. Toutefois, c'est bien plus souvent par les usages postérieurs que par des textes de cette époque qu'il nous est donné de connaître la liturgie primitive: si « on peut relever des faits historiques très intéressants dans les documents antérieurs à Constantin, ces faits sont isolés, ces documents sont rares et rarement explicites » (3). Quelques passages de S. Paul, de S. Clément, de S. Justin, de S. Irénée, de Tertullien, de S. Cyprien, de la Διδαχὴ τῶν ἀποστόλων, et quelques indications du *Liber pontificalis*, voilà, avec les peintures et les inscriptions des catacombes, tous les documents.

---

1. Ce chapitre m'a été fourni en entier par M. Dufresne, p. S. S. *(H. M.)*

2. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 1 vol. in-8°, Paris, Fontemoing, 2e édit., 1899. Puisées aux mêmes sources documentaires, mes explications seront forcément plus d'une fois le résumé de celles du savant historien.

3. Duchesne, *Op. cit.*, p. III.

Et voici les faits que nous y recueillons.

C'est le baptême qui, à proprement parler, fait le chrétien. Le converti admis à s'y préparer comme catéchumène a déjà cependant rang dans la société chrétienne ; plusieurs ne sortent de ce degré inférieur qu'après de longues années. Au-dessus des catéchumènes, il y a la classe des « élus » ou « compétents ». Ceux-là consacrent le carême à s'instruire plus parfaitement des vérités de la foi et des obligations qu'elle impose. La veille de Pâques et les jours qui suivent, puis la Pentecôte (1), sont réservés pour la collation solennelle du baptême. La cérémonie comprend quatre parties : le néophyte déclare renoncer à Satan, à ses pompes et à ses anges (2) ; ensuite il descend dans la piscine de manière à y plonger au moins la partie inférieure du corps, tandis que le prêtre lui verse de l'eau sur la tête, en invoquant le nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit (3) ; une onction et l'imposition des mains appellent en lui l'Esprit-Saint (4) ; enfin il reçoit la nourriture eucharistique et un breuvage de lait et de miel (5). Il est alors devenu « fidèle » ; comme signe de sa nouvelle condition il se revêt d'une robe blanche qu'il portera jusqu'au dimanche dans l'octave de Pâques, appelé pour ce motif « dominica in albis depositis » (6). On voit encore dans les catacombes quelques-uns des baptistères qui ont servi à cet usage (7). De droit, l'évêque présidait la cérémonie, assisté par les prêtres et les diacres. Il va de soi qu'en cas de nécessité toute personne, et sans distinction de jours, conférait le baptême privé (8).

Un autre acte solennel de la liturgie était le sacrifice de la

1. Tertull., *De baptismo*, XIX (*P. L.*, t. I, col. 1222).
2. Tertull., *De corona militis*, III (*P. L.*, t. II, col. 79).
3. Tertull., *Adv. Prax.*, c. XXVI (*P. L.*, t. II, col. 190), et les peintures des catacombes. Cf. Marucchi, *Notions générales*, p. 281 sq.
4. S. Irénée, *Contr. haeres.*, I, 21 (*P. G.*, t. VII, col. 657 sq.) ; — Tertullien, *De baptismo*, VII, VIII (*P. L.*, t. I, col. 1206 sq.).
5. Cf. S. Justin, *Apol.* I, 61-67 (*P. G.*, t. VI, col. 419 sq.) ; — Tertull., *De resurr. carnis*, VIII (*P. L.*, t. II, col. 806); *Adv. Marcion.*, I, 14 ; III, 22 (*P. L.*, t. II, col. 262, 353).
6. Cf. Marucchi, *Notions générales*, p. 196.
7. Cf. Marucchi, *Itinéraire des catacombes*, p. 63, 304, 366 ; *Nuov. bullett.*, 1901, p. 71 sq.
8. Tertull., *De bapt.*, XIX (*P. L.*, t. I, col. 1222).

messe (1). Le jour choisi pour la réunion liturgique régulière était le dimanche ; les heures, celles de la nuit et du matin (2). Ce jour-là, « tous ceux qui habitent les villes ou les champs se réunissent dans un même lieu. On lit, autant que le temps le permet, les mémoires des Apôtres ou les écrits des Prophètes. Puis le lecteur s'arrête et le président (évêque ou prêtre) prend la parole pour faire une exhortation et inviter à suivre les beaux exemples qui viennent d'être cités. Tous se lèvent ensuite et on fait des prières. » On voit par cette description de S. Justin que les chrétiens avaient, comme les Juifs dans les synagogues, la lecture des Écritures, l'homélie et la prière. Ils y joignaient le chant des psaumes, et surtout la messe proprement dite comprenant l'action de grâces, la consécration, la fraction du pain et la distribution aux fidèles des éléments bénits. « Après les prières, continue l'apologiste, nous nous donnons le baiser de paix. Puis on apporte au président de l'assemblée du pain, de l'eau et du vin ; il les reçoit, rend gloire et louange au Père de toutes choses par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et accomplit l'Eucharistie, c'est-à-dire l'action de grâces. Tout le peuple répond par acclamation « Amen »... Ensuite ceux que nous appelons diacres distribuent à chacun des fidèles présents le pain, le vin et l'eau, sur lesquels le président a rendu grâces, et les portent aux absents... Cette nourriture, c'est, comme nous en avons été instruits, la chair et le sang de Jésus fait homme.» Les catéchumènes n'assistaient qu'à la première partie de la messe : ils étaient congédiés avant l'eucharistie (3). Il est facile de reconnaître dans les catacombes plusieurs des chapelles où se réunissaient ainsi les chrétiens (4) ; et nous y voyons diverses représentations de la liturgie eucharistique : au cimetière de Priscille, la fraction du pain ; à St-Calixte,

1. Cf. Wilpert, *Fractio panis ;* — Cabrol, *Le livre de la prière antique*, c. VI, VII.
2. S. Justin, *Apol.* I, 65-67 (*P. G.*, t. VI, col. 428 sq.) ; — Tertull., *Apol.*, c. XVI (*P. L.*, t. I, col. 371) ; *Ad uxor.*, II, 4 (*P. L.*, t. I, col. 1294).
3. S. Justin, *Apol.* I, 66 (*P. G.*, t. VI, col. 428).
4. Cf. Marucchi, *Itinéraire des Catacombes*, p. 163, 276, etc. ; — de Rossi, *Rom. sott.*, t. III, p. 488. Les orantes qu'on y a souvent figurées indiquent que la prière se faisait généralement debout et les bras étendus.

la consécration et le repas (1). Les formules mêmes alors en usage ne nous ont pas été conservées (2), S. Justin nous assure seulement que les paroles de l'action de grâces étaient celles mêmes de Notre-Seigneur instituant l'Eucharistie: « Illam in qua per precem ipsius verba continentem gratiae actae sunt alimoniam... » (3). Il est certain qu'on récitait aussi l'oraison dominicale, la prière enseignée aux apôtres par le Sauveur lui-même (4). A l'origine, un repas ordinaire ou agape précédait la réunion (5) : il fut de bonne heure supprimé. En dehors du dimanche, il y avait quelquefois d'autres réunions analogues, par exemple aux anniversaires des défunts, aux fêtes des martyrs (6). Mais ces réunions ayant, au temps des persécutions, un caractère plutôt privé, il n'y a pas lieu d'y insister ici.

Il en est de même de tout le rituel des funérailles. Les circonstances ne permettaient pas de leur donner une solennité en rapport avec le respect que l'on avait pour les cadavres des chrétiens. Ce n'est qu'accidentellement qu'on put le faire, par exemple, pour S. Cyprien, ainsi que le rapportent les Actes de son martyre (7). Aussi ne connaissons-nous pas les prières en usage dans ces occasions. Toutefois on est fondé à penser qu'elles ont laissé plus d'une trace dans les invocations jointes souvent aux inscriptions sépulcrales et dans les prières de notre messe des morts (8).

Nous sommes encore moins renseignés sur les rites primitifs de l'ordination, de la consécration des vierges, de la péni-

1. Cf. Marucchi, *Ibid.*, p. 153, 328.

2. Il est certain néanmoins qu'il y avait certaines formules fixes pour la collation des sacrements. Cf. Tertull., *De bapt.*, XIII (*P. L.*, t. I, col. 1215) ; — S. Cypr., *Ad Magn.*, VII (*P. L.*, t. III, col. 1143).

3. Cf. Tertullien, *Adv. Marc.*, IV, 40 (*P. L.*, t. II, col. 460). La Διδαχὴ τῶν ἀποστόλων donne des indications identiques. Ce document est d'origine orientale; mais il remonte aux premiers âges de l'Église, peut-être au Ier siècle, et il est permis de croire que, si près des Apôtres, les diverses communautés chrétiennes avaient une liturgie semblable.

4. Cf. S. Greg. Magn. *Ep.*, IX, 12 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 956).

5. *I Cor.*, XIV. Cf. Plin., *Ep.* X, 97;— Tertullien, *Apol.*, XXXIX (*P. L.*, t. I, col. 474 sq.).

6. Tertull., *De corona mil.*, III (*P. L.*, t. II, col. 79) ; — S. Cypr., *Ep.* XXXIV, XXXVII (*P. L.*, t. IV, col. 323, 328). Cf. Wilpert, *op. cit.*, p. 41.

7. *P. L.*, t. III, col. 1505.

8. Cf. *Éléments*, t. I, p. 195-196, 264 ; — Cabrol, *Op. cit.*, p. 457 sq.

tence, de l'extrême-onction et du mariage, quoique nous ayons, soit dans les monuments des catacombes, soit dans les écrits des Pères des premiers siècles, des allusions à ces sacrements et aux états de vie correspondants (1).

Telle fut, dans ses grandes lignes, la liturgie des catacombes, et sans doute aussi des titres, pendant l'ère des persécutions.

La littérature du sujet est plus riche à partir du IVe siècle. Jouissant de la pleine liberté, l'Église peut donner à ses cérémonies tout le développement qu'elle juge convenable. Les auteurs ecclésiastiques trouvent souvent occasion de les décrire, et en le faisant n'ont plus à craindre de dévoiler un secret ou de provoquer des mesures persécutrices. D'autre part, la communauté chrétienne éprouve le besoin de se former des recueils de prières pour l'usage public : sacramentaires, évangéliaires, lectionnaires, antiphonaires, que complètent les célèbres *Ordines romani*. Les copies que nous en avons ne remontent guère au delà du VIIe ou du VIIIe siècle ; mais il est certain que les recueils eux-mêmes et la plupart des prières qu'ils renferment sont d'une date bien antérieure. On appelle proprement *Sacramentaires* les livres contenant les prières que récitait l'officiant à la messe et dans l'administration des sacrements ; — *Évangéliaires* et *Lectionnaires*, ceux dans lesquels étaient réunis les passages de l'Évangile et de l'ancien Testament qui se lisaient aux offices ; — *Antiphonaires*, les recueils de pièces de chant destinées à être exécutées par le chœur ; — *Ordines*, les rituels indiquant l'ordre des différentes cérémonies. Enfin les artistes représentent souvent dans les peintures, mosaïques et miniatures, les ministres sacrés revêtus de leurs ornements et exerçant leurs fonctions.

De ces divers documents, patristiques, liturgiques et artistiques, on peut tirer un assez grand nombre de renseignements sur la manière dont un édifice était dédié au culte, sur

1. Voir spécialement sur le mariage S. Ignace, *Ep. ad Polycarp.*, V (*P. G.*, t. V, col. 724) ; — Tertullien, *Ad uxor.*, II, 9 (*P. L.*, t. I, col. 1302). Cf. Marucchi, *Il matrimonio cristiano sopra un antico monumento inedito*, Roma, 1882.

les principaux rites qui s'y accomplissaient, messe et sacrements, sur les fêtes qui s'y célébraient, sur l'office divin, sur les vêtements sacrés. Il n'y a peut-être pas eu un seul moment où tous les traits de l'exposé que je vais faire aient été vrais simultanément, car les documents sont loin de correspondre au même siècle ; mais tous se sont vérifiés, soit ensemble, soit séparément, pendant la période qui s'étend de la fondation des basiliques à la Renaissance : à ce titre il est permis de les grouper dans un même chapitre.

§ I. Dédicace des églises.

Il ne semble pas qu'à l'origine la consécration d'un édifice au culte chrétien ait comporté des rites particuliers. Selon le *Liber pontificalis*, dont l'autorité, à vrai dire, n'est pas indiscutable pour les premiers siècles, le pape Évariste, au IIe siècle, prescrivit que la prise de possession se fît par la célébration de la liturgie eucharistique ([1]). Mais c'est principalement à cet usage qu'étaient destinées les églises ; il n'avait donc rien qui marquât d'un cachet spécial leur dédicace. Même au IVe siècle on ne voit pas qu'il y eût d'autres cérémonies. Le concours de peuple était plus grand ; quelque personnage prononçait un discours, comme le fit Eusèbe à l'inauguration de la basilique de Tyr ([2]) : c'était tout. Ainsi durent être dédiées, à Rome, les basiliques constantiniennes.

Au VIIIe siècle, le sacramentaire d'Hadrien nous offre un cérémonial plus compliqué, dont le cérémonial actuel n'est que le développement. L'analogie établie par S. Paul ([3]) entre le temple matériel et le temple spirituel que sont nos âmes explique les ressemblances qu'il est facile de trouver entre les rites du baptême et ceux de la dédicace des églises. Des deux côtés, il y a d'abord purification du temple par les exorcismes et les aspersions, puis consécration proprement dite. Voici la description que donne le Sacramentaire.

Avant de pénétrer dans la nouvelle église, l'évêque en

1. « Decrevit omnes basilicas cum missa semper debere consecrari. » *Lib. pont.*
2. *Hist. eccl.*, l. X, c. 4 (*P. G.*, t. XX, col. 849 sq.).
3. *I Cor.*, III, 16-17 ; *II Cor.*, VI, 16.

frappe trois fois le seuil avec sa crosse en disant : « Tollite portas principes vestras. » Le chœur exécute tout le psaume XXIII, puis on entre dans l'église au chant des Litanies, et tout le clergé se prosterne au pied de l'autel jusqu'à l'*Agnus Dei* qui les termine. Après une oraison, l'évêque trace sur le sol avec sa crosse les premières lettres de l'alphabet, A, B, C, répétées sur deux lignes formant une croix de St-André qui va d'un angle à l'autre de l'édifice. Certains manuscrits parlent de tout l'alphabet écrit de cette manière, ou des deux alphabets, grec et latin, comme il se pratique encore aujourd'hui. D'anciens liturgistes ont voulu y voir un souvenir de la tradition du symbole ou de la doctrine chrétienne aux néophytes. Sans écarter cette signification mystique, M. de Rossi (1) pense qu'il faut chercher ailleurs l'origine historique de la cérémonie. Il la trouve dans l'habitude qu'avaient les arpenteurs romains de marquer de deux lignes en forme d'X le terrain à mesurer, et de désigner par les lettres de l'alphabet les distances et désignations qu'ils avaient à y relever. Attribuer à cette pratique un sens symbolique chrétien était d'autant plus facile, que le signe X est identique à l'initiale grecque du nom du Christ, et que le Sauveur lui-même est appelé par certains auteurs « pax terminationis », sa naissance apportant aux hommes la paix, comme la paix devait sortir de la détermination des limites des champs. De sorte que, remarque l'illustre archéologue, « il rito della consecrazione delle chiese... congiunge e compenetra in uno solo atto solenne la prima definizione dell' area destinata al sacro edificio e la consequente sua dedicazione. » (2) Quant à l'usage d'orienter les églises, on pourrait en reconnaître l'idée dans les rites religieux des Étrusques.

Suivent des exorcismes et bénédictions sur l'eau et sur le sel. L'évêque fait un mélange de sel et de cendre et le verse dans l'eau, à laquelle il ajoute aussi du vin. De cette eau il marque avec le doigt les quatre coins de l'autel ; puis il y trempe un rameau d'hysope et asperge à plusieurs reprises

1. Cf. *Bullett.*, 1881, p. 129-146.
2. *Ibid.*, p. 143.

l'autel et toute l'église, en récitant des psaumes et des oraisons; pendant ce temps quelques clercs exécutent aussi des chants au dehors. Ensuite, il consacre l'autel avec le saint chrême, traçant une croix au milieu et aux quatre coins, puis frottant de l'huile sainte toute la table, qu'un prêtre ne cesse d'encenser. Il fait également des croix avec l'huile sainte sur les murs de l'église. On lui apporte alors les linges et vases sacrés qui serviront pour le culte; il bénit les premiers, consacre les seconds.

Tout le clergé se rend ensuite processionnellement au lieu où ont été déposées, la veille, les reliques destinées à la nouvelle église. Les basiliques catacombales étaient toujours construites sur quelque tombeau de martyr. Par analogie on voulut que toutes les autres églises possédassent quelques reliques : de là l'empressement des chrétiens à faire toucher aux tombeaux des martyrs des objets emportés ensuite comme souvenirs, et appelés « beneficia, pignora », même reliques ; de là aussi ces longues listes de « beneficia sanctorum » qui mentionnent parfois des reliques d'anges, et qu'on trouve dans certaines églises avant même l'époque où se généralisèrent les translations de corps saints ([1]). Quand ce fut possible, on se procura de vraies reliques, et cet usage s'est conservé jusqu'à présent dans la liturgie de la dédicace. Le clergé étant donc arrivé devant les reliques préparées la veille, l'évêque récite deux oraisons ; puis on organise une procession solennelle, avec les croix, les encensoirs, beaucoup de cierges, et on transporte les précieux restes en grande pompe, au chant des antiennes. A la porte de l'église, nouvelles oraisons. Puis on monte à l'autel. Derrière un grand voile qui le dérobe aux regards des fidèles, l'évêque dépose dans l'autel les reliques. Ensuite on couvre l'autel des nappes on allume les cierges, et le pontife chante solennellement la messe propre ([2]). Pendant toute la semaine des messes pu-

1. Cf. *Notions générales*, p. 102-103.

2. « Il est facile de voir que ce rituel est exclusivement funéraire. On prépare le tombeau du saint, on l'y transporte, on l'y enferme, on répand un parfum à l'intérieur et à l'extérieur du sépulcre. L'idée d'embaumement est exprimée plus clairement encore dans le rituel postérieur, où les fumigations d'encens se joignent aux onctions d'huile aromatisée. » Duchesne, *Op. cit.*, p. 392.

bliques seront célébrées dans l'église, et chaque année on en rappellera aussi le souvenir par une messe spéciale.

§ II. La messe [1].

Le plus ancien texte complet des prières de la messe selon le rit romain est celui du sacramentaire appelé grégorien. Le pape Hadrien Ier envoya ce recueil à Charlemagne : c'est donc le formulaire officiel de l'Église romaine à la fin du VIIIe siècle ; certainement beaucoup de ses parties remontent à S. Grégoire le Grand et même au delà. Le sacramentaire dit léonien est plus ancien que celui d'Hadrien, mais ce n'est qu'une compilation privée qui ne nous est même pas parvenue en entier ; dans ce que nous en avons, il manque notamment les prières de l'ordinaire de la messe. Quant au sacramentaire qui porte le nom du pape Gélase, il ne représente pas le pur usage romain, mais une combinaison de cet usage avec les usages gallicans [2].

Entre le IIIe et le VIIIe siècle, la liturgie de la messe, d'origine apostolique quant à la substance (3), s'était développée et fixée. Les documents ne permettent pas d'en suivre l'histoire dans tous les détails : on peut seulement relever dans le *Liber pontificalis*, avec les réserves nécessaires, les principales modifications ou additions faites par les papes. Il nous apprend, par exemple, que S. Alexandre Ier (129-130) ajouta au canon (4) les mots « pridie quam pateretur » ; que S. Sixte Ier (132-142) fit du *Sanctus* la conclusion ordinaire de la préface (5) ; que S. Léon Ier (440-461) introduisit dans le canon les paroles : « Sanctum sacrificium,

1. Cf. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, p. 153 sq. ; — Martène, *De antiquis Ecclesiae ritibus*, 1736 ; — Muratori, *Liturgia romana vetus* ; — *P. L.*, t. LXXVIII (*Sacramentaire grégorien*) ; — t. LV (*Sacramentaire léonien*) ; — t. LXXIV (*Sacramentaire gélasien*).

2. Cf. Duchesne, *Op. cit.*, p. 114-137 ; — Muratori, *De rebus liturg.*, c. III-VI (*P. L.*, t. LXXIV, col. 861 sq.).

3. Vigil., *Ep. ad Euther.* (*P. L.*, t. LXIX, col. 18).

4. Le nom même de « canon missae » se rencontre pour la première fois dans S. Grégoire, *Ep.* IX, 12 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 956) et ne semble pas d'avoir été d'usage courant avant le VIIIe siècle.

5. *Lib. pont.*, éd. Duchesne, I, p. 128.

immaculatam hostiam » (1); que S. Symmaque (498-514) ordonna la récitation du *Gloria in excelsis*, hymne d'origine grecque, déjà prescrit par S. Télesphore (152-154) pour la messe de la nuit de Noël (2), le dimanche et aux anniversaires des martyrs (3); que S. Grégoire (590-604) fit insérer dans le canon les mots : « Diesque nostros in tua pace disponas, etc. » (4). Le même pape assigna au *Pater* la place qu'il occupe actuellement (5). Sergius Ier (687-701) partagea entre le clergé et le peuple la récitation de l'*Agnus Dei* (6).

Le sacramentaire d'Hadrien nous donne d'abord les prières de l'ordinaire de la messe, puis les oraisons et les préfaces des fêtes, dimanches et féries, des messes communes en l'honneur des saints et pour les défunts, la messe d'ordination, enfin diverses prières et bénédictions. Les introïts, graduels, offertoires et communions, se trouvent dans l'Antiphonaire, « liber antiphonarius », également connu sous le nom de S. Grégoire.

L'ordinaire de la messe, tel qu'il se présente dans le Sacramentaire, est substantiellement le même que celui des missels actuels. Voici quelques différences à noter. Le *Kyrie eleison* n'a pas le même nombre d'invocations qu'aujourd'hui; S. Grégoire lui-même nous apprend qu'on disait autant de fois *Christe eleison* que *Kyrie eleison* (7) ; une indication de l'*Ordo I* permet de croire que ce nombre n'était pas absolument fixe, bien plus qu'on supprimait tout à fait cette prière les jours où on venait de chanter les litanies, sauf celui de la litanie majeure (8). Le *Gloria in excelsis* se chante le dimanche et les jours de fête, quand c'est l'évêque qui officie ; les

1. *Lib. pont.*, éd. Duchesne, I, p. 239.
2. *Ibid.*, I, p. 56-57.
3. *Ibid.*, I, p. 263.
4. *Ibid.*, I, p. 312.
5. *Ep.* IX, 12 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 956.)
6. *Lib. pont.*, I, p. 376.
7. Loc. cit.
8. Mgr Duchesne (*Op. cit.*, p. 156) en tire cette conclusion, appuyée d'ailleurs sur d'autres faits, que « le *Kyrie eleison* doit être considéré comme le résidu de la prière litanique ou dialoguée entre les ministres sacrés et l'assistance entière... Maintenant encore, à la messe du Samedi-Saint, il n'est autre chose que la finale de la Litanie par laquelle cette messe commence. »

simples prêtres ne le récitent que le jour de Pâques. A remarquer, dans le *Memento* des vivants, l'absence des mots « pro quibus tibi offerimus », qui n'y prirent place qu'au XI[e] siècle. Les noms des SS. Hilaire, Martin, Augustin, Grégoire, Jérôme, Benoît, sont ajoutés au *Communicantes* après ceux de SS. Côme et Damien (1) ; de même celui de S. Étienne premier martyr, après celui de S. André, dans le *Libera* qui suit le *Pater* ; les variantes des manuscrits dans ces passages font voir que parfois on insérait encore d'autres noms, suivant les églises et les fêtes. Les manuscrits ne concordent pas non plus pour les prières après l'*Agnus Dei* ; le plus autorisé, celui qu'a publié D.Hugues Ménard au XVII[e] siècle, n'en donne aucune.

Chaque fête, chaque dimanche, chaque férie privilégiée a sa collecte, sa secrète (« super oblata »), sa postcommunion (« ad complendum ») et sa préface propres. Toutes ces prières sont empreintes du cachet de simplicité que l'on remarque encore dans les préfaces du missel romain et dans les oraisons du commun des Saints. Dès le temps de S. Grégoire quelques-unes de ces prières servent pour plusieurs fêtes ; mais le calendrier est alors assez peu chargé pour que leur récitation ne puisse pas paraître monotone. A certains jours, le nombre des oraisons est multiplié. Il y a en outre pour chaque messe une prière, « benedictio », qui se récitait sur le peuple avant la communion, et qui se composait généralement de trois invocations à chacune desquelles les fidèles répondaient *Amen*.

La messe commençait proprement par le *Kyrie eleison*. L'introït était, comme son nom l'indique, la pièce de chant à exécuter pendant l'entrée du célébrant. Il comprenait deux éléments : une antienne et un psaume. Ce dernier n'est plus représenté aujourd'hui que par un seul verset ; mais autrefois on chantait les autres versets à la suite aussi longtemps que le célébrant n'était pas arrivé au pied de l'autel ; à ce mo-

1. Seules dans le canon. les prières *Communicantes* et *Hanc igitur* sont encore susceptibles de modifications à certaines fêtes.

ment seulement on disait *Gloria Patri* et on répétait l'antienne. L'offertoire et la communion étaient d'une facture analogue. Ces deux prières en effet accompagnaient aussi des cérémonies dont la durée était variable, et pendant lesquelles il était à propos d'occuper l'attention des assistants : la présentation des offrandes et la distribution du pain Eucharistique. Le graduel, au contraire, qui s'exécutait pour lui-même, avait dès cette époque la même forme que maintenant : un répons et un *Alleluia*, suivis chacun d'un verset de psaume ; et si l'on se rappelle qu'à l'origine on lisait avec les écrits des Apôtres et des Évangélistes ceux des Prophètes, comme nous le faisons encore aux Quatre-Temps, on est amené à penser que le répons était d'abord séparé de l'*Alleluia*, et qu'il lui a été réuni quand furent supprimées les lectures tirées des prophètes.

Du cérémonial de la messe on peut dire, aussi bien que des prières, qu'il n'a pas été notablement modifié depuis l'époque où fut rédigé le plus ancien des *Ordines romani* que nous possédons, c'est-à-dire depuis le VIIe ou le VIIIe siècle (1). Il est donc facile de reconstituer, à l'aide surtout de l'*Ordo I*, un grand office pontifical célébré par le pape dans sa cathédrale de Latran. Sauf quelques différences concernant surtout le nombre et la qualité des assistants, les rites étaient les mêmes pour l'évêque dans son église. Le rituel du pape suppose la présence d'un grand nombre de dignitaires, évêques, prêtres, diacres, sous-diacres et autres ministres, fonctionnaires du palais, etc. A chacune des sept régions ecclésiastiques était assigné, pour le service des cérémonies pontificales, un jour de la semaine ; la première région était en fonctions le vendredi, les autres les jours suivants à tour de rôle. Le clergé régionnaire venait ainsi en aide au clergé palatin, dont les principaux membres étaient les sept cardinaux évêques, seuls honorés du privilège de célébrer, comme le pape, sur l'autel majeur de St-Jean de Latran (2).

1. Mabillon a publié (*Mus. ital.*, t. II) et Migne a reproduit (*P. L.*, t. LXXVIII) seize *Ordines* romains. L'*Ordo I* a été réédité, d'après un autre manuscrit, par le P. Grisar (*Anal. rom.*, t. I, p. 217 sq.).
2. S. Petr. Dam., lib. II, ep. 1 (*P. L.*, t. CXLIV, col. 255).

Tandis que le pontife se rend processionnellement de la sacristie au chœur, deux acolythes lui présentent dans un vase l'Eucharistie consacrée à une messe précédente: il l'adore en inclinant la tête. Si les saintes espèces sont en grande quantité, il en fait déposer une partie dans le tabernacle, car il devra mettre le reste dans le calice après le *Pater*, au moment où aujourd'hui le prêtre y met la particule détachée de l'hostie ([1]). La procession continue sa marche, le pape fait signe de terminer l'Introït, et la messe commence.

Deux cérémonies, aujourd'hui très simplifiées, y tenaient une large place : la présentation des offrandes et la communion. Après l'Évangile (les plus anciens *Ordines* ne font pas mention du *Credo*, qui ne s'introduisit qu'au XIe siècle dans la messe romaine), le pontife descend de son trône et se rend devant le « senatorium », où se tiennent les notables. Ceux-ci lui offrent des pains, qu'il reçoit lui-même, et des fioles de vin, que prend l'archidiacre : les pains sont déposés dans un drap porté par deux acolythes, le vin versé dans un calice présenté par un sous-diacre, puis dans un grand vase tenu par un autre acolythe. Même cérémonie du côté des femmes ; mais, en passant devant la confession pour se rendre au « matroneum », le pape reçoit les offrandes des deux premiers juges palatins ([2]), le primicier et le secondicier, et du primicier des « defensores » ou avocats de l'Église romaine ([3]). Toute cette cérémonie devait être fort longue ; elle l'aurait été encore davantage, si le pape ne s'était fait aider par un des cardinaux-évêques, et au besoin par des prêtres. Lui-même fait son offrande sur l'autel ; après quoi il reprend la suite des prières de la messe. C'est avant l'offertoire qu'avait lieu primitivement le renvoi des catéchumènes ; cet usage était

1. « C'est, je crois, à cette rencontre du pape et de l'Eucharistie que se rattache une cérémonie actuellement en usage à la messe solennelle célébrée par le pape. On expose le Saint-Sacrement dans une des chapelles qui se trouvent sur le parcours de la procession, entre le « secretarium » et l'autel. Arrivé devant cette chapelle, le pape s'arrête et s'agenouille quelque temps devant le Saint-Sacrement. Ce rapprochement m'a été suggéré par M. de Rossi. » Duchesne, *Op. cit.*, p. 155, not. 3.

2. Cf. Joan. Diac., *Lib. de Ecclesia Lateranensi*, XI (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 1388).

3. S. Grégoire le Grand fait mention de ce titre, et nous le trouvons aussi dans une inscription du VIIIe siècle peinte sur les murs de S. Maria Antiqua au Forum.

supprimé à l'époque où ont été rédigés les *Ordines*, car ils n'en disent rien. Il devait cependant exister encore à la fin du VIe siècle ([1]). Ils ne parlent pas non plus de la préparation de la matière du sacrifice à un autel latéral, l'autel de la « prothesis », que pratiquaient d'autres liturgies.

A *Pax Domini*, l'archidiacre met dans le calice du pontife le fragment antérieurement consacré que celui-ci a vénéré en arrivant au sanctuaire, et on échange le baiser de paix. Un fragment détaché à ce moment de l'hostie de la messe restera sur l'autel, même après la communion, « ut dum missarum solemnia peraguntur altare sine sacrificio non sit ». Le célébrant va à son trône; deux officiers de sa maison, le « nomenclator » et le « sacellarius ([2]) » s'approchent de lui et écrivent sous sa dictée les noms des personnes qu'ils ont à inviter soit à la table du pontife soit à celle du « vicedominus » ou administrateur du palais de Latran ; puis ils descendent aussitôt faire les invitations. Alors commencent les préparatifs de la communion. Les acolythes présentent à l'archidiacre des sacs dans lesquels celui-ci dépose les oblations consacrées, et les portent aux évêques et aux prêtres ; deux sous-diacres portent également une hostie aux diacres qui près du trône assistent le pontife. Sur un signe de ce dernier, évêques, prêtres et diacres brisent les pains. La fraction terminée, le pape prend le pain que lui offre un de ses assistants, et communie, non sans en avoir détaché une parcelle qu'il fait mettre dans le calice par l'archidiacre en disant : « Fiat commixtio et consecratio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi accipientibus nobis in vitam aeternam. Amen. Pax tecum. Et cum spiritu tuo. » Et l'archidiacre le fait communier sous l'espèce du vin. Avant la communion des assistants, le même dignitaire annonce la station ([3]). Les évêques et les prêtres viennent alors recevoir la communion de la main du pape et boire au calice que tient

1. Cf. S. Greg., *Dialog.*, II, 23 (*P. L.*, t. LXVI, col. 178).

2. Le « nomenclator » était préposé à la table pontificale, le « sacellarius » au trésor.

3. On expliquera plus loin, d'après l'*Ordo* du chanoine Benoît, l'origine et le cérémonial des stations.

le plus digne des évêques. C'est aussi le pape en personne qui, assisté par l'archidiacre, communie les notables réunis dans le « senatorium », puis à son trône un certain nombre de dignitaires et de clercs. Les évêques avec l'aide des diacres et les prêtres donnent la communion aux autres personnes. Tout ce cérémonial atteste l'union du pontife, du clergé et des fidèles, et traduit vivement la pensée de S. Paul : « Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus » (1).

Les *Ordines* postérieurs qui sont venus jusqu'à nous, ceux du chanoine Benoît (première moitié du XIIe siècle) et de Cencius Camerarius (fin du XIIe siècle),ceux du C^al Jacques Gaetani et de l'évêque Pietro Amelio (XIVe siècle), s'étendent beaucoup sur le détail des cérémonies propres aux stations et à certains jours de fêtes ; mais ils sont très brefs sur celles de la messe même. Ils ne font même pas mention spéciale des rites de l'offrande et de la communion, ce qui laisse entendre qu'ils étaient déjà, sinon tout à fait supprimés, au moins grandement simplifiés. Dès le XIIe siècle nous pouvons noter à la messe pontificale la présence d'un diacre et d'un sous-diacre grecs, qui chantent l'épître et l'évangile dans leur langue, après les ministres latins de même ordre.

§ III. Les Sacrements.

I. Quand un adulte infidèle embrasse la foi chrétienne, il reçoit en même temps le BAPTÊME, la CONFIRMATION et l'EUCHARISTIE. Tel fut dès l'origine, on l'a vu, l'usage de l'Église. Tel aussi il s'est toujours conservé, et les prières et les cérémonies que nous offrent le *Sacramentaire* de S. Grégoire et l'*Ordo VII* sont, à très peu de chose près, celles-là mêmes que prescrit encore le *Rituel romain* pour le baptême des adultes (2).

A Rome, c'est le Samedi-Saint — et si c'est nécessaire, le

1. *I Cor.*, x, 17.
2. L'exsufflation, qui est un des premiers rites du baptême, ne figure pas dans l'*Ordo VII ;* mais Mgr Duchesne (*Op. cit.*, p. 285, not. 1) observe qu'au VIe siècle elle est attestée par le diacre romain Jean dans sa lettre à Senarius (*P. L.*, LIX, col. 402).

samedi de la Pentecôte — que le pape administre solennellement le baptême. Les catéchumènes appelés à le recevoir, les « élus », comme on les appelle, y sont préparés pendant le carême par une série d'instructions et de cérémonies préliminaires, « scrutinia ». La première réunion avait lieu le mercredi de la troisième semaine de carême : un acolythe prenait les noms, un prêtre bénissait le sel et en mettait quelques grains dans la bouche de chacun ; puis on faisait sortir les catéchumènes avant le commencement de la messe. Après la collecte, qui était dite spécialement pour eux, ils étaient rappelés, et on commençait les exorcismes. « Orate, electi, flectite genua », dit le diacre aux hommes ; et après qu'ils ont récité une prière : « Levate. Complete orationem vestram in unum, et dicite Amen. » Tous répondent *Amen*. Alors s'adressant aux parrains : « Signate illos, accedite ad benedictionem. » Et les parrains tracent sur le front des catéchumènes le signe de la croix en disant : « In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. » Un acolythe passe après eux et fait de même. On recommence ensuite pour les femmes : « Orate, electae, etc. » Puis un second acolythe, les ayant tous marqués du signe de la croix et leur imposant la main, prononce sur eux un exorcisme. Toute cette cérémonie se renouvelle une seconde et une troisième fois. Après que les parrains ont tracé pour la troisième fois le signe de la croix, ce n'est plus un acolythe qui intervient, mais un prêtre, et l'exorcisme est remplacé par une simple oraison. Enfin une dernière invitation aux catéchumènes et à leurs parrains : « Orate, electi, flectite genua. — Levate, complete orationem vestram in unum, et dicite Amen. — Signate illos, state cum disciplina et cum silentio. » Le prêtre récite l'épître et l'évangile. Les catéchumènes sont ensuite congédiés, mais on les nommera au *Hanc igitur*, comme on priera pour les parrains au *Memento* des vivants.

Une seconde réunion se tient le samedi suivant, dans l'église désignée par le prêtre. Tout s'y passe de la même façon.

La troisième réunion, pendant la quatrième semaine de carême, a pour objet propre l' « apertio aurium ». Elle dé-

bute par les mêmes prières et exorcismes que la première ; après lesquels on lit deux épîtres, suivies chacune d'un graduel. Quatre diacres viennent alors de la sacristie portant les quatre livres des Évangiles, et les placent aux quatre angles de l'autel. Le prêtre explique brièvement ce qu'est l'Évangile, le diacre adresse aux assistants l'invitation: « State cum silentio, audientes intente; » et on lit successivement le début de chaque Évangile, qui est au fur et à mesure commenté par le prêtre. A l'explication du quatrième Évangile succède la tradition du symbole. Elle est faite, sur l'ordre du prêtre, par un acolythe, qui récite le symbole en grec, puis en latin, et dans chaque langue une fois pour les hommes et une fois pour les femmes. A quoi le prêtre ajoute : « Haec est summa fidei nostrae, dilectissimi nobis. » De nouveau le diacre réveille l'attention des catéchumènes, et le prêtre leur apprend l'oraison dominicale. Ils se retirent ensuite, tandis que la messe s'achève.

Suivent deux autres réunions, pendant la cinquième semaine de carême, et une sixième pendant la dernière semaine. On y observait les mêmes rites qu'à la seconde réunion. Il fallait en tout sept scrutins, « secundum formam septem donis Spiritus sancti, ut dum septem septenario numero implebuntur, detur illis gratia septiformis Spiritus sancti. »

La septième et dernière réunion avait lieu le samedi-saint, à l'heure de tierce. Elle précédait immédiatement le baptême. Les catéchumènes étant réunis dans l'église, les hommes du côté droit, les femmes du côté gauche, le prêtre fait sur le front de chacun des premiers le signe de la croix et prononce l'exorcisme : « Nec te latet, Satanas, etc. » De son doigt mouillé de sa salive il leur touche les narines et les oreilles en disant : « Effeta, quod est adaperire, in odore suavitatis, etc. » Il leur fait aussi une onction sur les épaules et la poitrine, en leur faisant déclarer qu'ils renoncent à Satan, à ses œuvres et à ses pompes (1). Puis il passe devant eux et leur impose la main en récitant à haute voix le *Credo.*

1. *Ord. I* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 955).

Il agit de même pour les femmes. Sur l'invitation de l'archidiacre, tous se prosternent, prient, et se retirent, attendant dehors l'heure du baptême.

Cependant le pape, précédé d'un imposant cortège, se rend aux fonts baptismaux après la lecture des prophéties [1]. Les clercs portent des encensoirs et des cierges de la hauteur d'un homme, et chantent les Litanies. Le pontife bénit l'eau et y verse le saint chrême consacré le jeudi-saint [2]. Tout le monde peut en emporter « ad spargendum in domibus eorum, vel in vineis, campis, vel fructibus eorum ». Les catéchumènes s'approchent alors et viennent l'un après l'autre répondre aux questions qui leur sont adressées :

« Quis vocaris ? — N.

« Credis in Deum Patrem omnipotentem, creatorem caeli et terrae ? — Credo.

« Et in Jesum Christum Filium ejus unicum Dominum nostrum, natum et passum ? — Credo.

« Credis et in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam catholicam, sanctorum communionem, carnis resurrectionem, vitam aeternam ? — Credo.

« Vis baptizari ? — Volo. »

Chaque catéchumène reçoit le baptême par une triple immersion, quelques-uns de la main du pape lui-même, les autres des prêtres et des diacres. Le parrain le présente à un prêtre qui lui fait une onction sur le sommet de la tête avec le saint chrême.

Le pontife se retire ensuite et va s'asseoir dans la chapelle de la Croix à l'endroit qu'il a désigné. Les nouveaux baptisés, ayant revêtu des habits de couleur blanche, viennent à ses pieds, et il leur administre le sacrement de confirmation en invoquant sur eux l'Esprit-Saint et leur faisant sur le front une onction avec le saint chrême. Les livres liturgiques recommandent instamment de ne pas omettre ce complément du baptême.

1. Voir plus loin la description du baptistère de Latran. Cf. *Lib. Pontif.*, in vit. Sergii III et Hilarii.

2. *Lib. Sacrament.* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 88 sq.).

A la messe, qui suit immédiatement, tous communient, même les tout petits enfants (1). Tous les jours de la semaine de Pâques ils devront revenir à la messe et communier ; chaque jour aussi, après les vêpres, ils se rendront en procession à l'oratoire de St-Jean « ad vestem », une des chapelles des fonts, et à celui de la Croix (2). Ainsi jusqu'au dimanche « in Albis ». La procession aux fonts baptismaux qui, dans certains diocèses, se fait le jour de Pâques, semble être un reste de cette coutume.

II. Le Sacramentaire d'Hadrien, tel qu'il a été édité par D. Ménard, nous offre pour la collation des ordres et même pour la première tonsure une liturgie tout à fait semblable à celle d'aujourd'hui : mêmes cérémonies, et mêmes prières, quoique un peu plus courtes. La tradition des instruments y tient la même place que dans notre rituel. Nous avons au contraire une liturgie fort différente dans deux *Ordines* romains, l'*Ordo VIII* et l'*Ordo IX* de Mabillon (3).

Les ordres mineurs, jusqu'au sous-diaconat inclusivement (4), peuvent être conférés en tout temps et en tout lieu, « quando et ubi libitum fuerit ». C'est seulement pour le diaconat et le sacerdoce que sont requises les solennités de l'ordination publique. On ne nous indique même pas les rites de l'ordination des portiers, lecteurs et exorcistes. Ils devaient être très simples, à en juger par ceux qui étaient observés pour les acolythes et les sous-diacres. Au moment de la communion de la messe, le futur acolythe se présente au pape et reçoit sur les épaules le sac dans lequel on porte les pains consacrés (5) ; puis il se prosterne, et le pape récite sur lui une courte prière. Au futur sous-diacre on fait de plus jurer qu'il n'a commis aucun des quatre grands

1. A l'époque de la rédaction des *Ordines*, la plupart des néophytes étaient des enfants. Mais la forme même des prières indique qu'elles avaient été composées pour des adultes, et une rubrique du *Liber Sacramentorum* suppose clairement qu'il y en a à prendre part à la cérémonie : « Et infantes quidem in brachiis dextris tenentur, majores vero ponunt pedem super pedem patrini sui. » (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 90.)
2. *Lib. respons.* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 770-771).
3. *P. L.*, t. LXXVIII, col. 999 sq.
4. Le sous-diaconat n'est considéré comme ordre majeur que depuis le XIIe siècle.
5. *Supr.*, p. 46.

crimes qui dans la discipline d'alors constituent des empêchements canoniques ; et au lieu du sac, on lui remet un calice.

Pour les ordres majeurs, la liturgie est un peu plus compliquée. Il y a d'abord une véritable publication de bans,dans deux églises et à des jours différents : elle se fait pendant la messe du pape, après la collecte, le mercredi des quatre-temps [1] à Ste Marie-Majeure, le vendredi suivant aux Saints-Apôtres. Saint-Pierre est la basilique choisie pour les ordinations. Le Pape s'y rend le samedi. Pendant le commencement de sa messe, les sous-diacres qui vont être élevés au diaconat se tiennent près de l'ambon. Après le graduel, il leur adresse une exhortation, et tout le monde se prosterne pour le chant des litanies. Ensuite le pontife impose la main aux ordinands, et, après qu'ils ont reçu de l'archidiacre l'étole qui a passé la nuit sur le tombeau de S. Pierre, les revêt de la dalmatique. L'un d'eux chante l'évangile. La même cérémonie se répète pour la consécration des prêtres, sauf que la dalmatique est remplacée par la chasuble. Plusieurs des nouveaux diacres étaient immédiatement élevés au sacerdoce.

Les consécrations épiscopales ne sont pas fixées à une époque déterminée. L'usage veut qu'elles soient faites pendant les matines, après le second nocturne. L'élu du clergé et du peuple, arrivé à Rome, est d'abord envoyé par le pape chez l'archidiacre, qui lui fait jurer sur l'Évangile qu'il n'a commis aucun des quatre crimes reconnus comme empêchements par les canons ; il va ensuite renouveler le même serment sur le tombeau de S. Pierre. Puis le pape procède à l'examen des titres du candidat. En présence du clergé, il fait venir ceux qui ont accompagné l'élu et représentent la population du diocèse vacant. L'un d'eux, un prêtre, porte la parole au nom de tous. Le pape lui adresse diverses questions, auxquelles il répond, sur la qualité de l'élu, le nombre d'années passées par lui dans le diaconat ou le sacerdoce,

1. Les ordinations se faisaient de préférence aux quatre-temps de décembre.

l'Église à laquelle il appartient, s'assure que l'élection n'est pas entachée de simonie, se fait lire le procès-verbal de cette élection, puis ordonne d'introduire l'élu. Il lui pose de nouveau les questions auxquelles on vient déjà de répondre, et ajoute les suivantes :

« Quales codices in Ecclesia tua leguntur? — Octateuchum, Regnorum, Prophetarum, Actuum apostolorum, Evangelium et Apostolum.

« Nosti canones? — Doce nos, Domine. — Ordinationem si feceris, aptis temporibus fac, id est, primi, quarti, septimi, et decimi mensis. Bigamos aut curiales ad sacros ordines ne promoveas ; attamen dabitur tibi edictum de scrinio, quomodo debeas conversari. »

Après une seconde lecture du procès-verbal de l'élection, le pape annonce la consécration pour le lendemain, qui doit être un dimanche, embrasse l'élu et congédie l'assistance. Le jour suivant, à Saint-Pierre, le pape célèbre la messe. Après le graduel, l'élu étant amené devant lui, il fait chanter les Litanies, puis consacre celui-ci par l'imposition des mains, accompagnée de quelques oraisons, et finalement lui donne le baiser de paix ; après quoi la messe continue. Le nouvel évêque communie avec les espèces consacrées par le pape.

Il arrivait que l'évêque à consacrer fût le pape lui-même, car suivant la discipline en vigueur au VIII[e] siècle, le pontife devait être choisi, non parmi les évêques, mais parmi les prêtres et les diacres. Après avoir revêtu à la sacristie les ornements pontificaux, il venait prier devant la confession de S. Pierre, puis devant l'autel. Ensuite il prenait place entre l'autel et le trône pontifical ; deux évêques soutenaient sur sa tête le livre des Évangiles ; trois autres récitaient sur lui une oraison, et le dernier, qui était l'évêque d'Ostie, lui imposait les mains. Enfin il recevait de l'archidiacre le « pallium », montait sur son trône, et commençait la messe en entonnant le *Gloria in excelsis*. Avant l'épître, le chœur chantait en l'honneur du nouveau pape des « laudes » composées d'un certain nombre d'invocations au Sauveur et aux Saints,

auxquelles on répondait : « Tu illum adjuva. » [1] Tout le monde communiait de sa main. La messe finie, il retournait à son palais du Latran, d'où il était venu.

La prise de possession du Latran était le premier acte du pontificat et précédait même la consécration. Elle est décrite en détail par l'*Ordo XII* (XIIe siècle). Aussitôt après son élection, qu'on suppose faite dans la basilique de Latran, le nouveau pape, revêtu de la chape rouge, se prosterne devant l'autel, tandis que l'assistance chante le *Te Deum*. Il monte ensuite au trône pontifical pour la cérémonie du baisement des pieds. Puis les cardinaux le conduisent sous le portique de la basilique et le font asseoir sur une chaire de marbre rouge. On chante pendant ce temps le verset : « Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem » ; d'où le nom de « sella stercoraria » donné à cette chaire [2]. De là il jette au peuple trois poignées de pièces de monnaie. Il entre ensuite dans le palais. Devant l'oratoire intérieur dédié à S. Sylvestre, il s'assied de nouveau dans deux chaires de porphyre, et reçoit les clefs du palais et de la basilique. Il doit encore faire une longue prière dans l'autre oratoire intérieur, celui de St-Laurent. C'est seulement après cela qu'il peut entrer dans ses appartements et s'y reposer. La consécration avait lieu à St-Pierre le dimanche suivant. Si l'élection et la consécration s'étaient faites hors de Rome, le pape n'en prenait pas moins possession avec les mêmes rites à son arrivée dans la ville éternelle.

III. Les sacrements de pénitence, de mariage et d'extrême-onction, étant d'ordre plutôt privé, ont laissé moins de traces dans les Sacramentaires et les livres liturgiques.

D'après le Sacramentaire Gélasien, la pénitence publique, la seule qui ait quelque rapport avec l'objet de la présente étude, commençait le mercredi des Cendres, « in capite

1. Ces « laudes » se chantaient aussi en d'autres circonstances. Cf. Duchesne, *Lib. pontif.*, t. II, p. 37 ; — *Ord. XII* (*P. L.*, t. cit., col. 1064-1065) ; — Grisar, *Analecta rom.*, t. I, p. 229.

2. « Et in ea eumdem electum ipsi cardinales honorifice ponunt, ut vere dicatur : « Suscitans a terra, etc. » (*Ord. XII*, *P. L.*, t. cit., col. 1097). On le voit, pas un mot des relations que d'aucuns ont prétendu établir entre cette cérémonie et la fable de la papesse Jeanne.

quadragesimae » ; le pénitent se présentait au prêtre, qui le couvrait d'un cilice. Elle se terminait le Jeudi-Saint : le pénitent revenait à l'église et s'étendait sur le pavé ; à la demande du diacre (1), l'évêque ou le prêtre récitait sur lui les oraisons de la réconciliation, en l'exhortant à ne pas retomber dans son péché. L'admission à la communion sanctionnait cette réconciliation (2).

Le mariage devait, conformément à une décrétale du pape Hormisdas (3), être célébré en public. Nicolas Ier, dans sa réponse aux Bulgares (4), en décrit ainsi le cérémonial ; « Post sponsalia... ambo ad nuptilia foedera perducuntur. Et primum quidem in ecclesia Domini cum oblationibus quas offerre debent Deo per sacerdotis manum statuuntur, sicque demum benedictionem et velamen caeleste suscipiunt... Verumtamen et velamen illud non suscipit, qui ad secundas nuptias migrat. Post haec autem de ecclesia egressi coronas in capitibus gestant,quae semper in ecclesia ipsa sunt solitae reservari. » A cause d'un des rites qui en faisaient partie, cette cérémonie s'appelait « velatio nuptialis ». Les sacramentaires léonien et gélasien nous donnent les oraisons de la messe pour les époux, — on pourrait dire: pour l'épouse, car il n'y est guère question que d'elle. Au canon, le *Hanc igitur* était tout à fait spécial. Après le *Pater*, le célébrant récitait sur l'épouse une oraison et une longue formule de bénédiction, analogues à celles de la liturgie actuelle. Comme aujourd'hui encore, une nouvelle bénédiction était donnée avant la fin de la messe, après que les époux avaient communié.

L'extrême-onction était administrée aux malades dans leur maison, et non dans les églises. Inutile donc d'en parler ici (5). Mais il est plus à propos de dire quelques mots de deux cérémonies dont les basiliques de Rome ont souvent

1. Cf. *Sacram. Leon.* (*P. L.*, t. LV, col. 157).
2. *P. L.*, t. LXXIV, col. 1064, 1095-1098.
3. *P. L.*, t. LXIII, col. 525.
4. *Ep. XCVII* (*P. L.*, t. CXIX, col. 980).
5. On peut en voir les rites dans le Sacramentaire d'Hadrien (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 233 sq.).

été témoins et qui, sans être des sacrements, présentent cependant quelque analogie avec l'ordination ou le mariage et avec la consécration papale : la vêture des vierges et le couronnement des empereurs.

IV. La « velatio » constituait aussi un des rites essentiels de la bénédiction des vierges. La cérémonie avait lieu le jour de l'Épiphanie, le lundi de Pâques et aux fêtes d'apôtres. On bénissait les vêtements que la vierge allait revêtir comme signe de sa nouvelle profession, puis on récitait sur elle-même plusieurs oraisons, dont l'une peut passer pour un des plus beaux morceaux liturgiques. La messe qui suivait avait des oraisons et un *Hanc igitur* propres, où le jour est qualifié de « dies natalis » de la vierge consacrée [1].

Le premier empereur couronné à Rome fut Charlemagne (25 déc. 800). La cérémonie fut des plus simples : quelques acclamations, l'imposition de la couronne, le sacre du fils de Charles, et rien de plus. Comme elle devait se renouveler souvent, elle prit vite de grands développements rituels. Le récit du dernier couronnement, celui de Fréderic III par Nicolas V (1452), en fera connaître exactement la physionomie.

Le jour de leur entrée à Rome, « le roi et la reine, placés chacun sous un dais, se rendirent à l'église de St-Pierre, prince des Apôtres, et, arrivé auprès des degrés, le roi mit pied à terre, et quelques cardinaux, s'étant portés au-devant de lui, lui firent monter l'escalier et le conduisirent auprès du Saint-Père le Pape, qui se tenait assis au haut des degrés, entouré de son clergé et de ses serviteurs ; le roi lui baisa le pied, et offrit de l'or, après quoi le pape se leva et le reçut en lui tendant la main, que le roi baisa aussi, et à la troisième fois le pape l'embrassa et lui donna le baiser de paix sur une joue ; alors le roi s'agenouilla devant lui, et le pape fit une longue oraison sur lui et ensuite lui imposa les mains...

« Le dimanche suivant, dimanche de *Laetare*, était le jour

1. *Sacram. leon.* (*P. L.*, t. LV, col. 129) ; *Sacram. gelas.* (*P. L.*, t. LXXIV, col. 1152 sq.) ; *Sacram. gregor.* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 173). — Cf. Duchesne, *Op. cit.*, p. 404 sq.

fixé pour le couronnement de l'empereur; on avait, à cet effet, fait venir de Nuremberg les insignes impériaux. Le pape était assis sur son trône, en avant du maître-autel de Saint-Pierre, ayant à sa droite le collège des cardinaux, à sa gauche des évêques et des prélats en grand nombre. Deux tribunes avaient été élevées en dehors de la balustrade pour le roi et pour son épouse. Frédéric dut d'abord prêter le serment qu'avait, suivant la tradition, prêté Louis le Pieux ; après quoi il fut reçu dans le collège des chanoines de Saint-Pierre et revêtu des ornements impériaux. Ces préliminaires achevés, on mena le roi et la reine devant l'autel de Saint-Maurice, et là, le roi d'abord, puis la reine, reçurent l'onction faite avec les saintes huiles sur l'épaule et sur le bras droit. Après cette cérémonie, ils retournèrent à leurs tribunes pour entendre la grand'messe solennelle du couronnement. « Pour lors, raconte Gaspard Enenkel, on entonna la messe ; après le *Gloria*, le pape dit les collectes, d'abord celle du jour, puis celle pour l'empereur, qui se tenait debout dans une stalle de côté, vêtu du sacré manteau de l'empereur Charlemagne, chose qui n'était arrivée à aucun empereur depuis bien des siècles et qui fut regardée par tout le monde comme un grand honneur et comme une faveur spéciale de Dieu ; après l'évangile, le pape mena l'empereur et l'impératrice devant l'autel de Saint-Pierre, où l'empereur s'agenouilla, et le pape lut sur lui une oraison assez longue, puis il lui posa sur la tête la couronne de l'empereur Charlemagne, et lui parla tout le temps en latin, après quoi il lui mit en main l'épée sacrée de Charlemagne, nue, et ainsi l'empereur fut fait champion de Saint Pierre ; puis il ceignit l'épée, la dégaîna, la brandit et ensuite la remit au fourreau.

« Après cela, le pape lui mit le sceptre sacré dans la main droite, le globe sacré dans la main gauche, accompagnant toutes ces cérémonies de belles collectes.

« Sur ce, tout étant terminé, le roi baisa le pied du pape et retourna s'asseoir dans sa stalle ; puis le duc Albert, son frère, et les autres princes, seigneurs, chevaliers et écuyers, ainsi que les députés des villes impériales, vinrent s'agenouil-

ler devant lui et lui présentèrent leurs souhaits de bonheur et de félicité de toute sorte.

« Puis le roi Ladislas et le duc de Teschen allèrent prendre la jeune, belle et gracieuse reine ; vêtue magnifiquement, ses beaux cheveux bien arrangés sur la nuque, et la tête entièrement découverte, elle était un délice pour les yeux ; ils l'amenèrent à l'autel de Saint-Pierre, où elle fut ointe, et le pape dit sur elle beaucoup de collectes, puis il plaça sur sa tête une précieuse couronne faite tout exprès pour elle et enfin on la ramena à sa place. »

« Pour terminer, l'empereur et l'impératrice reçurent la sainte communion de la main du pape. Le service divin étant achevé, l'impératrice retourna dans son palais. Quant à l'empereur, étant sorti de Saint-Pierre avec le pape, il lui rendit le service de lui amener son cheval et de lui tenir l'étrier, après quoi il se mit à son tour en selle. Tous deux se rendirent ensemble à l'église de Sainte-Marie au Transtévère, où le pape remit à l'empereur la rose d'or, après quoi ils se séparèrent. » ([1])

Tel est en effet le cérémonial exposé par l'*Ordo XIV*, qui semble avoir été rédigé au XIVe ou au XVe siècle ([2]). Le même s'observait, avec quelques petites différences, pour le couronnement des rois. C'est dans l'oratoire de Ste-Marie in Turri que l'empereur prêtait serment et qu'il devenait chanoine deSt-Pierre,« a canonicis S. Petri receptus in fratrem ». Il faisait ensuite son entrée par la « porta Argentea », où le cardinal évêque d'Albano chantait sur lui une oraison. Le cardinal de Porto en chantait une seconde quand on arrivait à la dalle circulaire de porphyre appelée « rota ». A l'autel de St-Maurice, les onctions étaient faites par le cardinal d'Ostie. Quand, le couronnement terminé, l'empereur retournait à sa place, les chœurs chantaient les « laudes » en son honneur. Enfin après l'évangile il faisait son offrande, ainsi

1. Pastor, *Histoire des papes* (trad. Furcy Raynaud), t. II, p. 141-145. Le chroniqueur Gaspard Enenkel, à qui sont empruntés ces détails, était conseiller impérial.

2. *Ord. XIV*, n. CV (*P. L.*, t. cit., col. 1238 sq.).— Cf. Mortier, O. P., *Saint-Pierre de Rome*, l. II, c. 2.

que l'impératrice ; puis, « more subdiaconi », il présentait au pape le calice et la burette.

§ IV. L'année liturgique.

Le calendrier liturgique de l'Église romaine ne comprit guère pendant longtemps que des saints locaux. Même au VIII[e] siècle nous n'y voyons figurer, en dehors de ceux-ci, que quelques mystères de Notre-Seigneur et de la T. Ste Vierge, en très petit nombre, plusieurs apôtres, quatre ou cinq martyrs dont le culte s'était introduit à Rome avec la domination byzantine, et l'anniversaire de la dédicace de trois ou quatre églises. Le voici, tel que nous le fournit le Sacramentaire d'Hadrien (1); il est assez peu chargé pour que je puisse le reproduire ici en entier :

JANVIER

1 Octave de Noël (« Octavae Domini »)
6 Épiphanie ou Théophanie
14 S. Félix
16 S. Marcel
18 Ste Prisque
20 S. Fabien et S. Sébastien
21 Ste Agnès
22 S. Vincent
28 Ste Agnès (« De nativitate »)

FÉVRIER

2 Purification de la T. Ste Vierge
5 Ste Agathe
14 S. Valentin
22 Chaire de S. Pierre

MARS

12 S. Grégoire
25 Annonciation de la T. Ste Vierge

AVRIL

14 SS. Tiburce, Valérien et Maxime
23 S. Georges
28 S. Vital

MAI

1 S. Philippe et S. Jacques
3 SS. Alexandre, Éventius et Théodule
6 S. Jean devant la Porte latine
10 SS. Gordien et Épimaque
12 S. Pancrace
13 Dédicace (« natalis ») de Ste Marie ad martyres.
25 S. Urbain

JUIN

1 Dédicace de la basilique de S. Nicomède
2 SS. Marcellin et Pierre
18 SS. Marc et Marcellien
19 S. Gervais et Protais
24 S. Jean-Baptiste
26 SS. Jean et Paul
28 S. Léon
29 SS. Pierre et Paul
30 S. Paul

JUILLET

2 SS. Procès et Martinien
10 Sept frères (fils de Ste Félicité)
28 S. Félix
30 SS. Abdon et Sennen

AOUT

1 « Ad S. Petrum ad vincula »
2 S. Etienne (I[er])
6 SS. Sixte (II), Félicissime et Agapit
8 S. Cyriaque
10 S. Laurent
11 S. Tiburce
13 S. Hippolyte
14 S. Eusèbe
15 Assomption de la T. Ste Vierge
18 S. Agapit
22 S. Timothée
28 S. Hermès
29 Ste Sabine
30 SS. Félix et Adauctus

1. Muratori. *Op. cit.*, t. II.

SEPTEMBRE

8 Nativité de la T. Ste Vierge
11 SS. Prote et Hyacinthe
14 Exaltation de la Ste Croix; — SS. Corneille et Cyprien
15 S. Nicomède
16 Stes Euphémie et Lucie et S. Geminianus.
27 SS. Côme et Damien
29 Dédicace de la basilique de S. Michel (« in Salaria »)

OCTOBRE

7 S. Marc pape
14 S. Calixte

NOVEMBRE

1 S. Césaire
8 Quatre SS. Couronnés
9 S. Théodore
11 S. Menne; — S. Martin
22 Ste Cécile
23 S. Clément; — Ste Félicité
24 S. Chrysogone
29 S. Saturnin
30 S. André

DÉCEMBRE

13 Ste Lucie
25 Noël
26 S. Étienne
27 S. Jean
28 SS. Innocents
31 S. Sylvestre

A ces fêtes fixes il faut ajouter les fêtes mobiles de Pâques, l'Ascension et la Pentecôte.

Maintenant quelques observations à propos de ces fêtes. La date de Noël, — et par conséquent celles des fêtes qui en dépendent, Circoncision, Épiphanie, Purification et Annonciation, Naissance de S. Jean-Baptiste, — a été choisie arbitrairement. Les calculs des auteurs les plus anciens aboutissent à des résultats contradictoires. Cependant la date du 25 décembre fut adoptée dès la fin du IIIe siècle (1). Un peu plus tard Rome emprunta à l'Orient la fête de l'Épiphanie; celle de la Circoncision a la même origine, elle ne figure pas encore dans le Sacramentaire d'Hadrien, qui au 1er janvier marque seulement l'octave de Noël. Il faut en dire autant des quatre grandes fêtes de la T. Ste Vierge mentionnées par le même Sacramentaire.

L'apôtre S. Pierre était naturellement très fêté à Rome. Nous voyons au mois de février le « natale S. Petri de cathedra », le 29 juin le « natale SS. Petri et Pauli », et le 1er août la solennité « ad S. Petrum ad vincula ». La fête de la Chaire de S. Pierre rappelait l'établissement du pouvoir apostolique; la fête du 29 juin, la mort des deux apôtres, et aussi leur translation « ad catacumbas » sous Valérien; celle du 1er août, la dédicace sous Sixte III de l'église qui possédait

1. Voir dans Duchesne, *op. cit.*, p. 250 sq., les explications qu'on a données de ce choix.

les chaînes de S. Pierre ([1]). C'est aussi l'anniversaire d'une dédicace d'église qui avait fait fixer au 1er mai la fête des SS. Philippe et Jacques et au 6 mai la fête de S. Jean devant la Porte latine, au 14 et au 29 septembre celle de l'Exaltation de la croix et celle de l'archange S. Michel.

L'histoire ecclésiastique nous a conservé le souvenir de toutes les querelles que suscita la question du comput pascal, querelles qui commencèrent dès le IIe siècle et ne prirent fin qu'au VIe ([2]). Dès l'origine, la fête de Pâques fut précédée d'un jeûne, dont la forme et la durée varièrent suivant les époques et suivant les pays. A Rome, dès le Ve siècle, le carême durait six semaines ; vers le VIIe siècle, on y ajouta les quatre jours qui précèdent le premier dimanche : ils étaient nécessaires pour compléter la quarantaine, puisque le dimanche était exempt du jeûne.

Le carême avait pour caractéristique liturgique l'usage des stations. On appelait ainsi des réunions solennelles, ordinairement présidées par le pape, et qui se tenaient tous les jours du carême dans un certain nombre d'églises déterminées d'avance ([3]). L'origine de cette institution n'est pas absolument claire. On peut la rattacher aux assemblées des premiers chrétiens dans les cimetières souterrains et les églises, les jours de jeûne précédant les solennités et les anniversaires des martyrs. Tertullien, parlant de ces assemblées, emploie comme synonymes les expressions « solvere jejunium » et « solvere stationem ». Le nom même de station est, suivant le même apologiste, emprunté aux coutumes militaires : « Statio de militari exemplo nomen accepit, nam et militia Dei sumus. » Il indiquait proprement la caserne, le corps-de-garde, et aussi le lieu où les employés d'une administration avaient leurs bureaux : « Statio primae cohortis, Statio annonae, Statio aquarum. » D'après le *Liber pontificalis*,

1. L'origine de ces fêtes soulève plusieurs problèmes historiques qu'on trouvera discutés dans de Rossi, *Bullett.*, 1867, p. 37 sq., et Duchesne, *op. cit.*, p. 265-270.

2. Cf. Duchesne, *Les origines chrétiennes*, ch. XVI.

3. Cf. l'*Ordo* du chanoine Benoît (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 1038 sq.); — Pompeo Ugonio, *Historia delle stationi di Roma*, 1588; — Piazza, *Eorterologio ovvero le sacre stazioni romane*, Roma, 1702.

les stations liturgiques furent réglées vers 460 par le pape Hilaire : « Constituit in urbe ministeriales, qui circumirent constitutas stationes. » L'organisation qu'en fit S. Grégoire le Grand est, à peu de chose près, celle qui subsiste encore aujourd'hui. Le même pape établit pour ces réunions un cérémonial spécial, qui fut suivi pendant tout le moyen âge, et dont nous avons la description dans l'*Ordo* du chanoine Benoît. Les fidèles, convoqués dans une église voisine de la station (1), s'y rendaient processionellement avec le clergé de la région à laquelle ils appartenaient; le pape y venait accompagné du clergé palatin. Là on chantait la collecte ; puis la procession se reformait et se dirigeait, au chant des litanies, vers l'église stationale, où était célébrée la messe. Avant la communion, un sous-diacre annonçait la station du lendemain:« Crastina die veniente statio erit in ecclesia sancti N. ». Et la « schola » répondait : « Deo gratias ». Dans la journée, un acolythe portait au pape une petite étoupe imbibée d'huile prise à la lampe du maître-autel, et la lui offrait en disant: « Hodie fuit statio ad Sanctum N. qui salutat te.» — « Deo gratias », répondait le pontife. De tous les morceaux d'ouate ainsi recueillis on formait un oreiller qui se plaçait sous la tête du pape après sa mort.

La station de Ste-Sabine, « in capite jejunii », était la plus célèbre, elle est encore plus fréquentée que les autres ; le pape y assistait toujours. Il faut observer que l'imposition des cendres ne se faisait pas à Ste-Sabine même, mais dans l'église de la « collecta », à Ste-Anastasie.

Voici la liste de toutes les stations et des jours où elles tombent. Un humaniste de la Renaissance l'a mise en vers; on ne lira pas sans plaisir cette pièce encore inédite (2) :

Qui tua praesidio sanctorum crimina tolli
  Quaesieris voti me duce compos eris
Festa quadragenae nec sit grave tempora serva
  Quaeque dies veniam continuata dabit

1. Cf. *Ord. rom. XVI* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 1367 sq.).
2. Je la dois à une bienveillante communication de D. Germain Morin, O. S. B., qui l'a copiée dans un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, cod. f. 36 sup., fol. 83-84.

Primus Aventinum labor est conscendere montem	*Mercredi des Cendres :* Ste-Sabine.
Audiat ut primas diva Sabina preces	
Proximus ut subeas quae templa Georgius offert	Jeudi: St-Georges in Velabro.
Quae fora nunc etiam de bove nomen habent [1]	
Hinc Paulum fratremque simul venerare Joannem	Vendredi : Sts-Jean et Paul.
Inde Triphon humili voce rogandus erit	Samedi : St-Tryphon, et St-Augustin.
Mox subeunda genu Laterana palatia flexo	*1er Dimanche de Carême :* St-Jean de Latran.
Templaque quae Petri ferrea vincla tenent	Lundi : St-Pierre aux Liens.
Sit tibi Anastasiae post hos venerabile numen	Mardi : Ste-Anastasie.
Virgoque majori culta sub aede parens	Mercredi: Ste-Marie Majeure.
Teque in pansperna excipit Laurentius ara	Jeudi : St-Laurent in Panisperna.
Dictaque apostolico nomine fana petas	Vendredi : Sts-Apôtres.
Et Vaticani venereris limina Petri	Samedi: St-Pierre du Vatican.
Huic dedit in terris jura superna Deus	
Hinc aedes Mariae templum cui Donica nomen	*2e Dimanche :* Ste-Marie in Domnica.
Cui jacet ante ipsas parvula cimba fores [2]	
Clementis subeunda etiam delubra benigni	Lundi : St-Clément.
Qua Nero deductas stare coegit aquas [3]	
Et tibi Balbinae visenda est virginis ara	Mardi : Ste-Balbine.
Aedita Aventini quam juga montis habent	
Caeciliaeque sacrum flavas trans Tybridis undas	Mercredi : Ste-Cécile.
Te vocat et Christi transtyberina parens	Jeudi : Ste-Marie du Transtévère.
Subque Quirinali Vitalis colle rogeris	Vendredi : St-Vital.
Et Marcellino tu quoque Petre comes	Samedi : Sts-Pierre et Marcellin.
Te sacer hinc extra videat Laurentius urbem	*3e Dimanche :* St-Laurent-hors-les-Murs.
Terreatque accessus nec via longa tuos	
Inde colas Marcum cui celsa palatia surgunt	Lundi : St-Marc.
Fundata auspiciis Paule secunde tuis [4]	
Est quoque patricio veneranda Pudentia vico [5]	Mardi : Ste-Pudentienne.
Et piscina fuit publica Sixtus ubi [6]	Mercredi : St-Sixte-le-Vieux.
Fratreque cum Cosma Damiani numen adora	Jeudi : Sts-Côme et Damien.
Quorum sunt sacrae fana propinqua viae [7]	
Mox in Lucina Laurentius aede colendus	Vendredi : St-Laurent in Lucina.
Flaminiae Triphali qua tegit arcus iter [8]	
Inde Quirinalem cum sol remearit adibis	Samedi : Ste-Suzanne.
Annuat ut precibus virgo Susanna tuis	

1. Cette église est en effet près du « Foro boario ».
2. La petite barque votive qui a fait donner à l'église le nom de Sta Maria in Navicella.
3. Néron avait amené jusque près du Colisée les eaux de l'aqueduc de Claude.
4. Le palais de Venise, construit par le pape Paul II.
5. La « Via Urbana », où se trouve Ste-Pudentienne, correspond à l'ancien « Vicus Patricius ».
6. St-Sixte-le-Vieux est en réalité dans la Ire région (« Porta Capena »), mais cette région est contiguë à la XIIe (« Piscina publica »).
7. Par son vestibule rond, l'église de Sts-Côme et Damien s'ouvrait sur la voie Sacrée.
8. L'arc de Marc-Aurèle, à l'angle du Corso et de la place S. Lorenzo in Lucina. Il a été démoli au XVIIe siècle.

Atque Crucis Domini sacras accesseris aras	*4e Dimanche :* Ste-Croix de Jérusalem.
Post ubi sanctorum quatuor ossa jacent	Lundi : Les quatre Sts-Couronnés.
Et pete qua colitur Damasi Laurentius aedem	Mardi : St-Laurent in Damaso.
Huic fuerant magni functa theatra loco (1)	
Nec pigeat Tyberis per quam petis Hostia porta	
Efferre ad Pauli maxima templa pedem	Mercredi : St-Paul-hors-les-Murs.
Quaeque tibi in summis fuerat Martine carinis	
Silvestro nunc est rite dicata dies (2)	Jeudi : St-Martin-aux-Monts et St-Sylvestre in Capite.
Fana quoque Eusebii Marii vicina tropheis (3)	Vendredi : St-Eusèbe.
Carcere sacratum Nicoleonque petas	Samedi : St-Nicolas in Carcere.
Ecce autem Petrus revocat tua vota precesque	*Passion :* St-Pierre du Vatican.
Post quem Chrysogoni numina sancta colis	Lundi : St-Chrysogone.
Julitam pro Cyriaco Quiricumque rogabis (4)	Mardi : St-Cyriaque, Sts-Cyr et Julitte.
Quis data sunt Nervae proxima templa foro	
Et quod Marcello posuit Lucina sacellum	Mercredi : St-Marcel au Corso.
In Lata tibi sit cura subire via.	
Mox in Flaminiis pratis pete Apollinis aedem	
Haec Apollinaris dicere metra vetant	Jeudi : St-Apollinaire.
Sferica dehinc Stefani studiosus fana requiras	Vendredi : St-Étienne-le-Rond.
Celius in summo mons habet illa jugo	
Templa Joannis adi portae mox juncta Latinae	Samedi : St-Jean devant la Porte Latine.
Et Lateranensi tecta colenda solo	*Rameaux :* St-Jean-de-Latran.
Confer in Exquiliis hinc te Praxedis ad aram	Lundi : Ste-Praxède.
Priscaque Aventino colle roganda tibi est	Mardi : Ste-Prisque.
Majoremque Parens te Virgo reposcit ad aedem	Mercredi : Ste-Marie-Majeure.
Et Laterana domus tertia vota petit	Jeudi : St-Jean-de-Latran.
Crux repetenda etiam cui Nenia proxima porta est	Vendredi : Ste-Croix-de-Jérusalem.
Templa habeant quartas et Laterana preces	Samedi : St-Jean-de-Latran.
Adjice praemissis pascalia festa diebus	
Ut veniae referas uberioris opem	
Curaque majorem sit tertia visere matrem	*Pâques :* Ste-Marie-Majeure.
Tertius et Petri templa subire labor	Lundi : St-Pierre-du-Vatican.
Expedit et Paulum geminato accedere voto	Mardi : St-Paul-hors-les-Murs.
Est labor at meriti gratia major erit	
Maenia teque etiam vocat Laurentius extra	Mercredi : St-Laurent-hors-les-Murs.
Et bis Apostolici nõis (nominis) arca petit	Jeudi : Sts-Apôtres.
Pantheon hinc aedes Mariae nunc templa rotundae	Vendredi : Ste-Marie des Martyrs.
Clarumque opus Agrippe conspicuumque decus	

1. Le théâtre de Pompée.

2. La partie de l'Esquilin où s'élève St-Martin s'appelait anciennement « carinae », parce qu'elle a quelque ressemblance avec la carène d'un vaisseau. La station de St-Martin fut supprimée pendant quelque temps, puis rétablie par Paul IV.

3. Autrefois les ruines du « Nymphaeum Alexandri », sur la place Victor Emmanuel, étaient arbitrairement appelées « trophées de Marius ».

4. Après la démolition de l'église de St-Cyriaque, aux Thermes de Dioclétien, la station fut transportée à Sts-Cyr et Julitte, entre le Forum d'Auguste et celui de Nerva. Elle a lieu en même temps à Ste-Marie in Via Lata, qui possède le chef du martyr S. Cyriaque.

Et Lateranensi celebratus in aede Joannes Excipiat quintas qua prius aure preces	Samedi : St-Jean-de-Latran.
Ultimus e merito Pancratius ore rogetur Et tua sic tolli crimina posse puta.	*Quasimodo :* St-Pancrace.

Il y a encore station pendant l'Avent, jusqu'à l'Épiphanie, les quatre-temps, les Rogations, la fête de l'Ascension et le dimanche dans l'octave, la veille, le jour et l'octave de la Pentecôte. Les églises stationnales sont les mêmes que pendant le carême. La nuit de Noël, la station pour la messe de l'aurore avait lieu autrefois à Ste-Anastasie.

Aujourd'hui le cérémonial des stations est très réduit : il ne comprend guère que l'exposition des reliques de l'église, le chant de la grand'messe, la récitation des litanies des Saints et de quelques autres prières déterminées.

Des stations peut-être est dérivé l'usage des chapelles papales. Jusqu'au XIV[e] siècle, les papes faisaient souvent des cérémonies dans différentes églises, surtout pour les stations d'Avent et de Carême. Pendant leur séjour à Avignon, ils célébrèrent ces cérémonies dans l'intérieur de leur palais ; et l'usage se maintint à leur retour, d'autant que pendant leur absence beaucoup d'églises de Rome avaient été abandonnées et tombaient en ruines.

Le quatrième dimanche de Carême, parce que l'introït commence par les mots *Laetare Jerusalem*, la station avait lieu « ad Jerusalem », à Ste-Croix. Pendant la messe, qu'il chantait, le pape tenait à la main une rose d'or parfumée de musc, et après l'évangile prêchait un sermon, dont la forme, la couleur et le parfum de la rose lui fournissaient les développements (1). En rentrant chez lui après la messe, il remettait la rose d'or au préfet de la ville. A une époque tardive, au XV[e] siècle suivant Benoît XIV, l'usage s'introduisit de bénir cette rose, même pendant quelques années de la consacrer avec le saint Chrême, et de l'envoyer soit à quelque église, soit à quelque prince que le pape voulait honorer. Ce dernier usage s'est conservé jusqu'à maintenant.

Le Jeudi-Saint, station à St-Jean-de-Latran. Le Pontife y

1. Cf. le *Serm. XVIII* d'Innocent III (*P. L.*, t. CCXVII, col. 393 sq.).

consacrait les saintes huiles avec un rite analogue à celui du pontifical actuel ([1]). Mais les *Ordines* ([2]) signalent une particularité tout à fait propre à la messe de ce jour. L'autel papal était creux. Après le *Credo*, les diacres et les sous-diacres en enlevaient la table, sur laquelle ils avaient replié les nappes, et la portaient à la chapelle de St-Pancrace, près du cloître des chanoines; on l'y gardait « cum omni cautela » jusqu'au samedi suivant. Le pape entrait alors dans l'autel et y consacrait, avec l'assistance d'un évêque et d'un prêtre. Après la messe, on recouvrait l'autel d'un drap scellé aux quatre coins. De retour au palais, le pape lavait les pieds à douze sous-diacres dans l'oratoire de St-Laurent. Le même jour avait lieu hors de la basilique une cérémonie qui n'est pas sans analogie avec celle par laquelle commence aujourd'hui l'office du Samedi-Saint. Avec le feu jailli de la pierre on allumait un cierge attaché à un roseau et une lampe qui était conservée dans un endroit caché de la basilique pour allumer le cierge du Samedi-Saint ([3]).

Le Vendredi-Saint, station à Ste-Croix-de-Jérusalem. Tandis que le pape s'y rendait processionnellement, un cardinal portait devant lui l'Eucharistie consacrée la veille. Après l'adoration de la croix, le pape récitait le *Pater* et le *Libera nos*, mettait une parcelle de l'Eucharistie dans le vin non consacré du calice. Le reste de la cérémonie se passait à peu près comme aujourd'hui, sauf que tout le monde était admis à la communion.

Le Samedi-Saint, bénédiction du cierge pascal (au moins au XIe siècle), bénédiction des fonts, et baptême solennel. C'est de bonne heure que les cérémonies de la vigile de Pâques furent transportées, d'abord à la soirée, puis au matin du Samedi-Saint; nous trouvons cette coutume déjà fixée au temps de la composition des plus anciens *Ordines*.

1. La consécration des saintes huiles se fait aussi à St-Pierre, en vertu d'un privilège accordé (1026) par le pape Jean XIX à l'évêque de Sylva Candida (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 1054-1058).

2. *Ord. X*, *XI* (Benoît), *XII* (Cencius).

3. *Ord. I*. Le Pape Zacharie (*Ep. XIII* ad Bonifac., *P. L.*, t. LXXXIX, col. 951) parle de trois lampes employées à cet usage.

Le jour de Pâques, le pape officiait à Ste-Marie-Majeure. Avant de s'y rendre, il entrait dans son oratoire de St-Laurent, découvrait l'image achéropite du Sauveur en disant : « Surrexit Dominus de sepulchro », la vénérait et la baisait. Tous les assistants faisaient de même, puis on échangeait le baiser de paix. Au Latran, les vêpres de ce jour se chantaient en trois fois, partie dans la basilique même, partie dans la chapelle des fonts, partie dans l'oratoire de la Croix (1).

Le dimanche dans l'octave de l'Ascension s'appelait « dominica de rosa », comme le 4e dimanche de Carême, mais pour une autre raison. Le Pape célébrait à Ste-Marie-des-Martyrs, et pendant la messe, on jetait des roses de la voûte, afin de figurer la descente du Saint-Esprit.

Le 29 juin, la grande fête était à St-Pierre du Vatican (2), et le lendemain à St-Paul. Après la quatrième leçon de matines, le pape découvrait le puits qui surmonte le tombeau de chaque Apôtre. Il en retirait un encensoir plein de charbons et d'encens, déposé là un an auparavant, et le remplaçait par un autre semblable. Ces charbons étaient distribués au peuple, « hac ratione ut quicumque febricitans devote in fide Apostoli ex his biberit, sanetur » (3).

Quand le pape se déplaçait ainsi pour aller du Latran à quelque autre basilique ou église stationale, un nombreux cortège l'accompagnait. Les sept régions prenaient part à la procession, qui suivait généralement un très long parcours. Les indications fournies à ce sujet par les *Ordines*, surtout ceux du chanoine Benoît et de Cencius Camerarius, ne sont pas seulement intéressantes au point de vue liturgique ; elles nous font de plus connaître beaucoup de ceux des monuments classiques encore conservés au moyen âge et les noms qu'on leur donnait. Cela est particulièrement vrai pour le Forum romain. Comme l'a remarqué Mgr Duchesne, « le Fo-

1. Cf. *Supra*, p. 51.
2. Il y avait en même temps station à la « Platonia », sur la voie Appienne, où les corps des deux Apôtres reposèrent pendant la persécution de Valérien. Cf. Marucchi, *Notions générales*, p. 50-53.
3. *Ord. XI* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 1051).

rum, depuis les temps byzantins, était par excellence le lieu des processions solennelles.

« Il peut paraître étrange d'accoler deux idées aussi différentes que celles qu'éveillent les termes de Forum romain et de liturgie catholique. Vesta, Saturne, Curtius, César, Faustine et les autres noms de dieux ou de Romains qui planent sur ces ruines, semblaient faits pour les défendre contre toute appropriation chrétienne. Il n'en est pourtant pas ainsi. L'Église est parvenue à installer au cœur même de la vieille Rome non seulement ses édifices et ses œuvres de charité, mais encore les pompes de son culte.......

« Le 17 novembre, la fête était à l'église St-Césaire, située sur le haut du Palatin, dans l'enceinte du grand palais impérial.... La messe se célébrait au Palatin ; mais la procession s'organisait à l'église des Sts-Côme-et-Damien. Après les premières prières récitées dans cette église, elle prenait à gauche par la Voie sacrée, passait devant l'arc de Titus et entrait au palais près du lieu où Jupiter Stator arrêta les Romains en fuite et les décida à faire tête aux Sabins.

« Aux quatre fêtes de la Vierge, le 2 février, le 25 mars, le 15 août et le 8 septembre, la station était à Ste-Marie-Majeure. Mais c'est du Forum que la procession partait. Le rendez-vous était à St-Hadrien. De grand matin, on y voyait arriver de toutes les régions presbytérales ou diaconales des processions partielles, marchant avec des cierges allumés, au chant des antiphones. Le Pape arrivait de son côté, il entrait à Ste-Martine, où ses diacres et lui revêtaient des planètes (chasubles) noires. Puis il procédait à la distribution des cierges bénits. Pénétrant ensuite dans l'église St-Hadrien au chant du premier introït, il montait à l'autel pour la prière appelée « collecta ». Alors le grand cortège se mettait en mouvement. En tête les sept croix régionales suivies par le peuple, puis les cardinaux-prêtres, les sous-diacres, enfin le pontife pieds nus, entouré de ses diacres et précédé immédiatement de deux cierges, d'une croix et d'un encensoir fumant. Derrière lui marchait le chœur des chantres, exécutant des antiphones. La procession ne faisait pas un grand

parcours sur le Forum. En sortant de St-Hadrien, elle tournait à gauche et, passant devant l'ancien temple de Janus, elle s'engageait à travers l'antique Argilète et la Suburra, dans la direction de Ste-Marie-Majeure.

« Ces processions remontaient aux dernières années du VIIe siècle ; elles avaient été instituées par le pape Serge Ier (1). De bonne heure, celle du 15 août prit une solennité particulière. On y portait la grande image achéropite du Sauveur qui se conservait et se conserve encore dans le palais pontifical de Latran... Dès le matin du 14 août, le pape allait à l'oratoire de St-Laurent ouvrir l'armoire qui renfermait la célèbre icone ; il faisait trois prostrations devant elle, lui baisait les pieds et la descendait. Au milieu de la nuit, après les matines de Ste-Marie-Majeure, le Pape revenait au Latran. Les cardinaux se chargeaient de l'icone et la procession se mettait en marche dans la direction du Colisée... A Ste-Marie-la-Neuve, sur la Voie sacrée, on faisait une première station. Les clercs, à l'intérieur de l'église, exécutaient les psalmodies de Matines ; au dehors, l'image, arrêtée devant le portique, était l'objet d'une cérémonie singulière. On lui lavait les pieds avec de l'eau parfumée. Seconde station devant St-Hadrien, et nouveau lavement des pieds du Christ... De St-Hadrien, le cortège se remettait en marche vers Ste-Marie-Majeure. Mais au lieu de prendre par l'ancien Forum de Nerva, il rétrogradait jusqu'à St-Côme et passait, entre cette église et la basilique Constantinienne, sous une arcade appelée « arcus Latronis », où le diable avait jadis fait des siennes. Plus loin, on trouvait la « maison d'Orphée », où, du temps du pape Léon IV, un serpent basilic avait établi son repaire. C'est précisément au cours de la procession de l'Assomption que ce saint pontife avait triomphé du monstre et arrêté le cours de ses méfaits. Enfin on arrivait à Ste-Marie-Majeure, bien fatigués ; une messe pontificale, aux premières lueurs de l'aurore, terminait cette longue cérémonie.

1. *Lib. pont.*, édit. Duchesne, I, p. 376.

« Plus solennelle encore était la procession du lundi de Pâques. Ce jour-là, le pape allait en grand gala, comme nous dirions, célébrer la messe à St-Pierre. En allant, il passait derrière les édifices qui bordent au nord la Voie sacrée et le Forum. Mais au retour le cortège les longeait par devant. Il



CROIX STATIONNALE DU LATRAN.
(XIII[e] siècle.)

débouchait par le « clivus Argentarius » (via di Marforio), devant la prison Mamertine, passait sous l'arc triomphal de Septime-Sévère, plus loin sous l'arc de Nerva (« arcus Fabianus »), devant le temple de Faustine, montait la Voie sacrée sur les pavés où Simon le Magicien était tombé jadis,

atteignait l'arc de Titus, puis la « meta sudans » ; d'où, laissant à droite l'arc de Constantin et le Colisée, il disparaissait vers le Latran [1]. »

La procession des grandes litanies, le jour de S. Marc, mérite aussi une mention spéciale. Le pape y prenait part, assisté du clergé de toutes les basiliques patriarcales. En partant de St-Jean-de-Latran, un sous-diacre régionnaire prenait sur l'autel la croix stationnale,qu'il portait d'abord sur le bras, afin que les fidèles pussent la baiser, et qu'il levait hors de la basilique. La « schola », marchant derrière le pape, entonnait une antienne, que reprenaient successivement le clergé de Latran, celui de Ste-Marie-Majeure et celui de St-Pierre. Au Colisée commençait la « litania septiformis » : chaque invocation était répétée sept fois. A Ste-Marie-la-Neuve, où un siège était préparé pour le pape, on faisait une pause, jusqu'à la fin des litanies, et le pontife chantait une oraison. De Ste-Marie-la-Neuve à St-Marc, où on prenait un second moment de repos, la litanie devenait « quinqueformis » elle était « triformis » de St-Marc au pont St-Ange, et, après un nouveau repos, simple jusqu'à la place de St-Pierre. On entrait ensuite à St-Pierre, où le pape chantait la messe stationnale. A ces pauses marquées par le chanoine Benoît, Cencius Camerarius en ajoute deux autres, à St-Clément et au lieu appelé Parion ; et il note qu'à St-Marc la croix de St-Pierre prenait rang parmi les autres croix processionnelles, entre la croix de St-Laurent et celle de Ste-Marie-Majeure.

§ V. L'office divin [2].

L'usage de sanctifier la journée par la récitation de prières à des heures déterminées n'a pas été introduit par l'Église chrétienne. Les juifs la pratiquaient : en devenant chrétiens, ils n'avaient aucune raison d'y renoncer [3]. Mais l'Église

1. Duchesne, *Le Forum chrétien*, p. 59 sq.
2. Cf. Batiffol, *Histoire du bréviaire romain* ; — Duchesne, *op. cit.*, ch. XVI.
3. *Act.*, II, I, 15 ; X, 9 ; III, I.

transforma en institution publique ce qui n'était que dévotion privée, et régularisa la prière en en déterminant les éléments et l'ordre. Ce travail commença dès le IVe siècle ; vers le VIIIe il était à peu près achevé : l'*Ordo psallendi* du temps de Charlemagne ne diffère que légèrement, dans sa forme générale, du Bréviaire romain approuvé par S. Pie V, Urbain VIII et Clément VIII.

On peut y distinguer trois ordres de prières qui se sont juxtaposées et soudées de manière à former un seul tout. Les matines et les vêpres se rattachent évidemment à l'office de nuit que pendant les premiers siècles chantaient les chrétiens avant leurs réunions liturgiques : la « vigilia » s'est dédoublée, elle a donné l'heure du commencement et celle de la fin de la nuit. Les heures de Prime et de Complies sont des prières proprement monastiques : les moines jusqu'à une époque assez tardive les récitèrent au dortoir, matin et soir. Les autres petites Heures dérivent des prières privées que les chrétiens les plus fervents, les ascètes, précurseurs des moines, récitaient dans l'église trois fois par jour. Quand les monastères se répandirent, surtout quand ils vinrent à Rome s'établir près des basiliques et en assumer en partie les services réguliers (1), leur office se combina avec celui des clercs ; et ceux-ci à leur tour durent accepter la forme de prière importée par les moines.

A l'origine, cet office se composait uniquement de psaumes, de répons et d'oraisons. Les psaumes étaient déjà en honneur dans la liturgie des catacombes, comme ils l'avaient été dans la synagogue. On les chanta d'abord d'une manière analogue à celle qui a été conservée pour nos Invitatoires, l'assemblée répétant une même formule après chacun des versets récités par un soliste. Puis on partagea les fidèles en deux chœurs alternant la psalmodie. Les lectures ou leçons, usitées pour les vigiles, ne s'introduisirent que plus tard, vers le VIIe siècle, dans l'office canonique ; nous les avons encore à Matines, et il en reste des traces dans les capitules et leçons

1. Vers le milieu du VIIIe siècle, il y en avait trois auprès de St-Pierre du Vatican, ceux des Sts-Jean-et-Paul, de St-Étienne et de St-Martin.

brèves des autres Heures. Les hymnes sont de composition exclusivement chrétienne; plusieurs remontent aux IVe, Ve et VIe siècles, et se recommandent de noms comme ceux de S. Hilaire, S. Ambroise, Prudence, S. Paulin de Nole, Venance Fortunat, S. Grégoire le Grand. Mais si elles avaient dès lors place dans l'office monastique ou l'office d'Églises particulières, il ne semble pas que l'Église romaine les ait admises longtemps avant le IXe siècle. Il est vrai que Walfrid Strabon parle des « hymni metrici » qui dans la plupart des églises sont chantés conformément à la coutume de Rome (1) ; mais Amalaire ne les mentionne pas dans son *De ecclesiasticis officiis*, où il a enregistré la plupart des usages romains. On peut voir à Ste-Marie-in-Cosmedin une inscription de la fin du IXe siècle indiquant un certain nombre de dons offerts à la basilique de St-Valentin : parmi ces objets il y a deux recueils d'hymnes, IMNARIA II (2).

Les fêtes des Saints étaient loin, à l'origine, de tenir dans l'office canonique la place qu'elles y occupent aujourd'hui. L'office d'un Saint s'ajoutait à celui du temps, dans les seules églises où on en célébrait la fête ; puis les fêtes se généralisant, l'office correspondant se combina avec celui du temps au point de l'absorber presque entièrement.

Dès le moment où le chant des offices devint un peu compliqué, il fallut former des chantres capables de l'exécuter. Ce fut l'origine de la « Schola cantorum ». S. Grégoire le Grand, l'illustre réformateur du chant ecclésiastique, s'occupa beaucoup de cette école ; son biographe nous a conservé le souvenir des leçons qu'il y donnait lui-même et des sanctions dont elles étaient appuyées (3). Plusieurs papes, ses successeurs, continuèrent son œuvre. Les *Ordines* du moyen-âge ne manquent pas de signaler l'intervention de la « schola » dans toutes les cérémonies papales. Dans les basiliques, elle avait une place spéciale, en avant de l'autel : cette enceinte,

1. *Liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum*, c. XXV (*P. L.*, t. CXIV, col. 953-955).
2. Cf. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 127 ; — Pimont, *Les hymnes du bréviaire romain*, p. IV sq.
3. Joan. diac., *Vit. S. Greg.*, II, 6 (*P. L.*, t. LXXV, col. 90).

fermée ordinairement par des balustrades en marbre sculpté, comme on peut le voir encore à St-Clément, reçut elle-même le nom de « schola cantorum » (1).

§ VI. Les vêtements liturgiques (2).

Les liturgistes du moyen-âge se sont exercés à découvrir un sens mystique à chacun des vêtements dont se servent les ministres du culte chrétien. Rien de plus légitime, pourvu que ces interprétations ne faussent pas l'histoire. On la fausserait assurément, si on en concluait que l'Église a proprement inventé ces vêtements et qu'elle les a dès l'origine imposés à ses ministres, précisément en vue de leur signification symbolique.

Il est certain que primitivement les clercs n'avaient pas de costume particulier : « Discernendi a plebe vel ceteris sumus doctrina, non veste ; conversatione, non habitu ; mentis puritate, non cultu, » écrivait le pape Célestin Ier au Ve siècle (3). Ils n'en avaient même pas pour les fonctions liturgiques, et celui qui est aujourd'hui prescrit dérive des vêtements civils (4). On le reconnaît avec évidence en rapprochant des monuments classiques les peintures, mosaïques, miniatures qui représentent des ministres sacrés. Les peintures de la basilique souterraine de St-Clément et celles de Ste-Marie-Antique sont à cet égard extrêmement importantes ; les mosaïques de l'oratoire de St-Venance, dans le baptistère de Latran, le sont encore bien davantage, puisqu'elles sont plus anciennes de deux siècles et constituent le plus ancien monument de ce genre que nous possédions.

---

1. Cf. D. Pothier, *Les méthodes grégoriennes d'après la tradition ;* — Duchesne, *op. cit.*, p. 335-336 ; — Clerval, *L'ancienne maîtrise de Notre-Dame de Chartres*, p. II sq.

2. Cf. Duchesne, *op. cit.*, c. XI ; — Grisar, *Analecta rom.*, I, § XII ; — Wilpert, *Un capitolo di storia del vestiario*, Roma, 1898-1999.

3. *Ep.* IV, 1 (*P. L.*, t. L, col. 431).

4. « Vestes etiam sacerdotales per incrementa ad eum qui nunc habetur auctae sunt ornatum. Nam primis temporibus communi indumento vestiti missas agebant. » Walfrid Strabon, *Liber de exordiis et incrementis quarundam in observationibus ecclesiasticis rerum*, c. XXIV (*P. L.*, t. CXIV, col. 952).

Sans entrer dans de trop longs détails, je dois dire au moins quelques mots des divers vêtements et de leur origine propre.

Le citoyen romain avait pour premier vêtement la « tunica », robe de couleur blanche, longue et à manches étroites, quelquefois serrée à la taille par une ceinture, souvent ornée de deux bandes de couleur foncée, « clavi », qui descendaient des épaules jusqu'aux pieds. Le « colobium », ou « dalmatica », n'en différait que par les manches, plus courtes et plus larges. On le passait sur la tunique. Sur ces deux pièces du vêtement ou sur la simple tunique on jetait un manteau, soit la « toga », qui était le vêtement distinctif des Romains, soit le « pallium » que portaient les philosophes et savants de tous pays. Vers le IVe siècle, ce manteau fut remplacé par la « paenula ». Le « pallium » avait à peu près la forme de nos chapes liturgiques, il s'agrafait sur l'épaule droite. La toge était une longue et large bande d'étoffe que l'on disposait autour du corps d'une manière assez compliquée en la faisant passer successivement sur les deux épaules et en lui faisant former sur la partie antérieure du corps des plis très élégants. La « paenula » ou planète, beaucoup plus simple, ne se composait que d'une pièce d'étoffe percée en son centre d'une ouverture pour passer la tête. La tunique et la planète sont devenues, presque sans modification, l'aube et la chasuble modernes. La dalmatique est restée à peu près ce qu'elle était. L'amict sert de complément à l'aube, couvrant le cou que celle-ci laissait découvert.

L'étole et le manipule ont une origine commune. Ils sont des transformations, non de parties du vêtement, mais des serviettes et mouchoirs que dans certaines cérémonies on portait soit sur l'épaule soit à la main ou sur le bras. Les « camilli », serviteurs qui assistaient les ministres des sacrifices païens, sont souvent représentés avec cet objet. Il n'est pas étonnant qu'on l'ait attribué comme un insigne aux diacres, qui étaient, eux aussi, les serviteurs des prêtres.

Jusqu'ici les auteurs sont à peu près d'accord, mais ils se divisent quand il s'agit de déterminer l'origine du « pallium » ecclésiastique. Suivant les uns, « cet insigne paraît remonter

à une concession impériale » (1); car nous voyons certains papes demander à l'empereur l'autorisation de le donner à d'autres évêques et l'empereur lui-même l'accorder quelquefois directement. Dès le principe, il fut la marque de l'autorité épiscopale dans son plein exercice. Il prit ensuite une signification symbolique : déposé pendant une nuit sur le tombeau de S. Pierre, il fut considéré comme une sorte de manteau de l'Apôtre, faisant participer celui qui en était revêtu à la juridiction pontificale : le nom plutôt que la chose aurait suggéré cette idée du « pallium » considéré comme un manteau. Telle est l'opinion de Mgr Duchesne, déjà soutenue par des auteurs plus anciens.

Suivant Mgr Wilpert, au contraire, le « pallium » a une origine exclusivement ecclésiastique ; loin de dépendre du « pallium discolor » imposé par la loi de 382 aux « officiales » ou employés subalternes, il a précédé ce dernier pour lequel même il a servi de type. Regardé par les premiers chrétiens comme un vêtement d'honneur, et à cause de cela très souvent attribué aux saints et aux personnages bibliques dans les peintures des catacombes, le « pallium » ne fut pas supprimé quand l'adoption de la « paenula » en rendit cependant l'usage très incommode. On se contenta de le plier de manière à le réduire à une simple bande, comme on fit pour la « palla » que portaient les femmes. C'est donc par la « contabulatio » que se transforma le « pallium », comme se transformèrent aussi le « linteum » en « orarium » ou étole, et la « mappula » en manipule. C'est peut-être vers la fin du IVe siècle que s'opéra cette transformation ; les portraits d'évêques qui décorent la crypte de St-Corneille, au cimetière de Calixte, et qui datent de la seconde moitié du VIe siècle, nous montrent le « pallium » déjà arrivé à peu près à sa forme actuelle. Quant aux demandes faites quelquefois par le pape à l'empereur avant de conférer le « pallium », elles doivent s'expliquer par des raisons spéciales que nous ne sommes pas en mesure de déterminer pour le moment ; il est bien certain en

1. Duchesne, *op. cit.*, p. 370 sq.

effet qu'en d'autres cas le pape s'est absolument dispensé de solliciter l'autorisation impériale.

Les rapprochements intéressants que fait Mgr Wilpert entre divers monuments classiques et chrétiens rendent certainement son opinion très plausible. Il lui manque, pour s'imposer, de pouvoir présenter précisément des monuments de l'époque à laquelle se serait opérée la transformation, c'est-à dire du IV[e] et du V[e] siècle.

Enfin un mot sur la mitre et la tiare. La mitre n'apparaît guère sur les monuments avant le XI[e] siècle ; il est difficile de dire à quel genre de coiffure elle doit son origine. La tiare semble se rattacher au « camelaucum », coiffure basse et de forme ronde, que le P. Grisar (1) compare à celle des doges de Venise. Elle fut en usage dès le VII[e] siècle. Elle a subi, depuis, plusieurs modifications, dont la principale est la double couronne qui au XIV[e] siècle a été ajoutée à la couronne primitive, et qui complète la signification symbolique de cet insigne réservé au pape (2).

J'arrête ici l'exposé des notions générales qu'il était nécessaire de donner avant de commencer la description détaillée des basiliques. Il demanderait plus de développements ; on pourra les trouver dans les ouvrages auxquels je renvoie. Tel qu'il est, il permettra de se rendre mieux compte des basiliques, de leur décoration et de leur mobilier liturgique.

1. *Op. cit.*, p. 546.
2. Cf. Müntz, *La tiare pontificale du VIII[e] au XVI[e] siècle*, Paris, 1897 ; — Wüscher-Becchi, *Ursprung der päpstlichen Tiara (regnum) und der bischöflichen Mitra*, dans la *Römische Quartalschrift*, 1899, fasc. 2.



LIVRE DEUXIÈME.

Description des principales églises.



Chapitre premier.

LE LATRAN (1).

LES basiliques appelées patriarcales, St-Jean-de-Latran, St-Pierre-du Vatican, St-Paul-hors-les-murs, et Ste-Marie-Majeure (2), ont, à tous égards, une importance assez spéciale pour mériter d'être étudiées en premier lieu et avec une certaine ampleur. C'est donc par elles que je commence cette description détaillée. Je grouperai ensuite les autres églises suivant l'ordre topographique.

§ I. Le groupe du Latran.

La basilique du Sauveur, ou de St-Jean-de-Latran, a été construite sur l'emplacement du palais d'une ancienne famille romaine, celle des Laterani (3). Un membre de cette famille, P. Sextius Lateranus, fut le premier consul plébéien. Dans la suite, les Laterani devinrent patriciens ; au début de l'Empire, ils formaient une des plus importantes familles de Rome. Plautius Lateranus ayant été accusé de conspiration contre Néron (4), ses biens furent confisqués.

Juvénal parle du palais de Latran comme d'un édifice remarquable :

...Egregias Lateranorum obsidet aedes
Tota cohors (5).

1. Cf. Le *Liber pontificalis* ; — Jean Diacre, *Liber de ecclesia Lateranensi* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 1379 sq.) ; — les plans et dessins de l'ancien Latran gardés dans les archives de la basilique ; — Alemanni, *De Lateranensibus parietinis*, Rome, 1625 ; — Rasponi, *De basilica et patriarchio Lateranensi*, 1656 ; — Crescimbeni, *Stato della S. Chiesa papale Lateranense nell'anno 1723*, Roma, 1723 ; — Adinolfi, *Roma nell' età di mezzo* et *Laterano e via Maggiore*, Roma, 1857 ; — Rohault de Fleury, *Le Latran au moyen-âge*, 1877. Les vues du Latran que je donne ci-dessous sont empruntées aux planches de ce bel ouvrage.

2. Primitivement elles étaient au nombre de cinq, en y comprenant St-Laurent.

3. Au moyen âge, on attribuait à ce nom une origine bien singulière. Cf. Urlichs, *Codex urbis Romae topographicus*, p. 141.

4. Tacite, *Ann.*, XV, 49, 60.

5. *Sat.* X, 17-18.

Il en subsiste quelques restes qui ont été englobés dans l'enceinte d'Aurélien, et qu'on peut voir du côté de la campagne, à droite de la porte St-Jean. En faisait aussi partie la belle salle, décorée de peintures pompéiennes, qui fut découverte, au XVIIIe siècle, dans la basilique même, derrière la chapelle Lancellotti. Plus récemment on en a reconnu d'autres ruines sous l'abside de l'église, quand on a commencé les travaux de restauration ordonnés par Pie IX (1877) et continués par Léon XIII, et dernièrement encore (1898), dans le jardin de l'hôpital, où sont restés exposés des fragments de colonnes, de chapiteaux, etc. Enfin, derrière la Scala Santa, dans la Via Tasso, on a reconnu (1885) la caserne des « Equites singulares », gardes du corps de l'empereur, et des cippes dédiés par eux aux divinités germaines dont beaucoup étaient adorateurs ([1]).

Jusqu'au commencement du IVe siècle, ce palais appartint au fisc impérial. Constantin le reçut dans la dot de sa femme Fausta, sœur de Maxence. Quand il se convertit, il en fit présent au pape Miltiade, qui s'y installa. C'est là que fut célébré (313) le premier concile contre les Donatistes, « in domo Faustae in Laterano » ([2]).

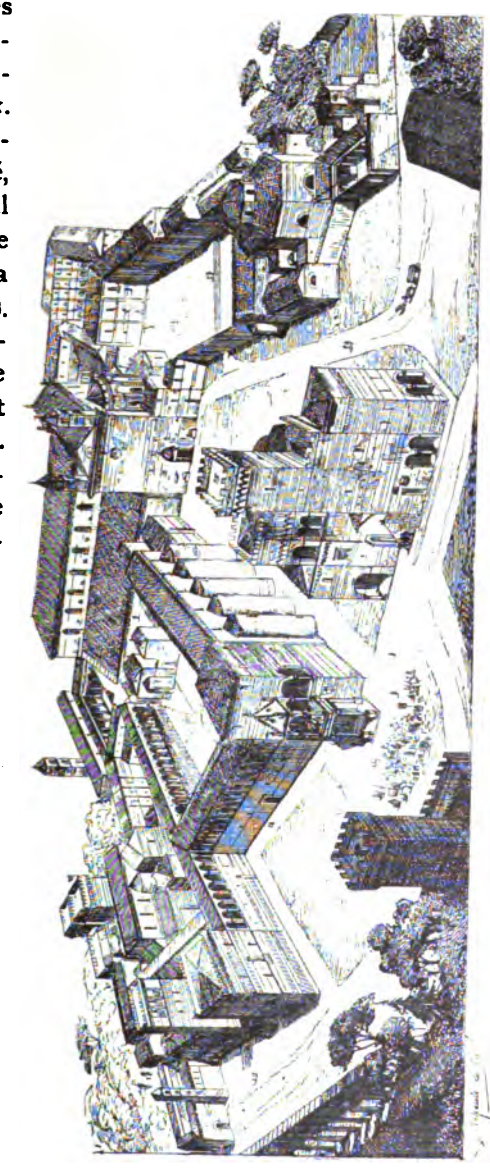
A partir de cette époque, le Latran, le « patriarchium », comme on l'appelait, fut la résidence ordinaire des papes. C'est ce qui lui valut d'être épargné par les barbares. Au Xe siècle, Sergius III en fit une grande restauration après un incendie. Divers embellissements furent ajoutés sous Innocent III ; au XIIIe siècle, le Latran était une des merveilles de Rome, et Dante en a célébré la magnificence:

Vedendo Roma e l'ardua sua opra,
Stupefaceansi quando Laterano
Alle cose mortali andò di sopra ([3]).

Le quartier du Latran, « regio Lateranensis », commençait vers le Colisée ; la rue qui le traversait s'appelait « Via

1. On peut se reporter aux commentaires que j'ai donnés de ces inscriptions dans le *Bullett. comun.*, 1886.
2. S. Optat Milev., *De Schism. Donatist.*, l. 1, c. 23 (*P. L.*, t. XI, col. 931.)
3. *Par.*, XXXI, 34.

Major, Via. Papae, Via Sacra » ; ses habitants, dont beaucoup étaient des religieux, jouissaient de privilèges spéciaux. Le quartier allait, d'un côté, jusqu'à l'hôpital de St-Jean, de l'autre, jusqu'à la Scala Santa (1). La basilique occupait le même emplacement qu'aujourd'hui. Elle était séparée de l'enceinte par un monastère, le « coenobium Lateranense », correspondant au cloître actuel. Le palais se continuait jusqu'à la Scala Santa, où se trouvait la chapelle intérieure ; la rue qui les sépare actuellement n'existait pas. Au milieu de la place, là où Sixte V fit placer l'obélisque, s'élevaient



LE GROUPE DU LATRAN.

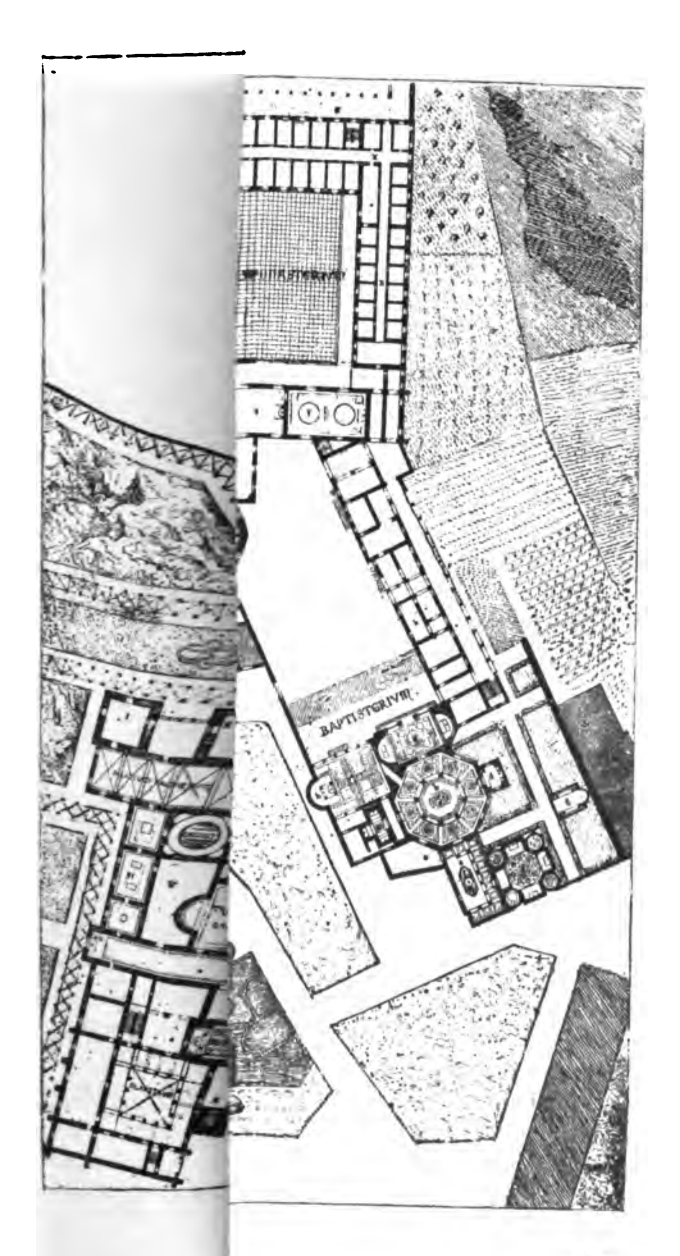
1. Cf. Procope, *Histoire des Goths.*

au moyen-âge le palais et la tour des Annibaldeschi. Entre ce palais et la façade latérale de la basilique était la statue de Marc-Aurèle qui orne aujourd'hui la place du Capitole, et qu'on prenait pour une statue de Constantin. Elle resta là jusqu'à Paul III. Il est probable qu'elle venait, non du Forum, comme quelques-uns l'ont pensé, mais du Coelius, où se trouvait la maison natale de Marc-Aurèle. Beaucoup de légendes ([1]) se rattachaient à cette statue, qui n'ont pas complètement disparu ; le peuple croit encore qu'il y a sur la tête du cheval une chouette qui chantera le jour où Rome sera détruite, et que la fin du monde arrivera quand le cheval sera entièrement doré.

Quand, au XIVe siècle, les papes allèrent habiter Avignon, le Latran, magnifiquement embelli par Boniface VIII à l'occasion du jubilé de 1300, se trouva abandonné. Deux incendies (1307 et 1361) consumèrent une partie de la basilique et du palais ; il fallut pour les réparer de grosses sommes qu'envoyèrent Clément V, Innocent VI et Urbain V. Ce dernier pontife transféra dans la basilique les chefs de S. Pierre et de S. Paul, jusque-là conservés dans le *Sancta Sanctorum*, et fit élever à cette occasion le « ciborium » gothique de la confession. Abandonné et dévasté, le Latran gardait néanmoins toute son importance. Cola de Rienzi y tenait des réunions ; c'est dans la basilique même qu'il fit son fameux discours pour expliquer au peuple ses droits en prenant occasion de la « Lex regia » conservée dans l'église ([2]). A leur retour, les papes, trouvant le palais en mauvais état, fixèrent leur résidence à Ste-Marie-du-Transtévère, puis à Ste-Marie-Majeure, enfin au Vatican. Sixte V détruisit ce qui subsistait du palais, sauf la chapelle et le « Sancta Sanctorum », et bâtit le palais actuel, beaucoup plus petit que l'ancien. La basilique est cependant restée la vraie cathédrale du pape ; elle garde toujours sur toutes les autres églises

1. Cf. par exemple celle qui est rapportée dans les *Mirabilia urbis Romae* (Urlichs, *Codex topographicus*, p. 98-99).

2. La « lex regia » était celle qui conférait aux empereurs le pouvoir suprême, l'« imperium ». La table en bronze sur laquelle elle était gravée, et qui se conservait anciennement au Latran, est aujourd'hui au musée du Capitole.


BAPTISTERIVM.

la prééminence que les souverains pontifes lui ont maintes fois reconnue ([1]) et que Clément XII a exprimée dans cette inscription :

SACROS · LATERAN · ECCLES ·
OMNIVM VRBIS ET ORBIS
ECCLESIARVM MATER
ET CAPVT

§ II. La basilique.

L'expression dont se sert S. Jérôme en parlant de la basilique : « Basilica quondam Laterani » ([2]), peut donner à entendre qu'elle ne fut pas bâtie par Constantin, qu'on transforma seulement la basilique privée du palais. De fait le *Liber pontificalis* ne parle que de la donation faite par Constantin et de la consécration au Sauveur par le pape Miltiade. Ce qui est sûrement l'œuvre de Constantin, c'est le baptistère ; aussi a-t-il toujours porté son nom.

Comme toutes les basiliques, St-Jean-de-Latran avait son « atrium », sa fontaine, son « narthex ». La façade était décorée d'une belle mosaïque représentant le Sauveur adoré par les anges, et au-dessous les quatre grands prophètes. A droite, dans le « narthex », s'ouvrait une chapelle dédiée à l'apôtre S. Thomas par le pape Jean XII ; elle servait de sacristie pour les cérémonies pontificales, comme aujourd'hui la chapelle de la Pietà à St-Pierre. Une peinture de l'an 960 représentait le pape revêtant les ornements sacrés. C'est là que l'on gardait la relique de la table de la Cène. Dans une niche était la chaire en marbre rouge, sur laquelle s'asseyait le pape le jour de son intronisation, la « Sella stercoraria » ([3]). Il y avait ensuite les tombeaux de Jean X (914-928), le vainqueur des Sarrasins ; de Jean XII (956-963), qui couronna Othon Ier ; de Jean XIV (983-984),

1. Cf. Barbier de Montault, *La grande pancarte de la basilique de Latran*, dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1886, 4e liv.
2. *Ep. LXXIII* (*P. L.*, t. XXII, col. 692).
3. *Supr.*, p. 54.

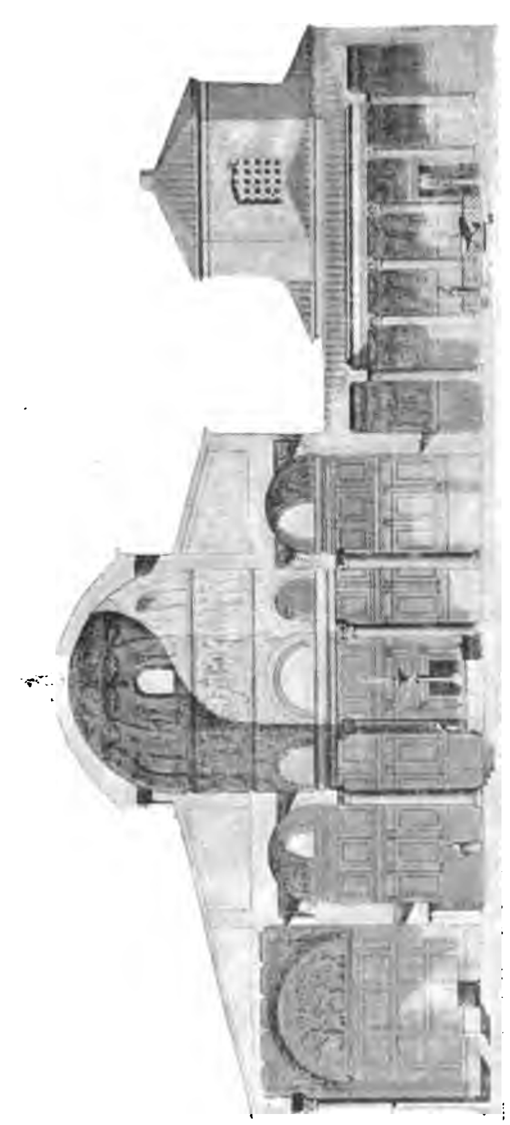
du savant pape Sylvestre II (999-1003), qui passa de son vivant pour un sorcier et dont le tombeau même, aujour-



LA BASILIQUE ANCIENNE VUE DE CÔTÉ.

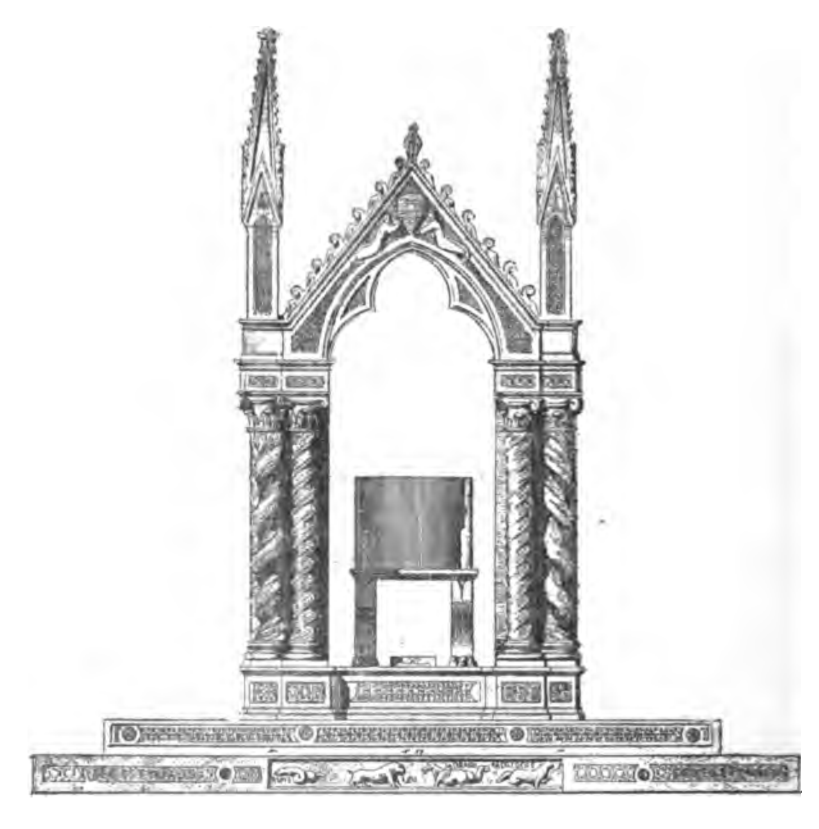
d'hui dans une nef latérale de la basilique, fut l'objet de légendes bizarres; d'Alexandre II (1061-1073), etc. Des deux côtés de l'église étaient les statues de S. Pierre et de S. Paul.

On pense que les portes principales de la basilique sont, depuis Alexandre VII, les anciennes portes en bronze de la Curie ; on a dû les élargir par un encadrement de même métal, reconnaissable au semis d'étoiles dont il est couvert.


LE BAPTISTÈRE (coupe transversale).

L'intérieur, avant la restauration de Borromini, était partagé par des colonnes. Là aussi se trouvaient plusieurs tombeaux, ceux de Pascal II, de Calixte II qui mit fin à la querelle des investitures, d'Alexandre III, le fondateur de la ligue lom-

barde, le champion de la liberté italienne. L'autel papal s'élevait devant l'abside. Comme cette basilique, se trouvant dans la ville, ne renfermait le corps d'aucun martyr local, on y avait suppléé en conservant dans l'autel une table en bois sur laquelle on assurait qu'avait célébré S. Pierre (1). De ce



CHAIRE PONTIFICALE.

souvenir naquit l'usage de réserver au pape seul l'autel principal des basiliques majeures. Au fond de l'abside était placé le trône papal, dont les fragments se voient encore dans le

1. Cf. Bartolini, *Sopra l'antichissimo altare di legno rinchiuso nell'altare papale*, etc., Roma, 1852.

cloître ; il portait l'inscription suivante en vers léonins :

Haec est papalis sedes et pontificalis
Praesidet et Christi de jure vicarius isti
Et quia jure datur sedes romana vocatur
Nec debet vere nisi solus papa sedere
Et quia sublimis alii subduntur in imis.

Dès le V[e] siècle, il y eut autour de la basilique des oratoires latéraux ; au VI[e], ils lui furent réunis, quoique cela ne se pratiquât pas encore pour les autres églises. Ils étaient au nombre de sept et correspondaient aux sept diaconies. Suivant le *Liber pontificalis*, on venait y déposer les offrandes (1) ; et Jean Diacre note qu'on les ornait pour le Samedi-Saint (2). On les visitait beaucoup pendant le moyen âge. Des indulgences étaient attachées à chaque autel. De là vient l'usage des sept autels dans diverses églises de Rome et d'ailleurs.

Jusqu'à la fin du moyen-âge, la basilique conserva son caractère primitif. Au XVII[e] siècle, par ordre d'Innocent X, le célèbre architecte Borromini transforma l'intérieur et lui donna son aspect actuel, aussi disgracieux que contraire à la tradition archéologique. Les modifications faites à la façade par Galilei, sous le pontificat de Clément XII

LA BASILIQUE (coupe longitudinale).

1. Cf. édit. Duchesne, t. I, p. 191, not. 33.
2. *Ep. ad Senarium* (*P. L.*, t. LIX, col. 405)

(1732), furent moins malheureuses. En 1878, l'abside et le portique polygonal qui l'entourait furent détruits : on conserva cependant l'ancienne mosaïque, qui a été placée au fond de la nouvelle abside. La partie primitive de cette mosaïque, le baptistère et les oratoires annexes, les colonnes cachées dans les pilastres du XVII[e] siècle : voilà tout ce qui reste de l'ancienne basilique de Latran. Une peinture exécutée avant 1640 dans l'église de St-Martin aux Monts représente cette basilique telle qu'elle était avant les restaurations modernes (1).

L'ancienne abside, celle qui fut détruite dans les derniers travaux, devait être ornée de mosaïques dès le IV[e] siècle ; le *Liber pontificalis*, dans la vie de S. Sylvestre, parle de la « camera basilicae ex auro trimite ». Elle fut restaurée au V[e] siècle par le consul Fl. Felix, ainsi qu'en témoignait l'inscription lue jadis par les archéologues : « F. L. felix v. c. magister utriusque militie patricius et cons. ord. et padusia ejus inl. femina voti cōpotes de pprio fecerunt » (2). Il y avait aussi une image du Sauveur qui, suivant une tradition consignée au X[e] siècle dans les Lectionnaires, serait apparue le jour de la dédicace de la basilique : « Imago Salvatoris infixa parietibus primum visibilis omni populo romano apparuit (3) ».

Dans la mosaïque actuelle (4) on peut distinguer trois parties : le buste du Sauveur, entouré de neuf anges ; la zone centrale, avec la croix et deux groupes de Saints ; et, entre les fenêtres, les grandes figures des Apôtres. Le buste du Sauveur est très ancien ; d'après M. de Rossi (5), il pourrait remonter au V[e], même au IV[e] siècle ; et cette opinion est partagée par Cavalcaselle (6) et Müntz (7). Mais il a certaine-

1. Cf. art. de H. Doulcet dans les *Mélanges* de l'École française, 1885, pl. XIV.
2. Cf. De Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 149.
3. Joan. Diac., *Lib. de Ecclesia Lateranensi* (*P. L.*, t. LXXVIII, col. 1382). Cf. Crescimbeni e Baldeschi, *Stato della SS. Chiesa papale Lateranense nell'anno 1723*, p. 162.
4. Cf. Gerspach, *La mosaïque absidale de St-Jean-de-Latran*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, février 1880.
5. *Mosaici cristiani* (Laterano).
6. *Storia della pittura italiana*, t. I, p. 144-145.
7. *Revue archéologique*, 1879, p. 109-110.

ment été retouché. Au-dessous se dresse la « crux gemmata » surmontée d'une colombe figurant le St-Esprit, et plantée sur une colline d'où s'échappent les quatre fleuves évangéliques,



ABSIDE DE LA BASILIQUE.

auxquels viennent se désaltérer des cerfs et des brebis. La ville représentée au milieu de la colline est évidemment la Jérusalem céleste. A droite et à gauche, plusieurs saints et

autres personnages regardent la croix. A gauche, la T. Ste Vierge MP ΘV; agenouillé à côté d'elle, le pape Nicolas IV: NICOLAVS PP IIII SCE DI GENITR SERVVS ; ensuite S. François d'Assise, le père de l'ordre auquel appartenait Nicolas IV ; S. Pierre et S. Paul. A droite : S. Jean-Baptiste, S. Antoine, S. Jean Apôtre, S IOHANNES · V, et S. André. Les quatre Apôtres portent à la main des rouleaux avec ces inscriptions : TV ES XPS FILIVS DEI VIVI (S. Pierre), SALVATOREM EXPECTAMVS DNM IC (S. Paul), IN PRINCIPIO ERAT VERBV (S. Jean), TV ES MAGIST MEVS XCQ (S. André). S. François et S. Antoine de Padoue sont de plus petites dimensions que les autres saints, sans doute parce qu'ils ont été introduits dans une composition antérieure où l'espace libre était très restreint. Le pape, par humilité, s'est fait représenter à genoux. Cette partie de la mosaïque est limitée en bas par un fleuve (IORDANES) qui fait tout le tour de l'abside, et sur lequel se meuvent des poissons, des génies, des petits bateaux. C'est le plus ancien morceau de ce travail ; il rappelle la décoration classique du mausolée de Ste-Constance, et pourrait être, comme celle-ci, de l'époque Constantinienne ([1]). Le style de toute la seconde zone, le fleuve excepté, permet de la rapporter au VIe siècle ; Nicolas IV n'y a fait qu'une restauration et quelques retouches. La troisième zone, qui représente les

1. « Qu'on y fasse attention, les mosaïques absidales de St-Jean de Latran et de Ste-Marie-Majeure sont pleines de souvenirs, nous dirions presque d'imitations directes de l'art antique ; on y trouve une foule d'allégories presque mythologiques, comme on en voit aux catacombes, et, par exemple, des génies, des enfants entièrement nus, jouant sur le bord d'un fleuve, et le fleuve lui-même caché dans les roseaux et penché sur son urne et maintes autres répétitions de motifs symboliques familiers aux anciens. Nous sommes pourtant dans une église et même au fond d'un sanctuaire ; d'où vient cette tolérance ? Et pourquoi, à cette même époque, sous peine de profanation, le pinceau ne se fut-il permis ni sur bois, ni sur pierre, de semblables témérités ? C'est que ces mosaïques du XIIIe siècle ont remplacé, selon toute apparence, les décorations primitives du IVe et du Ve, tombant de vétusté, et que les nouveaux artistes ont pu, sans irrévérence, et même à titre de respect et de fidélité, mêler à leurs propres idées, ou plutôt au programme que les progrès du temps et les changements de la liturgie devaient leur imposer, des reproductions littérales du style et de la grâce antiques. C'est par ce genre d'emprunt et de réminiscence que ces deux absides prennent un caractère de noblesse presque classique, et une élévation de style dont au premier coup d'œil on a peine à se rendre compte. » Vitet, *Études sur l'histoire de l'art*, 1re série, p. 298.

Apôtres debout, n'est pas antérieure au XIII[e] siècle. Son auteur l'a signée : IACOBVS TORRITI PICTOR HOC OPVS FECIT. C'est le même artiste qui exécuta la belle mosaïque de Ste-Marie-Majeure. Il eut pour collaborateur, à St-Jean-de-Latran, un frère franciscain, dont on voit le nom et le portrait à droite de l'abside : FRATER IACOBVS DE CAMERINO SOCIVS MAGISTRI OPERIS RECOMENDAT SE MISERICORDIE DEI ET MERITIS BEATI IOHANNIS. Cette collaboration a fait supposer, — c'est un simple hypothèse, — que Torriti était aussi Franciscain.

Le pavé de la basilique date de Martin V ; les colonnes qui y sont figurées rappellent les armes de famille de ce pontife.

Derrière l'abside s'étendait le portique appelé Léonin ; nous ne savons pas quel pape lui avait donné son nom. Dès l'entrée, on lisait une inscription de Nicolas IV rappelant le songe dans lequel Innocent III avait vu le Latran soutenu par S. François d'Assise. En face était suspendue la « tabula magna », le catalogue des reliques, des oratoires et des indulgences, exécuté sous Léon X ; il est aujourd'hui aux archives de la basilique [1]. Le texte de la première inscription et un autre catalogue de reliques sont maintenant fixés dans le corridor qui fait le tour de l'abside,ainsi que divers autres monuments : des débris de tuyaux de plomb au nom des LATERANI, les statues de S. Pierre et de S. Paul placées jadis devant la basilique, un fragment de sculpture représentant l'ancien Latran et la « porta Asinaria ».

§ III. Le baptistère.

Du portique un passage conduisait au baptistère. Le style, le mode de construction de ce monument prouvent qu'il a été bâti, comme l'affirme le *Liber pontificalis*, par Constantin. Mais il ne s'ensuit pas que Constantin y ait été baptisé,

1. Cf. Barbier de Montault, *La grande pancarte de la basilique de Latran*, dans la *Revue de l'art chrétien*, 1886, 4[e] livr.

comme le prétend une légende, d'ailleurs fort ancienne, puisqu'elle apparaît, dès le V[e] siècle, dans l'écrivain arménien Moïse de Corène (1).

Sixte III (432) décora le baptistère et fit tracer sur les huit côtés de l'architrave l'inscription qui s'y lit encore :

GENS SACRANDA POLIS HIC SEMINE NASCITVR ALMO
QVAM FOECVNDITATIS SPIRITVS ADIT AQVIS
MERGERE PECCATOR SACRO PVRGANDE FLVENTO
QVEM VETEREM ACCIPIET PRAEFERET VNDA NOVVM
NVLLA RENASCENTVM EST DISTANTIA QVOS FACIT VNVM
VNVS FONS VNVS SPIRITVS VNA FIDES
VIRGINEO FETV GENITRIX ECCLESIA NATOS
QVOS SPIRANTE DEO CONCIPIT AMNE PARIT
INSONS ESSE VOLENS ISTO MVNDARE LAVACRO
SEV PATRIO PREMERIS CRIMINE SEV PROPRIO
FONS HIC EST VITA ET QVI TOTVM DILVIT ORBEM
SVMENS DE CHRISTI VVLNERE PRINCIPIVM
COELORVM REGNVM SPERATE HOC FONTE RENATI
NON RECIPIT FELIX VITA SEMEL GENITOS
NEC NVMERVS QVEMQVAM SCELERVM NEC FORMA SVORVM
TERREAT HOC NATVS FLVMINE SANCTVS ERIT (2).

L'entrée du baptistère était alors du côté de l'abside ; l'« atrium » était décoré de deux mosaïques du V[e] siècle, dont l'une existe encore. Il fut transformé en oratoire par Anastase IV (1153-1154), qui y déposa les corps des Stes Rufine et Seconde. Le pape Hilaire (V[e] siècle) ajouta, à droite et à gauche, deux chapelles, dédiées à S. Jean-Baptiste et S. Jean l'Évangéliste, en souvenir des dangers auxquels il avait échappé, étant encore diacre, pendant le « brigandage d'Éphèse » (3). Les inscriptions dédicatoires sont

1. Cf. Marucchi, *Éléments d'arch. chrét.*, t. I, *Notions générales*, p. 72.
2. Avec M. de Rossi (*Inscript. christ.*, t. II, p. 1[a], p. 424) je cite cette inscription dans l'ordre suivant lequel elle est actuellement disposée, en commençant par le distique qui fait face à l'ancienne entrée. Dans la *Sylloge* de P. Sabin, la seconde moitié de l'inscription est placée avant la première. Baronius, Mgr Duchesne (*Lib. pont.*, I, p. 236), Rohault de Fleury (*Le Latran*, p. 420), adoptent un ordre encore plus différent.
3. Cf. *Ep. ad Pulcheriam* (*P. L.*, t. LIV, col. 837).

encore gravées au-dessus des portes : ✠ HILARVS EPISCOPVS ✠ SANCTAE PLEBI DEI ✠ et : LIBERA-



MOSAIQUE DE L'ORATOIRE DE ST VENANCE.

TORI SVO BEATO IOHANNI EVANGELISTAE HILARVS EPISCOPVS FAMVLVS XPI. La voûte de



DÉTAILS DE LA MOSAIQUE DE ST-VENANCE.

la chapelle de St-Jean l'Évangéliste est ornée d'une belle mosaïque ; les portes de bronze furent exécutées sous Célestin III, par deux artistes frères, Pierre et Hubert. Le même pape dédia aussi à S. Étienne un autre oratoire, qui prit ensuite le nom de S. Venance. Le pape dalmate Jean IV y transféra les corps de plusieurs martyrs de Salona, dont les portraits sont représentés dans la mosaïque de l'abside [1].

L'oratoire de Ste-Croix, séparé du baptistère par une cour, était une des merveilles du Latran, avec ses décorations de marbre et d'or. Il avait été bâti probablement sous Léon I[er] et devait occuper une partie de l'emplacement de l'hôpital actuel. Il a été complètement détruit [2].

§ IV. Le monastère et le palais.

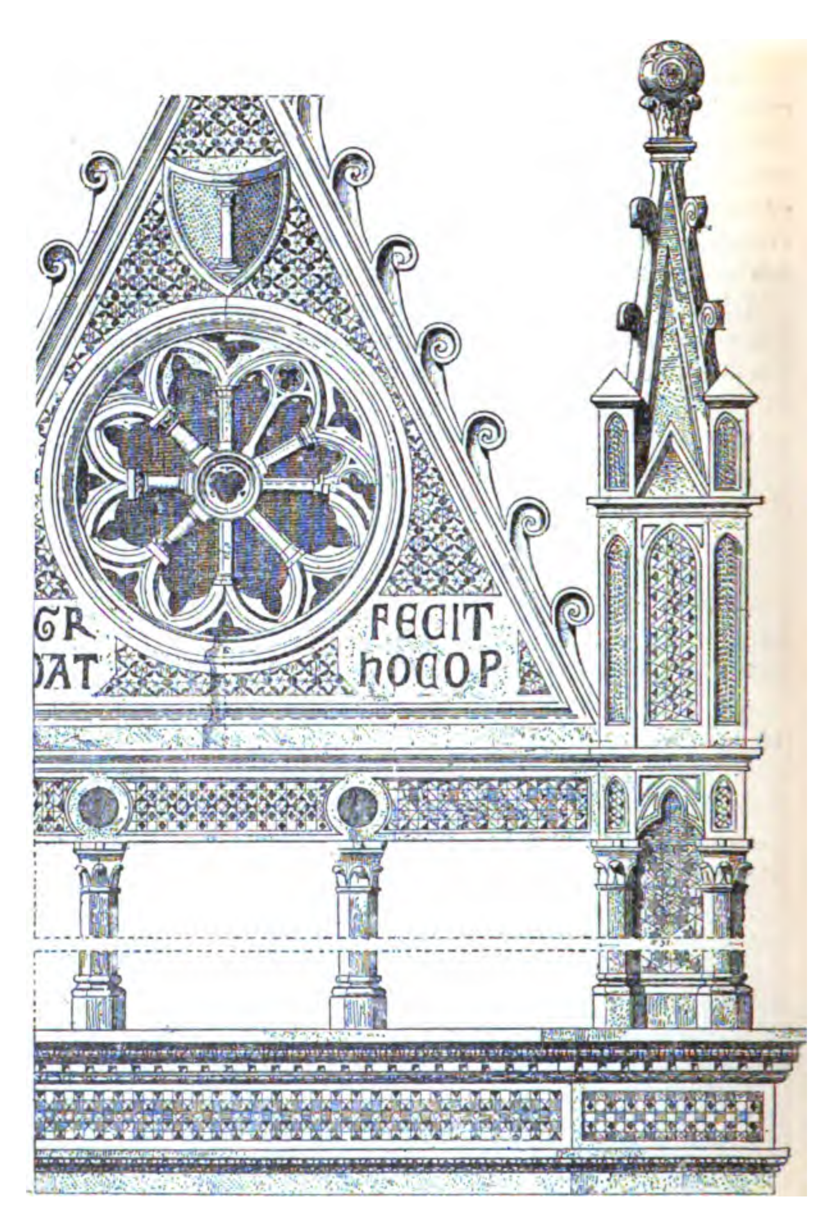
Du côté opposé, au sud de la basilique, était le monastère [3] avec son magnifique cloître construit par Vassalletti et sa famille [4]. Le nom de ces artistes y est encore gravé. On a fait du cloître une sorte de musée local intéressant. On y peut remarquer entre autres choses : une inscription païenne du temps de Marc-Aurèle et Commode, c'était la borne d'octroi placée, en 177, près de la « Porta Asinaria » ; l'inscription damasienne de S. Hippolyte ; divers fragments du trône pontifical, du tabernacle aux reliques, de l'ambon, des grilles de l'ancienne basilique.

1. « Je ne saurais signaler avec assez d'insistance l'intérêt que présente cette mosaïque au point de vue des costumes ; nous y trouvons quatre gardes du corps de la milice palatine, un diacre, un prêtre, trois évêques décorés du pallium, deux papes, tous en costume du VII[e] siècle. Un ensemble aussi varié est chose peu commune pour le temps. L'un des deux papes est Jean IV lui-même ; quant à l'autre, qui lui fait pendant, on y voit communément Théodore, son successeur. En rapportant cette opinion, M. de Rossi ne dissimule pas qu'elle ne lui semble guère fondée ; cependant il ne la contredit pas. Je serais porté à croire qu'il s'agit ici du pape Hilaire, et que l'on a réuni les deux papes qui avaient consacré et décoré cette annexe du baptistère. C'est pour la même raison que le pape Honorius, peu d'années avant le pontificat de Jean IV, se fit représenter avec son prédécesseur Symmaque dans la mosaïque de Sainte-Agnès. » Duchesne, *Bulletin critique*, 1886, p. 6. — Cf. Grisar, *Analecta romana*, t. I, XII.

2. Cf. Grisar, *Op. cit.*, XIII.

3. Eugène IV, au XV[e] siècle, le réédifia pour les religieux auxquels il confia le service régulier de la basilique.

4. Cf. *Bullet. di archeolog. crist.*, 1892, p. 146 sq.



FRAGMENT DU TABERNACLE AUX RELIQUES.

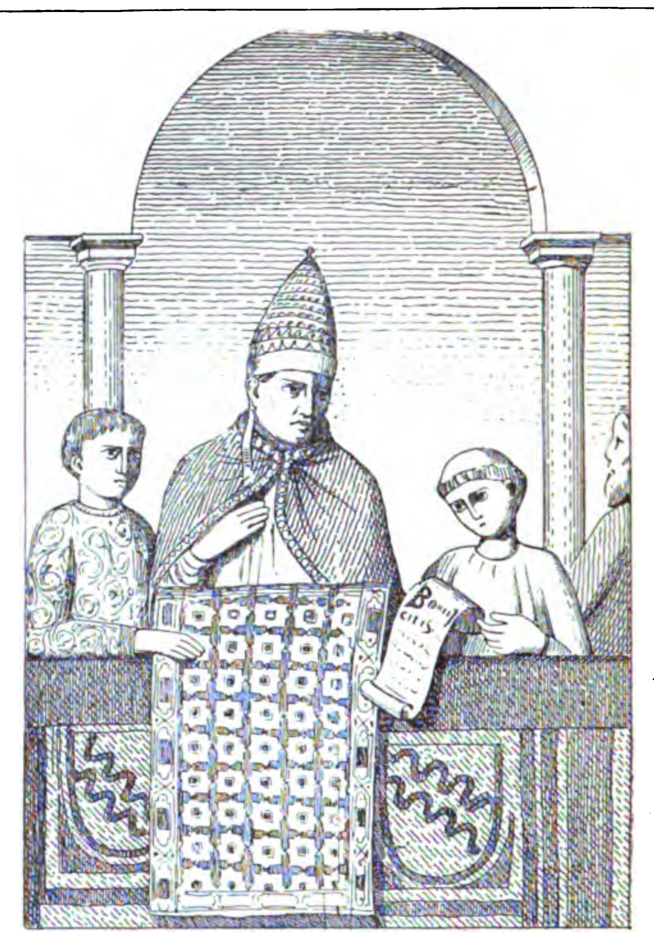
Le palais pontifical, qui fut la résidence des papes jusqu'au XIV[e] siècle, s'étendait de la basilique jusqu'au-delà du sanctuaire actuel de la Scala santa. Sur l'emplacement de l'aile du palais moderne qui regarde l'obélisque, se trouvait la salle du concile, magnifique basilique où se tinrent tous les conciles du moyen-âge. Ses onze absides étaient ornées de mosaïques. Elle se terminait, au nord, par la grande loge des bénédictions papales. Les peintures de Giotto dont elle était décorée en ont été détachées ; l'une d'elle est conservée dans la basilique, sur un pilier de la nef latérale de droite ; elle représente Boniface VIII promulguant le jubilé de 1300 (1).

L'entrée principale du palais, le « porticus palatii », par où passaient les processions et les ambassadeurs, devait être derrière le couvent actuel des Passionnistes. Elle était défendue par une forteresse, la «turris Zachariae», dans laquelle le pape Zacharie avait fait peindre les différentes parties du monde chrétien. Une idée analogue avait inspiré l'« Orbis pictus » d'Auguste et donnera naissance plus tard à la galerie des cartes géographiques, au Vatican.

A droite de ce portique on vénérait la « Scala Pilati » ou « Scala santa », placée entre deux autres escaliers (2). On n'a sur ce monument aucun document antérieur au XII[e] siècle ; il a été transporté à sa place actuelle par Sixte V. On a cru y voir une allusion dans le passage du *Liber pontificalis* où il est dit que Sergius II montra au peuple les « limina sancta ». Mais cette expression très vague peut, avec au moins autant de probabilité, désigner l'escalier du palais ou celui de la basilique. Nous n'avons de témoignages clairs que ceux du moyen-âge, XIII[e] et XIV[e] siècles, qui mentionnent la « Scala Pilati ». Il est vrai que ce nom était donné aussi à d'autres escaliers, qu'il y en avait un par exemple au Vatican. On peut croire que tous ces monuments étaient autant d'imitations de l'escalier du prétoire. La grande véné-

1. Dante vint à Rome pour ce jubilé. On croit qu'il logea à l'Albergo dell'Orso, qui était alors le principal hôtel de la ville, et qui certainement est le plus ancien des hôtels actuellement existants.

2. Cf. Mazzucconi, *Memorie storiche della Scala santa*, Rome, 1840.



BONIFACE VIII PROMULGUANT LE JUBILÉ [1].

1. « Sur le devant d'un balcon, recouvert d'une tenture verte aux armes des Orsini, Boniface est debout entre deux clercs ; à droite, on voit un quatrième personnage qui semble être un laïque. Un des clercs déroule un parchemin sur lequel se lisent les mots « Bonifacius episcopus » ; c'est la bulle d'inauguration du jubilé qui va être lue solennellement du haut de la loggia, en présence du pape, à la foule assemblée sur la place. Nous donnant ainsi le portrait de Boniface VIII, ce fragment serait précieux, s'il n'avait pas été affreusement restauré. Un dessin grossier, conservé dans un manuscrit de l'Ambrosienne, a permis à M. Müntz de reconstituer l'ensemble de cette fresque. C'était une grande composition à deux étages qui représentait sur le balcon Boniface VIII au milieu de sa cour, et sur le sol de la place un grand nombre de personnages de toute condition, aux costumes variés, écoutant la lecture de la bulle. » J. Guiraud, *L'Église et les origines de la Renaissance*, p. 10-11.

ration dont est entourée aujourd'hui la « Scala santa » a commencé vers le XV[e] siècle et s'est développée surtout depuis Sixte V.

En arrière se trouvait un oratoire de St-Sylvestre où le nouveau pape, le jour de sa prise de possession, recevait les clefs du Latran. Il y avait encore deux autres oratoires célèbres : celui de St-Laurent, appelé « Sancta Sanctorum » à cause des nombreuses reliques qu'il renfermait, et celui de St-Nicolas reconstruit par Calixte II.

L'oratoire de St-Laurent occupait l'emplacement de la chapelle actuelle du « Sancta Sanctorum » ([1]). Le *Liber pontificalis* l'appelle « S. Laurentius in Palatio », parce que c'était la chapelle principale du palais, celle où le pape célébrait quand il ne descendait pas dans la basilique, une sorte de chapelle Sixtine du Latran. On l'a toujours considéré comme un sanctuaire de reliques insignes. S. Grégoire le Grand y déposa celles qu'il rapporta de Constantinople, où il avait rempli les fonctions d' « apocrisiarius », de nonce apostolique. Il existe encore des restes d'une crypte souterraine ornée de peintures sous Honorius III, vers 1217 ; on y a fait des fouilles récemment ([2]). La chapelle, dans son état actuel, date d'Innocent III ; elle fut restaurée sous Nicolas III par les marbriers romains, ainsi que l'atteste l'inscription :

MAGISTER
COSMATVS
FECIT HOC
OPVS

+ NICOLAVS · PP · III
HAC · BASILICA A FVN
DAMENTIS RENOVAVIT

1. Cf. Marangoni, *Istoria dell' antichissimo oratorio e cappella di S. Lorenzo nel patriarchio Lateranense comunemente appellato « Sancta Sanctorum »*, Roma, 1747.
2. Cf. Lauer, *Notes sur les fouilles du Sancta Sanctorum*, dans le *Nuov. bull.*, 1900, p. 107-111.

Les galeries qui l'entourent sont de style gothique-lombard (XIII-XIV[e] siècles) ; elles portent cette inscription répétée par Sixte V sur la façade extérieure de l'église : NON EST IN TOTO SANCTIOR ORBE LOCVS. La voûte est ornée de mosaïques représentant le Sauveur entouré de Saints. Sur l'autel en marbre qui se dresse, isolé, au fond de la chapelle, on lit l'inscription :

HOC · OPVS · FECIT · FIERI
DNS · INNOCENTIVS · PP · III.

Les reliques sont derrière la « fenestella confessionis ». En arrière de l'autel se trouve la célèbre image du Sauveur, l' « imago acheropita » qui, suivant la tradition, serait venue à Rome miraculeusement et aurait été reçue à Ostie par Grégoire III, au temps des Iconoclastes. Le *Liber pontificalis* en parle dans la vie du Pape Étienne III (751). Elle est peinte sur bois ; Innocent III la recouvrit de lames d'argent qui ne laissent à découvert que le visage. Le P. Garrucci (1) la regardait comme fort ancienne, et la comparant à celle qui se conserve à Gênes, pensait que toutes les deux sont des copies d'une ancienne peinture vénérée à Édesse et attribuée à Abgar (2). Dès le VIII[e] siècle, on la portait en procession, et il en est fait mention dans tous les *Ordines romani*. Le jour de Pâques, le pape la découvrait et lui baisait les pieds en annonçant la résurrection du Sauveur ; cette cérémonie est encore accomplie chaque année, à Noël et à Pâques, par le chapitre de St-Jean-de-Latran. L'image que l'on voit maintenant est sur toile et semble avoir été exécutée vers le XVI[e] siècle ; elle doit recouvrir l'image primitive peinte sur bois.

L'oratoire de St-Nicolas était situé à peu près en face de la chapelle actuelle de la « Scala santa ». En le rebâtissant au XII[e] siècle, Calixte II en fit le monument du triomphe de la papauté sur les empereurs allemands après la diète de Worms (1123). Clément XII le détruisit (1734) pour cons-

1. *Storia dell' arte cristiana*, I, p. 408.
2. Cf. *Notions générales*, p. 311.

truire la façade moderne de la basilique. L'inscription de l'ancienne abside avait été copiée (XVI[e] ou XVII[e] siècle) par Grimaldi (1) ; Martinelli la rapporte ainsi (2) :

> Sustulit hoc primo templum Calixtus ab imo
> Vip...... late Gallorum nobilitate
> Praesidet aethereis pia virgo Maria choreis
> ...... pat culmine
> Hoc opus ornavit variisque modis decoravit.

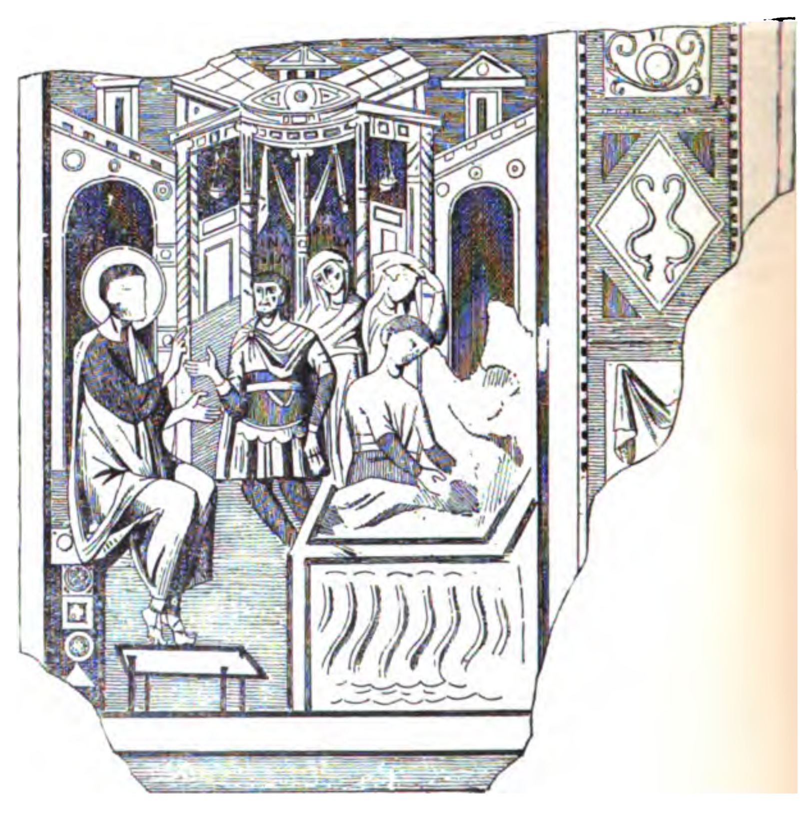
Ciacconio en a laissé des dessins (3) ; quarante ans avant lui, Panvinio en avait décrit les peintures. La *Sylloge* de Pierre Sabin, conservée à la bibliothèque de St-Marc, à Venise, donne l'inscription plus complète (4) :

> Sustulit hoc primo templum Callistus ab imo
> Vir celebris late Gallorum nobilitate
> Dns Callistus pp. II
> Letus Callistus papatus culmine fretus
> Hoc opus ornavit variisque modis decoravit
> (Sub Imagine Virginis)
> Praesidet aethereis pia Virgo Maria choreis
> (Ibidem in quadam pictura)
> Parcere prostratis scit nobilis ira leonis
> Tu quoque fac simile quisquis dominaris in orbe.

Autour de l'image de la Vierge dont parle le manuscrit de Pierre Sabin, on voyait les papes qui avaient pris part à la diète de Worms. Il ne faut pas confondre ces portraits avec ceux qui ornaient une salle voisine et qui représentaient les papes foulant aux pieds les antipapes, « ad gloriam patrum, ad memoriam posteritatis, pro triumpho », comme dit le Card. Boson dans sa vie de Calixte II. Benoît XIV, regrettant vivement la destruction accomplie par

1. Cod. Vat. 6437.
2. *Roma ex ethnica sacra*, p. 380.
3. Cod. Vat. 5407.
4. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. I[a], p. 426 ; — Müntz, *Ricerche intorno ai lavori archeologici di G. Grimaldi*, p. 35.

Clément XII et son architecte Galilei [1], voulut au moins conserver quelque chose du monument ancien ; il fit exécuter, d'après des copies faites antérieurement, les peintures et mosaïques de l'oratoire, et les plaça dans la chapelle des Pénitenciers. Au centre de la mosaïque absidale est la très



ANANIE ET SAPHIRE.

Peinture retrouvée dans un oratoire souterrain du Latran.

Ste-Vierge avec l'Enfant Jésus, entre deux anges et les papes S. Sylvestre et S. Anastase ; à ses pieds, Calixte II et Honorius II, avec le nimbe carré ; au-dessous, sur une

1. Cette destruction n'avait pas passé sans protestations. On peut voir dans un manuscrit de la bibliothèque Corsini de nombreux documents relatifs à cette question.

seule ligne, les deux grands champions de la papauté S. Léon et S. Grégoire, puis six papes du moyen âge déjà vénérés comme saints, puisqu'ils ont le nimbe rond : à gauche, Alexandre II, Grégoire VII et Victor III ; à droite, Urbain II, Pascal II et Gélase II (1).

Plusieurs grandes salles avaient été construites dans cette partie du palais. La plus importante, la plus célèbre, est la grande salle à manger ou triclinium de Léon III. On s'en servait à Noël, à Pâques, et à l'occasion du couronnement des empereurs. Il n'en reste rien. Ce qu'on appelle aujourd'hui du même nom est une imitation moderne (2) de l'une de ses trois absides et de la mosaïque dont elle était ornée ; il est possible toutefois que quelques parties de la mosaïque ancienne aient été conservées. Cette décoration se compose de trois scènes : au centre, Notre-Seigneur donnant aux Apôtres leur mission. et au-dessous l'inscription : DOCETE OMNES GENTES VAPTIZANTES EOS IN NOMINE PATRIS ET FILII ET SPIRITVS SCI ET ECCE EGO VOVISCVM SVM OMNIBVS DIEBVS VSQVE AD CONSVMATIONEM SECVLI ; à gauche, Notre-Seigneur remettant les clefs à S. Sylvestre et le Labarum à Constantin, avec l'inscription : IN HOC SIGNO VINCES ET TIBI DABO CLAVES REGNI CELORVM ; à droite, S. Pierre donnant l'étole à Léon III et l'étendard à Charlemagne, et au-dessous l'inscription : BEATE PETRE DONAS VITA LEON · PP · ET · BICTORIA · CARVLO · REGI · DONAS. On voit par cette dernière inscription que Charlemagne n'était pas encore empereur, puisqu'elle lui attribue seulement le titre de roi. Enfin l'inscription suivante fait extérieurement le tour de l'arc : GLORIA · IN · EXCELSIS · DEO · ET · IN · TERRA · PAX · OMINIBVS · BONE · BOLVNTATIS.

Entre le triclinium de Léon III et les murs de la ville se trouvaient les appartements privés du pape. Un sentiment d'humilité avait fait donner à cette partie du palais le nom de « palatium pauperum ». Nous la connaissons fort peu.

1. Cf. de Rossi, *Dell' imagine di Urbano II papa e delle altre antiche pitture nell' oratorio di S. Nicola entro il palazzo Lateranense*, Roma, 1881.

2. Elle a été exécutée sous Benoît XIV.

Nous savons seulement que de là provient la porte de bronze de Célestin III (1191-1198), aujourd'hui au baptistère de Latran. De grands jardins s'étendaient au-dessous.



FRAGMENT DE LA MOSAÏQUE DU TRICLINIUM DE LÉON III.

§ V. La bibliothèque et les archives.

Une partie considérable du palais de Latran était occupée par la bibliothèque et les archives (1). A l'origine, les archives de l'Église romaine furent conservées « juxta theatrum Pompei », près de l'église moderne de S. Lorenzo in Damaso ; c'est là que S. Damase passa sa jeunesse, ainsi qu'il le rapporte dans l'inscription consacrée à la mémoire de son père. Il agrandit le local pendant son pontificat : « Archibis fateor volui nova condere tecta » (2). On ignore à quel moment les archives furent transportées au Latran. Mais il est certain qu'elles y étaient au Ve siècle. On les appelait « scrinium, scrinium sanctum (3), scrinium nostrum (4) ». Le « scrinium » était, à proprement parler, la caisse dans laquelle se conservaient les parchemins, les rouleaux : une statue du palais Poli représente un personnage tenant une de ces caisses, sur laquelle sont écrits les mots : CORPORIS MONVMENTA CONSTITVTIONES ; c'était évidemment le secrétaire de quelque association. Cenni, qui a beaucoup écrit sur ce sujet, pensait que la bibliothèque avait été unie de bonne heure aux archives. D'après lui, elle comprenait même sept sections : les Stes Écritures, les Conciles, les Pères, les Décrétales, les Actes des martyrs, les apocryphes, et les livres d'hérétiques. Le *Liber pontificalis* rapporte que le pape Hilaire fit deux bibliothèques « in baptisterio » ; Mgr Duchesne (5) pense que ces bibliothèques n'avaient aucun rapport avec celle du Latran, qu'elles étaient près de St-Laurent, sur la voie Tiburtine. A la fin du VIe siècle et au commencement du VIIe, la bibliothèque pontificale s'enrichit des Regestes de S. Grégoire le Grand, les « charticii libri epistolarum »

1. Cf. de Rossi, *De origine, historia, indicibus scrinii et bibliothecae sedis apostolicae*, Rome, 1886 ; — Ehrle, *Historia bibliothecae pontificum romanorum*, Rome, 1890 ; — Fabre et Müntz, *La bibliothèque du Vatican au XVe siècle*, Paris, 1887 ; — P. Allard, *Les archives et la bibliothèque pontificales pendant les premiers siècles*, dans ses *Études d'histoire et d'archéologie*, p. 118 sq.

2. Ihm, *Damasi epigrammata*, LVII, p. 58.

3. *Lib. pontificalis.*

4. *Lib. diurnus.*

5. *Lib. pontif.*, t. I, p. 245, 247.

dont parle Jean Diacre dans la vie de ce pape (1). Au VIIe siècle, les archives et la bibliothèque étaient certainement encore au Latran, sous la garde d'un fonctionnaire spécial, le « primicerius notariorum ». Elles furent consultées par les Pères du Concile tenu en 649 contre les Monothélites (2). Les Actes de ce concile permettent de reconstituer en partie le catalogue des principaux ouvrages que possédait alors le Latran (3). Dès le VIe siècle, l'Église de Rome avait l'habitude d'envoyer des livres aux autres Églises ; c'est ainsi que S. Grégoire en envoya en Angleterre ; de ce pays est revenu le précieux « codex Amiatinus » de la Vulgate, conservé maintenant à Florence (4). Martin Ier, en 649, se plaignait, dans une lettre à un évêque, que la bibliothèque apostolique eût été de la sorte très appauvrie : « Codices jam exinaniti sunt a nostra bibliotheca. »

Au VIIIe siècle, d'autres archives furent formées au Vatican, « scrinium confessionis S. Petri ». Celles du Latran n'en continuèrent pas moins d'exister, et le *Liber pontificalis* en fait mention expresse à propos des travaux du pape Zacharie : « Ante scrinium Lateranense fecit porticum atque turrim, portas aereas atque cancellos, et... super turrim triclinium et cancellos aureos construxit ubi et orbis terrarum descriptionem depinxit atque diversis versiculis ornavit » (5). Au XIe siècle, pour les mettre plus en sûreté, on les transféra, en tout ou en partie, près du Forum. Il y avait là un « episcopium », bâti par Jean VII, qui s'étendait de Sta Maria Antiqua au Palatin, et qui était fortifié. Urbain II s'y réfugia en 1088. Les archives y furent déposées dans une tour, « turris chartularia », dont parlent le Cal Deusdedit (1086-1087) dans sa collection de canons, Albinus Scholaris (1182-1187) et le *Liber censuum* de Cencius Camerarius (1189-1192). Elles con-

1. *Praef.* Cf. ibid., l. IV, 71 (*P. L.*, t. LXXV, col. 62,223).
2. Cf. Mansi, X, p. 890.
3. Cf. de Rossi, *De origine, historia, indicibus scrinii et bibliothecae Sedis Apostolicae*, p. LXVIII.
4. Le manuscrit porte cette mention : « Ceolfridus Brittonum extremis de finibus abbas. » Cet abbé mourut en 716. Cf. de Rossi, *op. cit.*, p. LXXVI-LXXVII.
5. *Lib. pontif.*, in vit. Zachariae.

tinuaient à dépendre du palais de Latran. Innocent III, ayant construit un nouveau palais près de St-Pierre, y transporta à son tour une partie des archives; plus tard, sous Boniface VIII (1295), fut dressé le premier catalogue. Au commencement du XIVe siècle, la bibliothèque suivit les papes dans leurs changements de résidence ; elle alla d'abord à Pérouse avec Benoît XI (1304), puis à Avignon, d'où elle ne revint pas. La Bibliothèque actuelle du Vatican fut fondée par Eugène IV et enrichie par Nicolas V, Sixte IV et plusieurs autres papes [1].

1. Voir la description qu'en donne pour cette époque M. Guiraud, *L'Église et les origines de la Renaissance*, p. 167-169, 221-227.





Chapitre deuxième.

ST-PIERRE DU VATICAN [1].

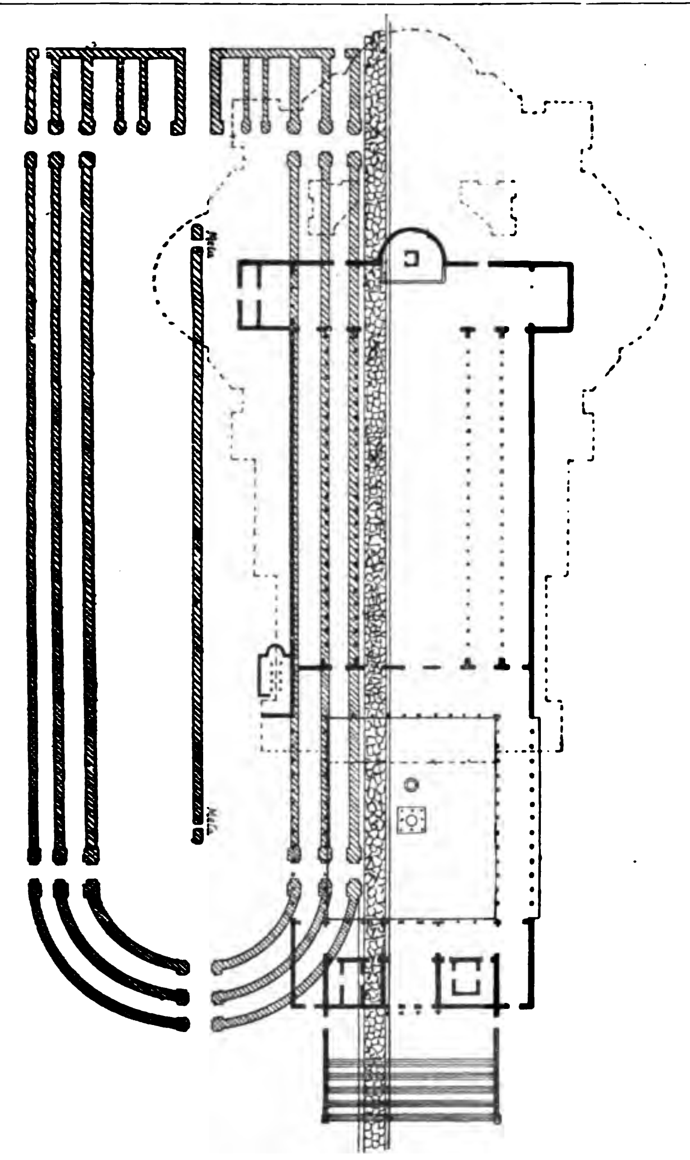
§ I. Le tombeau de S. Pierre et la basilique Constantinienne.

LA basilique Vaticane a été construite sur le tombeau même de S. Pierre. L'authenticité de ce tombeau n'est pas contestable, car les témoignages qui la prouvent remontent presque à la mort même de l'apôtre : le plus ancien, celui du prêtre Caius [2], est du commencement du IIIe siècle, et sans aucun doute il représente la tradition du IIe. Il y a lieu de croire, malgré l'opinion moderne qui le place sur le Janicule, que le lieu du martyre de S. Pierre fut le même que celui de sa sépulture [3]. Le corps de S. Pierre est toujours resté dans son tombeau primitif, sauf pendant un court laps de temps, pendant la persécution de Valérien [4].

Cette partie du Vatican était en relation avec les jardins de Néron, qui s'étendaient au-delà du « pons Aelius » (pont St-Ange) et étaient traversés par la Via Cornelia. C'est là que furent immolées les premières victimes des persécutions [5]. Au milieu des jardins, il y avait un cirque, dont on peut déterminer l'emplacement exact : l'obélisque qui orne le milieu de la place, et qui se trouvait autrefois près de la sacristie de St-Pierre, marquait le centre du cirque : il existe encore quelques restes des murs ; enfin on a reconnu les traces de la « Via Cornelia » qui le longeait. S. Pierre fut

---

1. Cf. Borgia, *Vaticana confessio B. Petri Principis Apostolorum*, Rome, 1776 ; — Fontana, *Il tempio vaticano*, Roma, 1694 ; — Rohault de Fleury, *Les Saints de la messe*, Paris ; — Mortier, *St-Pierre de Rome*, Tours, 1900.
2. Dans Eusèbe, *Hist. eccles.*, l. II, c. 25 (*P. G.*, t. XX, col. 209).
3. Cf. *Éléments d'archéologie chrétienne*, II, *Les catacombes romaines*, p. 30.
4. Cf. *Éléments*, etc., I, *Notions générales*, p. 50.
5. Tacite, *Ann.*, XV, 44.



LE CIRQUE DE NÉRON ET LES DEUX BASILIQUES DE ST-PIERRE [1].

1. Les lignes hachées représentent le cirque ; les lignes noires, la basilique constantinienne ; le pointillé, la basilique moderne.

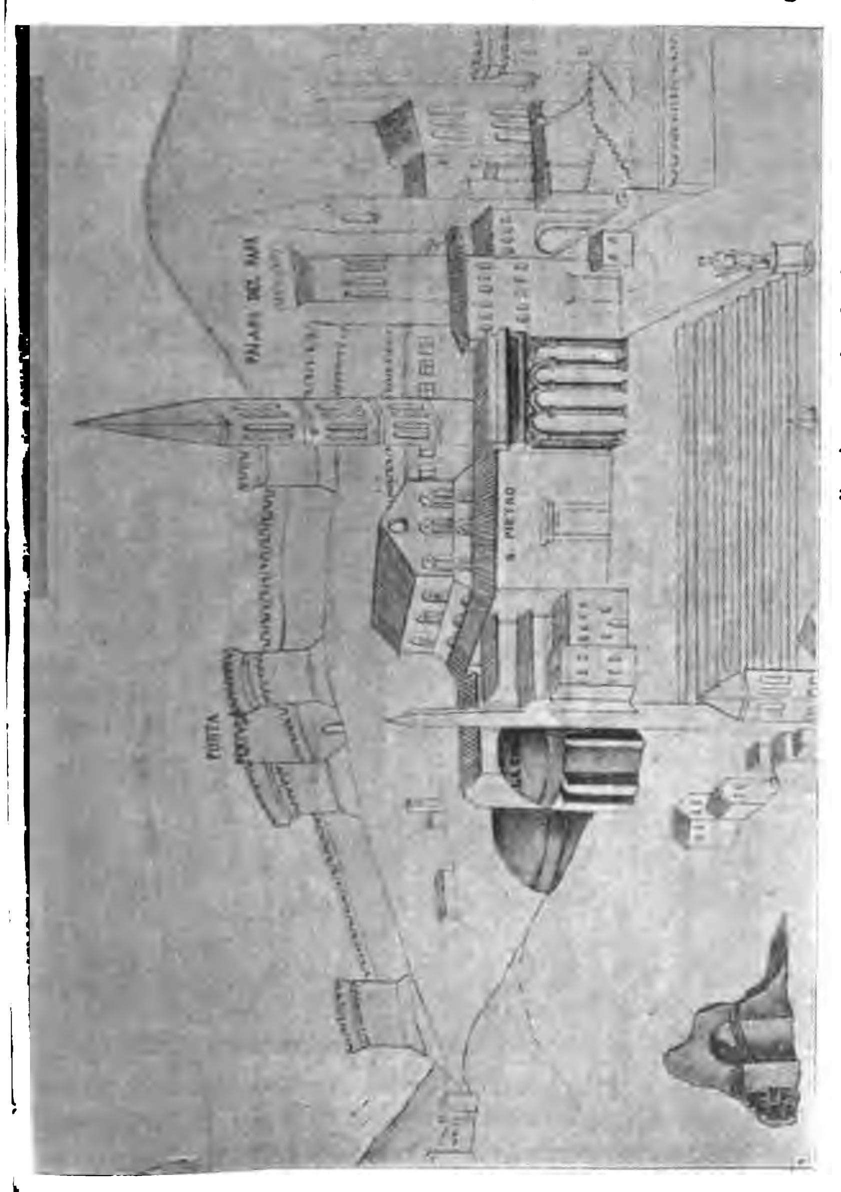
enterré de l'autre côté de cette voie, dans une propriété chrétienne ; des colombaires païens s'élevaient à côté, de sorte que l' « area » du tombeau devait être très restreinte, et que le cimetière primitif dut être un cimetière en plein air. Anaclet construisit sur ce tombeau une « memoria beati Petri » (1), c'est-à-dire un oratoire. Autour du premier pape furent déposés ses successeurs du Ier et du IIe siècle, excepté S. Clément qui mourut en Chersonèse. On n'a rien retrouvé de leurs monuments, si ce n'est une inscription avec le nom de LINVS qui devait être, au jugement de M. de Rossi, celle du pape S. Lin (2). Au IIIe siècle, la sépulture papale fut transportée sur la voie Appienne, au cimetière de St-Calixte.

La première basilique fut bâtie par Constantin, ainsi que celle du Latran, St-Paul, St-Laurent, Ste-Agnès, Sts-Pierre et Marcellin. Au XVe et au XVIe siècle, elle a été entièrement détruite ; on en a seulement sauvé quelques débris, dispersés ensuite de divers côtés. Mais avec ces débris, avec les descriptions que nous en donnent le *Liber pontificalis* (3) et les auteurs plus récents, avec les textes épigraphiques que nous ont heureusement conservés les recueils, comme celui d'Einsiedeln, nous pouvons la reconstituer approximativement.

Son niveau correspondait à celui des cryptes actuelles. En avant étaient le vestibule et l' « atrium », à peu près sur la place moderne. Paul Ier (VIIIe siècle) décora le vestibule d'une mosaïque représentant les Apôtres. A gauche s'élevaient l'oratoire de Ste-Marie-in-Turri, et en dehors l'église de St-Apollinaire; à droite, le clocher. Des colonnes de marbre entouraient l' « atrium » ; à la partie antérieure on voyait la grande composition en mosaïque de Giotto, dont un fragment est fixé dans le vestibule de la basilique moderne. Il y avait là les tombeaux d'Othon II et du roi saxon Cedwal, dont Bède (4) nous a transmis l'inscription. Au milieu se dressait une fontaine en bronze.

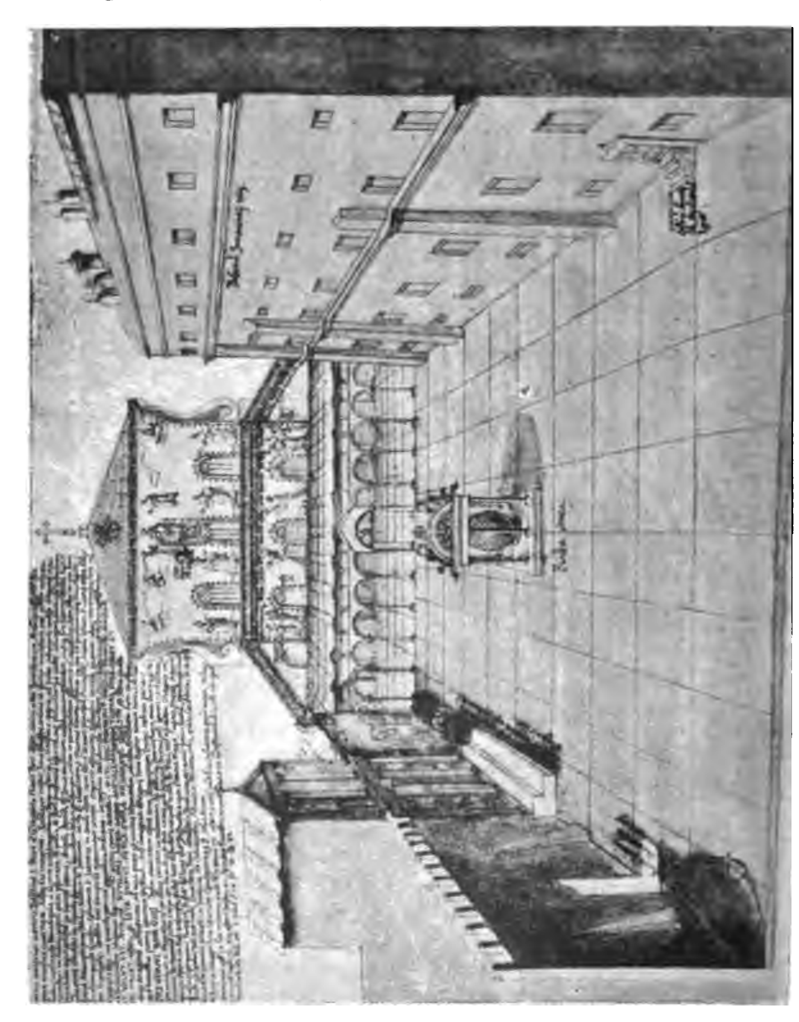
1. *Lib. pontif.*
2. Cf. *Éléments*, etc., II, *Les Catacombes romaines*, p. 32.
3. In vit. Sylvestri.
4. *Historia eccles.*, l. V, c. 7 (*P. L.*, t. XCV, col. 237.)

Plusieurs dessins de la façade nous ont été conservés. Un manuscrit du XIe ou du XIIe siècle, celui de Eton-College,



LE VATICAN AU MOYEN-AGE, d'après un ancien dessin.

nous la montre ornée d'une mosaïque représentant l'Agneau de Dieu entre les animaux symboliques des Évangélistes ; sur les angles extrêmes du tympan étaient deux paons en bronze,



différents de ceux qui accompagnaient, dans l' « atrium », la célèbre « pigna » près de la fontaine de la purification (1).

1. Cf. Grisar, *Analecta romana*, t. I, XI.

Pour l'intérieur, nous avons, entre autres, les dessins d'Alfarano et de Grimaldi (1), d'un manuscrit du Soane Museum, de Jean Foucquet (2), la fresque des cryptes de St-Pierre. Celle de St-Martin-des-Monts est assez fantaisiste.

L'entrée même de la basilique fut ornée par Grégoire IX



FAÇADE DE LA BASILIQUE VATICANE AU XIe SIÈCLE.
(Ms. de Farfa.)

d'une mosaïque et d'une inscription. Cinq portes donnaient accès aux nefs : à gauche, la « porta judicii », près de laquelle

1. Biblioth. Vat. Cf. Müntz, *Ricerche intorno ai lavori archeologici di G. Grimaldi*, p. 38.
2. Cf. Durieu, *Vue de l'ancien St-Pierre de Rome*, dans les *Mélanges J. B. de Rossi*, p. 221 sq.

étaient enterrés Hadrien Ier et Sergius Ier ; c'était la porte par laquelle entraient les convois funèbres ; — puis, en allant vers la droite, la « porta argentea », revêtue de plaques d'argent auxquelles on substitua plus tard des lames de bronze : ce nom fit croire au peuple qu'il y avait aussi une porte d'or, à laquelle auraient été attachées des indulgences spéciales ; mais toutes les recherches qu'on fit sous Alexandre VI pour retrouver cette porte n'aboutirent à rien ; c'est alors que le pape fit construire la « porta Sancta », qui ne s'ouvre que pour le jubilé (1) ; — la « porta romana » ; — la « porta ravenniana » ; — enfin la « porta guidonea », par laquelle on pénétrait dans l'oratoire de Jean VII. Cet oratoire fut construit au VIIIe siècle en l'honneur de la T. Ste Vierge ; on l'appelait aussi « oratorium SS. Sudarii », « oratorium Veronicae », parce qu'on y conservait la célèbre relique de la Ste Face, le « Volto Santo ». Au XVIIe siècle, il fut détruit, et les débris des œuvres d'art qui l'ornaient furent dispersés de tous côtés ; on en retrouve dans les cryptes vaticanes et dans diverses églises, à Rome et même à Florence.

La basilique avait cinq nefs. D'abord complètement libres, elles furent au moyen-âge remplies d'autels ; on en adossa même aux colonnes, comme il y en a encore à l' « Ara caeli ». A l'extrémité de la grande nef s'élevait l'arc triomphal. Constantin y avait fait tracer une inscription qui rappelait la suprématie de S. Pierre :

Quod duce te mundus surrexit in astra triumphans
Hanc Constantinus victor tibi condidit aulam.

Une autre inscription accompagnait la mosaïque placée par le même empereur au fond de l'abside :

Iustitiae sedes fidei domus aula pudoris
Haec est quam cernis pietas quam possidet omnis
Quae patris et filii virtutibus inclyta gaudet
Auctoremque suum genitorem laudibus aequat.

Une autre mosaïque fut ajoutée à celle-ci par Innocent III. Elle représentait Notre-Seigneur sur un trône entre S. Pierre

1. Cf. Boudinhon, *Le jubilé*, 1900.

PLAN DE LA BASILIQUE CONSTANTINIENNE.

116-117

et S. Paul, des cerfs se désaltérant aux sources de l'Évangile, la croix et l'agneau mystique, le pape, et une femme, symbole de l'Église romaine ; l'inscription, en vers léonins, était ainsi conçue :

Summa Petri sedes est haec sacra principis aedes
Mater cunctarum decor et decus ecclesiarum
Devotus Christo qui templo servit in isto
Flores virtutis capiet fructusque salutis [1].

Deux escaliers donnaient accès au « presbyterium ». Comme il était au-dessus, tandis que le tombeau de S. Pierre était au-dessous du niveau de la basilique, les pèlerins pouvaient facilement apercevoir ce tombeau ; il suffisait, dit Grégoire de Tours [2], d'ouvrir les grilles qui fermaient la « fenestella confessionis » : « Qui orare desiderat remotis cancellis accedit super sepulchrum. » Pour ne pas déplacer un monument objet de la vénération universelle [3], on n'avait pas élevé l'autel papal juste au milieu de la basilique, il était un peu incliné sur l'axe de la nef. Un autre petit autel se dressait en avant de la « fenestella » [4].

Constantin et Ste Hélène ornèrent le sarcophage même d'une croix d'or sur laquelle était tracée cette inscription : « Constantinus aug. et helena aug. hanc domum regalem (auro decorant quam) [5] simili fulgore coruscans aula circumdat. »

La confession, isolée dès l'origine comme aujourd'hui, est toujours restée à la même place ; on a seulement un peu avancé l'autel papal. Un grand nombre de lampes en or brûlaient autour. Toutes les merveilles dont la piété des papes, des souverains et des peuples, s'était plu à l'enrichir ont disparu, soit au IXe siècle, par le fait des Sarrasins, soit au moment du sac de Rome, en 1527.

La nef transversale qui séparait l'abside des cinq nefs

1. *Itin. d'Einsiedeln.*
2. *Miraculor.* lib. I, c. 28. (*P. L.*, t. LXXI, col. 728-729).
3. S. Jér., *De viris inlustribus*, I (*P. L.*, t. XXIII, col. 609).
4. Cf. Grisar, *Analecta rom.*, t. I, p. 302-304.
5. Restitution de M. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1a, p. 200.

renfermait, au fond, à droite, le baptistère entouré de colonnes et formant une sorte de portique ; à gauche, l'autel des Sts-Procès-et-Martinien. Le baptistère était l'œuvre de S. Damase ; voyant que les eaux qui descendaient de la colline s'infiltraient dans les tombeaux, ce pape les réunit et s'en servit pour alimenter la fontaine baptismale, ainsi que le rappelle l'inscription commémorative composée par lui et maintenant encore visible dans les cryptes de St-Pierre :

CINGEBANT LATICES MONTEM TENEROQVE MEATV
CORPORA MVLTORVM CINERES ATQVE OSSA RIGABANT
NON TVLIT HOC DAMASVS COMMVNI LEGE SEPVLTOS
POST REQVIEM TRISTES ITERVM PERSOLVERE POENAS
PROTINVS AGGRESSVS MAGNVM SVPERARE LABOREM
AGGERIS IMMENSI DEIECIT CVLMINA MONTIS
INTIMA SOLLICITE SCRVTATVS VISCERA TERRAE
SICCAVIT TOTVM QVIDQVID MADEFECERAT HVMOR
INVENIT FONTEM PRAEBET QVI DONA SALVTIS
HAEC CVRAVIT MERCVRIVS LEVITA FIDELIS

Deux édifices ronds étaient attenants à l'abside, mais en dehors de la basilique. L'un était le mausolée construit vers la fin du IVe siècle par Valentinien II pour lui et sa famille, « mausoleum Augustorum ». C'était probablement une imitation du mausolée d'Auguste sur la voie Flaminienne. Sous Paul III on y retrouva le sarcophage et le magnifique trésor de l'impératrice Marie, fille de Stilicon et femme d'Honorius [1]. Ce mausolée devint l'église de Ste-Pétronille, quand Paul Ier y transporta le corps de cette Sainte. — L'autre édifice rond, l'église de St-André, était d'une époque postérieure ; il fut bâti par le pape Symmaque, au Ve siècle, près de l'obélisque de Néron, au milieu de la « spina » du cirque impérial. Cette église subsista jusqu'au temps de Sixte V.

D'autres monuments, tout à fait indépendants, s'élevaient dans le voisinage. Ainsi le mausolée des Anicii Probi, qui fut détruit au XVe siècle par Nicolas V ; nous avons heureu-

1. Cf. Bosio, *Rom. sott.*, l. II, c. 7 ; — de Rossi, *Bullett.*, 1863, p. 53-56.

sement une copie de l'inscription dans les manuscrits de Maffeo Veggio (1); — les monastères de St-Étienne-le-Majeur et de St-Étienne-le-Mineur, dont il reste un souvenir dans le nom et l'église de St-Étienne-des-Abyssins; — le monastère de St-Martin-de-Tours, où fut vénérée jusqu'au XVe siècle la statue en bronze de S. Pierre conservée dans la basilique moderne.

Le pape avait près de St-Pierre une maison, un « episcopium », dans lequel un appartement était réservé aux empereurs qui venaient se faire couronner.

La bourgade créée ainsi autour de la basilique était, comme celle de St-Paul, reliée à la ville par un portique, le « porticus S. Petri ». Vers le milieu du IXe siècle, Léon IV l'annexa à la ville et en forma la « civitas Leoniana ».

§ II. La basilique moderne et les cryptes Vaticanes (2).

La basilique nouvelle fut commencée par Nicolas V. L'ancienne était alors en si mauvais état que les pèlerins qui vinrent au jubilé de 1450 en furent très choqués; il est probable que le pape entendit aussi d'autres plaintes au moment du couronnement de Frédéric III (1452). On se borna d'abord à démolir le mausolée des Anicii afin de prolonger la basilique. A cause des dépenses énormes que devait entraîner la reconstruction, les travaux ne tardèrent pas à être suspendus (1455), Sixte IV éleva même une nouvelle chapelle du chœur. Mais Jules II consomma la destruction, avec le concours de Bramante (3). Raphaël, Sangallo, Michel-Ange succédèrent à ce dernier dans la direction des travaux. Paul V acheva la

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. Ia, p. 111-113, 348-349.

2. Cf. Cancellieri, *Descrizione della basilica Vaticana con una biblioteca degli autori che ne hanno trattato*, Roma, 1788; — Mignanti, *Istoria della sacrosanta patriarcale basilica Vaticana*, Roma, 1867.

3. Bramante avait la réputation d'être un grand démolisseur. On l'avait surnommé « maestro Guastante, maestro Ruinante ». Le véritable vandalisme qu'il montra dans la destruction de la basilique Vaticane souleva de légitimes protestations. Michel-Ange se plaignit vivement au pape de ce qu'on laissait tomber et se briser de magnifiques colonnes qu'il eût été peu coûteux de conserver et qu'il serait bien difficile de remplacer.

façade, œuvre médiocre de Maderno (1605), et Alexandre VII construisit la colonnade.

Dans le vestibule ou « narthex », il y a plusieurs monuments intéressants au point de vue archéologique. D'abord l'épitaphe composée par ordre de Charlemagne pour le tombeau d'Hadrien Ier. Elle était dans l'ancienne basilique, et on l'a fixée sur la paroi du vestibule de la nouvelle, à gauche de la porte d'entrée. Le style très littéraire de cette inscription a fait croire à M. de Rossi qu'elle avait Alcuin pour auteur ; et il a trouvé dans la nature de la pierre sur laquelle elle est gravée, une preuve qu'elle fut exécutée en France même. C'est Charlemagne qui parle et fait l'éloge de son ami :

HIC PATER ECCLESIAE ROMAE DECVS INCLITVS AVCTOR
HADRIANVS REQVIEM PAPA BEATVS HABET
. . . .
POST PATREM LACRIMANS CAROLVS HAEC CARMINA SCRIPSI
TV MIHI DVLCIS AMOR TE MODO PLANGO PATER
TV MEMOR ESTO MEI SEQVITVR TE MENS MEA SEMPER
CVM CHRISTO TENEAS REGNA BEATA POLI
TE CLERVS POPVLVS MAGNO DILEXIT AMORE
OMNIBVS VNVS AMOR OPTIME PRAESVL ERAS
NOMINA IVNGO SIMVL TITVLIS CARISSIME NOSTRA
HADRIANVS CAROLVS REX EGO TVQVE PATER [1].

Le style épigraphique du VIe et du VIIe siècle, même du commencement du VIIIe, était loin de cette perfection ; il y eut sous Charlemagne une sorte de renaissance littéraire. C'est sous l'influence de cette même renaissance qu'ont été composés, dans un but d'étude, les premiers recueils épigraphiques, entre autres le célèbre recueil d'Einsiedeln.

En face de cette inscription il faut remarquer la mosaïque appelée « navicella di S. Pietro ». C'est un fragment d'une grande composition de Giotto (XIIIe siècle), dont les débris ont été dispersés dans la villa Torlonia (aujourd'hui villa Poli sur la via Prenestina) et ailleurs. La partie droite fut recouverte jusqu'à ces dernières années d'autres mosaïques.

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. Ia, p. 411 ; *L'inscription du tombeau d'Hadrien Ier*, dans les *Mélanges de l'École française*, 1888, p. 478 sq.

Des restes d'une mosaïque analogue ont été découverts sur la façade latérale de l'église d'Ara caeli.

Plusieurs inscriptions du moyen âge, également fixées dans le vestibule, concernent des donations de fonds faites à St-Pierre. L'énumération de ces « massae » a une certaine importance pour la topographie de la campagne romaine à la même époque.

On entre dans la basilique par plusieurs portes. Celle du milieu, en bronze, fut fondue sous Eugène IV (XVe siècle) par la célèbre artiste grec Philarète. L'inscription fait allusion au Concile de Florence :

VT GRAECI ARMENI AETIOPES HIC ASPICE VT IPSA
ROMANAM AMPLEXA EST GENS IACOBINA FIDEM
SVNT HAEC EVGENI MONIMENTA ILLVSTRA QVARTI
EXCELSI HAEC ANIMI SVNT MONIMENTA SVI

Les bas-reliefs représentent Notre-Seigneur entre S. Pierre et Eugène IV, et le martyre des deux Apôtres d'après les opinions qui commençaient à avoir cours : les deux « metae » sont figurées par la pyramide de Cestius et celle qui s'élevait près de Ste-Marie Transpontine. Au-dessus, des épisodes du pontificat d'Eugène IV, le Concile de Florence, l'entrée solennelle de Paléologue et du patriarche à Florence, l'entrée du pape à Rome par la porte du Peuple.

Laissant à d'autres le soin de décrire toutes les œuvres d'art modernes qui ornent l'intérieur de la basilique, nous ne parlerons ici que des monuments anciens, proprement archéologiques.

Dans la première chapelle à droite, celle de la Pietà, nous remarquons une colonne de marbre, décorée de branches de vigne, qui fit partie de l'ancienne confession ; d'après l'inscription qui l'accompagne, elle viendrait du temple de Jérusalem, et Notre-Seigneur s'y serait appuyé soit pour prier, soit pour prêcher. Il y a dans la même chapelle le sarcophage d'Anicius Probus (395), avec les figures des Apôtres et une inscription rappelant la noblesse de ce personnage.

La chapelle du T. S.-Sacrement renferme le monument

sépulcral de Sixte IV, fondu par Pollaiuolo. C'est dans ce monument que repose le corps de Jules II, neveu de Sixte IV.

Plusieurs sarcophages anciens ont été placés sous les



PORTE PRINCIPALE DE ST-PIERRE.

autels modernes, ceux par exemple de Ste Pétronille, de S. Léon IV, de S. Grégoire. Celui de l'empereur Othon II forme l'urne baptismale. La colonne de la chapelle de St-Léon,

qui porte une image très vénérée de la T. SteVierge, provient aussi de la basilique constantinienne.

De l'ancien trésor il ne reste que bien peu de chose. On y peut remarquer la célèbre croix vaticane, travail du VIe siècle, exécuté par ordre de l'empereur Justin II (565-578) dont le nom est gravé dessus (1) ; — un tableau en bois représentant le Sauveur entre S. Pierre et S. Paul ; ce tableau n'a pas été fait par Constantin, comme on l'a dit quelquefois ; il est du IXe siècle, porte des inscriptions slaves, et fut donné au tombeau de S. Pierre par SS. Cyrille et Méthode ; comme S. Cyrille s'appelait aussi Constantin, on voit d'où a dû venir la confusion (2) ; — enfin la fameuse relique de la Ste Face. Il semble qu'elle se rattache aux Actes apocryphes de S. Pierre. Quoiqu'elle soit certainement très ancienne, on n'en trouve pas mention dans les documents avant le XIe siècle ; le premier qui en parle est Bernard de Soracte. Les reproductions qu'on en fait sont ordinairement fantaisistes ; sur l'original on ne voit plus guère que quelques traces.

Non moins précieux que ces trésors sont le TOMBEAU même de S. Pierre, la CHAIRE et la STATUE de l'Apôtre.

Quand, au XVIe siècle, on démolit l'ancienne basilique, on eut soin de préserver l'autel et la confession. Mais lorsque ensuite on voulut édifier l'autel nouveau, les travaux de fondation amenèrent quelques dérangements dans le sol ; il se fit une rupture, et plusieurs assistants purent apercevoir la croix d'or placée par Constantin sur le sarcophage de l'Apôtre. Le pape Clément VIII, averti, s'y rendit avec les cardinaux Bellarmin et Antoniano ; il avait d'abord l'idée de faire pousser les fouilles et dégager le tombeau ; mais craignant peut-être de ne rien trouver par suite de quelque profanation, il laissa les choses dans l'état ; il fit même combler l'ouverture en y jetant une grande quantité de matériaux (3).

---

1. LIGNO QVO CHRISTVS HVMANVM SVBDIDIT HOSTEM
DAT ROMAE IVSTINUS OPEM ET SOCIA DECOREM.

Cf. Borgia, *De cruce Vaticana ex dono Justini Augusti*, etc., Rome, 1779.

2. Cf. art. de Jelic, dans la *Römische Quartalschrift*, 1892, p. 83 sq. et pl. V.

3. Cf. Bonanni, *Numismata templi Vaticani*, p. 149 ; — Borgia, *Vaticana confessio B. Petri principis Apostolorum*, Rome, 1776.

L'état actuel de la confession a été décrit par Sarti et Settelle (1840). Plus récemment le P. Grisar a fait des recherches dont il a publié les résultats dans le tome Ier de ses

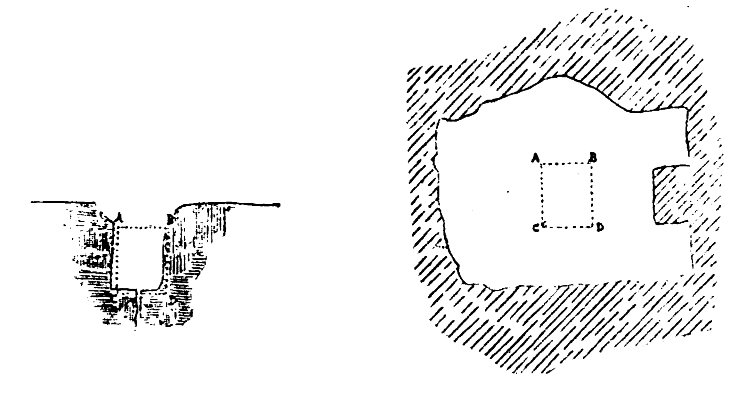


CONFESSION DE ST-PIERRE (d'après le P. Grisar).

Analecta romana [1]. Le sarcophage est au-dessous de l'autel papal. Quand on a franchi la porte de bronze qui fait face

1. Pag. 259 sq.

à la statue de Pie VI, on se trouve dans une petite chambre oblongue terminée par une abside que décore une mosaïque représentant le Sauveur (XIIIe siècle) et les apôtres Pierre et Paul (XVIIe siècle). Dans le pavé de cette chambre, au-dessous de l'autel, on voit l'ouverture d'un puits, près de laquelle sont déposés les palliums avant d'être envoyés aux archevêques. Les *Ordines romani* du moyen âge rapportent que le pape, le jour de la fête de S. Pierre, retirait un encensoir placé dans ce puits l'année précédente, partageait les charbons entre les assistants, et remettait un autre encensoir (1). Les personnes qui désiraient avoir des objets ayant touché au tombeau de l'apôtre, « memoriae apostolorum », obtenaient qu'on descendît de même ceux qu'elles présen-



LE PUITS DE LA CONFESSION (d'après le P. Grisar).

taient. Au IVe siècle, Rufin demandait de ces reliques pour une basilique de Chalcédoine ; S. Grégoire le Grand en parle dans ses lettres (2) ; une inscription de la basilique de Carthage mentionne celles que l'on y possédait. Tous ces usages sont indiqués dans le *Liber pontificalis*, à la biographie de Léon III (VIIIe siècle). Le dallage de la chambre de la confession a toujours été très ornementé. Il était autrefois

1. Sindone et Martinetti (*Della sacrosanta basilica di S. Pietro*, 1750, p. 81) rapportent que, ce puits leur ayant été ouvert, ils remarquèrent sur les parois des traces de fumée, et près du bord un clou solidement enfoncé, capable de supporter un objet assez pesant.

2. *Ep.*, l. IV, ep. 30 ad Constant. (*P. L.*, t. LXXVII, col. 701 sq.)

formé de lames d'argent. Actuellement il est recouvert de bronze doré présentant l'image de la croix, de la tiare, des clefs et de la colombe. L'un des carrés formés par les bras de la croix est une porte qui recouvre l'ouverture du puits. Cette décoration remonte à Innocent X (XVII[e] siècle). La « fenestella confessionis » fut placée par Innocent III (XIII[e] siècle). Le sarcophage même de l'Apôtre se trouve au-dessous du petit puits. La grille dorée qui ferme la chambre de la confession a été faite sous Innocent III. A la partie supérieure on lit ces quatre vers :

+ SIC CVM DISCIPVLIS BIS SEX CHRISTVS RESIDEBIT
CVM REDDET POPVLIS CVNCTIS QVOD QVISQVE MEREBIT
+ TERCIVS HOC MVNVS DANS INNOCENTIVS VNVS
SIT COMES IN VITA TIBI PETRE COHISRAELITA.

Et au-dessous le nom de l'artiste : + OBERT · A · G. Cet Ubertus est le même qui, sous Célestin III, successeur d'Innocent III, exécuta les portes de bronze de la chapelle de St-Jean l'évangéliste dans le baptistère de Latran.

LA CHAIRE DE S. PIERRE est le plus important souvenir de l'apôtre, après son tombeau. Quelques témoignages anciens font allusion à ce monument. Ainsi les paroles de S. Optat de Milève (1) : « Numquid potest dicere in cathedra Petri ? quam nescio si vel oculis novit et ad cujus memoriam non accedit quasi schismaticus ? » Et, pour le VII[e] siècle au moins, les indications des Itinéraires : « Ibi quoque juxta eamdem viam (Corneliam) sedes Apostolorum (2). » Nous ignorons où était cette chaire à l'origine. J'ai montré, dans une récente étude sur la « sedes ubi prius sedit S. Petrus (3) », qu'il y a des raisons de l'attribuer au cimetière de Priscille, d'où elle aurait pu être, au VII[e] siècle, transportée au Vatican. On a supposé que c'était le siège même dont se servit S. Pierre chez Pudens, la chaise curule de Pudens : c'est une fantaisie, enregistrée pour la première fois au

1. *De schismate Donatistarum*, l. II, 4 (*P. L.*, t. XI, col. 951).
2. *De locis SS. Martyrum.*
3. *Nuov. bullett.*, 1901, p. 71 sq., 277 sq.

XVIIe siècle par Febeo [1]. On a aussi dit dans le sens contraire des choses tout à fait fantaisistes : on a prétendu, par exemple, que cette chaire était païenne, lady Morgan a même affirmé que l'inscription gravée dessus était arabe et contenait une profession de foi mahométane. M. de Rossi a pu l'étudier à loisir en 1867, quand Pie IX la fit tirer du monu-



CHAIRE DE ST-PIERRE.

ment construit par Alexandre VII et exposer dans la chapelle du T.-St-Sacrement. Il a constaté que la chaire actuelle n'a pas la forme des chaises curules antiques ; elle est byzantine et a dû être faite vers le VIe siècle. Quatre ou cinq petits

1. Phoebeus, *De identitate cathedrae S. Petri in qua Romae primum sedit et de antiquitate et praestantia solemnitatis cathedrae Romanae*, Rome, 1666.

fragments tout rongés y sont enchâssés : c'est sans doute tout ce qui reste de la chaire primitive. Les décorations sont en ivoire et de style classique ; elles représentent les travaux d'Hercule. On ne les eût pas laissées si la chaire était primitive, si même elle datait du IIIe ou du IVe siècle ; au VIe, elles ne pouvaient plus avoir aucune signification païenne. On n'a d'ailleurs découvert aucune trace d'inscription arabe (1).

On a fait également les suppositions les plus diverses relativement à la STATUE DE S. PIERRE. Les uns ont voulu y voir un Jupiter transformé : hypothèse inadmissible, car d'un Jupiter nu on n'aurait pu faire un S. Pierre drapé, à moins de fondre le bronze (2) ; celle-ci ne peut pas même être, comme le croyait le card. Bartolini (3), du temps de Philippe (IIIe siècle). D'autres la font remonter seulement au moyen âge (4). On a dit aussi que ce serait un ouvrage du temps de Léon Ier (Ve siècle). Cette opinion est plus vraisemblable, car on peut certainement reconnaître dans le monument des traces de style antique ; elle est acceptée par les savants allemands Platner et Bunsen (5). Peut-être S. Léon Ier fit-il faire cette statue après avoir chassé Attila, car on sait qu'après la libération de Rome, il manifesta envers S. Pierre une vive reconnaissance. On avait pensé qu'elle avait pour auteur un artiste byzantin ; on se fondait sur une inscription grecque que l'auteur du manuscrit d'Einsiedeln a vue « IN IGONA SCI PETRI ». Cette inscription se rapporte plutôt à une statue de S. Pierre honorée à Pavie ; le reste du document concerne en effet cette ville (6). La statue du Vatican était placée primitivement dans l'oratoire de St-Martin ; elle fut ensuite transportée dans la chapelle des Sts-Procès et Martinien ; sa

1. Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1867, p. 33 sq. — Mgr Duchesne ne croit pas pouvoir admettre toutes les conclusions de M. de Rossi, par rapport à la fête de la Chaire de S. Pierre. Cf. *Origines du culte chrétien*, p. 268, not. 3.

2. Torrigio, *Le Sacregrotte Vaticane*, Viterbo, 1618, p. 104.

3. *Della celebratissima statua di bronzo del principe degli apostoli*, Roma, 1867, p. 9.

4. Wickhoff, *Zeitschrift für bildende Kunst*, 1890, p. 109 sq.

5. *Beschreibung der Stadt Rom*, II, p. 167-177. Cf. Marucchi, *S. Pietro e S. Paolo in Roma*, 1900, p. 169 sq. Le P. Grisar (*Analecta romana*, t. I, XV) reconnaît aussi que cette statue se rattache à l'ancienne sculpture chrétienne.

6. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1^a^, p. 33.

place actuelle a été déterminée par Paul V. Certains pensent qu'elle est citée dans une lettre de Grégoire II à Léon



STATUE DE S. PIERRE EN BRONZE.

l'Isaurien ([1]) : l'empereur ayant menacé d'envoyer des soldats pour la détruire, le pape lui déclare que le peuple saura la

1. *Ep.* XII (*P. L.*, t. LXXXIX, col. 519-520.)

défendre et qu'il ne répond pas du sang qui pourra être versé. Toutefois il n'est pas absolument prouvé qu'il ne s'agisse pas d'une image autre que la statue en bronze actuellement vénérée.

L'autre statue de S. Pierre, en marbre, qui se voit dans les grottes Vaticanes, est une statue ancienne, dont la tête et les bras ont été changés à une époque relativement récente, peut-être au commencement de la Renaissance.

Enfin un certain nombre de souvenirs de l'ancienne basilique sont conservés dans les CRYPTES VATICANES (1). Ces vastes cryptes sont divisées en deux parties : les « grotte nuove », qui représentent à peu près la projection de la coupole ; et les « grotte vecchie », qui s'étendent au-delà jusqu'à la chapelle du T. S.-Sacrement. Les premières ont la forme d'un hémicycle sur les bords duquel s'ouvrent trois chapelles ; les secondes, la forme d'un long rectangle partagé en trois nefs par des piliers de maçonnerie. Quatre escaliers, construits par Urbain VIII, y conduisent ; ils correspondent aux quatre grandes statues qui regardent la confession. On descend ordinairement par celui de Ste-Véronique.

Plutôt que de donner une description complète des Cryptes Vaticanes (2), il suffira d'indiquer ici les plus importants des monuments qu'elles renferment. Elles constituent un véritable musée, malheureusement un musée où règne le plus parfait désordre. Impossible de deviner quel principe a présidé au classement des 238 numéros. Inscriptions, sarcophages, peintures, mosaïques, statues, se succèdent sans aucun souci de la chronologie : une inscription damasienne suit de près une mosaïque de Giotto et précède un fragment

1. Elles ont été étudiées par divers auteurs, notamment par le cardinal Borgia, *Vaticana confessio B. Petri*, Rome, 1776 ; Bonanni, *Numismata SS. Pontificum templi Vaticani fabricam indicantia*, Rome, 1700 ; Dyonisio, *Sacrarum Vaticanae basilicae cryptarum monumenta*, 2e éd., Rome, 1818 ; Sarti et Settele, *Ad Philip. Laur. Dyonisii opus de Vaticanis cryptis appendix*, Rome, 1840.

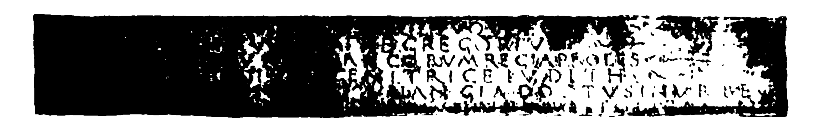
2. Placée ici, cette description serait trop longue, et il n'y aurait plus proportion entre ce chapitre et les suivants. J'avais pensé la donner à la fin du volume, parce qu'elle était, d'une part, difficile à trouver ailleurs, et parce que, d'autre part, elle complète ce qui a été dit de la basilique de St-Pierre. Mais elle formerait un appendice démesuré. Je préfère renvoyer à celle que vient de publier M. Dufresne, *Les Cryptes Vaticanes*, Desclée, 1902.

de sculpture du XVe ou du XVIe siècle ; des épitaphes du VIe siècle avoisinent un tombeau du XIIIe ; bien plus, les fragments d'un même monument sont dispersés de différents côtés, tandis que sont réunis sous un même chiffre des monuments qui n'ont absolument rien de commun.



FRAGMENT DE L'INSCRIPTION SÉPULCRALE DE NICOLAS Ier.

En groupant tous ces monuments suivant leurs analogies, on pourrait distinguer une collection épigraphique, une collection de sarcophages anciens, une collection d'objets ayant servi à l'ornementation de la basilique constantinienne ou de quelqu'une de ses parties, enfin une série de tombeaux de papes et d'autres grands personnages.



FRAGMENT DE L'INSCRIPTION SÉPULCRALE DE GRÉGOIRE V.

La collection épigraphique s'ouvre chronologiquement par l'inscription, déjà citée, que S. Damase plaça dans le baptistère et qui rappelle les travaux exécutés par ses soins (n° 47). Elle se poursuit jusqu'à la fin du XVe siècle. Les principaux éléments dont elle se compose sont 1° des épi-

taphes de papes (nos 26, 99, 108, 124, 125, 143, 168, 169), 2° des inscriptions consulaires (nos 36, 42, 45, 76, 77, 107, 108, 120, 121, 130, 138, 142, 144, 146, 155), 3° des inscriptions commémoratives d'événements très importants, comme celles qui rappellent le concile tenu à Rome sous Grégoire III (nos 10, 12) et la donation de la comtesse Mathilde (n° 74). Parmi les éloges de Souverains Pontifes, ceux de S. Nicolas Ier (n° 99), de Grégoire V (n° 108) et de Nicolas V (n° 168), méritent une attention spéciale, soit pour leur forme littéraire, soit pour les faits auxquels leur texte fait allusion. Du bel éloge de S. Grégoire le Grand (n° 125) il ne reste malheureusement que deux très petits fragments. Toutes les inscriptions consulaires, sauf deux, sont du Ve et du VIe siècle ; une des plus curieuses est celle qui mentionne le consulat de Bélisaire (n° 120) :

† HIC REQVIESCIT IN PACE IOANNIS VH
OLOGRAFVS PROPINE ISIDORI QVI VIX
ANN · PLVS M · XLV DEP X KALEN · IVNI
CONSVLATV VILISARI VC

Moins nombreux que les inscriptions, les sarcophages anciens (nos 7, 9, 108, 157, 159, 231) présentent pourtant un certain intérêt. L'un d'eux (n° 231) est même un monument de premier ordre, non seulement parce qu'il servit de tombeau à un célèbre personnage du IVe siècle, le préfet de Rome Junius Bassus, mais surtout parce que les sculptures dont il est orné en font un des plus beaux spécimens de l'art de cette époque. Elles représentent les scènes bibliques ordinaires, Adam et Ève, le sacrifice d'Abraham, Job, Daniel, la Passion de Notre-Seigneur, des miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec cette particularité qu'ils sont tous accomplis par un Agneau symbolisant le Sauveur [1]. Trois autres sarcophages antiques ont été employés pour la sépulture des papes Grégoire V (n° 108), Pie II (n° 159) et Pie III (n° 157).

1. Cf. *Éléments*, t. I, p. 332.

Plusieurs des fragments conservés dans les cryptes, monogramme (n° 3), croix (n°s 21, 44), statues (n°s 24, 35), peintures (n° 34), débris de sculptures (n°s 100, 176, 178-181, 198, 229), ont fait partie de l'édifice constantinien, sans qu'on puisse toujours savoir au juste quelle place ils y occupaient.



SARCOPHAGE DE JUNIUS BASSUS.

D'autres, mieux connus, ont appartenu ou à la confession (n°s 2, 220, 225-228, 230, 233, 234, 236-238), ou à la célèbre chapelle de Jean VII dont il a été question plus haut (n°s 8, 11, 27, 28, 32, 50, 132, 135, 217, 232), ou à la chapelle de la Ste-Lance qui s'élevait à gauche de la confession (n°s 23, 52-

55. 59, 62, 67). Le reste de dallage en marbre que l'on voit dans les « grotte vecchie » (nº 78) est encore à sa place primitive et marque le niveau de l'ancienne basilique. C'est dans une des chapelles des « grotte nuove » qu'est placée la statue antique transformée de bonne heure en statue de S. Pierre (nº 16) et restaurée à la Renaissance.

Enfin les Cryptes Vaticanes forment une petite nécropole où reposent les personnages les plus illustres. Naturellement ce sont les papes qui y figurent en plus grand nombre, autour de S. Pierre et des pontifes des deux premiers siècles. Ceux qui ont reçu le titre de Saint, comme S. Grégoire le Grand, S. Léon le Grand et ses trois premiers homonymes, ont été transportés sous les autels de la basilique moderne. D'autres n'ont fait pour ainsi dire que passer dans les cryptes et ont reçu ailleurs leur sépulture définitive ; ainsi Alexandre VI et Calixte III, Pie II et Pie III. Mais il reste encore les tombeaux de Grégoire V (nº 108), Hadrien IV (nº 156), Nicolas III (nº 172), Boniface VIII (nº 160), Urbain VI (nº 174), Innocent VII (nº 177), Nicolas V (nº 168), Paul II (nº 169), Jules III (nº 171), Marcel II (nº 182), Innocent IX (nº 184) et Pie VI (nº 123).— Un empereur, Othon II, a son tombeau (nº 109) près de celui du pape allemand Grégoire V. Enfin les Souverains Pontifes ont donné asile après leur mort, comme pendant leur vie, à plusieurs princes dépossédés, à Charlotte, reine de Chypre et de Jérusalem (nº 69), et aux trois derniers Stuarts, Jacques III, Charles-Édouard comte d'Albany, et le Cardinal d'York (nºs 89-91). Tous ces grands noms font un peu oublier ceux des autres personnages, cardinaux, prélats, grand-maître de Malte, dont les Cryptes Vaticanes renferment également la dépouille mortelle. On le voit, le désir d'être inhumé près des martyrs [1] n'a point passé avec les siècles de persécutions : nulle part il ne s'est manifesté plus vivement qu'autour des reliques du Prince des apôtres.

1. Cf. Marucchi, *Éléments*, t. I, p. 115.

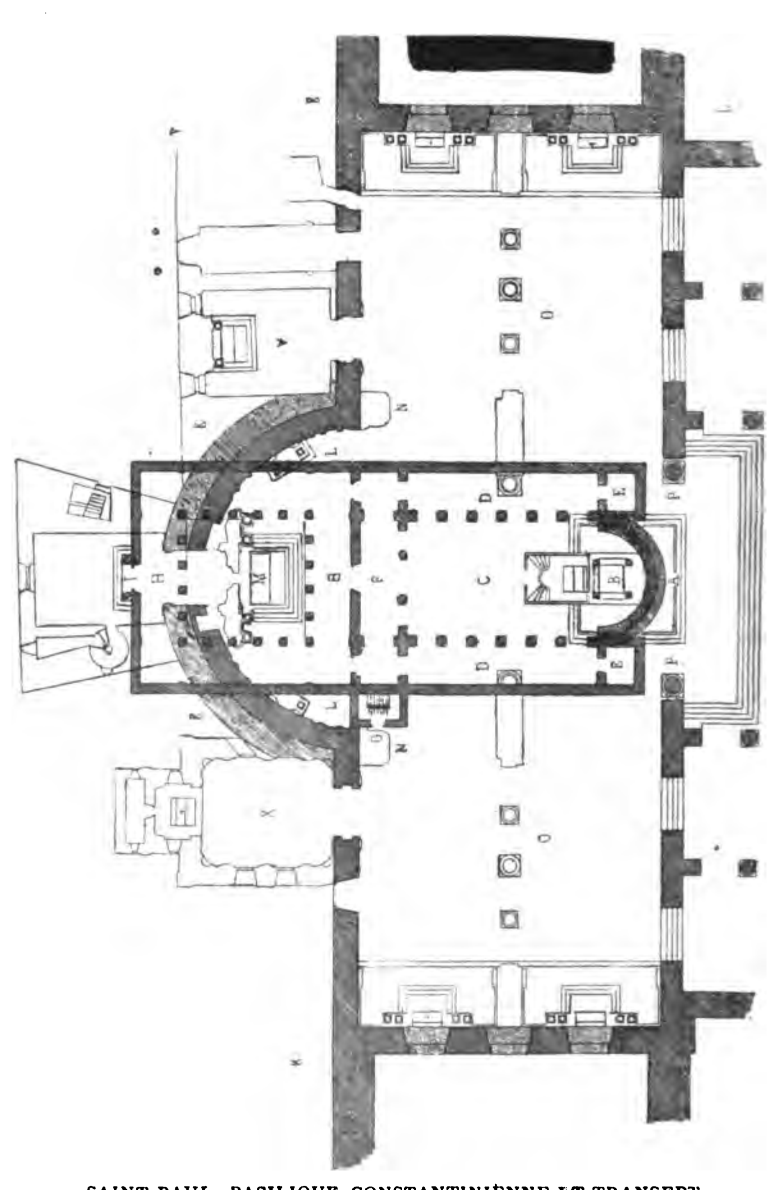


Chapitre troisième.

ST-PAUL-HORS-LES-MURS.

LES Actes apocryphes de S. Paul et les Itinéraires placent aux « Aquae Salviae » le lieu du martyre de l'Apôtre, et son tombeau « in praedio Lucinae ». Ce « praedium » était une « area sepulcralis », non un cimetière souterrain (1). Sur le tombeau Constantin éleva une basilique: « Fecit basilicam S. Paulo apostolo cujus corpus recondidit et conclusit in arca sicut S. Petri » (2). Il est probable qu'il existait déjà un oratoire primitif. D'assez petites dimensions, comme Ste-Agnès et St-Laurent, la basilique constantinienne de St-Paul avait son entrée sur la voie d'Ostie. Comme elle était insuffisante, Valentinien II la fit démolir (386) et ordonna d'en construire une plus grande, en l'orientant en sens contraire et en faisant les agrandissements du côté du fleuve, afin de ne pas toucher au tombeau ; nous avons l'édit qu'il adressa à ce sujet au préfet de Rome Sallustius (3). La basilique actuelle a la même forme et les mêmes dimensions que celle de Valentinien II ; la basilique constantinienne devait comprendre seulement l'espace qui s'étend aujourd'hui entre l'abside et le maître-autel (4). L'œuvre de Valentinien, continuée par Théodose, fut achevée par Honorius, ainsi que l'atteste l'inscription de l'arc triomphal. C'est pourquoi on l'appelait « basilica trium dominorum nostrorum » ; on lit ce nom sur une plaque de collier de chien trouvé à cet endroit vers 1871 :

1. Cf. *Éléments*, t. II, p. 78-79.
2. *Lib. pontif.*, in vit. Sylvestri.
3. Cf. Baronius, *Annal. eccles.*, ad ann. 386.
4. Cf. Stevenson, *L'area di Lucina sulla via Ostiense*, dans le *Nuovo bullet. di arch.*, 1898, p. 60 sq.



SAINT-PAUL. BASILIQUE CONSTANTINIÈNNE ET TRANSEPT
DE LA BASILIQUE ACTUELLE.

A ☧ ω

AD BASILICA APOS
TOLI PAVLI ET
DDD NNN
FELICISSIMI · PECOR

Ce « pecorarius » habitait sans doute sur les domaines que la basilique posséda jusqu'en 1871.

Une belle inscription métrique, conservée dans le monastère, mentionne une grande restauration faite au V[e] siècle, sous le pontificat de S. Léon le Grand. Les travaux furent dirigés par le prêtre Félix et un diacre nommé Adéodat :

EXSVLTATE PII LACRIMIS IN GAVDIA VERSIS
ET PROTECTORI REDDITE VOTA DEO
CVIVS SIC TENVIT RESOLVTVM DEXTERA TECTVM
IN VACVVM VT CADERET TANTA RVINA SOLVM
SOLVS ET INVIDIA PRINCEPS TORMENTA SVBIRET
QVI NVLLUM EX AMPLA STRAGE TVLIT SPOLIVM
NAM POTIORA NITENT REPARATI CVLMINA TEMPLI
ET SVMSIT VIRES FIRMIOR AVLA NOVAS
DVM XPI ANTISTES CVNCTIS LEO PARTIBVS AEDES
CONSVLIT ET CELERI TECTA REFORMAT OPE
DOCTOREM VT MVNDI PAVLVM PLEBS SANCTA BEATVM
INTREPIDE SOLITIS EXCOLAT OFFICIIS
LAVS ISTA FELIX RESPICIT TE PRESBYTER
NEC TE LEVITES ADEODATE PRAETERIT
QVORVM FIDELIS ATQVE PERVIGIL LABOR
DECVS OMNE TECTIS VT REDIRET INSTITIT.

Au VI[e] siècle, la basilique fut de nouveau restaurée par un certain Eusèbe. Après la bataille du cap Circée (877), Jean VIII, à la suite des invasions des Sarrasins, fit de nouvelles réparations, comme on en avait faites à St-Pierre ; il fortifia même la petite bourgade qui entourait St-Paul et lui donna le nom de Johannipolis. Il y avait déjà là un monastère ; les papes lui accordèrent dans la suite des temps de nombreux privilèges. Pendant le moyen-âge, de grands

portiques permettaient aux pèlerins de se rendre de St-Pierre à St-Paul, quelque temps qu'il fît ; c'était du reste non loin de la porte que se trouvait dès l'antiquité un portique célèbre, « porticus maxima ». D'autres travaux furent exécutés par Hildebrand, le futur Grégoire VII, cardinal-diacre et administrateur de St-Paul ; son nom est encore gravé sur les portes de bronze de la basilique. Honorius III orna l'abside de sa mosaïque. Beaucoup d'autres papes, et en dernier lieu Benoît XIV, ordonnèrent encore de nouvelles réparations. Malheureusement le grand incendie de 1823 a presque tout détruit, ne laissant subsister que l'abside, le tombeau apostolique et l'arc triomphal, la partie méridionale des murs et ceux des portraits des papes qui y étaient peints.

La basilique de Valentinien II, comme toutes les grandes basiliques anciennes, était précédée d'un « atrium » avec sa fontaine pour les ablutions. La mosaïque de la façade remontait seulement à Jean XXII (XIV[e] siècle). On y voyait Notre-Seigneur entouré des symboles des Évangélistes, et au-dessous la T. Ste Vierge, S. Jean-Baptiste, S. Pierre et S. Paul. Des colonnes de marbre de différentes formes partageaient l'intérieur en sept nefs.

L'ARC TRIOMPHAL, de la fin du IV[e] siècle et du V[e], porte deux inscriptions. En haut :

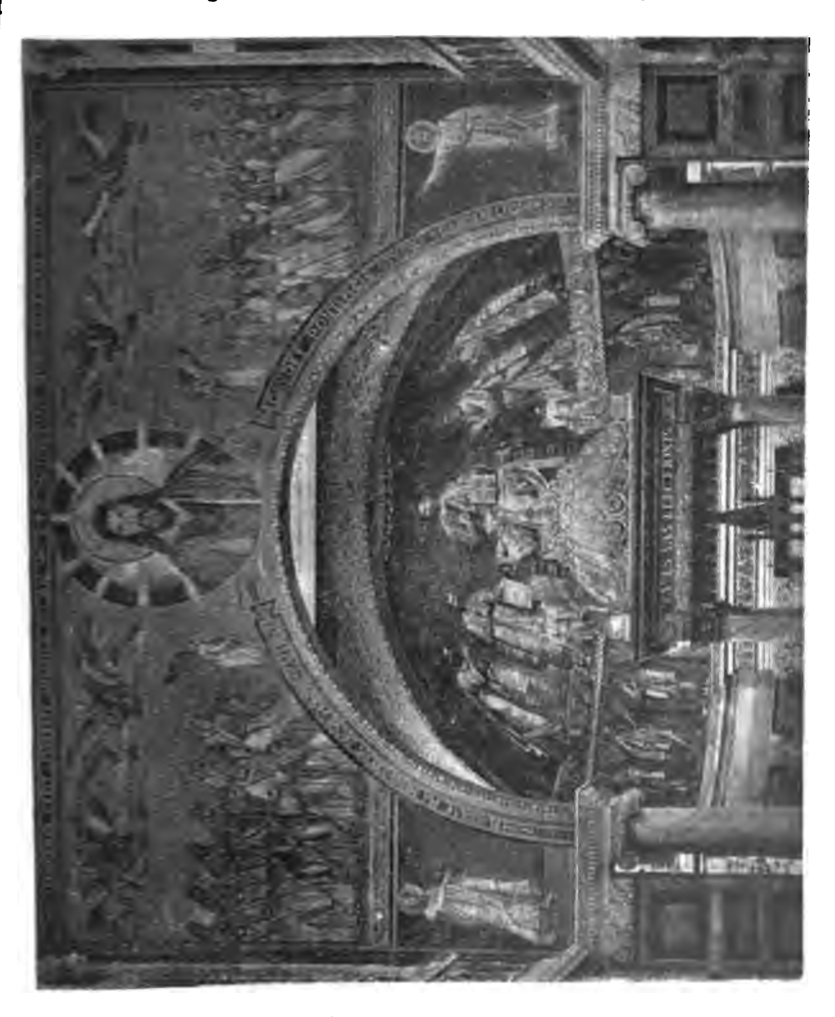
TEODOSIVS CEPIT PERFECIT ONORIVS AVLAM
DOCTORIS MVNDI SACRATAM CORPORE PAVLI

En bas :

PLACIDIAE PIA MENS OPERIS DECVS HOMNE PATERNI
GAVDET PONTIFICIS STVDIO SPLENDERE LEONIS.

A la suite d'un incendie ou d'un tremblement de terre, sous le pontificat de S. Léon le Grand, la sœur d'Honorius, Galla Placidia, avait dû restaurer l'œuvre de son frère. La mosaïque de l'arc représente le buste du Sauveur, la tête au milieu d'un nimbe et entourée de rayons, une croix dans la main gauche ; de chaque côté sont deux anges en adoration et les quatre animaux symboles des Évangélistes; au-dessous, les vingt-quatre vieillards présentant leurs couronnes ; plus

bas encore, de chaque côté, S. Pierre et S. Paul. L'ensemble est de style byzantin et n'a pas été modifié par les quelques restaurations qu'a nécessitées l'incendie de 1823.



ARC TRIOMPHAL.

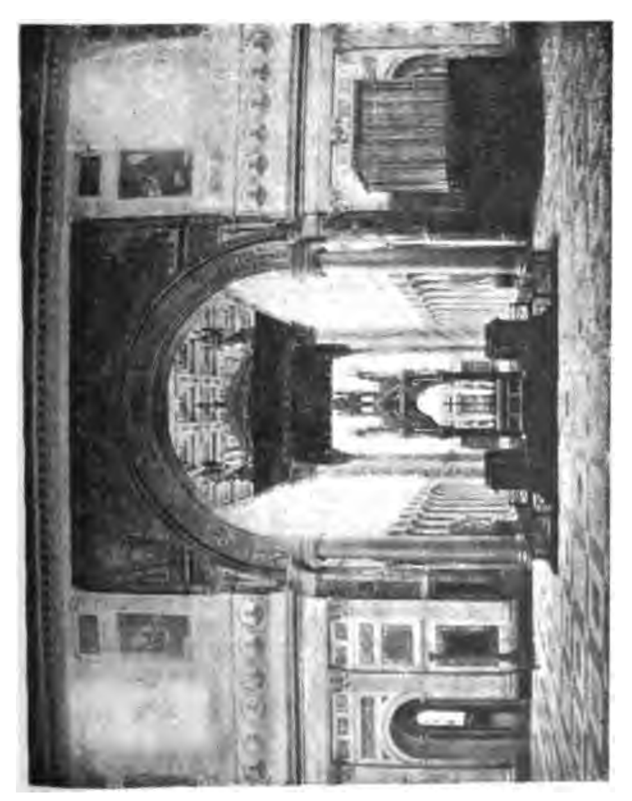
La MOSAIQUE DE L'ABSIDE, substituée par Honorius III (1226) à celle du Ve siècle, est d'un tout autre style que celle de l'arc triomphal ; on y reconnaît l'influence de la première renaissance italienne. Le Sauveur est assis entre S. Pierre et

S. Paul, S. André et S. Luc, bénissant de la main droite et tenant un livre dans la gauche; Honorius lui baise les pieds; par un motif d'humilité, le portrait du pape est de toutes



petites dimensions, comme celui de Pascal Ier à Ste-Marie in Domnica. Au-dessous se dresse une grande croix gemmée, reproduction ou souvenir de l'ancienne mosaïque, entourée

de deux anges, des dix autres Apôtres et des SS. Mathias et Marc. D. Gregorio Palmieri, O. S. B., a trouvé dans les archives Vaticanes une lettre d'Honorius III au doge de Venise (1218) lui demandant des artistes pour exécuter cette mosaïque ; de fait elle présente certaines ressemblances avec celles de St-Marc de Venise.



CONFESSION DE S. PAUL.

La CONFESSION n'a jamais changé de place. Comme celui de S. Pierre, le tombeau de S. Paul fut visible jusqu'au IXe siècle. Obstrué alors, il n'a été dégagé que dans la reconstruction du XIXe siècle. On peut maintenant voir par la « fenestella » la plaque de marbre qui recouvre le sarcophage. Cette plaque est percée de trous, dans lesquels, au jour de la fête de S. Paul, on brûlait des grains d'encens ; les charbons

étaient ensuite distribués comme reliques. L'inscription PAVLO APOSTOLO MART, gravée sur la plaque, re-



INSCRIPTION DU TOMBEAU DE S. PAUL.

monte, suivant M. de Rossi et le P. Grisar, au IV[e] siècle (1) : ce pourrait donc être le marbre même placé là par Constantin. Le « ciborium » actuel est du XIII[e] siècle ; nous ignorons la forme de l'ancien. Les auteurs de ce beau monument gothique l'ont signé et daté :

+ HOC OPVS FECIT ARNOLFVS	CVM SOCI O PETRO

Et au milieu : + ANNO MILLENO CENTV̄ BIS ET OCTVAGENO QINTO, etc. (2).

La plus belle décoration des parois était la série des PORTRAITS DES PAPES (3). Cet important monument historique, qui remontait jusqu'au V[e] siècle, a été en grande partie détruit en 1823 ; ce qui en reste a été transporté au musée du monastère de St-Paul ; malheureusement quelques-unes des inscriptions qui accompagnaient les portraits se sont perdues. La série commençait à la paroi méridionale, à droite en entrant. Leur style permet de les attribuer au V[e] siècle ; du reste il y avait, d'après un dessin d'un manuscrit de la bibliothèque Barberini, le portrait de l'antipape Laurent, qui vécut à la fin du V[e] siècle ou au commencement du VI[e]. Ces portraits furent restaurés par Benoît XIV. Ils étaient peints dans des écus accouplés deux à deux ; le nom était inscrit verticalement à côté. Nous avons encore 42 portraits, allant de S. Pierre à Innocent I[er] ; deux des inscriptions correspondantes, celles d'Éleuthère et de Denys, ont disparu ; les quarante autres sont conservées, mais comme on n'a pas eu soin de garder tous les numéros d'ordre, il y a des doutes sur l'identification des portraits de Caius, d'Eusèbe, de Miltiade, de Libère, de Damase, de Jules et de Félix (4).

1. Cf. Grisar, *Analecta romana*, t. I, p. 259 sq.
2. Cf. Moreschi, *Descrizione del tabernacolo che orna la confessione della basilica di S. Paolo*, Roma, 1840.
3. Cf. *Bullet.*, 1870, p. 142-145 (édit. franç.).
4. Sur ces portraits, cf. Bianchini, *Anastas. Biblioth. dissertatio de antiquis romanorum pontificum catalogis*, c. III (*P. L.*, t. CXXVII, col. 248 sq.) ; – Marangoni, *Chronologia romanorum pontificum superstes in pariete australi*, etc., Rome, 1751 ; — Lazeri, *Catalogi duo antiquissimi pontificum Romanorum*, etc., Rome, 1755.

Les autres monuments les plus remarquables sont le candélabre pascal, le cloître, la porte et le musée du monastère.

Le CANDÉLABRE de St-Paul est très haut, il a environ 6 mètres. Les sculptures dont il est orné (XII[e] siècle) représentent des animaux et des épisodes bibliques, l'histoire de la passion de N.-S. depuis l'arrestation jusqu'à l'Ascension. Elles sont traitées dans le style de l'ancienne sculpture chrétienne et rappellent les sarcophages du IV[e] siècle. Le nom de l'auteur a été lu exactement pour la première fois par M. Stevenson : EGO · NICOLAVS · DE · ANGELO · CVM · PETRO · BASSALETTO · HOC · OPVS · CŌPLEVI. Ce Petrus Bassalettus est l'auteur du cloître du Latran (1). Nous avons parlé précédemment de l'école de marbriers à laquelle il appartenait (2). L'inscription du candélabre fait allusion à sa destination :

ARBOR POMA GERIT · ARBOR EGO LVMINA GESTO
PORTO LIBAMINA · NVNTIO GAVDIA SED DIE FESTO
SVRREXIT CHRISTVS · NAM TALIA MVNERA P̄ST [praesto]

Le cloître est de la même époque que celui du Latran. Il fut commencé sous l'abbé Pierre de Capoue et achevé sous Jean d'Ardée avant 1241, ainsi qu'en témoigne l'inscription en mosaïque tracée extérieurement sur trois des côtés :

AGMINA SACRA REGIT LOCVS HIC QVEM SPLENDOR HONORAt
HIC STVDET ATQVE LEGIT MONACHORVM CETVS ET ORAT
CLAVSTRALES CLAVDENS CLAVSTRVM DE CLAVDO VOCATVR
QVO CHRISTO GAVDENS FRATRVM PIA TVRMA SERVATVR
HOC OPVS EXTERIVS PRE CVNCTIS POLLET IN VRBE
HIC NITET INTERIVS MONACHALIS REGVLA TVRBE
CLAVSTRI PER GIRVM DECVS AVRO STAT DECORATVM
MATERIAM MIRVM PRAECELLIT MATERIATVM
hoc opus artE SVA QVem ROMA CARDO BEAVIT
NATVS DE CAPVA PETRVS OLIM PRIMITIAVIT
ARDEA QVEM GENVIT QVIBVS ABBAS VIXIT IN ANNIS
CETERA DISPOSVIT BENE PROVIDA DEXTRA IOANNIS.

1. Supr., p. 97.
2. Supr., p. 30.

L'artiste a gravé son nom dans un angle: MAGISTER · PETRVS · FECIT · HOC · OPVS. Dans les figures de sphinx qui sont mêlées aux ornements des colonnes, quelques-uns ont voulu voir une réminiscence du passage des chrétiens en Orient, et par conséquent des croisades.

Les PORTES DE BRONZE de la basilique furent fondues sous Hildebrand, avant son pontificat qui commença en 1073. C'était un travail magnifique ; l'incendie de 1823 l'a gravement endommagé ; mais nous en avons la description dans un manuscrit de Pompeo Ugonio, le compagnon de Bosio ([1]), dans Nicolai, *Della basilica di S. Paolo*, p. 286 sq., et dans l'*Histoire de l'art* de d'Agincourt. Les deux portes sont divisées, dans le sens de la largeur, en six longues bandes, et chaque bande en neuf compartiments. Dans chaque compartiment sont représentés des personnages et des scènes des deux Testaments ; les inscriptions qui les accompagnent en précisent la signification. L'ordre des compartiments a dû être bouleversé au cours des différentes restaurations. Le P. Grisar ([2]) en a donné une restitution au moins probable. Elles portaient deux longues inscriptions. En haut, celle d'un consul, Pantaleo d'Amalfi, qui fit exécuter ce travail :

PAVLE BEATE PRECES DNO NE FVNDERE CESSES
CONSVLE MALFIGENO PRO PANTALEONE ROGANDO
DVCTVS AMORE TVI QVI PORTAS HAS TIBI STRVXIT
ERGO SIBI PER TE RESERATVR IANVA VITAE
SVPPLEX ERGO PETIT DOMINO CVI SEMPER ADESTIS
HVIC PRECIBVS VESTRIS DS ANNVAT ESSE QVOD ESTIS.

Et en face :

TV QVOQVE QVI SACRI SVCCEDIS LIMINA TEMPLI
HAS PER QVAS INTRAS STVDIOSIVS INSPICE PORTAS
ET SIC INGRESSVS DOMINO FER CVM PRECE FLETVS
VT DEVS HVIC REQVIEM CCEDAT HABERE PERENNEM
IMPETRET HOC ILLI SIMVL INTERCESSIO PAVLI
QVEM QVIA DILEXIT DECORAVIT MVNERE TALI.

1. Biblioth. Barberini.
2. *Civiltà catt.*, 1895, vol. III, p. 205 sq.

Plus bas, entre deux compartiments :

† ANNO MILLESIMO SEPTVAGESIMO AB INCARNATIONE
DNI TEMPORIBVS DNI ALEXANDRI SANCTISSIMI
PP ^{c}VA DNI ILDEBRANDI VENERABILIS MONACHI
ET ARCHIDIACONI CONSTRVCTE SVNT
PORTE ISTE IN REGIA VRBE
CONST. ADIVVANTE DNO PANTALEONE
CONSVLE QVI ILLA FIERI IVSSIT.

Les portes ont donc été faites à Constantinople. L'œuvre est signée : Staurachios de Scio. Suivant le P. Grisar, il ne faut pas lire : ALEXANDRI PP IV, comme on le faisait autrefois, (c'est évident, car cette date nous porterait au milieu du XIIIe siècle), mais : ALEXANDRI PP (Alexandre II) CVM ARTE DNI ILDEBRANDI. Voici comment auraient été disposées les sculptures des portes :

Croix	Annonciation	Nativité	Présentation	Baptême	Croix
Moïse	Transfigura tion	Entrée à Jérusalem	Crucifiement	Déposition	Élie
David	Résurrection	Apparition	Ascension	Pentecôte	Ézéchiel
1re Inscription (1e partie)	Mort de S. Paul	S. Pierre S. Paul	Mort de S. Pierre.	1re Inscript	(2e partie)
Élisée	Mort de S. André	S. André	S. Jacques	Mort de S. Jacques	Jonas
Isaïe	Mort de S. Jean	S. Jean	S. Thomas	Mort de S. Thomas	Jérémie
Ézéchiel 2e Inscription	Mort de S. Philippe	S. Philippe	S. Barthélemy	Mort de S. Barthélemy	Daniel
Habacuc	Mort de S. Mathieu	S. Mathieu	S Simon	Mort de S. Simon	Sophonie
Aigle	Mort de S. Luc	S. Luc	S. Marc	Mort de S. Marc	Aigle

Le MUSÉE du monastère a été formé depuis 1823. Il renferme, outre les portraits des papes, un grand nombre d'ins-

criptions, dont plusieurs ont leur importance (1). Il y a, par exemple, des épitaphes intéressantes remontant jusqu'au IIIe siècle (2) ; l'inscription du temps de S. Léon rapportée plus haut ; celle d'un certain Eusèbe, qui parle des travaux considérables exécutés par lui dans la basilique, des autels érigés par ses soins devant les tombeaux des martyrs, et qui fait pour la première fois mention de l' « introitus ad martyres » :

in NOMINE DEI PATRIS OMNIPOTentis ET DOMINI NOSTRI IESV ☧ FILii ejus et
spiritus SANCTi PARACLETi EVSEBIVS INFA...renOVAVIT CIMITERIV TOTV et restituit
COLVMNAS IN PORTICOS PICTVRas QVAS IN RVINIS ERAT TOTAS Et refecit
tecTV CVM TEGVLAS ET TABLIN.. N ET ACVTOS ET MATERIa....
reliQA TOTA BALINEV MARMOra QVE MINVS ABVIT ET SCAMNA....
fenesTRAS SPECLARA ITEM IN SupERIORA MARMORAVIT PALatium
CLOSTRA INCINOS ET CLABES posVIT VT POTVIT VSQVE Dum
esSET IN SECVLO FECIT RELIQVa fABRICA QVANDO EXIVIT DE
SECVLO REMISIT ALVMNIS SVIS peCVNIA ET IPSI FABRICAVE
RVNT INTROITV AT MARTYRES quOD EST IN PVBLICV A FVNDamentis
faBRICAVIT MESSAS AD MARTYRES TOTAS FECIT AQVAM IN VALINEO
PER MANGANA FECIT AT CONchA CVBICVLu ET CANCELLV FECit
CAVSA FVRES FECIT CIA MVLta mALA FACENT ITEM SARTa tec
tA SVSCEPIT SIGILLA CINQVE IN PORtis posVIT COMPODIOLA (3).

Cette inscription est du VIe siècle ; bien qu'elle ne soit pas complète, elle donne une haute idée de la magnificence de la basilique à cette époque. Il y a encore un fragment de l'inscription placée par Jean VIII sur la porte de la ville qu'il avait construite autour de St-Paul :

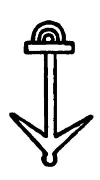
Hic murus salvator ADEST · IN VICtaque porta
Quae reprobos arCET · SVSCIPIt atque pios
Hanc proceres intraTE · SENES · IVVENesque togati
Plebsque sacrata DeI · LIMINA · SCApetens
Quam praesul Domini sacRAVIT · RITE · Iohannes
Qui nitidis fulsit mORIBVS · AC · Meritis......

1. D. Cornelio Villani, O. S. B. publiera prochainement tous les monuments de cette collection.
2. Cf. *Éléments*, t. II, p. 84-86.
3. Cf. de Rossi, *Rom. sott.*, t. III, p. 463.

Enfin il faut noter l'épitaphe d'un enfant (+ 1030), petit neveu d'Albéric; celles du pape Jean XIII (965-972), de Pierre de Léon (XII[e] siècle). Albéric fut l'auteur de la révolution qui bouleversa Rome en 932 [1]; après avoir enlevé le pouvoir à son frère le pape Jean XI, il se proclama « princeps et senator omnium Romanorum » et nomma pape son propre fils Octavien (Jean XII), un jeune homme de 18 ans, qui, l'an 962, couronna l'empereur Othon I[er]. Jean XIII, successeur de Jean XII, fut à son tour chassé de la ville; au bout d'un an, Othon le rétablit sur son siège; et Pierre, le préfet instigateur de cette révolution, fut condamné à être pendu, « ad collum caballi Constantini », c'est-à-dire à la statue équestre de Marc-Aurèle, qu'on croyait être celle de Constantin, statue qui était alors sur la place du Latran et qui est maintenant au Capitole. Jean XIII couronna Othon II et bénit son mariage avec Théophanie, fille de l'empereur de Byzance. — Le sarcophage de Pierre de Léon, placé dans le cloître, est un monument du II[e] siècle, orné des figures des Muses. Ce personnage, d'origine juive, avait de grands biens sur les bords du Tibre, près de la porte d'Ostie; c'est en souvenir de son nom qu'une localité s'appelle encore Portaleone. Il fut le père de l'antipape Anaclet II, dont nous voyons des inscriptions dans le vestibule de St-Laurent in Lucina.

Le musée de St-Paul a, comme on le voit, une véritable importance tant pour l'histoire de la basilique même que pour celle du cimetière qui l'avoisina jadis.

1. Cf. Duchesne, *Les origines de l'État pontifical*, p. 171 sq.



Chapitre quatrième.

STE-MARIE-MAJEURE.

§ I. Histoire.

LA basilique de Ste-Marie-Majeure s'élève sur l'Esquilin, et proprement sur la partie de cette colline appelée « Esquilinus Cispius », par opposition à l' « Esquilinus Oppius », où se trouve St-Pierre-aux-Liens. L'Esquilin était primitivement hors des murs : de là dut lui venir son nom, les habitants de la ville s'appelant « inquilini ». Une partie fut renfermée dans l'enceinte de Servius Tullius ; la ligne de cette enceinte, dont on voit encore quelques restes, allait en effet de l'endroit où est le ministère des finances à la porte Esquiline remplacée sous l'Empire par l'arc de Gallien, près de St-Vite. Au-delà de l'enceinte s'étendait de ce côté le « campus sub aggere Servii Tullii », qui sous la république servit de nécropole. Horace (1) fait allusion aux « puticoli » ou fosses communes dans lesquelles on enterrait les pauvres ; or, après 1870, on a retrouvé un certain nombre de ces tombeaux près de St-Eusèbe, au-dessus de sépultures certainement étrusques. Auguste fit de cette nécropole une promenade publique ; divers jardins, entre Ste-Marie-Majeure et le Latran, furent réunis à cette époque ; il y avait là en particulier le jardin de Mécène avec la tour d'où Néron contempla et chanta l'incendie de Rome. A ce même jardin appartenait l' « auditorium », ou salle de récitation, qui subsiste à l'angle des rues Merulana et Leopardi. Ce monument, en « opus reticulatum », orné de peintures à l'intérieur, fut bâti sur l'ancienne enceinte. Il y avait encore là les « horti Lamiani, Pallantiani, Epaphroditiani, Torquatiani, Tauriani,

1. *Sat.*, l. I, sat. 8.

Liciniani. » Dans ces derniers, ainsi appelés du nom de l'empereur Licinius Gallien, se trouvait l'édifice polygonal autrefois pris à tort pour le Temple de Minerva Medica, et qui est plutôt le « Nymphaeum » des jardins de Gallien. L'espace qui précède l'arc de Gallien ou la Porte Esquiline formait le « Forum Esquilinium ». Cette partie de la ville possédait de grands édifices publics : le « Macellum Liviae », vaste marché situé sur l'emplacement de l'église actuelle de St-Vite; la basilique de Junius Bassus, changée au V[e] siècle en église chrétienne sous le vocable de St-André et plus tard de St-Antoine ; les bains de Neratius Cerealis, consul en 338, dont on a retrouvé quelques restes et dont une inscription est encore visible près de la Via Cavour ; — la « basilica Siciniana », qui dut être l'origine de Ste-Marie-Majeure. De cette basilique font mention Ammien Marcellin (1), S. Jérôme (2), Rufin (3), Socrate (4). On sait qu'après la mort du pape Libère le parti qui lui était opposé élut pape S. Damase dans l'église de St-Laurent in Lucina, et que peu après les adversaires de Damase se réunirent dans le titre de Jules (Ste-Marie-du-Transtévère) et nommèrent un antipape, Ursinus ou Ursicinus. Ammien Marcellin, qui parle de ces faits, dit que la lutte fut vive et qu'il y eut même du sang versé « in basilica Sicinina, ubi ritus christiani est conventiculum ». Il était naturel que les amis de Libère s'assemblassent dans une église fondée par lui.

C'est en effet à ce pape que remonte la construction de Ste-Marie-Majeure. La légende rapporte que le patrice Jean, qui habitait à cet endroit, désirant bâtir une église à la très Ste Vierge, eut un songe dans lequel la Ste Vierge elle-même lui indiqua l'emplacement qu'il fallait choisir, et que le lendemain la neige tombée pendant la nuit, bien qu'on fût au 5 août, en marqua les limites. Ce récit du moyen âge ne repose sur aucun document ancien ; l'histoire de la neige

1. *Rer. gest.*, XXVII, 3.
2. *Chronic.*, ad ann. 369 (*P. L.*, t. XXVII, col. 693).
3. *Hist. eccles.*, l. II, c. 10 (*P. L.*, t. XXI, col. 521).
4. *Hist. eccles.*, l. IV, c. 29 (*P. G.*, t. LXVII, col. 541).

paraît si douteuse que Benoît XIV avait l'intention de la supprimer du bréviaire. Il n'est même pas du tout certain que l'église ait été primitivement dédiée à la T. Ste Vierge : il faut affirmer le contraire, si on admet que la basilique palatine du Forum s'appela S. Maria Antiqua parce qu'elle avait été la première église de Rome placée (fin du IVe siècle) sous le vocable de Marie.

La basilique libérienne ne subit aucune modification jusqu'à Sixte III. Elle était décorée de riches mosaïques, dont plusieurs très probablement appartenaient à l'ancienne basilique Sicinienne. Le *Liber pontificalis* mentionne des restaurations faites par Sixte III vers 432. Le Concile d'Éphèse venait d'avoir lieu à la fin du pontificat de Célestin Ier, et avait proclamé la maternité divine de Marie (431). Un prêtre de l'Église romaine, Philippe, du titre de St-Pierre-aux-liens, y avait représenté le pape ; il est possible que Célestin lui-même ait eu la pensée de conserver le souvenir de la condamnation de Nestorius en exécutant des travaux à Ste-Marie-Majeure, et que ses projets aient été réalisés par son successeur. Les belles mosaïques de l'arc triomphal sont de cette époque. Celles qui décorent la grande nef paraissent d'un style meilleur, elles seraient donc plus anciennes. L'inscription métrique de Sixte III, dont on a vu un fragment au-dessus de la porte d'entrée jusqu'au XVIe siècle, n'existe plus ; mais le texte en a été conservé par les manuscrits de Tours, de Closterneubourg et de Göttwei [1] :

Virgo Maria tibi Sixtus nova templa dicavi
  Digna salutifero munera ventre tuo
Te Genitrix ignara viri te denique feta
  Visceribus salvis edita nostra salus
Ecce tui testes uteri sibi premia portant
  Sub pedibus jacet passio cuique sua
Ferrum flamma fere fluvius sevumque venenum
  Tot tamen has mortes una corona manet.

Ces derniers vers font allusion aux martyrs qui dans la

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1a, p. 71.

mosaïque étaient représentés offrant leur couronne à la T. Ste Vierge. L'arc triomphal porte encore cette autre inscription dédicatoire : XISTVS · EPISCOPVS · PLEBI · DEI.

Il est certain qu'à partir de cette époque la basilique porta le nom de la T. Ste Vierge ; c'est celui que lui donne le Martyrologe hiéronymien (5 août) : « Romae dedicatio basilicae S. Mariae. » Elle s'appela ensuite « Basilica Stae Mariae ad praesepe ». A quelle époque commença cette appellation ? il est difficile de le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne lui vient pas de la relique de la crèche. Cette relique en effet n'a été apportée qu'au VIIe siècle ; or le nom existait au moins au siècle précédent, puisque l'inscription de Flavia Xanthippa (1), dont la basilique possède une copie, le lui attribue (35e ligne) et en même temps fournit une trace d'indication consulaire qui ne peut être postérieure au VIe siècle. Mgr Duchesne (2) pense que ce titre date de Sixte III. On peut croire que ce pape avait placé dans la basilique une reproduction, une imitation de la crèche, comme il y en avait une du sépulcre à Ste-Croix. Jean VII fit à St-Pierre et Grégoire IV à Ste-Marie-du-Transtévère une crèche de ce genre : « Sanctum fecit (Gregorius IV) praesepium ad similitudinem praesepi Dei Genitricis quae appellatur Majoris » (3). A Ste-Marie-Majeure ce monument, appelé dans le même passage « camera praesepis D. N. J. C. quod basilicae S. Dei genitricis connectitur », devait être dans un souterrain, et peut-être y entrait-il des fragments de tuf venant de Bethléem. Il est vraisemblable que c'est dans ce souterrain que se célébrait à Noël la première messe papale et qu'après la seconde, dite à Ste-Anastasie, la troisième était chantée à l'autel supérieur. Le souterrain, étant forcément de dimensions assez étroites, se prêtait aux crimes ; on comprend que Grégoire VII y ait été saisi après la première messe de Noël par les soldats de Cencio (1075) ; renfermé

1. Cette personne avait donné des terres aux bénéficiers de la basilique. L'inscription est fixée en face du tombeau du cardinal Gonzalvo, à gauche de la chapelle Sixtine.

2. *Bull. critiq.*, 1890, p. 45-46.

3. *Lib. pontif.*

dans une tour près de la Chancellerie, le pape fut délivré presque aussitôt par le peuple et retourna à Ste-Marie-Majeure célébrer la troisième messe.

Les reliques venues au VIIe siècle augmentèrent encore la vénération dont la basilique était entourée. Le peuple prit peu à peu l'habitude de l'appeler Ste-Marie-Majeure. Au moyen-âge, elle portait aussi le nom de « S. Maria in superagio », en souvenir de l' « agger Servii Tullii », — et celui de « Basilica Domnae », qui fit appeler la porte voisine (porte Majeure) « porta Domnae » et « porta della Donna ».

De grandes restaurations furent faites sous Nicolas IV à la fin du XIIIe siècle. Avant lui, l'abside était à jour, terminée par des arcs et une galerie comme au Latran. Il fit fermer les arcs et commencer les mosaïques, où est représentée la légende de la neige. Au XVe siècle, Alexandre VI décora le plafond avec le premier or venu d'Amérique. Sixte V et Paul V firent construire, l'un la chapelle du Très-Saint-Sacrement, où il plaça sous l'autel une reproduction de la crèche remplaçant l'ancienne qui n'existait plus ; l'autre, la chapelle Borghèse en face de la chapelle Peretti ou Sixtine. Ce furent les derniers grands travaux exécutés à Ste-Marie-Majeure pour la décoration intérieure. En somme, c'est des quatre basiliques patriarcales celle qui a été le moins transformée ; les colonnes actuelles sont certainement de l'époque romaine. La façade moderne fut bâtie par Benoît XIV, qui heureusement obligea son architecte à conserver l'ancienne mosaïque.

Il y avait autrefois devant la basilique un « atrium » ; il n'en reste plus de traces. Disparu aussi, l'ancien palais épiscopal ; on en a cependant retrouvé quelques traces à gauche de l'église actuelle, dans le palais Cassetta. C'est à cet « episcopium » qu'au XVIIe siècle succéda celui du Quirinal ; aussi les lettres papales envoyées du Quirinal sont-elles signées « apud S. Mariam Majorem ».

§ II. Description.

Les principaux monuments anciens de Ste-Marie-Majeure sont ses mosaïques.

La MOSAIQUE DE LA FAÇADE est du XIII[e] siècle. Elle a été endommagée par la construction de la Loggia sous Benoît XIV. Mais un manuscrit de la Bibliothèque Barberini nous la décrit telle qu'elle était primitivement. Il y avait alors les portraits des deux cardinaux qui la firent exécuter, Pierre et Jacques Colonna. La mosaïque est divisée en deux étages, un peu différents de style. Le style général n'est plus celui des mosaïques byzantines antérieures au IX[e] ou au X[e] siècle, mais celui de l'art byzantin des XII[e] et XIII[e] siècles. L'auteur de la partie supérieure a signé son œuvre : c'est un certain Philippus Rusutus, et il semble avoir appartenu à l'école des artistes qui achevèrent les fresques de Cimabué dans l'église de St-François à Assise. L'exécution dut avoir lieu entre 1288 et 1318 : c'est en effet en 1295 que Mino da Turrita termina la mosaïque de l'abside aux frais du cardinal Jacques Colonna, or celle de la façade marque un progrès dans le développement de l'art et doit par conséquent lui être postérieure.

A l'étage supérieur, on voit, assis dans une gloire formée d'étoiles, et désigné par les abréviations $\overline{\text{IC}}$ · $\overline{\text{XC}}$, Notre-Seigneur, qui bénit de la main droite, et de la gauche tient le livre des Évangiles. Autour du Sauveur sont quatre anges, dont deux portent des encensoirs, et les deux autres des candélabres. En haut, au niveau des premiers, est représenté un autre ange accompagné de trois animaux : ce sont les symboles des Évangélistes. Au niveau des anges inférieurs, on voit, à droite, la T. Ste Vierge avec les lettres $\overline{\text{MP}}$ · $\overline{\Theta\Upsilon}$; puis l'apôtre S. Paul tenant un glaive, et à côté de lui l'inscription MIHI VIVERE CHRISTVS ; S. Jacques, en costume de pèlerin, qui rappelle les pèlerinages fameux de Compostelle ; une autre figure dont le nom, HIERONIMVS, est conservé dans le ms. Barberini. A gauche du Sauveur, il y a S. Jean-Baptiste avec son nom ; S. Pierre, également avec son nom, et entre

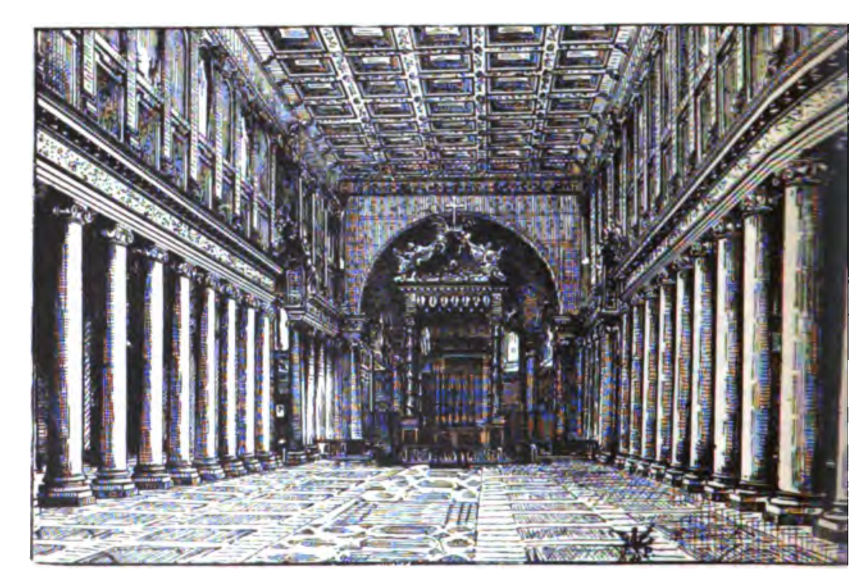
ses mains l'inscription TV ES CHRISTVS FILIVS DEI VIVI ; S. André, et enfin un autre Saint que le ms. Barberini appelle S. Mathias. La signature de l'artiste se trouve sous le marchepied du trône : PHILIPP · RUSVTI · FECIT HOC $\overline{\text{OVS}}$ (opus).

Passons à l'étage inférieur. Il est l'œuvre d'un élève de Giotto, Gaddi. A gauche, on voit un pape endormi, la mitre près de lui, et au-dessus, au milieu d'anges et de flammes, la Ste Vierge avec son Fils, qui semble parler au pontife ; au-dessous l'inscription : AppārVIT · $\overline{\text{PP}}$ · $\overline{\text{LIBIO}}$ · $\overline{\text{DICES}}$ · FAC · $\overset{\text{I}}{\text{M}}$ · $\overset{\text{AM}}{\text{ECCL}}$ · IMONTE SVPAGIO (superagio) SIC · NIX · INDICAT. C'est l'apparition légendaire de la Ste Vierge au pape Libère. A côté, elle apparaît aussi au patrice Jean, comme l'indique l'inscription : QVAE EADEM NOCTE APPARVIT IOHANNI PATRICIO IDEM DICENS NONIS AVGVSTI. Dans le tableau suivant, le patrice Jean raconte sa vision au pape Libère assis sur un trône : QVI IOHANNES PATRICIVS IVIT AD PAPAM LIBERIVM PRO VISIONE QVAM VIDERAT. Enfin le dernier tableau montre le Sauveur et la Ste Vierge faisant tomber une neige abondante sur l'Esquilin, et le pape Libère avec le clergé de Rome et le patrice Jean traçant sur la neige le plan de la nouvelle basilique ; l'inscription est très effacée, on peut la lire ainsi : QVANDO PAP ET IOHANNES PATRITIVS CVM CLERO ET POPVLO ROMANO NIVE DEALBATVM INVENIENTES LOCVM FODERE VOLEBANT ET TERRA PER SE APERTA EST.

L'intérieur de la basilique est, comme nous l'avons dit, bien conservé. Le partage des trois nefs est fait par quarante colonnes ioniques en marbre blanc. D'après une légende, elles proviendraient du « macellum Liviae », ou suivant d'autres, du temple de Diane Lucine. Il est plus probable que ce sont les anciennes colonnes de la basilique Sicinienne. Au moyen-âge, l'église était entourée de chapelles, un peu comme à St-Pierre. Au-dessus de la porte d'entrée était une grande mosaïque avec la dédicace de Sixte III rapportée plus haut (1).

1. Cf. la description des mosaïques de Sixte III par Bianchini dans son édition du *Liber pontificalis* (*P. L.*, t. CXXVIII, col. 263 sq.).

LA MOSAIQUE DE L'ARC TRIOMPHAL remonte aussi au temps de Sixte III. On y voit au milieu, en haut l'« etimasia », c'est-à-dire un trône vide, le trône céleste préparé pour le Sauveur qui va s'y asseoir ; il y a d'autres exemples de ce symbole. De chaque côté se tiennent S. Pierre et S. Paul. A gauche de ce groupe central, il y a l'Annonciation et un groupe d'anges rappelant la parole de S. Paul (1) : « Et adorent eum omnes Angeli Dei » ; puis Zacharie, souvenir



STE-MARIE-MAJEURE.

du mystère de la Visitation ; — au-dessous, l'Épiphanie, l'Enfant Jésus est représenté assez grand, la scène se passe dans une maison, non dans l'étable, et il n'y paraît que deux Mages ; — au-dessous encore, le massacre des Innocents. A droite, voici la Présentation au Temple ; — plus bas, une scène dans laquelle le P. Garrucci croyait reconnaître Jésus au milieu des docteurs, mais qui est plutôt la reproduction d'un récit de l'Évangile apocryphe de Matthieu, comme

1. *Hebr.*, 1, 6.



ARC TRIOMPHAL DE LA BASILIQUE DE STE-MARIE-MAJEURE
avec l'inscription dédicatoire de Sixte III (Ve siècle).

156-157

l'avait admis M. de Rossi (1) après Kondakoff et Mgr de Waal, et comme l'a montré recemment un archéologue allemand, M. Richter (2). Le pseudo-Matthieu raconte que, lors du voyage en Égypte, Notre-Seigneur fut reçu par un roi de ce pays, nommé Aphrodisius, et que sur son passage les idoles se brisèrent. Or, la mosaïque représente, devant Notre-Seigneur, la Ste-Vierge et S. Joseph, un personnage vêtu en guerrier, qui peut être ce prétendu roi (l'Égypte était alors province romaine) ; la ville qu'on aperçoit à gauche serait la capitale du pays, et la ligne bleue du fond sillonnée de barques serait le Nil. Ces deux derniers détails de la composition ne s'expliquent guère dans l'interprétation du P. Garrucci. Cette scène peut avoir une importance même historique, et rappeler d'une manière allégorique le triomphe définitif du christianisme sous Théodose. Au-dessous, les Mages, au nombre de trois, paraissent devant Hérode ; ce dernier a derrière la tête le nimbe rond, symbole de l'autorité. Au-dessous encore, les deux villes de Jérusalem et de Bethléem, « Ecclesia ex circumcisione, Ecclesia ex gentibus ». Chose curieuse, dans cette série des mystères de Notre-Seigneur et de la Ste Vierge, il manque la crèche. Cette omission fournirait peut-être une preuve de plus en faveur de l'hypothèse, indiquée plus haut, qu'il y avait dans la basilique une représentation réelle de l'étable et de la crèche.

Nous avons une autre série toute différente dans les MOSAIQUES DE LA NEF. Au-dessous de chacun des tableaux modernes qui séparent les fenêtres, il y a une mosaïque ancienne. On a dit que ces mosaïques sont aussi de Sixte III ; il est possible qu'elles remontent même plus haut. Elles représentent en 28 tableaux des personnages et des épisodes de l'Ancien Testament, Abraham, Jacob, Moïse, Josué, ceux précisément que citent les Pères du Concile d'Éphèse comme prophètes de la maternité divine de la très Ste Vierge. Les deux plus rapprochées de l'autel, relatives au sacrifice

1. *Musaici.*
2. *Nuovo bullet.*, 1899, p. 137 sq.

de Melchisédech, ont été mises là, sans aucun doute, parce que ce sacrifice fut une figure de l'Eucharistie ; le P. Grisar, qui les a étudiées minutieusement, juge qu'elles ressemblent aux peintures du IVe siècle. Il a constaté aussi qu'elles ont été sciées pour s'adapter exactement à cette place. On peut en conjecturer qu'elles ont appartenu d'abord à la basilique primitive, et qu'il y avait dans cette basilique, transformée par le pape Libère, une sorte de bible figurée du IVe siècle, par ailleurs inconnue, analogue au rouleau de Josué de la Bibliothèque Vaticane et au rouleau de la Genèse de la Bibliothèque de Vienne.

La grande MOSAIQUE DE L'ABSIDE est bien postérieure aux précédentes ; elle fut exécutée sous Nicolas IV, à la fin du XIIIe siècle, par Giacomo da Turrita. A la partie supérieure on voit l'Agneau divin, et au-dessous le monogramme du Christ. Le centre de l'abside est occupé par un grand tableau du couronnement de la Ste Vierge ; des groupes d'anges entourent le trône ; au-dessous deux disques figurent le soleil et la lune, et on lit sur deux lignes l'inscription ; MARIA VIRGO ASSV̄PTA EST AD AETHEREV̄ THALAMV̄ IN QVO REX REGV̄ STELLATO SEDET SOLIO EXALTATA EST SANCTA DEI GENITRIX SVPER CHOROS ANGELORVM AD COELESTIA REGNA. De chaque côté, trois saints, debout, désignés par leurs noms, et à genoux, un personnage vivant ; à droite : le Cal Colonna, S. Jean-Baptiste, S. Jean l'évangéliste, S. Antoine ; à gauche le pape Nicolas IV, S. Pierre, S. Paul, et S. François. Cet ensemble est terminé inférieurement par un fleuve sur lequel flottent des barques et des animaux. Pareil sujet se rencontre à St-Jean-de-Latran et à Ste-Constance ; il est donc vraisemblable qu'ici il fit d'abord partie d'une composition primitive remplacée par Nicolas IV. Au-dessous de cette ligne, il y a d'autres scènes séparées par les fenêtres : au centre, la mort de la T.Ste Vierge, d'après les données des Évangiles apocryphes ; à gauche, la crèche, l'Annonciation, et S. Jérôme qui instruit une matrone ; à droite, l'Adoration des Mages, la Présentation, et S. Mathias dans l'attitude de prêcher.

Jusqu'à la Renaissance du XVe siècle, la basilique conserva d'autres parties de sa décoration primitive : des ambons du XIIe siècle, et deux autels, dont l'un avait été dédié à tous



ABSIDE DE STE-MARIE-MAJEURE.

les Saints par le Cal Capocci, et l'autre conservait l'image de la Ste Vierge, « Salus populi romani », aujourd'hui dans la chapelle Borghèse. Cette image, gratuitement attribuée à

S. Luc, est de style byzantin ; elle aura pour auteur quelque artiste venu d'Orient à Rome après la persécution des Iconoclastes.

Le pavé est un travail des Cosmates contemporain de la mosaïque de l'abside. L'inscription qui y était autrefois tracée rappelait les deux nobles romains par les soins desquels il fut exécuté, Scotto et Giovanni de' Paparoni.

Il y a un autre travail de la même école au fond de la nef latérale, du côté de la chapelle Sixtine. C'est le tombeau du cardinal Gonsalvo, évêque d'Albano (✠1299). Il porte le nom de son auteur: HOC OP FEC IOHES MAGRI COSM CIVIS ROMANVS. Au-dessus du tombeau il y a un tabernacle en marbre et une mosaïque représentant la très Ste Vierge entre les deux Saints dont les reliques reposaient sous l'autel majeur et au « praesepe », S. Mathias (ME TENET ARA PRIOR) et S. Jérôme (RECVBO PSEPIS AD ANTRV).

Le campanile, qui existait déjà au XII[e] siècle, fut, au XIV[e], reconstruit par Grégoire XI après son retour d'Avignon (1377). C'est un beau monument de la restauration du St-Siège à Rome. De là est venue une cloche qui se trouve maintenant au Musée de Latran et qui porte l'inscription suivante :

AD · HONOREM · DEI · ET · BEATE · MARIE · VIR
GINIS · ISTA · CAMPANA · FACTA · FVIT · PER
ALFANVM · POSTMODVM · IN · ANNO · DOMINI
MCCLXXXIX · RENOVATA ✠ EST · PER
DOMINVM · PANDVLFVM · DE · SABELLO
PRO · REDEMPTIONE · ANIME · SVE · GVIDOC
TUS · PISANVS · ET · ANDREA · EIVS · FILIVS
ME · FECERVNT.

Elle avait donc été donnée par Alfanus, le secrétaire de Calixte II, qui joua un rôle au Concile de Worms ; et réparée par le frère d'Honorius IV, Pandulfus de Sabello (Savelli), qui combattit contre Conradin à la bataille de Tagliacozzo (1268).

Signalons enfin, dans l'escalier du palais du Chapitre, le

sarcophage des SS. Simplice et Faustin, martyrs sous Dioclétien. Léon II transporta leurs corps, du VII[e] mille de la voie de Porto, où ils avaient été déposés, à Ste-Bibiane, et de là ils sont venus à Ste-Marie-Majeure (1).

La grande relique de Ste-Marie-Majeure est celle de la CRÈCHE (2). On admet généralement qu'elle est arrivée à Rome vers le milieu du VII[e] siècle, sous le pontificat de Théodore, qui était originaire de Palestine. Le reliquaire dans lequel elle est renfermée est moderne, l'ancien ayant été volé pendant l'invasion française. Un inventaire du XV[e] siècle, cité par Mgr Liverani, mentionne une double relique : « Tabula una... cum imaginibus et litteris graecis ac lapidibus pretiosis, ubi reconditum est Puerperium D. N. J. C. — Quinque asseres seu tabulae oblongae ad mensuram unius brachii et plus, strictae ad mensuram quatuor digitorum, quae sunt de cunabulo D. N. J. C. » Aujourd'hui il n'y a plus rien des linges que doit désigner le mot « puerperium » (3), mais seulement cinq fragments de bois.

En 1893, sur la demande du cardinal archiprêtre Hohenlohe, les PP. Cozza-Luzzi et Lais firent un examen de ces fragments. Sur l'un d'eux, le P. Cozza lut une inscription grecque assez étrange et qui n'a aucun rapport avec la crèche : « ...inter duos angelos parva, in manibus eorum coronam super caput... Sanctus Demetrius Thessalonicensis, subter Sanctus Eustachius et Christus inter cornua cervae, et Sanctus Eustratius subter — Sanctus Sisinnius martyr, et fiant quinque martyribus sedentes super equos — Christus propitius sit tibi — Et fiat huic imagini pulchrae aurum ». On peut conjecturer que la planche sur laquelle est tracée cette inscription du VII[e] siècle faisait partie d'un cadre, que le tableau orné de ce cadre représentait plusieurs Saints et

1. Cf. Marucchi, *Itinéraire des catacombes*, p. 68.

2. Cf. Bianchini, *Dissertatio de translatione sacrorum cunabulorum*, etc., dans son édition du *Liber pontificalis* (*P. L.*, t. CXXVIII, col. 236 sq.) ; — Liverani, *Del nome di S. Maria ad praesepe e delle reliquie della Natività ed infanzia del Salvatore che conserva, etc.*, Roma, 1854 ; — Cozza-Luzzi e Lais, *Le memorie Liberiane dell'infanzia di N. S. Gesù Cristo*, Roma, 1894.

3. Cette relique était autrefois intitulée : « De fascia et pannis domini nostri Jesu XPI ».

qu'au milieu il y avait des reliques, celles du « puerperium », conformément à l'usage oriental.

Le P. Lais a observé qu'en réunissant ces pièces de bois on peut former un berceau, ou le chevalet qui porterait un de ces berceaux encore usités en Orient, assez semblables au type qui se retrouve dans les plus anciennes représentations de la crèche sur les sarcophages chrétiens.

Quoi qu'il en soit, la tradition qui se rattache à cette relique est très respectable. Rien n'autorise à nier que l'un ou l'autre des fragments conservés à Ste-Marie-Majeure ait été vénéré même en Orient comme une partie de la Crèche du Sauveur. On les expose chaque année, le matin de Noël, sur l'autel papal, et pendant toute la journée ils sont très visités par les fidèles.





Chapitre cinquième.

LA 1ère RÉGION.

LA 1ère région ecclésiastique correspondait à peu près aux Ie, XIIe et XIIIe régions d'Auguste (Porta Capena, Piscina publica, Aventinus). Elle renfermait un assez grand nombre d'églises.

§ I. Sts-Nérée-et-Achillée.

L'église des Sts-Nérée-et-Achillée est la première qui se présente dans la région de « porta Capena ».

Cette région (1) avait pour limites : à l'est le Coelius, au midi l'Almon, qui passe près du « Domine quo vadis », à l'ouest la XIIe région, au nord la porte Capène. On y remarquait : le « lucus Camenarum », près de la pépinière municipale et de St-Sixte-le-Vieux, bois sacré qui sous l'empire était loué aux Juifs ; — le « templum Honoris et Virtutis », élevé (530 de Rome) par M. Claudius Marcellus en souvenir de la victoire remportée sur les Gaulois à Clastidium ; c'est là que furent transportés les statues et les trésors de Syracuse ; il se trouvait près de St-Césaire ; — le « templum Martis extramuranum », bâti non loin de la porte de St-Sébastien, probablement au temps de la guerre de Pyrrhus ; les triomphateurs venant du midi s'arrêtaient là, attendant l'autorisation du Sénat pour entrer dans la ville ; une inscription de la fin de la république, conservée dans la galerie lapidaire du Vatican et trouvée dans ce quartier, parle du CLIVOM MARTIS, dont la pente avait été adoucie ; — l'arc de Drusus, devant la porte St-Sébastien ; on a élevé des doutes sur l'identification de cet arc avec le monument encore debout à cet

1. Cf. supr., p. XXXIV.

endroit, lequel aurait pu n'être que l'aqueduc de l'Aqua Marcia, mais cette opinion se heurte à un double fait : il y avait de ce côté un « vicus Drusianus », et il est fait mention des honneurs triomphaux accordés à Drusus sur une inscription en bronze recueillie dans la même région et transportée au Vatican.

Cette région étant située en dehors de l'enceinte de Servius Tullius, il n'est pas surprenant qu'on y rencontre, en particulier du côté de St-Césaire, des tombeaux de l'époque républicaine et du commencement de l'empire. Toutefois les colombaires voisins de la porte St-Sébastien sont de l'époque impériale.

L'église des Sts-Nérée-et-Achillée (1) était l'ancien titre de Fasciola, titre urbain dont dépendait le cimetière de Domitille. Nous trouvons ce nom de Fasciola dans la souscription du Concile romain tenu sous Symmaque. On avait cru que c'était le nom d'une matrone, analogue à celui de Fabiola. Mais en fait nous ne le voyons jamais appliqué à une personne ; de plus, quelques inscriptions du cimetière de Domitille contiennent la mention : « de Fasciola », comme on disait : « de Pallacine, de Velabro, a Vinculis », en parlant d'un lieu ; quand il s'agissait d'une personne, on employait au contraire le génitif : « Titulus Clementis, Julii, Eusebii, etc. » Il faut plutôt chercher l'origine de ce nom dans les Actes apocryphes de S. Pierre et S. Paul et dans ceux des SS. Procès et Martinien. Les premiers racontent l'épisode de la fuite de S. Pierre et du « Domine quo vadis »(2); les seconds font le même récit et ajoutent que dans sa fuite S. Pierre perdit près de la « via Nova » une bandelette qui entourait sa jambe : « Fasciola cecidit in via nova », et que la bandelette fut recueillie par une matrone. Cette légende, répandue au Ve et au VIe siècle, a pu donner naissance au nom de la basilique.

Dans le 1er volume de ses *Inscriptiones christianae*, M. de Rossi a publié l'inscription d'un prêtre du titre de Fasciola

1. Cf. (Lais), *Memorie del titolo di Fasciola*, Roma, 1880.
2. Cf. *Éléments*, t. I, p. 12.

qui dut être le père du pape Félix III et qui fut enterré à St-Paul. Les prêtres de ce titre devaient donc avoir juridiction sur la basilique de la voie d'Ostie. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'ils l'exerçaient sur le cimetière de Domitille et sur l'église catacombale des Sts-Nérée-et-Achillée. Pour ce motif beaucoup de membres du clergé de ce titre furent enterrés au cimetière de Domitille [1]. De là des confusions qui ont fait appliquer à l'église urbaine des détails relatifs à l'église cimitériale, et réciproquement. Ainsi Baronius croyait que l'homélie de S. Grégoire : « Sancti isti ad quorum tumbam consistimus... » [2], avait été prononcée à l'église de la voie Appienne, tandis qu'elle le fut à celle du cimetière. Au contraire, on applique à tort à la basilique cimitériale ce que le *Liber pontificalis* dit de celle de la ville. Néanmoins il est certain que dans cette dernière le culte des SS. Nérée et Achillée, dû peut-être à un souvenir local, est très ancien, antérieur même à la translation des reliques. C'est peut-être à l'occasion de cette translation que Léon III fit faire une restauration de l'église et exécuter la mosaïque de l'abside. Nous n'en connaissons pas exactement la date ; nous savons seulement que le corps de Ste Pétronille, enlevé au même cimetière, fut transporté dans la basilique Vaticane par Paul Ier en 757.

A partir du VIIIe siècle, on oublie le nom de Fasciola, et l'église ne porte plus que celui des Sts-Nérée-et-Achillée. Il est vraisemblable qu'on y avait déposé les marbres, les ambons, etc., de la basilique cimitériale. Elle fut restaurée au moyen-âge. A la fin du XIIIe siècle, comme elle était presque abandonnée et que du reste tout le quartier était devenu un désert, Grégoire IX transporta à St-Hadrien sur le Forum les corps des SS. Nérée et Achillée et de Ste Domitille. L'église de la voie Appienne fut relevée, vers la fin du XVe siècle, par Sixte IV, le grand restaurateur

1. Cf. *Éléments*, t. II, p. 112, 133.

2. *Hom. in Evang.*, l. II, hom. XXVIII (*P. L.*, t. LXXVI, col. 1210 sq.). Le commencement et la fin de cette homélie sont gravés sur la chaire pontificale dans l'église urbaine.

des monuments de Rome; mais un siècle après elle était retombée dans le même abandon. C'est alors que Baronius



STS-NÉRÉE-ET-ACHILLÉE.

la demanda pour titre cardinalice et entreprit sa restauration. Elle est aujourd'hui dans l'état où l'a mise l'illustre cardinal.

De l'ancienne église il reste quelques parties de la mosaï-

que du pavé, antérieures au XIIIe siècle. L'autel est aussi formé de matériaux de l'ancienne église ; la « fenestella confessionis » est décorée de mosaïques. L'ambon de l'épître provient d'une église de l'Aventin. L'abside n'a pas été modifiée ; la mosaïque de la surface antérieure remonte au VIIIe siècle. Elle représente la Transfiguration. Au milieu est le Sauveur en robe blanche ornée de bandes de pourpre et d'or ; il a à ses côtés Moïse et Élie et, prosternés par terre, les trois disciples qui se couvrent les yeux avec leur manteau sur lequel sont inscrites les initiales de leurs noms. Aux extrémités, un ange avec la Vierge et l'Enfant Jésus (à droite), et l'Annonciation (à gauche) où on voit la Vierge occupée à coudre : c'est un détail emprunté aux Évangiles apocryphes, dont nous avons déjà noté l'influence dans la mosaïque de Ste-Marie-Majeure. La partie concave de l'abside était aussi autrefois ornée de mosaïques ; Pompeo Ugonio les a copiées (1). Elles représentaient une croix gemmée placée devant les rideaux du tabernacle céleste et escortée de six brebis, trois à droite et trois à gauche ; c'est un motif ancien rappelant les peintures catacombales. On y lisait le nom de Léon III : LEO PAPA. Ces mosaïques, au temps de Baronius, ont été remplacées par des peintures. Les parois sont décorées de peintures très réalistes de l'école de Pomarancio, comme celles de St-Étienne-le-Rond ; elles reproduisent des scènes du martyre des apôtres et de la vie des SS. Nérée et Achillée.

Après avoir restauré l'église, Baronius obtint d'y ramener les corps des SS. Nérée, Achillée et Domitille. Il le fit avec une grande solennité et prépara aux martyrs un véritable triomphe (2). Le cortège passa par le Capitole, le Forum, l'arc de Titus et l'arc de Constantin. Des inscriptions, composées par le cardinal, mettaient en relation avec ces martyrs les souvenirs rappelés par les monuments profanes. Voici, par exemple, celles qui étaient fixées aux bases des statues des Dioscures devant le Capitole :

1. Ms. Barberini.
2. Cf. *Memorie del titolo di Fasciola*, p. 56-61.

S . FLAVIAE . DOMITILLAE . VIRGINI . ET . MARTYRI
OB . CAPITOLIVM . AB . INFELICI . DAEMONVM . CVLTV
FELICIVS . EXPVRGATVM . QVAM . AB . EIVS
GENTILIBVS . FLAVIO . ET . VESPASIANO
AVGVSTIS

S · P · Q · R · FLAVIAE · DOMITILLAE · VIRGINI
ET · MARTYRI · QVOD · MAIOREM · VRBI · GLORIAM
ATTVLERIT · INCENDIO · IPSA · PRO · ☧ FIDE · CONSVMPTA
QVAM · VTERQVE · FLAVIVS · VESPASIANVS · ET · DOMITIANVS
AVGVSTI · GENTILES · SVI · CAPITOLIO · BIS
INCENDIO · CONSVMPTO · PROPRIIS · SVMPTIBVS
RESTITVTO

Et celle que portait l'Arc de Titus :

S · P · Q · R · TRIVMPHALEM · HVNC · ARCVM
OLIM · TITO · FL · VESP · AVG · OB · TVMVLTVAN
TEM · IVDEAM · IMP · POP · ROM · RESTIT · DECRETVM
ET · ERECTVM · S · FL · DOMITILLAE · EIVS
NEPTI · OB · CHRISTIANAM · RELIGIONEM
PROPRIA · MORTE · AVCTAM · PROPAGATAMQVE
MVLTO · FELICIVS · NVNC · DECERNIT
CONSECRATQVE .

Depuis Baronius l'église des Sts-Nérée-et-Achillée est desservie par l'Oratoire de Rome. L'état dans lequel elle se trouve rend une restauration très désirable.

§ II. St-Sixte-le-Vieux.

L'église de St-Sixte est située presque en face des Sts-Nérée-et-Achillée ; on l'appelle St-Sixte-le-Vieux depuis l'époque (XVIe siècle) où une autre église fut dédiée au même saint sur le Quirinal. On lui a aussi donné le nom de St-Sixte in Piscina. Elle correspond peut-être au « titulus Tigridis », dont le plus ancien souvenir se trouve dans le concile romain de 499. D'après une opinion, cette église fut bâtie en mémoire

du passage de S. Sixte II et de sa rencontre avec S. Laurent au moment où il se rendait au martyre. Nous n'en avons plus aucune mention jusqu'au IX[e] siècle. Dans la biographie de Léon IV, le *Liber pontificalis* parle d'un « monasterium Corsarum » annexé à l'église. Ce n'est pas le nom d'une famille, comme on l'a pensé, mais celui de l'île de Corse d'où devaient être venues les religieuses. Au IX[e] siècle, peut-être sous Léon IV, on transféra à St-Sixte un certain nombre de corps saints du cimetière de Calixte ; l'inscription gothique, placée dans l'église, à gauche de l'entrée latérale, nomme les SS. Zéphyrin, Sotère (1), Partène et Calocère, Anthère, Lucius et Félix.

† IN · HAC · BASILICA · REQESCVNT · CORPORA
† SCOR · MARTIR ·· INPMIS · BTI · SIXTI · PAPE
FELICIS · PAPE · GEPHERINI · PAPE · ANTHE
ROS · PP · LVCII · PP · SOTHER · PP · LVCIA
NI · PP · ET · SOTHERIS · CALOCERI · ET · PAR
THENI · IVLII · EPI · ET · LVCII · EPI · MAXI
MI · MARTIRIS ·

Au début du XIII[e] siècle, Honorius III restaura la basilique et donna le monastère à S. Dominique, qui s'y établit avec ses premiers compagnons. Quand S. Dominique se retira à Ste-Sabine, St-Sixte passa aux Dominicaines, qui y restèrent jusqu'au moment où elles s'installèrent sur le Quirinal (XVI[e] siècle). Le clocher et le cloître appartiennent à ce genre de construction qu'on appelle « a tufelli » ou « saracinesca » et remontent à Honorius III. L'église, restaurée par Sixte IV et de nouveau, dans le goût moderne, au XVII[e] siècle, ne renferme rien de remarquable. Elle est encore titre cardinalice.

1. Elle cite aussi le nom du pape S. Soter ; mais c'est évidemment une confusion résultant de la similitude des noms : le pape Soter n'a pas été enterré à St-Calixte.

§ III. St-Césaire.

L'ancienne diaconie de St-Césaire ne doit pas être confondue avec St-Césaire in Palatio, qui se trouvait sur le Palatin (1). Son vrai nom était St-Césaire in Turri ; Cencio Camerario, au XIIe siècle, l'appelle « S. Caesarius de Appia ». Le saint à qui elle est dédiée est un diacre du Ier siècle, fêté le 1er novembre. D'après les Actes des SS. Nérée et Achillée, c'est lui qui aurait déposé les corps de ces martyrs au cimetière de Domitille. Peut-être quelque souvenir spécial rattachait-il cet endroit à l'histoire des deux saints et au titre voisin de Fasciola. De l'ancienne église il reste les colonnes et les ambons, œuvre des marbriers romains. La mosaïque qui ornait la voûte a été remplacée par une peinture.

Il y avait probablement à côté de l'église un monastère de vierges. Le *Liber pontificalis* parle en effet d'un « monasterium S. Caesarii ancillarum Dei ». L'église fut desservie autrefois par des moines grecs ; il reste encore quelques parties de leur monastère, les fenêtres sont du style de la Renaissance. C'est là qu'habita dans la première moitié du XVe siècle le cardinal Bessarion. Abandonnée après cette époque, l'église fut rebâtie sous Clément VIII, à la fin du XVIe siècle. Elle figure toujours parmi les titres cardinalices diaconaux.

§ IV. St-Jean-devant-la-Porte-Latine.

Devant St-Césaire la voie Appienne se bifurque et donne naissance, à gauche, à la voie Latine. Ces deux voies sortaient donc ensemble de l'enceinte de Servius Tullius par la porte Capène. Dans l'enceinte d'Aurélien il y eut une porte Latine. Près de cette dernière s'élève l'église de St-Jean-devant-la-Porte-Latine, dont Crescimbeni a écrit l'histoire (2). La tradition du martyre de S. Jean en cet endroit est très an-

1. Cf. Duchesne, *La chapelle impériale du Palatin*, dans le *Bulletin critique*, 1885, p. 417 sq. ; — *Le Palatin chrétien*, dans le *Nuovo bullet.*, 1900, p. 17 sq.
2. *Istoria della chiesa di S. Giovanni avanti alla porta Latina*, Roma, 1716.

cienne ; cependant nous n'avons sur l'église qui la rappelle aucun document des premiers siècles. Le fait même, sans indication de lieu, est rapporté par Tertullien (1) ; Renan ne le conteste pas (2). Il dut arriver avant l'exil de l'Apôtre à Patmos, car S. Jean semble y faire allusion dans le 1er chapitre de son *Apocalypse* : « Ego Joannes frater vester et particeps in tribulatione et regno et patientia in Christo Jesu (3). » Mais il est impossible d'en préciser le lieu avec certitude. La porte Latine n'existait d'ailleurs pas au temps de S. Jean. Au moyen-âge, on a été naturellement porté à localiser beaucoup de souvenirs moitié historiques moitié légendaires dans cette région, voisine à la fois d'un quartier juif et de la route qui par Brindisi vient de l'Orient.

On croit que le premier oratoire fut érigé au Ve siècle par le pape Gélase. Hadrien Ier le rebâtit au VIIIe et l'unit à St-Jean-de-Latran. Il y eut d'autres restaurations au XIIe siècle sous Célestin III (1190) et au XVIe. Elle n'est devenue titre cardinalice que sous Léon X. Actuellement c'est une église à trois nefs ; les colonnes sont anciennes, le reste est moderne. On montre dans le jardin voisin un bassin, « cantharus », probablement l'ancien puits du baptistère, avec une inscription du Xe ou du XIe siècle :

EGO STEF + IN NOMINE PAT(tris) ET FILII ET SPIRitus
HANVS
sancti OMN(e)S SITIEntes venITE AD AQVAS.

Près de l'église s'élève un oratoire du XVe siècle, « S. Joannes in oleo ». Ce serait l'endroit précis du martyre. De même le petit édicule construit par le cardinal Pole près du « Domine quo vadis » marquerait la place même où se serait arrêté Notre-Seigneur. L'oratoire de S. Jean in Oleo fut terminé en 1509 par un Français, Mgr Benoît Adam, dont on voit encore au-dessus de la porte les armes et la devise : AV · PLAISIR · DE · DIEV.

Une porte voisine conduit à un groupe de colombaires.

1. *De praescript.*, 36 (*P. L.*, t. II, col. 49.)
2. *L'antéchrist*, p. 197, 198, 209.
3. *Apoc.*, I, 9.

De la porte Capène à St-Sébastien s'étendait une vaste nécropole, surtout à gauche de la voie. Parmi les nombreux colombaires qui existaient près de la porte Latine, quatre ou cinq sont bien conservés, en particulier celui de Pomponius Ilas, avec ses peintures, ses mosaïques et ses inscriptions du Ier siècle. Ceux de la Vigna Codini, retrouvés au XIXe siècle sur la voie Appienne, sont très connus, aussi bien que ceux des affranchis de Livie, découverts hors de la porte au siècle précédent (1).

Non loin de là passait l' « Aqua Crabra », qui venait des monts Albains, traversait le grand cirque, où elle servait pour les spectacles, et allait se jeter dans le Tibre. La voie qui la coupait sortait de la ville par une petite porte, « posterula », qui s'appelait « Metronia, Metroni (2) », ou « Metrovia (3), Metrobi ». Cette porte fut restaurée au XIIe siècle. L'inscription commémorative existe encore :

R ////////// SAGL
† ANNO · MCLVII · INCARNT
DNI · NRI · IHV · XPI · S · P · Q · R · HAEC · MENIA
VETVSTATE · DILAPSA · RESTAVRA
VIT · SENATORES · SASSO · IOHS · DE · AL
BERICO · ROIERIBVCCA · CANEPINZO
FILIPPO · IOHS · DE · PARENZO · PETRVS
DS · TE · SALVI · CENCIO · DE · ANSOINO
RAINALDO · ROMANO
NICOLA · MANETTO

Elle coïncide avec le rétablissement à Rome (1143) de l'ancien régime municipal et du « senator urbis », dont le titre se conserva jusqu'en 1870. Dans la première ligne, Nibby avait cru pouvoir suppléer ainsi les lettres effacées : « Regnante Friderico semper augusto gloriosissimo » ; le

1. Cf. Gori, *Monumentum sive Columbarium libertorum et servorum Liviae Augustae et Caesarum Romae detectum in via Appia, adjectis notis Ant. M. Salvinii*, Florence, 1727.
2. S. Grégoire, *Ep.*, l. XI, p. 44 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 1155).
3. *Itin. d'Einsiedeln* (Urlichs, *Cod. urbis Romae topog.*, p. 75).

nom de Frédéric Barberousse aurait été effacé en haine de l'empereur. Mais M. Gatti a reconnu qu'il devait y avoir simplement : REGIO SANCTI ANGELI.

§ V. Ste-Balbine.

La partie orientale de l'Aventin, ou petit Aventin, et ses environs immédiats formaient la XII[e] région civile, « Piscina publica », qui s'étendait en dehors de l'enceinte de Servius Tullius jusqu'à St-Césaire. Il y avait là primitivement un vaste réservoir d'eau pour les bains. Il disparut sous les empereurs : « Nomen manet, ipsa non exstat », dit Festus (1) ; et au même lieu Caracalla construisit ses thermes. La plus importante des rues qui traversaient cette région, le « vicus piscinae publicae », correspondait à peu près à la Via di porta S. Paolo : Ammien Marcellien raconte en effet (2) que l'obélisque de Constance, amené par le Tibre, fut transporté au cirque sur des rouleaux par la voie d'Ostie, la porte d'Ostie et la « piscina publica ». La XII[e] région ne possédait pas un grand nombre de monuments remarquables. Il faut citer cependant : le temple de la bonne Déesse qui présidait à la fertilité de la terre et guérissait les maux d'yeux ; son sanctuaire était pour ce dernier motif dénommé « templum bonae Deae oclatae » ; on l'appelait aussi « templum bonae Deae subsaxanae » (3), parce qu'il était situé au-dessous de l'Aventin ; on y a retrouvé des *ex-voto* en forme d'yeux ; — des maisons patriciennes, comme celle de Fabius Cilo, qui fut consul en 193 et 204 et précepteur de Caracalla : des tuyaux de plomb, découverts en 1857, portent le nom de ce personnage L · FABI · CILONIS ; il est probable qu'à la même famille appartenait cette Celonia dont le plan de Septime-Sévère mentionne les jardins : HORTI CELONIAE FABIAE ; — la maison privée d'Hadrien, « privata Hadriani », dont on croit avoir retrouvé deux

1. Sub voce *Piscina*. — Cf. supr., p. XXXVI.
2. Lib. XVII, 4.
3. Ovid., *Fast*, V, 148 ; — Spartien, *In Hadrian.*, XVIII.

murs derrière St-Sabas, et que signale le *Curiosum* ; — le « mutatorium Caesaris », monument inconnu dont parlent des inscriptions recueillies près de St-Sixte-le-Vieux ; — la caserne de la IVe compagnie des pompiers, on a en effet au XVe siècle découvert là un diplôme de Septime-Sévère adressé au commandant de cette compagnie, « praefectus vigilum » ; elle devait surveiller la XIe et la XIIe région ; — surtout les thermes de Caracalla, les mieux conservés de tous les anciens thermes de Rome.

Les thermes de Caracalla furent construits sur des maisons de l'époque républicaine et de l'époque impériale. Commencés par Caracalla, ils furent achevés sous Alexandre-Sévère et restaurés au VIe siècle par Théodoric. Une grande enceinte entourait les salles de bain. La façade, bordée de chambres, s'élevait sur la voie Appienne. A l'opposé était le stade, et au delà un grand réservoir d'eau, approvisionné par l' « Aqua Marcia » qu'amenait l'aqueduc d'Antonin. Sur les deux autres côtés de l'enceinte il y avait deux absides, des portiques, des temples, des bibliothèques, des palestres, des restaurants. Au milieu de l'enceinte se trouvaient les bains proprement dits, avec leurs trois grandes salles, « calidarium », « tepidarium » et « frigidarium », et les chambres latérales correspondantes. Ce monument renfermait de nombreuses œuvres d'art, entre autres le fameux taureau Farnèse, que l'on admire au Musée de Naples, et la mosaïque des Athlètes, qui orne une salle du Musée chrétien de St-Jean-de-Latran. Afin de donner à ses thermes une entrée plus monumentale, Caracalla fit ouvrir une nouvelle voie, la « via nova » (1). C'était comme un immense vestibule bordé de boutiques. Dans le voisinage était le marché aux radis, « area radicaria », que mentionnent le plan de Septime-Sévère et le Catalogue des régions. Une inscription du cimetière de Domitille rappelle une certaine Pollecla « quae ordeum bendet (vendit) in via Nova » (2) : il était naturel en

1. Celle du même nom sur le Forum s'appelait plutôt « Nova via », comme la voie Sacrée s'appelait « Sacra via ».

2. Cf. Marucchi, *Itinéraire des Catacombes*, p. 133.

effet de déposer dans ce cimetière, annexé au titre de Fasciola, les chrétiens qui habitaient près de ce titre et de la « Via nova ». Sur une autre inscription du même cimetière on lit les noms de deux employés des Thermes de Caracalla : CVCVMIO ET VICTORIA CAPSARARIVS DE ANTONINIANAS (1).

Deux églises s'élèvent sur le petit Aventin, Ste-Balbine et St-Sabas.

Suivant la légende, Balbine, fêtée le 31 mars, était fille de Quirin, tribun sous Hadrien. Elle aurait été martyrisée au commencement du IIe siècle. Elle fut très vénérée ; son nom fut donné à un cimetière situé entre la voie Appienne et la voie Ardéatine, près du « Domine quo vadis », au-dessus duquel il y eut une petite basilique, construite par le pape S. Marc, et un cimetière en plein air. L'église de l'Aventin remonte à une haute antiquité et dut être de bonne heure en relations avec celle du cimetière ; toutefois elle n'est pas mentionnée comme titre avant S. Grégoire le Grand. Elle fut restaurée par Léon III, puis abandonnée jusqu'à la Renaissance. Au XVe siècle, le cardinal Barbo, neveu du pape Paul II, la transforma complètement, au point qu'elle n'a plus même la forme basilicale ; le nom du cardinal est inscrit sur une poutre du plafond :

MARCVS · BARBVS · VENETVS · EPI · PRAENE · CAR · S · MARCI · PATRIARCHA · AQVILE · AN · D · MCCCCLXXXIIII.

Il n'y a plus à remarquer dans cette église que le beau tombeau d'Étienne de Surdis (1300) avec ses mosaïques exécutées par l'école des Cosmates, ainsi que l'atteste l'inscription : ✠ IOHS · FILIVS · MAGRI · COSMATI · FECIT · HOC · OPVS · HIC · HICT · TVMVLAT · DOMIN · STEPHAN ꝓ SVRDIS DNI PP CAPELAN ; — et un élégant bas-relief, œuvre de Mino da Fiesole. L'image du crucifix entre la T. Ste Vierge et S. Jean est un souvenir de l'ancienne basilique

1. Cf *Nuov. bullet.*, 1901, p. 246.

Vaticane. Elle y surmontait l'autel dédié à S. Marc par Pie II. Elle fut ensuite placée pendant quelque temps dans les cryptes de St-Pierre, puis apportée à Ste-Balbine en 1650.

Ste-Balbine dépend aujourd'hui de St-Pierre du Vatican. Elle avait autrefois comme annexe un couvent de moines grecs, dont parle Ughelli dans son *Italia Sacra*, et qui est devenu un hospice pour les femmes converties.

§ VI. St-Sabas.

L'origine de l'église de St-Sabas semble se rattacher à l'oratoire que Ste Sylvie, mère de S. Grégoire le Grand, avait près de son palais sur cette partie de l'Aventin. C'est ce qu'autorise à penser le témoignage de Jean Diacre dans sa *Vie de S. Grégoire* (1). Peu de temps après la mort de Ste Sylvie, des moines grecs vinrent s'établir en cet endroit ; ils donnèrent à leur monastère le nom de S. Sabas, célèbre abbé de Cappadoce, mort en 531, sous Justinien. Il y avait déjà près de Jérusalem un couvent de même nom, d'où peut-être ils avaient émigré, la fameuse « laura nova » ; c'est sans doute en souvenir de leur première résidence qu'ils appelèrent aussi la nouvelle fondation « cella nova » (2). Nous trouvons le monastère romain mentionné pour la première fois dans la vie de S. Grégoire, évêque de Girgenti, écrite au VIIe siècle par un personnage à peu près contemporain, l'abbé Léonce. Des Grecs il passa (XIIe siècle) aux mains des religieux de Cluny ; Grégoire XIII le donna au Collège germanique.

Il y a eu certainement deux églises successives. Des fouilles récentes, habilement dirigées par les architectes Piacentini et Cannizzaro, ont permis de retrouver l'abside primitive, démontrant en même temps que la première église était plus petite que l'actuelle (3) et à un niveau beaucoup plus bas

1. Joan. Diac., *Vita S. Gregorii*, I, 9 (*P. L.*, t. LXXV, col. 66).
2. *Lib. pontif.* in vit. Leonis III.
3. Elle n'avait qu'une seule nef, et son abside est située entre la 4e et la 5e des sept colonnes de l'église postérieure.

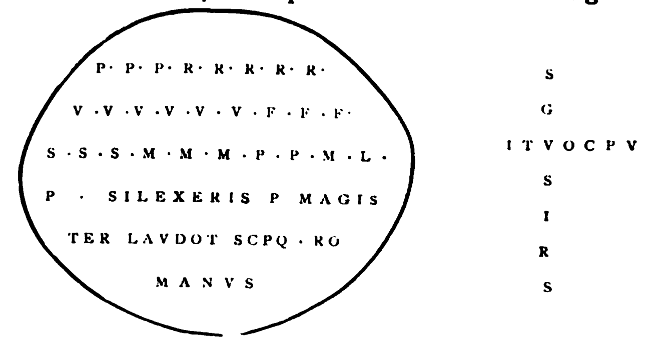
(1^m40 environ). Des peintures, entremêlées d'inscriptions grecques et latines, recouvraient entièrement les murs de cette église ; dans l'abside, notamment, on distingue les pieds de dix-huit personnages debout, à droite et à gauche d'une double colline, que deux autres commencent à gravir ; au milieu de ce groupe était une niche dans laquelle se conservait



ST-SABAS
(l'ancienne abside).

quelque objet vénéré, peut-être une pierre de la montagne de l'Ascension, dont la composition devait rappeler le mystère. La partie supérieure de l'abside était occupée par un immense buste du Sauveur entre deux Saints. Le P. Grisar compare cette décoration à celle de l'oratoire de St-Venance et estime que le style de l'ensemble atteste une œuvre du

VIe ou du VIIe siècle. Sur la paroi de gauche on a représenté un moine au travail (MARTINVS MONACHVS MAGister) et tracé deux inscriptions qui sont de véritables énigmes :



L'église primitive fut vraisemblablement détruite pendant l'invasion de Robert Guiscard (1084). Les moines de Cluny durent élever l'église actuelle vers la fin du XIIe siècle. Le



ST-SABAS.

crucifix peint dans l'abside est de cette époque. La galerie extérieure qui surmonte l'entrée est de forme tout à fait



ABSIDE PRIMITIVE DE ST-SABAS (peintures).

caractéristique. Au-dessus de la porte on lit une inscription de l'an 1205, d'autant plus intéressante que celles de cette époque sont plus rares: ✠ AD HONOREM DOMINI NOSTRI IHV XPI ANNO VII PONTIFICATVS DOMINI INNOCENTII III · PP · HOC OPVS DOMINO IOHANNE ABBATE IVBENTE FACTVM EST · P(er) MANVS MAGISTRI IACOBIS ✠. Le « magister Jacobus », qui a signé l'œuvre, était fils de Laurent, fondateur de l'école des Cosmates, et père de Cosmas. Ces artistes avaient fait le pavé de l'église, et autour de la porte une décoration en mosaïque. Intérieurement, l'église avait d'abord cinq nefs, aujourd'hui réduites à trois. Une inscription gothique, fixée à la paroi droite, nous apprend qu'elle fut restaurée au XIV[e] siècle:

✠ M[E] · CCC[IS] · ANNIS · XX[MI] QVE · PERACTIS
· HEC DOMUS Ē FACTA · Q̄ CON
DIDIT ILLE IOHANNES ·
· NOMINE DICTVS ERAT · S̄C̄Ī
SABE FVIT ABBAS ·
· DE MONTE OPVLO NATVS ET A
PVERITIA SVA HIC MONACHAT ·
· PRO MONACHIS ET IPSO ORA
TIONES FVNDITE XPO ·

Elle dut l'être de nouveau au temps du pape Pie II (XV[e] siècle), dont on voit les armes sous le toit.

Plusieurs sarcophages antiques étaient cachés sous le pavé du moyen-âge. D'autres proviennent du cimetière autrefois contigu à l'église; l'un des plus remarquables est orné des figures des neuf muses, un autre porte l'inscription païenne d'une TARRVTIENA · NICE. Il faut en outre signaler quelques fragments des anciens plutées du IX[e] siècle; dans la cour attenante à l'édifice des restes du cloître, et des débris imposants qui doivent provenir de quelque grand monument du voisinage dont on aura pris les matériaux pour construire ou réparer l'église.

§ VII. Ste-Prisque.

De la XII[e] région civile nous passons à la XIII[e] sur le grand Aventin. Cette colline, bien que comprise dans l'enceinte de Servius Tullius, était en dehors du « pomerium », ou limite sacrée de la ville. On a donné diverses explications de ce fait étrange ; la plus exacte semble être celle de Niebhur : ce quartier a dû être neutralisé parce qu'il renfermait le temple de Diane, qui n'appartenait pas à Rome seule, mais à toute la confédération latine. C'est seulement sous Claude que le « pomerium » fut étendu jusque-là. Une grande rue reliait l'Aventin au Vélabre ; c'était le « clivus Publicius », ainsi appelé du nom de Lucius et Marius Publicius, deux édiles qui le firent tracer au VI[e] siècle de Rome. Ce « clivus » suivait la direction de la rue actuelle de Ste-Sabine. Le temple de Diane s'élevait entre Ste-Prisque et Ste-Sabine (1), et regardait le grand cirque. Il fut consacré par Servius Tullius ; Denys d'Halicarnasse, au temps d'Auguste, assure y avoir encore vu la « lex aedis » de l'époque royale. Sous Auguste, le temple fut restauré par un certain Cornificius, aussi le plan de Septime-Sévère l'appelle-t-il « aedes Dianae Cornificiae ». Près de là, Camille, après la destruction de Véies, avait dédié à Juno Regina un autre temple qui, d'après le marbre d'Ancyre, fut restauré par Auguste. Tite-Live (2), décrivant la procession qui eut lieu pour l'installation de la statue de la déesse, dit qu'elle vint, par le « vicus Jugarius », de la porte Carmentale (piazza Montanara) au Forum, et ajoute : « In foro pompa constitit ; inde vico Tusco Velabroque per clivum Publicium in templum Junonis Reginae. » Ce temple était certainement près de Ste-Sabine ; il est même possible que cette église ait été construite en partie avec ses colonnes et d'autres débris. Enfin un dernier temple, celui de Jupiter Dolichenus. Le culte de cette divinité venait de la ville de Doliche en Asie-

1. Liv., I, 45 ; — Denys d'Halicarn., IV, 26.
2. XXVII, 37.

Mineure ; il avait été introduit à Rome au temps de l'Empire, comme ceux d'Isis et de Mithra. Ce doit être le même temple que le catalogue des régions désigne sous le nom de Dolocenum. Il était près de St-Alexis, où on a, en 1892, retrouvé des ruines avec des inscriptions qui parlent de cette divinité (1). Sur la partie de l'Aventin qui se rapproche du grand cirque, il y avait la « Domus Surae » (Licinius Sura vivait au temps de Trajan), les « Thermae Surae », et les « Thermae Decianae » construits par Dèce au IIIe siècle.

A l'extrémité de la XIIIe région, sur le bord du Tibre, on trouvait l'Emporium, vaste port où Pie IX fit exécuter des fouilles en 1868 ; on y découvrit alors, outre les inscriptions, une grande quantité de marbres précieux. Des portiques le réunissaient aux « horrea » de la XIe région. Tout ce quartier était occupé par l'administration de l' « annona publica », et régi par des magistrats spéciaux dépendant du préfet de la ville. Le Testaccio (« Mons Testaceus ») a été formé avec les débris d'amphores, de briques, etc., que les vaisseaux apportaient comme lest : il est postérieur au Ier, même au IIe siècle, car on y a reconnu des tombeaux de cette époque ; on y a même relevé des briques chrétiennes provenant de Syrie, qui ont été déposées au Musée de Latran.

Sur le grand Aventin nous rencontrons les églises de Ste-Prisque, de Ste-Sabine et de St-Alexis. Ste-Marie-Aventine est une église moderne qui n'offre aucun intérêt spécial.

Ste-Prisque peut être identifiée avec la maison d'Aquila et Prisca où, d'après des documents légendaires, mais très anciens, S. Pierre aurait prêché et baptisé (2). Cette tradition est consignée dans les Actes de Ste Prisque, vierge et mar-

1. Gruter (XX, 6) avait déjà signalé l'inscription suivante, près de Ste-Sabine :

IOVI OPTVMO
MAXIMO DO
LICHENO · T
FLAVIVS COS
MVS · IVSSV DEI
FECIT

2. Cf. Carini, *Sul titolo presbiterale di S. Prisca*, Roma, 1895.

tyre, une parente peut-être de la femme d'Aquila ; dans un très ancien sermon sur S. Aquila et Ste Prisca, conservé dans un manuscrit du Vatican (1) ; dans le *Liber pontificalis*, à la biographie de Léon III ; dans une inscription copiée sur la porte de l'église par Pierre Sabin, au XVe siècle, et qui était écrite, dit-il, « antiquis litteris » (2) ; dans une autre inscription, du temps de Calixte III, que l'on voit encore à gauche de l'autel, et qui renferme d'ailleurs des données fausses, puisqu'elle place en cet endroit l' « ara maxima Herculis » qui était près de Ste-Marie in Comedin.

Dans ces indications plus ou moins légendaires, M. de Rossi pense cependant trouver un fond de vérité (3) ; et plusieurs découvertes semblent lui donner raison. Au XVIIIe siècle, on a recueilli près de Ste-Prisque un diplôme de bronze conférant, au nom d'une ville d'Espagne, le droit de cité à un certain Caius Marius Pudens Cornelianus. Ces diplômes bien connus se plaçaient dans la maison même de qui en était honoré. Celui-ci est de l'an 224, c'est-à-dire du temps d'Alexandre-Sévère. Il y avait donc là, au IIIe siècle, un Pudens en rapport avec la « gens Cornelia », dont la maison était sur le Viminal et le cimetière sur la voie Salaria, où furent déposés aussi Aquila et Prisca. Cette coïncidence est certainement favorable à l'identification de Ste-Prisque avec la maison des deux disciples de S. Paul. Autre coïncidence : En. Q. Visconti raconte dans ses *Mémoires* (4) que derrière cette église on découvrit les ruines d'une maison romaine et des traces d'un oratoire chrétien ; on voyait encore des absides et des peintures représentant le Sauveur, S. Pierre et S. Paul. Cet oratoire, malheureusement démoli, était peut-être du IVe siècle. Enfin M. de Rossi (5) a relevé dans l'édition du *Liber pontificalis* de Bianchini (6), la men-

1. Cod. 1193.
2. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1a, p. 443
3. *Bullet.*, 1867, p. 44-48.
4. Bibl. nat. de Paris, Cod. lat. 9697, p. 78.
5. *Loc. cit.*, p. 48.
6. In vit. Zephirini (*P. L.*, t. CXXVII, col. 1315).

tion d'un verre chrétien trouvé « inter antiquae ecclesiae rudera prope S. Priscam ».

Dans cette église se conserve aussi le souvenir d'une autre Ste Prisque, vierge et martyre. Elle a été appelée la proto-martyre de l'Occident, comme Ste Thècle l'avait été d'Orient. Mais les Actes, qui placent le martyre de Ste Prisque sous Claude Ier, confondent évidemment cet empereur avec Claude II le Gothique. Ils sont d'ailleurs remplis d'épisodes merveilleux et invraisemblables : Prisque aurait été martyrisée et enterrée au Xe mille de la voie d'Ostie ; son tombeau, oublié ensuite, aurait été révélé à S. Eutychien qui aurait fait transporter le corps sur l'Aventin. Cela est tout à fait impossible : au IIIe siècle il n'aurait pas été permis d'enterrer dans l'enceinte de la ville. On peut croire seulement que Ste Prisque mourut au IIIe siècle, entre 268 et 270, et qu'une translation de son corps fut faite au IXe siècle. Les Itinéraires mentionnent, au cimetière de Priscille, le tombeau d'une autre Prisque, probablement plus ancienne, dont le nom est joint à celui de Symetrius, et qui devait être fêtée le 18 janvier. Il est probable que des relations existèrent entre les deux. Le nom de Prisca se trouvait à la fois dans la famille de l'Aventin, dans celle de Pudens, et dans celle des Acilii Glabriones, comme l'ont démontré les découvertes faites au cimetière de Priscille.

Nous ne savons pas à quelle date précise fut construite l'église de Ste-Prisque. L'oratoire domestique fut sans doute transformé en oratoire public dès le IVe siècle, car au Ve nous voyons nommé le « titulus Priscae ». A la fin du VIIIe siècle, Hadrien Ier en restaura le toit (1). Au moyen-âge, ce titre était abbaye privilégiée. Il fut desservi par des moines grecs jusqu'au milieu du XIe siècle. En 1063, Alexandre II le donna à l'abbaye de Vendôme, dont l'abbé dans la suite fut toujours cardinal de Ste-Prisque. Les Bénédictins le gardèrent jusqu'au XVe siècle ; il passa ensuite aux Franciscains, puis aux Augustins.

1. *Lib. pontif.*

Les restaurations successives ont notablement modifié l'église. La façade est moderne (elle porte le nom du cardinal Benoît Giustiniani et la date de 1600), ainsi que la confession. Les colonnes anciennes sont maintenant engagées dans des pilastres également modernes. On montre dans la confession un monument qui aurait de l'importance s'il était authentique: un vase en pierre dans lequel on prétend que S. Pierre aurait baptisé ; en réalité ce n'est qu'un chapiteau creusé en forme de bassin, et son inscription BACTISMV SCI PETRI est du XIIe ou du XIIIe siècle. Elle prouve du moins la persistance de la tradition qui rattachait à S. Pierre le christianisme des familles d'Aquila et de Pudens.

§ VIII. Ste-Sabine (1).

Ste Sabine est fêtée le 29 août. Ses Actes, tout à fait légendaires (2), placent son martyre sous Hadrien et disent qu'elle appartenait à une noble famille et fut enterrée sur l'Aventin. Ils font partie du même cycle que les Actes des SS. Alexandre, Eventius, Théodule, et de S. Hermès.

L'église de Ste-Sabine, encore aujourd'hui titre cardinalice, est certainement du Ve siècle. Elle fut commencée sous Célestin Ier par un prêtre d'origine slave nommé Pierre, et terminée sous Sixte III vers 435. Le *Liber pontificalis* (3) ne mentionne que l'achèvement : « Hujus temporibus (Xysti III) fecit Petrus basilicam in urbe Roma sanctae Savinae ubi et fontem construxit. » Pierre était alors devenu évêque. La fontaine baptismale est un privilège exceptionnel concédé à Ste-Sabine; jusque-là il était réservé aux grandes basiliques, sans préjudice des baptistères anciennement érigés dans quelques catacombes. Les colonnes qui furent employées, et qui subsistent encore, appartenaient à quelque monument de l'époque classique, vraisemblablement au tem-

1. Voir l'intéressante comparaison que le P. Grisar (*Storia dei papi*, vol. I, part. 2a, p. 396 sq.) fait entre Ste-Marie-Majeure et Ste-Sabine.
2. Cf. Dufourcq, *Les « gesta martyrum » romains*, p. 164-165.
3. Éd. Duchesne, I, p. 235.

ple de Juno Regina ; sur la seconde à gauche en entrant on lit le nom RVFENO, le même que Bianchini déclare avoir vu



STE-SABINE.

sur une colonne de Ste-Marie-Majeure (1). Ce Rufinus serait-il le célèbre Rufin, magistrat sous Arcadius ? C'est plus proba-

1. « Columnae ferme singulae navem medianam sustinentes praeferunt nomen Rufini ad imum scapum antiquitus incisum. » *De vit. Rom. Pontif.*, Sixt. III, (*P. L.*, t. CXXVIII, col. 232).

blement le propriétaire des carrières d'où venaient ces colonnes, ainsi que le pense le P. Grisar (1) après le P. Bruzza (2). Des restaurations furent faites sous Léon III à la fin du VIIIe siècle et sous Grégoire IV au IXe. A côté de l'église était la résidence du cardinal titulaire, encore assez bien conservée, mais transformée au moyen-âge en forteresse. Honorius III (1216) en fit une résidence pontificale qui s'appela palais Savelli (3) ; on reconnaît encore les traces de ses travaux en « opera saracinesca ». Il y confirma la règle des Frères-Prêcheurs, y reçut aussi S. François ; puis, il légua le palais à S. Dominique, qui y demeura longtemps, ainsi que S. Thomas d'Aquin.

L'église a conservé sa forme basilicale. Les deux portes sont anciennes. La principale est dans le monastère, du côté où se trouvait anciennement l' « atrium ». Quand on a franchi cette porte, on voit au-dessus, à l'intérieur, une belle inscription en mosaïque à lettres bleues sur fond d'or :

CVLMEN APOSTOLICVM CVM CAELESTINVS HABERET
PRIMVS ET IN TOTO FVLGERET EPISCOPVS ORBE
HAEC QVAE MIRARIS FVNDAVIT PRESBYTER VRBIS
ILLYRICA DE GENTE PETRVS VIR NOMINE TANTO
DIGNVS AB EXORTV CHRISTI NVTRITVS IN AVLA
PAVPERIBVS LOCVPLES SIBI PAVPER QVI BONA VITAE
PRAESENTIS FVGIENS MERVIT SPERARE FVTVRAM.

Cette inscription, écho peut-être du concile d'Éphèse, est un remarquable témoignage en faveur de la suprématie de l'évêque de Rome. Elle parle de la fondation même de l'église, non d'une simple restauration. Elle complétait une grande composition en mosaïque dont il ne reste plus que les deux personnages qui sont à droite et à gauche de l'inscription, deux femmes voilées portant un livre et représentant l'Église sortie des Gentils et l'Église issue du Judaïsme : ECLESIA EX GENTIBVS, ECLESIA EX CIRCVMCISIONE. Sui-

1. *Storia dei papi*, vol. I, p. IIa, p. 401 ; et *Analecta romana*, t. I, p. 454.
2. *Iscrizioni dei marmi grezzi*, dans les *Ann. dell' Istit. germ.*, 1870, p. 106 sq.
3. La famille Savelli a donné à l'Église les deux papes Honorius III et Honorius IV.



MOSAÏQUE DE STE-SABINE.

vant Ciampini ([1]), il y avait en outre, en haut, les symboles des Évangélistes; au-dessus de l' « Ecclesia ex circumcisione », S. Pierre recevant la loi divine; au-dessus de l' « Ecclesia ex gentibus », S. Paul prêchant.

Les colonnes ne sont pas surmontées d'une architrave, comme dans les monuments antérieurs au Ve siècle, mais séparées par de petits arcs décorés en « opus sectile ». Les fragments de marbre figurent des objets qui semblent des miroirs surmontés de la croix. La basilique date en effet de l'époque où on commençait à figurer la croix sous sa vraie forme. L'arc majeur était décoré de mosaïques maintenant remplacées par des peintures ; Ciampini nous apprend qu'elles représentaient le buste du Sauveur au milieu des bustes des Apôtres et de quelques disciples.

L'autel et la confession sont modernes. Ils renferment les corps de Ste-Sabine, des SS. Alexandre, Eventius et Théodule. Plusieurs débris de l'ambon et de la « schola cantorum » avaient été employés pour former le dallage ; on les a relevés il y a quelques années et fixés aux parois de l'église. Les pierres noires que l'on montre comme ayant servi au supplice des martyrs sont d'anciens poids, semblables à ceux que l'on a trouvés dans plusieurs maisons romaines et à Pompei.

Le monument le plus précieux est la grande porte en bois sculpté, encore assez bien conservée, quoiqu'elle ait été endommagée par des restaurations modernes ([2]). On la considérait autrefois comme un ouvrage du XIIe ou du XIIIe siècle. Un archéologue russe, M. Kondakoff, a démontré qu'elle remonte au Ve, qu'elle est d'un style qui rappelle beaucoup celui des nombreux sarcophages chrétiens de cette époque, qu'elle n'a au contraire aucune analogie avec les sculptures du moyen-âge. Elle doit donc être contemporaine de Célestin Ier ou de Sixte III. Les tableaux dont elle se

1. *Vet. monum.*, p. 481.

2. Cf. Grisar, *Analecta romana*, t. I, x ; — Kondakoft, *Les sculptures de la porte de Ste-Sabine*, dans la *Revue archéologique*, 1877 ; — Berthier, *La porte de Ste-Sabine à Rome*, Fribourg, 1892.

compose représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'ordre primitif a été interverti ; voici l'ordre actuel, en commençant en haut à gauche : le Crucifiement de Notre-Seigneur, les Stes-Femmes pleurant au tombeau,



PORTE PRINCIPALE DE STE-SABINE.

l'adoration des Mages, la Transfiguration, — trois miracles de Notre-Seigneur, trois miracles de Moïse, l'Ascension, la glorification du Christ et de sa croix ; — Jésus-Christ ressuscité apparaissant aux disciples, apparaissant aux Stes-Femmes,

le reniement de S. Pierre, Habacuc ; — la vocation de Moïse, Zacharie dans le temple, la mer Rouge et le serpent d'airain,



L'ADORATION DES MAGES
détail de la porte de Ste-Sabine).



JÉSUS DEVANT PILATE
(détail de la porte de Ste-Sabine).

Élie enlevé au ciel ; — la condamnation de N.-S. (deux vides), Jésus devant Pilate, le Crucifiement.



LE CRUCIFIEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR
(détail de la porte de Ste-Sabine).

Il y a particulièrement à remarquer la scène du Crucifiement, dans laquelle on avait cru voir autrefois les trois enfants dans la fournaise. Il est certain que les premiers chré-



SARCOPHAGE DU MUSÉE DE LATRAN.

tiens avaient une grande répugnance à représenter les souffrances du Sauveur. Une seule peinture connue, celle du

cimetière de Prétextat rappelle une scène de la Passion [1]. Quand sur les sarcophages on représente le couronnement



LA VOCATION DE MOÏSE
(détail de la porte de Ste-Sabine).

1. Cf. Marucchi, *Eléments*, t. II, *Les Catacombes romaines*, p. 197.

d'épines, on évite de donner au Sauveur un air de souffrance ; et comme contraste à la scène du Cyrénéen on met celle de



MIRACLES DE NOTRE-SEIGNEUR
(détail de la porte de Ste-Sabine).

la résurrection. C'est seulement au Ve siècle qu'on donne la croix sous sa vraie forme, encore est-elle ornée de fleurs



MIRACLES DE MOÏSE ET NOCES DE CANA
(détail de la porte de Ste-Sabine).

et de pierreries, « crux gemmata, florida, triumphalis ». Dans la mosaïque de St-Étienne-le-Rond, qui est du VII[e] siècle, le buste du Sauveur domine la croix, il n'y est pas attaché. Cependant au VI[e] siècle on rencontre quelques rares exemples du crucifix, par exemple, dans une miniature d'un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence. Plus ancien est celui de Ste-Sabine. Et il est moins voilé que sur les fioles de Monza : si le Christ et les deux larrons ont un peu l'attitude d'orantes, on voit nettement trois des extrémités de chaque croix. Le Sauveur, comme autrefois dans le célèbre crucifix de Narbonne, est sans tunique, avec une ceinture seulement. Au VI[e] siècle, la coutume, peut-être venue d'Orient, s'introduit de le revêtir du « colobium », ou longue tunique : elle s'affirme dans les fresques du cimetière de St-Valentin ([1]) et de Sta Maria Antiqua au Forum ([2]) ; mais elle ne fut pas de très longue durée, car une fresque de St-Clément, du temps de Léon IV (IX[e] siècle), représente de nouveau le Sauveur nu.



GLORIFICATION DU CHRIST (détail de la porte de Ste-Sabine).

C'est à Ste-Sabine que s'ouvrent les stations du Carême. Celle du mercredi des Cendres, « in capite jejunii », se célébrait autrefois avec une grande solennité, en présence du pape, d'une députation du sénat romain, etc. ([3]).

Le Musée de St-Paul-hors-les-murs possède l'inscription ancienne d'un prêtre du titre de Ste-Sabine :

LOCVS PRESBYTERI BASILI TITVLI SABINE ☧

1. Cf. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 48-61.
2. Cf. *Nuov. bullett.*, 1900, p. 302.
3. Cf. Supr., p. 61 sq.

§ IX. St-Alexis.

L'origine de l'église de St-Alexis se rattache à une histoire légendaire sur laquelle on a beaucoup écrit (1). Cette église s'appela d'abord « ecclesia S. Bonifacii » ; de diaconie Sixte V l'éleva à la dignité de titre presbytéral. D'après les Actes de S. Boniface, ce personnage aurait fait partie de la maison d'Aglaé, matrone romaine, avec laquelle il aurait mené une vie peu édifiante. Tous deux s'étant convertis, Aglaé l'envoya en Orient chercher des reliques des martyrs de la persécution de Dioclétien ; elle avait l'intention de leur bâtir une église sur l'Aventin où elle demeurait. Arrivé à Tarse en Cilicie, Boniface fut saisi par les païens, jeté en prison et mis à mort comme chrétien. Son corps, rapporté à Aglaé, fut par elle déposé sur la voie Latine, à 5 stades de la ville (le chiffre de 50 serait plus vraisemblable). Mais cette sépulture n'était que provisoire ; bientôt Aglaé transféra les reliques du martyr dans l'église qu'elle avait bâtie en son honneur sur l'Aventin.

Toute cette histoire est bien difficile à admettre. Sans doute, du fait que le tombeau de S. Boniface n'a pas été retrouvé sur la voie Latine, on ne peut conclure qu'il n'y était pas, car les cimetières de cette voie sont encore très peu connus. On ne peut non plus tirer une conclusion trop absolue du silence des Itinéraires, car ils n'ont pas relevé tous les souvenirs chrétiens. Mais comment croire qu'une grande église fut bâtie à Rome sous le règne de Dioclétien et qu'il se fit dès le temps de Constantin des translations de corps saints ? Il est vrai que le *Liber pontificalis*, dans la vie de Sixte III, dit que Ste-Sabine est « juxta monasterium S. Bonifacii in quo S. Alexius jacet ». Mais cela prouve seulement qu'au

1. Cf. Nerini, *De templo et coenobio Ss. Bonifacii et Alexii*, Roma, 1752 ; — Duchesne, *Les légendes chrétiennes de l'Aventin*, dans les *Mélanges de l'École française*, t. X, et le *Bulletin critique*, 1889, p. 263 ; — Lugari, *S. Bonifasio e S. Alessio sull'Aventino*, dans les *Atti della pontificia Accademia di archeologia*, 1893 ; — Dufourcq, *Étude sur les « Gesta martyrum » romains*, 1900, et la critique qu'en fait P. Franchi de' Cavalieri dans le *Nuov. bullett.*, 1900, p. 205-234.

VIe siècle il y avait là un monastère, placé sous le vocable de S. Boniface, où on vénérait le corps de S. Alexis. Nerini cite en faveur de la tradition des Actes le témoignage du catalogue des huiles de Monza ; mais précisément le S. Boniface mentionné par ce catalogue, « S. Bonifatii, S. Hermetis », est un autre martyr qui était enterré sur la Via Salaria et que l'Itinéraire de Salzbourg appelle Bonifacianus.

De bonne heure l'église de l'Aventin porta aussi le nom de St-Alexis. D'après son histoire légendaire, Alexis était fils du sénateur Euphemianus, qui vivait au temps d'Innocent Ier et avait son palais sur l'Aventin. Ayant épousé une jeune fille, il s'enfuit en Palestine le jour même du mariage, et y vécut de longues années ; quand il revint à Rome, il reçut, sans se faire connaître, l'hospitalité dans la maison de son père et de sa femme ; après sa mort seulement, une lettre trouvée sous son oreiller révéla son histoire à sa famille et au pape Boniface Ier.

En réalité nous ne voyons pas trace de ce S. Alexis jusqu'au IXe siècle. Son histoire est si semblable à celle d'un saint oriental, S. Jean Calybite, que plusieurs ont pensé que l'un avait été confondu avec l'autre. Nerini invoque bien une prétendue donation faite par Euphemianus au monastère qu'il aurait fondé dans sa maison : « Palatium meum quod est prope horrea publica » ; mais cette pièce est du temps de Sylvestre II (XIe siècle), elle a de l'intérêt surtout parce qu'elle nous montre qu'au XIe siècle on gardait le souvenir des grands magasins de blé qui existaient jadis au pied de l'Aventin. Du moyen-âge aussi est une inscription que cite le même auteur et qui parle des anciennes richesses de l'église :

Dives in urbe gemmis auroq micanti agris innumeris
Haec erat Ecclesia sed quod multotiens contigit fraude
Maligni heu nunc opprimitur haec paupertate gravata.

Il dut y avoir primitivement deux églises, qui furent, au IXe ou au Xe siècle, réunies en une seule sous le vocable des deux saints. Au XIe siècle, le culte de S. Alexis fut très

populaire. C'est ce qui l'a fait représenter dans les fresques de St-Clément, où nous voyons tous les épisodes de sa légende, son départ, son retour, sa mort, l'arrivée du pape



DÉCORATION AU FOND DU CHŒUR.

qui prend connaissance de la lettre trouvée sous l'oreiller.

L'église fut donnée par Benoît VII (972) à Serge, métropolite grec de Damas, qui y fonda un monastère de moines

grecs et latins, et dont la pierre tombale est encore dans l'ancien cloître. Il y avait à Rome plusieurs de ces monastères mixtes ; nous en avons déjà vu un sur la voie Appienne ([1]). Là est né l'usage, encore observé dans la messe papale solennelle, de chanter l'épître et l'évangile en latin et en grec.

L'édifice a été entièrement refait, il n'y reste à peu près rien d'intéressant pour l'archéologue. Il faut cependant signaler au fond du chœur une belle décoration en mosaïques, du XIIe siècle, au milieu de laquelle est placé un catalogue de reliques. L'auteur de ce travail, Jacques, fils de Laurent, a inscrit son nom sur les colonnes. La confession souterraine a aussi gardé un certain cachet. On y a découvert récemment sous l'enduit qui les recouvrait, des peintures du XIIe environ qu'il conviendrait de laver pour les rendre visibles. Dans le cloître, qui a été partiellement conservé, il y a diverses inscriptions païennes, dont l'une nomme Jupiter Dolichenus, quelques inscriptions apportées des catacombes, et l'inscription funéraire du métropolite Serge. On y voit aussi celle d'un certain Crescentius, qui est doublement intéressante, car elle rappelle un personnage important, et elle est d'une époque qui ne nous a guère laissé de monuments épigraphiques :

CORPORE HIC RECVBAT CRESCENTIVS INCLITVS ECCE
EXIMIVS CIVIS ROMANVS DVX QVOQVE MAGNVS
EX MAGNIS MAGNA PLEBS GENERATVR ET ALTA
IOH (anne) PATRE THEODORA MATRE NITESCENS
QVEM XPS ANIMAR (um) AMANS MEDICVSQVE PERITVS
CORRIPVIT LANGORE PIO LONGEVO VT AB OMNI
SPE MVNDI LAPSVS PROSTRATVS LIMINA S(an)C(t)I
MARTYRIS INVICTI BONIFATI AMPLEXVS ET ILLIC
SE DNO TRADIDIT HABITV MONACHORVM ADEPTVS
Quod templum donis ditavit et agris
Hic omnis quicumque legis cogitare memento
Ut tandem scelerum veniam mereatur habere
Et obiit die VII mens. Jul. ann. d(omi)nice Incar.
DCCCCLXXXIV C · R · M · jam ante annos duodecim ([2]).

1. Supr., p. 170.
2. La partie qui manque nous a été conservée par Baronius, *Ann. eccles.*, ad an. 996.

Ce Crescentius était fils de Théodora (on l'appelle quelquefois « Crescentius de Theodora »), frère de ce parent du pape Jean XII, Landolphe, dont le marbre funéraire est à St-Laurent-hors-les-murs. Peut-être appartenait-il à la même famille que le « Crescentius de caballo marmoreo » qui habitait sur le Quirinal près des Thermes de Constantin. Il fut le chef du parti national insurgé contre les Othons d'Allemagne et leur allié Benoît VI (973-974). Il s'empara du pape, le fit emprisonner et mettre à mort au château St-Ange, et nomma un antipape (1). Plus tard il se retira au monastère de St-Alexis pour y faire pénitence ; c'est là qu'il mourut en 984. Nerini, rejetant cette identification, traduit les lettres C. R. M. par « cum regula monachorum », et prétend que le Crescentius enterré à St-Alexis s'était fait moine douze ans avant sa mort, qu'il ne pouvait par conséquent être l'auteur du meurtre de Benoît VI, commis en 974. Mais il semble bien que les lettres C. R. M. doivent être interprétées autrement. L'inscription de Serge porte l'abréviation analogue C · ☧ R · , qui veut dire évidemment: « Cui Christus requies ». On devrait donc lire ici : « Cui requies, mortuus jam ante annos XII », ou avec Gregorovius : « Cui requies mors jam ante, etc. » ; c'est-à-dire que le monument lui aurait été érigé douze ans après sa mort. Ce Crescentius fut le père d'un autre Crescentius, ennemi de Grégoire V et d'Othon III, lequel habitait près du Panthéon et du palais du Sénat, où une rue s'appelle encore Via de' Crescenzi.

Entre St-Alexis et Ste-Marie-Aventine, l'église des Chevaliers de Malte, s'élevait au X[e] siècle un grand palais impérial. Il avait été commencé par Othon II et achevé par Othon III. Ce dernier y habita longtemps et data de ce palais plusieurs de ses actes : « Actum Romae in palatio monasterio. » Ce prince mourut (1002) dans la campagne romaine, à Tor Paterno, assisté par Sylvestre II. Au X[e] et au XI[e] siècle, l'Aventin dut être très habité.

1. Cf. Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, p. 189 sq.



Chapitre sixième.

LA IIe RÉGION.

LA IIe région ecclésiastique correspondait à la IIe, à la VIIIe, à la Xe et à la XIe région civile, comprenant ainsi le Coelius, le Forum, le Palatin et le grand cirque. Sur le Coelius nous avons à étudier les églises des Sts-Jean-et-Paul, de St-Grégoire, de St-Thomas-in-Formis, de Ste-Marie-in-Domnica, de St-Étienne-le-Rond, et des Quatre-Saints-Couronnés.

Le Coelius était traversé par deux voies importantes : le « Clivus Scauri » et le « Vicus Capitis Africae ». La première, identique à la Via di S. Giovanni e Paolo, se détachait de la voie Triomphale et montait vers la place des Sts-Jean-et-Paul. On ne connaît pas le personnage qui lui avait donné son nom. Le « Vicus Capitis Africae » allait, comme la Via della Navicella, de l'amphithéâtre Flavien à la Via Appia ; il sortait des murs de Servius Tullius par la « Porta Coelimontana » ou « Querquetulana ». Il y avait dans ce quartier un célèbre buste de l'Afrique romaine, surmontant peut-être l'entrée d'un collège fondé par Caracalla, qui était originaire de cette province. On a en effet trouvé, près de la Navicella, des inscriptions parlant des « paedagogi, vernae, pueri Caputafrecenses ». On peut voir au musée du Capitole une base dédiée en 198 à Caracalla par vingt-quatre « paedagogi ad Caput Africae ». Les jeunes pages élevés dans ce collège devaient passer ensuite à celui de la « domus Gelotiana », sur le Palatin, où a été relevé le fameux « graffito » blasphématoire.

Le monument le plus considérable de la IIe région civile était le « Claudium » ou « Templum divi Claudii », dont le jardin des Passionnistes occupe l'emplacement. Il avait été commencé par Agrippine. Néron le détruisit pour y bâtir

une fontaine et conduire l'« Aqua Claudia » jusqu'au Colysée afin de faire un lac devant sa maison dorée ([1]). La construction du temple fut reprise par Vespasien ([2]). Sa façade regardait l'amphithéâtre ; en avant étaient la fontaine de Néron et une cascade. De ce temple il reste les demi-colonnes et pilastres en travertin sur lesquels s'élève le clocher du XIIe siècle des Sts-Jean-et-Paul, et sur la Via Claudia les constructions en brique avec des niches où devaient être placées des statues.

Au midi, du côté de la villa Hoffmann, il y avait une caserne de soldats étrangers « castra peregrina », dont parlent plusieurs inscriptions ([3]) ; et la caserne de la Ve cohorte des pompiers, qui est également rappelée dans les monuments épigraphiques ([4]). Ce sont des officiers de cette cohorte qui ont dédié à Caracalla les deux bases placées à l'entrée de l'allée principale de la villa Hoffmann. Gruter a aussi copié, au XVIe siècle, « ad S. Stephani prope navicellam », des inscriptions analogues ; d'autres furent encore trouvées en 1735. Au milieu des « castra peregrina » s'élevait le « templum Jovis reducis » ; on offrait là des *ex-voto* au retour des voyages heureux : la « navicella » actuelle est une imitation d'un de ces *ex-voto* faite sous Léon X. Les matelots de la flotte de Misène, chargés du « velarium » du Colysée, avaient là aussi leur caserne, « castra Misenatium », tandis que le détachement de l'autre flotte, celle de Ravenne, logeait au Transtévère.

Dion Cassius ([5]) et le catalogue des régions mentionnent encore sur le Coelius le « Macellum magnum » ([6]). Il y avait à Rome deux grands marchés ; l'autre, le « Macellum Liviae », était sur l'Esquilin.

Entre St-Étienne-le-Rond, la Navicella et l'hôpital mili-

1. Hic, ubi conspicui venerabilis Amphitheatri
Erigitur moles, stagna Neronis erant.
Martial, *De spectaculis*, II.

2. Suétone, *Vesp.*, IX.
3. *C. I. L.*, VI, 230, 231, 354, 428.
4. *C. I. L.*, VI, 1057, 1058, 221.
5. Dion., LXI, 18.
6. *C. I. L.*, VI, 10,8, 9183.

taire, s'étendait la maison de la noble famille des Valerii. Incendiée en 410, elle fut retrouvée en 1554 et 1561. Le cardinal Hippolyte d'Este découvrit l' « atrium », où gisaient encore des diplômes de bronze et des bases de statues. La maison renfermait des traces de christianisme, qui font penser qu'au IVe siècle il y eut là un oratoire chrétien. Sante Bartoli y a recueilli une belle lampe chrétienne de cette époque, représentant un vaisseau, avec la figure de Notre-Seigneur et l'inscription : DOMINVS LEGEM DAT VALERIO SEVERO EVTROPI VIVAS. Elle est aujourd'hui au musée de Florence. D'autres objets furent trouvés sous Benoît XIV. Dans cette maison il y eut un monastère grec dès le VIIe siècle, peut-être même au VIe (1).

C'est par une autre maison chrétienne, transformée ensuite en église, la maison des SS. Jean et Paul, que nous devons commencer la description des édifices chrétiens du Coelius.

§ I. Sts-Jean-et-Paul (2).

D'après les Actes et les martyrologes, Jean et Paul étaient deux officiers de la maison de Constance, qui furent martyrisés sous Julien l'Apostat. Ces indications s'accordent bien avec ce que nous dit le panégyriste même de cet empereur, Ammien Marcellin, que Julien poursuivit spécialement les hommes qui avaient servi Constance (3). Jean et Paul, considérés plus tard comme frères, étaient probablement deux amis. Ils furent tués dans leur maison, tandis qu'on les déclarait exilés ; des chrétiens cherchèrent et retrouvèrent leurs corps. Après la persécution, Byzante, père de Pammachius, transforma cette maison en église : c'était alors la seule église

1. Cf. *Lib. pontif*, édit. Duchesne, t. I, p. 347, note 6 ; — de Rossi, *La basilica di S. Stefano rotondo, il monastero di S. Erasmo e la casa dei Valerii sul Celio*, 1886.

2. Cf. P. Germano di S. Stanislao, *La casa celimontana dei SS. Martiri Giovanni e Paolo scoperta ed illustrata*, Roma, 1894 ; — P. Allard, *La maison des martyrs* dans ses *Études d'histoire et d'archéologie*, p. 159 sq.

3. Lib. XXII, c. 3. — Tillemont (*Hist. ecclés.*, VII, p. 352), suivi par quelques critiques, avance de quelques années la mort des deux martyrs et la place sous Dioclétien. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1890, p. 45, qui combat cette opinion.

de la ville qui eût des tombeaux de martyrs ([1]). La tradition conserva le souvenir des deux martyrs ; mais pendant très longtemps il n'y eut pour la fixer que l'inscription encore visible au milieu de la nef. C'est seulement en 1887 qu'ont été commencées, par le P. Germano, les fouilles qui ont amené la découverte de la maison primitive au-dessous de l'église.

Un important résultat de cette découverte fut de prouver que la maison même n'avait pas été détruite, mais convertie en basilique ; que par conséquent le mur qui s'élève sur le « Clivus Scauri », au lieu d'être, comme on l'avait cru, une construction du moyen-âge, est proprement la façade latérale de l'habitation des SS. Jean et Paul. Cette maison, haute d'environ 19 mètres, était fort belle. C'est un des rares exemples qui nous aient été conservés d'une maison romaine à plusieurs étages : généralement on se contentait d'un étage. Il y avait cependant des maisons élevées ; Pétrone ([2]) y fait allusion : « Aedificant auro sedesque ad sidera mittunt. » Les peintures de la maison dite de Livie, au Palatin, représentent des maisons à plusieurs étages ; et nous savons que les soldats de Vitellius arrivèrent jusqu'au Capitole par les toits des maisons, ce qui suppose qu'elles étaient très hautes. Les fenêtres étaient généralement petites : Cicéron ([3]) parle des « fenestrarum angustiae » et Juvénal ([4]) emploie ironiquement « conducere tenebras » comme synonyme de « conducere domum ». Dans la maison des SS. Jean et Paul, au contraire, elles sont remarquablement grandes et belles.

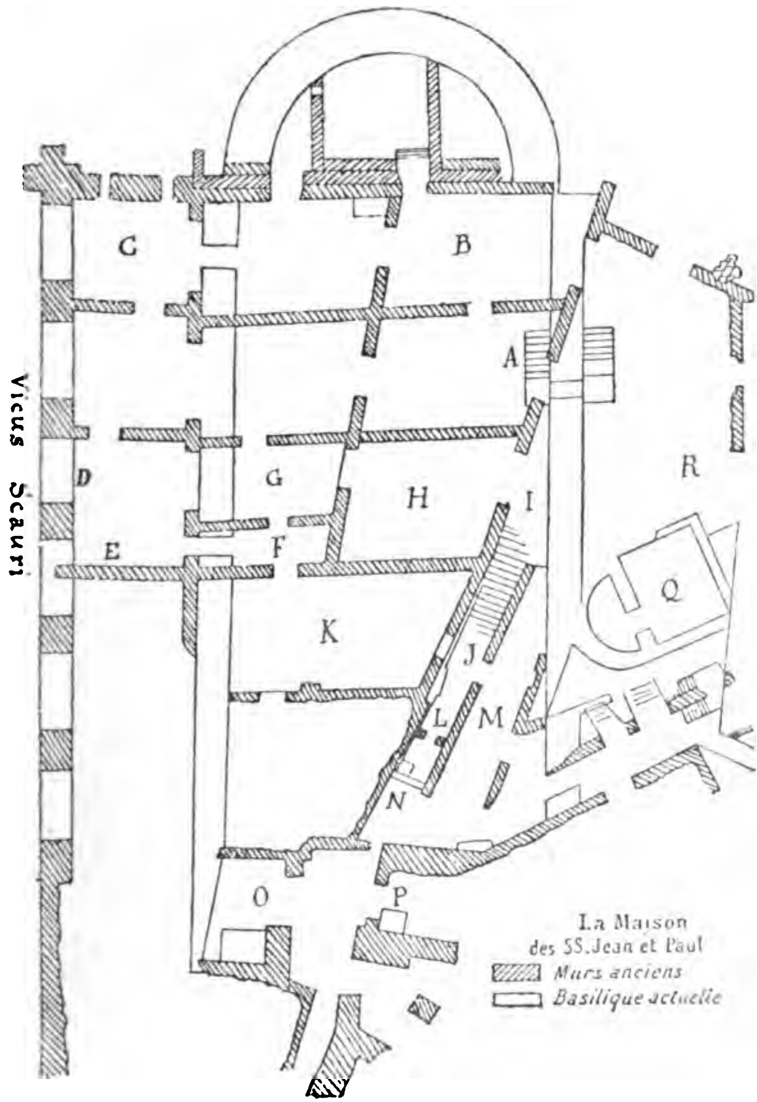


EXTÉRIEUR D'UNE MAISON ROMAINE.

La maison avait deux entrées : la principale du côté du

1. Cf. *Notions générales*, p. XXVII, 76 sq.
2. *Satyric.*, CXX, 87.
3. *Ad Attic.*, II, 3.
4. *Satir. III.*

temple de Claude, où se trouve la chapelle de St-Paul-de-la-Croix, et une autre sur le « Clivus Scauri ». La partie déblayée



s'étendait entre le « cavedium » ou « atrium » et le « Clivus Scauri » ; c'est moins de la moitié de la maison.

Cette partie renferme d'importantes peintures de diverses époques, les unes contemporaines des propriétaires ou à peu près, les autres peut-être antérieures, d'autres postérieures. En certains endroits un second enduit a recouvert l'enduit primitif.

Actuellement on descend de l'église à la maison souterraine par deux escaliers, qui partent, l'un du fond de la nef droite, l'autre de la chapelle de St-Paul-de-la-Croix. Ce dernier aboutit presque directement à un large corridor ou cryptoportique (M) ; près de là se trouve un autre escalier conduisant à l'étage inférieur et à la salle de bains (Q), que l'on voit, à droite du plan, terminée par une abside.

Si on prend le premier escalier (A), on arrive dans une grande salle communiquant, à droite, avec le « triclinium » (B). Celui-ci est décoré d'une frise représentant des oiseaux, des paons, et dix génies qui soutiennent des guirlandes de fleurs ; à la voûte, il y a une vigne. Une partie de ces symboles pouvaient être chrétiens et rappellent ceux des catacombes ; les génies, qui n'impliquaient pas une profession de pagagisme, étaient employés comme figures décoratives ; on les voit au cimetière de Domitille et sur beaucoup de sarcophages chrétiens.

En allant du « triclinium » vers le « Clivus Scauri », (à gauche du plan), on traverse deux autres salles, dont la dernière (C) a une porte sur la rue : c'est l'ancienne entrée secondaire de la maison. Si de là on tourne à gauche, en suivant le mur ancien, on voit, au delà d'une autre salle, une peinture représentant le Crucifix et les soldats qui se partagent les vêtements du Sauveur. Cette peinture est presque cachée sur la paroi d'un petit escalier (D). Bien mieux conservée est la peinture qui orne le mur en face de la porte d'entrée de cette salle (E) : les martyrs éponymes et des anges. Il devait y avoir là de petits autels que visitaient les pèlerins du haut moyen-âge. Une petite chambre, ou plutôt un corridor (F), communique avec cette salle ; elle donne accès, à gauche, à une salle peinte transformée en chapelle, d'où on passe immédiatement dans le « tablinum » (H), et par l'escalier

(I) qui part du fond du « tablinum », au lieu de la sépulture ; — à droite, à une grande salle (K), au fond de laquelle un autre escalier (il n'est pas figuré sur le plan) monte aussi vers le lieu de la sépulture.



ORANTE DU *Tablinum*.

Le « tablinum » ou salle de réception (H) était au centre, dans l'axe de l' « atrium ». Ses peintures sont chrétiennes.

La voûte, presque entièrement écroulée, était ornée de lignes géométriques et de brebis figurant le troupeau du bon Pasteur. Deux personnages tiennent à la main un rouleau développé: ce sont des prophètes ou des évangélistes. Une orante, dans un coin, rappelle celle de la chapelle dite de la consécration d'une vierge, au cimetière de Priscille (1). Peut-être au milieu de ces personnages y avait-il la figure de Notre-Seigneur. A la partie extérieure de la muraille, en détachant l'enduit, on a trouvé un autre sujet très ancien, l'agneau près du seau de lait (2). Cette chambre a certainement eu une importance spéciale ; elle a pu être transformée en oratoire domestique, et c'est peut-être là que les deux martyrs furent surpris en prières par Terentianus : « Qui ingressus invenit eos orantes », disent leurs Actes.

La sépulture des martyrs est à un niveau un peu plus élevé. Quand, sous Jovien, leur maison fut consacrée au culte, on isola le tombeau en l'entourant d'un mur percé de fenêtres qui permettaient d'apercevoir le sarcophage. Le puits formé par ce mur arrivait jusqu'au sol de la basilique supérieure, précisément à l'endroit où est fixée l'inscription du moyen-âge qui rappelle le martyre des SS. Jean et Paul. Ce mur était décoré de peintures du IVe et du Ve siècle. Il n'en reste que la partie inférieure, mais elle est fort intéressante. Au fond, de chaque côté de la « fenestella », un personnage se tient debout. Au-dessous, devant un rideau, symbole du Paradis, un homme est dans l'attitude de l'orante ; deux autres se prosternent à ses pieds. C'est évidemment un des deux Saints locaux, vénéré peut-être par les fondateurs de la basilique, Pammachius et sa femme Paulina. Sur la paroi de gauche on voit une femme portant un vase, sans doute un vase de parfums qu'elle va déposer sur le tombeau des Saints ; une peinture analogue existe dans le cimetière de St-Hermès (3). Enfin une autre peinture représente d'autres martyrs qui, les yeux bandés, attendent d'être décapités par le bour-

1. Cf. *Itinéraire des Catacombes*, p. 348.
2. *Notions générales*, p. 273, 277.
3. Cf. *Itinéraire des Catacombes*, p. 382.

reau qui s'approche. Ce ne peuvent être les SS. Jean et Paul, puisqu'il y a une femme dans ce groupe. Ce sont plutôt les SS. Crispus, Crispinianus et Benedicta ; d'après leurs Actes,



CHAPELLE SÉPULCRALE.

ils vinrent à la recherche des reliques des SS. Jean et Paul, et furent martyrisés au même endroit ; leur bourreau se serait ensuite converti et aurait été martyr à son tour. Les Itiné-

raires signalent le tombeau de ces Saints, près de celui des SS. Jean et Paul. Cette scène de martyre est très précieuse ; c'est la plus ancienne peinture de ce genre qui soit venue jusqu'à nous.

Au pied de l'escalier, à côté de la confession, on entre dans une petite chapelle (L), le « locus martyrii ». Les Actes disent en effet que les deux Saints furent enterrés près du lieu de leur décapitation. Au delà, c'est le cryptoportique (M) : ce large couloir aboutit, à droite, à une autre petite chambre formant comme le « retro Sanctos » (N), au cellier (O) et à un puits (P). Le cellier renferme encore un certain nombre d'amphores enfoncées dans le sable. Elles sont marquées en rouge du monogramme A☧ω et du monogramme simple ☧. Le nom DAVCEVS, qui se lit sur le bouchon de l'une d'elles, a été rencontré souvent en Espagne ; on peut donc croire que le vin contenu dans cette amphore provenait d'Espagne (1). A côté du cellier, une petite pièce avec cheminée, le « fumarium », servait à cuire le vin et à dessécher les fruits.

Après la mort de Julien, le sénateur Byzantius, père de Pammachius, transforma la maison du Coelius en une basilique qui devint le « titulus Byzantis », plus tard « titulus Pammachii ». Une inscription votive de deux prêtres de ce titre (Ve siècle) a été découverte au cimetière de St-Sébastien et transportée au Musée de Latran (2). La basilique, qui ne devait pas être plus grande que l'espace compris entre l'entrée actuelle et l'inscription rappelant le lieu du martyre, fut agrandie par Pammachius et achevée avant 410, année de la mort de ce personnage. On recula l'abside jusqu'au point où elle est aujourd'hui ; l'autel resta néanmoins à sa place primitive, et fut décoré par S. Damase d'une courte inscription :

HANC ARAM DOMINI SERVANT PAVLVSQVE IOANNES
MARTYRIVM CHRISTI PARITER PRO NOMINE PASSI
SANGVINE PVRPVREO MERCANTES PRAEMIA VITAE

1. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1888-89, p. 89 ; 1890, p. 29 sq.
2. Supr., p. 4.

M. de Rossi [1] pensait que cette inscription, dont il met en doute l'origine damasienne, avait été placée dans l'oratoire des Sts-Jean-et-Paul au Vatican ; mais le P. Germano la revendique pour l'église du Coelius, il croit avoir trouvé une partie du 3e et du 4e mot dans un petit fragment, placé aujourd'hui près du « martyrium », qui ne porte que les lettres NI S.

Les pièces autres que celles du martyre et de la sépulture furent pour la plupart comblées. Quelques-unes, qui restèrent ouvertes, furent décorées au Xe et au XIe siècle. De cette époque sont la peinture du crucifix et celle des martyrs éponymes avec des anges.

Au XIIe siècle, nouvelle et importante restauration, à laquelle appartiennent le portique actuel, la partie postérieure de l'abside, le clocher et quelques mosaïques. L'inscription suivante est gravée sur la frise du portique :

† PRESBITER ECCLESIE ROMANE RITE IOHANNES
HEC ANIMI VOTO DONA VOVENDO DEDIT
MARTIRIBVS CRISTI PAVLO PARITERQVE IOHANNI
PASSIO QVOS EADEM CONTVLIT ESSE PARES

Le clocher, appuyé au temple de Claude, est d'un effet très pittoresque. Très élégante aussi la fausse tribune extérieure de l'abside; c'est un bon ouvrage de la première Renaissance italienne. Après cette époque, le souterrain, tout à fait comblé, devint inaccessible. Mais c'est au XVIe siècle seulement (1588) que les corps des SS. Jean et Paul furent transportés dans l'église supérieure, et que sur le puits fermé fut tracée l'inscription qui seule, depuis lors, attesta l'emplacement du lieu du martyre :

LOCVS MARTYRII
SS. IOANNIS ET PAVLI
IN ÆDIBVS PROPRIIS

En 1677, le cardinal Howard les mit sous l'autel majeur. L'urne de porphyre qui les renferme maintenant, une

1. *Inscript. christ.*, t. II, p. Ia, p. 274. Cf. Ihm, *Damasi epigrammata*, p. 59.

ancienne baignoire de quelques thermes, fut placée là par le cardinal Paolucci, en 1725.

Tout récemment (1901) on a découvert près de l'entrée du souterrain un puits renfermant divers ossements. Plusieurs indices portent à y reconnaître les reliques des martyrs Scillitains, mis à mort en Afrique (180) sous Marc-Aurèle, qui auraient été transportées à Rome à une époque inconnue. Toutefois l'identification n'est pas absolument certaine (1).

§ II. St-Grégoire (2).

L'église de St-Grégoire, suivant une très ancienne tradition, a été construite sur l'emplacement même de la maison paternelle de ce grand pape. Grégoire appartenait à l'illustre famille des Anicii ; son père, Gordien, était petit-fils du pape Félix III ; sa mère, Sylvia, possédait une maison sur l'Aventin, près de St-Sabas. Jean Diacre (3) et Paul Diacre (4), au IXe siècle, nous ont laissé l'histoire de sa vie ; c'est sur ces biographies qu'ont travaillé les Bollandistes et les Mauristes. M. de Rossi (5), après Bosio (6), a publié une inscription de St-Paul-hors-les-Murs qui rappelle plusieurs des ancêtres de S. Grégoire.

Après avoir étudié le droit, parcouru toute la carrière des honneurs, jusqu'à la préfecture de la ville, — « Ego quoque

1. Il y a dans le voisinage des Sts-Jean-et-Paul un petit édicule chrétien dont il faut au moins faire mention. C'est un oratoire construit dans une des niches des substructions qui portaient le temple de Claude, du côté de la Via Claudia. Le pape Formose l'avait dédié à S. Laurent, et on l'appelait « S. Laurentius super Clementem ». Paciaudi (*De sacris christianorum balneis*, Rome, 1758) nous a laissé la description des peintures dont il était orné. Elles représentaient le Sauveur donnant la loi à S. Paul, Formose (FORMOSV) et Michel, roi des Bulgares, S. Laurent et S. Hippolyte. Elles prouvaient donc l'existence à cette époque de relations entre le St-Siège et les peuples slaves, et avait par conséquent une réelle importance historique. L'image de Formose avait été endommagée et son nom en partie gratté, sans doute à la suite de la « damnatio memoriae » que lui avait infligée son successeur Étienne VI.

2. Cf. Grisar, *Storia dei papi*, vol. I, p. 111a ; — Gibelli, *Memorie storiche ed artistiche dell'antichissima chiesa abbaziale dei SS. Andrea e Gregorio al clivo Scauro sul monte Celio*, Siena, 1888.

3. *P. L.*, t. LXXV, col. 59 sq.

4. *Ibid.*, col. 41 sq.

5. *Inscript. christ.*, t. I, p. 371-373.

6. *Rom. sott.*, l. III, c. 4.

tunc urbanam praefecturam gerens » ([1]), dit-il lui-même, — Grégoire se consacra à une vie de pénitence et de solitude ; il fonda plusieurs monastères en Sicile, et un autre dans sa propre maison, sous le vocable de St-André. Pélage II l'ordonna diacre et l'envoya à Constantinople en qualité d'apocrisiaire ou nonce. A son retour à Rome (590), il fut élu pape. Il aurait voulu que l'empereur Maurice refusât de confirmer l'élection ; mais à la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet, on en substitua une autre dans laquelle le clergé et le peuple demandaient au contraire la confirmation, qui fut en effet accordée. Avant même sa consécration, le nouveau pape institua, à l'occasion de la peste dont Rome se trouvait affligée (août 590), des processions de pénitence, la « Litania septiformis » ([2]) à laquelle prenaient part les clercs, les hommes, les moines, les religieuses, les femmes mariées, les veuves, les enfants et les pauvres, formant sept groupes qui partaient d'églises différentes. Il reçut la consécration en septembre 590. Son pontificat coïncida avec une période de l'histoire très agitée, époque troublée, terrible, dont, semble-t-il, il s'exagéra encore les malheurs. Ses homélies y font souvent allusion ; voir, par exemple, celle qu'il prononça pour la fête des SS. Nérée et Achillée ([3]). Il a été appelé « ultimus Romanorum ».

Trois grandes œuvres surtout ont marqué ce pontificat : la conversion des Lombards, celle des Visigoths, celle des Anglais. A Rome même Grégoire ne nous a laissé que son monastère et son église. C'est lui qui a vraiment introduit le monachisme dans sa forme occidentale ; auparavant on s'en tenait plutôt aux usages orientaux ([4]). D'après Jean Diacre ([5]), l' « atrium » du monastère du Coelius était orné de belles peintures ; on y voyait notamment S. Pierre assis,

1. Selon Pagi il aurait été élevé à cette charge en 575. Toutetois certains, au lieu de « praefecturam », lisent « praeturam ».
2. Cf. *Append. ad S. Gregorii epistolas*, III (*P. L.*, t. LXXVII, col. 1329); — Joan. Diac., *S. Gregorii vita*, I, 41-42 (*P. L.*, t. LXXV, col. 80) ; — et Grég. de Tours, *Hist. Francorum*, l. X., c. 1 (*P. L.*, t. LXXI, col. 527 sq.).
3. *Hom. in Evang.*, l. II, hom. XXVIII (*P. L.*, t. LXXVI, col. 1210 sq.).
4. Cf. Grisar, *Storia dei papi*, vol. I, p. 11, part. 179 sq.
5. *S. Gregorii vita*, l. IV, 83-84 (*P. L.*, t. LXXV, col. 229-231).

près de lui Gordien revêtu des ornements de diacre, Ste Sylvie habillée en matrone avec une petite mitre et un livre ouvert. Dans une abside, comme pour le représenter auprès de ses moines, était le portrait de Grégoire, tête chauve, cheveux noirs, barbe courte, grands yeux, nimbe carré, « quod indicium viventis est », et tous les ornements pontificaux, dalmatique, chasuble, pallium (1).

L'église actuelle fut construite au VIIIe siècle par Grégoire II, qui la plaça sous le vocable de S. Grégoire-le-Grand, et en même temps rétablit d'une manière stable le monastère abandonné après la mort de son premier fondateur. Le cardinal Borghèse, au XVIIe siècle, la transforma ; une dernière restauration eut lieu en 1725. Elle garde encore assez bien, avec son abside et ses seize colonnes en granit, la forme basilicale. Une chapelle, à droite, serait la chambre même du saint pape ; on y montre une table et une chaire de marbre qui auraient été à son usage. Un bas-relief de la chapelle Salviati représente l'apparition de S. Michel sur le mausolée d'Hadrien ; un autre, dans la chapelle de S. Grégoire, le saint priant pour les âmes du Purgatoire : ces monuments rappellent deux traits qui ont un caractère plus légendaire qu'historique.

Plusieurs légendes, en effet, se sont formées autour de l'histoire de S. Grégoire. On raconte, par exemple, que dans la procession qu'il célébra, la première année de son pontificat, pour obtenir la cessation de la peste qui ravageait la ville, il vit S. Michel lui apparaître sur le mausolée d'Hadrien et remettre une épée au fourreau, signifiant ainsi que le fléau allait prendre fin. Il est certain que de bonne heure on construisit en ce lieu un oratoire dédié à S. Michel, « S. Michael inter nubes », lequel fut remplacé au XVIe siècle par une statue en marbre visible aujourd'hui encore dans le château St-Ange : la statue en bronze actuelle date du pontificat de Benoît XIV (milieu du XVIIIe siècle).

1. Cf. sur ces peintures la dissertation du P. Angelo Rocca, insérée dans Migne, *P. L.*, t. LXXV, col. 463 sq., et Wüscher-Becchi, *Sulla ricostruzione di tre dipinti descritti da Giovanni Diacono*, dans le *Nuov. bullett.*, 1900, p. 235-251.

Probablement ce n'est pas l'apparition qui a fait ériger l'église, mais l'église qui a donné lieu à la légende de l'apparition. On éleva souvent des sanctuaires sur les hauteurs aux anges et à S. Michel, pour les substituer aux divinités païennes qui avaient la garde des montagnes ([1]). Suivant une autre légende, S. Grégoire, passant sur le forum de Trajan, se serait mis en prières pour l'âme de cet empereur et aurait obtenu son salut. On peut rapprocher de ce récit la croyance qu'une messe célébrée à un autel dit Grégorien délivre infailliblement une âme du Purgatoire, — et le proverbe romain qui dit, pour exprimer qu'une chose est finie, qu'il n'y a plus rien : « Son finite le messe a S. Gregorio » ([2]). Une autre légende prétend que ce pape aurait brûlé tous les monuments de la littérature grecque et latine. On voit que cette grande figure a exercé une profonde impression sur les foules et fait beaucoup travailler l'imagination populaire.

Autour de l'église il y a trois oratoires séparés, construits sur des substructions anciennes, et dédiés à S. André, Ste Sylvie et Ste Barbe. Le premier est orné de peintures du Dominiquin; le dernier aurait été le « triclinium pauperum », et Notre-Seigneur sous la forme d'un ange s'y serait mêlé aux pauvres servis par le saint pape. Ils dépendent du chapitre de Ste-Marie-Majeure. Des fouilles habilement dirigées amèneraient certainement la découverte de la maison de S. Grégoire au-dessous de l'église.

Dans le jardin du monastère on peut voir quelques restes de l'enceinte de Servius Tullius.

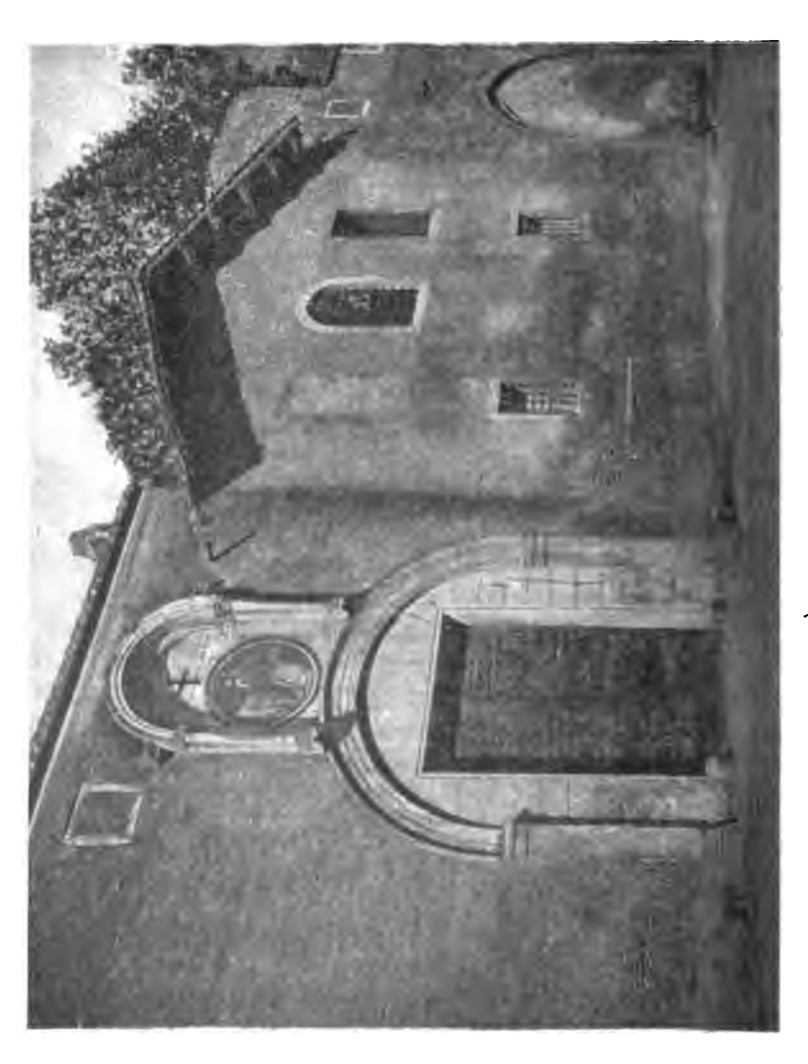
§ III. St-Thomas-in-Formis.

Le nom de cette petite église lui vient des aqueducs, «formae», près desquels elle est bâtie. Cet aqueduc de Claude ou de Néron allait de la porte Majeure au temple de Claude.

---

1. Cf. Grisar, *Op. cit.*, vol. I, part. III, p. 33.
2. Cf. Giaccone, *Istoria nella quale si tratta esser vera la liberazione dell' anima di Traiano imperatore dalle pene dell' inferno per le preghiere di S. Gregorio papa*, Siena, 1595.

L'arc de Dolabella, au-dessus duquel il passait en cet endroit, n'était pas un arc triomphal, mais un de ces « jani » ou arcs



MONASTÈRE DE ST-THOMAS-IN-FORMIS.

de passage comme il y en avait sur différents points ; il a conservé son inscription (764 de Rome, 10 après J.-C.) :

P · CORNELIVS P F DOLABELLA
C · IVNIVS C F SILANVS FLAMEN MARTIAL COS
EX S C
FACIVNDVM CVRAVERVNT IDEMQVE PROBAVERVNT

Le « flamen Martialis », ou prêtre de Mars, avait juridiction sur les jeux qui se donnaient en l'honneur de cette divinité. Quand le Champ-de-Mars était inondé par le Tibre, on célébrait ces jeux, « equiriae », sur le Coelius : il est vraisemblable que l'arc avait été construit pour y donner accès.

La petite église de St-Thomas est un monument du XIe siècle. Innocent III la donna à S. Jean de Matha et aux Trinitaires. Le corps du Saint y fut vénéré jusqu'au XVIIe siècle, époque où il fut transporté en Espagne et où l'église fut reconstruite par les soins du chapitre Vatican (1663). On peut encore voir l'ancienne abside dans la villa Mattei ; et à gauche de l'entrée, le mur d'enceinte et la porte de l'ancien monastère. La mosaïque qui surmonte cette porte représente le Sauveur entre un esclave blanc et un esclave noir ; autour est tracée l'inscription également en mosaïque : ✠ SIGNVM · ORDINIS · SANCTAE · TRINITATIS · ET · CAPTIVORVM. Une autre inscription, gravée au-dessous, atteste que ce travail fut exécuté par Jacques, chef de la famille des Cosmates et de la célèbre école de marbriers romains : ✠ MAGISTER IACOBVS CVM FILIO SVO COSMATO FECIT HC OPVS. Sur l'arc même on peut visiter la chambre où mourut S. Jean de Matha.

§ IV. Ste-Marie-in-Domnica.

C'est une des plus anciennes églises de Rome et l'un des titres cardinalices diaconaux. Elle fut rebâtie au IXe siècle par Pascal Ier ; mais d'après une tradition, la chapelle primitive était sur la maison même de Ste Cyriaque, et c'est là que S. Laurent aurait distribué ses trésors aux pauvres. De fait cette église était toujours attribuée au premier diacre. On a même voulu rattacher le nom de S. Maria in Domnica au nom de Cyriaque, « Κυριακή, Dominica » ; mais il est bien

plus vraisemblable qu'il dérive simplement de celui de « Dominicum », donné jadis aux titres (1). L'appellation de S. Maria della Navicella est moderne, elle ne se rencontre pas avant le XVIe siècle ; elle a dû commencer à l'époque où Léon X a substitué la petite barque en marbre que l'on voit



MOSAÏQUE DE STE-MARIE-IN-DOMNICA.

devant la façade à celle qui s'y trouvait auparavant et qui était sans doute un *ex-voto* à Jupiter redux. Le temple de cette divinité s'élevait dans le voisinage.

Étant encore le jeune cardinal Jean de Medici, ce même

1. Cf. supr., p. 10.

pape avait fait restaurer l'église par Raphaël ; heureusement on ne lui a pas enlevé sa forme basilicale. Le sanctuaire est élevé, comme dans les anciennes basiliques ; et il y a de chaque côté les deux petits autels pour l' « apodosis » et la « prothesis ». La mosaïque de l'abside remonte au IXe siècle. En avant on voit le Sauveur assis entre deux anges et les douze apôtres, S. Pierre tenant à la main les clefs, et S. Paul le rouleau des Écritures ; sur les côtés, un prophète, à droite et à gauche ; au centre de l'arc, le nom monogrammatique de Pascal Ier ; dans la courbe de l'abside, la Madone assise, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux et entourée d'anges ; le pape Pascal, en petites dimensions et portant le nimbe carré, est prosterné à ses pieds. Au-dessous on lit l'inscription suivante :

ISTA · DOMVS · PRIDEM · FVERAT · CONFRACTA · RVINIS
NVNC · RVTILAT · IVGITER · VARIIS · DECORATA · METALLIS
ET · DECVS · ECCE · SVVS · SPLENDET · CEV · PHOEBVS · IN · ORBE
QVI · POST · FVRVA · FVGANS · TETRAE · VELAMINA · NOCTIS
VIRGO · MARIA · TIBI · PASCHALIS · PRAESVL · HONESTVS
CONDIDIT · HANC · AVLAM · LAETVS · PER · SAECLA · MANENDAM

Depuis longtemps l'église a pour desservants des moines grecs Melchites. La confession est moderne ; elle renferme les reliques de différents Saints, en particulier d'une Ste Sabine.

§ V. St-Étienne-le-Rond.

L'église de St-Étienne « in Coelio monte », vulgairement St-Étienne-le-Rond, existait dès le Ve siècle : un prêtre de ce titre a pris part au concile tenu sous le pape Symmaque. La question de son origine a donné lieu à beaucoup de discussions. Les uns y ont vu un temple païen, soit de Faune, soit de Bacchus, soit de Claude. Mais cette opinion est contredite par ce que nous savons de la forme architecturale de ces temples, qui étaient carrés ou rectangulaires ou ronds sans colonnes intérieures. Ce ne peut être non plus un mausolée, puisqu'on n'enterrait pas à l'intérieur de la ville ; ni un « nymphaeum » analogue à celui de Gallien, puisque nous

n'avons à cet endroit aucune indication de jardins ou de villas. D'autres ont pensé que c'était un monument entièrement chrétien, érigé, d'après le *Liber pontificalis*, par Simplice (468-482) ; ainsi Hübsch [1], de Rossi [2], Armellini [3]. Aujourd'hui on croit plutôt que c'était une salle du « macellum magnum ». Une médaille de Néron représente un édifice semblable avec le nom MACELLVM · AVG · ; il est certain



ST-ÉTIENNE-LE-ROND.

que le monument actuel est postérieur à Néron, mais il a pu être bâti sur le plan d'un autre plus ancien. Symmaque, au Ve siècle, transforma cette salle en église et la dédia à S. Étienne, dont les reliques venaient d'être apportées à Rome. La décoration fut continuée par Jean Ier (523) et achevée par Félix IV (526-539). Le *Codex Palatinus* [4] nous a con-

1. *Die altchristliche Kirchen*, p. 38-39.
2. *La basilica di S. Stefano rotondo*, Roma, 1886.
3. *Chiese di Roma*, p. 119.
4. Vat. 833.

servé les deux inscriptions placées dans l'église par ce dernier :

« Opus quod basilicae B. Martyris Stephani defuit a Joanne episcopo marmoribus inchoatum juvante Domino Felix Papa addito musivo splendore sanctae plebi Dei perfecit. »

Et :

« Dno juvante Felix episcopus Dei famulus forum basilicae B. Martyris Stephani musivo et marmoribus decoravit. »

L'expression de la seconde inscription, « forum basilicae », pourrait faire croire qu'il y avait un forum devant la basilique, ce qui est tout à fait invraisemblable ; peut-être faut-il lire plutôt « fores ». Des marbres et des mosaïques qui formaient cette décoration, il restait encore quelque chose au XVe siècle ; Flavio Biondo en parle dans sa *Roma instaurata* (1).

Le pape Théodore (VIIe siècle) déposa dans cette église les corps des SS. Prime et Félicien : c'est le premier exemple d'une translation de ce genre. Rapportés du cimetière « ad arcus Nomentanos », près de Mentana, les deux martyrs furent placés sous un autel, dans la chapelle qui faisait alors face à l'entrée de l'église. La mosaïque dont Théodore décora l'abside représente le buste du Sauveur surmontant une croix ornée de pierreries et de fleurs, et de chaque côté les martyrs Prime et Félicien. Elle est de style byzantin, et a une grande importance pour l'histoire du symbolisme chrétien en général, de la représentation du crucifix en particulier. Il y avait aussi dans cette abside deux inscriptions. Il ne reste qu'un fragment de l'une d'elles ; mais les deux textes se trouvent intégralement dans le manuscrit Palatin (2) et M. de Rossi les a publiés dans ses *Inscriptiones* (3) :

✠ Aspicis aVRATVM COELESTI culmine tectum
AstrifeRVMQVE MICANS PRAECLARE LVMINE FVLTVM ✠

Et :

1. I, 80.
2. Ms. Vat. cit.
3. T. II, p. 1^a, p. 440, 152.

Exquirens pietas tectum decorare sacratum
Pastoris summi Theodori cordem erexit
Qui studio magno sanctorum corpora cultu
Hoc dedicavit non patris neglecta reliquit.

Le dernier vers indique peut-être que le pape avait enterré près des martyrs son père l'évêque Théodore, de Jérusalem, « Theodorus episcopus de civitate Hierosolymitana » (1). Le pape Théodore était en effet d'origine orientale : ce fait



MOSAÏQUE DE ST-ÉTIENNE-LE-ROND.

pourrait expliquer sa dévotion pour les reliques de la Passion et aussi le choix des sujets qu'il employa pour la décoration de St-Étienne-le-Rond et du cimetière de St-Valentin.

La porte actuelle a été ouverte au XIIe siècle, sous Innocent II ; elle fut restaurée, au XVe, sous Nicolas V, qui y a placé ses armes ; à la même époque, les colonnes furent renfermées dans un mur circulaire. On remarquait jadis dans

1. *Lib. pontif.*, in vit. Theodori.

le pavé, près de la porte, l'épitaphe d'un archidiacre de Ste-Marie-in-Domnica au X[e] siècle : ARCHIPBR · BENEDICTVS · DIAC · SCÆ MARIE Q̄ Ā DOMICA (« quae appellatur Dominica »). La signature de ce Benoît se retrouve dans les Actes d'un concile tenu sous Jean XII. L'inscription a été enlevée récemment, quand on a remplacé le pavé de l'église par une mosaïque commune.

La chaire en marbre, dans l'église, à droite en entrant, présentée par une tradition locale comme une chaire de S. Grégoire le Grand, est de style classique ; sur la base est gravé le nom d'un des fameux marbriers romains du moyen âge : MAG · IOHS (« magister Johannes »). Le fait est assez curieux, mais on peut en signaler un autre analogue : on voyait encore, au siècle dernier, dans le palais Verospi sur le Corso, une statue d'Esculape portant sur son piédestal le nom ASALECTVS ; Winkelmann crut y reconnaître le nom d'un artiste grec qui se serait appelé Ασαλεκτος ; il est plus vraisemblable que c'était celui de Bassallectus, le marbrier auteur du chandelier de St-Paul ([1]) et de divers autres ouvrages. Dans les deux cas il faudrait supposer que ces marbriers du moyen-âge ont étudié les monuments antiques et parfois les ont imités ou copiés.

La dernière restauration de St-Étienne-le-Rond date de la fin du XVI[e] siècle. C'est alors que sur les parois de l'édifice Pomarancio représenta d'une manière très réaliste les supplices des martyrs.

§ VI. Les quatre Saints-Couronnés ([2]).

L'histoire des quatre Saints Couronnés est extrêmement obscure (3). M. de Rossi a proposé de distinguer trois groupes de martyrs : 1° cinq sculpteurs, martyrisés en Pannonie sous Dioclétien, pour avoir refusé de faire une statue d'Esculape, et dont les corps furent transportés à Rome dans le

1. *Supr.*, p. 31.
2. Cf. Mammolo, *Vita e chiesa e reliquie dei SS. Quattro Coronati*, Roma, 1757.
3. Cf. *Éléments*, t. II, *Les Catacombes romaines*, p. 209 ; — Dufourcq, *Étude sur les « Gesta martyrum » romains*, p. 153-160.

cimetière « ad duas lauros » ; — 2° quatre soldats inconnus, mis à mort devant une statue d'Esculape ; — 3° les quatre soldats martyrs Severus, Severinus, Carpophorus, Victorinus, enterrés au cimetière d'Albano. Les deux premiers groupes auraient été déposés dans la basilique du Cœlius sous Léon IV.

L'église existait d'ailleurs avant ce pape : elle est nommée dans un concile tenu sous S. Grégoire Ier. Comme en général



CONSTANTIN CONDUISANT LE PAPE SYLVESTRE A ROME.
(Peinture de la chapelle de St-Sylvestre.)

les églises dédiées aux martyrs locaux de Rome rappelaient un souvenir de ces martyrs, on peut supposer quelque rapport entre celle-ci et un monument voisin, le « paedagogium ad caput Africae », sorte d'école militaire placée sous la direction de vétérans, ainsi que l'attestent des inscriptions trouvées en cet endroit : VETERANI DNI NOSTRI. Les quatre soldats martyrs avaient peut-être séjourné dans cet édifice. Le titre du IVe ou du Ve siècle fut rebâti au VIIe par Hono-

rius I[er], puis au IX[e] par Léon IV. Après l'invasion de Robert Guiscard (1084), Pascal II dut reconstruire l'église, comme il fit à St-Clément ; abandonnée ensuite pendant le séjour des papes à Avignon, elle fut de nouveau restaurée par le cardinal espagnol Carrillo, puis au XVI[e] siècle par Pie IV.

Dans son état actuel, l'église a encore un aspect imposant, avec sa tour et son « atrium » de même forme et de mêmes dimensions que l' « atrium » primitif. Au milieu de



LA DONATION DE CONSTANTIN.
(Peinture de la chapelle de St-Sylvestre.)

cette cour était le bassin ou « cantharus », celui-là même, suivant M. Kanzler (1), qui se trouve maintenant dans le jardin du monastère voisin. On lit encore au-dessus de l'entrée l'inscription gothique commémorative des travaux exécutés par le cardinal Carrillo :

1. *Nuovo. bullett.*, 1899, p. 257-260.

HAEC QVAECVMQVE VIDES VETERI PROSTRATA RVINA
OBRVTA VERBENIS HEDERIS DVMISQVE IACEBANT
NON TVLIT HISPANVS CAHRILLO ALPHONSVS HONORE
CARDINEO FVLGENS SED OPVS LICET OCCVPAT INGENS
SIC ANIMVS MAGNO REPARATQVE PALATIA SVMPTV
DVM SEDET EXTINCTO MARTINVS SCISMATE QVINTVS

A droite du « narthex » est construit un petit oratoire dédié à S. Sylvestre. Ses peintures, du XIIe et du XIIIe siè-



LE BAPTÊME DE CONSTANTIN.
(Peinture de la chapelle de St-Sylvestre.)

cle, sont intéressantes : elles représentent des scènes de l'histoire légendaire consignée dans les *Acta Sylvestri*. Une inscription de 1246, fixée à la paroi, à droite de la porte, rappelle qu'elle fut dédiée, après une restauration sans doute importante, par le cardinal Conti, évêque d'Ostie, sous Innocent IV, et énumère les reliques que renfermait cette chapelle.

Quand on a traversé l' « atrium », on se trouve dans une sorte de vestibule qui, anciennement, faisait partie de l'église : les trois rangées de colonnes de diverses formes qui sépa-

raient les nefs subsistent encore ; seulement celle de droite est encastrée dans le mur du réfectoire des religieuses.

L'église a conservé intérieurement la forme basilicale ; elle est partagée par huit colonnes en granit, du temps de Léon IV, surmontées d'un « matroneum », comme à Ste-Agnès. L'inscription damasienne des SS. Prote et Hyacinthe, dont on



S. SYLVESTRE PRÉSENTANT A CONSTANTIN LES IMAGES DE S. PIERRE ET S. PAUL. (Peinture de la chapelle de St-Sylvestre.)

voit une partie notable à droite de l'abside, devait être brisée à l'époque où ce fragment fut apporté ici, car on en a retrouvé d'autres au cimetière d'Hermès :

EXTREMOTVMVLVSLATVITSVBAGGEREMONTIS
HVNCDAMASVSMONSTRATSERVATQVODMEMBRAPIORVM
TEPROTVMRETINETMELIORSIBIREGIACAELI
SANGVINEPVRPVREOSEQVERISYACINTHEPROBATVS
GERMANIFRATRESANIMISINGENTIBVSAMBO
HICVICTORMERVITPALMAMPRIORILLECORONAM

Le sanctuaire est élevé, comme dans les anciennes basiliques. La confession remonte à Léon IV ; mais les urnes des martyrs datent seulement de la restauration de Pascal II, ainsi que le prouve l'inscription de cette époque placée à gauche de l'abside, près de l'escalier qui conduit à la crypte :

ANNO AB INCARNATIONE
DNI NRI IHV XPI MILLESIMO
CENTESIMO XI INDICTIONE
IIII V IDVS IVNII DOMINVS
PAPA PASCHALIS SECVNDVS XII
PONTIFICATVS SVI ANNO IVSIT
CAVARE SVB ALTARE
QVOD PRIVS COMBVSTVM
ET CONFRACTVM FVERAT
ET INVENIT DVAS CONCAS
VNAM PORPHERETICAM
ET ALIAM EX PRO CONISSO
IN QVIBVS ERANT RECONDI
TA SACRA CORPORA SV
PRADICTORVM SANCTORVM
IN TERTIA VERO DIE IVSIT
VNDIQVE MVNIRE CON
CAS ET DE SVPER ALTA
RE RENOVARE AD
MEMORIAM ET ONO
REM SANCTORVM ET
LAVDEM DOMINI
NOTRI IHV XPI

Après avoir décrit les églises du Coelius, nous passons à celles du Forum, qui appartenaient à la même région ecclésiastique.

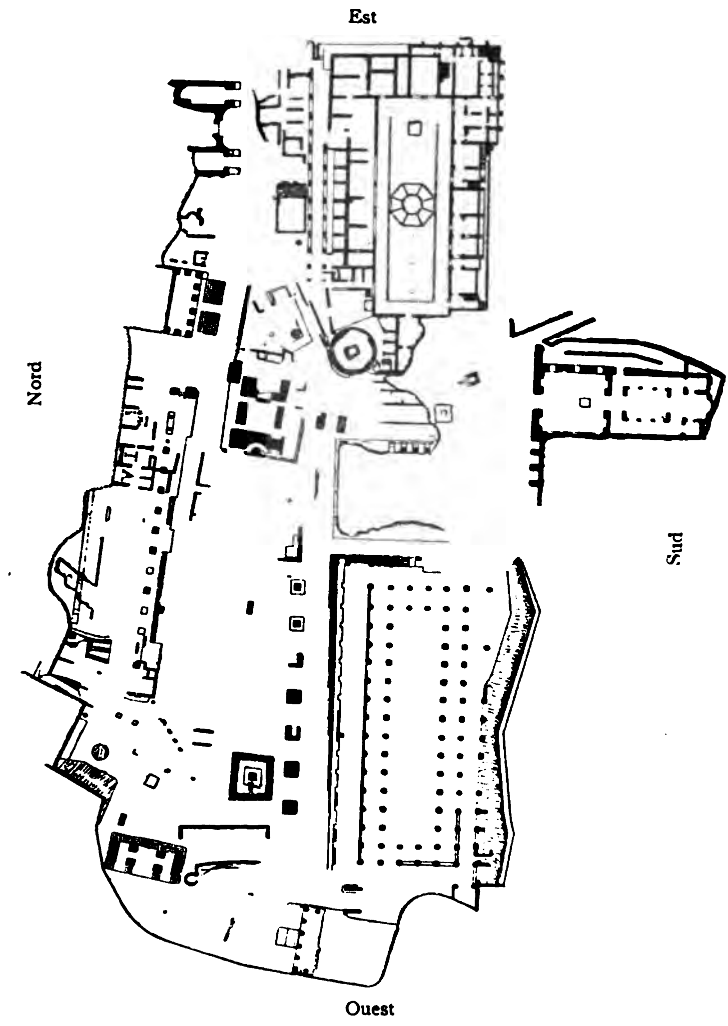
§ VII. St-Hadrien.

Le Forum de la République était une place rectangulaire située entre l'église St-Hadrien (côté nord), le temple de César (est), le Capitole (ouest) et le Palatin (sud). Il était traversé au milieu par la voie Sacrée, à laquelle venaient aboutir d'autres voies : le « vicus Tuscus », entre la basilique Julia et le temple des Dioscures ; le « vicus Jugarius », qui avait à peu près la même direction que la Via della Consolazione et devait déboucher sur le Forum entre le temple de Saturne et l'angle de la basilique Julia ; le « clivus Argentarius », entre la Curie et la prison ; enfin l' « Argiletum », entre la Curie, le temple de Janus et la basilique Émilienne. La voie Sacrée fait actuellement un détour pour passer devant le temple de César. L'ancienne voie Sacrée, « summa sacra via », de l'Arc de Titus descendait vers le Forum en longeant le pied de la colline ; arrivée à la Regia, elle revenait à gauche, touchait le temple de Vesta, passait sous l'Arc de Fabius, et entrait dans le Forum entre le temple de César et celui de Castor et Pollux. C'est Auguste qui lui a donné cette nouvelle direction. A cause du nombre et de l'importance des monuments du Forum, il est nécessaire de les grouper suivant les côtés où ils se trouvaient (1).

1° Côté sud, du pied du Palatin, près du temple de Castor et Pollux, jusqu'à la naissance de la pente du Capitole. Les boutiques, « tabernae veteres », construites de ce côté avaient fait donner le nom de « via sub veteribus » à la voie qui les longeait et qui se confondait presque avec la voie Sacrée. A l'extrémité s'élevait le temple de Vesta, fondé par Numa et rebâti plusieurs fois, en dernier lieu sous Septime-Sévère. Il était de forme circulaire, entouré de colonnes corinthiennes supportant un dôme. On a récemment dégagé ce qui en subsiste. L'entrée était du côté de la maison des Vestales.

1. Cf. Thédenat, *Le forum romain et les forums impériaux*, 2e éd., Paris, 1900.

De cette maison on a retrouvé l' « atrium », entouré de portiques et de bases honoraires destinées à recevoir les statues des grandes vestales ; le réservoir d'eau, le « tablinum »



LE FORUM ROMAIN.

et diverses autres chambres. Au temple de Vesta faisait suite, appuyé au Palatin, du côté opposé à la maison des Vestales, celui de Castor et Pollux, élevé en souvenir de la bataille du

lac Régille. Huit colonnes ornaient sa façade ; les trois qui restent debout appartenaient au côté gauche du temple. Un grand escalier le réunissait à la voie Sacrée. La « cella » avait deux absides côte à côte, où étaient placées les statues des deux divinités. La « basilica Julia » était séparée de ce temple par le « vicus Tuscus ». C'était une longue salle rectangulaire, divisée en cinq nefs longitudinales par des files de pilastres. On la voit marquée sur le plan de Septime-Sévère.

2° Côté ouest. Il y a à remarquer de ce côté : la tribune aux harangues, avec les rostres anciens, qui avaient primitivement été placés dans le comice, devant la Curie ; — les « rostra Vandalica », et le monument découvert depuis peu que l'on a voulu identifier avec les rostres de César, mais qui semble être une simple substruction ; — derrière la tribune, l'« Umbilicus », qui était censé le centre de la ville et de l'Empire, et le Milliaire d'or, sur lequel Auguste avait inscrit (747) les distances de Rome aux principales villes de l'Empire ; — à droite des rostres, l'Arc de Septime-Sévère, du commencement de la décadence politique et artistique de Rome ; — à gauche, le temple de Saturne, peut-être le plus ancien temple construit à Rome, restauré sous Auguste et sous Caracalla ; il reste quelques colonnes de la façade ; sous ce temple on conservait l' « aerarium », ou trésor public, et l' « aerarium sanctius », auquel il n'était permis de toucher que dans les circonstances exceptionnellement graves ; — plus en arrière, le temple de Vespasien, construit par Domitien ; il était prostyle hexastyle, et sa façade regardait le Forum ; — le temple de la Concorde, près de la prison, restauré par Tibère ; — le « Tabularium », construction en « opus quadratum » qui sert de base au palais municipal ; c'est là qu'étaient déposés les archives de la ville, les lois, les sénatus-consultes, les plébiscites ; — le « Porticus deorum consentium », sorte de terrasse ornée de petites colonnes composites élevées devant six cellules en briques ; il fut bâti par Vettius Agorius Praetextatus (367) ; c'est le dernier monument païen érigé à Rome.

3° Côté nord. Monuments les plus importants : le temple

de Junon Moneta, sur la pente du Capitole ; — la Prison Mamertine, construite en « opus quadratum » par Ancus Martius et Servius Tullius ; — le « Secretarium Senatus », sur l'emplacement de l'église de Ste-Martine ; — le Comice, dont la position topographique nous est clairement marquée par ce fait que rapporte Pline (1) : avant l'introduction du cadran solaire, un héraut se plaçait devant la curie et annonçait l'heure de midi quand le soleil se trouvait sur une ligne passant entre les rostres et la Grécostase ; c'est dire que le Comice était devant St-Hadrien ; — la « Curia Hostilia », l'église de St-Hadrien ; — la « Graecostasis », sorte de tribune élevée où se tenaient les ambassadeurs étrangers attendant d'être admis par le Sénat ; — le temple de Janus, entre le Comice et la basilique Émilienne, fondé à la suite de l'alliance conclue par Romulus et Tatius, et reconstruit par Domitien après un incendie ; — la basilique Émilienne, construite l'an 547 de Rome par les consuls M. Aemilius Lepidus et M. Fulvius Nobilior.

4° Côté est. Ce côté resta libre pendant toute la période de la République. Auguste y éleva, en l'honneur de César et sur l'emplacement du bûcher du dictateur, un magnifique temple, que l'on voit représenté sur une monnaie de l'empereur Hadrien, et dont existe encore le soubassement : la partie antérieure était en forme d'hémicycle, pour entourer l'autel déjà dédié à César, autel dont la base a été tout récemment découverte. Derrière ce temple se trouvait la « regia », la maison du grand-prêtre, voisine de celle des Vestales : César y passa la dernière nuit de sa vie.

Le Forum primitif étant devenu insuffisant, on en construisit successivement quatre autres : le « Forum Julianum », ou « Forum Caesaris », assez petit : au milieu était le temple de Venus Genitrix, derrière Ste-Martine ; — le Forum d'Auguste, large place avec deux grands hémicycles et au milieu le temple de Mars Vengeur (Arco dei Pantani) ; — le Forum de Nerva ou de Domitien, « Forum transitorium »,

1. *Hist. nat.*, VII, 60.

entre la Suburre et le Forum romain (le Colonnacce); — enfin, le Forum de Trajan, entre le Capitole et le Quirinal.

On commença à transformer en églises les monuments du Forum vers le Ve siècle, surtout à l'époque du gouvernement des Goths et de la domination byzantine. Il était resté jusque-là le centre de la vie romaine, il le fut même encore pendant longtemps, car dans les fouilles récentes, M. Boni a pu reconnaître devant le Comice plusieurs niveaux différents marquant autant de périodes de l'existence de la ville depuis sa fondation jusqu'au moyen-âge. Nous connaissons d'ailleurs plusieurs faits historiques qui s'y sont passés après la chute de l'empire romain. Ainsi, en l'an 500, Théodoric prononça un discours sur les rostres (1); au VIIe siècle, on éleva la colonne de Phocas; au VIIIe siècle, le pèlerin d'Ensiedeln copie plusieurs des inscriptions encore conservées sur les temples de la Concorde, de Vespasien, de Saturne; et le *Liber pontificalis* (2) rapporte que vers le milieu du même siècle on tenait sur le Comice des réunions pour les élections des Papes; au IXe siècle, il est déjà entouré d'églises.

L'église de St-Hadrien correspond exactement à la curie ou palais du Sénat romain. En effet Varron nous dit que la curie était dans le Comice, et Pline (3), que le héraut qui annonçait midi, tournant le dos à la curie, voyait le soleil entre les rostres et la Grécostase : il n'y a que St-Hadrien qui réponde à cette description. M. Lanciani a par ailleurs démontré que cette église est un monument ancien. Il n'y a pas à en douter, il faut l'identifier avec la « Curia Hostilia » ou « Julia », édifiée d'abord par Tullus Hostilius, rebâtie par César, puis par Dioclétien. Les murs sont ceux du IVe siècle. Dans les dernières fouilles, on a retrouvé le pavé ancien, les traces des deux portes qui ont précédé la porte actuelle, et l'escalier primitif. On distingue sans peine les différentes couches de terrain qui se sont superposées en cet endroit.

La Curie devint église chrétienne sous Honorius Ier, vers

1. *S. Fulgentii vita*, c. XIII (*P. L.*, t. LXV, col. 130).
2. In vit. Steph. III (768).
3. *Hist. nat.*, VII, 60.

638. Jusqu'au VIe siècle nous trouvons quelques mentions de réunions du Sénat ; S. Grégoire nous apprend que de son temps elles n'avaient plus lieu. S. Hadrien, à qui l'église est dédiée, est un martyr oriental, dont le culte s'introduisit à Rome sous la domination byzantine. La date de sa fête (9 sept.) rappelle sa translation de Nicomédie à Rome. L'édifice de la Curie resta jusqu'au XVIe siècle à son niveau ancien ; on y avait seulement bâti des pilastres et ouvert une abside. A cette époque on exhaussa le pavé, qui se trouvait à un niveau bien inférieur au sol environnant.

Dans le haut moyen-âge, probablement à l'époque où on délaissa les catacombes pour enterrer dans les titres ou aux alentours, il se forma un petit cimetière près de St-Hadrien. Les dernières fouilles ont fait retrouver des débris de sarcophages et d'inscriptions. Plusieurs tombeaux en forme de « loculi » furent même creusés dans le mur de façade de l'église.

§ VIII. Ste-Martine.

Ste-Martine est l'ancien « secretarium senatus ». Avant le percement de la via Bonella, au XVIe siècle, elle était unie à St-Hadrien, comme on le voit sur les dessins de Sangallo et de Peruzzi, conservés aux Uffizi de Florence et publiés par M. Lanciani [1]. L'identification est absolument certaine, car au XVIe siècle on a trouvé dans l'abside de Ste-Martine, encore à sa place primitive, l'inscription suivante de l'an 407, aujourd'hui perdue [2] :

SALVIS · DD · NN · HONORIO · ET · THEODOSIO
VICTORIOSISSIMIS · PRINCIPIBVS · SECRETARIVM
AMPLISSIMI · SENATVS · QVOD · VIR · INLVSTRIS
FLAVIANVS · INSTITVERAT · ET · FATALIS
IGNIS · ABSVMPSIT · FLAVIVS · ANNIVS
EVCHARIVS · EPIPHANIVS · V · C · PRAEF
VRB · VICE · SACRA · IVD · REPARAVIT
ET · AD · PRISTINAM · FACIEM · REDVXIT.

1. *Atti dell' accademia dei Lincei*, 1882-1883.
2. *C. I. L.*, VI, 1718.

La transformation de l'édifice en église dut avoir lieu sous Honorius ; nous n'en savons pas exactement la date. Ste Martine, à qui cette église est dédiée, est une martyre romaine peu connue. D'après ses Actes légendaires, elle appartenait à une famille noble et aurait été mise à mort (1er janv.) sous Alexandre-Sévère, dans une grande persécution, après avoir été exposée dans l'amphithéâtre Flavien. Baronius lui-même a noté l'invraisemblance de cette persécution. Peut-être a-t-on confondu, comme pour Ste Cécile, avec la persécution de Marc-Aurèle. On ignore le lieu de la sépulture de Ste Martine. Ce fait porterait à croire qu'à cause de la rigueur de la persécution le corps fut caché.

Le premier souvenir d'un oratoire dédié à cette martyre se trouve dans la vie de S. Grégoire par Jean Diacre [1] ; toutefois il n'est pas certain que l' « oratorium S. Martinae » dont parle le biographe soit l'église du Forum. Cette église existait certainement avant le VIIIe siècle, puisque Léon III y fit des réparations [2]. Au XVIe siècle, il fallut là aussi élever le pavé ; les gravures du temps nous la montrent à demi souterraine. Urbain VIII décora magnifiquement l'église et la crypte. Dans le souterrain on conserve des reliques de la sainte titulaire ; le chef, qui appartient à un monastère de la Via Alessandrina, est chaque année apporté à l'église pour le jour de sa fête (30 janv.) ; autrefois cette translation se faisait avec une grande pompe. On peut voir aussi dans la crypte, à gauche de l'escalier, l'inscription apocryphe d'un prétendu architecte chrétien du Colisée [3] ; il serait désirable, pour éviter des malentendus, qu'une indication précise fît connaître à tous son origine et son caractère.

§ IX. St-Pierre-In-Carcere.

La prison Mamertine est mentionnée par Tite-Live [4], qui en attribue la fondation à Ancus Martius et indique sa place

1. IV, 93 (*P. L.*, t. LXXV, col. 237).
2. *Lib. pontif.*
3. Cf. *Notions générales*, p. 20.
4. I, 33.

« in media urbe imminens foro » ; par Pline, qui dit à propos du cadran solaire érigé dans le Comice : « Ad carcerem inclinato sidere supremam (horam) pronuntiabat » ([1]). Son nom actuel n'est pas classique, il ne remonte qu'au moyen-âge. Il n'a aucun rapport, quoi qu'en aient dit quelques-uns, avec celui d'Ancus Martius. Il dériverait plutôt du temple de Mars Ultor, qui au moyen âge avait fait appeler toute cette région « forum Martis » : d'où le nom de « Marforio », donné à la fameuse statue placée maintenant dans la cour du Capitole. Dans les documents de la même époque, il est question d'une maison particulière appelée « privata Mamertini ». Le vrai nom de la prison était « Tullianum ». A la construction d'Ancus Martius, Servius Tullius ajouta la pièce inférieure, qui auparavant était un réservoir d'eau. Salluste ([2]) nous en donne une belle description. Elle fut restaurée par Tibère ; l'inscription encore visible nous fournit les noms des consuls (an. 775 de Rome, 21 apr. J.-C.) : C . VIBIVS . RVFINVS . M . COCCEIVS . NERVA.

Le premier souvenir chrétien qui s'y rattache est celui que rapportent les Actes des SS. Procès et Martinien. D'après ce document, du V[e] siècle environ, l'Apôtre aurait baptisé ses deux geôliers avec l'eau d'une source que sa prière avait fait jaillir dans la prison. Ce dernier détail doit être imaginaire, puisque la source existait avant la fondation de la prison. Les *Mirabilia* y mentionnent la « privata Mamertini », et l'Itinéraire d'Einsiedeln le « fons S. Petri ubi est carcer ejus ». Quoique l'auteur de l'Itinéraire ait eu manifestement sous les yeux un plan de Rome, il ne donne pas exactement cette dernière indication. Il semble placer la prison de S. Pierre sur le Janicule ; en quoi Mgr Lugari trouve un argument très fort en faveur de sa thèse sur le crucifiement de l'Apôtre au Janicule (3). Mais, outre que l'Itinéraire parle seulement de prison, et non de crucifiement, il est certain qu'au VIII[e] siècle la tradition représentée par les Actes des SS. Procès

1. *Hist. nat.*, VII, 60.
2. *De conjur. Catilin.*, 55.
3. *Il Gianicolo luogo della crocifissione di S. Pietro*, p. 27 sq.

et Martinien était universellement admise. L'erreur (ce n'est pas la seule dans l'Itinéraire) peut s'expliquer par une transposition, résultat d'une faute de copiste ([1]).

Nous ignorons ce qu'était la prison Mamertine au VIIIe siècle. Maffeo Veggio, au XVe siècle, est le premier auteur qui en parle comme d'une église ; elle s'appelait déjà « S. Petrus in Carcere » ([2]). Après l'époque byzantine, la prison avait été transférée au « forum olitorium » (place Montanara). L'église de St-Nicolas in Carcere est bâtie sur



LA PRISON MAMERTINE.

les fondations de cette nouvelle prison. C'est ce qui a induit en erreur d'anciens archéologues et Baronius luï-même, au point qu'ils mettaient à cet endroit le Forum romain, au lieu de le placer à l'endroit qui était alors le « Campo vaccino » ([3]).

1. Cf. Marucchi, *S. Pietro e S. Paolo in Roma*, p. 148 sq. ; — Duchesne, *Le Forum chrétien*, p. 19 sq.
2. *Acta SS.*, juin, VII, p. 62.
3. Cf. Cancellieri, *Notizie del Carcere Tulliano ora Mamertino*, 1855.

§ X. L'Ara caeli [1].

Sur le Capitole les anciennes légendes nous montrent un petit village dont la fondation était attribuée à Saturne, ce qui lui fit donner le nom de Saturnia, et à la colline celui de « Mons Saturnius » [2]. Le temple de cette divinité, au pied du Capitole (nous voyons encore dans les huit colonnes ioniques des ruines de celui du IIIe siècle ap. J.-C.), aurait donc été le premier élevé à Rome. Le Capitole était occupé par les Sabins, tandis que les Latins habitaient sur le Palatin, et les Étrusques sur l'Esquilin. Étymologiquement le nom de Capitole doit dériver, non de « caput Oli », comme on l'a pensé autrefois, mais de « capitalis », et ce nom lui fut donné parce que le sanctuaire de Jupiter Capitolin, dédié aux trois grandes divinités, Jupiter des Latins, Junon des Sabins et Minerve des Étrusques, en faisait la principale colline de Rome. Il faut distinguer sur le Capitole les deux sommets et la partie centrale ; sur celle-ci étaient un petit bois sacré, le temple de Jupiter Feretrius et le « tabularium » ou palais des archives. On a beaucoup discuté sur l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin. Le P. Donato (XVIIe siècle) le mettait sur le sommet méridional, où est maintenant le palais Caffarelli. Après lui, l'opinion générale des topographes fut qu'il se trouvait sur l'autre sommet. Aujourd'hui, surtout après les travaux de M. Lanciani, on est revenu à l'opinion du P. Donato. De fait Tite-Live nous rapporte qu'une pierre, s'étant détachée du Capitole, tomba sur le « vicus Jugarius » et tua plusieurs personnes : or le « vicus Jugarius » était au midi de la colline. Le « clivus Capitolinus », par lequel montaient les triomphateurs, et dont on a reconnu la direction, partait du temple de Saturne et se dirigeait vers le Monte Caprino. Un document du XIIe siècle, parlant du temple de Jupiter, l'appelle « templum majus quod respicit super elephantum » :

1. Cf. Casimiro, *Memorie istoriche della chiesa e convento di S. Maria in Ara caeli*, Roma, 1845.
2. *Aeneid.*, VIII.

or cet éléphant se dressait sur le « Forum olitorium » (place Montanara). Enfin les découvertes faites au palais Caffarelli concordent avec ce que nous disent de ce temple et de ses décorations les auteurs classiques, notamment Ovide :

Jupiter angusta vix totus stabat in aede
Inque Jovis dextra fictile fulmen erat.

L'Acropole s'élevait sur l'autre sommet, et à côté le temple de Junon Moneta, ainsi appelé (de « monere ») parce que Junon aurait averti les Romains de l'arrivée des Gaulois. En construisant le monument de Victor-Emmanuel, on a découvert des restes de ces édifices. Un escalier, auquel Ovide fait allusion, les reliait au Forum.

L'église de Ste-Marie *Ara caeli* doit se trouver à côté de l'emplacement du temple de Junon. Son nom ancien était « S. Maria in Capitolio ». Les annales des Bénédictins en attribuent la fondation à S. Grégoire ; il est possible que le saint pape y ait seulement établi des moines et que l'église remonte jusqu'au Ve siècle, car au VIe on n'aurait pas craint de transformer en église le temple lui-même ou celui de Jupiter, qui en fait ont été détruits. L'étymologie du nom actuel est assez difficile à établir. Les *Mirabilia* le rattachaient à une légende, dont de Rossi a retrouvé le noyau dès le VIe siècle, suivant laquelle Auguste aurait érigé un autel au Fils de Dieu : « Ara filii Dei » (1).

D'autres y ont vu un souvenir de l' « arx Capitolina ». Il est plus vraisemblable qu'il rappelle un petit temple de la « dea caelestis », dont le culte avait été apporté de Carthage à Rome et établi près du temple de Junon : M. Gatti a publié (2) une inscription de l'an 259 après J.-C. (3) qui nomme cette divinité :

1. Cf. Urlichs, *Codex topogr.*, p. 95-96 ; — de Rossi, *Bullett.*, 1894, p. 85 sq.

2. *Atti della pontif. Accad. rom. d'archeol.*, 1896, p. 348 sq.

3. La date est sur le côté :

DEDICATA
IDIB · NOV
AEMILIANO · ET · BASSO · COS

FLAVIAE · EPICHAridi
·SACERDOTIAE·
DEAE · VIRGINI · CAELESTIS
PRAESENTISSIMO · NVMINI
LOCI · MONTIS · TARPEI ·
SEXTIA · OLYMPIAS · H · F ·
ET · CHRESTINA · DORCADIVS · H ·F
HONORIFICAE · FEMINAE ·
CONVGI · IVNI · HYLE · SACERD ·
VNA · CVM · SACRATAS · ET · CANISTRARIIS
DIGNISSIMAE

Nous avons la mention de l'église ou du monastère dans des documents du IXe siècle (1), du XIe, du XIIe (Petrus Mallius), dans une bulle de l'antipape Anaclet II (2). En 1250, Innocent IV y établit les Franciscains. Au moyen-âge, elle servit parfois aux réunions municipales. Nicolas V la restaura et la transforma. Paul III fit dessiner par Michel-Ange le grand escalier du Capitole ; celui de l'église avait été refait avant lui, à la suite d'une grande peste, par Cola di Rienzi (1348), qui en qualité de tribun fut le premier à y passer. Une inscription, sur l'escalier, mentionne la date de ce travail :

† MAGISTER · LAVRENTIVS · SIMEONI · ANDREOTII
CAROLI . FABRICATOR · DE . ROMA . DE · REGIONE
COLVMPNE . FVNDAVIT . PROSECVTVS · EST
ET . CONSVMAVIT · VT . PRINCIPALIS · MAGISTER
HOC · OPVS · SCALARVM · INCEPTVM · ANNO
DOMINI . ANN . MCCCXLVIII DIE . XXV · OCTOBRIS

L'église a conservé assez bien sa forme basilicale. Une de ses colonnes, à gauche, provenant sans doute du Palatin, porte l'inscription : A CVBICVLO AVGVSTORVM, qui a pu n'être pas sans influence sur la formation de la légende. La

1. Cod. Sessorian. CCLXII p. 19, maintenant à la Bibl. Vict.-Em.
2. Cf. Urlichs, *Codex topogr.*, p. 147.

mosaïque absidale, œuvre de Pierre Cavallini, a été détruite par Pie IV pour faire le chœur des religieux : elle représentait la légende de l'apparition de la T. Ste Vierge à Auguste. La chapelle de Ste Hélène, à gauche de la nef, près du sanctuaire, est de construction récente (XVIIIe siècle) ; il est possible qu'elle marque l'emplacement de l'église primitive, qui était sans doute très petite. Marc-Antoine Colonna, le vainqueur de Lépante, fut reçu solennellement dans cette église ; l'inscription placée au-dessus de la porte rappelle son triomphe (1571).

Beaucoup de personnages illustres eurent leur tombeau à l'Ara caeli. Dans la chapelle de la famille Savelli (aujourd'hui St-François), on remarque le tombeau d'Honorius IV et de son père, Luc Savelli, orné de mosaïques des Cosmates. Il y a aussi un vrai musée d'inscriptions sépulcrales, parmi lesquelles il faut signaler celle d'Éberhard de Herlach, officier d'Henri VII, qui accompagna son prince quand celui-ci vint se faire couronner à St-Jean-de-Latran (1312), et qui fut tué dans un engagement entre les troupes allemandes et celles de Robert d'Anjou (1) :

† ANNO · D · MCCC · XII · VII
KAL · IVNII · DIE · VENERIS
POST · VRBANI · OBIIT · DNS
EBERARDVS · MILES · DE
ERLACI · MAGISTER · CAMERE
ILLVSTRIS · DNI · RVDOLFI
COMITIS · PALATINI · RENI · ET
DVCIS · BABARIE · REQVIESCAT
IN · PACE · AMEN

1. Cf. Marucchi, *Di alcuni antichi monumenti tuttora superstiti relativi alla storia di Roma*, Rome, 1899, p. 118-119.

§ XI. Sts-Serge-et-Bach.

Aucun document ne nous permet de déterminer d'une manière certaine l'origine de cette église. Le *Liber pontificalis*, dans la biographie de Grégoire III, parle d'une église dédiée aux SS. Serge et Bach, mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse de celle du Forum. Cette dernière existait certainement au temps d'Hadrien Ier, puisque ce pape la restaura : le Temple de la Concorde menaçait de l'écraser en s'écroulant. L'église était donc entre le Capitole et le Forum : en effet le Temple de la Concorde, reconstruit sous Tibère, s'élevait à cet endroit ; l'Itinéraire d'Ensiedeln le mentionne près du Capitole et du monument honoraire appelé « umbilicus Romae », et on peut en reconnaître les soubassements derrière les rostres, à gauche de l'arc de Septime-Sévère; on a retrouvé là une inscription dédiée à la déesse Concorde et sur le seuil de la porte on voit encore gravé le symbole de la Concorde, le caducée.

L'église des Sts-Serge-et-Bach était une diaconie ; comme les autres diaconies du Forum, elle avait été érigée dans un ancien monument romain ; peut-être avait-on utilisé pour cela les murs des rostres. S. Serge et S. Bach étaient deux nobles romains martyrisés en Mésopotamie ; il est possible que leur église ait été bâtie près de l'Arc de Septime-Sévère précisément parce qu'il rappelle les victoires de ce prince sur les barbares des bords de l'Euphrate. Après Hadrien Ier, Innocent III la restaura au XIIIe siècle ; le clocher fut alors appuyé à l'arc de Septime-Sévère. En 1536, pour faciliter l'entrée solennelle de Charles-Quint, on la détruisit, et si complètement qu'on n'en voit plus une seule pierre.

§ XII. Ste-Marie-in-Cannapara.

Cette église tirait son nom des fabriques de cordes établies au moyen-âge sur le côté méridional du Forum et que les *Mirabilia* mentionnent près du temple de Castor et Pollux. Le catalogue de Cencio Camerario (XIIe siècle) en parle

aussi. Certains archéologues la placent dans le coin de la basilique Julia qui touche le « vicus Jugarius » ; les sculptures chrétiennes du VIII[e] ou IX[e] siècle et la petite colonne que l'on y voit seraient des débris de cette église. Suivant plusieurs archéologues, ils appartiennent à une autre église, celle de Ste-Marie-in-Foro, qui devait être en cet endroit ; d'autres cependant pensent qu'elle était plutôt du côté opposé du Forum. De Ste-Marie-in-Cannapara, d'après les premiers, on peut reconnaître des traces dans l'hôpital de la Consolation. L'église de l'hôpital est moderne, du XVI[e] siècle ; mais il y avait autrefois plus près du Forum une église de « S. Maria Gratiarum », qui a été englobée (1864) dans l'hôpital même, dont elle forme une salle, et qui avait dû succéder à l'ancienne église de S. Maria in Cannapara. On peut encore remarquer extérieurement l'ancienne porte et la Madone qui la surmontait.

§ XIII. St-Théodore.

La vaste région du Vélabre, voisine du Forum, s'étendait jusqu'au Tibre. Son nom même indiquait un lieu marécageux ; la racine italique « Vel » avait cette signification, c'est pourquoi elle a servi aussi à former les noms de la Velia, petite colline près du Palatin, et de Velitrae, Velletri, petite ville sur les Marais Pontins. Properce et Tibulle parlent du temps où on allait en barque sur le Vélabre :

Qua Velabra suo stagnabant flumine, quaque
Nauta per urbanas velificabat aquas ([1]).

At, qua Velabri regio patet, ire solebat
Exiguus pulsa per vada linter aqua ([2]).

Au moyen-âge, le nom fut corrompu en « velum aureum » ; c'est sous cette forme qu'on le trouve dans les *Mirabilia*.

Il y avait dans cette région un monument important, le Lupercal, où était honoré le dieu Lupercus et où on disait

1. Properce, Lib. IV, carm. 9.
2. Tibulle, Lib. II, eleg. 5.

que Romulus et Remus avaient été élevés par la louve. Il resta en vénération jusqu'au Ve siècle; à cette époque, le pape Gélase substitua la procession de la Chandeleur à celles qui restaient encore du culte païen. La situation topographique du Lupercal est marquée par Denys d'Halicarnasse (1) et par le commentateur de l'*Énéide* Servius (2) sous le Palatin, à l'extrémité du Vélabre. On a cru le reconnaître dans une grotte du Palatin qui n'était en réalité qu'un réservoir d'eau. Il faut le placer plutôt entre le Forum et Ste-Anastasie ; c'est là en effet qu'a été découvert le groupe en bronze de la louve et des jumeaux, travail étrusque qui ornait sans doute l'entrée de la grotte sacrée et que l'on peut voir maintenant au Capitole.

Près de cet endroit se trouve l'église de St-Théodore. Elle a certainement été bâtie sur une édifice ancien, car ses soubassements en briques ressemblent à ceux de la bonne époque impériale ; de plus, un monument d'origine chrétienne n'aurait pas eu la forme ronde, mais la forme basilicale. Il est plus difficile de préciser le nom de cet édifice primitif. Suivant Torrigio (1643), ce serait le Temple de Romulus, confusion grave, puisque ce temple était sur le Forum même ; suivant Nibby, le Temple de Vesta, erreur non moins grande, mais qui ne peut surprendre quand on sait que Nibby attribuait au Forum une direction toute contraire à la véritable ; suivant d'autres archéologues, le Temple d'Auguste. Suétone rapporte que Caligula prolongea le Palatin jusqu'au Forum : « Partem Palatii ad Forum usque promovit », que son palais arrivait jusqu'au Temple de Castor et Pollux, et qu'il l'unit au Temple de Jupiter par un pont qui passait sur le temple d'Auguste : « Et super templum divi Augusti ponte transmisso Palatium Capitoliumque conjunxit » (3). Le Temple de Jupiter Capitolin était sur l'emplacement du palais Caffarelli. Suétone raconte aussi que parfois Caligula montait sur la basilique Julia et de là jetait au peuple des

1. I, 32, 79.
2. VIII, 90.
3. *Calig.*, XXII.

pièces de monnaie. Rapprochant ces deux phrases, on en a conclu que le temple d'Auguste se trouvait dans la grande salle du Palatin voisine de S. Maria Antiqua, et que le pont passait sur la basilique Julia, puis se dirigeait vers le Capitole. Un tel détour est peu vraisemblable, et c'est tout à fait arbitrairement qu'on rapproche deux textes qui n'ont aucun rapport. Il est plus naturel de croire que le pont allait directement du Palatin au Capitole. Le Temple Auguste pourrait alors avoir été situé sur l'emplacement de l'église de St-Théodore, d'autant mieux qu'une monnaie de Tibère nous le représente sous une forme assez semblable à celle du Panthéon. C'est une question encore discutée.

La transformation du monument en église chrétienne eut lieu à l'époque byzantine, vers le VII[e] siècle. Le titulaire, S. Théodore ([1]), fut martyrisé dans le Pont sous Dioclétien. Il était soldat, comme S. Sébastien et S. Georges, et ce n'est pas sans intention qu'on leur a dédié des églises près du Palatin, en un temps où était établie dans le voisinage la milice impériale. Suivant une légende recueillie par Torrigio, S. Théodore aurait apparu, dans une guerre, à un général byzantin et à ses troupes pour leur venir en aide : l'analogie entre ce rôle et celui qu'on attribuait anciennement aux Dioscures, honorés tout près de là, n'entrerait-elle pas aussi pour quelque chose dans l'explication du choix du titulaire?

L'église devait exister au VI[e] siècle ; S. Grégoire établit une diaconie de St-Théodore qui peut-être s'y rattachait. Elle fut en tout cas restaurée par Léon II (682), Hadrien I[er], Grégoire IV. Le nom de Nicolas V sur la façade (N. PP. V.) montre que ce pape y a fait exécuter d'autres travaux à la Renaissance. Dans son état actuel, elle n'a d'intéressant que la mosaïque byzantine de l'abside. C'est une composition de même caractère que celle des Sts-Côme-et-Damien, seulement un peu plus grossière, par conséquent un peu plus récente. L'image du Sauveur assis sur le monde, tenant sa croix de la main gauche et bénissant de la droite, en occupe le centre ; à

1. *Martyrol. rom.*, 9 novembre.

ses côtés sont debout S. Pierre et S. Paul, S. Théodore et un autre Saint, peut-être son compagnon de martyre, S. Cléonique. L'église appartient, depuis 1721, à la confrérie des Sacconi. L'usage d'y apporter les enfants pour les faire bénir le jeudi et le dimanche, surtout les enfants malades, semble être un souvenir de la superstition qu'avaient les païens de venir offrir leurs enfants à Romulus et Remus dans le Lupercal.

§ XIV. Ste-Anastasie (1).

C'est aussi dans un édifice ancien, peut-être dans le vestibule même du Lupercal, qu'a été construite Ste-Anastasie. Cette église n'était pas une diaconie, mais un titre presbytéral. Il en est fait mention dans les Actes des Conciles tenus sous Gélase (492) et Symmaque (499). On prétend que S. Jérôme l'aurait eue comme titre cardinalice, on montre même son calice: c'est une pure fantaisie. Légende aussi, la croyance que Ste Anastasie aurait assisté à la naissance du Sauveur; cette martyre mourut le 25 décembre dans l'île Palmaria en Illyrie, au temps de Dioclétien. La date de sa mort a fait placer dans l'église du Palatin la station et la deuxième messe de Noël, que le pape lui-même y célébrait autrefois; S. Léon prononça en cette circonstance une de ses homélies. Le P. Grisar (2) fait dériver le nom de l'église du mot grec Ἀνάστασις, et y voit une reproduction de l'église de la Résurrection qui existait à Jérusalem. Si l'hypothèse était fondée, comment expliquer qu'on ait mis là la station de Noël, et non celle de Pâques ? Aussi bien tous les documents parlent de Ste-Anastasie, jamais de l'Anastasis. L'église fut restaurée sous Léon III (VIIIe siècle) et Grégoire IV (IXe s.), et complètement transformée au XVIIe.

Elle renfermait autrefois le tombeau de famille du pape Jean VII (705-707), fils d'un administrateur du palais impérial nommé Platon. Ste-Anastasie dépendant du palais, les

1. Cf. Crescimbeni, *Istoria della basilica di S. Anastasia*, Roma, 1722; — Duchesne, *Sainte Anastasie*, dans les *Mélanges* de l'École française, 1887, p. 387 sq.
2. *Analecta romana*, t. I, p. 595 sq.

fonctionnaires l'avaient choisie pour le lieu de leur sépulture. L'inscription placée par Jean VII sur le tombeau de ses parents a été copiée au XV[e] siècle par Pierre Sabin et publiée par de Rossi (1). Platon y est qualifié de « vir illustris » et de « cura palatii » (c'était son titre officiel); Jean, de « rector viae Appiae ». Platon ayant été enterré en 686, sous Justinien II, et sa femme Blatta en 687, il est certain qu'à cette époque le palais impérial n'était pas encore abandonné. Voici le texte de l'inscription:

In templo Divae Anastasiae
Ultima funereo persolvens munia busto
Quo pater illustris membra locanda dedit
Adjecit titulos proles veneranda Joannes
Ne tantus quovis esset honore minor
Hic jacet ille Plato qui multa per agmina lustrans
Et maris undisoni per freta longa volans
Claruit insignis regno gratusque minister
Celebremque sua praestitit esse manu
Post ergo multiplices quos prisca palatia Romae
Praestiterant curas longo refecta gradu
Pergit ad aeterni divina palatia regis
Sumere cum meritis praemia firma Dei.

Plato. v. ill. cura palatii urbis Romae vix : ann. : pl. m. LXVI Dep : m. nob. die VII. indic : XV. imp : Dn : Justiniano Aug. ano. II. p. c. ejus ano II.

Un autre recueil mentionne une inscription près d'un baptistère, « ad fontes ».

§ XV. Ste-Marie-Antique (2).

Le lieu où s'élevait jusqu'à ces dernières années l'église de Ste-Marie-Libératrice est de la plus haute importance topographique. Il y avait là le Temple de Castor et Pollux, rappelant leur apparition aux Romains après la bataille du

1. *Inscript. christ.*, t. II, p. 1[a], p. 442.
2. Cf. Marucchi, *La chiesa di S. Maria Antiqua*, dans le *Nuov. bullett.*, 1900, p. 285-320.

lac Régille ; la fontaine de Juturne et le putéal sur lequel on lit une inscription du temps d'Auguste ; la « statio aquarum », c'est-à-dire, le bureau du service des eaux et aqueducs, où l'on a retrouvé récemment des inscriptions des « curatores aquarum », dont une contemporaine de Constantin (327) ; enfin une des entrées de la maison de Caligula, dont le Temple des Dioscures formait comme le vestibule.

Une église chrétienne fut érigée dans une grande salle de ce palais. Plusieurs documents du moyen-âge en font men-



FONTAINE ET PUITS DE JUTURNE.

tion, mais sans dire quand ni par qui elle fut fondée. Nous ignorons également à quelle époque elle fut abandonnée ; il est certain qu'au XVIe siècle elle n'existait plus, puisqu'on construisit alors l'église moderne de Ste-Marie-Libératrice. En 1702, au cours de travaux exécutés dans les jardins situés près de cette dernière, on découvrit une partie de l'édifice ancien et on y remarqua des peintures. Le *Diario di Roma* de Valesio[1], nous a conservé le récit de la découverte : « Mercordi 24 maggio. Essendosi da un capo mastro muratore preso in

1. *Archiv. storico comunale*, arm. XIV, t. XII, p. 116.

affitto per cavare tavolozze per fabricare dalle monache di Torre di Specchi un giardino piccolo esistente dietro la tribuna di S. Maria Liberatrice cavandovisi in questa settimana hanno scoperta un tiro di sasso lontana dalla moderna tribuna di d[a] chiesa un altra antichissima tribuna di una chiesa venti e piu palmi depressa di sito con pitture del Salvatore crocifisso, di molti Santi fra quali la figura di Paolo p[o] pontefice con il diadema quadro in segno che allora era vivente e lettere « Sanctissimus Paulus Romanus Papa » e nelli muri laterali vi è dipinta la vita di N. S. ; e è da notarsi che essendosi d[a] pittura in alcuni luoghi caduta vi si vede sotto altra pittura piu antica e di miglior maniera, si crede essere stata o la Chiesa di S. Maria de Inferno antica o di S. Maria de Canaparia. Vi sono anco iscrizzioni greche di passi di Scrittura, vi fu numeroso concorso di popolo per vederla. » L'auteur donne même un fac-simile des peintures.

Les archéologues du temps se trompèrent en l'appelant S. Maria in Cannapara ; mais le vocable de S. Maria de Inferno était bien un des anciens noms de cette église. Une dénomination également ancienne est celle de « Ecclesia S. Antonii » ou « S. Antonini », que nous lisons dans les *Mirabilia* du moyen-âge. Ces documents la placent « juxta locum qui dicitur infernus ». Il faut rattacher cette mention au souvenir du gouffre de Quintus Curtius ou au feu de Vesta, et aussi à la légende d'après laquelle S. Sylvestre aurait tué un dragon dans cette partie du Forum. Cette légende elle-même rappelait le serpent qu'adoraient les vestales et la substitution du culte chrétien au culte idolâtrique sous Constantin. Elle fit encore donner à l'église le nom de St-Sylvestre-in-lacu. Le titre de Ste-Marie-Libératrice dérive de ceux du moyen-âge : « S. Maria de Inferno, S. Maria libera nos a poenis inferni. »

L'Itinéraire d'Einsiedeln (VIII[e] siècle) cite parmi les églises du Forum une église de S. Maria Antiqua. Tirant une ligne du sud-ouest au nord-est, l'auteur met à gauche St-Georges, St-Serge, le Capitole, « l'Umbilicus », St-Hadrien ; à droite, le Palatin, St-Théodore, S. Maria Antiqua, Sts-Côme-

et-Damien. Jusqu'à ces derniers temps, on avait cru que S. Maria Antiqua était le nom ancien de Ste-Françoise-Romaine, avant sa reconstruction par Léon IV. M. Lanciani (1), suivi par le P. Grisar (2), préféra la placer à Ste-Marie-Libératrice ; les dernières fouilles ont pleinement confirmé cette opinion.

Quand, en 1899, après entente avec l'autorité ecclésiastique, le ministère de l'Instruction publique ordonna la démolition de Ste-Marie-Libératrice, on pensait retrouver un



« ATRIUM » DE STE-MARIE-ANTIQUE VU DU PALATIN.

petit oratoire. On a eu la surprise de voir sortir des décombres une vaste église, établie dans une grande salle du palais impérial en bel « opus latericium » du Ier siècle. Il y a l' « atrium », le « narthex », les nefs, le « presbyterium », l'abside, tous les éléments de la basilique chrétienne. L'entrée

1. *L'Itinerario di Einsiedeln e l'ordine di Benedetto canonico*, dans les *Monum. antichi dell' Accad. dei Lincei*, 1891.
2. *Storia di Roma e dei papi*, vol. I, p. 328-336.

se confond avec celle même du palais de Caligula, du côté du Temple de Castor. L' « atrium » devait être couvert : un énorme pilier en maçonnerie enlevé récemment supportait la toiture. Dans les murs on remarque des niches destinées à recevoir des statues païennes, puis des images chrétiennes. Les peintures qui couvraient les parois sont très détériorées ; néanmoins on reconnaît encore, à droite, la très Ste Vierge (MARIA REGINA) avec S. Sylvestre (SCS SILBESTRVS) et un autre pape au nimbe carré (SanctiSSIMVS ///////ANVS paPA), qui peut être Étienne III (752-757) ou Hadrien Ier (772-795) ; à gauche, dans une niche, une image de moine barbu (O AΓIOC ABBAKYPoς), et dans l'épaisseur de la paroi, un tableau du XIe ou du XIIe siècle représentant la sépulture de S. Antoine, avec les mots ANTONIVS DEMONES : le corps du saint a l'apparence d'une momie égyptienne. Dans la basilique proprement dite il reste encore des fragments de colonnes en marbre et les traces de la « schola cantorum » qui occupe presque toute la nef centrale. Ces dimensions extraordinaires de la « schola » trouvent leur explication dans ce fait que l'église devait être desservie par une nombreuse communauté de moines grecs et latins. Lès peintures de la paroi de gauche représentent, assez grossièrement, l'histoire de Joseph ; chaque scène est expliquée par une légende en latin. En commençant par la gauche, on rencontre successivement : le songe de Joseph, — Joseph caché dans un puits et vendu par ses frères, — Joseph devant Putiphar, — la scène de la tentation, — Joseph en prison avec l'échanson et le panetier, — le festin de Pharaon, — la rentrée en grâce de l'échanson et le supplice du panetier. Au-dessous se déroule une composition grandiose : le Sauveur assis, tenant en main les Évangiles et bénissant, est entouré de Saints latins (à droite) et grecs (à gauche) : à droite, S. Clément (O AΓIOC KΛЄIMЄNTIOC), S. Sylvestre (O AΓIOC CЄΛBЄCTPIOC), S. Léon (O AΓIOC ΛЄω), peut-être S. Alexandre (O AΓIOC AΛ//////OC), S. Valentin (O AΓIOC BAΛЄNTINOC), S. Euthyme (O AΓIOC ЄYΘYMIOC) entre deux autres Saints dont les noms sont effacés, S. Sé-

bastien (O AΓIOC CЄBACTIANOC), S. Grégoire (O AΓIOC ΓPIΓOPIOC) ; à gauche, S. Jean Chrysostome (O AΓIOC ////NNHC XPICTOM), S. Grégoire de Nazianze (O AΓIOC ΓPIΓOPIOC), S. Basile (O AΓIOC BACIΛIOC), S. Pierre d'Alexandrie (O AΓIOC ΠЄTPOC), S. Cyrille (O AΓIOC KYPIΛΛOC), S. Épiphane (O AΓIOC ЄΠIΦANIOC), S. Athanase (O AΓIOC



NEF CENTRALE DE STE-MARIE-ANTIQUE.

AΘANACIOC), S. Nicolas (O AΓIOC NIKOΛΛOC), S. Érasme (O AΓIOC ЄPACMOC). Des tableaux de l'Ancien Testament ornaient aussi la paroi opposée, ils sont maintenant en mauvais état. Dans une petite niche, on voit la très Ste Vierge, Ste Anne (ANNA) et Ste Élisabeth (ELISABETH), chacune portant son enfant. C'est un motif nouveau et des

plus gracieux. La figure de Ste Anne est intéressante pour l'histoire de son culte en Occident.

Plus importantes encore sont les peintures du sanctuaire. Avant d'y pénétrer, voici à droite Isaïe et le roi Ézéchias sur son lit de mort ; le nom de chaque personnage (EZECHIAS REX — ISAIAS PROFETA) est inscrit à côté de lui, et au milieu on lit l'inscription : DISPONE DOMVM TVAM QVIA MORIERIS [1]. Tout près, un groupe de six figures, parmi lesquelles on distingue une orante (H AΓIA COΛOMωNH) et un homme



NEF CENTRALE ET ABSIDE DE STE-MARIE-ANTIQUE.

barbu (ЄΛЄAZAP), doit se rapporter à l'histoire des Machabées. De l'autre côté, à gauche, où était peinte l'Annonciation, on lit quelques paroles de la salutation angélique : XAIPЄ (κεχαριτω) MЄNH ///// ЄN ΓΥNAIΞIN (και ευ) ΛOΓHMЄNOS; et on voit S. Démétrius tenant une croix dans la main droite et un diadème dans la main gauche (AΓIOC ΔHMHTPIC). Sur les murs du « presbyterium » étaient figurées des scènes du Nouveau Testament ; il en reste, à gauche, l'Épiphanie, à

1. *Is.*, XXXVIII, 1.

peu près dans le style des catacombes, avec les noms IOSEP MAGI, et le voyage vers le Calvaire, avec le nom SIMON CIRENESIS ; à droite, l'Annonciation ; de chaque côté, les Apôtres en buste dans des médaillons. Il y a eu trois ou quatre couches de peinture superposées ; aux endroits où les couches supérieures se sont détachées, on aperçoit les sujets peints au-dessous.

L'abside a été ouverte dans le mur même de Caligula. Tout en haut était représenté le crucifiement, malheureusement détruit, sauf la tête et le bras gauche du Sauveur, un personnage qui peut être S. Jean, et des figures d'anges en adoration. Au-dessous, une longue inscription composée de passages de Salomon, de Zacharie, d'Amos, de S. Jean :

Σαλωμ.ON · ΕΞΗΛΘΑΤΕ ΘΥΓΑΤΕΡΑΙC ////ΜΕΝΤΩ CΤΕΦΑΝΩ ON ECTE
φανωσεN AυTON H MHP AυτOΥ EN HMEPA NΥMΦΕΥCΕΩC AΥTOΥ EN HMEPA
ενφροσυNHς AΥTOΥ · + ZAXAPIA · K CΥ EN AIMATI ΔIAΘΠΚΗC [ΕΞΑΠΕCΤΕΙΛΑC
δεσMIOΥC CΥ EK ΛAKKOΥ OΥK EXONTOC ΥΔΩP · K ECTAI EN EKINEI [TH HMEPA
ουκ εσται ΦΩC AΛΛA ΨΥXOC K ΠAΓOC ECTAI K HMEPA EKINH [ΓNΩCΘHTΩ KΩ K
ουχ ημεPA K OΥ NΥΞ K ΠOC EΣΠEPA ECTAI ΦΩC · + AMΩC K ΔΥCETAI [O HΛIOC
μεσεμβPIAC K CΥσκOTACEI EΠI THC ΓHC EN HMEPA TO ΦΩC K ΘHCOMEν [AΥTON
ως πενΘOC AγAΠITOΥ K TOIC MET AΥTOΥ OC HMEPA OΔΥNHC.
+ IερεμιAC · OΥTOC O ΘC HMΩN OΥ ΛOΓHCΘHCETAI ETEPOC ΠPOC [AΥTON
+ Iω οψoNTAI EIC ΩN EΞEKENTICAN K ΩΨECΘAI THN ZΩHN ΥMΩN [KPEMENHN
N τΩN OΦΘAΛMΩN ΥMΩN +.

« Salomon. Egredimini, filiae, videte coronam qua coronavit eum mater sua in die desponsationis suae in die laetitiae suae (1). — Zacharias. Tu quoque in sanguine testamenti emisisti vinctos tuos de lacu in quo non est aqua (2). — Et erit in die illa, non erit lux sed frigus et gelu. Et erit dies una quae nota est Domino, non dies neque

1. *Cant.*, III, 11.
2. Zach., IX, 11.

nox ; et in tempore vesperi erit lux (1). — Amos. Et occidet sol in meridie et tenebrescere faciam terram in die luminis. Et ponam eam quasi luctum Unigeniti et novissima ejus quasi diem amarum (2). — Jeremias. Ipse Deus noster non datur alius ante eum (3). — Joannes. Videbunt in quem transfixerunt (4). — Et videbunt vitam vestram pendentem coram oculis vestris (5) ».

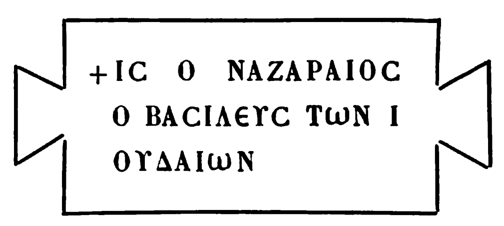
Au-dessous de cette inscription il y a quatre papes, dont trois avec le nimbe rond (le nom de Martin Ier (649-655) est encore lisible), et un autre avec le nimbe carré, peut-être Jean VII, son nom est malheureusement effacé. Le fond de l'abside est couvert par une scène de grandes dimensions : Notre-Seigneur, et près de lui le pape Paul Ier (757-767), désigné par son nom, et les symboles des quatre Évangélistes réunis en une seule figure ailée.

Sur la paroi plane, à droite de l'abside, nous avons une très curieuse superposition d'enduits peints, qui se sont inégalement détachés du mur. On aperçoit une Vierge byzantine du VIe siècle, deux têtes d'anges peut-être plus anciennes, et des figures du VIIIe siècle, entre autres S. Grégoire de Nazianze (Ο ΑΓΙΟC ΓΡЄΓΟΡΙΟC Ο ΘЄΟΛΟΓΟC) et S. Basile (Ο ΑΓΙΟC ΒΑCΙλιος). A gauche de l'abside, nous observerons la même stratification sur la paroi correspondante ; il ne reste plus que le nom de S. Augustin (✠ SCS AVGVSTINVS), qui devait être accompagné d'autres Pères de l'Église latine; et quelques lettres de l'inscription dédicatoire, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

De chaque côté de l'abside s'ouvrent deux chapelles latérales, qui servirent primitivement aux rites de la « prothesis » et de l' « apodosis », puis devinrent des oratoires séparés. Celui de gauche est fort remarquable. Au fond, dans une niche, on a retrouvé une peinture du crucifiement admi-

1. Zach., XIV, 6-7.
2. Amos, VIII, 9-10.
3. Baruch, III, 36.
4. Joan., XIX, 37.
5. La dernière phrase n'est pas dans S. Jean : serait-ce un souvenir de *Deut.*, XXVIII, 66 ?

rablement conservée. Le Christ, entièrement vêtu, a les yeux ouverts, pour signifier qu'il est maître de la mort : « Oblatus est quia ipse voluit » ([1]). A ses côtés se tiennent la très Ste Vierge (SCA MARIA) et S. Jean (S. IOHANNES EVANGELISTA), S. Longin (LONGINVS), et un autre soldat qui présente l'éponge. Au-dessus, le soleil et la lune ; aux extrémités latérales, des palmiers. Le titre de la croix est en grec :



Il est intéressant de rapprocher cette peinture de celle de St-Valentin ([2]) et de la mosaïque de Jean VII (Grottes Vaticanes), qui sont à peu près contemporaines. Au-dessous nous voyons une autre composition : la très Sainte Vierge, portant l'Enfant Jésus, est assise sur un trône qu'entourent S. Pierre et S. Paul, S. Cyr et Ste Julitte ; à gauche, le pape Zacharie (✠ 752) avec le nimbe carré (ZACHARIAS PAPA), et tout à droite un personnage au nimbe carré qui présente à la Vierge un monument, à peu près comme le pape Honorius dans la mosaïque de Ste-Agnès. Au-dessus de ce personnage on lit l'inscription :

+ THEODOTVS · PRIMIC · DEFENSORVM
ET DispenSATORE SCÆ DI
GENEtricIS SEMPERQVE
BIRGO · MARIA QVI APPELLATVR
ANTIQA

Les « defensores » ont été les premiers avocats consistoriaux ([3]) ; les « dispensatores » avaient l'administration des

1. Is., LIII, 7.
2. Cf. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 49 sq.
3. Cf. Conti, *Origine, fasti e privilegi degli avvocati consistoriali*, Roma, 1898.

diaconies (1). Cette inscription nous fournit sans doute le nom de l'église dans laquelle elle est peinte. On a, au premier moment, objecté que d'ordinaire le nom d'une église n'était pas inscrit dans l'église elle-même, on disait généralement : « hujus ecclesiae, hujus diaconiae ». Mais, outre qu'une telle formule ne pouvait guère entrer dans le texte de cette inscription, il n'est pas impossible de citer d'autres exemples semblables ou analogues. Ainsi dans la mosaïque de Ste-Pudentienne, l'artiste a joint au titre du Sauveur le nom de l'église : DOMINVS CONSERVATOR ECCLESIAE PVDENTIANAE. Il y a aussi à St-Pierre-aux-Liens une inscription qui nomme cette basilique même (« a vinculis ejus ») :

SALBO PAPA · N · IOHANNE COGNOME
TO MERCVRIO EX SCE ECCL · ROM · PRESBYTE
RIS ORDINATO EX TIT · SCI CLEMENTIS AD GLO
RIAM PONTIFICALEM PROMOTO BEATO PETRO
AP · PATRONO SVO A VINCVLIS EIVS SEVERVS · PB OFERT

ET IT · PC · LAMPADI ET ORESTIS · VV · CC VRBI + CLVS CED RI NVS EST

(An. 532.)

L'inscription de Theodotus devient plus claire encore si on la rapproche de celle qui se lit à l'entrée de la grande abside :

SCAE · DI genitriCI SEMperque virgini MarIAE

Cette inscription est certainement de la moitié du VIIIe siècle. Or l'Itinéraire d'Einsiedeln, qui est de la même époque, ne mentionne sur le Forum aucune autre église dédiée à la T. Ste Vierge : il n'est pas vraisemblable qu'il ait pu omettre une église d'une telle importance.

Les peintures découvertes représentent plusieurs papes, et les « defensores », comme Theodotus, appartenaient à la cour pontificale. Or, d'après la vie de Jean VII, S. Maria Antiqua

1. Le P. Grisar (*Civ. catt.*, 1901, p. 229) a identifié ce Theodotus avec celui dont parle le *Liber pontificalis* (in vit. Hadriani, éd. Duchesne, I, p. 486), et qui était oncle du pape Hadrien. Le catalogue des reliques de St-Ange in Pescheria (placé dans l'église, à gauche de la porte d'entrée) lui attribue la restauration de l'église et le qualifie ainsi : « Theodotus olim dux nunc primicerius sanctae sedis apostolicae et pater (h)uius benerabilis diaconiae. » Cf. Grisar, *Anal. rom.*, I, p. 173-175.

était la chapelle du pape (1). Il est même dit que son palais, l' « episcopium », était bâti « supra eamdem ecclesiam » (2). On s'expliquerait difficilement ce détail, si l'église mentionnée était Ste-Françoise-Romaine, tandis qu'à Ste-Marie-Libératrice il est tout à fait croyable.

Enfin un dernier fait complète la démonstration : devant l'abside principale on a déterré un bloc de marbre, de forme octogonale, qui a fait partie d'un ambon, et sur le bord duquel se lit cette double inscription :

† IOHANNES SERVVS SCAE MARIAE
† IωANNOY ΔΟΥΛΟΥ ΤΗϹ ΘΕωΤΟΚΟΥ

En rapprochant ces lignes de l'inscription de Jean VII conservée dans les cryptes Vaticanes, il est visible qu'elles ont



INSCRIPTION DE JEAN VII (Cryptes vaticanes).

la même tournure (3), la même forme de caractères, le même relief ; et que par conséquent le fragment appartient à l'ambon même dont le *Liber pontificalis* attribue à Jean VII la construction précisément dans l'église de Ste-Marie-Antique.

Jean VII (705 707) était probablement né au Palatin, où son père Platon était « cura palatii Urbis ». L'inscription du tombeau de Platon, à Ste-Anastasie, parle d'un grand escalier restauré par lui. Si on admet que Jean VII transforma en « episcopium » la maison paternelle, cet escalier pourrait être celui qui mettait la « Porte romaine » de la « Roma

1. L'église du palais, et non, comme l'ont avancé quelques-uns, son église cathédrale : dès le temps de Constantin la cathédrale des papes fut la basilique de Latran, qui conserva toujours ce privilège.

2. « Basilicam itaque S. Dei Genitricis quae antiqua vocatur pictura decoravit illicque ambonem noviter fecit et super eandem ecclesiam episcopium quantum ad se construere malluit illicque pontificatus sui tempus finivit. » *Lib. pontif.*

3. D'autant plus que l'inscription Vaticane était aussi originairement en latin et en grec. Cf. Grisar, *Analecta romana*, t. I, p. 168.

quadrata » en communication avec la « via nova » et le Forum, et dont nous parlent Ovide et Festus (1). Nous voyons cet escalier indiqué sur le plan de Septime-Sévère, et il existait encore au moyen-âge. C'est évidemment celui que l'on reconnaît à gauche de la basilique.

On ne distingue pas avec certitude les peintures faites par Jean VII, mais seulement celles de Zacharie et de Paul Ier, dont les portraits sont accompagnés des noms propres.

La chapelle à gauche de l'abside était dédiée aux SS. Cyr et Julitte, martyrs de la persécution de Dioclétien (fête le 16 juin). Les murs latéraux en effet sont ornés des scènes de leur martyre ; à gauche, Ste Julitte devant le juge, S. Cyr flagellé (VBI SCS CVIRICVS CATOMVLEBATVS EST), S. Cyr parlant au juge Alexandre après qu'on lui a arraché la langue (VBI SCS CVIRICVS LINGVA ISCISSA LOQVITVR AT PRAESIDEM), S. Cyr et sa mère en prison près des chaudières bouillantes (S. CVIRICVS CVM MATRE) : — à droite, SS. Cyr et Julitte jetés dans la chaudière (VBI SCS CVIRICVS CVM MATRE SVA IN SARTAGINE MISSI SVNT), S. Cyr percé de clous (VBI S CVIRICVS ACVTIBVS CONFICTVS), S. Cyr saisi par les pieds et brisé contre le tribunal. Enfin près de la porte d'entrée, d'un côté, les deux Saints, auxquels un personnage portant le nimbe carré présente des flambeaux ; de l'autre, quatre figures de Saints, trois femmes et un homme, surmontées de l'inscription

... RIS QVORVM NOMINA DS SCET

que l'on trouve fréquemment dans les martyrologes. S. Cyr et Ste Julitte étaient très vénérés à Rome, quoiqu'ils ne fussent pas des martyrs romains.

Une autre chapelle fait pendant à celle-ci, à droite de la grande abside. Ses peintures sont moins bien conservées. On reconnaît cependant au fond quatre Saints, dont S. Côme et S. Damien (O ΑΓΙΟϹ ΚΟϹΜΑϹ - O ΑΓΙΟϹ ΑΒΒΑΚΥΡΟϹ - O ΑΓΙΟϹ ϹΤΕΦΑΝΟϹ - /////// O ΑΓΙΟϹ ΔΑΜΕΑΝΟϹ).

1. Ovid., *Fast.*, VI, 395.

Enfin devant l'entrée de la basilique se trouvait, à gauche, une autre chapelle, indépendante, probablement postérieure. Elle devait être dédiée aux Quarante Martyrs de Sébaste, que la peinture de l'abside (XI[e] ou XII[e] siècle) représente plongés dans l'eau. Sur la paroi de gauche, on peut remarquer les lampes en forme de couronnes, « coronae », qui font partie de la décoration ; elles nous permettent de connaître la forme exacte de cet objet liturgique dans le haut moyen-âge. Le *Liber Pontificalis* en fait souvent mention.

La basilique et les chapelles sont remplies de tombeaux chrétiens. Plusieurs sont de vrais « loculi » creusés dans les murs. On a aussi employé pour cet usage d'anciens sarcophages tant chrétiens que païens. Il y a, par exemple, dans la basilique, un sarcophage où fut déposée la femme d'un capitaine de la X[e] cohorte urbaine ; cette personne, née en 182, mourut en 207 :

D · M · S
CLODIAE · SE
CVNDAE · CONIV
GI DVLCISSIMAE · ET BENE
MERENTI QVAE · VIXIT · AN
XXV · MENS · X · DIEB · XIIII · IN
CONIVGIO · MECVM · FVIT · SI
NE · QVERELLA · AN · VII · M · IIII
DIEB · XVIII · L · CAELIVS · FLO
RENTINVS · Ɔ · COH · X
VRB · POSVIT
NAT · MAMERTINO · ET · RVFO · COS · PR · NON · AVG
DEF · XV · KAL · IVL · APRO · ET · MAXIMO · COS

On peut également admirer dans la basilique un magnifique sarcophage chrétien du IV[e] siècle, dont les sculptures représentent l'orante, le bon Pasteur, le baptême de Notre-Seigneur, l'histoire de Jonas (1).

1. Cf. Marucchi, *Di un pregevole monumento di antica scultura cristiana rinvenuto negli scavi del Foro romano*, dans le *Nuov. bullett.*, 1901, p. 205 sq.

Il y a aussi, dans la chapelle des Quarante Martyrs, une inscription juive :

ЄΝΘΑΔЄ ΚΙ
ΤΑΙ CЄΙΛΙΚЄC
ΓЄΡΟΥCΙΑΡΧΗC
ΚЄ CωΦΡΟΝΙΑ CΙΝ
ΒΙΟC ΑΥΤΟΥ ΚΕ ΜΑ
ΡΙΑ ΚЄ ΝΙΚΑΝΔΡΟC ΥΟΙ
ΑΥΤωΝ

Enfin, devant la même chapelle, un tombeau placé dans le sol porte une inscription datée de l'an 572. Ce fait a une

+ HIC REQVIESCIT IN PACE AMANTIVS aur IFEX QVI VIXIT
PLVS MIN · ANN · L · ☧ DEPOSITVS SVB D XII · kal MARTIAS ·QVINQVIES
PC DN IVSTINI PP AVG · IND QVARTA

importance exceptionnelle, si l'inscription n'a pas été apportée d'ailleurs : il prouverait que dès le VIe siècle on enterrait dans Rome même et jusque sur le Forum, ce que personne ne soupçonnait jusqu'à présent.

Un siècle après Paul Ier, Léon IV bâtit une nouvelle église, S. Maria Nova, « basilicam B. Dei Genitricis quae olim antiqua vocabatur, nunc autem sita est juxta viam sacram », nous dit le *Liber pontificalis* dans la vie de son successeur Benoît III. On dut transférer là le titre et les services de S. Maria Antiqua. L'emplacement de cette dernière en effet était humide, malsain, mal choisi pour une diaconie, qui comprenait toujours un hospice, un dispensaire, etc. C'est ce qui explique que les plus anciens documents (XIe siècle) de Ste-Françoise, publiés par le P. Lugano (1) donnent toujours à celle-ci le titre de « S. Maria olim antiqua nunc autem nova ». Toutefois, S. Maria Antiqua ne dut pas être complètement abandonnée : les *Mirabilia* du moyen-âge placent à cet endroit une église de St-Antoine, et nous voyons dans l' « atrium » de la basilique une peinture représentant l'en-

1. *S. Maria olim antiqua nunc nova al Foro romano*, Roma, 1900.

sevelissement de ce Saint. Le vocable de S. Maria de Inferno était aussi sans aucun doute un souvenir de cette basilique. Le nom de S. Sylvestre in lacu n'est pas ancien ; cependant l'image de S. Sylvestre se retrouve plusieurs fois dans les peintures de la basilique. Au XIVe siècle, l'auteur d'un catalogue des églises de Rome dit de S. Maria de Inferno : « Non habet servitorem. » Au XVe siècle, elle fut remplacée par Ste-Marie-Libératrice, que Jules III, en 1550, donna aux Oblates de Tor de' Specchi, et que le cardinal Lante restaura en 1617.

Le P. Grisar pense qu'un monastère habité par des moines grecs et latins était érigé dans la grande salle du palais de Caligula voisine de la basilique : on y a en effet remarqué les figures de S. Basile et S Benoît, deux Saints fondateurs d'Ordres ; et il croit reconnaître dans les murs la place des poutres qui soutenaient les planchers et les murs de séparation des cellules.

Du Forum nous passons au Palatin.

§ XVI. St-Césaire-in-Palatio.

La région du Palatin (Regio Xa : Palatium) était la plus petite de toutes les régions civiles, puisqu'elle ne comprenait que les trois sommets de cette colline, le Palatium (près de St-Bonaventure), la Velia (près de la voie Sacrée) et le Germalus (près du Vélabre). Mais elle renfermait un grand nombre de monuments de l'époque républicaine et de l'époque impériale. De l'époque républicaine : l'autel du Génie de Rome, dédié à une divinité dont on ignorait le sexe, « seu deo seu deivae sacrum » ; il se trouvait devant une entrée de la Rome carrée, il est maintenant à droite de l'entrée actuelle du Palatin ; — le temple très ancien de la Victoire, du côté du Forum, près du « clivus Victoriae » qui partait de la « Porta Romana » ; — le temple de Cybèle, bâti sur le Germalus au moment de la seconde guerre Punique, pour conserver la pierre noire que l'on croyait

tombée du ciel (1) ; on a retrouvé la statue et l'inscription de cette divinité.

Auguste naquit sur le Palatin ; empereur, il voulut y fixer sa résidence, pour rattacher son pouvoir à celui des anciens rois de Rome ; et comme son titre de grand-pontife l'obligeait à demeurer près du temple de Vesta, il fit construire sur le Palatin un autre temple à cette déesse. Au milieu de la grande cour de la « domus Augustana » était le temple d'Apollon et l'autel qui gardait les souvenirs de Rome primitive (« Mundus, Roma quadrata ») ; sous les portiques de cette « area », les deux bibliothèques, grecque et latine. La maison avait sur le grand cirque une loge, « pulvinar in Circo maximo », dont parle l'inscription d'Ancyre. Cette maison d'Auguste fut agrandie par ses successeurs. Les constructions de Tibère sont peu connues. Les agrandissements de Caligula se firent du côté du Forum ; on sait qu'il avait transformé en vestibule de son palais le temple de Castor et Pollux ; au même groupe de constructions appartenait la grande salle carrée située près de l'entrée actuelle du Palatin. Aux Flaviens, spécialement à Domitien, remonte la maison qui porte leur nom : la disposition des chambres, l'appareil, les marques de briques, permettent de l'identifier avec certitude. La maison voisine, appelée arbitrairement maison de Livie, date de l'époque d'Auguste : on ne sait rien de plus précis sur son origine. Tout près a été retrouvé un très ancien puits, que traverse l'enceinte de la Rome carrée et que l'on attribue aux Latins primitivement établis sur le Palatin. Enfin Septime-Sévère construisit son palais vers le sud, du côté de la porte Capène : l'entrée de ce palais était, dit Spartien (2), la première chose qu'apercevaient les voyageurs arrivant à Rome par la voie Appienne. Le « Septizonium » en subsista jusqu'à Sixte V ; on en employa alors les matériaux pour construire ou réparer des églises et des palais, il n'en reste plus que les ruines qui dominent

1. D'après M. Dieterich, ce serait uniquement afin de la visiter qu'Abercius vint à Rome. Cette étrange opinion a déjà été réfutée. Cf. *Éléments*, t. I, p. 298-299.

2. *Septim. Sever.*, XXIV

la Via di S. Gregorio. Entre le palais de Septime-Sévère et la « domus Augustana », s'étendait le stade du Palatin. Ni les catalogues, ni les anciens écrivains ne parlent de ce stade ; mais il y en avait un dans toutes les grandes maisons. Et il n'est pas probable que l'espace désigné sous ce nom au Palatin ait été un jardin, comme l'ont pensé quelques archéologues : on y a retrouvé des bases en marbre formant comme une « spina », et sur les murs voisins des « graffiti » exprimant des noms d'athlètes, représentant des casques, des palmes, etc. A côté devait être le bois sacré d'Adonis, peut-être aussi le temple dédié au Soleil par Élagabale. On voit que si les groupes de constructions du Palatin peuvent être identifiés avec une assez grande certitude, il n'en est pas de même pour chaque monument en particulier (1).

Sur le Palatin nous ne connaissons que deux souvenirs chrétiens : St-Césaire, qui n'existe plus, et St-Sébastien.

Tout ce qu'on peut, pour le moment, savoir de St-Césaire, a été dit par Mgr Duchesne (2). Nous avons déjà vu une église du même nom sur la voie Appienne, appelée faussement « in Palatio », soit à cause du voisinage des Thermes de Caracalla, que le moyen-âge appelait « palatium » comme tous les monuments antiques, soit surtout parce qu'on la confondait avec le véritable St-Césaire-in-Palatio (3). Ce dernier était la chapelle intérieure du palais impérial. Un passage du regeste de S. Grégoire y fait allusion : en 603, on y transporta de Constantinople les portraits des empereurs Léonce et Phocas. Le *Liber pontificalis* rappelle aussi une élection pontificale qui y fut faite en 687. Mgr Duchesne pense qu'on pourrait trouver quelques ruines en faisant des fouilles dans la villa Mills.

S. Césaire (fête le 21 avril) était un diacre Africain qui fut martyrisé à Terracine. Il est mentionné dans les Actes

1. Cf. Marucchi, *Guide du Palatin*, Rome, 1898; — *Le Forum et le Palatin*, Rome, 1903.
2. *Nuov. Bullett.*, 1900, p. 17 sq.
3. Cf. supr., p. 170.

des SS. Nérée et Achillée. Au temps de Valentinien III, ses reliques furent transportées à Rome et placées dans l'oratoire impérial. C'est dans cette chapelle qu'Eugène III fut élu pape (1147). Il y eut là aussi un monastère grec, comme auprès de Ste-Marie-Antique et de St-Sébastien. Il est remarquable qu'une église ait été dédiée sur le Palatin à un saint dont la fête coïncidait avec l'anniversaire de la fondation de Rome (21 avril).

§ XVII. St-Sébastien-in-Palatio.

Cette église doit son origine au souvenir local du martyre de S. Sébastien. Une légende très ancienne rapporte qu'après le supplice le corps fut jeté dans un égout ; on plaçait jadis



FRESQUE DE ST-SÉBASTIEN-AU-PALATIN.

cet égout près de St-André-della-Valle, mais on en a retrouvé un au pied même du Palatin, le long de la voie Triomphale. Sébastien subit un double supplice : d'abord « in campo »

celui des flèches, puis « in hippodromo », celui des fouets. Son corps fut recueilli par la femme d'un employé du palais impérial, nommée Irène, laquelle demeurait au Palatin « in scala excelsa ». Il semble que dans ce récit « campus » et « hippodromus » désignent un même lieu, le stade, qui fut après le IVe siècle partiellement transformé en hippodrome, tandis que le reste demeurait libre ; un escalier le mettait en communication avec le palais ; on en aperçoit encore les ruines.

L'oratoire de St-Sébastien existait peut-être dès le Ve siècle. Mais nous n'en trouvons aucune mention avant l'an 1001 ([1]). Au XIIe siècle, il y eut là un monastère bénédictin très important, où fut élu Gélase II (1118), et où résidait l' « abbas abbatum » du Mont-Cassin. L'église était dédiée en même temps à S. Zotique ; son martyre était représenté dans des peintures qu'Urbain VIII a détruites, mais qui sont conservées dans un manuscrit de la bibliothèque Barberini. Il ne reste plus dans l'église que les fresques de l'abside (XIe siècle), d'ailleurs en fort mauvais état. On y voit le Sauveur entre S. Sébastien, S. Zotique et les deux diacres-martyrs, S. Étienne et S. Laurent ; au-dessous, l'Agneau mystique sur une colline, au milieu d'autres agneaux ; dans une troisième zone, la très sainte Vierge entre deux anges portant le monogramme du Christ, Ste Agnès, Ste Lucie et deux autres Saintes ; enfin, plus bas encore, un autre groupe assez effacé. On a placé sur les parois du chœur des copies des peintures de la bibliothèque Barberini ; elles représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'histoire de S. Sébastien, celle de S. Zotique et ses compagnons.

§ XVIII. St-Georges-in-Velabro.

Au-delà du Palatin commençait la XIe région d'Auguste, « Circus maximus ». Cette région emprunta la « vallis Murcia » (« myrtus, murcius », le myrte consacré à Vénus),

1. Cf. Pertz, *Monum. Germ. histor.*, IV, 768 ; VII, 692.

et une partie de l'Aventin. Longue et étroite, elle s'étendait au nord jusqu'à la IXe région, au sud jusqu'à la XIIe. Elle renfermait plusieurs temples construits sur les bords du Tibre : celui de la Fortune virile, celui d'Hercule, celui de la déesse Matuta (la terre). Dans cette même région se trouvaient beaucoup d'« horrea ». Les ruines de ces magasins de blé s'étendaient jusqu'à la « Porta Trigemina ». Celles du « Circus maximus » sont visibles au-dessous du Palatin, au lieu appelé « la Moletta » : les maisons modernes accusent la courbe formée par les murs sur lesquels elles sont bâties : les « carceres » étaient par conséquent du côté de Ste-Marie-in-Cosmedin ; deux obélisques décoraient la « spina », l'un de Ramsès II apporté par Auguste, aujourd'hui sur la Place du Peuple, l'autre de la XVIIIe dynastie, apporté par Constance, maintenant sur la place de St-Jean-de-Latran. Près du cirque était un arc dédié à Titus en souvenir de la prise de Jérusalem ; il a complètement disparu, mais son inscription a été conservée par l'Itinéraire d'Einsiedeln. A été pareillement détruit le temple d'« Hercules invictus », qui perpétuait la mémoire de la venue d'Hercule dans le « septimontium » ; il en resta des ruines jusqu'au XVe siècle, comme on le voit par un dessin de Baldassare Peruzzi, édité par M. de Rossi.

On admettait autrefois que St-Georges avait remplacé l'ancienne basilique Sempronia ; c'est l'opinion, par exemple, de Martinelli (1). Cette assimilation était erronée, car Tite-Live (2) indique clairement la basilique Sempronia sur le Forum même, à l'endroit où fut ensuite la basilique Julia : « Tiberius Sempronius... aedes P. Africani pone veteres ad Vertumni signum... et tabernas conjunctas emit basilicamque faciendam curavit quae postea Sempronia est appellata. » Au lieu où s'élève St-Georges était réellement le « Forum boarium ». Ce forum, très étendu, allait du Vélabre jusqu'au Tibre. Au milieu se trouvait un taureau en bronze (3), d'où partait le « pomerium » de la Rome carrée. Des autres

1. *Roma ex ethnica sacra*, p. 106.
2. XLIV, 16.
3. Tacite, *Ann.*, XII, 24.

monuments qui ornaient le Forum, il reste encore, près de St-Georges, l'arc de « Janus quadrifons », sorte de galerie couverte dont aucune inscription ni aucune médaille ne nous a révélé l'origine, mais que son style permet d'attribuer au IIIe siècle ; et l'arc honoraire dédié à Septime-Sévère et à sa femme Julia Pia par les orfèvres et marchands du quartier, « argentarii et boarii hujus loci ». On peut penser que cet empereur avait fait bâtir cette galerie pour leur commodité, et qu'ils voulurent lui en témoigner leur reconnaissance.

Le plus ancien souvenir que nous ayons d'une église au Vélabre est l'inscription d'un lecteur du Ve siècle (461 ou 482) : « Locus Augusti lectoris de Belabru (1). » Mais le titre lui-même n'y étant pas nommé, il n'est pas absolument sûr qu'il s'agisse de St-Georges. L'église de St-Georges dont parle S. Grégoire le Grand dans une de ses lettres (2) est plutôt St-Georges-de-Palerme que St-Georges in Velabro. Nous trouvons une mention plus précise sous Léon II (682) : c'est à cette époque que, sous l'influence byzantine, le culte de S. Georges dut s'introduire à Rome. La légende de ce martyr est très confuse : ce serait un soldat de Cappadoce mis à mort sous Dioclétien. S. Georges et S. Conon étaient les protecteurs des milices de Byzance ; Bélisaire, au VIe siècle, quand il restaura les murs de la ville, plaça leurs noms au-dessus de la porte de St-Sébastien :



D'après le *Liber pontificalis*, Léon II construisit cette

1. Supr., p. 5.
2. *Epist.*, l. XI, ep. LXXIII (*P. L.*, t. LXXVII, col. 1212).

église et la dédia à S. Sébastien et à S. Georges, unissant une fois de plus les souvenirs de l'Église latine et ceux de l'Église grecque, comme on le voit si souvent dans les monuments de cette époque : « Hujus almi Pontificis jussu ecclesiam juxta velum aureum in honore B. Sebastiani aedificata est necnon in honore martyris Georgii. » C'est le second vocable qui a prévalu, après que le pape Zacharie (750 ou 752) y eut transporté le chef de S. Georges. A la fin du VIIIe siècle, Léon III fit de riches présents à cette église. Grégoire IV la décora de peintures et y ajouta des portiques. Après le IXe siècle, elle dut être abandonnée ; mais, vers le XIIe ou le XIIIe siècle, elle fut, comme la plupart des églises de Rome, l'objet de grandes restaurations. De cette époque datent son beau clocher roman, si pittoresquement appuyé à l'arc de Septime-Sévère, le portique actuel avec sa belle frise, et l'inscription en vers rimés rappelant un diacre de ce titre :

✠ STEPHANVS EX STELLA CVPIENS CAPTARE SVPERNA
ELOQVIO RARVS VIRTVTVM LVMINE CLARVS
EXPENDENS AVRVM STVDVIT RENOVARE PROAVLVM
SVMPTIBVS EX PROPRIIS TIBI FECIT SANCTE GEORGI
CLERICVS HIC CVIVS PRIOR ECCLESIAE FVIT HVIVS
HIC LOCVS AD VELVM PRAENOMINE DICITVR AVRI.

L'intérieur, malheureusement très dégradé, a conservé quelque chose de l'ancienne forme basilicale. Sous Boniface VIII, Giotto avait peint l'abside ; son œuvre a été mal retouchée et modernisée. La restauration de la Renaissance n'a pas modifié les colonnes primitives. Dans le pavé, il y avait beaucoup de marbres anciens, débris des monuments chrétiens et païens du Forum et du Vélabre ; les inscriptions ont été mises en ordre sous Pie VII par un recteur de l'église. A remarquer, parmi celles-ci, l'inscription acrostiche d'un prêtre nommé Jean, né sous le glorieux pontificat de Jean VIII (872-882), le pape qui battit les Sarrasins au Cap Circé et construisit autour de St-Paul la ville de Johannipolis :

ΙѠ ΑΡΧΗΠΡЄϹΒ ΓЄΝΝΑ ΚΑΙ ΒΙΟϹ ΥΠΟΑΚΡѠ·
ΙѠΑΝΝΟΥ ΠΑΤΡΙΑΡΧΟΥΝΤѠϹ ΤΗ ΡѠΜ
ѠΓΔѠΟΥ ΠΑΠΑ ΚΑΙ ΑΙΑΝ ΦЄΡΟΝΥΜΟΥ
ΑΜΑΡΤѠΛΟϹ ЄΝ ΒΙѠ ЄΤЄΧΘΗΝ ΟΙΜΜΟΙ
ΝΙΠΙѠΘЄΝ ΓΡΑΜΜΑΤΑ ΔЄΔЄΙΔΑΓΜЄΝΟϹ
ΝΟΥΝΑΙΧΟΥϹ ΠΡϹ ΠЄΛΟΝΤΟϹ ΔΙΔΑϹΚΑΛΟΥ
ΟΛΒΟΝ ΒΡΑΒЄΒЄΒЄ ΥѠΝ ΜΑΘΗϹЄѠϹ ΤΟΙϹ ΠΑϹΙΝ
ΤϹ ΥΠΗΡΧѠΝ ΜΡϹ Μ ΘЄΟΔΟΥΛΗϹ.....

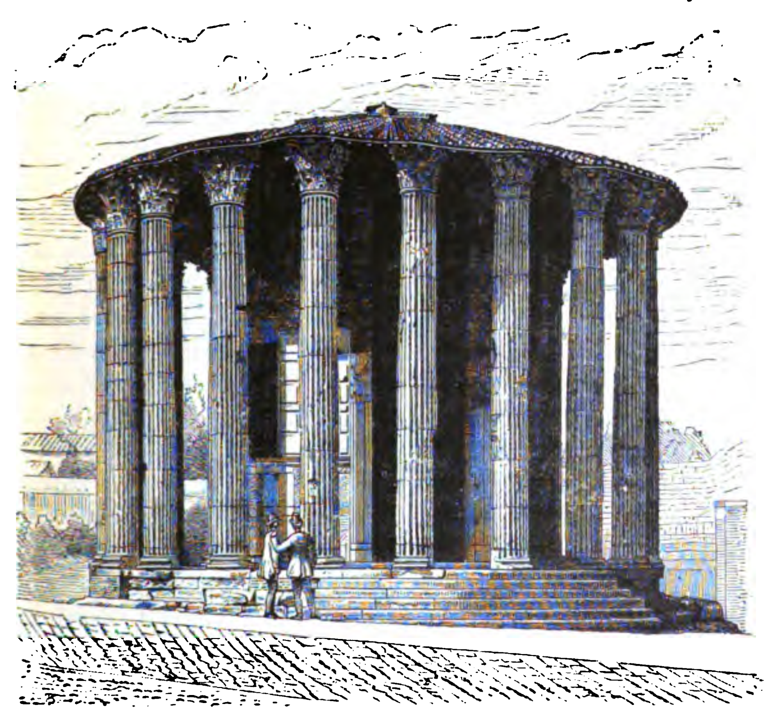
Les inscriptions de cette époque sont fort rares (1).

§ XIX. Ste-Marie-in-Cosmedin (2).

A l'extrémité du « Forum boarium », derrière Ste-Marie in Cosmedin, on remarque de grandes ruines et des colonnes engagées même dans les murs de cette église. Ce sont des restes d'importants monuments anciens. Il y en avait plusieurs dans cette région : le temple carré appelé avec probabilité Temple de la Fortune virile (Ste-Marie-Égyptienne) ; le gracieux temple rond, qu'on a faussement dénommé Temple de Vesta, qui était plutôt celui de Matuta, la déesse Terre, ou, suivant M. Hulsen, celui de Portumnus, le dieu des ports ; l' « Ara maxima Herculis », monument très ancien, peut-être antérieur à la fondation de Rome, qui rappelait la venue d'Hercule aux sept collines, et sur lequel les deux familles des Pinarii et des Potitii avaient le privilège d'offrir les sacrifices ; enfin un autre temple, probablement celui de Cérès et Proserpine (3). Ste-Marie-in-Cosmedin a dû absorber les monuments dédiés à Hercule et le temple de Cérès. Un dessin de Peruzzi (XVe siècle), conservé dans la Bibliothèque Vaticane, représente près de Ste-Marie in Cosmedin un édifice rond encore appelé Temple d'Hercule et que Sixte IV

1. Celle-ci a été publiée dans le *Bessarione* (1899) par le P. Cozza-Luzzi.
2. Cf. Crescimbeni, *Stato della basilica diaconale collegiata e parrocchiale di S. Maria in Cosmedin*, Roma, 1719 ; — Giovenale, *La basilica di S. Maria in Cosmedin*, Roma, 1895.
3. Vitruv., III, 3 ; — Tacit., *Ann.*, II, 49.

fit démolir. D'autre part, ce n'est pas de ce monument que proviennent les colonnes de l'église. Elles appartenaient plutôt au temple de Cérès, rebâti sous Tibère ; elles ne sont d'ailleurs pas à leur place primitive, comme on l'avait cru jusqu'à ces derniers temps. Le temple n'a donc pas été converti directement en église chrétienne ; en effet il y eut



TEMPLE DE MATUTA OU DE PORTUMNUS.
(S. Maria del Sole.)

d'abord là, après l'édit de Théodose, la « statio annonae » ou bureau de l'administration du blé, voisin des « horrea publica ». Dans la dernière restauration, faite par la Société des architectes, on a remarqué des arcades décorées de bas-reliefs en stuc tout à fait comparables à ceux de la Platonia, qui sont certainement du Ve siècle. De fait c'est près de l'église qu'a été trouvée, au XVIIIe siècle, une base de statue

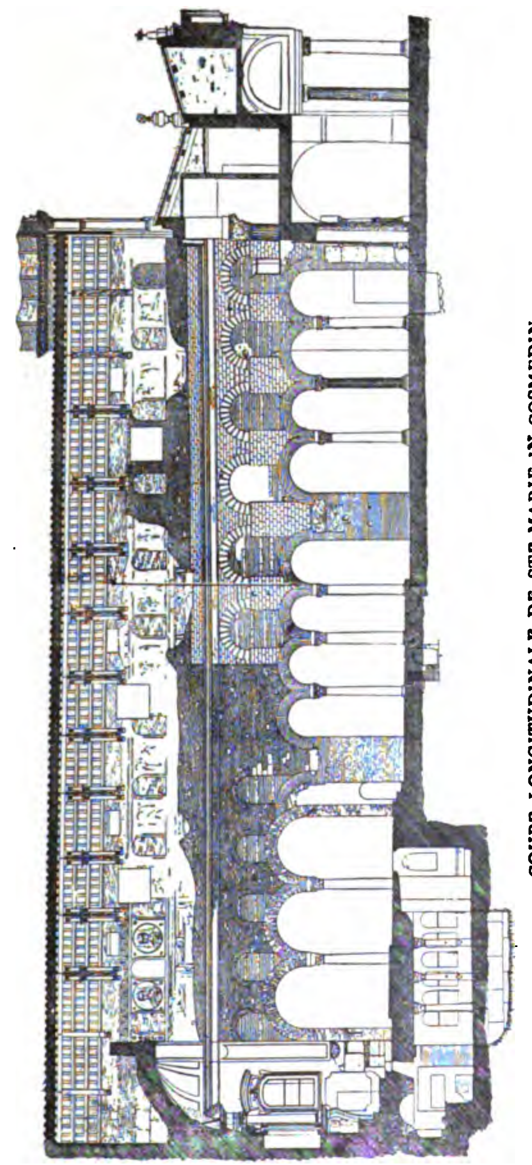
dédiée à Constantin par le « praefectus annonae » Fl. Crepereius Madalianus (1).

Une église dut être érigée en cet endroit dès le VIe siècle. Elle est mentionnée par le *Liber pontificalis* et par l'Itinéraire d'Einsiedeln, qui l'appellent « Ecclesia Graecorum ». Le quartier en effet fut, à l'époque byzantine, peuplé de Grecs que leur commerce attirait près du port. Au VIIIe siècle, cette église était certainement une diaconie : il était naturel d'établir les services charitables d'une diaconie précisément dans l'ancienne « statio annonae ». Hadrien Ier l'agrandit ; comme il y avait derrière un grand monument qui menaçait de s'effondrer et de l'écraser, le Temple de Cérès et Proserpine, le pape le fit abattre, et les pierres carrées de cet édifice furent utilisées pour l'abside de l'église, où on peut encore les distinguer. A la nef unique de la « statio annonae » Hadrien en ajouta deux autres, au-dessus desquelles il fit le « matroneum ». La belle décoration exécutée alors valut à l'église le nom de Cosmedin (κοσμεῖν). On peut voir dans cette église un fragment d'inscription portant le nom HADRIANVS PP et le dessin d'arcades qui représentent peut-être l'édifice restauré. La confession doit dater de la même époque ; elle a la forme d'une petite basilique souterraine et renferme les corps de plusieurs Saints tirés des catacombes ; une inscription du moyen âge nomme entre autres cette Cyrilla « uxor Decii » que les pèlerins, auteurs des Itinéraires, ont vénérée dans le cimetière de St-Hippolyte.

Au IXe siècle, Nicolas Ier entreprit une restauration, qui porta principalement sur le portique. Au XIe siècle furent exécutées des peintures, dont les bustes de prophètes dans l'abside sont un reste, et la décoration extérieure de la porte, due à un artiste vénitien : IOHANNES DE VENETIA ME FECIT. Au commencement du XIIe siècle, sous le pontificat de Calixte II (1119-1124), nouvelle restauration, ou plutôt trans-

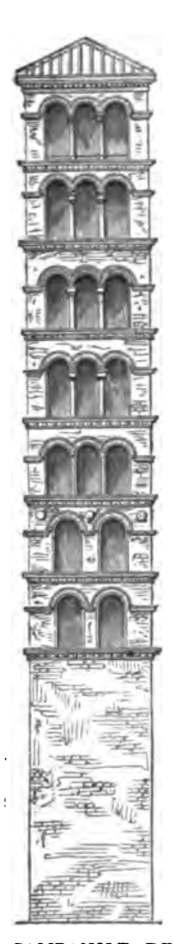
1. On peut rapprocher cette inscription de celle, relevée récemment au Forum, rappelant aussi une statue dédiée à Constantin près de la « statio aquarum ».

formation à peu près complète de l'église. La forme actuelle, romane, n'est donc pas, comme l'a cru Crescimbeni, celle que



COUPE LONGITUDINALE DE STE-MARIE-IN-COSMEDIN
d'après M. Giovenale.

lui avait donnée Hadrien I[er]. A cette époque remontent le portique actuel, le « presbyterium », le beau campanile, la chaire, l'autel, les peintures bibliques dont plusieurs scènes demeurent visibles. M. Giovenale a reconnu que l'église avait un plafond : la charpente du toit dans les basiliques n'était donc pas toujours apparente, comme on le croyait jusqu'à présent. Tous ces travaux, nécessités sans doute par les ravages de Robert Guiscard, s'accomplirent sous la direction d'un certain Alfanus. Le nom de ce personnage est inscrit sur les cancels qui précèdent l'autel : ALFANVS FIERI TIBI FECIT VIRGO MARIA — ET GENITRIX REGIS SVMMI PATRIS ALMA SOPHYA. Son tombeau, placé sous le portique, a la forme d'un tabernacle surmontant un sarcophage ; une peinture représente la T. Ste Vierge entre deux papes qui sont probablement Gélase II et Calixte II ; et on lit l'inscription :



CAMPANILE DE STE-MARIE-IN-COSMEDIN.

VIR PROBVS ALFANVS CERNENS QVIA CVNCTA PERIRENT
HOC SIBI SARCOFAGVM STATVIT NE TOTVS OBIRET
FABRICA DELECTAT POLLET QVIA PENITVS EXTRA
SED MONET INTERIVS QVIA POST HAEC TRISTIA RESTANT

Sous Boniface VIII, son neveu le cardinal Gaetani orna l'autel de son tabernacle gothique, œuvre d'un Cosmas (ADEODATVS COSMATIS) ; et un marbrier du nom de Pascal, peut-être le même frère dominicain dont on trouve les œuvres à Viterbe, exécuta le candélabre :

VIR PROBVS ET DOCTVS PASCALIS RITE VOCATVS
SVMMO CVM STVDIO CONDIDIT HVNC CEREVM.

Les restaurations postérieures, surtout celle du cardinal Albani (1718), ne firent que gâter l'église. Au XVII[e] siècle, elle était devenue si humide, que les chanoines produisirent un certificat de quatre médecins attestant qu'ils ne pouvaient demeurer au chœur plus

d'une heure et demie. Le cardinal di Ruggiero ayant eu, en 1889, l'idée de rendre à la basilique sa forme primitive, fit rédiger un mémoire par l'auteur du présent ouvrage et le



BUSTE DE PROPHÈTE

transmit au ministère ; la Société des architectes s'est chargée du travail, qu'elle a en effet mené à bonne fin, remettant l'église telle à peu près qu'elle était au XIIe siècle.

On peut signaler à Ste-Marie-in-Cosmedin trois monuments qui n'ont aucun rapport avec l'église : la célèbre « bocca della verità », une inscription du IX[e] siècle, et un fragment de la mosaïque de Jean VII. La tête en marbre



L'ADORATION DES MAGES. FRAGMENT DE MOSAÏQUE DE JEAN VII.

appelée « bocca della verità » est une œuvre de l'antiquité classique ; elle devait fermer un puits sacré, « puteal », peut-être celui de Mercure qu'Ovide (1) indique non loin de la

1. *Fast.*, v, 673.

porte Capène. Comme les marchands prêtaient près de ce puits serment d'honnêteté, il y a quelque rapport entre

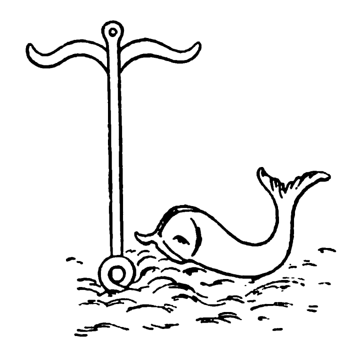


STE-MARIE-IN-COSMEDIN APRÈS LA RESTAURATION.

cette origine et la légende populaire. — L'inscription (IXe siècle), placée aujourd'hui dans le petit musée local, vient de

St-Valentin et rappelle des dons offerts à cette basilique suburbaine par un abbé du monastère voisin (1). — Enfin le fragment de mosaïque de la sacristie, représentant l'Épiphanie, provient de l'oratoire de Jean VII, dont nous avons parlé dans la description de St-Pierre du Vatican (2).

1. Cf. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 126 sq.
2. Supr., p. 116.





Chapitre septième.

LA IIIe RÉGION.

LA troisième région ecclésiastique, correspondant aux IIIe et Ve d'Auguste, renfermait à peu près la partie de la ville comprise entre la pente du Coelius, le Colisée, St-Pierre-aux-Liens, via Lanza, place Victor-Emannuel, porte de St-Laurent, porte Majeure, St-Jean-de-Latran.

La IIIe région civile portait le nom d' « Isis et Serapis ».

Le culte de ces deux divinités égyptiennes se répandit beaucoup à Rome sous l'Empire. Il possédait deux temples : l'un près de St-Ignace et de la Minerve ; l'autre, celui de la IIIe région, entre le Coelius et l'Esquilin Cispius, sur la Via Merulana, près de l'église des Sts-Pierre-et-Marcellin; Serapis est le nom d'Osiris, transformé, à l'époque grecque, d'Osiris Apis ou Asarapis, puis en Sérapis. Il y avait en outre, dans cette région : la « Moneta » ; la vraie Monnaie, près de l'acropole, était ainsi appelée à cause du temple voisin de Junon Moneta ; on doit peut-être en reconnaître une sorte de succursale dans les constructions en pierres carrées qui existent sous l'église de St-Clément, près du temple de Mithra : quelques-uns ont voulu y voir une partie de l'enceinte de Servius Tullius, mais cette enceinte passait beaucoup plus près de St-Jean-de-Latran ; — l'Amphithéâtre Flavien, « Ludus magnus », connu depuis sous le nom de Colisée ; — les Thermes appelés autrefois Thermes de Titus, qui sont en réalité et de Titus (près du Colisée) et surtout de Trajan (près de St-Martin-aux-Monts) ; ces derniers étaient de beaucoup les plus grands ; on y avait transporté le Laocoon de la maison de Titus, où Pline nous apprend qu'il était primitivement ; — le « Porticus Liviae », édifié

par Auguste entre les Thermes de Trajan et la petite église de Ste-Lucie-in-Selci.

A cause de l'importance du Colisée comme monument chrétien, il est nécessaire d'en donner ici une petite description (1).

1. Les spectacles nationaux des Romains étaient ceux du cirque, les courses de chars. Les combats de gladiateurs étaient usités plutôt en Campanie et en Toscane, où ils avaient un caractère religieux. On les pratiquait pour apaiser les mânes : de là leur nom de « munera gladiatoria ». Nous les voyons représentés sur les tombeaux étrusques. Ils s'introduisirent à Rome au VI[e] siècle. On les donna d'abord au « Forum Boarium », au « Forum Romanum », au « Circus Maximus » ; mais tous ces lieux étaient peu adaptés à ce genre de spectacle ; on dut donc créer un nouveau genre de monument, le double théâtre ou amphithéâtre. Le plus ancien fut construit en bois sur le « Campus Martius ». Le premier construit en pierres, d'une manière stable, fut celui qu'on éleva en l'an 29, sous le règne d'Auguste, après la bataille d'Actium ; il occupait l'emplacement où fut plus tard la « Curia Innocentiana », où est maintenant la Chambre des députés. Le second, bâti sous Tibère, l' « Amphitheatrum Castrense », a été conservé en partie dans l'enceinte d'Aurélien ; on en voit des restes entre la Porte Majeure et la Porte St-Jean de Latran. Enfin le troisième, le plus magnifique de tous, est l'Amphithéâtre Flavien, commencé sous Vespasien et terminé sous Titus. Des ruines d'autres monuments semblables existent à Vérone, à Capoue, à Pompei et ailleurs.

Deux sortes de spectacles se donnaient dans l'amphithéâtre : les « ludi gladiatorii » et les « venationes ».

Les gladiateurs étaient organisés en familles, ainsi que l'indiquent souvent les inscriptions. Ils avaient pour chef le « lanista » ; chaque groupe portait un nom en rapport avec ses armes et sa manière de combattre : « retiarii », « Thraces », « Samnites », etc. Nous les voyons représentés dans divers monuments figurés, mosaïques, bas-reliefs sépulcraux, particulièrement dans les mosaïques du grand « Ludus gladiatorius » de Pompei conservées au Musée de Naples. Les spectacles de gladiateurs étaient ordonnés par l'empereur, les édiles, le magistrat appelé « editor muneris », soit aux frais de l'empereur lui-même, soit aux frais d'une entreprise particulière. Le spectacle débutait par une procession solennelle : les gladiateurs venaient saluer l'empereur ou le personnage le plus important de l'assistance ; puis ils se livraient à une « prolusio » qui n'était qu'un combat fictif ; enfin un coup de trompe donnait le signal du véritable combat. Pendant la lutte, on excitait les gladiateurs, au besoin avec les fouets, le feu, le fer. Quand l'un d'eux tombait, il appartenait au personnage principal de décider de son sort : le pouce tourné vers la terre, « pollice deorsum verso », était un ordre de mort ; et Prudence rapporte qu'on vit plusieurs fois les Vestales elles-mêmes faire ce geste horrible. Alors on enlevait le cadavre et on le dépouillait.

Dans les chasses on faisait paraître toutes sortes de bêtes fauves. Des affiches annonçaient le spectacle, ainsi que les noms des gladiateurs ; un programme de ce genre a été trouvé sur les murs de Pompei. Les lutteurs étaient appelés « bestiarii ». Les spectacles étaient très variés ; on représentait des épisodes historiques, des scènes mythologiques ; il y avait des changements à vue, comme dans les représentations chorégraphiques modernes.

Les spectacles sanguinaires de l'amphithéâtre ne furent pas abolis dès l'introduction du christianisme à Rome. Ils durèrent jusqu'au V[e] siècle ; S. Augustin et Prudence en font mention. Constantin défendit seulement de condamner les esclaves à ce supplice ; il laissa toute liberté aux gladiateurs volontaires. On donna encore des « venationes » en 403, quand Honorius vint triompher à Rome après la guerre des Goths ; mais au milieu de la représentation un ermite, nommé Telemachius, se présenta tout à

L'amphithéâtre Flavien (1) fut commencé par Vespasien, continué sous Titus, et dédié solennellement en l'an 80, comme nous l'apprennent le récit de Suétone (2) et les médailles frappées à cette occasion. Au début, il n'avait sans doute que trois étages, l'attique devait être en bois : c'est ce qui explique les différents incendies qui s'y produisirent. Au temps de Trajan, on fit une grande restauration ; l' « arena » fut alors élevée. Commode, qui était passionné pour les spectacles de l'amphithéâtre et qui combattait lui-même, embellit beaucoup le monument et construisit un crypto-portique pour le relier à sa maison du Coelius. En 197, nouveaux dommages causés par un incendie, réparés ensuite sous Alexandre-Sévère et Élagabale ; c'est alors probablement que fut construit l'attique en pierres, d'ordre corinthien. En 442, un terrible tremblement de terre abattit une partie de l'amphithéâtre. Le préfet Lampadius, sous Théodose II et Valentinien III, le releva ; on voit près de l'entrée l'inscription qui rappelle les travaux exécutés par ses ordres :

SALVIS DD NN THEODOSIO ET PLACIDO VALENTINIANO AVGG
RVFVS CAECINA FELIX LAMPADIVS $\overline{VC}$ ET $\overline{INL}$ PRAEF VRBI
HARENAM AMPHITEATRI A NOVO VNA CVM PODIO ET PORTIS
POSTICIS SED ET REPARATIS SPECTACVLI GRADIBVS RESTITVIT

Au commencement du VIe siècle, dans un nouveau tremblement de terre, l' « arena » s'effondra, il fallut donc encore une restauration, qui fut faite aux frais et par les soins de D. Marius Venantius ; elle est mentionnée dans une inscription voisine de la précédente :

---

coup et reprocha vivement à l'empereur et à la foule leurs plaisirs sanguinaires : le peuple furieux lui jeta des pierres, ce fut le dernier martyr du Colysée. Les combats de gladiateurs furent ensuite interdits ; les chasses continuèrent jusqu'au temps de Théodoric. Les dernières furent, semble-t-il, celles de 519, à l'occasion du consulat du gendre de l'empereur.

1. Cf. Marangoni, *Delle memorie sacre e profane dell' amfiteatro Flavio*, Roma, 1746 ; Gori, *Le memorie storiche del Colosseo*, Roma, 1875.

2. *Tit.*, VII.

DECIVS MARIVS VENANTIVS
BASILIVS VC ET INL PRAEF
VRB PATRICIVS CONSVL
ORDINARIVS ARENAM ET
PODIVM QVAE ABOMI
NANDI TERRAE MO
TVS RVINA PROS
TRAVIT SVMTV PRO
PRIO RESTITVIT

Nous trouvons ensuite des mentions du monument dans les catalogues régionnaires, puis dans Bède, le premier auteur qui emploie le nom de Colisée. On connaît le mot de cet écrivain : « Quamdiu stat Coliseus, stat et Roma ; quando cadet Coliseus, cadet et Roma ; quando cadet Roma, cadet et mundus (1). » L'étymologie du nom de Colisée est discutée; il est plus probable qu'il fait allusion à la masse même de l'Amphithéâtre Flavien.

En 1084, les Normands le ravagèrent. Il fut ensuite transformé en une forteresse, qui passa successivement au pouvoir des Annibaldeschi, des Frangipani, de la commune ; c'est alors qu'on y construisit des tours, qu'on enleva les parties métalliques, etc. En 1334, on y donna une chasse semblable aux chasses antiques. Un tremblement de terre amoncela de nouvelles ruines. Une partie des décombres a servi à construire des églises et des palais, notamment le palais de St-Marc et le palais Giraud, aujourd'hui Torlonia; mais il est faux qu'on ait jamais détruit à dessein le Colisée, qu'on en ait fait comme une carrière à exploiter. Il aurait subi plus de dégâts, s'il n'avait été, sous Benoît XIV, consacré par la religion, comme le Panthéon et bien d'autres monuments Les fouilles et réparations modernes ont commencé sous le pape Pie VII; une grande partie de l' « arena » a été décou-

1. *Excerptiones Patrum Collectanea* (*P. L.*, t. XCIV, col. 543).

verte en 1813. Léon XII, Grégoire XVI, Pie IX, puis le gouvernement italien, ont complété les travaux.

Nous pouvons reconnaître la forme primitive du Colisée en étudiant les médaillons de Vespasien, de Titus, de Gordien III, et les bas-reliefs du tombeau des Atherii conservé au musée de Latran



L'AMPHITHÉATRE FLAVIEN.

L'édifice s'élevait sur l'emplacement du jardin de Néron, lequel s'étendait du Palatin à l'Esquilin. C'est à cet endroit qu'était la maison dorée; on en voit des restes sous l'Esquilin, et une partie du pavé de marbre a été trouvée récemment à quatre ou cinq mètres sous terre. Les médailles représentent le monument entre le portique des Thermes de Titus, la « Meta sudans » et la statue colossale de Néron, dont le soubassement existe encore. L'aspect extérieur est celui d'une ellipse. Le mur présente, dans sa hauteur, trois ordres d'architecture, surmontés de l'attique. Au milieu de chaque arc était placée

une statue ; des écus de bronze formaient le couronnement. Les arcs étaient au nombre de 80, dont 76 numérotés en chiffres romains : quatre formaient des portes réservées, dont deux pour l'empereur, surmontées de tribunes. De tous ces arcs 47 se sont écroulés.

A l'intérieur, il faut distinguer l' « arena », le « podium », et les degrés.

L' « arena » ou partie centrale était soutenue par des constructions transversales et elliptiques. Fea a cru que tous ces murs, encore visibles, étaient du moyen-âge ; d'autres les ont fait remonter indistinctement au temps même de la construction du Colisée. Il faut penser plutôt qu'ils sont de diverses époques. Nibby (1) remarque justement que jusqu'au temps de Trajan il est question de naumachies de l'amphithéâtre ; il n'y avait donc pas encore les murs que nous voyons. Mais ensuite aucune mention de ce genre de spectacle : la restauration de Trajan a dû comprendre une élévation de l' « arena », qui en a fait un « pensile ». Nous voyons en effet de semblables constructions dans d'autres amphithéâtres. De ces souterrains on faisait sortir des bêtes, « emersisse feras », pour les changements à vue ; on les utilisait aussi pour la manœuvre des machines. On reconnaît un corridor central, où en 1872 on trouva une sorte de rail en bois. Les nombreux puits ou lucernaires pratiqués de chaque côté servaient à faire monter, au moyen d'ascenseurs, les cages des bêtes fauves. Il est impossible de préciser davantage la destination des diverses parties souterraines. De là part un grand ambulacre qu'on doit identifier avec le crypto-portique de Commode.

Le « podium » et les degrés sont décrits par Calpurnius, écrivain du temps de Dioclétien. Le « podium » était orné de grilles dorées ; c'était la place réservée aux personnages distingués, consuls, sénateurs, édiles, flamines, vestales. Les niches rectangulaires symétriques pratiquées au-dessus servaient de refuge aux gladiateurs et aux « bestiarii » qui mettaient ainsi l'ennemi dans l'impossibilité de les attaquer

1. *Roma antica*, t. I, p. 421.

autrement que par devant. Les gradins étaient partagés en « cunei » ou secteurs, désignés par le numéro de la porte correspondante ; des balustrades ornées de mosaïques formaient la limite des « cunei ». Chaque « tessera » indiquait au spectateur le « cuneus », l'étage (« moenianum ») et le numéro d'ordre de la place qu'il devait occuper. Tout en haut était le bas peuple, protégé par un petit portique, sur lequel étaient disposées des antennes pour dresser le « velarium ». A la manœuvre des voiles étaient préposés des marins, spécialement ceux de Misène, qui avaient leur caserne dans le voisinage. Les programmes faisaient savoir quand on userait des voiles : « Vela erunt ».

Le Colisée nous rappelle des souvenirs chrétiens très nombreux et très touchants. Marangoni et d'autres auteurs ont prétendu que l'architecte même du Colisée, un certain Gaudentius, devenu chrétien, y aurait été mis à mort. Toute cette histoire se fonde sur une inscription, qu'on prétendait provenir de Ste-Agnès, et qui se conserve dans la crypte de Ste-Martine :

SIC PREMIA SERVAS VESPASIANE DIRE	PREMIATVS ES MORTE GAVDENTI LETARE
CIVITAS VBI GLORIE TVE AVTORI	PROMISIT ISTE DAT KRISTVS OMNIA TIBI
QVI ALIVM PARAVIT THEATRV̄ IN CELO	

Mais les formules et la paléographie de cette inscription prouvent que certainement elle n'est pas authentique. Les chrétiens ne se permettaient pas d'objurgations contre l'empereur, et jamais dans les inscriptions anciennes les I ne portent le point comme dans celle-ci. Elle est l'œuvre de quelque faussaire, émule du fameux Pirro Ligorio.

Nous avons des souvenirs autrement sérieux, qui permettent, malgré les doutes émis récemment sur la valeur de la tradition, d'affirmer que beaucoup de chrétiens ont trouvé la mort au Colisée. La Lettre de S. Clément aux Corinthiens (1), les Actes authentiques des martyrs de Lyon, cités par Eusèbe (2),

1. *Ep. I ad Cor.*, v. (*P. G.*, t. I, col. 220).
2. *Hist. eccles.*, l. v, c. I (*P. G.*, t. XX, col. 424).

les Actes de Ste Perpétue, disent qu'un grand nombre de disciples de Jésus-Christ furent livrés aux bêtes dans les divers amphithéâtres; suivant Tertullien ([1]), ce supplice aurait peut-être été le plus commun; il n'arrivait pas un malheur public sans que retentît aussitôt le cri féroce: « Christianos ad leonem ».

Nous savons le nom d'un illustre personnage qui fut ainsi exposé dans l'amphithéâtre Flavien. C'est S. Ignace d'Antioche, au temps de Trajan. Ses Actes, sans être contemporains, sont très anciens. Dans sa lettre aux Romains ([2]), il fait allusion au genre de supplice qui l'attend, et leur demande de ne pas intercéder en sa faveur. Il fut dévoré par des lions, sous le consulat de Sura et Sénécion (107); il ne resta de son corps que les gros ossements, dont peut-être les uns furent laissés à Rome, et les autres portés à Antioche « extra portam Daphniticam ».

On pourrait ajouter peut-être S. Eustache, martyr sous Hadrien, vers 120; — Ste Martine, mise à mort, d'après ses Actes, probablement vers le IIIe siècle; — SS. Abdon et Sennen (258), sous Valérien, déposés d'abord dans un endroit secret, puis sur la Via Portuensis, enfin transférés à St-Marc par Grégoire IV; — Ste Darie, femme de Chrysante, ensevelie sur la Via Salaria (258); — un groupe de plusieurs soldats, sous Claude le Gothique (268); — enfin la plupart de ceux dont on dit qu'ils furent immolés « in theatro, — juxta simulacrum solis » (la statue de Néron, qui le représentait sous les traits d'Apollon). On peut remarquer que la préfecture de Rome, qui condamna tant de chrétiens, s'élevait non loin du Colisée, près du temple de Tellus, « in Tellude ».

1. *Apol.*, XXX, XL (*P. L.*, t. I, col. 445, 480).
2. *Ad Rom.*, IV (*P. G.*, t. V, col. 689).

§ I. St-Clément [1].

L'église de St-Clément est certainement remarquable par son antiquité et son importance; mais il y a lieu de faire, au point de vue de l'ancienneté, des distinctions qui ont échappé à tous les auteurs antérieurs au XIXe siècle. Tous les archéologues jusqu'à Nibby croyaient que l'église avait conservé sa forme primitive et la regardaient comme le type parfait de la basilique constantinienne : or les fouilles de 1857 montrèrent qu'il y avait au-dessous une autre église plus ancienne. S. Jérôme au IVe siècle [2] signale à Rome une église en l'honneur de S. Clément, évidemment celle-ci. Le pape de ce nom, troisième successeur de S. Pierre, est-il le même dont parle S. Paul [3]? Origène l'admet [4]; Mgr Duchesne ne le croit pas [5]. On n'a en tout cas aucun motif sérieux de l'identifier avec le consul martyr Fl. Clemens, comme certains l'ont voulu faire.

Sur S. Clément nous avons des documents authentiques et des documents légendaires. Parmi les premiers il faut citer la Lettre aux Corinthiens, publiée par Patritius Junius (Oxford, 1633) et par Bryennios (1876); parmi les seconds, les *Recognitiones*, les *Pseudo-Clementinae* et les Actes. Les *Recognitiones* sont mentionnées par Origène dès le début du IIIe siècle. Les Actes, compilés au VIe ou au VIIe siècle, placent son martyre et son tombeau à Cherson en Crimée. L'église de Rome devait donc rappeler un autre souvenir, sans doute celui d'une habitation où Clément avait réuni les chrétiens. D'après le *Liber pontificalis*, son père s'appelait Faustin et habitait dans la région du Cœlius : ce même nom de Faustus ou Faustinus se trouvant aussi dans la famille

1. Cf. Rondinini, *De S. Clemente papa et martyre ejusque basilica in urbe Roma*, 1706; — Mullooly, *Saint Clement pope and martyr and his basilica in Rome*, 2e éd., 1873; — de Rossi, *Bullett.*, 1870, p. 149 sq. (édit. franç.)

2. *De viris inl.*. c. XV (*P. L.*, t. XXIII, col. 634).

3. *Philipp.*, IV, 3.

4. *In Joan.*, I, 29 (*P. G.*, t. XIV, col. 293).

5. *Les origines chrétiennes*, p. 176.

des Acilii Glabriones, M. de Rossi ([1]) conjectura qu'il pouvait y avoir des liens de parenté ou de clientèle entre Clément et cette illustre famille.

L'antiquité de l'église n'est pas douteuse. S. Jérôme, qui nous en parle, quitta Rome en 385, et il atteste qu'elle existait déjà depuis longtemps: « Memoriam nominis ejus usque hodie Romae extructa ecclesia custodit. » On en trouve une autre preuve dans une médaille d'esclave que Baronius vit dans la collection de Lelio Pasqualini et qui avait été trouvée à cet endroit ([2]). Cette médaille rappelle, sur l'une de ses faces, le « dominicum Clementis » : or cette expression est plus ancienne que celle de « titulus, ecclesia, basilica »; on la rencontre dans S. Cyprien ([3]). Enfin, au-dessous de la basilique inférieure du IVe siècle, il y avait une ancienne maison romaine qui a été conservée pour servir comme de confession.

Nous voyons en effet à St-Clément un exemple important, presque unique, de stratification monumentale.

Tout à fait en bas, au niveau le plus ancien, il y a un mur en « opus quadratum », du Ve ou du VIe siècle de Rome; on y accède par un petit escalier qui part du fond de la basilique primitive. Des inscriptions trouvées près de là ont fait penser à M. de Rossi que cet édifice était un bureau de la monnaie; le bureau primitif était sur le Capitole, près du temple de Junon Moneta, mais il aurait pu être transporté là sous l'Empire. Au-dessus nous avons un monument de l'ère impériale, une maison patricienne du Ier siècle; une statue du bon Pasteur qui y a été recueillie prouve que ses propriétaires furent chrétiens. A un niveau supérieur, une basilique ancienne sur l'origine de laquelle nous n'avons aucun document, mais qu'à cause de sa forme on peut attribuer au IVe siècle. Au-dessus de celle-ci s'élève la basilique du moyen-âge, qui elle-même se trouve maintenant au-dessous de la rue.

1. *Bullett.*, 1863, p. 29.
2. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1863, p. 25.
3. *De opere eleemos.*, XV (*P. L.*, t. IV, col. 613).



ST-CLÉMENT (coupe longitudinale).

1[er] NIVEAU : *tout en bas, une construction antique, en « opus quadratum », de l'époque républicaine, peut-être du VI[e] siècle de Rome (II[e] avant J.-C.).*

2[e] NIVEAU : *maison romaine du I[er] siècle de l'époque impériale, peut-être la maison même où S. Clément réunissait les fidèles. — A ce même niveau, ancien « spelaeum » du culte mithriaque.*

3[e] NIVEAU : *basilique primitive, bâtie au IV[e] siècle de l'ère chrétienne, en souvenir de S. Clément, et accessible jusqu'au XI[e] ; ensuite enfouie, et retrouvée en 1857.*

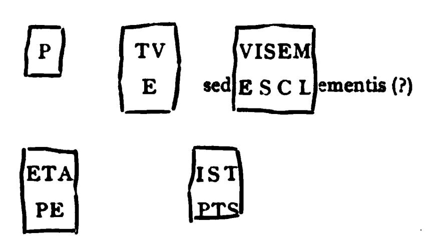
4[e] NIVEAU : *basilique du moyen-âge, (commencement du XII[e] siècle), qui sert actuellement au culte.*

Cette remarquable stratification archéologique résume une histoire de quatorze siècles d'exhaussements successifs.

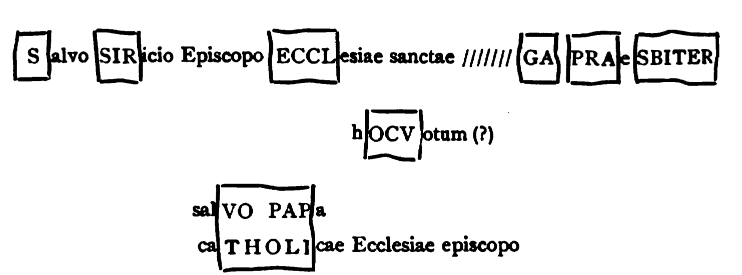
L'« atrium » de la basilique primitive est encore caché ; il devait correspondre à l'« atrium » actuel. Il reste le « narthex », les trois nefs et l'abside, une assez grande partie du pavé, des traces de la « schola cantorum ». L'autel et les ambons ont été transportés dans la basilique supérieure. La basilique fut sans doute décorée sous le pontificat de Sirice, dont le nom se lit sur des fragments d'inscriptions fixés aux parois du grand escalier moderne. Au Ve siècle, on y célébra un concile contre les Pélagiens: « Die cognitionis resedimus in S. Clementis basilica », écrit le pape Zosyme (417-418) aux évêques de l'Afrique (1). Au VIe siècle, le pape Jean II y fit une restauration; c'est son nom, et non celui d'un autre Jean, que l'on voit en monogramme sur les grilles de marbre entourant l'autel ; une inscription de St-Pierre-aux-Liens précédemment citée (2) nous apprend qu'avant son élévation au pontificat il s'appelait Mercurius : or c'est précisément le nom qui se retrouve gravé sur l'épistyle de l'autel et les colonnes du baldaquin, érigés par lui quand il était prêtre de ce titre. A la fin du même siècle, S. Grégoire y prononça une de ses homélies (3). De nouveaux travaux y furent exécutés sous Hadrien Ier, Léon III et Léon IV. Elle était encore accessible au XIe siècle, car nous possédons l'épitaphe gravée sur un tombeau de l'an 1055. La basilique supérieure fut bâtie au commencement du XIIe siècle, sous Pascal II, par un cardinal nommé Anastase. Cette reconstruction avait pu être rendue nécessaire par les ravages de Robert Guiscard, qui s'étaient étendus de la « porta Asinaria » au Capitole (1084).

Décrivons d'abord la basilique inférieure. On y descend par un escalier moderne. On remarque sur les parois des fragments épigraphiques auxquels il a déjà été fait allusion : à droite, des fragments damasiens où on pourrait soupçonner le nom de Clément :

1. *P. L.*, t. XX, col. 650.
2. Supr., p. 257.
3. *Hom.* XXXIII (*P. L.*, t. LXXVI, col. 1238 sq.).



A gauche, deux fragments se rapportant à Sirice et peut-être à un autre pape :



L'inscription de Sirice a été reconstituée d'après une autre inscription semblable trouvée à Ste-Pudentienne. Du même côté on a placé des fac-simile de l'épistyle et des colonnes de Jean II, ces dernières ayant été employées dans un tombeau de cardinal visible dans la chapelle du T. St-Sacrement. L'épistyle porte l'inscription suivante : ALTARE TIBI DS (Deus) SALVO HORMISDA PAPA MERCVRIVS PB (presbyter) CVM SOCIIS OF(fert) ; et les chapiteaux des colonnes : « serbuS DNI + MERCVRIVS PB SÇE ECclesiae catholicae offert ». Il y a à côté un fragment de statue du bon Pasteur, trouvé dans la maison romaine ; le P. Mullooly a cru y reconnaître le type de S. Pierre, mais c'est une hypothèse discutable, le bon Pasteur étant quelquefois représenté avec la barbe sur les sarcophages. En face, enfin, une petite statue païenne, le dieu Mithra sortant d'une pierre, « deus ex petra ».

On arrive ensuite dans le « narthex ». Voilà d'abord, à droite, au pied de l'escalier, l'inscription sépulcrale du XI[e] siècle dont il a été question :

✠ SVBTVS HAC TERRA · NRA SEPVLTA SVNT MEBRA NEPTIS CVM AVA DVLHCI ZANEPE VOCATA PETRVS ET DARIA BIOLA SYMVLQ MARIVLA CVM HIS QVIB · ADIVNCTIS ALIIS TRIB KAL · MAD · OB · DVLHC · TEP · GREG · VI · PP IND IIIIX ANI ////// OB MARIA · IND · IIIX M · SEBT XVIII ·

(Ann. 1044 et 1059.)

Ensuite nous commençons à voir des peintures. D'une manière générale, elles ont été exécutées entre le IX[e] et le XI[e] siècle, sur des murs élevés entre les colonnes, sans doute vers cette époque, pour soutenir le toit. Sur le mur de gauche on a représenté S. Clément, les deux archanges Michel et Gabriel, S. André (avec leurs noms), et deux autres personnages que l'analogie des autres tableaux permet d'identifier avec les SS. Cyrille et Méthode. A la paroi de droite, un épisode de l'histoire légendaire de S. Clément : on voit la mer, une chapelle, l'autel du tombeau de S. Clément, et les détails d'un miracle. S. Clément avait été enterré dans une petite île de la mer Noire, et on disait que chaque année, au jour de la fête du martyr, la mer se retirait pour laisser passer les pèlerins ; un enfant (PVER) étant une fois demeuré dans la chapelle, fut étouffé sous les eaux ; mais sa mère (MVLIER VIDVA) obtint par l'intercession du Saint que la vie lui fût rendue, et ensuite elle le retrouva bien portant : (inte) GER ECCE IACET · REPETIT QVE PREVIA MATER. Les donateurs de cette fresque se sont fait représenter au-dessous, vénérant le buste de S. Clément : + IN NOMINE DNI EGO BENO DE RAPIZA P AMORE BEATI CLEMENTIS ET REDEMPTIONE ANIMAE PINGERE F(eci) — ME PRECE QVAERENTES ESTOTE NOCIVA CAVENTES.

Toujours dans le narthex, mais de l'autre côté de la porte, nous avons une autre scène encore plus importante. C'est la translation d'un corps saint. Le défunt, un évêque, — car il a le pallium et le nimbe rond, — est porté sur une civière qu'une femme touche de la main; des diacres et des acolythes

l'entourent, suivis du pape entre deux personnages; à droite du tableau, le même pape dit la messe dans une chapelle;



FRESQUE DU « NARTHEX » : MIRACLE DE S. CLÉMENT.

au bas l'inscription : ✠ HVC A VATICANO FERTVR P̄P̄ NICOLAO · IMNIS DIVINIS QD AROMATIB SEPELIVIT. Quel est

ce personnage ? S. Clément ou S. Cyrille ? Tous les deux furent, au IXe siècle, ensevelis à Rome. M. de Rossi penchait pour S. Cyrille ; ses arguments étaient que le cadavre a l'air frais, que la femme a une expression de douleur qui ne s'explique que s'il s'agit d'un événement récent, que des deux personnages qui assistent le pape un seul est nimbé,



FRESQUE DU « NARTHEX » : TRANSLATION DE SAINT.

donc S. Méthode assistant à la translation de son frère, car les deux frères seraient nimbés s'il s'agissait de S. Clément. Mais à ces considérations on peut répondre que l'artiste ne pouvait guère représenter le cadavre comme un simple squelette, que l'expression de la femme est fort douteuse, que les deux personnages se ressemblent, portent le

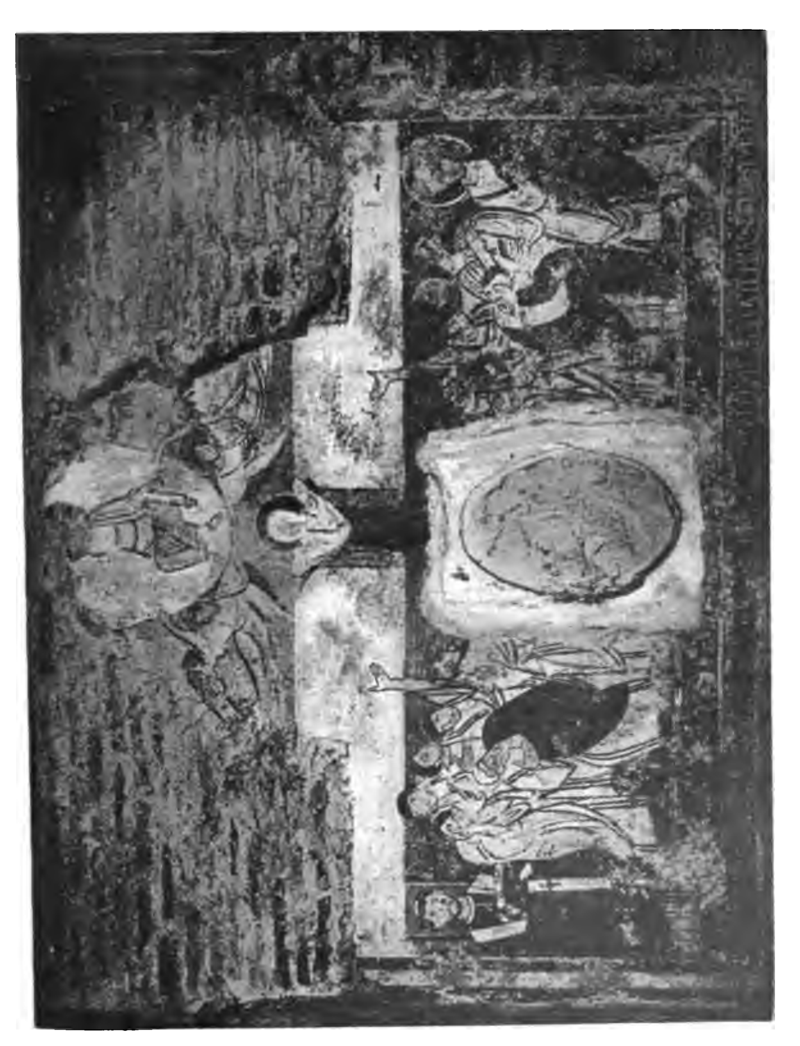
même costume qui n'est pas le costume romain, et que le peintre a donné le nimbe seulement à celui des deux qui était le plus honoré dans la basilique, c'est-à-dire à S. Cyrille. Tous les détails d'ailleurs ne sont pas rigoureusement exacts, puisque Nicolas Ier était mort quand SS. Cyrille et Méthode arrivèrent à Rome avec leur précieux fardeau ; peut-être en nommant ce pape a-t-on voulu faire entendre que c'est de lui qu'ils avaient reçu leur mission. Il faut dire en tout cas que l'interprétation de cette scène n'est pas sans difficultés. La fresque fut exécutée aux frais d'une certaine Marie : ✠ EGO MARIA MACELLARIA P TIMORE DEI ET REMEDIO ANIME MEE HEC P · G · R · F · C · (« pro gratia recepta fieri curavi »).

Entrons maintenant dans l'église même. Elle avait trois nefs ; la principale a été partagée en deux par des piliers modernes. A gauche en entrant, sur une paroi chargée de « graffiti », nous remarquons une peinture importante de la moitié du IXe siècle : S. Léon IV (847-855), qui y figure avec son nom (✠ SCISSIMVS DOM LEO QRT PP ROMANVS) en face de S. Vite (S. VITVS), porte le nimbe carré. La scène représente l'Assomption : la T. Ste Vierge est sur une colline, les Apôtres en bas, et en haut Notre-Seigneur qui la reçoit en Paradis. L'inscription tracée en-dessous de ce sujet nous en fait connaître l'inspirateur :

QVOD HAEC PRAE CVNCTIS SPLENDET PICTVRA DECORE
COMPONERE HANC STVDVIT PRAESBYTER ECCE LEO.

On aperçoit ensuite le crucifix ; le Sauveur, vivant, est revêtu seulement du « perizoma » et a les pieds attachés avec quatre clous. Voici maintenant, sur la paroi gauche de la nef principale, des scènes de la vie du Sauveur : le miracle de Cana, Notre-Seigneur dans les limbes, les saintes femmes au sépulcre. Un peu plus loin, nous voyons sur un pilastre des peintures de la même époque que celles du vestibule, c'est-à-dire peut-être du XIe siècle, car vers cette date il est souvent question d'une famille Beno de Rapiza dans les registres du monastère de Farfa. A la partie supérieure, il y

avait le Sauveur entre S. Gabriel et S. Nicolas, S. Michel et S. Clément ; au-dessous, des scènes de la vie légendaire de S. Alexis : Alexis demandant l'aumône à son père qui



L'ASSOMPTION DE LA T. STE VIERGE.

ne le reconnaît pas (NON PAT(er) AGNOSCIT MISERERI Q(ui) SIBI POSCIT), S. Alexis reconnu par ses parents et par sa femme (PAPA TENET CARTA VITA QVE NVNTIAT ARTAM).

Les détails de la maison, des vêtements, etc., sont fort curieux. En avançant nous rencontrons encore un autre pilastre peint. Au-dessous de l'intronisation de S. Clément par S. Pierre, qu'entourent S. Lin, S. Clet et deux autres saints, on reconnaît deux épisodes tirés des Actes légendaires de S. Clément. Ces Actes racontent que Théodora, femme du préfet de Rome Sisinnius, s'étant convertie, celui-ci voulut s'emparer de la personne de Clément : il suivit Théodora, mais au moment où il allait pénétrer dans la réunion liturgique présidée par le pape, il fut frappé de cécité. Il donna ensuite à ses esclaves l'ordre de traîner Clément en prison; aveuglés, eux aussi, les esclaves n'emportèrent qu'une colonne. Ce sont ces deux scènes qui sont ici figurées. Entre les deux on lit l'inscription dédicatoire : ✠ EGO BENO DE RAPIZA CV̄ MARIA VXORE MEA P AMORE DĪ ET BEATI CLEMENTIS P G R F C (« pro gratia recepta fieri curavi »). Sur le tableau inférieur il y a aussi plusieurs inscriptions : une citation des Actes de Clément (OB DVRITIAM CORDIS VESTRI SAXA TRAERE MERVISTIS), les noms de plusieurs personnages (COSMAS SISINNIVS), d'autres mots que le P. Mullooly avait d'abord pris pour du grec ancien, qui sont simplement des ordres en langue vulgaire comme pouvaient s'en donner des ouvriers du XI[e] siècle (FALITE DE RET(r)O COLO PALO CARVON CELLE — ALBERTEL TRAI — FILI DELE PVTE TRAITE). Au delà de ce pilastre on se trouve à peu près à l'abside, devant laquelle existent encore quelques débris de la « schola cantorum ».

En revenant vers le « narthex » par la nef de gauche, on aperçoit des peintures malheureusement très effacées : le crucifiement de S. Pierre, S. Cyrille (CIRILLV), se présentant devant l'empereur Michel III qui l'envoie chez les Slaves, et un autre saint, un évêque, probablement S. Méthode. Les traces de monument qu'on remarque au-dessous doivent indiquer l'emplacement du tombeau de S. Cyrille; on sait que son corps était déposé dans un sarcophage non loin de l'autel. Presque en face, sur le pilier qui porte de l'autre côté les scènes de l'histoire de S. Clément, on a peint S. Antoine

(S. ANTONINVS), Daniel parmi les lions (SCS DANIHEL) ; sur le pilastre suivant, S. Éloi et S. Blaise arrachant une arête



LA LÉGENDE DE SISINNIUS.

de la gorge d'un enfant. Au fond de la nef, à droite en sortant, un autre grand tableau très effacé représentait les mi-

racles du célèbre abbé de Fondi, S.Libertinus,dont S.Grégoire parle dans ses *Dialogues* (1) ; cette peinture remontait peut-être au VIIe ou au VIIIe siècle.

Traversons le « narthex » et entrons dans la nef latérale de droite. Des peintures qui devaient décorer la paroi il ne reste plus que quelques scènes. D'abord l'histoire du martyre de Ste Catherine. Puis, dans une niche qui forme comme un autel, une belle Madone byzantine avec l'Enfant Jésus tenant le livre des Évangiles ; à ses côtés, Ste Catherine et Ste Euphémie, et le sacrifice d'Abraham. On peut rapprocher cette peinture de la Madone du cimetière dit Ostrien, et penser qu'elle est une œuvre du VIe siècle, peut-être même de la fin du Ve; comme dans celle-là, l'artiste a placé au sommet de l'arc un buste du Sauveur. Plus loin un tableau colossal, comprenant une cinquantaine de personnages, dont on ne distingue plus que les têtes : serait-ce le concile tenu là par S. Zosime en 417 ? A l'extrémité, un portrait du Sauveur tenant un livre, dans le style byzantin (VIIe ou VIIIe siècle). Tout à l'extrémité de la nef, il reste quelques mots d'une inscription peinte qui se terminait par cette humble demande : (tu qui) LEGERIS LECTOR · DIC INDIGNO //// OH MISERERE DS.

Enfin sur le mur qui sépare de la grande abside celle de la nef latérale (maintenant dans la fausse nef), on a représenté Notre-Seigneur dans les limbes, et à côté le portrait byzantin d'un pape qui porte le nimbe carré.

Avant de remonter à la basilique supérieure, nous pouvons parler d'un autre monument qui fait suite à la maison antique et dans lequel on pénétra en 1870. C'est une grande salle voûtée, de forme rectangulaire, le long de laquelle s'étend un « podium » orné des symboles du culte persan. Elle est tout à fait semblable au temple mithriaque d'Ostie et avait la même destination. Mithra était pour les Persans un dieu intermédiaire entre le dieu du bien (Ormuzd) et le dieu du mal (Ahrimane), sorte de rédempteur chargé de les

1. *Dial.*, l. I, c. 2 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 157 sq.).

apaiser tous les deux pour le plus grand bien de l'humanité. On le représentait immolant un taureau, comme symbole du soleil qui entre dans sa période de plus grande force en avril, sous le signe du taureau. Le culte de cette divinité fut importé à Rome vers la fin de la république ([1]). Ses temples étaient des cavernes, dont la voûte, image du ciel, était percée d'ouvertures qui figuraient les astres. Il se développa beaucoup, aux IIe et IIIe siècles, avec celui d'Isis et Sérapis. Rome possédait plusieurs « spelaea » mithriaques, publics ou privés ; on en a retrouvé près du Vatican, près de St-Martin des Monts (1885), au-dessous de l'Ara caeli (XVIe siècle), près de St-Sylvestre in Capite (1868). Plusieurs inscriptions qui en proviennent sont dans la galerie lapidaire du Vatican et dans d'autres musées ; elles portent la formule D · S · I · M · S, « Deo soli invicto Mithrae sacrum ». Vers le IIIe siècle, les adorateurs de Mithra imitèrent les rites chrétiens : « Ipse Pileatus christianus est », disait un prêtre de la secte, dont S. Augustin ([2]) rapporte le mot. Tertullien nous apprend qu'ils avaient comme un baptême, une confirmation, une Eucharistie : « Tingit et ipse (diabolus) quosdam, utique credentes et fideles suos ; expositionem delictorum de lavacro repromittit ; et si adhuc memini, Mithra signat illic in frontibus milites suos, celebrat et panis oblationem, et imaginem resurrectionis inducit, et sub gladio redimit coronam ([3]) ». Le mot « miles » rappelle un des degrés de la secte ; les mots « sub gladio coronam », les cérémonies de l'initiation et l'épée qui figure souvent dans la décoration des temples mithriaques. Au IVe siècle, le culte mithriaque est le grand ennemi du christianisme ; un de ses plus célèbres adeptes à cette époque fut le fameux Nicomaque Flavien, qu'un poème satirique de l'époque montre cherchant le soleil sous terre ([4]). Une des inscriptions trouvées près de St-Sylvestre porte la date de 392. Le tem-

1. Cf. Plutarque, *Pompée.*
2. *In Joan.*, tract. VII (*P. L.*, t. XXXV, col. 1440). Les statues de Mithra portaient une tiare : d'où son surnom de « Pileatus ».
3. *De praescript.*, 40 (*P. L.*, t. II, col. 54-55).
4. Cf. *Notions générales*, p. 83 ; — *Itinéraire des catacombes*, p. 418.

ple voisin de St-Clément est peut-être un souvenir de la lutte entre les deux cultes, car il n'est pas antérieur au IIIe ou IVe siècle, or la basilique ou au moins le titre chrétien existait déjà. On ne peut plus le visiter ; depuis 1876 il est constamment inondé, ainsi que la maison romaine.

La basilique supérieure est certainement du début du XIIe siècle. Au milieu du XIe siècle, la basilique inférieure servait encore, puisque nous y avons vu une inscription sépulcrale de 1059. Et sous Pascal II, élu en 1099, l'église supérieure existait déjà, puisque l'inscription de la chaire pontificale nomme un cardinal qui vivait sous ce pontificat et mourut vers 1127 : ANASTASIVS PRESBITER CARDINALIS HVIVS TITVLI HOC OPVS CEPIT ET PERFECIT. Pascal II lui-même avait été cardinal de ce titre et fut élu pape dans l'ancienne basilique. Une inscription retrouvée en 1889 à la place Cenci nous donne quelques indications complémentaires [1]. Elle était sur un tombeau placé dans l'église de St-Clément, donc ici, puisque c'était à Rome la seule église de ce nom ; le tombeau était celui d'un certain Pierre, à qui Anastase avait confié le soin d'achever la construction de la basilique. On sait par ailleurs que la dédicace eut lieu en mai 1128. M. Gatti conjecture que ce personnage pourrait être Petrus Pisanus, cardinal du titre de S. Clément, qui continua le *Liber pontificalis* de Léon IX à Pascal II :

HOC · PETRVS · TVM	ulo cla	VDITVR IN DN̄O
CEPIT · ANASTASI	us quae ce	RNIS · TEMPLA · CLEMENTIS
ET · MORIENS · CVRA	m detulit	HVIC · OPERIS
QVAE · QVIA · FINIVIT · P	ost vitae f	VNERA · VIVIT
CVI · DVM · VIVEBAT	subdit	VS · ORBIS · ERAT
POST · MORTEM · CA	rnis dabit	VR · TIBI · GLORIA · CARNIS
SANCTIS · IVDICIO · VI	vifica	NTE · DEO

La nouvelle église fut bâtie sur le modèle de l'ancienne. Les ambons et l'autel, empruntés à cette dernière, portent

1. M. Gatti l'a publiée dans le *Bullett. comun.*, 1889.

le nom monogrammatique de Jean II. Sous l'autel reposent les reliques de S. Clément et de S. Ignace d'Antioche : l'inscription ancienne se rapportait à tous les deux :

Impivs · insano · te · mersit · in · aeqvora · caesar
His · positis · aris · nvnc · pia · Roma · colit
Vicinvm · tibi · probra · tvlit · nvmerosa · theatrvm
Hic · tibi · delatvs · probra · rependit · honos

Une autre inscription, en caractères gothiques, a été portée d'ici au Capitole, dans la dernière salle du rez-de-chaussée, à droite de la cour :

HAC · IACET · ECCLESIA · CLEMENS · SANCTISSIMVS · AEQVOR
QVEM · DIV · CAELAVIT · HVNC · EGO · CORDE · PRECOR

Le monument le plus important est la belle mosaïque de l'abside. On la rapportait jadis à l'an 1299, parce qu'on la croyait désignée dans l'inscription tracée sur le petit tabercle à droite de l'autel. Mais cette inscription ne concerne que le tabernacle même. La mosaïque est du commencement du XIIe siècle, elle présente de grandes analogies avec celle de Ste-Rufine, au baptistère de Latran. Au-dessus de la courbe de l'abside, on voit le buste du Sauveur bénissant au milieu des quatre Évangélistes; à sa gauche, S. Pierre assis et S. Clément, S. Pierre (AGIOS PETRVS) adressant à S. Clément cette parole : RESPICE P(RO)MISSVM CLEMENS A ME TIBI XVM (Christum) ; à droite S. Paul (AGIOS PAVLVS) et S. Laurent : DE CRVCE LAVRENTI PAVLO FAMVLARE DOCENTI ; au-dessous, de chaque côté, Jérémie et Isaïe tenant en main les inscriptions suivantes : HIC EST DS NR (Deus noster) ET N(on) ESTIMABITVR ALIVS ABSQVE ILLO, VIDI DNM SEDENTEM SVP(er) SOLIVM [1], et les deux villes symboliques de Jérusalem et Bethléem ; entre les deux, l'agneau mystique entouré de douze brebis. Au milieu de l'abside, le fond de la composition est formé par une vigne aux branches de laquelle sont mêlés des oiseaux, des pasteurs, les quatre

1. Baruch, III, 36 ; — Is., VI, 1.

grands docteurs de l'Église latine avec leurs noms : AMBROSIVS IERONIMVS GREGORIVS AVGVSTINVS, le portrait d'un



AMBON ET CHANDELIER PASCAL.

moine qui pourrait être l'auteur de ce travail. Sur le fond se détache le Crucifix, dans le style du XII[e] siècle : le Christ

mort, la tête penchée sur l'épaule, les pieds et les mains attachés par quatre clous. Douze colombes placées sur le



« SCHOLA CANTORUM ».

bois de la croix figurent les apôtres. Au-dessous ces inscriptions, dont la seconde sépare les deux vers de la première :

+ ECCLESIAM CHRISTI · VITI · SIMILABIMVS ISTI
QVAM LEX ARENTEM ET CRVX FECIT ESSE VIRENTEM

+ DE LIGNO CRVCIS · IACOBI DENS · IGNATIIQVE.
IN SVPRASCRIPTI · REQVIESCVNT · CORPORE CHRISTI. +

GLORIA IN EXCELSIS DEO SEDENTI SVPER THRONVM ET IN TERRA PAX HOMINIBVS BONAE VOLVNTATIS.

La seconde inscription fait allusion aux reliques de la vraie Croix, de S. Jacques et de S. Ignace, insérées dans la figure du Sauveur. La nouveauté de cette composition a pu être inspirée par les événements contemporains. Pascal II, ancien cardinal de St-Clément, était devenu pape l'année même de la conquête de Jérusalem par les croisés (1099) : faisant décorer l'abside de la basilique il a voulu sans doute, en y représentant le triomphe de la Croix, perpétuer le souvenir de cette conquête (1). La zone peinte qui est au-dessous et qui représente les douze apôtres n'est que du XVe siècle.

Il y a encore à remarquer, à droite de l'abside, le tabernacle du XIIIe siècle mentionné plus haut (2); à gauche, près du maître-autel, le tombeau d'Henri d'Allosio, cardinal au temps d'Eugène IV et de Nicolas V (✠ 1450), et celui du cardinal Venerio de Recanati (✠1479) pour la décoration duquel ont été employées les colonnes de l'ancien tabernacle; de l'autre côté, le monument du cardinal Roverella de Ravenne, qui vivait au temps d'Eugène IV, de Pie II et de Sixte IV, et celui de son neveu Brusato ; près de l'entrée, la belle chapelle de Ste-Catherine d'Alexandrie, substituée à un autel de la basilique primitive et peinte au XVe siècle par Masolino (3) : les fresques représentent l'histoire de la sainte, sa

1. Cf. Marucchi, *Un ricordo della prima crociata in Roma*, 1896.

2. Il fut exécuté par ordre du cardinal Caetani, neveu de Boniface VIII, ainsi qu'en fait foi l'inscription:

EX ANNIS DNI PROLAPSIS MILLE DVCENTIS
NONAGINTA NOVEM IACOBVS COLLEGA MINORVM
HVIVS BASILICAE TITVLI PARS CARDINIS ALTI
HAEC IVSSIT FIERI QVI PLAVSIT ROMA NEPOTE
PAPA BONIFACIVS OCTAVVS ANAGNIA PROLES

3. M. Wickhoff, *Die Fresken in der Capelle der heiligen Katharina in S. Clemente zu Rom*, dans la *Zeitschrift für bildende Kunst*, t. XXIV, p. 12, a démontré qu'il faut les attribuer à cet artiste, et non à Masaccio.

dispute avec les docteurs d'Alexandrie, son martyre, des miracles opérés par elle.



ABSIDE (XII[e] siècle).

Sur le mur de cette chapelle, près de la porte principale de l'église, on a fixé au mur une belle inscription de l'époque

du pape Zacharie (VIII[e] siècle) rappelant une donation de livres faite à la basilique par un cardinal titulaire :

HHISRAHELITICVS DEO OFFEREBAT POPVLVS RVRI
ALIVS QVIDEM AVRVM   ALIVS NAMQVE ARGENTVM
Q VIDEM COQVE AES   QVIDAM VERO PILOS CAPRARVM
INFELIX AVTEM EGO   GREGORIVS PRIMVS PRESBYTER ALMAE
S EDIS APOSTOLICAE   HVIVSQUE TITVLI GERENS
CVRAM BEATI   SVPPREMVS CLIENS CLEMENTIS
O FFERO DE TVIS   HAEC TIBI CHRISTE THESAVRIS
TEMPORIBVS SANCTISSIMI   ZACCHARIAE PRAESVLIS SVMMI
P ER MARTVREM ET SANCTVM   PARVA MVNVSCVLA TVVM
CLEMENTEM CVIVS MERITIS   MEREAR DELICTIS CARERE
A TQVE AD BEATAM AETERNAM INGREDI VITAM
AISTI QVANTVM HABES REGNVM VALET COELORVM
S VSCIPE HOS DOMINE VELVT MINVTA VIDVAE QVESO
VETERIS NOVIQVE TESTAMENTORVM DENIQVE LIBROS
O CTATEVCHVM REGVM PSALTERIVM AC PROFETARVM
SALOMONEM ESDRAM STORIARVM ILICO PLENOS
REQVIRE SYLLABARVM LECTOR SEQVENTIAM HARVM



INSCRIPTION DE ST-CLÉMENT (partie supérieure).

La disposition des lettres et l'invitation finale ont fait penser que l'auteur de cette inscription avait voulu poser une énigme au lecteur. Il est plus probable que les derniers mots font simplement allusion à une seconde plaque de

marbre sur laquelle se poursuivait l'inscription et dont on n'a retrouvé que ce tout petit fragment [1]:

STAMB
ELIBRVm
SaCRAMEntorum (?)

On peut en rapprocher l'inscription portée de St-Valentin à Ste-Marie-in-Cosmedin [2].

L'église est précédée de l' « atrium », qui reproduit sans doute l'ancien du IVe ou du Ve siècle, et du vestibule. Le petit portique, analogue à ceux des Sts-Côme-et-Damien au Transtévère et de Ste-Marie-in-Cosmedin, est caractéristique du XIIe siècle.

A St-Clément devait se rattacher une petite église dédiée à S. Pasteur (qu'il ne faut pas confondre avec le « titulus Pastoris »). Une pièce des archives de l'hôpital de Latran la mentionne en 1452 « prope S. Clementem » ; on voyait encore au XVIe siècle une partie de l'abside.

La rue qui passe près de St-Clément, via S. Giovanni in Laterano, faisait au moyen-âge communiquer le palais pontifical avec le centre de la ville; on l'appelait « via major, via papae », et même « via Sacra » [3]. Une des curiosités de cette rue était la maison où serait morte la prétendue papesse Jeanne; c'est seulement sous Sixte V que fut enlevée la statue de ce légendaire personnage, dont l'existence entre Léon IV et Benoît III, ignorée des documents anciens, est d'ailleurs incompatible avec les monuments. Garampi [4] a en effet publié une monnaie de Benoît III qui prouve que ce pape succéda immédiatement à Léon IV, car il y est nommé

1. Cf. Bartolini, *Di S. Zaccaria papa*. Bianchini, dans son édition du *Liber pontificalis* (in vit. Gelasii I), raconte comment cette importante inscription fut retrouvée par hasard au cours d'une restauration faite par le cardinal Albani. (Cf. *P. L.*, t. CXXVIII, col. 421 sq.)

2. Supr., p. 277.

3. Cf. Adinolfi, *Laterano e via Maggiore*, Roma, 1857.

4. *De nummo argenteo Benedicti III P. M. dissertatio*, Rome, 1749.

avec Lothaire qui mourut en 855, la même année que Léon IV. Cette histoire de la papesse Jeanne est racontée pour la première fois au XIIIe siècle par Martin de Pologne ; les historiens sérieux, même protestants, comme Gregorovius, la rejettent aujourd'hui. Peut-être serait-il permis d'y voir un souvenir du caractère faible du pape Jean XI (931-936).

§ II. Ste-Félicité.

Près de St-Clément nous voyons les ruines de la maison dorée de Néron, des Thermes de Titus et de ceux de Trajan.

La « domus transitoria » de Néron brûla en 64 dans l'incendie de Rome. Aussitôt après il se construisit un palais splendide, qui fut continué par Othon. Suétone [1] nous en a laissé la description ; ce palais était si orné de peintures que Pline [2], parlant d'un artiste nommé Fabullus, nous dit : « Carcer ejus artis domus aurea fuit ». Néron fit arriver jusqu'à sa maison l' « aqua claudia » du temple de Claude ; elle venait se jeter dans les « stagna Neronis », où devait plus tard s'élever le Colisée [3]. Le réservoir des « sette sale », entre St-Pierre-aux-Liens et St-Martin, était affecté au service des thermes.

Les Thermes de Titus remplacèrent ce palais. Titus les construisit à la hâte, « velocia munera thermas », comme les appelle Martial [4]. Le portique découvert en 1895 près du Colisée en formait l'entrée ; de là un escalier conduisait à une maison privée de l'empereur. C'est dans cette maison qu'était, au témoinage de Pline [5], le fameux groupe du Laocoon. M. Lanciani, à l'aide d'un dessin de Palladio, a démontré que ces thermes étaient beaucoup moins étendus qu'on ne le disait anciennement, et que la plus grande partie des ruines identifiées avec eux appartenaient aux thermes de Trajan.

1. *Nero*, 31.
2. *Hist. nat.*, XXXV, 37.
3. Martial, *De spectaculis*, II.
4. Ibid.
5. *Hist. nat.*, l. XXXVI, c. IV, 24.

Ceux-ci couvraient presque tout l'Esquilin Oppius. Ils sont rappelés dans une longue inscription ancienne [1], dans le Catalogue des régions et dans le *Liber pontificalis* [2], qui les mentionne près de St-Martin. C'est bien à cet endroit qu'à été retrouvée (XVIe siècle) l'inscription commémorative de la restauration faite par le préfet Julius Felix Campanianus.

Dans le vestibule des Thermes de Titus on a reconnu des traces de peintures chrétiennes assez grossières, du IXe ou Xe siècle. Elles ont été détachées et transportées au Musée national. Il y avait donc là un petit oratoire, mais on ignore son nom, on sait seulement qu'il en existait plusieurs autour du Colisée.

Un autre oratoire avait été érigé dans une salle des Thermes de Titus, à gauche de l'entrée actuelle. Les peintures de l'abside sont aujourd'hui très dégradées ; mais quand elles furent découvertes par Fea, en 1812, elles étaient en bien meilleur état et on put en faire des reproductions : il y a une de ces copies dans la bibliothèque Vaticane, M. de Rossi en avait une autre qu'il a publiée dans son *Bulletin* (3). Elles prouvent que l'oratoire était dédié à Ste Félicité ; aucun catalogue ne le mentionne. Ces peintures datent du VIe siècle. Elles représentent, en haut, l'Agneau divin avec les brebis qui sortent de Jérusalem et de Bethléem ; le Sauveur portant le nimbe cruciforme et couronnant Ste Félicité orante. La sainte, désignée par cette qualification « Felicitas cultrix Romanarum », est entourée de ses sept fils désignés par leurs noms ; aux extrémités, deux arbres, et deux jeunes gens qui, portant l'un une clef, l'autre un bâton, peuvent être les geôliers des martyrs, « clavicularii carceris custodes », selon l'expression d'une inscription de Lyon. Les enfants sont de plus petite taille que leur mère ; elle a à sa droite FILIPVS, MARTIALIS, SILANVS ; à sa gauche, FELIX, VITALIS,

1. Orelli, II, n. 591.
2. In vit. Symmachi.
3. *Bullett.*, 1884-1885, p. 157 sq.

ALEXSADER, ZENVARIVS ; tous tiennent à la main une couronne. On peut rapprocher cette peinture de la composition



STE FÉLICITÉ ET SES FILS.

analogue du cimetière de la via Salaria (1). Elle fut exécutée en accomplissement d'un vœu : VICTOR . VOTVM . SVLVIT . ET . PRO VOTV . SVLVIT. Sur la peinture sont tracés des « graffiti ». Il y a, plusieurs fois répété, le nom FELICITAS, et les mots suivants :

SANCTA MARTYR
MVLTVM PRAESTAS
HOB VOTI CEREOR FELICI TATES SPERARE INNOCENTES
NON DESPE
RARE (reos ?)



IPSA FORTVNA COSTET

CONTVRBATVS
MEMORANDA

L'archéologue Fea lut encore les mots IVSTINVS (in) DOMO //////, et Amati (2) l'inscription

ALEΞANΔPOIO ΠOTE ΔOMOC ЄH IN
ΓOΔ ЄMΠAΛIN HN TO ΔIKAION

M. de Rossi en a tiré cette conjecture, que le mari de Ste Félicité pouvait s'appeler Alexandre, comme un de ses fils, et que peut-être là était sa maison. Toutefois il y a plus d'une difficulté à admettre cette hypothèse, l'oratoire ayant été bâti proprement dans une salle des thermes. Il serait plus vraisemblable d'y voir un souvenir du lieu où avaient été renfermés les martyrs : les prisons se trouvaient quelquefois dans le voisinage des monuments publics.

§ III. St-Pierre-aux-Liens (3).

Le nom de cette basilique, « basilica Eudoxiana », l'a fait longtemps attribuer à l'impératrice Eudoxie la jeune, fille de

1. Cf. *Itinéraire des catacombes*, p. 298.
2. *Cod. vat.*, 9776, fol. 6.
3. Cf. Monsacrati, *De catenis S. Petri*, 1750 ; — Palmieri, *Notizie istoriche delle S. Catene di S. Pietro*, 1846 ; — Grisar, *Civil. catt.*, 1898.

Théodose II et femme de Valentinien III (1). En réalité l'église est plus ancienne. Elle existait avant le commencement du Ve siècle et était dédiée aux SS. Apôtres : elle fut seulement restaurée par Sixte III et Eudoxie. Le *Martyrologe hiéronymien* mentionne ainsi sa dédicace (1er août) : « Romae dedicatio ecclesiae a B. Petro constructae et aedificatae » (*Cod. Bernens.*). « Romae dedicatio primae ecclesiae a B. Petro apostolo constructae » (*Cod. Wissemburg.*). « Romae statio ad S. Petrum ad vincula », dit simplement le *Codex Epternacensis*. On trouve encore : « Natale S. Petri ad vincula », et ; « ad vincula Eudoxiae apostoli Petri osculant populi catenas (2) ». La grande inscription historique qui rappelait la restauration n'existe plus ; mais elle a été copiée dans les recueils épigraphiques et publiée dans les *Inscriptiones* de M. de Rossi (3) :

Cede prius nomen novitati cede vetustas
  Regia laetanter vota dicare libet
Haec Petri Paulique simul nunc nomine signo
  Xystus apostolicae sedis honore fruens
Unum quaeso pares unum duo sumite munus
  Unus honor celebret quos habet una fides
Praesbyteri tamen hic labor est et cura Philippi
  Postquam Ephesi Christus vicit utrique polo
Praemia discipulus meruit vincente magistro
  Hanc palmam fidei rettulit inde senex.

Elle nomme un prêtre de cette église, Philippe, qui représenta Sixte III au concile d'Éphèse (431) et signa ainsi : « Philipus ecclesiae apostolorum presbyter (4) ». Il est possible que Sixte III ait remplacé par ce nom, « ecclesia apostolorum », un autre plus ancien que nous ignorons. Le *Liber pontificalis* (5) parle d'un « presbyter a vincula S. Petri

1. Ainsi Armellini, *Chiese di Roma*, 2e éd., p. 208.
2. *Martyr. hieron.*, édit. de Rossi-Duchesne, dans les *Acta SS.*, 11 nov., p. 98.
3. T. II, p. Ia, p. 110, 134.
4. Mansi, t. IV, col. 1303.
5. In vit. Symmachi, éd. Duchesne, I, p. 261.

dignissimus » ; nous trouvons le même vocable dans l'inscription du prêtre Sévère (532) encore fixée à la paroi de



la nef gauche de l'église. On devrait encore, suivant Monsacrati, attribuer à un prêtre de la même église une inscription qu'il avait vue à St-Laurent-hors-les-Murs :

☧ LOCVS · SEBASTIANI · PB ☩ A VIN|culis B. Petr
IN · QVO · REQVIESCIT · FILIA · SS · NOMINE
QVAE · VIXIT · ANN · XIII · DEP · III · KAL · NOVE

En 544, le diacre Arator lut « in ecclesia S. Petri quae vocatur ad Vincula » son poème sur les Actes des Apôtres (1). Le catalogue des églises de Rome (VIIe siècle) mentionne la « basilica que appellatur vincula Petri ubi habetur catena qua Petrus ligatus est. » Le souvenir des chaînes de S. Pierre en cet endroit est fort ancien ; seulement il y a lieu de distinguer une triple tradition : celle qui se rapporte à une relique de la chaîne romaine de S. Pierre, et dont il y a des traces dès le Ve siècle ; celle qui concerne la chaîne de Jérusalem apportée à Rome par Eudoxie, celle-ci n'est pas antérieure au VIIIe siècle ; et la tradition de la réunion de ces deux chaî-

1. *P. L.*, t. LXVIII, col. 81 sq.

nes, que nous trouvons seulement dans le moyen-âge avancé.

Le nom d'Eudoxie n'apparaît dans le *Liber pontificalis* qu'au VIIIe siècle, dans la vie d'Hadrien Ier (772-795) : « Titulum Apostolorum quae appelatur Eudoxiae ad vincula, totam ejus noviter restauravit ecclesiam », et plus loin : « In titulo Eudoxiae videlicet B. Petri apostoli ad vincula. » Une des inscriptions anciennes copiées dans cette église au XVe siècle parlait aussi d'Euxodie (1) :

Theodosius pater eudocia cum coniuge votum
Qumque suo supplex eudoxia nomine solvit.

Cette inscription et deux autres devaient se trouver dans l'abside, où était également, au témoinage de Nicolas Signorili (2), la relique des chaînes :

In medio regum coelestem respice regem
Nec desunt tua signa fides antistite xysto.

La peinture ou la mosaïque de l'abside représentait évidemment Notre-Seigneur au milieu des membres de la famille impériale, et Sixte III portant le « signum fidei », la croix. Pierre Sabin rapporte que l'inscription suivante était en caractères très anciens « vetustissimis litteris » :

Inlaesas olim servant haec tecta catenas
Vincla sacrata petri ferrum pretiosius auro.

Au VIe siècle, la basilique dut souffrir de l'invasion de Totila, et le pape Pélage fut obligé d'y faire des réparations, comme à St-Laurent. Elles étaient rappelées dans une autre inscription (3) :

His solidata fides his est tibi roma catenis
Perpetuata salus harum circumdata nexu
Libera semper eris quid enim non vincula praestent
Quae tetigit qui cuncta potest absolvere cuius
Haec invicta manu vel religiosa triumpho
Moenia non ullo penitus quatientur ab hoste
Claudit iter bellis qui portam pandit in astris.

1. De Rossi, *Inscription. christ.*, loc. cit.
2. Ibid.
3. Ibid.

C'est une imitation du poème d'Arator. Enfin une dernière inscription faisait aussi allusion à la relique :

Solve iuvante deo terrarum petre catenas
Qui facis ut pateant coelestia regna beatis
Ipse tua petre disrumpere vincula iussit
Qui te constituit mundanos solvere nexus.

Celle-ci était inspirée d'une autre inscription, qui se lisait sur la porte de la basilique de St-Pierre à Spolète. Un évêque du Ve siècle, après avoir construit cette église, y avait placé des « patrocinia » de plusieurs saints, en particulier une relique de la chaîne de S. Pierre ; et comme Spolète est située sur la voie Flaminienne, il invitait dans cette inscription tous les voyageurs qui se rendaient à Rome ou en revenaient à entrer dans son église, où ils pourraient vénérer, sinon le corps de l'Apôtre, au moins son esprit (1):

Sed non et meritum monumenta includere possunt
Nec quae corpus habent saxa tenent animam.

Nous avons d'autres exemples de reliques de S. Pierre transportées hors de Rome. Ainsi Justinien Ier, au VIe siècle, demande « de catenis SS. Apostolorum si possibile est et de craticula B. Laurentii martyris (2) ». S. Grégoire parle d'une chaîne de S. Paul qui se conservait à Rome et qu'on limait pour en avoir des reliques ; on devait faire de même pour celle de S. Pierre (3). Il devait y en avoir dans l'église de St-Pierre-aux-Aliscamps près d'Arles (4).

La basilique a conservé la forme qu'elle avait sous Sixte III, le pavé a seulement été un peu exhaussé. Les vingt colonnes proviennent de quelque monument classique ; elles sont en marbre de Paros, et de style dorique. L'arc triomphal est soutenu par deux autres colonnes plus hautes, en granit, de style corinthien. Les deux petits autels latéraux sont encore à leur place. Les mosaïques de l'abside n'existent

1. De Rossi, *Bullett.*, 1871, p. 112 sq. ; *Inscript.*, t. II, p. 1a, p. 113.
2. Thiele, *Epist. rom. pontif.*, I, p. 874.
3. *Registr.*, l. IV, ep. 30 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 704).
4. De Rossi, *Bullett.*, 1874, p. 147 sq.

plus, les peintures qui leur ont succédé sont du XVIe siècle. On distingue dans les murs la trace des anciennes fenêtres, presque toutes ont été fermées. Quand on fit les dernières grandes restaurations (1876), on découvrit, entre l'abside et le maître-autel, les restes d'une autre abside plus petite, anciennement peinte, comme celle de St-Sabas ; c'est sans aucun doute celle de la basilique primitive, qui remontait peut-être au IVe siècle et changea de vocable sous Sixte III.



ST-PIERRE-AUX-LIENS.

Qui sait même si son origine ne serait pas tout à fait apostolique, et si l'indication du *Martyrologe hiéronymien* n'aurait pas au moins ceci de vrai, que S. Pierre réunit quelquefois les fidèles en cet endroit ? Le P. Grisar conjecture que le souvenir des chaînes se rattache à une prison, autre que la prison Mamertine, où S. Pierre aurait été aussi enfermé : l'hypothèse n'est pas invraisemblable, car la préfecture urbaine et le « templum Telluris », où se faisaient les procès,

n'étaient pas très éloignés. L'étude que le même savant a faite de la relique lui a permis de constater que cette chaîne est vraiment de forme antique, analogue à celles qui ont été trouvées à Pompéi. Elle se compose de deux morceaux, dont l'un a vingt-trois anneaux, et l'autre onze (1).

Les *Mirabilia* nous ont conservé une inscription que ne donnent pas les documents plus anciens, et qui par conséquent dut être composée vers le XIe ou XIIe siècle :

Hoc Domini templum Petro fuit ante dicatum
Tertius antistes Sixtus sacraverat olim
Civili bello destructum post fuit ipsum
Eudoxia quidem totum renovavit ibidem
Pelagius rursus sacravit papa beatus
Corpora sanctorum condens ibi Macabeorum
Apposuit Petri pretiosa vincula ferri
Illustris mulier quae detulit ab Hierusalem
Et quibus est Petrus Neronis tempore vinctus
Augusti mensis celebrantur festa Kalendis
Cuique huc accesserint lavantur crimina cuncta.

Comme on le voit, outre la mention des deux chaînes et des différentes restaurations, cette inscription rappelle que les reliques des Machabées étaient aussi vénérées à St-Pierre-aux-Liens. Leur sarcophage a été retrouvé en 1876 derrière



SARCOPHAGE DES RELIQUES DES MACHABÉES.

l'autel inférieur de la confession. C'est un beau sarcophage du IVe ou du Ve siècle, assez semblable à celui que l'on voit

1. C. Grisar, *loc. cit.*

dans les Cryptes vaticanes et qui servit de tombeau à Grégoire V ; les sculptures représentent la résurrection de Lazare, la multiplication des pains et des poissons, Notre-Seigneur et la Samaritaine, la prédiction du reniement de S. Pierre, la tradition des clefs. A l'intérieur il est divisé en sept petits tombeaux, au fond desquels étaient des cendres et des fragments d'ossements brûlés. Sur une lame de plomb placée dans le premier compartiment on lit l'inscription suivante :

IN · HIS · SEPTEM · LOCV ////
CONDITA · SVNT · OS
SA · ET · CINERES · SCOR
SEPTEM · FRATRVM · MA
CHABEOR · ET · AMBOR
PARENTV · EOR AC INV
MERABILIV · ALIOR SCOR

Une autre inscription semblable était à une petite distance du sarcophage. La forme des lettres permettrait de les faire remonter au X[e] siècle, peut-être même au IX[e], et aux grands travaux d'Hadrien I[er] dont parle le *Liber pontificalis* (1).

Il y a encore à remarquer, dans la nef gauche, au-dessus d'un autel, un portrait en mosaïque de S. Sébastien, monument d'autant plus précieux que l'antiquité ne nous a légué aucun portrait de ce martyr : la peinture du lucernaire de la crypte de Ste-Cécile le représente d'une manière idéale, aussi bien que les deux autres saints, Quirin et Policam. Ici il a les traits d'un homme barbu, déjà assez âgé ; au moment de sa mort, il devait avoir plutôt ces traits que ceux d'un jeune homme, puisqu'il était tribun de la 1[re] cohorte. Cette mosaïque est une œuvre de l'époque byzantine, peut-être de la fin du VII[e] siècle : il y eut alors, sous le pape Conon, une peste

1. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1876, p. 73-75; et la savante dissertation du cardinal Rampolla, *Del luogo del martirio e del sepolcro dei Maccabei*, 1900.

dont la ville fut délivrée après des prières à S. Sébastien ; on l'invoque depuis lors contre ce genre de fléau, et il est bien probable que ce tableau est comme un *ex-voto* offert alors en signe de reconnaissance.

La basilique fut décorée par Sixte IV et Jules II, qui furent cardinaux de ce titre ; ils ont fait élever le portique actuel. Dans les peintures de l'abside, l'artiste Clovio, miniaturiste célèbre, a laissé son portrait. Le Moïse de Michel-Ange était destiné à St-Pierre du Vatican : Jules II voulait avoir un tombeau monumental au milieu même de la grande nef de cette basilique ; heureusement ce rêve ambitieux n'a pas abouti ; ce qui en a été exécuté est venu échouer à St-Pierre-aux-Liens.

§ IV. St-Martin-aux-Monts.

Pour passer de St-Pierre-aux-Liens à St-Martin-aux-Monts, nous traversons l'ancien « porticus Liviae », un des monuments indiqués sur le plan en marbre du Capitole. L'entrée était sur le « clivus suburanus » ; on en voit des ruines dans la Via di S. Lucia in Selci, à droite (1). Près de là, touchant les Thermes de Trajan, se trouvait une « curia athletarum », que mentionne une inscription grecque de la Bibliothèque Vaticane. La Via in Selci tombe sur la Via Cavour près de l'abside de St-Martin-aux-Monts. Sur la place voisine de l'abside, on a découvert, en 1885, une petite chapelle mithriaque, érigée pour le culte privé. Son propriétaire lui-même dut la fermer, peut-être après les édits de Théodose ; grâce à cette circonstance, elle est demeurée dans un parfait état de conservation ; il y a encore dans l'escalier les deux génies lampadophores, gardiens du lieu, l'autel en marbre, et au fond la statue de Mithra immolant le taureau. On y a trouvé aussi douze lampes représentant les douze signes du zodiaque.

L'église de St-Martin est indiquée comme construite sur les « Thermae Domitianae » ; il faut dire : sur les Thermes de

1. Cf. Sueton., *Aug.*, 29 ; Dion Cass., LIV, 23 ; Jordan, *Forma U. R.*, p. 46, t. II.

Trajan. Le *Liber pontificalis* attribue sa fondation à S. Sylvestre et nous apprend que son nom primitif était « titulus Equitii ». Cet Equitius est un personnage inconnu, peut-être celui qui fit les frais de la construction, ou un chrétien qui avait déjà ouvert en cet endroit un oratoire. Elle est souvent citée dans les documents anciens ; il s'y tint un concile contre les ariens. A la fin du Ve siècle, Symmaque [1] éleva au-dessus l'église actuelle, à laquelle il donna l'ancienne pour confession. L'œuvre de Symmaque fut restaurée par Serge II (844-847) ; l'inscription de l'ambon nommait ce pape : « Salvo domino nostro beatissimo Sergio papa iuniore » [2], comme le fait aussi le catalogue de reliques fixé encore à la paroi de l'escalier qui descend à la crypte. Léon IV, successeur de Serge II, orna les murs de peintures et l'abside d'une mosaïque ; une inscription rappelait tous les travaux de cette restauration :

Sergius hanc coepit praesul quam cernitis aulam...

Cette mosaïque est aujourd'hui détruite, aussi bien que celle de l'abside de l'église inférieure. Mais nous connaissons cette dernière par deux manuscrits, l'un de la Barberine [3], l'autre de la Vallicelliana [4]: elle représentait la T.Ste Vierge assise avec l'enfant Jésus, entre S. Pierre et S. Paul, S. Sylvestre et S. Martin.

Une grande restauration fut exécutée, au XVIIe siècle, aux frais d'un Carme, le P. Filippini ; l'administration du culte a refait dernièrement le plafond. Les belles fresques des parois sont l'œuvre de Poussin ; deux ont un intérêt spécial : elles décorent la paroi de gauche et reproduisent l'intérieur des anciennes basiliques du Vatican et du Latran. Beaucoup de marbres des catacombes avaient été employés pour le pavé ; c'est là qu'on a retrouvé le fragment SCRIPSIT FVRIVS DION... conservé au musée de Latran. Le catalogue des reliques transportées par Serge II est placé à droite dans

1. *Lib. pontif.*
2. Ugonio, *Historia delle stazioni*, p. 253.
3. *Cod. Barb.* XLIX, 14, f. 42.
4. *Cod. Vall.* L, 28, fol. 42. Cf. Müntz, *Mélanges*, 1888, p. 108-109; — Filippini, *Chiesa dei SS. Silvestro e Martino*, p. 7-8 ; — de Rossi, *Musaici*, pl. XXXIV.

: † TEPORIB : DONI SERGII IVNIO
RI PP ⁝ RECONDITA ST IN HOC S
AC : ALTAE BEATI SILVESTRI P SV
LI COP ET BEATI MATINI : ET BEATI
SSIMO FABIANO : ATQ : STEPHANO
ET · SOTE MATIB : HAC PONTIFICIBISI
MEQ · ASTEIO : CV SACTISSIMA FILIAE
IVS : SCOQ · CIACO PAPIA · MAVRO : LA
RGO · SMARAGDO T SON · SISINIO ATQ
ANASTASIO · INNOCETIO · POTIFIC
IB : VNA CV SCO QRINO · AC LEONE EPIS
PAIT · ATEMIO : SISIANO : POLIONE · THE
ODO : NICANDRO : CRESCENTIANO · M
TIB : CVQB : BEATA SOTE ATQ · PAVLI
NA · NECN MEMIA · IVLIANA : QRI
LLA : THEOPISTE · SOPHIA · VIGINIB :
ATQ : MA : BEATE QRIACE : VIDV·
E · BEATA IVSTA · CV ALIIS MVL
TIS · QVOR NOIA · DO · SOLI SVT
SVB
CONDITA · VTROSQ : SACRO AL
TARE · DEDICAS · COLLOCAVIT·
HEC · SCOR · COPORA · TRANSLATA
SVT · DE CIMITEIO PSCILLE · VI
A SALARIA : STATVES : OI ANN : IFE
E I C
STIVITATIB : VI · ECC : IDVLGETIA · TV
A R
AGNOR · III · QTGENAR : OIB ⁝ ADEA OE

l'escalier de la crypte ; une traduction italienne a été mise en face. Sous cet escalier s'ouvre la porte du souterrain, reste de l'antique église.

Ce souterrain, oublié au moyen-âge, a été retrouvé au XVIIe siècle. Il conserve encore des traces de son pavé en mosaïque et de ses peintures murales, qui rappellent celles



PEINTURE DU SOUTERRAIN DE ST-MARTIN.

de St-Clément et S. Maria Antiqua. Les peintures sont malheureusement très dégradées ; on aperçoit à la voûte une immense croix gemmée, sur les parois des figures du Sauveur, des Apôtres, de quelques Saintes ; elles peuvent remonter au VIIe ou au VIIIe siècle.

On remarque derrière l'abside une tour du moyen-âge dont le nom et l'origine sont assez incertains. On l'a appelée tour de la Suburre, tour de Pandolphe, etc. M. Adinolfi préfère le nom de tour des Arcioni, « turris Archionum », qu'il a lu dans un document des archives Borgia. Tout près de là,

la célèbre Vannoza, mère de César Borgia, possédait une vigne dans laquelle on dit qu'Alexandre VI a été empoisonné (1).

§ V. Ste-Praxède.

Nous passons maintenant dans la Ve région civile « Esquilina ». Elle comprenait l'Esquilin Cispius et s'étendait du « Vicus Patricius » à la porte de St-Jean-de-Latran, renfermant ainsi des villas et des jardins. Il faut y remarquer : le « Macellum Liviae », grande place située en avant de l'Arc de Gallien, près de la Via Merulana ; — le « Nymphaeum Alexandri », fontaine bâtie par Alexandre-Sévère et à laquelle ont appartenu les ruines de la place Victor-Emmanuel appelées arbitrairement « Trophaea Mariana » ; — l'édifice octogonal construit près de l'enceinte et de la ligne du chemin de fer ; à cause d'une statue de Minerve trouvée de ce côté au XVIe siècle et transportée au Vatican, — la Minerve de Phidias avec un serpent, — on l'a appelé Temple de « Minerva medica » ; mais c'était plutôt un « Nymphaeum » de la villa de Gallien (« horti Liciniani ») : le vrai temple de « Minerva Medica » devait être près de St-Pierre-aux-Liens, où ont été découverts des *ex-voto* en terre cuite représentant des bras, des jambes, etc.

Les églises de Ste-Praxède et de Ste-Pudentienne doivent avoir une origine commune et se rattacher à la vaste propriété que la famille de Pudens possédait au pied de l'Esquilin. Le titre de Praxède remonte sans doute au temps même des persécutions ; il est mentionné dans une inscription (2) du cimetière de St-Hippolyte (491) et dans les actes du concile tenu sous Symmaque (499). Nous savons que le titulaire sous S. Grégoire s'appelait Aventius (3). Hadrien Ier restaura l'église (4). Suivant le *Liber pontificalis*, Pascal Ier, qui en avait été titulaire, y fit aussi des travaux importants : « In alium non longe demutans locum ». L'état actuel de la basi-

1. Cf. Adinolfi, *Roma nell'età di mezzo*, t. II, p. 120.
2. Cf. *Itinéraire des catacombes*, p. 250.
3. Hardouin, *Concil.*, III, col. 478, 539.
4. *Lib. pontif.*

lique semble bien indiquer que les colonnes et l'architrave sont à leur place primitive et antérieures à Pascal Ier; les modifications apportées par ce pape auraient donc pu consister surtout à changer la position respective de la porte et de l'abside, comme on a fait à St-Paul-hors-les-Murs, et à décorer les parois: « Absidam vero ejusdem ecclesiae musivo opere exornato variis decenter coloribus decoravit. Simili modo et arcum triumphalem et oratorium S. Zenonis. » Il érigea aussi un oratoire de Ste-Agnès dans le monastère annexé à la basilique. C'était un monastère fondé par des moines grecs qu'avait mis en fuite la persécution iconoclaste. Du monastère et de l'oratoire nous avons un souvenir dans une inscription du XIIIe siècle conservée au Latran :

DEO · AD · HONOREM
BEATORVM · MARTYRVM
AGNETIS · VIRGINIS · ET
ALEXANDRI · P̄P̄ OBTVLIT
PRATVM · MARCVS · ABBAS
MONASTERII · HVIVS · SAN
CTAE · PRAXE
DIS

Innocent III donna ce monastère aux moines de Vallombreuse.

L'église fut plusieurs fois restaurée, au moyen âge, dans la seconde moitié du XVIe siècle par S. Charles Borromée, cardinal titulaire, et au XVIIIe siècle. L'entrée principale est sur l'ancien « clivus Suburanus » ; on arrive par un escalier à « l'atrium ». A l'intérieur, la basilique a encore ses colonnes diastyles, c'est-à-dire largement écartées les unes des autres, et son architrave de forme classique. Le puits situé près de la porte, dans la nef centrale, serait celui dans lequel Ste Praxède recueillait le sang des martyrs : cette légende, qui se retrouve à Ste-Pudentienne, est évidemment un souvenir des soins que les deux saintes prirent des restes des

martyrs, mais rien de plus. La plaque de marbre sur laquelle aurait reposé Ste Praxède, et qui est fixée à gauche de la porte principale, n'est pas plus authentique ; il faut seulement remarquer les colonnes dont elle est accompagnée, ce sont des débris du « ciborium » de l'ancien autel.

Pascal I[er] fit dans cette église de grandes translations de reliques. Le *Liber pontificalis* les mentionne, et nous en avons un important monument épigraphique dans le catalogue sur marbre placé sur la face latérale d'un pilastre à droite de l'autel. Voici le texte de ce catalogue :

IN N(OMINE) D(OMI)NI SALV(ATORIS) N(OST)RI IHV XPI ❦ TEMPORIBVS S(AN)C(TIS) SIMI AC TER BEATISSIMI ET APOSTOLICI D(OMI)NI PASCHALIS PAPAE INFRADVCTA SVNT VENERANDA S(AN)C(TO)RVM CORPORA IN HANC S(AN)C(T)AM ET VENERABILEM BASILICAM BEATAE XPI VIRGINIS PRAXEDIS QVAE PRAEDICTVS PONTIFEX DIRVTA EX CYMITERIIS SEV CRYPTIS IACENTIA AVFERENS ET SVB HOC SACROS(AN)C(T)O ALTARE SVMMA CVM DILIGENTIA PROPRIIS MANIBVS CONDIDIT IN MENSE IVLIO DIE XX INDICTIONE DECIMA ❦ NOMINA VERO PONTIFICVM HAEC SVNT VRBANI STEPHANI ANTERI MELTIADIS FAVIANI IVLII PONTIANI SIRICII LVCII XYSTI FELICIS ANASTASII ET COELESTINI ❦ ITEM NOMINA EPISCOPORVM. STRATONICI LVCII ET OPTATI ❦ QVAMQVAM PRESBYTERORVM ET LEVITARV NICOMEDIS ARCHIP(RES)B(YTE)RI IVSTINI ET CYRINI CYRIACI DIACONI NEMESII ATQVE IACHEI ❦ ETIAM ET MARTYRVM NOMINA ISTA SVNT ZOTICI HERENEI IACHINTI AMANTI MARI AVDIFAX ABBACV AC S(AN)C(T)ORVM OCTINGENTORVM QVORVM NOMINA SCIT OM(NI)P(OTEN)S CASTVLI FELICIS MILITIS GORDIANI EPIMACHI SERVILIANI SVLPICII DIOGENIS BASTI ET ALII LXII MARCELLIANI MARCI FESTI ET ALII DVO TERTVLLINI FAVSTI BONOSI MAVRI CALVMNIOSI IOHANNIS EXSVPERANTII CASTI CYRILLI ET SEPTEM GERMANOS HONORATI THEODORI BASILII CRESCENTII LARGI SMARAGDI CRESCENTIONIS IASONIS MAVRI YPPOLITI PONTIANI CHRYSANTI ET ALII LXVI SIMVL QVE ET ALII MILLE CENTVM ET VIGINTIQVATVOR QVORVM NOMINA SVNT IN LIBRO VITAE MAVRI ARTHEMII POLIONIS ET ALII SEXAGINTA DVO MARTYRES ❦ NOMINA QVOQVE VIRGINVM SCILICET ET VIDVARVM PRAXEDIS PVDENTIANAE IVLIANAE SYNPHOROSAE FELICVLAE MARINAE CANDIDAE PAVLINAE DARIAE BASILLAE PAVLINAE MEMMIAE MARTHAE EMERENTIANAE ZOE ET TIBVRTIADIS ❦ QVOCIRCA ET IN IPSO INGRESSV BASILICAE MANV DEXTRA VBI VTIQVE BENIGNISSIMAE SVAE GENITRICIS SCILICET DOMNAE THEODORAE EPISCOPAE CORPVS QVIESCIT CONDIDIT IAM DICTVS PRAESVL CORPORA VENERABILIVM HAEC ZENONIS PRESBITERI ET ALIORVM DVORVM ❦ PARITERQVE ET IN ORATORIO BEATI IOHANNIS BAPTISTAE MANV LEVA PRAENOMINATAE BASILICAE QVI ET SECRETARIVM ESSE DINOSCITVR CONDIDIT CORPORA SCILICET MAVRI ET ALIORVM QVADRAGINTA MARTYRVM ❦ SIMILI MODO ET IN ORATORIO BEATAE XPI VIRGINIS AGNETIS QVOD SVRSVM IN MONASTERIO SITVM EST IPSE PASTOR EXIMIVS POSVIT CORPORA PIORVM MARTYRVM VIDELICET ALEXANDRI PAPAE ATQVE EVENTII ET THEODVLI PRESBYTERIS ❦ HOS OMNES D(E)I ELECTOS FREQVENTIVS DEPRECANS QVATENVS PER EORVM VALEAT PRECES SVAE POST FVNERA CARNIS AD CAELI CONSCENDERE CVLMEN AMEN ❦ FIVNT ETIAM INSIMVL OMNES S(AN)C(T)I DVO MILIA CCC [1].

1. Les deux autres catalogues fixés aux pilastres de chaque côté de l'autel sont modernes.



Ainsi cette grande translation eut lieu le 20 juillet 818, la veille de la fête de Ste Praxède. Le pape avait fait préparer sous l'autel un souterrain rappelant les catacombes : c'est ce qui a donné lieu à l'erreur du moyen-âge nommant cimetières cette confession et plusieurs autres, et leur attribuant une étendue fantastique. La crypte n'est pas très grande, il était bien impossible d'y déposer 2300 corps, d'autant plus qu'à cette époque (IXe siècle) on ne partageait pas encore les ossements. Il est donc permis de penser que Ste-Praxède fut en quelque sorte un dépôt provisoire d'où on envoya des reliques à d'autres églises. De fait plusieurs des Saints nommés ici sont depuis fort longtemps vénérés ailleurs. A Ste-Praxède une tradition veut aussi que beaucoup de ces ossements soient sous le pavé de la chapelle de St-Zénon, où reposait la mère du pape qualifiée du singulier titre d' « episcopa ».

Des peintures trouvées dans le clocher ont fait supposer que de côté était la chapelle de Ste-Agnès ; mais rien n'a confirmé cette hypothèse, et l'emplacement exact de la chapelle reste problématique.

Le *Liber pontificalis* rapporte que Pascal I[er] décora de mosaïques l'abside et l'arc triomphal de Ste-Praxède. Ces mosaïques sont les plus célèbres de l'époque (1). Celle de l'abside représente le Sauveur tenant de la main gauche un rouleau ; à ses côtés, S. Paul, Ste Pudentienne et Pascal I[er], S. Pierre, Ste Praxède et un diacre canonisé (on peut noter qu'ici les personnages les plus dignes sont à gauche de Notre-Seigneur); au-dessus, la main divine avec la couronne, et sous l'arc le monogramme du pape P S C AL ; au-dessous, le fleuve du Jourdain (+ IORDANES), l'agneau divin entouré de douze agneaux, et les deux villes symboliques de Jérusalem et Bethléem ; plus bas encore, l'inscription dédicatoire composée entre la translation (817) et la mort de Pascal (824) :

1. Elles ont été étudiées par Davanzati, *Notizie al pellegrino della basilica di S. Prassede*, Roma, 1725 ; — Ciampini, *Vetera monimenta ;* et de Rossi, *Musaici.*

✠ EMICAT AVLA PIA VARIIS DECORATA METALLIS ⁂ +
PONTIFICIS SVMMI STVDIO PASCHALIS ALVMNI ⁂
PLVRIMA SCORVM SVBTER HAEC MOENIA PONIT +
✠ PRAXEDIS DNO SVPER AETHRA PLACENTIS HONORE ⁂
SEDIS APOSTOLICAE PASSIM QVI CORPORA CONDENS ⁂
FRETVS VT HIS LIMEN MEREATVR ADIRE POLORVM +

Sur l'arbre qui termine le tableau, à gauche, près du pape, l'artiste a placé un phénix, symbole d'immortalité. Sur le plan extérieur de l'abside, on voit le trône de l'Agneau au milieu des sept candélabres, de quatre anges et des symboles des Évangélistes ; un peu au-dessous, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse présentant leurs couronnes.

Le sujet de la mosaïque de l'arc triomphal est la Jérusalem céleste: Notre-Seigneur et les élus sont dans une grande enceinte flanquée de tours ; on reconnaît près de lui la T. Ste Vierge, Ste Praxède, S. Pierre, S. Paul, S. Jean-Baptiste, les Apôtres ; des anges gardent les portes et se préparent à introduire une foule de Saints, peut-être ceux dont les reliques reposaient dans l'église. Au sommet de la Jérusalem céleste, deux saints peuvent être des personnifications de l'Ancien et du Nouveau Testament.

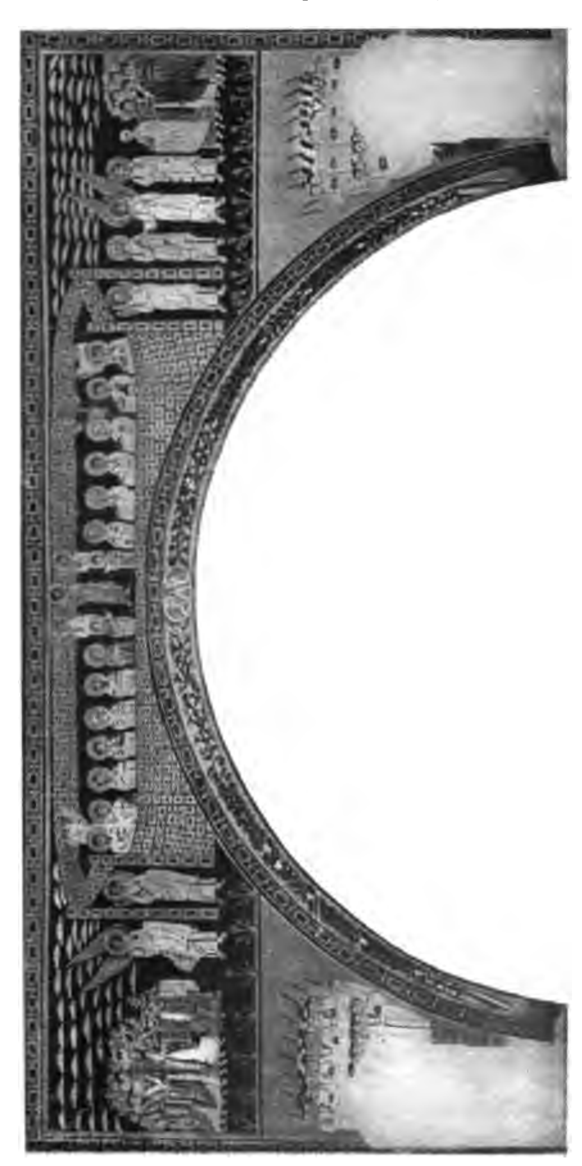
Le *Liber pontificalis* mentionne aussi la chapelle de S. Zénon. Ce martyr était honoré sur la voie Flaminienne, dans le sanctuaire dédié à S. Valentin dont il est appelé le frère, sans doute « frater in passione (1) ». L'entrée de la chapelle est décorée de colonnes et d'une architrave de style classique ; l'urne qui la surmonte est certainement païenne. L'inscription atteste la restauration faite par Pascal Ier :

✠ PASCHALIS PRAESVLIS OPVS DECOR(e) FVLGET IN AVLA ⁂
QVOD PIA OPTVLIT VOTA STVDVIT REDDERE DO : P S : ⁂
CAL

Deux séries de bustes entourent en demi-cercle la fenêtre ouverte au-dessus de la porte. Dans la plus extérieure il y a Notre-Seigneur et les douze apôtres; dans la plus rapprochée, la T. Ste Vierge, avec l'Enfant Jésus, S. Zénon, S. Valentin

1. Cf. *Itinéraire des catacombes*, p. 197 401.

dont le portrait ressemble assez à celui de S[a] Maria Antiqua, et huit saintes. Les deux bustes de papes qui sont au bas ont été tellement retouchés qu'il est impossible de les iden-



MOSAÏQUE DE L'ARC TRIOMPHAL.

tifier. Deux autres bustes, tout en haut, représenteraient, suivant quelques-uns, Pudens et Pastor.

La décoration intérieure de la chapelle est splendide. Au



FAÇADE DE LA CHAPELLE DE ST-ZÉNON.

centre de la voûte on voit le portrait du Sauveur dans un cercle soutenu par quatre anges ; sur la paroi qui fait face à l'entrée, la T. Ste Vierge et S. Jean-Baptiste de chaque côté d'une fenêtre ; au-dessous, Notre-Seigneur descendant dans les limbes, à peu près dans le même style que la composition analogue de St-Clément ; au-dessous encore, dans une



VOUTE DE LA CHAPELLE DE ST-ZÉNON.

niche vitrée, la T. Ste Vierge portant l'Enfant Jésus sur ses genoux, Ste Praxède et Ste Pudentienne : cette mosaïque est très probablement antérieure à celles du pape Pascal. Sur la paroi gauche nous retrouvons encore ces deux saintes ainsi que Ste Agnès, quatre cerfs entourant l'Agneau divin de-

bout sur une colline, et de nouveau la T. Ste Vierge avec Ste Praxède, Ste Pudentienne et la mère de Pascal I[er], « Theodora episcopa ». Il est remarquable que cette dernière porte le nimbe carré, quoiqu'elle fût déjà morte, comme Urbain II dans l'oratoire du « Sancta sanctorum ». Sur la paroi de droite on a représenté Notre Seigneur entre S. Zénon et S. Valentin, et au-dessus S. Jean, S. Jacques et S. André. Enfin au-dessus de l'entrée S. Pierre et S. Paul regardent



PORTRAIT D'UNE SAINTE.
(Détail de la façade de la chapelle de St-Zénon.)

un trône vide : c'est la scène de l'ἐτιμασία, que nous voyons dans d'autres églises. Le pavé est en « opus tessellatum », au milieu duquel est placé un grand disque de porphyre. Les magnificences de cette chapelle l'ont fait surnommer « hortus paradisi ». On l'appelait aussi « oratorium S. Mariae liberatricis ».

On vénère dans la chapelle de St-Zénon la Colonne dite de la Flagellation. Quand le cardinal Jean Colonna dirigea, sous

Honorius III (1219), la Ve croisade, à laquelle eut part S. François d'Assise, il voulut rapporter de Terre Sainte une relique précieuse, et choisit de préférence celle-ci qui rappelait son propre nom; il la plaça dans son église titulaire. C'est une colonne de marbre précieux (« diaspro sanguigno »); plusieurs fragments en ont été détachés; l'anneau de fer fut donné à S. Louis, roi de France, qui en retour offrit à Ste-Praxède, où on les voit encore, trois épines de la Ste Couronne dans un riche reliquaire. Cette colonne était vénérée de temps immémorial dans l'église du Cénacle sur le mont Sion ; c'est d'elle peut-être que parlent S. Jérôme [1], S. Grégoire de Tours [2] et un catalogue de reliques reproduit à la suite des œuvres du vénérable Bède [3]. Une autre colonne, appelée aussi de la Flagellation, est actuellement honorée dans l'église du St-Sépulcre : suivant le P. Vannutelli [4], ce pourraient être deux parties du même monument. Elles ne se ressemblent d'ailleurs ni par la matière ni par les dimensions. Le même auteur reculerait à peine devant l'hypothèse étrange d'une double flagellation.

Une relique apocryphe conservée aussi à Ste-Praxède, est un très ancien portrait du Sauveur : S. Pierre, d'après la légende, l'aurait donné à Pudens. La peinture est aujourd'hui tout à fait effacée. Sur le cadre byzantin on lit les mots : IC XC O ЄBЄPΓЄTηC, « Jésus-Christ le bienfaiteur ».

La confession date, comme on l'a déjà dit, de la grande restauration de Pascal Ier ; les murs en ont été bâtis avec des pierres enlevées aux catacombes. En entrant, nous voyons à droite le sarcophage de Ste Praxède ; à gauche, deux autres sarcophages, dont l'un orné de belles sculptures du IVe siècle représentant un buste de femme, Jonas et deux figures du bon Pasteur. L'autel du fond est décoré d'une peinture du IXe siècle, la T. Ste Vierge avec Ste Praxède et Ste Pudentienne. C'est l'autel qui se trouvait ancien-

1. *Ep. CVIII* (*P. L.*, t. XXII, col. 884).
2. *De gloria martyrum*, c. VII (*P. L.*, t. LXXI, col. 712).
3. *P L.*, t. XCV, col. 362.
4. *La Santa Colonna che si venera in Roma a S. Prassede*, Roma, 1896.

nement dans l'église, la mosaïque qui en décore la partie antérieure est analogue à toutes les œuvres des marbriers romains du XIIe siècle. Les galeries latérales, correspondant à la courbe de l'abside, imitent celles des catacombes ; elles s'étendaient primitivement plus loin que maintenant. Leurs parois sont percées de niches à base triangulaire, pour des lampes, identiques à celles de la basilique de St-Valentin. Parmi les inscriptions tirées des catacombes qui ont été fixées dans cette crypte quatre présentent un certain intérêt. Au fond de la galerie à droite :

DVLCIS ET INNOCES • HIC DORMIS SEVERIANVS ☧ IN SOMNO PACIS
QVI • VIXIT • ANNVS • PM • L • CVIVS SPIRITVS IN LVCEM DOMINI SVSCEP
TVS EST ☧ DIE VIII • X • KL MART • D • D • N • N • FLAVIO CAESARIO • ET NONIO ATTICO
V • V • C • C • SS • QVEM LOCVM EMIT • VIRICVNDA • VXXOR • PASCASIO EPC

(An. 397.)

De Rossi supposa d'abord que l'évêque Pascasius nommé ici est un antipape. Mais il serait étrange que l'histoire n'en eût gardé aucun souvenir. C'est plutôt un évêque de quelque ville voisine de Rome, peut-être de Nomentum, car Pascal Ier transféra les reliques de deux saints du cimetière de St-Alexandre. On s'expliquerait, dans cette hypothèse, que des gens de la campagne aient employé par erreur pour de simples particuliers la formule DD NN (« Dominis nostris ») réservée aux empereurs.



La plaque de marbre a servi pour quatre inscriptions successives, dont trois ont été effacées. La date consulaire de celle qui reste peut se rapporter aux années 484, 507 ou 508 (1).

+ HIC REQVIESCET IN PACE · VVILIARIC NEPVs
MAG ML · TRASARIC · QVI VIXIT ANN PLM
· D XXVII DEPOSITVS · M · IVLIO · IND · VII
MAVRICIO TI BERIO PP AVGT ANN VII PC EIVSD

(An. 589.)

Nous ne connaissons pas autrement le défunt Wiliaric et le « magister militum » Trasaric dont il est question dans cette inscription. Ces noms goths ne doivent pas surprendre dans un monument du VIe siècle ; il y a d'autres exemples de barbares élevés aux charges de l'empire ; comme ce Valila qui transforma en église chrétienne la basilique de Junius Bassus (2).

Dans la galerie à gauche :

in hoc sePVLCRO REQVIESCET PVELLA VIRGO SACRA B M ALEXAndra
quae recepTA CAELO MERVIT OCCVRRERE XPO AD RESVRRECTionem
praemium aetERNVM SVSCIPERE DIGNA HEC DEP · VII KAL APrilis
die sabbaTI VIGILIAS SACRAS · CONS · FL · ASTVRIO · VC · COnsule

Cette inscription de vierge consacrée est remarquable par ses belles formules et par sa date qui est celle du samedi-saint de l'an 449 (3).

En sortant de la confession, on peut visiter la chapelle du crucifix, à droite de l'entrée latérale. Elle renferme un beau tombeau du XIIIe siècle, celui du cardinal Ancher († 1286), surmonté de son épitaphe en caractères gothiques; sur le même mur, une autre inscription, du Xe siècle, portant le nom du cardinal Pierre, du titre des Sts-Jean-et-Paul ; enfin, dans le pavé, une inscription de l'an 584 avec sa date (4) :

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. I, p. 421.
2. Infr., p. 339. — Cf. de Rossi, *op. cit.*, p. 516.
3. De Rossi, *ibid.*, p. 325.
4. *Ibid.*, p. 515.

+ LOCVS BONIFATIAE QVEM COMPARABIT ////
SE BIBA SVB ILLA BIRO CONDICIONEM VT HOC
EORVM NON BIOLETVR SEPVLCRVM ///////
VBI REQVIESCIT IN PACE VRBANVS Mari
TVS EIVS VII TABERNARIVS QVI VIXIT ANNVS
PLM LXX QVI DIPOSITVS EST SVB DIAE
ЧI · ID · EEBRVARIAS IMP DN MAVRICIO PP AVG ANN III IND

Sur les deux colonnes qui forment la porte de cette chapelle est posé un fragment d'architrave classique; il reste quelques mots d'une inscription ancienne: //// IVS · FELIX · AVG · REFECERVNT.

Le clocher (XI[e]-XII[e]) est un des plus beaux de Rome. Sa partie inférieure est ornée de peintures. Cancellieri, qui a été le premier à les décrire, les rapportait à Ste Agnès ; M. Armellini y a reconnu plus justement des scènes empruntées aux Actes des SS. Celse et Julien, Chrysanthe et Darie (1). Ces martyrs sont en effet nommés dans les restes d'inscriptions qu'on y aperçoit: VBI · SCS IVLIANVS · FVSTIBVS · CEDITVR — VBI · PVER · CELSIVS · SCO · IVLIANO... — VBI NVMERIANVS IMP IVSSIT SCM CRISANTVM IN CATASTA... Il y avait donc là un oratoire dédié à ces martyrs. Les peintures sont à peu près contemporaines de Pascal I[er].

Enfin dans la sacristie, qu'il faut traverser pour aller au campanile, on peut remarquer un débris de sarcophage dont la face antérieure, ornée de stries, portait l'inscription funéraire d'un chef des écuyers impériaux :

HIC QVIESCET
IN PACE
ADABRANDVS
PRIMICERIVS
SCVTARIORVM
SCOLE SECVNDE
QVI · VIXIT AN LXV

1. *Chiese di Roma*, p. 242.

§ VI. St-Antoine (1).

L'édifice ancien qui devint l'église de St-André, puis de St-Antoine,se conserva dans son état primitif jusqu'au XVIIe siècle. Il fut malheureusement détruit en 1686 ; mais nous en avons des descriptions dans Philippe de Winghe, Ciampini (2), Sangallo (3), Panvinio (4), Ugonio (5), Severano (6), Grimaldi (7). Se fondant sur le caractère des mosaïques qui la décoraient, plusieurs archéologues crurent y reconnaître un ancien temple païen, celui de Diane (de Winghe) ou celui d'« Isis patricia », ou même la basilique Sicinienne. Mais ces identifications ne sont pas soutenables. Un manuscrit de Sienne donne en effet le texte d'une inscription tracée sur l'abside du monument primitif :

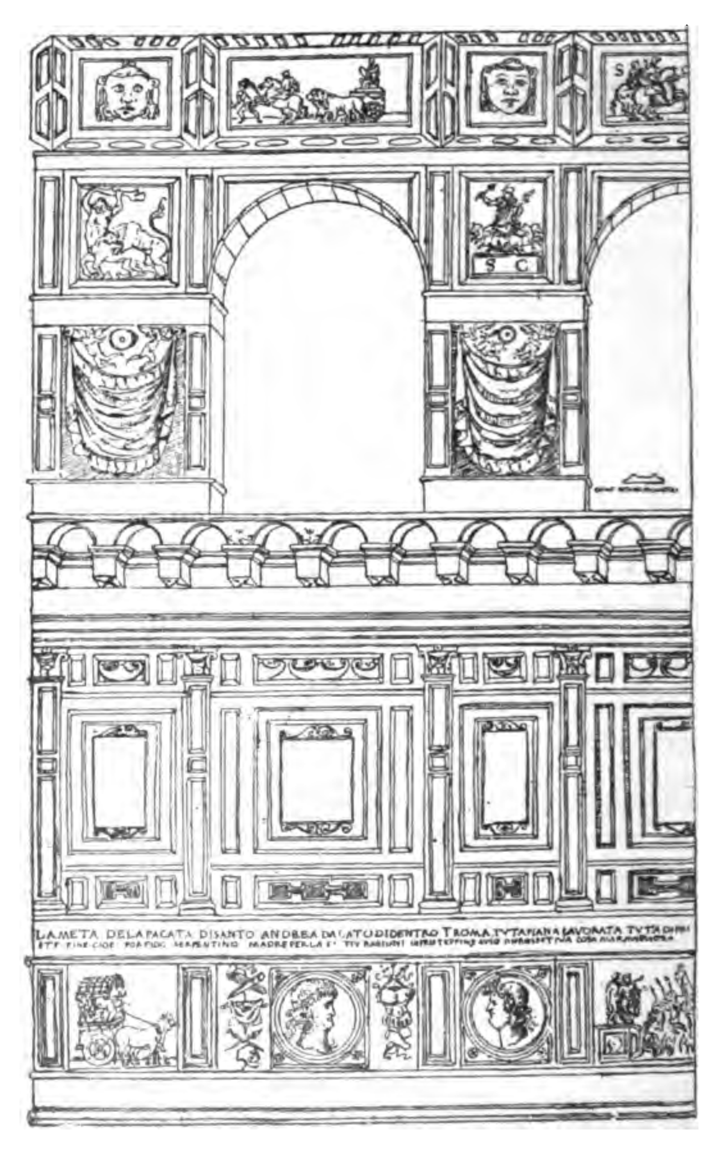
Ivnivs · bassus · v · c · consul
Ordinarivs · propria · impensa
A · solo · fecit · et · dedicavit
Feliciter

Ce texte, très semblable à celui de la *Sylloge* de Pierre Sabin conservée dans la bibliothèque Marciana de Venise, nous fournit le vrai nom : basilique de Junius Bassius.

Ce Junius Bassus, consul en 317, semble avoir été le père du préfet de Rome qui se convertit au christianisme et dont le sarcophage se trouve dans les cryptes de St-Pierre (8). Comme d'autres particuliers, il avait construit une basilique civile sur l'Esquilin ; et il l'avait richement décorée de cette sorte de mosaïque qu'on appelle « opus sectile » (9). De cette décoration il y a au palais del Drago deux beaux fragments qui représentent un triomphateur sur son char et

1. Cf. *Bullett. di archeol. crist.*, 1871, p. 5 sq. (art. de J.-B. de Rossi); — *Bullett. della Commissione archeol. di Roma*, 1893 (art. de H. Marucchi).
2. *Vetera monum.*, t. I.
3. Ms. de la Bibliothèque Barberini.
4. Cod. Vat. lat. 6780, fol. 63.
5. Cod. Barberini, 1055-1057.
6. *Memorie sacre delle sette chiese di Roma*, p. 85-636.
7. Cod. Vat. lat. 6437, fol. 56-37.
8. Cf. supr., p. 132.
9. Cf. supr., p. 23.

Ilas emporté par les Nymphes ; et deux autres au Musée du Capitole, sur lesquels sont figurés des combats de bêtes fauves



DÉCORATION DE LA BASILIQUE DE JUNIUS BASSUS.

Il y avait encore d'autres scènes rappelant les combats de l'amphithéâtre, et les portraits des empereurs Flaviens. M. Bock ([1]) a donné de tout cet ensemble une interprétation acceptée par M. de Rossi : ce serait un monument de la victoire de Constantin sur Maxence. Le caractère païen de l'édifice n'est pas un obstacle à cette interprétation, car le Sénat lui-même félicita Constantin de la défaite de l'usurpateur.

La basilique de Junius Bassus demeura basilique civile jusqu'à la fin du IV[e] siècle. C'est alors qu'elle fut consacrée par le pape Simplice : « Dedicavit basilicam beato apostolo Andreae juxta basilicam S. Mariae, » dit le *Liber pontificalis.* L'inscription qui fut alors tracée dans l'abside nous a conservé le nom de celui qui fit faire cette dédicace :

Haec · tibi · mens · Valilae · devovit · praedia · Christe
Cui · testator · opes · detulit · ipse · suas ☧
Simpliciusque · papa · sacris · caelestibus · aptans
Effecit · vere · muneris · esse · tui
Et · quod · apostolici · deessent · limina · nobis
Martyris · Andreae · nomine · composuit
Utitur · hac · haeres · titulis · ecclesia · justis
Succedensque · domo · mistica · jura · locat
Plebs · devota · veni · perque · haec · commertia · disce
Terreno · censu · regna · superna · pete ([2]).

Ainsi il n'y avait pas encore à Rome d'église dédiée à S. André. Valila était un de ces soldats goths qui, à la veille de la chute de l'Empire, prirent à Rome une grande autorité; c'est pourquoi au moyen-âge cette église fut appelée « S. Andreae cata barbara patricia ».

Ce barbare avait aussi un nom romain; il nous a été révélé par un document du V[e] siècle, la « Charta Cornutiana » ([3]). Il y est question de donations faites par Valila, qui est appelé Theodovius. M. de Rossi avait cru pouvoir corriger et lire

1. *Christliche Kunstblätter*, mars 1869.
2. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1a, p. 436.
3. *P. L.*, t. CXXVII, col. 971 sq.

Theodorius. Cette lecture, bien qu'elle ait été acceptée par le P. Bruzza (1) et Mgr Duchesne (2), n'est pas nécessaire. En étudiant une de ces inscriptions de la corniche du « podium » du Colisée qui marquaient la place des personnages de distinction, préfets, consuls ou patriciens, M. Hülsen a trouvé le nom FL THEODOBIVS : c'était donc le vrai nom de Valila. Flavius n'était pas son « gentilitium », mais un « praenonem » que plusieurs autres barbares, au IVe et au Ve siècle, adoptèrent comme titre de noblesse (3).

Le pape Simplice, en consacrant l'édifice au culte, se garda de toucher à la décoration ancienne, qui n'avait rien d'offensant pour le sentiment chrétien. Il y ajouta seulement la mosaïque de l'abside, qui représentait le Sauveur entouré des Apôtres. De Winghe et Marini en ont laissé des descriptions; Ciampini en avait même pris un dessin avant sa destruction en 1686 (4).

Au XIIe siècle, la petite basilique était appelée S. Andreas in Piscinula: c'est à cette époque qu'elle dut être abandonnée. On construisit à côté l'église de St-Antoine et un hôpital où S. François d'Assise demeura quelque temps avec ses compagnons. En 1308, l'église fut restaurée en style roman ; sa façade est, avec celle de St-Thomas in Formis, une des rares constructions de ce style que nous possédions à Rome. Une inscription conserve le nom du cardinal Capocci qui fit faire cette réparation :

+ D · PETRVS · CAPOCCIVS · CARD
MANDAVIT · CONSTRVI · HOSPITALE
IN · LOCO · ISTO
ET · DD · OTHO · TVSCVLANVS · EP
ET · ION · CAIETANVS · CARDO
EXECVTORES · EIVS · FIERI · FECERVNT
PRO · ANIMA
D · PETRI · CAPOCCI

1. *Regesto della Chiesa di Tivoli*, p. 15-17, dans les *Studi e documenti*, I, 1880.
2. *Lib. pontif.*, t. I, p. CXLVII.
3. Cf. Hülsen, dans le *Nuovo bullett. di archeol. crist.*, 1899, p. 171 sq.
4. *Ibid.*

Église et hôpital furent desservis jusqu'au XVII[e] siècle par des moines Antonins de Vienne en France, les mêmes qui



ST-ANTOINE.

possédaient le terrain où se trouve le cimetière de Ste-Félicité. Ils détruisirent plusieurs mosaïques pour réduire le

marbre en poussière dont ils se servaient comme d'un remède (!). L'hôpital fut ensuite donné à Ste-Marie-Majeure. L'église de St-Antoine fut rebâtie au XVe et au XVIIe siècle. Vers la même époque commença l'usage d'y bénir les animaux le 17 janvier. Elle est maintenant fermée.

A cette église se rattache la colonne élevée par l'abbé Anisson en souvenir de l'abjuration de Henri IV. Elle était autrefois devant l'entrée de St-Antoine ; depuis 1875 elle est près de Ste-Marie-Majeure, dans la petite cour de la sacristie [1].

§ VII. St-Eusèbe.

En allant de St-Antoine à St-Eusèbe, on laisse à droite l'arc de Gallien, près de St-Vite, puis on traverse le « Forum esquilinum ». Au temps d'Horace, cette place était occupée par des jardins :

Nunc licet Exquiliis habitare salubribus... [2].

Mais auparavant il y avait eu là une nécropole, où étaient creusés les « puticoli » pour les pauvres :

Hoc miserae plebi stabat commune sepulcrum (3).

Dans les fouilles de 1870, on y a retrouvé plusieurs tombeaux anciens qui ont été transportés au musée du Capitole ; l'un d'eux porte l'inscription archaïque : EGO C · ANTONIOS. Il y eut même primitivement des tombeaux étrusques, dont l'un a été découvert sous la rue Napoléon III, puis détruit. Tout l'espace qui s'étend de là à l'enceinte d'Aurélien fut ensuite transformé en villas par les empereurs, depuis Auguste jusqu'à Gallien. Des jardins de Gallien il ne reste que les belles ruines appelées à tort Temple de « Minerva Medica » ; de ceux de Mécène, que le petit monument de la Via Merulana, qui devait être un « auditorium » ou salle de déclamation. Quant aux ruines de la place Victor-Emmanuel, longtemps nommées « monumenta mariana » ou trophées de Marius, à cause des trophées d'armes qui les

1. Cf. Tomasetti, *La colonna di Enrico IV in Roma*, 1882; — J. de Laurière, *La colonne dite de Henri IV à Rome*, Tours, 1883.
2. *Sat.*, I, 8.
3. *Ibid.*

décoraient et que l'on voit maintenant au Capitole, elles faisaient partie d'une fontaine publique du IIIe siècle : M. Lenormant les a en effet reconnues sur une médaille d'Alexandre-Sévère avec le nom de « nymphaeum Alexandri ».

L'église de St-Eusèbe, suivant la tradition locale, fut érigée sur la maison d'un prêtre romain du même nom qui vivait au IVe siècle, sous Constance, et fut martyrisé par les ariens dans sa propre demeure. Nous la trouvons, au Ve siècle, parmi les titres que mentionnent les conciles du pape Gélase (494) et de Symmaque (499). Un « graffito » et un fragment d'inscription trouvés à Sts-Pierre-et-Marcellin permettent même de croire qu'elle était titre dès le IVe siècle et que ce cimetière en dépendait ([1]). Elle fut restaurée par les papes Zacharie, Hadrien Ier, Léon III, Grégoire IV ([2]), entièrement reconstruite en 1238 sous Grégoire IX, puis en 1711 et 1750. Elle était desservie par les Célestins ; cet ordre s'étant éteint sous Léon XII, Grégoire XVI abolit le titre pour le transporter à St-Grégoire, mais Pie IX le rétablit.

L'édifice actuel ne présente aucun intérêt, si ce n'est l'inscription du portique rappelant la restauration de Grégoire IX :

† ANN · DNI · M · CC · XXXVIII · INDICTIO · XI · MSE
MARTII · QVARTA · FERIA · MAIORIS EDOMADE QVADRA
GESIME · DNS · GREGORIVS · PP · NONVS · CSECRAVIT
HANC ECCLESIA IN HONORE BEATORVM EVSEBI · ET
VINCENTII · CVM TRIBVS ALTARIBVS · QVORVM
MAIVS ALTARE CONFESSORIS IPI MANIBVS PRO
PRIIS CONSECRAVIT · STATVENS VT OMI ANNO
A QVARTA FERIA MAIORIS EDOMADE QVADRA
GESIME VSQVE AD OCTAVAM · DNICE RESVRRECTI
ONIS · HANC ECCLAM VISITANTES · MILLIS · ANNIS
ET CENTV VIGINTI DIERV DE INIVNTA SIBI PENI
TENTIA · INDVLGEMTIAM CONSEQVANTVR

1. Cf. *Itin. des catacombes*, p. 219, 215. On l'appelait « dominicum Eusebii ».
2. *Lib. pontif.*

Ficoroni, cité par Fea ([1]), rapporte qu'en 1699, on y vit une ancienne chapelle ornée de peintures. Peut-être des fouilles feraient-elles retrouver l'église primitive, comme à Ste-Marie-Libératrice et à Sts-Jean-et-Paul.

§ VIII. Ste-Bibiane.

L'histoire de Ste Bibiane se rattache à la persécution de Julien l'Apostat. Cette martyre faisait partie du même groupe que les saints Jean et Paul, Gallican, etc. ([2]). Le prêtre Jean l'ensevelit près de sa mère Dafrosa et de sa sœur Demetria dans leur propre maison, « in foro Tauri ». Le pape Simplice (467) éleva une église en son honneur : « Et aliam basilicam intra urbem juxta palatium Licinianum beatae martyris Bibianae ubi corpus ejus requiescit » ([3]). Il est croyable que Bibiane fut martyrisée dans sa maison, comme SS. Jean et Paul. Le « palatium Licinianum » désigne les édifices qui se trouvaient dans les jardins de l'empereur Licinius Gallien. Le nom de « forum Tauri », mentionné par plusieurs documents, venait sans doute de celui de la famille de Statilius Taurus qui construisit un amphithéâtre près du Champ-de-Mars (Montecitorio), les « horti Tauriani » étant tout près de là ; ou peut-être des têtes de taureau qui étaient sculptées sur la porte Tiburtine et la firent appeler « porta Taurina » ([4]).

A côté de l'église fut établi le plus ancien cimetière urbain ; il existait dès le VIe siècle. Il était désigné sous le nom de « ad ursum pileatum », qui rappelle évidemment une enseigne d'auberge ou de boutique. Peut-être fut-il ainsi nommé en souvenir du cimetière du même nom, sur la voie de Porto, d'où furent apportées à Ste-Bibiane quelques reliques en même temps que celles des SS. Simplice, Faustin et Béatrice (VIIe siècle). Le sarcophage de ces derniers martyrs est maintenant à Ste-Marie-Majeure ([5]). L'église fut restaurée par Honorius III, qui y établit un monastère, puis par

1. *Miscellan.*, t. I, p. 167.
2. Cf. *Notions générales*, p. 76.
3. *Lib. pontif.*
4. Cf. *Bullett. di archeol. comun.*, 1890.
5. Cf. *Itinéraire des catacombes*, p. 67 ; — de Rossi, *Rom. sott.*, t. I, p. 163.

Urbain VIII qui confia la direction des travaux au Bernin. De l'édifice ancien il ne reste que les colonnes et quelques parties du pavé. Les reliques de la Sainte sont dans une urne d'albâtre sous l'autel majeur ; sa statue est un des chefs-d'œuvre du Bernin. M. de Rossi a copié dans un ms. de la bibliothèque Chigi une inscription d'abbesse qui était encore dans l'église au XVIe siècle :

Quid simulas leta tibi cum sint tristia vita
Mortis tartareo subdita servitio
Praesul cui Christi dum vixerat en Benedictus
Vita fuit virgo clauditur hoc tumulo......

L'inscription peut être du XIe siècle : il y aurait donc eu un monastère antérieur à celui d'Honorius III.

Une autre inscription du moyen-âge, placée sous le portique, mentionne le nom « ad ursum pileatum ».

§ IX. Ste-Croix-de-Jérusalem [1].

Cette basilique doit certainement son origine aux rapports qui, au IVe siècle, existaient entre Rome et Jérusalem. Fréquemment de nobles chrétiens d'Occident se rendaient en pèlerinage aux Lieux Saints ; nous en avons, entre autres preuves, le célèbre Itinéraire de Ste Sylvie, si important pour la topographie et la liturgie [2]. On eut tout naturellement le désir d'avoir à Rome même un souvenir de Jérusalem, un lieu consacré au mystère de la Rédemption ; on choisit pour cela la région où s'élevaient la basilique du Sauveur et le palais pontifical, et on l'appela Jérusalem. Le *Liber pontificalis*, dans la biographie du pape Sylvestre, dit que Constantin y érigea une église « in palatio Sessoriano » : « Ubi et nomen ecclesiae dedicavit quae cognominatur usque in hodiernum diem Hierusalem. »

Le nom de « Sessorianum » est classique. Plutarque [3] le mentionne comme celui du lieu des exécutions capitales ;

1. Cf. Besozzi, *Storia di S. Croce in Gerusalemme*, Roma, 1750.
2. *S. Sylviae Aquitanae peregrinatio ad loca sancta*, ed. Gamurrini, Rome, 1887.
3. *Galba*, 27.

suivant le scholiaste d'Horace (1), il y avait aussi là des tombeaux : « Hinc Esquilina porta Romae dicitur ad Sessorium ubi certus erat locus sepulcrorum. » La porte elle-même était parfois appelée « Porta Sessoriana ». Comme on ne trouve jamais de nom de famille analogue, on peut penser que celui-ci dérivait de « consessus », tribunal. Au nord de ce lieu passait l'aqueduc de Claude prolongé par Néron pour porter l'eau jusque sur le Coelius. Les ruines voisines, appelées arbitrairement Temple de Vénus et de Cupidon, doivent être des restes du « Sessorium ». Près de là étaient les « thermae Helenianae », comme nous l'attestent deux inscriptions trouvées en cet endroit. L'une est au Vatican, dans la salle à croix grecque, au-dessus du sarcophage de Ste Hélène :

D · N · HELENA...... AVG · MAT...
AVIA · BEATISS......
THERM (as incendio d) ESTRV (ctas restituit) (2).

L'autre est gravée sur une base de statue conservée dans la chapelle souterraine de Ste-Croix-de-Jérusalem.

DOMINAE NOSTRAE · FL · IVL
HELENAE PIISSIMAE · AVG ·
GENETRICI · D N · CONSTAN
TINI MAXIMI VICTORIS
CLEMENTISSIMI SEMPER
AVGVSTI AVIAE CONSTAN
TINI ET CONSTANTI BEATIS
SIMORVM AC FLORENTIS
SIMORVM CAESARVM
IVLIVS MAXIMILIANVS · V C · COMES
PIETATI EIVS SEMPER DICATIS.

Il est vraisemblable que le « Sessorium » était réuni au Latran et aux jardins de l'Esquilin, que Ste Hélène y avait son habitation, et qu'il suffit de transformer la basilique du palais pour en faire une église : « Eodem tempore fecit Con-

1. *In Epod. V*, 100.
2. *C. I. L.*, VI, 1136.

stantinus Augustus basilicam in palatio Sessoriano ubi etiam de ligno sanctae crucis Domini nostri Jesu Christi posuit » (1). L'empereur dota cette église des terrains qui l'entouraient, « omnia agrorum juxta ipsum palatium ». Elle fut décorée au Ve siècle par Placidia et Valentinien III ; Pierre Sabin a copié une inscription qui rappelait ce travail (2). A cette même époque, son nom de Jérusalem était remplacé par celui de « basilica Heleniana ». S. Grégoire le Grand en fit un titre, qui succéda à celui de Nicomède. Elle fut ensuite restaurée par Grégoire II (720), par Benoît VII qui y érigea un monastère (975). Au cours de nouveaux travaux, en 1492, on retrouva le titre de la croix. Enfin Benoît XIV la transforma et en fit l'église actuelle, qui n'a plus de l'ancienne que les colonnes et une partie du pavé en mosaïque. Le tabernacle ancien portait cette inscription, attestant qu'il était l'œuvre des marbriers romains Jean, Ange et Sasso (1148) :

+ Tegmentvm istvd Vbaldvs fecit fieri
Cardiqvenalis vir prvdens clemens
Discertvs · et · spiritvalis
+ Johannes de Pavlo cvm fratribvs svis
Angelo et Sasso hvivs operis magestri
Fecervnt Rome

L'église était une dépendance du palais pontifical, et elle était consacrée à la Passion du Sauveur, comme Ste-Marie-Majeure à sa Nativité et à sa Résurrection, le Latran à son Ascension. C'est là que se célébraient les grands offices du Vendredi-Saint. Le pape, les cardinaux, une grande foule de peuple, s'y rendaient pour vénérer la Croix. Un document du VIIIe siècle, copié en appendice dans le manuscrit d'Einsiedeln, nous donne la description de ces cérémonies, et certainement il représente une liturgie antérieure à l'époque à laquelle il fut rédigé (3). Aujourd'hui encore l'église a conservé la station du Vendredi-Saint.

1. *Lib. pontif.*
2. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1872, p. 37-38 ; *Inscript. christ.*, II, p. 435 ; — Duchesne, *Lib. pont.*, I, p. 196.
3. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. I^a, p. 34.

La chapelle souterraine, dédiée à Ste Hélène, est très célèbre. C'est la partie la plus ancienne de l'édifice. D'après l'inscription qu'a placée dans un des escaliers qui y conduisent le cardinal Carvajal, nous savons le nom qu'elle avait au XVe siècle et la tradition qui s'y rapportait :

SACRA VLTERIOR CAPELLA : DICTA HIERVSALEM · Q · BEATA HELENA MAGNI CONSTANTINI MATER HIEROSOLYMA REDIENS ANNO DOMINI CCCXXV DOMINICI TROPHEI INSIGNIIS REPERTIS IN PROPRIO EAM CVBICVLO EREXERIT · TERRAQ SANCTA MONTIS CALVARIE NAVI INDE ADVECTA SVPRA QVAM CHRISTI SANGVIS EFFVSVS FVIT REDEMPTIONIS HVMANAE PRAECIVM CVIVSQ VIGORE IN CELESTEM HIERVSALEM IERO TALIBVS ADITVS PATVIT AD PRIMVM VSQ INFERIOREM FORNICEM REPLEVERIT EX QVO SACELLVM IPSVM ET TOTA BASILICA AC VNIVERSA VRBS SECVNDA HIERVSALEM MERVIT APPELLARI, etc.

Suivant le P. Grisar (1), elle rappelle le petit oratoire souterrain qui existait dans la basilique de la Croix sur le Golgotha, ou plutôt l'un des deux, car l'Itinéraire de Ste Sylvie, décrivant l'état du monument au IVe siècle, mentionne deux chapelles, l'une « ante crucem », l'autre « post crucem ». Les mosaïques de la voûte, qui remontaient peut-être au Ve siècle, ont été mal restaurées et transformées au XVIe.

Le *Liber pontificalis* raconte que Ste Hélène transporta à Rome, dans cette basilique, de la terre du Calvaire et du bois de la vraie Croix retrouvée par elle en 327. Certains auteurs, s'appuyant sur le silence d'Eusèbe, nient cette invention. L'argument, purement négatif, ne tient pas devant les témoignages positifs que nous en avons. Ainsi S. Cyrille, né en 315 et évêque de Jérusalem en 351, écrit à l'empereur Constance : « Tempore quidem Deo amicissimi ac felicis recordationis Constantini patris tui salutare crucis lignum in Hierosolymis est repertum » (2). Comment pouvait-il donner

1. *Civilt. cattol.*, 1895, fasc. 3.
2. *P. G.*, t. XXXIII, col. 1167.

comme contemporain un événement que tant de ses concitoyens auraient nié s'il n'eût été vrai? On a émis des doutes sur l'authenticité de la lettre, mais sans donner de preuves; le style d'ailleurs est bien de S. Cyrille. D'autres auteurs attestent le fait de l'apparition de la Croix sur le Golgotha; ainsi Sozomène (1), Théophane (2); Sozomène (3) parle même expressément de l'invention de la Croix, aussi bien que la *Peregrinatio Sylviae* (385-388) qui donne en ces termes la raison de la fête du 3 mai: « Quoniam crux Dñi inventa est ipsa die » (4). Il est vrai qu'Eusèbe bien qu'il raconte la découverte des Lieux Saints (5), ne dit rien de la vraie Croix; mais on pourrait y voir une allusion dans son commentaire sur le ps. 87, et d'ailleurs Eusèbe ne nous rapporte pas absolument tout ce qui s'est passé sous Constantin (6). Le sentiment de Mgr Duchesne sur cette question n'est pas très clair. « Ce n'est que depuis la fin du IVe siècle, dit-il (7), que les écrivains latins et grecs mettent le personnage de Ste Hélène en rapport avec le fait précis de la découverte de la vraie Croix. » Toutefois il s'est défendu du reproche que lui faisait M. Pennacchi (8) de nier l'existense du fait lui-même. Quand donc il dit: « Occupons-nous d'abord de la légende de l'invention de la croix, » il faut penser que le mot légende ne s'applique pas proprement au fait, mais aux détails qui y ont été ajoutés, par exemple dans la doctrine d'Addai (9), la légende de Protonice, les actes de Judas Cyriacus. Les reliques de la vraie Croix furent apportées à Rome par Ste Hélène, qui mourut environ deux ans après son retour des Lieux Saints (10). D'après la tradition locale, la basilique

1. *H. E.*, IV, 5 (*P. G.*, t. LXVII, col. 1117).
2. *Chronog.*, an. 347 (*P. G.*, t. CVIII, col. 144).
3. *H. E.*, II, 1 (*P. G.*, t. LXVII, col. 929-933).
4. Éd. Gamurrini, Rome, 1887, p. 108.
5. *Vit. Constant.*, III, 26 (*P. G.*, t. XX, col. 1085-1088).
6. Cf. aussi Rufin, *H. E.*, I, 8 (*P. L.*, t. XXI, col. 477).
7. *Lib. pont.*, éd. Duchesne.
8. *De inventa Jerosolymis Constantino magno imperatore cruce D. N. J. C.*, Rome, 1892.
9. Probablement l'apôtre S. Thaddée.
10. Nicéphore, VIII, 31 (*P. G.*, t. CXLVI, col. 117).

de Ste-Croix conserve trois grands fragments. D'autres, plus petits, sont dispersés un peu de tous côtés ; dès le IVe siècle, S. Cyrille disait qu'il y en avait dans le monde entier ([1]).

La relique du titre de la Croix n'a pas pour elle une tradition aussi documentée. Elle a été retrouvée le 1er février 1492, — le jour de l'expulsion des Maures de Grenade, et l'année de la découverte de l'Amérique, — dans la voûte de l'église, au-dessus de l'arc de l'abside ; sur la pierre qui la recouvrait étaient tracés les mots : HIC EST TITVLVS VERAE CRVCIS. Il ne reste qu'une partie très effacée de l'inscription hébraïque et de l'inscription grecque. La forme des lettres n'est pas très ancienne ; la diphtongue OY est contractée de la même manière que sur l'ambon de Jean VII à S^a Maria Antiqua, qui est du VIIe siècle : il est possible que les lettres aient été retouchées.

Ste-Croix possède aussi un des clous de la Croix. Sur le nombre de ces clous les auteurs ne sont pas d'accord. Grégoire de Tours ([2]) en compte quatre ; on en voit quatre aussi sur toutes les peintures anciennes. Ils furent retrouvés par Ste Hélène ([3]). Théodoret rapporte qu'elle en fit placer un fragment dans le casque de Constantin et un autre dans le mors de son cheval ([4]).

On peut remarquer dans la basilique, à droite en entrant, l'inscription sépulcrale du pape Benoît VII. Elle est du Xe siècle, d'une époque barbare et très pauvre en monuments épigraphiques. Elle renferme plusieurs allusions historiques : à l'usurpation de Boniface VII, à la mort tragique de Benoît VI étranglé dans le château St-Ange, au monastère construit près de l'église par Benoît VII, etc. ([5]).

---

1. *P. G.*, t. XXXIII, col. 469.

2. *De gloria mart.*, VI (*P. L.*, t. LXXI, col. 710).

3. S. Ambr., *In funere Theodosi* (*P. L.*, t. XVI, col. 1401) ; — Rufin, *H. E.*, I, 8 (*P. L.*, t. XXI, col. 477) ; — Socrate, I, 17 ; (*P. G.*, t. LXVII, col. 117) ; — Sozomène, II, 1 (*ibid.*, col. 933) ; — Théodoret, I, 17 (*P. G.*, t. LXXXII, col. 960).

4. Sur toutes ces reliques, cf. de Correris, *De Sessorianis praecipuis passionis D. N. J. C. reliquiis commentarius*, Rome, 1830 ; — Rohault de Fleury, *Mémoire sur les Instruments de la Passion*, Paris, 1870.

5. Cf. Marucchi, *Di alcuni antichi monumenti*, etc., p. 94-95.

+ HOC BENEDICTI PP QVIESCVNT MEMBRA SEPVLCHRO
SEPTIMVS EXISTENS ORDINE QVIPPE PATRVM
HIC PRIMVS REPPVLIT FRANCONIS · SPVRCA SVPERBI
CVLMINA QVI INVASIT SEDIS APOSTOLICAE
QVI DOMINVMQVAE SVVM CAPTVM IN CASTRO HABEBAT
CARCERIS INTEREA VINCLIS · CONSTRICTVS IN IMO
STRANGVILATVS VBI EXVERAT HOMINEM
CVMQVE PATER MVLTVM CERTARET · DOGMATE SCO
EXPVLIT A SEDE INIQVVS NAMQVE INVASOR
HIC QVOQVE PREDONES SCORVM FALCE SVBEGIT
ROMANE ECCLESIE IVDICIISQVAE PATRVM
GAVDET AMANS PASTOR AGMINA CVNCTA SIMVL
HICCAE MONASTERIVM STATVIT MONACHOSQ · LOCAVIT.
QVI LAVDES DNO NOCTE DIEQVAE CANANT
CONFOVENS VIDVAS · NECNON ET INOPESQ PVPILLOS
VT NATOS PROPRIOS · ASSIDVE REFOVENS
INSPECTOR TVMVLI COMPVNCTO DICITO CORDE
CV XPO REGNES · O BENEDICTE DO D · X · M · IVL IN APLA ·
SEDE RESIDENS · VIIII · ANN · OBIIT AD XPM INDIC · XII.

Les nefs ne renferment plus rien d'antique, sinon les colonnes et le pavé. On attribue à Giotto la grande peinture de l'abside, qui représente le Sauveur et des épisodes de l'invention et de l'exaltation de la Croix ; certainement elle a été très retouchée à une époque très postérieure. Le clocher garde encore sa forme du XIIe siècle.

On peut voir à côté de l' « amphitheatrum castrense » (Ier siècle) englobé dans l'enceinte d'Aurélien.

§ X. Sts-Pierre-et-Marcellin.

L'église urbaine des Sts-Pierre-et-Marcellin a beaucoup moins d'importance que la basilique cimitériale du même nom bâtie par Constantin sur la voie Labicane. Elle a pris la place d'un temple du culte isiaque. La première mention que nous en avons remonte au temps de S. Grégoire le Grand [1]. Il semble qu'elle devint titre en même temps que Ste-Croix-de-Jérusalem, et que ces deux nouveaux titres se

1. Cf. Grisar, *Storia di Roma e dei papi*, t. I, pag. 254.

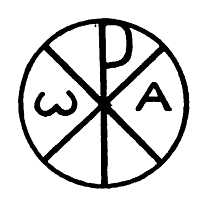
partagèrent les habitants appartenant à l'ancien titre de Nicomède ou à celui de « Matthaeus in Merulana ». Dans des fouilles faites sous la confession en 1750, on trouva un fragment avec le nom du pape Sirice :

NATAL...... SIRICI + PAPAE
ECCLESIAE...... RIQVE · OR //////

Et un autre : SVMPTV · PROPRIO · FECIT

M. Armellini en a conclu que l'église existait dès le IV[e] siècle ; mais rien ne prouve que ces fragments n'y furent pas apportés d'ailleurs. Le *Liber pontificalis* parle d'une restauration sous Grégoire III (732) : « Fecit de novo ecclesiam SS. Marcellini et Petri prope Lateranum. » Au IX[e] siècle, elle hérita des privilèges de l'église suburbaine abandonnée après l'enlèvement des corps saints par des pèlerins allemands (1). Elle a été presque entièrement refaite sous Alexandre IV au XIII[e] siècle, et restaurée au XVIII[e] par Benoît XIV.

1. Cf. *Notions générales*, p. 104 ; *Itinéraire des catacombes*, p. 210.





Chapitre huitième.

LA IVe RÉGION.

LA IVe région ecclésiastique correspondait aux IVe et VIe régions civiles, « Templum pacis » et « Alta semita ».

Les principaux monuments de la IVe région civile étaient : le « Templum Pacis », construit par Vespasien sur le « Forum Pacis », c'est-à-dire derrière Sts-Côme-et-Damien, à peu près à l'extrémité de la Via Alessandrina ; on y gardait les trésors enlevés aux villes vaincues, en particulier le chandelier à sept branches ; — le « Templum Romae », ou « Templum Urbis, Templum Sacrae Urbis », avec une entrée latérale encore visible, où se trouvaient la préfecture urbaine, le dépôt du plan de Rome, des registres d'impôts, etc.; — le temple rond de Romulus, construit par Maxence en l'honneur de son fils, et dédié plus tard à Constantin, comme l'attestait l'inscription qu'y vit encore Panvinio ; — le temple dédié par Antonin à sa femme Faustine, et ensuite par le Sénat à Antonin lui-même ; — la « Basilica Aemilia », sur le côté septentrional du Forum Romain. La IVe région s'étendait de Ste-Marie-aux-Monts au Colisée, comprenant le côté nord du Forum, le Forum de Nerva ou « Forum transitorium », commencé par Domitien, et la Subura.

§ Ier. St-Laurent-in-Miranda.

Le sens de l'appellation « in Miranda » est très controversé. D'aucuns veulent y voir une allusion aux merveilles du Forum, mais cette étymologie n'a pour elle aucune preuve positive. L'église de St-Laurent fut formée dans l'intérieur du temple d'Antonin et Faustine. Cet édifice avait été dédié

d'abord à Faustine : DIVAE FAVSTINAE EX SC, c'est-à-dire la première Faustine, car il est tout à fait semblable à celui que représentent les médailles de cette princesse. Elle mourut en 141. A la mort d'Antonin (160), on ajouta la première ligne de la dédicace : DIVO ANTONINO ET. Les *Mirabilia* nous parlent de cette église. La transformation a donc été faite dans le haut moyen-âge. A quelle époque exactement ? nous l'ignorons. Mais il est probable que ce fut à l'époque byzantine, vers la fin du VIe siècle, au plus tard pendant le VIIe.

Dès l'origine elle fut dédiée à St-Laurent. Quand il s'agit de saints étrangers, comme les SS. Côme et Damien, il faut attribuer à une dévotion spéciale le choix qui les a fait prendre comme titulaires d'une église. Mais pour les saints romains, il faut en chercher la raison dans quelque souvenir local. Nous voyons en particulier pour S. Laurent que l'église St-Laurent-in-Panisperna rappelle le lieu de son martyre, St-Laurent-hors-les-Murs son tombeau, St-Laurent-in-Lucina la maison d'une dame chrétienne où le saint diacre aurait habité, etc. Peut-être y avait-il ici un souvenir de son procès, soit que celui-ci se fût déroulé au « Templum Telluris », près du Forum d'Auguste, comme celui de bien d'autres martyrs, ou au « Templum sacrae Urbis » qui était la préfecture urbaine, ou même à la basilique Émilienne, car plus d'une fois des martyrs ont été condamnés dans des basiliques civiles, et à cause de cela quelques-unes sont devenues des églises, par exemple, celle de Palestrina en souvenir du martyr local S. Agapit (1).

St-Laurent-in-Miranda est un temple proprement dit transformé en église chrétienne, tandis que le « Templum sacrae Urbis » était un monument consacré, il est vrai, mais sans caractère religieux, et le « Templum divi Romuli » n'était qu'un « heroon », un monument commémoratif où on n'offrait pas de sacrifices. L'église moderne, bâtie au XVIIe siècle sur l'ancienne, est de mauvais goût et ne

1. Cf. *Éléments*, t. II, p. 410 sq.

renferme rien d'intéressant. Sa désaffectation, désirée par plusieurs, serait néanmoins regrettable, aussi bien que celle de St-Hadrien ; car la consécration de ces monuments au culte chrétien forme, elle aussi, une page d'histoire qui a son intérêt et que l'on doit respecter. Il suffirait, si l'on veut, de modifier l'extérieur, qui produit, il faut en convenir, un contraste choquant avec les autres édifices du Forum. Sur les colonnes extérieures MM. Lacour-Gayet[1] et Broderick [2] ont reconnu des « graffiti » chrétiens et païens, le combat d'un gladiateur avec une bête fauve, Hercule, la Victoire, puis la figure du Sauveur, des croix, des monogrammes, de la fin du IVe siècle ou du Ve, et des acclamations, comme EVTYCHIA VIVAS, rappelant celles des catacombes. Peut-être y avait-il là dès le Ve siècle quelque souvenir chrétien. Quant aux « graffiti » païens, ils peuvent rappeler le Temple de la Victoire, qui s'élevait en face, sur la pente du Palatin, et les triomphes qui passaient sur la voie Sacrée.

§ II. Sts-Côme-et-Damien [3].

L'église des Sts-Côme-et-Damien est formée de deux édifices anciens très divers d'origine et de forme. Le grand édifice rectangulaire avait son entrée sur une voie latérale reliant la voie Sacrée au « Forum pacis » ; il est construit en « opus quadratum ». Son importance avait échappé aux anciens archéologues : Jordan, de Rossi [4], Lanciani [5], l'ont identifié avec le « Templum sacrae Urbis », où se trouvaient les bureaux de la préfecture urbaine. Après l'incendie qui le dévasta sous Commode (198), Septime-Sévère le restaura, et sur la façade en « opus latericium » qui regarde le « Forum pacis », il fixa le grand plan en marbre de la ville de Rome, dont on voit au Capitole des fragments importants. On

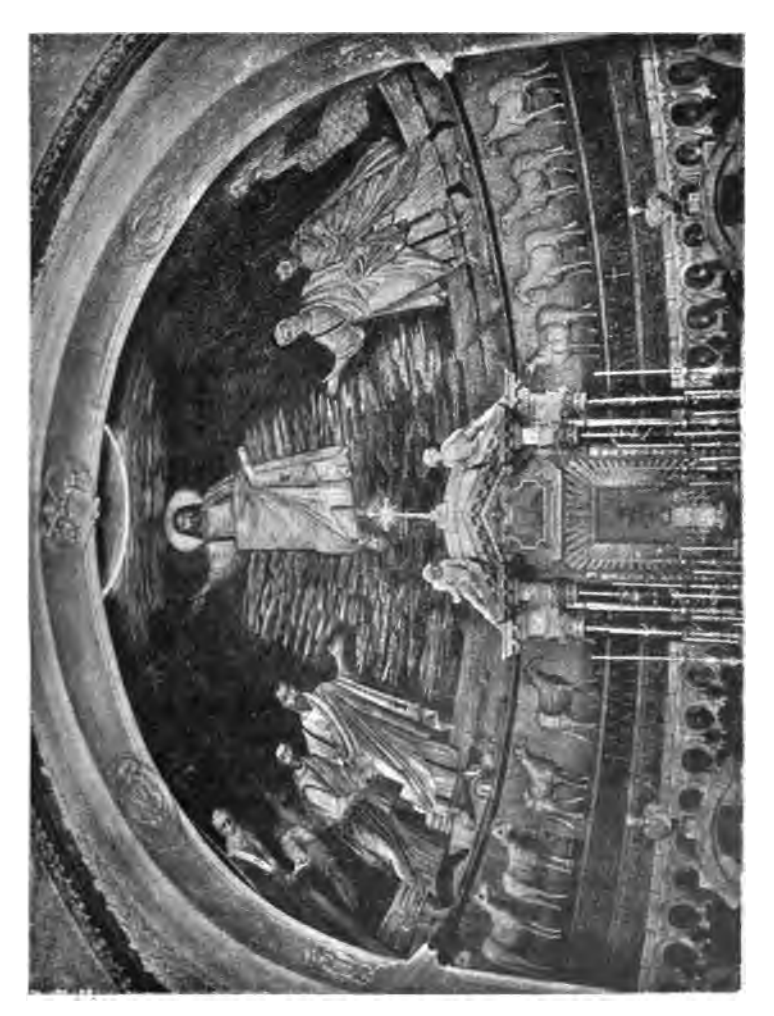
1. *Mélanges de l'École française*, 1881.
2. *Nuov. Bullett.*, 1898, p. 46 sq.
3. Cf. Poma, *La diaconale basilica de' SS. Cosma e Damiano nel romano Foro*, Roma, 1727.
4. *Bullett.*, 1867, p. 61 sq.
5. *Bullett., di arch. comun.*, 1882, p. 29 sq.

distingue encore sur le mur les traces des plaques de marbre rectangulaires. Les dernières fouilles ont aussi découvert de beaux restes de l'ancien pavé du « Forum pacis ». Nous ignorons pourquoi et à quelle époque la porte de l'édifice fut fermée.

Le second édifice a la forme circulaire. On l'a autrefois appelé tantôt temple de Castor et Pollux, tantôt temple de Romulus et Remus. En réalité c'est un monument honoraire, un heroon, dédié par Maxence à la mémoire de son fils Romulus, aussi bien que celui du cirque de la voie Appienne. Après la mort de Maxence, ce temple et la basilique voisine, qu'il avait commencée, furent dédiés par le Sénat à Constantin : « Flavii meritis patres sacravere » (1). Au XVIe siècle, on pouvait encore lire l'inscription dédicatoire sur la façade, du côté de la voie Sacrée : « Imp. Caes. Fl. CONSTANTINO MAXIMO triumphatori Aug. s p. q. r. » (2). Après l'édit de Théodose, ce temple fut fermé. En 526, le pape Félix IV obtint de Théodoric l'autorisation de réunir le « Templum Sacrae Urbis » et le « Templum divi Romuli » pour en former une seule église en l'honneur des SS. Côme et Damien, dont le culte était alors très populaire. Ces deux Saints avaient été martyrs de la persécution de Dioclétien, non à Rome, comme le disent quelques martyrologes grecs, mais à Égée en Cilicie ; la tradition fait d'eux des médecins. Du temple rond, Félix IV fit le vestibule de la nouvelle église, qui avait alors le même niveau que le Forum actuel ; et il construisit l'abside. Quand, vers la fin du XIe siècle, le centre de Rome se transporta de l'autre côté du Capitole, vers la place Montanara, le Forum fut abandonné, on y éleva des châteaux féodaux, peu à peu le sol s'exhaussa, et les églises devinrent si humides qu'il fallut en élever le niveau. C'est ce qui eut lieu à Sts-Côme-et-Damien, sous Urbain VIII (1630). Alors on mura l'entrée du temple de Romulus, on ouvrit une nouvelle porte plus en haut et à gauche de la porte primitive ; l'ancien vestibule devint la crypte de l'église. Cet

1. Aurel. Victor.
2. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1867, p. 66.

état de choses a duré jusqu'en 1880. Le Forum ayant été déblayé, on remit autant que possible le temple rond dans son état primitif. On rétablit la porte au niveau du Forum,



ABSIDE DES STS-COME-ET-DAMIEN.

et il resta pour l'église celle qui maintenant y donne accès.

Avec les parties encore conservées il est facile de reconstituer l'église des Sts-Côme-et-Damien, telle qu'elle était avant Urbain VIII.

La façade de l'édifice rond, sur le Forum, est celle même de Maxence. Les salles contiguës sont de l'époque de Félix IV. Quand on pénètre dans le vestibule inférieur, on remarque sur les parois des peintures du XI[e] ou du XII[e] siècle ; elles ne sont plus guère reconnaissables, mais nous en avons la reproduction dans un ms. de la bibliothèque Barberini. Dans la partie qui se trouve au-dessous de l'édifice rectangulaire, il reste des traces de l'ancien pavé ; du « presbyterium », de l'autel restauré par Sergius I[er] (695) ; de mosaïques des marbriers romains du moyen-âge. La grande mosaïque de l'abside supérieure a été exécutée au temps de Félix IV ; l'ensemble de la composition est de style byzantin, et dans les personnages on reconnaît le type des barbares goths. On y voit les deux Saints titulaires présentés à Notre Seigneur par S. Pierre et S. Paul, et sur les côtés, à droite, le soldat martyr S. Théodore, à gauche le pape Félix IV, près d'un palmier sur lequel est posé un phénix, symbole d'immortalité ; malheureusement la tête de Félix IV a été entièrement refaite sous Urbain VIII ; au-dessous on voit l'Agneau divin et les brebis, Jérusalem et Bethléem. Il y avait aussi, à l'extérieur de l'arc, l'Agneau sur un trône, entouré de sept candélabres, d'anges, des symboles des Évangélistes et des vingt-quatre vieillards : une partie de cette composition a été détruite au XVIII[e] siècle. Il reste, en bas, l'inscription ancienne, dont le style rappelle celle de Ste-Agnès :

AVLA DI CLARIS RADIAT SPECIOSA METALLIS
IN QVA PLVS FIDEI ❧ LVX PRETIOSA MICAT
† MARTYRIBVS MEDICIS POPVLO SPES CERTA SALVTIS
VENIT ET EX SACRO ❧ CREVIT HONORE LOCVS
† OPVTLIT HOC DNO FELIX ANTISTITE DIGNV(m)
MVNVS VT AETHERIA ❧ VIVAT IN ARCE POLI

L'expression « crevit honore locus » fait évidemment allusion à l'ancienne destination du monument, doublement agrandi par la réunion des deux édifices et par leur consécration au culte chrétien. Au temps de Félix IV, l'abside était ouverte et se terminait par trois arcs, comme celles

de Ste-Marie-Majeure ([1]), de St-Sébastien, de St-Sévère à Naples, etc.

En dehors de cette abside, il n'y a rien à remarquer dans l'église supérieure, sinon une inscription fixée à l'entrée de la rotonde: c'est une bulle de Jean XIV (984) accordant une concession de messes en faveur des prêtres défunts.

Au IX[e] siècle, les corps saints enlevés des Catacombes furent déposés un peu partout, mais surtout dans les églises les plus vénérées. Celle des Sts-Côme-et-Damien reçut les reliques des deux frères Marc et Marcellien, du cimetière de l'Ardéatine. On leur construisit aussi une petite confession encore visible dans l'édifice rond, au fond à gauche, et ornée de peintures de cette époque représentant la T. Ste Vierge entre les deux martyrs. C'est là qu'au XVI[e] siècle, sous Grégoire XIII, ont été retrouvés les corps des SS. Marc et Marcellien et de leur père S. Tranquillin ; une inscription rappelle cette invention. Les inscriptions sépulcrales ayant été souvent transportées en même temps que les corps des martyrs, il n'est pas surprenant que l'on ait également découvert au Forum, au milieu d'autres inscriptions chrétiennes et païennes maintenant fixées aux parois de l'édifice rond, un fragment de l'inscription d'Irène sœur de S. Damase, laquelle avait son tombeau près des martyrs Marc et Marcellien, et un fragment de l'éloge damasien de ces mêmes saints, fragments qui ont été déposés au cimetière de Domitille ([2]).

Parmi les autres fragments épigraphiques du vestibule rond il faut remarquer celui qui porte le nom d'un préfet de Rome, Valentinus, et fait allusion à une invasion barbare : « barbarica incursione sublata. » Il vient certainement d'un monument honoraire du Forum, restauré après l'invasion de Genséric par Valentinus qui était préfet en 455. Le même nom se lit sur une architrave retrouvée dans les fouilles récentes près de l'Arc de Septime-Sévère. M. Boni a reconnu à cet endroit des rostres rappelant peut-être une expédition

1. Cf. *Lib. pontif.* in vit. Paschalis I.
2. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1888-89, p. 142 sq. ; — Marucchi, *Nuovo bullett.*, 1899, p. 11 sq.

contre les Vandales dans la seconde moitié du Ve siècle; l'architrave au nom de Valentinus aurait été le couronnement de ces rostres.

Les constructions des VIe, VIIe, VIIIe siècles, que l'on voit devant l'entrée des Sts-Côme-et-Damien, à droite et à gauche, ont pu appartenir à l'ancienne diaconie érigée par Félix IV, ou à des oratoires. On sait qu'il y en avait un dédié à l'apôtre S. Pierre et appelé « oratorium S. Petri in silice ubi cecidit Simon Magus ». C'est là que, d'après la légende, Simon le Magicien serait tombé sur le Forum. Peut-être faut-il reconnaître cet oratoire dans la salle qui existe encore à droite de l'édifice rond.

L'histoire de la chute de Simon le Magicien a un caractère légendaire. Toutefois la manière dont S. Justin, S. Irénée, les *Philosophumena* parlent des rapports de S. Pierre avec Simon, prouve que ces rapports ne sont pas purement imaginaires (1). Au IIIe siècle la légende était déjà formée. Les *Acta Petri cum Simone*, publiés par Lipsius, localisent l'événement au Forum et sur la voie Sacrée. Un autre document, du IVe ou du Ve siècle, le *Pseudo-Marcellus*, place la scène dans le Champ-de-Mars, mais la chute a lieu sur le Forum, et même en tombant le corps du Magicien se brise en quatre morceaux et réunit en une seule les quatre pierres qu'il a touchées, « ad testimonium victoriae apostolicae ». Un peu plus tard, la légende se transforme encore : Grégoire de Tours (2), et le *Liber pontificalis* (3) ne parlent plus que d'une pierre sur laquelle priait S. Pierre pendant la chute et qui a gardé l'empreinte de ses genoux. Au XIIe siècle, le chanoine Benoît mentionne cette pierre « in via sacra juxta templum Romuli », et note que le pape passait devant quand il faisait la procession sur le Forum. Le P. Grisar veut voir dans Ste-Françoise Romaine l'oratoire construit par Paul Ier près de cette pierre ; mais son opinion ne s'accorde guère avec les documents anciens qui toujours marquent la place de l'ora-

1. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1867, p. 69-72
2. *De gloria martyrum*, c. XXVIII (*P. L.*, t. LXXI, col. 728).
3. In vit. Pauli I.

toire près du temple de Romulus ([1]). C'est seulement vers le XIVe siècle que la pierre vénérée fut transportée à Ste-Marie-Nouvelle ou Ste-Françoise.

§ III. Ste-Marie-Nouvelle.

Après l'abandon de Ste-Marie-Antique, Léon IV construisit Sta Maria Nova dans le temple de Vénus et Rome. La voie Sacrée passait primitivement à cet endroit. Le temple double (διναος) de Vénus et Rome fut commencé par Hadrien en 121 et dédié en 134 ou 135 à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de Rome. On y a relevé des médailles avec les inscriptions ANN · DCCCLXXIV NAT · VRB · P · CIR · CON (« publice circenses constituti ») et VRBS · ROMA · AETERNA S · C, et des briques avec les dates consulaires de Paetinus et Apronianus (123) et de Servianus III et Varo (134). Les lois de Théodose fermèrent le temple,mais le laissèrent subsister. En 625, le pape Honorius enleva la toiture décorée de bronze, nouvelle preuve qu'à cette époque il n'y avait pas encore là d'église chrétienne.

Dans ce temple abandonné et sans toiture fut érigée S.-Maria-Nova. Léon IV n'eut pas le temps de la faire orner de peintures : « picturis eam minime decoravit ». Ce fut l'œuvre de Nicolas Ier, son second successeur. Alexandre III (1161) la transforma et fit élever le clocher.

Il y avait à côté la célèbre « turris chartularia », qui devait se rattacher au palais des papes sur le Palatin et qui renfermait les archives. Elle fut au moyen-âge propriété des Frangipani. Pie VII fit détruire ce qui en restait encore, afin de dégager l'arc de Titus ; il n'en subsiste plus que quelques ruines, près des bains qu'on aperçoit à droite en descendant de cet arc vers le Colisée.

L'église fut restaurée par Honorius III (1216), puis par Paul V (1615),qui construisit la façade. Il y a encore dans le pavé quelques traces d' « opus » des Cosmates. Le « presbyte-

1. Cf. Duchesne, *Le Forum chrétien*, Rome, 1898.

rium » est élevé, comme dans plusieurs anciennes basiliques. Les mosaïques de l'abside ne forment qu'une partie de celles qui décoraient autrefois l'église. Ciampini les rapportait au



ABSIDE DE S. MARIA NOVA.

temps de Nicolas Ier (IXe siècle) ; M. de Rossi les attribue avec raison au XIIe siècle, au temps d'Alexandre III. Ce qui en reste représente la T. Ste Vierge au milieu de S. Pierre,

S. André (à sa gauche), S. Jacques et S. Jean (à sa droite). La présence de S. André peut être un souvenir de l'oratoire dédié à cet Apôtre dans l'église de S[ta] Maria Antiqua. Au-dessous Pierre Sabin a copié l'inscription suivante :

CONTINET IN GREMIO COELVM TERRAMQVE REGENTEM
VIRGO DEI GENITRIX PROCERES COMITANTVR ERILEM (1)

Il y en avait une autre en haut :

Gloria sancta crvcis fit nobis semita lvcis
Qvam qvi portavit nos XPS ad astra levavit

Elle expliquait la mosaïque que décrit Ciampini : une croix entourée de sept candélabres, des symboles des Évangélistes, de prophètes et de palmes.

Il y a aussi à remarquer une image de la T. Ste Vierge, apportée, dit-on, de Terre-Sainte au XI[e] siècle. La confession est ancienne ; elle remonte sans doute jusqu'à Léon IV, qui dut y déposer des reliques transférées des catacombes ; le Bernin la transforma pour y placer le tombeau de Ste Françoise. Dans la nef latérale, du côté de l'épître, on a fixé au mur les pierres sur lesquelles S. Pierre se serait agenouillé pour attendre la chute de Simon le Magicien : IN QVESTE PIETRE, dit l'inscription, POSE LE GINOCCHIA S. PIETRO QVANDO I DEMONII PORTARONO SIMON MAGO PER ARIA. Elles y étaient déjà en 1375 (2). Il faut noter enfin plusieurs tombeaux : dans le sanctuaire, celui de Grégoire XI, qui ramena le St-Siège d'Avignon à Rome (1377), le monument n'a été élevé qu'en 1584 ; dans le vestibule latéral, le tombeau d'Antonio Riddo, « dux copiarum », chef de l'armée pontificale sous Nicolas V. Le triste César Borgia fut cardinal-diacre de ce titre jusqu'au moment où il renonça à la dignité cardinalice après l'avoir déshonorée pendant cinq ans (1493-1498).

1. De Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 439. Les auteurs de la restauration moderne n'ont respecté ni l'ancien texte ni la mesure prosodique ; ils ont écrit : CONTINET IN GREMIO COELVM TE IN DOM... La fin du premier vers et le commencement du second sont cachés par la partie supérieure de l'autel.

2. Cod. Vat. lat. 4265, p. 213.

§ IV. Ste-Pudentienne.

Le Viminal, sur lequel nous passons maintenant, était séparé de l'Esquilin par le « Vicus Patricius » (Via Urbana), et du Quirinal par le « Vicus Longus » (partie de la Via Nazionale), qui suivait la « Vallis Quirinalis ». Son nom lui venait, semble-t-il, d'un temple de Jupiter Vimineus (1). Les documents anciens nous y signalent plusieurs établissements de bains : les « Thermae » ou « Lavacrum Agrippinae », que certains topographes placent au même endroit que St-Laurent-in-Panisperna, parce que, suivant Marliano, on y a retrouvé deux statues de Bacchus avec l'inscription : IN LAVACRO AGRIPPINAE (c'est aussi de cet endroit que proviennent les deux statues assises du Vatican, Ménandre et Posidippe) ; et les « Thermae Olympiadis », situés près des « Thermae Novati ».

Ste-Pudentienne a sans doute été construite, comme Ste-Praxède, dans une propriété de la famille de Pudens. Les deux basiliques ne pouvaient cependant, comme on l'a dit, faire partie du même palais, puisqu'elles étaient séparées par une rue, le « Vicus Patricius ». Cette rue, dont nous parlent Festus (2), Martial (3), Plutarque (4), et que marque un fragment du plan de Rome (5), correspondait à la Via Urbana ; on en a retrouvé le pavé à un niveau beaucoup plus bas, inférieur même à celui du pavé actuel de Ste-Pudentienne. Elle descendait de l'Esquilin vers la Suburre, comme de l'autre côté le « vicus Suburanus » (via in Selci). Une ancienne tradition fixe sur cette rue l'emplacement des Thermes de Novat ou de Timothée ; aucun auteur classique ne parle de ce monument, mais il est mentionné dans les Actes de S. Justin et peut-être dans une inscription que nous donnerons plus loin.

1. Varron, *De ling. lat.*, V, 51.
2. Sub voce Septimontium (*P. L.*, t. XCV, col. 1684).
3. VII, 73, 2 ; X, 68, 2.
4. *Quaest. rom.*, 3.
5. *C. I. L.*, VI, 1775.

Les documents qui nous fournissent des indications sur l'origine de l'église de Ste-Pudentienne sont : les récits dits de Pasteur et de Timothée, les lettres de Pie Ier à Juste de Vienne et le *Liber pontificalis* (1). Les deux premières classes sont apocryphes ; mais nous avons plusieurs motifs de penser qu'elles contiennent un fond de vérité.

D'après ces documents, il y avait là primitivement la maison dans laquelle le sénateur Pudens reçut S. Pierre ; transformée en église au IIe siècle, sous Pie Ier, elle prit le nom de « titulus Pastoris », du nom du frère de ce pape, ou « titulus Pudentis ». Les Bollandistes ont admis qu'il y eut deux personnages du nom de Pudens, celui qui donna l'hospitalité à S. Pierre, et un autre, qui aurait vécu au IIe siècle, serait un descendant du premier et le père des saintes Praxède et Pudentienne. Cette supposition n'est pas nécessaire : il suffit, pour justifier les données des documents, que les deux Saintes aient eu une longue vie, et de fait la mosaïque de l'église les représente sous les traits de personnes assez âgées (2).

L'église de Ste-Pudentienne était en relation avec le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria. Déjà de Rossi avait reconnu dans ce cimetière un centre où se réunissaient les souvenirs de Ste-Pudentienne et de Ste-Prisque. Après les dernières fouilles et les récentes études auxquelles elles ont donné lieu, nous pouvons aujourd'hui regarder comme probable que le Pudens du « vicus Patricius » appartenait à la célèbre famille des Acilii Glabriones, fondateurs du cimetière de Priscille ; que dans cette catacombe S. Pierre inaugura son apostolat, et qu'on y gardait le souvenir de sa chaire et du baptême conféré par lui (3). Tout cela s'accorde parfaitement avec la tradition du séjour de l'Apôtre à Ste-Pudentienne.

Dès le IVe siècle, cette église était appelée « ecclesia

1. Cf. Baronius, *Annal.*, an. 159, c. 8, an. 161, c. 24 ; — *Acta SS.*, IV, mai., p. 295 ; — Bianchini, *Anast. biblioth.*, in vit. Pii (*P. L.*, t. CXXVII, col. 1213 sq.); — Galland, *Biblioth. Patr.*, I, p. 672.
2. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1867, p. 49-58.
3. Cf. Marucchi, art. du *Nuov. bullett.*, 1901, p. 71 sq.

Pudentiana » : c'est le nom que Pasqualini, au XVI[e] siècle, a lu sur une inscription dont il n'a pas noté la provenance (1) :

MIRAE · INNOCENTIAE · ADQ · EXIMIAE
BONITATIS · HIC · REQVIESCIT · LEOPARDVS
LECTOR · DE · PVDENTIANA . QVI · VIXIT
ANN · XXIIII · DEF · VIII · KAL · DEC ·
RICOMEDE · ET · CLEARCO · CON

(an. 384.)

On le lit aussi sur une autre inscription qui se trouve encore au cimetière de St-Hippolyte :

LOCVS
ROMVLI
PRESBYTERI
TITVLI PVD
en TIANAE

et sur la mosaïque même de l'abside : DOMINVS CONSERVATOR ECCLESIAE PVDENTIANAE. On l'appelait encore « titulus Pudentis », comme on le voit sur une inscription qui est aussi dans le cimetière de St-Hippolyte :

+ HIC REQVIESCIT IN PACE HILARVS
LICTOR TT PVDENTIS
QVI VIXIT ANN PL M XXX
DEP ЧI IDVS IVL PC MAVORTI V C

(an. 528.)

Toutes ces indications sont confirmées par les notes des archéologues du XVI[e] siècle, qui ont pu voir l'église avant qu'elle fût gâtée par les restaurations modernes. Ciacconio (2) nous a laissé un dessin d'une mosaïque de la chapelle de St-Pierre, qui représentait le Sauveur entre Novat et Timothée avec l'inscription : MAXIMVS FECIT CVM SVIS. C'est

1. De Rossi, *Inscript.*, I, n. 347.
2. Cod. Vat. 5409.

probablement un souvenir de ce Maxime et des thermes de Novat que nous avons dans une inscription de la galerie lapidaire du Vatican prise à tort par Visconti pour une inscription mithriaque :

MAXIMVS HAS OLIM THERMas
DIVINAE MENTIS DVCTV CVM

Elle devait rappeler une restauration, faite par Maxime, des thermes déjà transformés en église sous l'inspiration divine. Une autre mosaïque de la même chapelle représentait S. Pierre assis sur une chaire et enseignant au milieu d'un troupeau d'agneaux: monument important, qui nous montre dès le IVe siècle la tradition locale relative à S. Pierre. Avec ces thermes M. de Rossi (1) a mis en relation S. Justin, qui, d'après ses Actes, habita « prope ad balneum cognomento Timotinum » ; et S. Hippolyte le docteur, dont le souvenir est conservé dans une inscription et dans la petite église du même nom voisine de Ste-Pudentienne, quoiqu'elle soit plutôt dédiée à un autre S. Hippolyte : il exista peut-être là un centre d'enseignement chrétien au IIe et au IIIe siècle. On voit qu'il y a quelque chose d'historique dans les légendes relatives à ce titre, tandis qu'il ne faut attribuer aucune valeur aux relations supposées par Bianchini entre Pudens et le centurion Corneille ou à l'histoire de la chaire curule donnée par le sénateur à S. Pierre, qu'a imaginée Febeo (2).

D'abord oratoire privé, l'église de Ste-Pudentienne devint au IVe siècle basilique publique. Le successeur de Damase, Sirice, la restaura. Ce fait a de l'importance même par rapport à la tradition de la venue de S. Pierre au « vicus Patricius » et à la Via Salaria. On peut penser, en effet, que Sirice avait un culte spécial pour les souvenirs du cimetière de Priscille, où il devait être enterré. L'inscription de son

1. *Bullett.*, 1867, p. 55.
2. Cf. supr., p. 126.

tombeau renferma des allusions à une chaire et à une fontaine baptismale ; l'une et l'autre étaient apparemment dans ce cimetière :

FONTE SACRO MAGNVS MERVIT SEDERE SACERDOS.

Panvinio a vu près de l'autel de Ste Pudentienne l'inscription : SALVO SIRICIO EPISCOPO ECCLESIAE SANCTAE ; il y avait à la suite : ET ILICIO LEOPARDO ET MAXIMO. L'un de ces textes est au musée de Latran, l'autre à Ste-Pudentienne. La date de cette inscription nous est fournie par une autre inscription que copia Suarez, au temps d'Urbain VIII :

FVND· A	perfecta
LEOPAR	Honorio
DO· ET· IC	Augusto IIII
ILIO	EVTY
VALENTinian⟩	CIA
AVG ET/////	NO
(387 ou 390)	COS
	(an. 398)

Cette restauration eut donc lieu entre 387 et 398 (1). Elle est par conséquent contemporaine d'autres travaux exécutés près du « vicus Patricius » par les mêmes prêtres et par l'autorité publique. En effet on a retrouvé en 1850 près de St-Alphonse cette inscription qui est maintenant au musée de Latran :

OMNIA QVAE VIDENTVR
A MEMORIA SANCTI MAR
TYRIS YPPOLITI VSQVE HVC
SVRGERE TECTA ILICIVS
PRESB SVMPTV PROPIO FECIT

Or l'église de St-Hippolyte se trouve précisément sur le « vicus Patricius » ; on l'appelle St-Hippolyte in Fonte, parce que, suivant une tradition, ce serait la maison du

1. Ms. Barberin.

geôlier de S. Laurent converti et baptisé par le saint diacre. Il s'agit sans doute d'un portique construit par ce prêtre



MOSAÏQUE DE STE-PUDENTIENNE.

Ilicius. D'autre part on a trouvé près de Ste-Pudentienne une inscription rappelant des travaux d'embellissement

ordonnés par Fl. Valerius Messala, préfet de Rome à la fin du IVe siècle (1) :

...VS· VAL· MESSALA· V· C· PRAEFECTVS· VRBI AD· SPLENDOREM· PVBLICVM· IN· VICO· PATRICIO· VICTORIAE ET· FIERI· ET· ORNARI· PROCVRAVIT

L'église fut décorée sous Innocent Ier (Ve siècle) ; Panvinio put lire dans l'abside un fragment de l'inscription commémorative : SAL(vo) INNOCEN(tio episcopo). De nouvelles restaurations furent faites sous Hadrien Ier, dont le monogramme, que Pompeo Ugonio prit pour celui d'Hadrien II (IXe siècle), était tracé au centre de l'arc triomphal ; sous Grégoire VII (seconde moitié du XIe siècle) ; sous Innocent II (XIIe siècle), qui éleva le campanile ; plus tard, par le cardinal Gaetani (XVIe siècle), qui construisit la belle chapelle à gauche et qui, pour donner à la basilique un aspect plus moderne, ne craignit pas d'encastrer les colonnes dans de lourds piliers et de détruire une partie de la mosaïque ; enfin récemment par le cardinal Bonaparte, à qui on doit les peintures de la façade.

L'église, avec ses douze colonnes et sa mosaïque absidale, a conservé en partie sa disposition antique. Une partie du pavé, dans la nef de gauche, est très ancienne. Le puits que l'on voit dans cette nef a la même origine légendaire que celui de Ste-Praxède ; ce n'est certainement pas celui dont a pu se servir Ste Pudentienne, puisqu'il est au-dessus du niveau de la maison antique. Le monument le plus important est la mosaïque de l'abside. Le style même démontre qu'elle est du IVe siècle, de l'époque du pape Sirice : c'est donc la plus ancienne des mosaïques qui décorent les absides basilicales, puisque celle de Ste-Constance ne se trouvait pas primitivement dans une église, mais dans un mausolée. Elle a été mutilée dans la restauration du cardinal Gaetani, mais un savant de cette époque, Ciacconio, nous en a laissé un dessin complet (2) ; on en voit aussi un autre dans la bibliothèque Vaticane, où il a été porté avec les papiers de Marini et où

1. Cf. Corsini, *Series praefectorum Urbis*, p. 304 ; — Ugonio, *Stationi*, p. 161.
2. Cod. Vat. 5407.

il est conservé sous verre. Le Sauveur assis occupe le centre de la composition ; la figure n'est pas encore de style byzantin, et on peut croire qu'elle serait plus belle si elle n'avait été considérablement retouchée ; de la main droite il semble bénir, de la gauche il tient un livre ouvert sur lequel sont tracés les mots DOMINVS CONSERVATOR ECCLESIAE PVDENTIANAE. Son trône est placé au pied d'une colline sur laquelle s'élève une croix gemmée. A ses côtés sont les douze apôtres (on n'en voit plus que dix, et les noms de S. Pierre et S. Paul qui existaient autrefois ont disparu), et derrière les apôtres deux personnes, dont l'une plus âgée, présentent leurs couronnes. Dans ces deux figures Bianchini, M. de Rossi, la plupart des archéologues, reconnaissent Ste Praxède à droite du Sauveur et Ste Pudentienne à sa gauche, et remarquent que la gauche est ici, comme dans la mosaïque de Ste-Praxède, le côté le plus honorable, puisque c'est celui qu'occupent S. Pierre et la titulaire de l'Église. M. Lefort ([1]) préfère y voir l' « Ecclesia ex gentibus » et l' « Ecclesia ex circumcisione » : que signifieraient alors les couronnes ? La décoration monumentale qui forme le fond de cette mosaïque a un intérêt spécial. Un grand portique s'étend derrière les personnages, d'une extrémité à l'autre de la composition, et en arrière on distingue plusieurs édifices. Suivant Bianchini, ce serait l'édifice même de Ste-Pudentienne ; suivant Garrucci, la Jérusalem céleste. M. de Rossi ([2]) adopte en substance l'opinion de Bianchini, voyant en outre dans ce portique celui des prêtres Hilarius et Leopardus ; Mgr Crostarosa ([3]) ajoute que le geste et les paroles du Sauveur indiquent qu'il prend sous sa protection cette maison. Le P. Grisar ([4]), l'archéologue russe Ainalov ([5]), le P. Cré ([6]) y reconnaissent la ville de Jérusalem (qui peut d'ailleurs être la

1. *Rev. archéol.*, 1874, p. 96-100, et *Études sur les monuments primitifs de la peinture chrétienne en Italie*, p. 1 sq. — Mgr Duchesne (*Bull. crit.*, 1886, p. 2 sq.) semble pencher en faveur de cette opinion.
2. *Bullett.*, 1867, p. 58-59 ; — *Musaici*, S. Pudenziana.
3. *Nuov. bullett.*, 1895, p. 58 sq.
4. *Anal. rom.*, I, p. 566.
5. *Byzantinische Zeitschrift*, 1896, p. 644.
6. *Nuov. bullett*, 1900, p. 72.

figure de la Jérusalem céleste) et rapprochent cette scénographie tant de la mosaïque de Madaba que de la description faite par Ste Sylvie dans sa *Peregrinatio*. On le voit, l'interprétation reste douteuse; il semble plus naturel d'y voir des monuments romains, mais les preuves absolues font défaut.

La chapelle de St-Pierre, à gauche de l'abside, avait aussi des mosaïques, nous en avons parlé; mais depuis la restauration du XVIe siècle il ne reste plus rien d'ancien que le pavé. Il y a sous l'autel une planche qui serait, suivant la tradition locale, l'autel de bois sur lequel S. Pierre célébrait. Au mur de droite est fixée l'inscription du pape Sirice : SALVO SIRICIO EPISCOP ECLESIAE SANCTE ; au mur de gauche, la suite de cette inscription : ET ILICIO LEOPARDO ; et une épitaphe très intéressante à cause du nom de la défunte, Cornelia Pudentianetis : elle aurait été apportée « ex coemeterio SS. Martyrum », c'est-à-dire probablement de quelque catacombe :

CORN · PVDENTIANETI
BENE · M · Q · VIXIT AN XLVII
D I VAL · PETRONIVS MAT ·
DVLC · IN PACE

Au-dessous du texte, un buste de femme fortement retouché dans les temps modernes. Une autre inscription voisine rappelle la restauration exécutée au temps de Grégoire VII :

TEMPORE GREGORII SEPTENI PRAESVLIS ALMI
PRÆSBYTER EXIMIVS PRAECLARVS VIR BENEDICTVS
MORIB · ECCLESIAM · RENOVAVIT FVNDITVS ISTAM
QVAM CONSECRARI SACER IDEM CARDIQNALIS.
EIVSDEM SANAE FECIT SVB TEMPORE PAPAE
AVGVSTI MENSIS SEPTENIS NEMPE KALENDIS
NOMINE PASTORIS PRAECVRSORISQ ·IOHANNIS.

Suit un catalogue des reliques déposées là par le même

cardinal ; on peut y noter celles de plusieurs martyrs connus :

NEC MINVS HERMETIS · PREFECTI MARTIRIS VRBIS
ET TRANQVILLINI MARCI MARCELLIQANI.

On peut remarquer en outre, dans la chapelle à droite de l'abside, un beau fragment de sarcophage du IVe siècle semblable aux sarcophages de la résurrection que possède le Musée de Latran (1) ; dans la chapelle Gaetani, l'ancienne chapelle de St-Pasteur, des pierres se rattachant à un miracle eucharistique analogue à celui de Bolsena ; enfin dans le monastère (2), un oratoire orné de peintures du XIIe siècle représentant l'Agneau divin avec S. Pierre et S. Paul, Ste Praxède et Ste Pudentienne, un baptême.

Dans les fouilles récentes (1895) faites par les soins du ministère de l'instruction publique et sous la direction de M. Boni, on retrouva sous l'église cinq grandes salles ou galeries ornées de pilastres et d'arcs. C'est une construction en briques très soignée, semblable à celles du Ier siècle ; le plan est très régulier ; vers le fond on remarque deux pavés en mosaïques superposés ; certaines chambres ont été revêtues d'un enduit sur lequel furent tracées des lignes géométriques décoratives. On peut y reconnaître un édifice monumental, sans doute les thermes de Novat, d'autant plus qu'il reste des traces de « specus » pour amener l'eau. Cet édifice devait d'ailleurs être réuni à la maison de Pudens, et le titre chrétien a pu facilement être érigé dans une salle des thermes. Il y a dans une niche élevée de la dernière chambre des traces d'une peinture chrétienne du VIe ou du VIIe siècle : un personnage, Pierre ou Pudens — le nom se lit difficilement, le type serait plutôt celui de S. Pierre, — entre Ste Praxède et Ste Pudentienne. Il est possible qu'il y ait encore en cet endroit des souvenirs très précieux pour l'histoire des origines de l'Église romaine : il serait donc fort désirable que l'on y continuât les fouilles.

1. Cf. *Éléments*, t. I, p. 329-330.
2. Armellini, *Chiese*, 2e éd., p. 195, a donné une description de ces peintures.

§ V. St-Laurent-in-Panisperna.

Les Actes de S. Laurent placent son martyre près des Thermes d'Olympiade. Des fragments de mosaïques représentant des poissons, découverts près de St-Laurent-in-Panisperna et transportés au Musée du Capitole, peuvent en effet provenir d'établissements thermaux. Il y aurait ainsi analogie entre le martyre du saint diacre et celui de Ste Agnès, qui eut, elle aussi, à souffrir près d'un édifice de ce genre, les thermes d'Alexandre Sévère. L'indication topographique des Actes est précisée par l'Itinéraire d'Einsiedeln, qui au VIII[e] siècle place ici l'église « S. Laurentii in Formoso ubi assatus est ». Ce qualificatif « in Formoso » lui vint ou de sa beauté ou de sa position ou plutôt du nom de son fondateur. De fait un manuscrit cité par Bianchini ([1]) appelle cette église : « Ecclesiam ipsius martyris Laurentii quam Formosus fecit. » Mais il ne s'agit pas, comme inclinait à le penser Armellini ([2]), du pape Formose, qui vécut un siècle après la composition de l'Itinéraire d'Einsiedeln. Le *Liber pontificalis*, parlant de la restauration faite par Hadrien I[er], nomme l'église « ad Formosum ». Jean, chanoine de Latran au temps d'Alexandre III, rappelle le souvenir qui s'y rattachait du martyre de S. Laurent : « ubi positus est in craticula ». Au XIII[e] siècle, nous trouvons pour la première fois le vocable « in Panisperna », dans une inscription rapportée par Galetti ([3]) : « Cappellanus in sco̅ Laurentio in panisperno ». L'origine de ce mot est incertaine; peut-être vient-il du mot PERPENNIA ou PERPENNA, qu'on a remarqué sur une inscription trouvée en ce lieu ; peut-être se rapporte-t-il à des distributions de pain et de jambon qui se seraient faites dans cette basilique, en souvenir de la charité de S. Laurent envers les pauvres.

Du IX[e] au XIII[e] siècle, l'église fut desservie par des Bénédictins, qui avaient leur couvent à côté. Honorius III

1. *Anast. biblioth.*, in vit. S. Leonis III.
2. *Chiese di Roma*, 2[e] édit., p. 199.
3. Ms. Vat. O, VII, p. 178.

la consacra solennellement le 16 mars 1222. Boniface VIII la donna au chapitre de St-Jean-de-Latran. En 1308, elle passa aux Clarisses, pour lesquelles le cardinal Colonna bâtit un des plus beaux couvents de Rome, transformé aujourd'hui en institut scientifique. Ste Brigitte fréquentait souvent cette église ; elle mourut dans le voisinage, ainsi que le rapporte la bulle de Boniface IX (1390), et son corps y fut déposé pendant quelque temps avant d'être transporté à Valstena en Suède. Au XVI[e] siècle, le savant cardinal Sirleto y fit une grande restauration qui la transforma complètement. Des traces de l'ancien « atrium », la chapelle inférieure qui formait jadis la confession, et qu'on appelle « chapelle du four », parce qu'on y montre l'endroit où aurait été posé le gril de S. Laurent : voilà tout ce qui reste de l'église primitive. La dernière restauration date de 1893 ; elle a été exécutée à l'occasion du jubilé épiscopal de Léon XIII, qui fut consacré évêque dans cette église. On a fait alors la reconnaissance des restes des SS. Crispus et Crispinianus et d'une relique de Ste Brigitte.

§ VI. Ste-Agathe [1].

Ste-Agathe est située, comme le remarquent plusieurs documents anciens, « in capite Suburae ». Ce nom de Subure remonte à une haute antiquité, mais on n'en a pas donné d'étymologie acceptable : suivant Varron [2], il signifierait « quod sub muro terreo carinarum » ; suivant Festus [3], « a stativo praesidio quod solitum sit succurrere Exquiliis, infestantibus eam partem urbis Gavinis. » Le quartier appelé « Carinae » se trouvait en effet près de là, au-dessous de l'Esquilin Oppius, vers la Piazza delle Carrette qui s'appelait encore au XVII[e] siècle Piazza Carina ; mais il faut avouer que la parenté entre les deux noms est assez difficile à apercevoir. Du moins la position de la Subure est bien

1. Cf. Fioravante, *Diaconia S. Agathae in Subura descripta illustrata*, Rome, 1638 ; — Marucchi, *S. Agata dei Goti*, dans le *Giornale arcadico* 1891.
2. *De ling. lat.*, v, 48.
3. Sub h. v. (*P. L.*, t. XCV, col. 1665).

connue. Sous les rois et la république, elle embrassait la vallée comprise entre le Coelius et la partie occidentale de l'Esquilin ; sous l'empire, elle fut restreinte à la vallée qui s'étend entre le Quirinal, l'Esquilin Oppius et le Viminal. Deux grandes rues la traversaient : le « vicus Patricius » (via Urbana) et le « vicus Suburanus » (via S. Lucia in Selci); et elle avait pour limite occidentale une autre rue, l' « Argiletum », qui débouchait sur le Forum entre la curie et la basilique Émilienne. Au centre de la Subure commençait le grand égout. C'était un quartier populaire, plébéien, assez mal famé.

Nous avons peu de renseignements sur les origines de l'église de Ste-Agathe in Subura. Une inscription qu'on y voyait autrefois (1) rappelait qu'elle fut, dans la seconde moitié du V[e] siècle, restaurée et ornée de mosaïques par Ricimer :

Fla · ricimer · vi · mag · vtrivsq · militiae
excons · ord · pro · voto · svo · adornavit

Elle existait donc auparavant, sans doute dès le IV[e] siècle : la nécessité d'une diaconie dans ce quartier pauvre dut se faire sentir de bonne heure. Ricimer était ce soldat barbare qui, vers le milieu du V[e] siècle, fut le véritable maître de l'empire, déposant Avitus pour donner le trône à Majorien (457), puis à Antemius, dont il épousa la fille, qu'il chassa ensuite de Rome après avoir saccagé la ville (juillet 472) et remplaça, peu de temps avant sa propre mort, par Olybrius. Il fut enterré à Ste-Agathe, que nous voyons ensuite désignée sous les noms d' « église de Ricimer » et d' « église des Goths ». Les mosaïques qu'il y avait faites se conservèrent jusqu'en 1592 ; nous en avons une copie dans le manuscrit Vatican 5407. De l'inscription rapportée ci-dessus on peut déduire qu'il avait fait exécuter ce travail en accomplissement d'un vœu et après l'année 459, qui fut celle de son consulat avec Patricius. Une lame de bronze portant le nom de Ricimer et la date de 470 a été, au

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1[a], p. 438.

témoignage de Doni et de Muratori, trouvée dans l'église de Ste-Agathe ; on peut penser qu'elle indique précisément la date de la restauration. Voici la description de la mosaïque que donne Ciacconio ([1]) : « In aede S. Agathae ad suburam quam dnus Gregorius magnus pp. ab Arianis prophanatam iterum consecravit in honorem S. Agathae ejus martyris reliquiis et S. protomart. Stephani illatis ut habetur in *Dialog.* III, 30... In abside hujus ecclesiae sunt Christus et XII apostoli sex a dextris et sex a sinistris. Quod opus fieri fecit Ricimerus ut habet titulus FL · RICIMER · etc. Quae pictura in musaico antiquior multo est ut existimo ipso S. Gregorio pp. Paulus IV pont. max. non levibus rationibus permotus solebat dicere picturas has esse veras apostolorum effigies... » Et l'auteur a transcrit les noms des apôtres qui accompagnaient les portraits : « S. Jacobus Alfei. S. Simon Zelotes. S. Jacobus. S. Judas Jacobi. S. Philippus. S. Paulus. Salus totius generis humani. S. Petrus. S. Andreas. S. Johannes. S. Thomas. S. Mattheus. S. Bartolomeus. » Le Sauveur tenait à la main un livre ouvert, et S. Pierre les clefs ([2]).

Ricimer avait livré l'église aux Ariens. Après leur défaite (552), elle resta abandonnée pendant une quarantaine d'années. S. Grégoire la restaura et la consacra de nouveau. « Ecclesia S. Agathae, dit-il dans sa lettre à l'acolythe Léon ([3]), sita in Subura quae spelunca fuit aliquando pravitatis haereticae ad catholicae fidei culturam Deo propitiante reducta est. » Et dans les *Dialogues* ([4]) : « Arianorum ecclesia in regione Urbis hujus quae Subura dicitur cum clausa usque ante biennium remansisset placuit ut in fide catholica introductis illic beati Sebastiani et S. Agathae martyrum reliquiis dedicari debuisset : quod factum est. » — « Reducta est » : donc elle était catholique avant d'être donnée aux Ariens. Primitivement elle pouvait être dédiée au Sauveur ou aux Apôtres, mais non à Ste Agathe, puisque cette martyre

1. Cod. Vat. cit.
2. Cf. Ciampini, *Vet. monum.*, I, pl. 77 ; — Garrucci, *Stor. dell'arte crist.*, IV, p. 49.
3. L. IV, ep. 19 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 688).
4. L. III, c. 30 (tom. cit., col. 288).

ne figurait pas dans la mosaïque. C'est sans doute pour faire oublier la profanation arienne, que S. Grégoire lui imposa un nouveau nom ; celui de Ste Agathe était tout indiqué par la translation des reliques de cette sainte ; et il est possible que le pape ait choisi ces reliques à cause des relations qui unissaient alors l'Église romaine à la Sicile où elle possédait un patrimoine. Les *Dialogues* racontent encore que pendant la consécration un animal, chien ou chat noir, symbole du démon, s'échappa du sanctuaire, et pendant trois nuits effraya les habitants des maisons voisines en faisant du bruit sur les toits ; que les sacristains, après avoir éteint les lampes le soir, les trouvaient allumées le lendemain matin, ce qui signifiait que la lumière de la foi catholique avait succédé aux ténèbres de l'erreur. Cette consécration eut lieu en 593, l'année de l'invasion d'Agilulfe, roi des Lombards, qui se convertit de l'arianisme au catholicisme ; il n'est pas impossible qu'il y ait eu quelque relation entre ces deux faits.

Au VIIe siècle, un certain Menna fut enterré dans cette église ; son inscription funéraire, qui est au musée de Latran, appelle sur les profanateurs les malédictions des quatre Évangélistes et des 318 Pères de Nicée. Au VIIIe siècle, le *Liber pontificalis* (1) mentionne un monastère près de Ste-Agathe. C'est là qu'étaient les reliques des martyrs grecs du cimetière de Calixte, encore sous l'autel. L'église a eu diverses restaurations, notamment au XIe siècle sous Léon IX et au XVIIe. Il ne reste de l'édifice ancien que les colonnes, des traces de l' « atrium » où sont placés quelques fragments du tabernacle, enfin une partie du pavé et du clocher.

§ VII. St-Vital.

L'église de St-Vital est fort ancienne. L'Itinéraire d'Einsiedeln la mentionne « in vico Longo », et en traçant la via Nazionale, on a reconnu les traces de l'ancien pavé de cette voie, qui allait du Quirinal aux Thermes de Dioclétien. La dénomination primitive de l'église, « titulus Vestinae », rappelle quelque matrone de la fin du IVe siècle ou du com-

1. In vit. Leonis III.

mencement du Ve. Le *Liber pontificalis* en fait remonter la dédicace à Innocent Ier; il parle aussi à cette occasion du prêtre Leopardus, dont nous avons déjà vu les travaux à Ste-Pudentienne. Nous savons, par une inscription que Bosio a lue à Ste-Agnès [1], que St-Vital appartenait à la IVe région [2]:

ABVNDANTIVS · ACOL
REG · QVARTE · TT · VESTINE · QVI · VIXIT · AN · XXX
DEP · IN · P · D · NAT · SCI · MARCI · MENSE · OCT · IND · XII

Primitivement cette église fut dédiée aux célèbres martyrs de Milan, Gervais et Protais, dont le culte fut très florissant après l'invention de leurs corps par S. Ambroise. Puis on y ajouta le nom de leur père, Vital, martyrisé à Ravenne, où Venance Fortunat nous dit que son tombeau était très vénéré:

Martyris egregii tumulum Vitalis adora [3],

et où lui a été élevée une magnifique basilique byzantine, décorée de mosaïques par Justinien. L'église romaine de St-Vital est rappelée dans l'histoire de l'institution de la « litania septiformis » par S. Grégoire [4]: c'est de là que partait la procession des veuves, peut-être en souvenir de Vestina. Elle fut restaurée par Sixte IV (1475), Clément VIII (1595) et Pie IX. Au XVIe siècle, elle fut tout à fait transformée, et décorée de peintures qui représentent l'histoire des saints titulaires. Depuis cette époque, il n'y a plus de l'église ancienne qu'une portion des murs extérieurs et des traces de l' « atrium ».

1. L'original est perdu, il y en a une copie dans le vestibule de St-Marc.
2. Tout récemment on a aussi retrouvé à Ste-Agnès l'épitaphe d'un sous-diacre de la même région et peut-être du même titre :

+ LOCVS IMPORTVNI SVBDIAC · REG · QVARTAE

3. *Vita S. Martini*, IV, 682 (*P. L.* t. LXXXVIII, col. 425).
4. Joan. Diac., *S. Gregorii magni vita*, I, 42 (*P. L.*, t. LXXV, col. 81)

§ VIII. Ste-Susanne.

L' « alta semita », où s'élève Ste-Susanne, appartenait à la VIe région d'Auguste. Il y avait là un assez grand nombre de monuments civils: les portes « Sanquale », près de l'entrée du palais du Quirinal, et « Salutaris », près des quatre Fontaines (1); — le temple de Quirin, qu'on plaçait jadis à l'endroit où est St-André, mais qui se trouvait plutôt en face, dans le jardin royal ; — le « Capitolium vetus », entre Ste-Susanne et Ste-Marie-de-la-Victoire, sanctuaire dédié par les Sabins à Jupiter, Junon et Minerve, plus ancien par conséquent que celui du Capitole proprement dit; — les Thermes de Dioclétien; — les Thermes de Constantin, qui s'étendaient du palais Rospigliosi à St-André, et d'où proviennent la statue de Constantin placée dans le vestibule du Latran, celles de ses fils placées au Capitole, et celles des Dioscures qui ont valu à la place du Quirinal le nom populaire de Montecavallo. C'était du reste un quartier riche, peuplé de maisons patriciennes; nous y connaissons la « domus Pomponiorum », découverte en 1588 (2); — la « domus Flaviorum », où naquit Domitien et dont une partie fut transformée en « heroon » ; c'est dans ce « templum gentis Flaviae », près du collège belge, que furent déposées les cendres de Vespasien, de Titus, de Julie et de Domitien ; — la maison de Q. Valerius Vegetus (palais del Drago), — de Vulcacius Rufinus (ministère de la guerre) (3), — des Nummii (4), — d'Alfenius Ceionius Julianus (5).

L'église de Ste-Susanne fut fondée dans une maison patricienne, ou plutôt dans deux maisons réunies. La vierge à qui elle est dédiée fut martyrisée sous Dioclétien ; son père Gabinus était prêtre, et frère du pape S. Caius. « Caii episcopi domus, disent les Actes, beati Gabini domui juncta

1. Une inscription trouvée près de la Consulta nomme le « vicus salutaris ». Cf. *Bullett. comun.*, 1890, p. 73 ; — *C. I. L.*, VI, 31270.
2. Cf. *Bull. comun.*, 1889, p. 380.
3. *Ibid.*, 1884, p. 45.
4. *Ibid.*, 1885, p. 5, 10.
5. *Ibid.*, 1884, p. 43.

erat, atque ex illo tempore christianorum statio deputata est in duabus aedibus usque in hodiernum. Factum est hoc Romae in regione sexta apud vicum Mamurri ante Sallustii forum » (1). Ces indications topographiques sont précieuses, il faut seulement lire : « ante Sallustianos hortos » au lieu de « ante Sallustii forum ». Le ms. de Berne du Martyrologe hiéronymien (11 août) dit : « Romae ad duas domos juxta duodecinas natale sanctae Susannae ». Et le ms. de la reine de Suède : « Juxta duas domos diocletianas » (2). L'expression « juxta duodecinas » est sans doute une corruption de « juxta thermas diocletianas ». Nous voyons au concile de 497 deux prêtres du titre de St-Gabinus et Ste-Susanne. Le *Liber pontificalis* (3) parle d'une grande restauration faite à l'église de Ste-Susanne « ad duas domos » (VIIe siècle).

A la même époque (VIIe siècle) appartient une inscription dont il ne reste plus qu'un fragment (4), mais qui a été copiée au XVIe siècle et publiée par Borgia et par M. de Rossi (5). Elle était fort longue ; voici tout ce que nous en possédons :

Scae vir	GINIS · ET · MARTYRIS XPI SVSAN	nae
	SERGIVS EPISC · SERVVS · SERVORVM DI	
p	ROVIDENTIAE · SVAE · DIGNATIONE DNS	
e	T ECCLESIASTICARVM RERVM DISPEN	satorem
potest	ATE · QVI · VICEM · APOSTOLORVM · PRIN	cipis
opus	EST · VT · PERAEQVARI DEBEANT EC	
indi	GENTIVM · SVSTINENTI · SVCCVRRI	

C'était, gravée sur marbre, une bulle de Sergius Ier au cardinal-prêtre du titre de Ste-Susanne, nommé Jean. Sergius, qui avait été lui-même prêtre de cette église, lui fait donation de jardins et de maisons dans l'intérieur de la ville. Le fait nous était connu par le *Liber Pontificalis* : « Ciborium

1. Surius, *Acta SS.*, t. IV, 11 aug., p. 603.
2. *Acta SS.*, VII, juill. part. II, p. 44.
3. In. vit. Sergii I (687-700).
4. Il est dans la galerie lapidaire du Vatican, à gauche, au delà de la bibliothèque.
5. Cf. *Bullett.*, 1870, p. 90 sq.

S. Susannae quod ante ligneum fuerat ex marmore fecit... vel immobilia loca illi donavit ». Et nous savons aussi que pendant son important pontificat Sergius restaura des églises et des catacombes ([1]). Cette bulle nous montre de plus l'exercice du pouvoir pontifical dans l'administration des biens de l'Église et nous apprend que le St-Siège avait un patrimoine dans la ville même : « Item ex patrimonio urbano intra hanc urbem Romam. » Enfin elle nous donne plusieurs indications sur l'état de la ville et de la campagne romaine à cette époque, et nous permet d'induire que le quartier de Ste-Susanne était alors presque désert.

L'église eut sous Hadrien I[er] et Léon III des restaurations dont le *Liber pontificalis* nous a gardé le souvenir, et une autre au XVI[e] siècle. Ugonio a encore vu la mosaïque, qui figurait le Sauveur, Charlemagne, Léon III portant le nimbe carré et présentant la basilique ([2]). L'inscription tracée au-dessous rappelait les travaux qu'y avait fait exécuter le pape Léon III et la translation du corps de Ste Félicité :

> « Dudum haec beatae Susannae martyris aula coangusto et tetro existens loco marmorato quam dominus Leo papa tertius a fundamentis erigens et condens corpus B. Felicitatis martyris compte aedificans ornavit atque dedicavit. »

Le corps de Ste Félicité se trouve encore dans le souterrain, qui représente en partie le niveau primitif de l'église. Au cours des fouilles que le cardinal d'Avanzo y fit exécuter vers 1880, on découvrit des murs et des fragments de pavé ayant appartenu à une maison romaine du III[e] siècle, mais aucune peinture figurée. Les fouilles n'ont malheureusement pas été poursuivies. L'église actuelle est du XVII[e] siècle.

§ IX. St-Caius.

Presque en face de Ste-Susanne s'élevait l'église de St-Caius, érigée sur la maison de l'oncle de cette martyre.

1. Cf. de Rossi, *Rom. sott.*, t. I, p. 219.
2. Cf. Ugonio, *Stationi* ; — Ciacconio, cod. Vat. 5407, f. 74 ; 5408, f. 140, 184 ; — Cod. Barberin. XXX, 135, f. 62 ; — de Winghe, cod. Menestrier, f. 234 ; — Ciampini, Garrucci.

Comme elle était, au XVII[e] siècle, abandonnée et presque ruinée, Urbain VIII la fit reconstruire (1631) et y déposa un corps tiré des catacombes, que l'on prétendait être celui du pape S. Caius. En 1622, sous le pontificat de Grégoire XV, l'abbé Jacques Crescenzio, frère du cardinal du même nom, avait fait des fouilles dans le cimetière de Domitille, alors appelé de St-Calixte, avec le très vif désir d'y recueillir des reliques ; le 21 avril, veille de la fête de S. Caius, les ouvriers lui firent voir un « loculus » sur le marbre duquel ils avaient tracé au charbon l'inscription : CAIO · PP ⳩ ☧ . Son caractère évidemment apocryphe échappa à Crescenzio, qui se réjouit de cette heureuse découverte et transporta en ville les ossements (1). M. de Rossi a retrouvé à St-Calixte la vraie inscription du pape S. Caius.

La restauration du pape Urbain VIII était rappelée par l'inscription suivante :

VRBANVS VIII PONT · MAX ·
DOMVM IN VRBE S · CAII PAPAE
ET MART ·
IN ECCLESIAM OLIM CONSECRATAM
AC ERECTAM SACRAQVE STATIONE CELEBREM
VETVSTATE COLLAPSAM
A FVNDAMENTIS EXCITAVIT
. . . .
TITVLVM AC STATIONEM RESTITVIT
A SAL · MDCXXXI · PONT · IX

Cette église a été détruite en 1880, quand on a construit le ministère de la guerre. Le prince Barberini, qui en était le patron, transporta dans sa chapelle privée les ossements et le marbre sépulcral.

Dans ces mêmes travaux de construction du ministère, on découvrit les restes d'une maison romaine, celle de Vulcacius Rufinus, oncle maternel de Julien l'Apostat (2).

1. Cf. Boldetti, *Osservazioni*, p. 102 ; — *Acta SS.*, 22 avril.
2. Cf. *Bull. com.*, 1884, p. 45 ; 1885, p. 17-22.

Chapitre neuvième.

LA Ve RÉGION.

LA Ve région, située à droite et à gauche de la voie Flaminienne (Corso) comprenait la VIIe région civile, « via Lata », et une partie de la IXe, « circus Flaminius ». La voie Flaminienne partait du Capitole, de l'ancienne porte « Ratumena » et passait au pied de la porte « Fontinalis », que l'on voit encore, sur le Quirinal, dans le palais Antonelli. L'autel de Mars, auquel cette dernière porte était unie par un portique, « porticus usque ad aram Martis quae est in campo », devait se trouver sur la place actuelle des Sts-Apôtres. Il y avait à côté la caserne de la 1re compagnie des pompiers ; on en a, au XVIIe siècle, découvert des inscriptions sous le palais Muti, aujourd'hui Balestra. Cette région renfermait en outre de grandes places, « areae, campi », notamment, entre St-Sylvestre in Capite et la place d'Espagne, le « Campus Agrippae » entouré de portiques dont on a reconnu les ruines dans la Via Frattina ; — le « Forum suarium », marché aux porcs, sous le Quirinal, vers l'église des Lucchesi, — le « Templum Solis », érigé par Aurélien, vers 274, après sa victoire sur Zénobie, reine de Palmyre ; certains archéologues le placent dans les environs du « Campus Agrippae » ; d'autres, avec plus de probabilité, sur la pente du Quirinal, dans les jardins Colonna, où existent encore les ruines d'un édifice colossal.

§ Ier. St-Marc.

Le lieu où s'élève St-Marc est nommé dans les documents anciens « locus in Pallacinis, ad Pallacinas, Pallacinae ». L'étymologie de ce nom est tout à fait incertaine ; on a voulu le rapprocher de Palatium, Palatinum ; mais le Palatin

est trop éloigné pour avoir pu servir de point de repère. S. Grégoire ([1]) parle d'une « tabernam in hac urbe quae est posita juxta Pallacenis » ; et Cicéron lui-même ([2]) parle de « balneae palacinae ». Peut-être y avait-il là un portique de ce nom mettant en communication avec le « circus Flaminius » ; cette région renfermait beaucoup de portiques.

Le titre remonte au pape S. Marc (336), prédécesseur de Jules I[er], qui construisit ([3]) deux basiliques, l'une « juxta Palatinas ou Pallacinas », l'autre sur la voie Ardéatine. Nous la trouvons nommée dans une inscription de l'an 348, tirée du cimetière de Priscille, dont on a mis une mauvaise copie près de l'entrée de la basilique ([4]) :

hic DEPOSITVS EST PETRVS VIII · IDVS
mar TIAS QVI VIXIT ANNIS XVIIII
DEP · IN PACE PHILIPPO ET SALIA
COSS · DVO FRATRES
Ven ANTIVS LECTOR DE PALLACINE QVI VIXIT
dEP · XII · KAL · SEPT

et dans les suscriptions du concile de Symmaque (499). Quand, à la fin du VIII[e] siècle, Hadrien I[er] la restaura, elle était déjà dédiée à S. Marc évangéliste et à S. Marc pape : « Restauravit basilicam S. Marci in Pallacinis ». Grégoire IV fit une nouvelle restauration au siècle suivant : « Ecclesiam b. Marci confessoris atque pontificis quam tempore sacerdotii sui regendam susceperat... quae ob nimiam vetustatem crebro casuram esse videbatur... a fundamentis prius erexit... et ad meliorem cultum et decorem perduxit... absidemque ipsius basilicae musivo aureis superinducto coloribus cum summa populi gratulatione depinxit. » Enfin d'autres travaux furent exécutés sous Paul II, et au XVIII[e] siècle par les soins du cardinal Quirini (1727).

1. *Ep.* l. III, ep. 37 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 634).
2. *Pro S. Roscio Amer.*, 7.
3. *Lib. pontif.*
4. Cf. de Rossi, *Inscript.*, I, p. 62.

Le beau portique, du style de la Renaissance, date de Paul II. On y a disposé diverses inscriptions et fragments d'inscriptions, notamment celle qui est citée ci-dessus, et, à cause de la fête de S. Marc qui y est mentionnée, une autre relative au titre de Vestine[1]. Il faut remarquer, à droite, la margelle d'un ancien puits du monastère voisin avec son inscription du XI[e] siècle :

+ ∂ ∂ONO DI ET SCI MARCI
IOH PRB FIEROGABIT
OMNE SITIENTE VENITE BE
VITE AD AQVA ET SI QVIS D//// ISTA
AQVA PRETIO TVLERI ANATHEMA SIT

L'intérieur a conservé assez bien la forme basilicale. La mosaïque de l'abside est ainsi composée : au centre, le Sauveur debout ; de la main droite il bénit à la manière grecque, de la gauche il tient un livre sur lequel sont écrits les mots :

EGO SVM LVX
EGO SVM VITA
EGO SVM RE
SVRRECTIO ;

le « suppedaneum » est marqué des lettres A ω, au-dessous desquelles on voit l'Agneau sur le livre aux sept sceaux. A droite de Notre-Seigneur, un diacre de Sixte II, S. Félicissime, jeune, vêtu d'une dalmatique ; un vieillard qui est S. Marc évangéliste ; le pape Grégoire IV couronné du nimbe carré et présentant le modèle de la basilique. A gauche, le pape S. Marc, vieux et barbu, vêtu de la tunique, de la chasuble et du pallium ; un jeune homme en dalmatique, qui est l'autre diacre de S. Sixte, S. Agapit ; et Ste Agnès. Au-dessous de ce grand tableau, l'Agneau divin couronné du nimbe rond, avec le monogramme A ☧ ω ; il est debout sur la colline d'où s'échappent les quatre fleuves bibliques (GHEON FISON TIGRIS EVFRA) et entouré de douze brebis

1. Supr., p. 6.

sortant des villes de Bethléem et Jérusalem. Plus bas encore, une inscription grossière comme toutes celles de cette époque:

VASTA THOLI PRIMO SISTVNT FVNDAMINE FVLCRA
QVAE SALOMONIACO FVLGENT SVB SIDERE RITV
HAEC TIBI PROQVE TVO PERFECIT PRAESVL HONORE
GREGORII MARCE EXIMIO CVM NOMINE QVARTVS
TV QVOQVE POSCE DEVM VIVENDI TEMPORA LONGA
DONET ET AD COELI POST FVNVS SYDERA DVCAT



MOSAÏQUE DE ST-MARC.

Sous l'arc, on remarque le nom monogrammatique du pape Grégoire IV :



Sur la paroi extérieure de l'abside on voit le buste du Sauveur entre les symboles des quatre évangélistes, et un peu plus bas aux extrémités S. Pierre et S. Paul. Cette mosaïque présente cet intérêt spécial, qu'elle nous donne le portrait de Grégoire IV fait par un contemporain (1).

L'autel ne remonte pas au delà de la restauration du cardinal Quirini. L'ancien autel, du XIIe siècle, portait l'inscription suivante (2) : « in n · d · magister gil · pbr · card · s · marci ivssit hoc fieri pro redemptione animae svae ann · dni · MCLIII ind · II factvm est per manvs iohis petri angeli et sassonis filior · pavli ». Cette famille de marbriers romains est bien connue, c'est la même qui a fait le « ciborium » de St-Laurent-hors-les-Murs.

Au-dessous de l'autel il y a encore une confession, qui n'est pas ouverte au public. Mgr Bartolini l'a retrouvée en 1854 et décrite dans une brochure (3). Elle est formée d'une galerie rectiligne, qui conduit à l'autel des reliques, et de deux galeries semi-circulaires, qui partent de cet autel, à droite et à gauche, et dans lesquelles on remarque des niches pour les lampes. Elle ressemble beaucoup à celle de Ste-Praxède ; Grégoire IV la construisit pour y déposer les reliques des SS. Abdon et Sennen et de S. Hermès ; Éginhard nous a laissé le récit des incidents de cette dernière translation (4). La basilique possède beaucoup d'autres ossements tirés des catacombes. Il y a aussi le corps d'une Ste Fortissima, à qui est donné le titre de martyre, mais qui n'a pas dû l'être, car son inscription, placée justement au-dessous du reliquaire, porte la date de l'an 389 :

1. « La mosaïque de St-Marc est tout ce qu'on peut voir de plus pauvre en fait d'art. Les figures y sont efflanquées, allongées, d'une raideur extrême. L'artiste, s'il est permis d'employer ce terme, a su innover même dans la pétrification : ses personnages, au lieu de se tenir sur un même plan, sont hissés chacun sur un socle ; ce sont des portraits, non de saints, mais de statues de saints. » Duchesne, *Bullet. critiq.*, 1886, p. 6. On pourrait du reste étendre ces critiques à toutes les mosaïques du IXe siècle.

2. Cod. Menestrier, fol. 222. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1875, p. 125.

3. *La sotterranea confessione della romana basilica di S. Marco*, Roma, 1844.

4. *Historia translationis BB. Petri et Marcellini*, c. X (*P. L.*, t. CIV, col. 590).



Les symboles eux-mêmes indiquent l'ère de la paix. Mgr Bartolini a bien imaginé que cette Fortissima avait pu être martyrisée dans les luttes entre païens et chrétiens qui durèrent pendant tout le IVe siècle ; mais rien absolument ne confirme cette hypothèse, si ingénieuse soit-elle.

Le grand palais voisin a été construit par le cardinal Pierre Barbo, de Venise, le futur Paul II, pour remplacer la maison du cardinal titulaire, abandonnée et détruite pendant le séjour des papes à Avignon. Il fallut d'ailleurs en faire autant pour plusieurs autres titres, notamment pour les Quatre-Sts-Couronnés. L'architecte fut Giuliano da Majano (1468). Son œuvre fut assez monumentale pour devenir résidence papale jusqu'à Pie IV ; plusieurs bulles ont été signées « apud S. Marcum ». Charles VIII y demeura quand il vint à Rome, en décembre 1494. Pie IV l'échangea contre un palais que la république de Venise lui donna pour son nonce. Le palais de Paul II passa à l'Autriche en même temps que la Vénétie.

On remarque à côté de l'église un important fragment de statue de femme que le peuple appelle « Madama Lucrezia ». Elle est aussi célèbre que Pasquino, Marforio et l'abate Luigi [1]. Son costume prouve qu'elle représentait la déesse Isis. Elle provient sans doute du grand sanctuaire égyptien

1. La statue de « l'abate Luigi » est dans la cour du palais Bandini, via del Sudario. C'est une belle statue classique. Cf. Cancellieri, *Notizie delle due famose statue di un fiume e di Patroclo, dette volgarmente di Marforio e di Pasquino*, Roma, 1789.

qui se trouvait non loin de là, aux environs de St-Ignace. Le fameux « piè di marmo » doit avoir la même origine, c'est un pied votif offert à cette divinité.

§ II. Sts-Apôtres.

On a attribué à la basilique des Sts-Apôtres une origine constantinienne. Cette opinion n'a pour elle aucune preuve sérieuse ; la tradition sur laquelle elle prétend s'appuyer a dû naître du voisinage des thermes de Constantin et du portique restauré par cet empereur, portique dont on peut voir des traces sous l'hôtel de la Paix. Toutefois l'église doit bien remonter au IVe siècle. Le *Liber pontificalis* dit que le pape Jules Ier (337-352) construisit « basilicam Juliam juxta Forum ». Ces mots ne désignent certainement pas, comme l'a pensé M. Maës, Sa Maria Antiqua au Forum romain, car le catalogue libérien ajoute : « quae est in regione VII juxta forum divi Trajani ». Il est également hors de doute que la basilique de la voie Flaminienne attribuée au même pape ne peut être que celle de St-Valentin (1). Pélage Ier reconstruisit l'église des Sts-Apôtres au VIe siècle, après la bataille du Vésuve et la victoire définitive de Narsès sur les Goths. La restauration fut achevée par Jean III, successeur de Pélage. L'inscription placée dans l'abside rappelait les noms des deux pontifes :

Pelagivs coepit, complevit papa Iohannes
Unvm opvs amborvm par micat et praemivm (2).

Il y avait encore d'autres inscriptions, celle par exemple que Martinelli (3) a reproduite d'après un ms. de Volaterrano ; et deux autres dont voici la plus importante (4) :

1. *Lib. pont.*, éd. Duchesne, I, p. 8.
2. *Syll. Virdun.*, ap. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, part. Ia, p. 139.
3 *Roma ex ethnica sacra*, p. 66.
4. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. Ia, p. 65.

Largior et Philippus existens angusto in tempore presul
Despexit mundo deficiente primi
Fluctibus humanis portum scit ferre salutis
Cui semper cure est reddere vota Deo
Nomine censura mente et sermone Iohannis
Qui sibi commissas pascere novit oves
Hoc opus excoluit quo plebs festina recurrens
Eripitur morsu dilacerandi lupi
Quisquis lector adest Iacobi pariterque Philippi
Cernat apostolicum lumen inesse locis.

Elle fut dédiée à SS. Philippe et Jacques, et consacrée le 1er mai, jour de leur fête. Étienne V la répara (891) et déposa dans la confession un grand nombre de reliques, entre autres celles des SS. Chrysanthe et Darie. D'autres restaurations eurent lieu au XVe siècle, sous Martin V, qui habitait à côté dans le palais de sa famille ; puis par les soins du cardinal Riario, neveu de Sixte IV ; du cardinal della Rovere, le futur Jules II ; de Clément XI, au XVIIIe siècle ; du prince Torlonia, en 1827. La dernière fut faite en 1873. On retrouva alors des parties de l'ancienne basilique, le niveau primitif qui était celui de la confession actuelle, les bases de plusieurs colonnes, et les reliques des deux Apôtres titulaires. Dans l'église même il ne reste plus rien de la basilique primitive. On a eu la singulière idée de donner à la confession la forme d'une catacombe, d'y reproduire des « loculi », des inscriptions et peintures cimitériales : c'est un non sens, puisqu'il n'y a jamais eu de catacombe à l'intérieur de la ville. A l'entrée de l'église, sous le portique, on peut remarquer une œuvre des marbriers romains du XIIIe siècle : un lion en marbre, avec l'inscription : BASSALECTVS ME FECIT. Ce nom est celui du célèbre auteur du cloître de St-Jean-de-Latran.

Marini [1] a publié un curieux document du XIIe siècle, qui est apocryphe en tant que copie d'une prétendue donation de Jean III à l'église « des Sts-Apôtres », mais qui

1. *Papiri diplomatici*, n. 1.

n'en a pas moins un certain intérêt, parce qu'il nous fait connaître les limites de la paroisse au moyen-âge : « A via ubi est calix marmoreus ([1])... et inde itur juxta ecclesiam S. Marcelli et declinatur ad laevam ante ecclesiam S. Mariae quae est in via Lata et deinde recto itinere producitur per viam quae est sub monte Tarpeio usque ad arcum Argentariorum ([2]) et inde itur in viam ad laevam per viam secus hortum qui dicitur mirabilis ([3]) atque per scalam mortuorum fit ascensus per cavam montis usque ante caballos marmoreos recta via ac inde vertitur ante arcum pacis... ad Pincianam... super formam virginem ([4]) juxta monumentum... usque ubi dicitur cannella » ([5]).

§ III. Ste-Marie-in-via-Lata ([6]).

Plusieurs arcs de triomphe se dressaient sur la voie Flaminienne, le Corso actuel. Près de la porte « Ratumena », il y avait celui de Domitien, que le moyen-âge appela « arcus argentariorum » et aussi « arcus manus carneae », d'où on a fait « Macel de' Corvi ». Plus loin, devant Ste-Marie in via Lata, on voyait l'arc dédié à Dioclétien et Maximien ; ce monument n'a été détruit que sous Innocent VIII, et il en existe dans la villa Medici des fragments avec les mots VOTIS · X · ET XX ([7]). Derrière cet arc, sur l'emplacement du Collège romain, se trouvaient les « septa Julia », c'est-à-dire le lieu de réunion des comices centuriaux, dont l'enceinte (« septa »), d'abord en bois, avait été refaite en marbre par Jules César et Auguste. Ils étaient traversés par l'aqueduc de l' « aqua Virgo », qui passait à St-Ignace ; il paraîtrait même que les pierres de l'aqueduc auraient servi à construire cette église et le Collège romain. Le plan capitolin, qui

1. Sans doute le « cantharus » de l'ancien « atrium », conservé aujourd'hui dans la cour d'un palais voisin.
2. L'arc de Domitien.
3. Un jardin situé non loin de la place de Venise.
4. L'aqueduc de l' « aqua virgo ».
5. Le Tre cannelle.
6. Cf. Hartmann, *Ecclesiae S. Mariae in via Lata tabularium*, Vienne, 1895.
7. Cf. Marliano, *Topografia di Roma*, 1534, p. 136.

mentionne les « septa Julia », place au delà un grand jardin public et le groupe des monuments consacrés au culte égyptien d'Isis.

Si l'on s'en rapportait au roman historique de Martinelli([1]), l'église de Ste-Marie-in-via-Lata serait la plus ancienne et la plus célèbre de Rome. Martinelli s'est appuyé sur l'ancien office liturgique de cette église ([2]). Ce document est certainement postérieur au Xe siècle, il remonte peut-être au XIVe; il fourmille d'erreurs et n'a aucune autorité. On y raconte que S Pierre et S. Martial habitaient en ce lieu : « B. Martialis morabatur in loco qui dicitur via Lata », que S. Paul y demeura aussi avec S. Luc, que l'un y aurait écrit ses *Épîtres* et l'autre les *Actes des Apôtres :* « Oratorium B. Martialis remansit B. Paulo apostolo et B. Lucae evangelistae ubi in oratorio continuo persistentes Apostolus scribebat diversis provinciis, etc. » Or les Actes de S. Martial ([3]), légendaires eux aussi, mais plus anciens, ne disent rien de cette prétendue habitation du Saint sur la Via Lata, et il est beaucoup plus vraisemblable que S. Paul ait demeuré près des « castra Praetoria ». Aussi bien le caractère de cet endroit de la Via Lata ne permet guère d'y supposer une maison privée : il faudrait la mettre dans le portique qui entourait les « septa Julia ». Ce sont précisément des restes de ce portique que l'on voit dans le souterrain de l'église. Il y eut là, à l'époque chrétienne, un oratoire ; ce qui existe encore des peintures du XIe siècle représente près du crucifix S. Martial, et c'est peut-être ce qui a donné lieu à la légende.

Pendant les pontificats de Léon III et Nicolas Ier, cette église était certainement une diaconie ([4]) ; on avait pu en établir les services dans le portique des « septa Julia » vers le VIe siècle. Innocent VIII la restaura à la fin du XVe siècle. Alexandre VII y transporta la station fixée auparavant à St-Cyriaque-in-Thermis. Cette dernière et très ancienne

1. *Primo trofeo della ssma croce, etc.*, Rome, 1655.
2. Cod. Vat. lat. 5516, f. 1 sq. ; cod. 6171, fol. 91 sq.
3. Bibl. Victor-Emm., fund. farfensis, cod. 19, f. 135 sq.
4. Cf. *Liber pontif.*

église était alors abandonnée, et jusqu'à notre époque on avait perdu le souvenir de son emplacement exact. En 1872, lors de la construction du ministère des finances, on reconnut près de l'orphelinat des Thermes un édifice antique, dont il restait quelques débris de colonnes et de sculptures, et que M. de Rossi identifia avec St-Cyriaque.

Dans l'escalier à gauche du portique de Ste-Marie-in-via-Lata on peut remarquer un fragment d'inscription grecque apporté de l'église de Ste-Passera, sur la voie de Porto. Le nom de Ste Passera n'est pas, comme on l'a cru longtemps, le même que celui de Ste Praxède, mais bien une corruption des mots Abbas Cyrus, Basyrus, Pasyrus, Passera. L'église était en effet dédiée aux SS. Cyrus et Jean, martyrs d'Alexandrie.

§ IV. St-Marcel.

Le pape S. Marcel (308-310) était, suivant le *Liber pontificalis*, « de regione via Lata ». Il obtint d'une matrone nommée Priscille un terrain sur la Via Salaria pour y creuser le cimetière de Novelle : « Rogavit quamdam matronam nomine Priscillam et fecit cymiterium Novellae via Salaria et XXV titulos in urbe constituit. » Cette matrone devait appartenir à la même famille que la fondatrice du cimetière de Priscille ; c'est elle peut-être que nomme une inscription du IVe siècle trouvée dans ce cimetière. Les Actes parlent aussi d'une Lucine qui aurait reçu Marcel dans sa maison et après la mort de celui-ci aurait transformé son habitation en église dédiée au saint pape. Il n'est pas impossible que les deux noms de Priscille et de Lucine désignent la même personne : on peut faire ici une hypothèse semblable à celle de M. de Rossi pour Pomponia Graecina et Lucine. S. Marcel fut condamné « ad catabulum », à la réclusion dans une écurie. Cette indication est bien en rapport avec la topographie de cette partie de la Via Lata. Il est possible aussi que là fût la station postale du départ de la voie Flaminienne, car à cette époque les habitations

s'étendaient bien au delà de la porte « Ratumena » (1). Marcel fut déposé au cimetière de Priscille; S. Damase plaça sur son tombeau une inscription, d'après laquelle ce pontife aurait été envoyé en exil : « Finibus expulsus patriae » (2).

Sous S. Grégoire le titre de Marcel est mentionné comme lieu de station. Il fut décoré par Léon III, Hadrien Ier, Grégoire IV, etc. Au IXe siècle, le corps du martyr y fut rapporté avec celui du pape Vigile. Il est encore sous le maître-autel. En 1869, on y retrouva des ossements ; et à côté une médaille du pape Jean VIII (872-882) et une lame de plomb portant l'inscription (3) :

✠ CORPVS BE
ATI MARCELLI
PP · ET · M
LARGI · ET · SMA
RALDI · M
ET ALI + ORVM +

Les saints Largus et Smaragdus, enterrés d'abord sur la Via Salaria, avaient été transportés par S. Marcel sur la voie d'Ostie, puis au IXe siècle à Ste-Marie-in-via-Lata ; dans cette dernière translation, quelques-unes de leurs reliques furent données au titre de St-Marcel. L'église avait, avant le XVIe siècle, une orientation contraire à celle qu'elle a aujourd'hui; c'est le célèbre architecte Sansovino qui en 1519 lui donna sa forme actuelle. D'autres restaurations eurent lieu au XVIIe siècle, puis en 1868-69. Elle ne présente plus aucun intérêt archéologique.

§ V. St-Sylvestre-in-Capite (4).

St-Sylvestre-in-Capite n'est pas très ancien, il ne remonte qu'au VIIIe siècle. A l'époque romaine, il y avait dans ce

1. Les « catabulenses » étaient chargés des transports publics. Cf. *Cod. Theodos.*, XIV, III, 9, 10.
2. Cf. *Notions générales*, p. 229.
3. Cf. de Rossi, *Bullet.*, 1869, p. 72.
4. Cf. Giachetti, *Historia delle venerabile chiesa e monastero di S. Silvestro de Capite*, Roma, 1629 ; — Carletti, *Memorie istorico-critiche della chiesa e monastero di S. Silvestro in Capite*, Roma, 1795.

quartier une vaste série de portiques entourant le « campus Agrippae », qui s'étendait entre le Quirinal et la voie Flaminienne, de la fontaine de Trevi à la place d'Espagne. On en trouve des restes de tous côtés ([1]), et ils sont marqués sur le plan de Septime-Sévère. Sur l'emplacement du palais Marignoli près de St-Sylvestre, on recueillit des inscriptions mithriaques dont une importante du IVe siècle. Du VIe au VIIIe siècle, et même au moyen-âge, ce quartier était très désert, couvert de vignes; de là les noms de via Frattina (fratta, haie), via della Vite, S. Andrea delle Fratte, Capo le Case.

Paul Ier (757-767) érigea l'église de St-Sylvestre dans sa maison paternelle à laquelle il annexa un monastère. Il y eut d'abord deux églises : la grande basilique publique, à laquelle on accédait de la place par un grand escalier ; et l'oratoire intérieur des moines. Dans ce dernier Paul Ier déposa les corps des saints papes Étienne Ier et Sylvestre ; dans la basilique, beaucoup d'autres reliques tirées des catacombes. Celle-ci était dédiée à S. Denis, évêque de Paris, en souvenir du voyage d'Étienne III en France et de son séjour au monastère de St-Denis; c'est ce qu'attestent le *Liber pontificalis*, la chronique de Benoît de Soracte et les archives de St-Sylvestre publiées par Federici. Ce monument se rattache donc aux origines du pouvoir pontifical. Les anciens documents l'appellent encore « cata Pauli », puis « inter duos hortos » ; enfin le nom de S. Denis fut oublié, il ne resta que celui de S. Sylvestre. C'est là que Léon III, assailli pendant la procession des grandes litanies, fut enfermé dans le monastère, d'où il réussit à s'enfuir et à se réfugier en Allemagne ([2]).

Au Xe siècle, cette église était un des plus importants sanctuaires de Rome. Agapit II lui donna (955) et Jean XII lui confirma (962) juridiction sur le monastère de St-Valentin ([3]). Elle avait aussi la propriété de la colonne Antonine ; c'est sans doute ce qui sauva de la ruine ce beau monument : une inscription du XIIe siècle, placée sous le portique de

1. Cf. Lanciani, *Forma Urbis.*
2. *Lib. pontif.*
3. Marini, *Pap. diplom.*, p. 38, 45.

+ QM COLVPNA ANTONINI
IVRIS MON SCI SILVRI ET
ECCLA S ANDREE Q · CIRCA EA
SITA E CV OBLATIONIBVS Q
IN SVPERIORI ALTARI ET INFE
RIORI A PEREGRINIS TRIBVVN
TVR LONGO IA TPR LOCATIOE
A NRO FVIT ALIENATA MON · NE
IDE CONTINGAT · ACTORITATE
PETRI APLOR PRINCIPIS ET STE
PHANI ET DIONISII ET CONFES
SORIS SILVRI MALEDICIMVS ET
VINCVLO LIGAMVS ANATHEMA
TIS ABBATE ET MONACHOS Q
CVQ · COLVPNA ET ECCLAM LO
CARE VL BENEFICIO DARE PSVP
SERIT · SI QS EX HOMINIB · CO
LVPNA P VIOLENTIAM · A NRO
MON SVBTRAXERIT PPETVE
MALEDICTIONI SICVTI SAGRI
LEGVS ET RAPTOR ET SCARVM
RERV INVASOR SVBIACEAT · ET
ANATHEMATIS VINCVLO PPE
TVO TENEATVR FIAT
HOC ACTV E ACTORITATE EPO
RV ET CARDINALIVM ET MVL
TOR CLERICOR ATQ · LAICO
RVM QVI INTERFVERVNT
PETRVS DI GRA HVMILIS ABBAS
HVIVS SCI CENOBII · CV FRIB
SVIS FECIT ET · CONFIRMAVIT
ANN DNI MIL CXVIIII ·
INDIC XII ·

l'église, menace des censures les plus graves quiconque oserait attenter aux droits des religieux ([1]). Le couvent fut occupé successivement, ou peut-être simultanément, par des moines grecs et latins. De grandes restaurations eurent lieu au début du XIII[e] siècle sous Innocent III, à la fin du XVI[e] sous Clément VIII, et au XVIII[e].

La cour de l'église actuelle représente l'ancien « atrium ». Sous le portique qui correspond au « narthex » primitif, il y a à remarquer plusieurs inscriptions : une sorte de calendrier

+ IN N̄ DN̄I · HAEC NOT NAT · SC arum
HIC REQVIESCENT ium
MENSE MART · D̄ · XVIIII · N̄ · SCAR̄ DARIAE
ET HILARIAE · V ·
MENSE AVG · D̄ · VIII · N̄ · SCAR̄ MEMMIAE
ET IVLIANAE
DIE VIIII M̄ · SS · N̄ · SCAE ARTHEMIAE
DIE XII M̄ · SS · N̄ · SCAE CONCORDIAE
MENSE SEPT · D̄ · XXX N̄ · SCAR̄ · SOFIAE
PISTIS · HELPIS · ET · AGAPE
MENSE OCT · D̄ · XIII · N̄ · SCAE · CONCHYLE
D̄ · XVIII M̄ · SS · N̄ · SCAE TRIFONIAE
D̄ · XXVIII · M̄ · SS · N̄ · SCAE CYRILLAE

« NOTITIA » DES SAINTES DE ST-SYLVESTRE.

du XI[e] siècle qui énumère en deux listes distinctes les saints et saintes dont l'église possédait les reliques ([2]) ; — une

1. V. p. 397. A cause du grand nombre et de la difficulté des abréviations, il ne sera pas superflu d'en donner une transcription :

« + Quam columnam Antonini juris monasterii Sancti Sylvestri et ecclesiam S. Andreae quae circa eam sita est, cum oblationibus quae in superiori altari et inferiori a peregrinis tribuuntur, longo jam tempore locatione a nostro fuit alienata monasterio. Ne idem contingat, auctoritate Petri apostolorum principis et Stephani et Dionysii et confessoris Sylvestri, maledicimus et vinculo ligamus anathematis abbatem et monachos quicumque columnam et ecclesiam locare vel beneficio dare praesumpserit. Si quis ex hominibus columnam per violentiam a nostro monasterio subtraxerit, perpetuae maledictioni sicuti sacrilegus et raptor et sanctorum rerum invasor subjaceat, et anathematis vinculo perpetuo teneatur. Fiat. Hoc actum est auctoritate episcoporum et cardinalium et multorum clericorum atque laicorum qui interfuerunt. Petrus Dei gratia humilis abbas hujus sancti coenobii cum fratribus suis fecit et confirmavit anno Domini MCXVIIII indictione XII. »

2. Cf. *Notions générales*, p. 250-251.

inscription de la même époque, apportée de St-Valentin et rappelant les travaux et les dons d'un abbé du monastère au

IN N DNI HAEC EST NOTITIA NATALICIORVM
SCORVM HIC REQVIESCENTIVM
MENSE IANVARIO DIE III · NAT · SCI ANTHERI PAPAE
DIE X M · SS · N · SCI · MILTIADIS PAPAE
MENSE FEBR · DIE XI · N · SCOR · CALOCERI ET PARTHENII
MENSE MARTIO D · II · N · SCI LVCII PAPAE
DIE VIII · M · SS · N · SCOR · QVORVM NOM · D · SCIT
DIE XVIII · M · SS · N · SCI · PYMENII · PB · ET MART ·
DIE XVIIII · M · SS · N · SCOR · CHRYSANTHI
ET THRASONIS
DIE XXIIII · M · SS · N · SCI · QVIRINI · MART ·
MENSE APRIL · D · XXII · N · SCI GAII · PAPAE
DIE XXV · M · SS · NA · SCI · MILITI · MART ·
MENSE · MAIO · D · XII · N · SCOR · TROFIMI
ET CALOCERI
MENSE IVLIO · DIE XXVI · NAT · SCOR · ZEFIRINI PAPAE
ET TARSICII MARTYRIS
MENSE · AVGVSTO · DIE · VIII · NA · SCOR ·
QVIRIACI · LARGI · ET · SMARAGDI A^{R}CEL ·
DIE · XIII · M · SS · NA · SCI YPPOLITI
MENSE · SEPTIMBRIO DIE X · N · SCI GOR
GONII ET ALIORꝝ · QVORꝝ · NOM · DS · SCIT
DIE XX · M · SS · N · SCI IANVARII D · XXII N
SCOR · PAMFILI ET PAVLIMITIS
MENSE · OCT · DIE · VIIII · N · SCOR · MVLTORꝝ · MART ·
DIE XIII · M · SS · N · SCOR · PROIECTI ET SEBERI
MENSE NOV · D · XXVII N · S · OPTATI ET POLYCHAMI
D · XI · M · SS · N · SCORꝝ · VIGINTI QVINQVE
MENSE DEC · D · XXVII · N · SCI DYONISII · PAPAE
D · XXVIIII · M · SS · N · SCI · NEMISI · DIACONI ·

« NOTITIA » DES SAINTS DE ST-SYLVESTRE.

temps de Nicolas II (1060) ([1]) ; — l'inscription citée ci-dessus, du XIIe siècle (sa date est probablement celle de la va-

1. Cf. Marucchi, *Il cimitero e la basilica di S. Valentino*, p. 130.

cance du St-Siège entre Gélase II et Calixte II), relative à la colonne Antonine et à une petite église de St-André située à côté ; il ne reste aucune trace de cette église à laquelle peut-être a succédé celle de la Pietà. Le clocher est du XIII[e] siècle. A l'intérieur, tout a été modernisé. La tradition locale veut que les reliques de S. Tarsicius reposent sous le dernier autel à gauche, près de l'abside ; le calendrier de l'église marque la fête de ce Saint au 26 juillet (elle se fait maintenant en janvier), en même temps que celle de S. Zéphyrin : tous les deux avaient à St-Calixte un sarcophage commun (1).

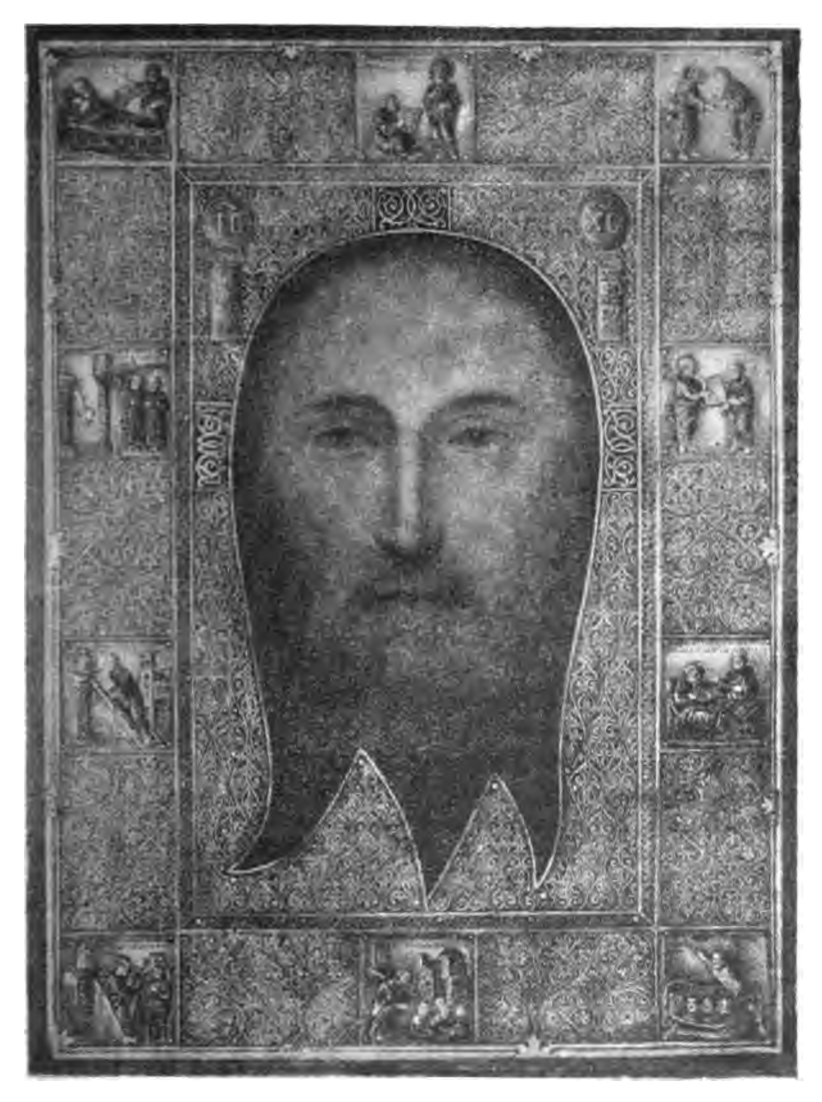


FRAGMENT DU CALENDRIER DES SAINTES.

Le beau tabernacle du maître-autel a été fait, à la Renaissance, pour conserver le célèbre portrait de Notre-Seigneur attribué à Abgar, roi d'Édesse. Des Grecs, fuyant Constantinople au moment de l'invasion des Turcs, l'apportèrent à Rome. Eusèbe, qui parle d'une correspondance d'Abgar avec Notre-Seigneur, ne dit rien de ce portrait. Nous le trouvons mentionné dans l'écrivain arménien Moïse de Corène et dans la doctrine d'Addaï ou de Thaddée, apocryphe très ancien dont un texte araméen était connu à Édesse dès le V[e] siècle. Evagrius, dans son *Histoire ecclésiastique* (2), dit qu'il était en

1. Cf. *Itinéraire des Catacombes*, p. 142.
2. *Hist. eccles.*, l. IV, c. XXVII (*P. G.*, t. LXXXVI, col. 2748 sq.).

vénération à Édesse depuis une haute antiquité. C'est une peinture byzantine, assez semblable à celle du « Volto santo ». Comme on prétend en avoir l'original à Gênes, dans l'église



PORTRAIT DE NOTRE-SEIGNEUR, VÉNÉRÉ A GÊNES.

de St-Barthélemy des Arméniens, il est possible que ces deux tableaux soient des copies de celui d'Édesse.

On vénérait encore à St-Sylvestre la tête de S. Jean-Baptiste (1). Cette relique, ainsi que le portrait du Sauveur, a été transportée au Vatican en 1870 par ordre de Pie IX. Enfin la même église conserve la tête de S. Sylvestre.

§ VI. Ste-Marie-in-Trivio (2).

L'histoire de Ste-Marie-in-Trivio se rattache à la guerre des Goths et à la conquête de la ville par Bélisaire, dont nous avons le récit dans Procope, *De bello gothico*, et dans le *Liber pontificalis*. Bélisaire entra dans Rome en 536. Vitigès, roi des Goths, vint assiéger la ville en 537-538. Pendant le siège, le pape Silvère, qui n'avait pas voulu reconnaître l'hérétique Anthime nommé patriarche de Constantinople, fut exilé par ordre de Justinien ou plutôt de l'impératrice Théodora. Vigile fut élu à sa place. D'abord antipape, il devint pontife légitime quand, à la mort de Silvère, le clergé romain se rallia à lui. Pour expier sa faute, il fit exécuter de grands travaux dans les catacombes et les basiliques ravagées par les barbares. Bélisaire l'imita : il construisit près de la Via Lata un hôpital pour les pauvres (3) et une église, que le catalogue des églises de Rome au XIVe siècle (4) appelle Sta Maria in Sinodochno. Le nom « in Xenodochio » était devenu par corruption « in Sinodocno », puis « in Synodo », ce qui fit penser que des conciles y avaient été tenus. On l'appela encore « in fornica, in fornice », en souvenir de

1. Cf. *Itinéraire des Catacombes*, p. 383.

2. Cf. Marucchi, *Una memoria di Belisario e la distruzione di una chiesa storica*, Roma, 1889.

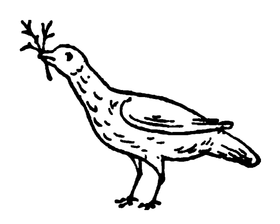
3. « Fecit etiam xenodochium in via Lata, et in via Flaminia juxta civitatem Hortas monasterium S. Juvenalis. » (*Lib. pontif.* in vit. Vigilii.) Quelques-uns ont conclu de ce texte que Bélisaire avait fondé à Rome deux hôpitaux, l'un sur la « via Lata », l'autre sur la voie Flaminienne. Mais il est bien évident que l'indication « in via flaminia » se rapporte au monastère de St-Juvénal, près d'Orte. — Il est probable que l'hôpital exista jusqu'à une époque assez tardive et que c'est en souvenir de cette institution que s'établirent au même endroit les « crociferi », religieux voués à l'assistance des pèlerins et des malades.

4. Cod. Turin., ap. Urlichs, *Codex U. R. topogr.*, p. 171.

l'aqueduc de l'eau Vierge qui alimente la fontaine voisine. Le nom de « in Trivio » lui vient de ce qu'elle se trouvait à la bifurcation de trois rues ; il a été changé ensuite en « Trevi » et appliqué aussi à la fontaine. L'église a été rebâtie sous Grégoire XIII (1575). Elle n'a plus rien d'ancien, sauf l'inscription en vers léonins, du XIe siècle environ, placée extérieurement sur le mur de l'église, dans la via Poli :

> ✠ HANC VIR PATRICIVS VILISARIVS VRBIS AMICVS : OB CVLPE VENIĀ CONDIDIT ECCLESIAM : HANC HIC CIRCO PEDEM SACRAM QVI PONIS IN EDEM : VT MISERETVR EVM SEPE PRECARE D̄M : IANVA HEC EST TEMPLI D̄N̄O DEFENSA POTENTI

Une madone très ancienne, de style byzantin, est en vénération dans cette église.



Chapitre dixième.

LA VIe RÉGION.

LA VIe région ecclésiastique correspond à la IXe région civile, « Circus Flaminius ». Cette dernière était la plus vaste de toutes ; elle s'étendait entre le Capitole, la « Via Flaminia » et le Tibre. Le « Circus Flaminius », d'où elle tirait son nom, avait été construit par le consul Flaminius, mort au lac Trasimène dans la 2e guerre Punique (537). C'était le cirque plébéien, tandis que le « Circus maximus » était réservé aux patriciens. On peut en fixer la position entre la place d'Ara caeli et la place du Gesù ; il y en a quelques ruines près de Ste-Lucie de' Ginnasi, et la Via delle Botteghe oscure doit son nom aux boutiques qui, au moyen-âge, occupaient les sous-sols de ce cirque. Les autres monuments à remarquer dans cette région étaient : les temples de Bellone et de Mars, dont la position n'est pas connue ; — celui d'Hercule près de St-Nicolas de Cesarini, édifice rond de l'époque républicaine, son style est analogue à celui du temple de la Fortune de Préneste élevé au temps de Sylla ; — les portiques de Philippe, de Metellus et d'Octavie (S. Angelo in Pescheria), il y avait dans le premier des statues grecques rapportées au VIe siècle de Rome ; — les théâtres de Balbus (près du Ghetto), de Marcellus (Piazza Montanara) et de Pompée (entre la Chancellerie et le Campo de' Fiori) ; — le marché aux légumes, « Forum olitorium », avec son portique (Piazza Montanara) ; — le temple de la Piété, bâti par Glabrion, vainqueur d'Antiochus : ce sont les ruines de ce temple, et non, comme l'a cru Baronius, celles de la prison Mamertine, qui existent dans les souterrains de St-Nicolas in Carcere ; — le stade de Domitien, sur la place Navone qui

en a même conservé la forme ; les maisons voisines de la place sont bâties sur des ruines ; — le Panthéon et les Thermes d'Agrippa ; — les Thermes de Néron (piazza Madama), qu'Alexandre-Sévère prolongea jusqu'à la place Navone ; — le Portique des Argonautes (piazza di Pietra), avec le Poseidion ou Temple de Neptune (Bourse de commerce actuelle) où résidaient les amiraux romains ; ce temple, de l'époque d'Auguste, regardait la voie Flaminienne, son portique était décoré de bases en marbre qui portaient les statues des provinces romaines et qui sont maintenant, les unes au Palais des conservateurs, les autres au palais Odescalchi et au Musée de Naples ; — la colonne dédiée par le Sénat à Marc-Aurèle après sa campagne contre les Quades et les Marcomans; quelques archéologues ont donné à la place Colonna le nom de Forum de Marc-Aurèle, mais gratuitement ;— les « Septa Julia », réservés aux réunions des comices centuriaux (places de St-Ignace et du Collège romain); — le « Serapeum », plus important que celui de l'Esquilin et comprenant deux sanctuaires : celui d'Isis (Minerve)et celui d'Osiris (S. Stefano in Cacco) ; on avait formé là un vrai musée d'antiquités égyptiennes, originaux ou copies, d'où proviennent les obélisques du Panthéon, de la Minerve et de la gare ; — le Mausolée impérial, où furent déposées les cendres des empereurs, d'Auguste à Nerva, et aux murs duquel était fixé le fameux testament d'Auguste ; les deux obélisques qui ornaient l'entrée ont été portés sur les places du Quirinal et de Ste-Marie-Majeure.

§ I. St-Laurent-in-Lucina.

L'église de St-Laurent-in-Lucina a été bâtie au milieu de souvenirs classiques. Il y avait à côté, sur le Corso, l'arc de Marc-Aurèle, rappelant sa victoire sur les Quades et les Marcomans. Il a été détruit au XVIIe siècle, sous Alexandre VII (1665), qui jugea l'opération assez heureuse pour que le souvenir en dût être fixé dans une inscription (à l'angle de la Via della Vite) ; une partie de ses bas- reliefs a été

déposée au Palais des Conservateurs. Comme cet arc était voisin du palais Fiano, résidence des ambassadeurs portugais, on l'appela pendant le moyen-âge Arc de Portugal. A côté s'élevait l' « Ara pacis Augustae », monument commémoratif des victoires remportées par Auguste en Espagne sur les Cantabres, ainsi qu'on le voit dans le Testament d'Auguste ([1]); chaque année on y faisait une procession solennelle ([2]); il y en a des fragments au palais Fiano et ailleurs ([3]). Près de là encore était le célèbre cadran solaire dans la construction duquel Auguste employa l'obélisque rapporté d'Héliopolis d'Égypte. Pline nous donne la description du monument ([4]) : « Ei (obelisco) qui est in campo divus Augustus addidit mirabilem usum ad deprehendendas solis umbras, dierumque ac noctium ita magnitudines, strato lapide ad magnitudinem obelisci cui par fieret umbra brumae confectae die, sexta hora; paulatimque per regulas quae sunt ex aere inclusae singulis diebus decresceret, ac rursus augesceret. Digna cognitu res et ingenio Facundi Novi mathematici ». Ainsi il y avait sur le sol, devant l'obélisque, une plaque de marbre et une lame de bronze sur lesquelles la pointe de l'obélisque projetait son ombre, de telle sorte que le point le plus rapproché où l'ombre s'arrêtait marquait le solstice d'été (21 juin), et le plus éloigné le solstice d'hiver (21 déc.). L'obélisque, longtemps caché derrière l'église, fut retrouvé sous Sixte V. Benoît XIV le fit extraire et Pie VI le transféra à sa place actuelle, devant le palais de Montecitorio (1792). Il porte encore le cartouche du roi Psamtik II, de la XXVIe dynastie (594-589 avant J.-C.), successeur du Pharaon Nekao dont le livre des Rois nous rapporte la victoire sur Josias (608 av. J.-C.). En bas on voit l'importante inscription d'Auguste (731 de Rome, 23 av. J.-C.) :

1. Cf. Mommsen, *Monum. Ancyran.*, II, 36.
2. Ovide, *Fast.*, I, 709.
3. Cf. Petersen, *Ann. Instit.*, 1885, p. 302.
4. *H. N.*, XXXVI, 15. Cf. Marucchi, *Gli obelischi egiziani di Roma*, p. 104 sq.

IMP · CAESAR · DIVI · F
AVGVSTVS
PONTIFEX · MAXIMVS
IMP · XII · COS · XI · TRIB · POT · XIV
AEGYPTO · IN · POTESTATEM
POPVLI · ROMANI · REDACTA
SOLI · DONVM · DEDIT

Entre l'« ara pacis Augustae » et le cadran solaire il y avait des maisons privées, dont on a retrouvé des fragments de mosaïques.

L'église de St-Laurent dut être un titre dès le temps des persécutions ; elle est toujours appelée « titulus Lucinae ». Ce nom de Lucina n'est certainement pas, comme l'a pensé Piazza (1), celui d'un temple de Junon Lucina qui aurait été transformé en église (2) ; mais celui d'une matrone chrétienne qui avait consacré sa maison au culte. D'aucuns ont attribué à Sixte III la fondation de cette basilique. Mais s'il est vrai qu'il éleva une basilique en l'honneur de S. Laurent, il faut l'entendre de la « basilica major » de la voie Tiburtine, non de celle de la voie Flaminienne. Elle existait avant lui, puisque S. Damase y fut élu (366), tandis que ses adversaires, réunis dans le titre de Jules, créaient l'antipape Ursin. La plus ancienne mention de ce titre de Lucina semble être celle d'une inscription du cimetière de St-Valentin, qui peut remonter au IVe siècle :

pre SB · TITVL · LVCI nae
CONIVX · MIH i
sine ulla c VLPA CESQ uet (?)

Il est aussi nommé dans le concile de Symmaque (499). On ignore quand lui fut appliqué le vocable de St-Laurent ; mais dès le VIe siècle il figure comme tel parmi les stations.

1. *Stazioni*, p. 223.
2. On ignore s'il y avait ici un temple de Junon Lucina. De plus, jamais dans l'antiquité on ne donna à une église le nom d'un temple païen. Le nom de Sa Maria supra Minervam, qui semble faire exception à ce principe, n'est pas une appellation primitive.

Deux restaurations successives furent faites, au VII[e] siècle par Benoît II (685), au VIII[e] par Hadrien I[er]. A cette époque appartient une belle inscription doublement acrostiche, découverte en 1872 et conservée au palais Fiano (1) :

+ PARCE PRAECOR PAVL (o Sa)NCT(oru)M MAXIM e præsvl
ALTA PATERE POLI FAC ILLI CVLMINA CHR ist e
VIVAT IN AETHERI(o) FELIX PER SECLA senat u
LVCE FRVATVR OVANS REGNO LA(et)ETVR o lymp i
VITA SEQVATVR EVM MORTIS SIC VINCVLA VINCA t
SEMPER IN AETERNA CAELESTI FLOREAT AVL A
PAVSO SEPVLTVS EGO PAVLVS PRAESENTIB · EXVL
DEP · ID · MART · IND · VI · TEMP · DNI HADRIANI PAPAE

Les lettres initiales et finales, lues verticalement, forment les mots :

PAVLVS LEVITA.

La formule « martyrum maximus praesul », appliquée à Dieu, est assez singulière. On a recueilli dans les mêmes fouilles un fragment damasien qui ne correspond à aucune des inscriptions connues (il ne porte que les lettres O PRA | ES) ; et une inscription qui présente des abréviations singulières :

FL · GAVDENTIVS · V · D · P · T · L · D · ET HONORATA CONIVX
D · P T N SEPT

M. Visconti proposait de lire l'abréviation V · D · P · T · L · D · « vir dignus presbyter tituli Lucinae devotus ». M. de Rossi y a reconnu avec plus de raison la formule bien connue : « vir devotissimus protector lateris dominici ». La formule finale doit se lire : « depositus tertio nonas septembris. »

L'église du IV[e] siècle dut conserver sa forme primitive jusqu'au XII[e]. A cette époque une importante restauration

1. Cf. de Rossi, *Bull. com.*, 187

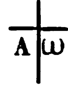
était nécessaire; elle dura pendant tout le XII[e] siècle, depuis le temps de Pascal II. Léon, évêque d'Ostie, consacra l'autel en février 1112. La même année, au mois d'octobre,

+ ANNO DNI · M · C · XII · INDICT · V · M ·
OCTVBRI · D XV · ANNO VERO · XII · DOPNI
PASCHALIS · II · PP · QVIDA · PBR · HVIVS · ECLE
NOMINE BENEDICTVS · DVCENS SECV
QVOSDA LAICOS · ADIIT ÆCLAM SCI · STE
PHANI · QVE SITA EST IN LOCO QVI DICIT
AQVA TRANSVERSA · VBI SVB ALTARE IN
VENIT CORPORA SCORVM MARTYRVM ·
PONTIANI · EVSEBII · VINCENTII · ET PE
REGRINI · QVE INDE AVFERENS SVIS
CVM SOCIIS IN HANC ÆCLAM TRANS
TVLIT · ET DNO PAPE PASCHALI SICVT
RES ACTA FVERAT · FIDELITER INTIMA
VIT · QVO AVDITO VENERABILIS PONTI
FEX · PRECEPIT VT IN MAIORI ALTARI
SCI LAVRENTII IN SEPVLCRO SVB
CRATICVLA CONDERENTVR · QVOD
ET FACTVM EST ✠ IN EODEM
QVOQ · ANNO IDE PBR INVENIT COR
PORA SCORV IN VIA ARDEATINA GOR
DIANI VIDELICET MAR · ET FELICV
LE VIRGINIS ET MARTYRIS · ET IN
MAIORI ALTARI IVSSV PREFATI
PONTIFICIS SVPERPOSVIT ✠
TEPORE GELASII SCDI PP · INVENTV
EST CORPVS SCI · SIMPRONII MARTIRIS
IN VIA LATINA · ET TRANSLATV EST
IN HANC ÆCLAM P MANVS BENEDICTI
PBRI · ET SVB MAIORI ALTARI EST
RECONDITVM ✠ SVB HOC QVOQ ·
ALTARI SVNT · IIII · DENTES APLOR PHILIPPI
ET IACOBI · DE LIGNO CRVCIS DNI · DE PETRA
SEPVLCHRI XPI · ET VAS PLENV DE CREMA
TA CARNE BEATI LAVR · ET RELIQE SCOR
CESARII DIAC ET · M · MARTINI PP · ADRIANI PP ·
IVLIANI · M · MARCELLINI ET PETRI · MAR
CI ET MARCELLIANI · ROMANI · EPIPHANII
MARTINE · NEMESII · OLIMPII · THEODOLI
LVCILLE · EXSVPERIE · AGRIPPINE ✠ ET
OCTO BRACHIA SCOR · YPOLITI · MAR ·
IVSTINI PBRI · QVIRINI PBRI · FELICIS
ET AVDACTI · SIMPHOROSE MAR ·
IVSTINI · MAR · ET EVGENII · MAR ✠

Inscription rappelant la translation des reliques en 1112.

un prêtre du nom de Benoît y transporta des catacombes et de quelque église abandonnée de la campagne romaine un grand nombre de reliques. En 1130, l'antipape Anaclet II, voulant faire acte d'autorité pontificale, consacra l'église, tandis que le pontife légitime, Innocent II, était réfugié à Tivoli. Une nouvelle consécration fut faite par Célestin III (1196). Tous ces faits sont rappelés dans les inscriptions

+ ANNO DNI · MILLESIMO CENTE
SIMO · XII · INDICTIONE · V ·
NN · KL · FEB · DEDICATV · EST · HOC
ALTARE · P · MANVS · LEONIS HOS
TIENSIS · EPI · RELIQVIE · SCORVM
MARTIRV IN HOC VENERABI
LI LOCO HE RECONDITE SVNT
SCI · CORNELII PP · S · STEPHA
NI PP · S · DIONISII · PP · EPYPHA
NII · ARCHIEPI · PATERNIANI EPI
CONCORDII EPI · STEPHANI P
TOMAR · LEONARDI · SISINNII ·
FLORENTII · DIOCLETIANI · PON
TIANI · EVSEBII · VINCENTII · PE
REGRINI · ROMANI · MARCI · MAR
CELLIANI · GERVASI · PTASII ·
EVSTATHII · AGATHE · CYRIACE ·
MARTINE · SOPHIE · PISTIS · ELPIS ·
AGAPES ·



Inscription rappelant la dédicace de l'autel par Léon d'Ostie (1112).

qu'on peut lire sous le portique de l'église ; celle de Célestin III, dont l'original est malheureusement égaré, parlait du

gril de S. Laurent, « craticula super qua assatus fuit », comme d'une des reliques que possédait l'église. Le gril que

+ANNO DNI · M · C · XXX
ANNO · VERO DOPMN
ANACLETI · SCDI · PAPE
PRIMO · INDIC · VIII
MENSE MADIO D XX
QTA · DEDICATA EST
HAEC ECLA BEATI LAVR
ET IN MAIORI ALTARI
PER MANVS EIVSDEM
PONTIFICIS RECONDI
TA SVNT CORPORA SCOR
MAR · ALEXANDRI PP
EVENTII · THEODOLI · ET
SEVERINE · ET VESTIS
SCI XISTI MARTIRIS
ATQ · PONTIFICIS ·
ET DVE AMPVLLE VI
TREE CVM SANGVI
NE ET ADIPE · BEA
TISSIMI ATQVE
GLORIOSISSIMI
MARTIRIS LAV
RENTII ·
+ FVRCVLA · CRATI
CVLE · FERRV · CVM
COMPEDE IVNCTA
GAVSAPE · PINGVE
DO · SVNT HOC IN
DOMAE CVNCTA

Inscription rappelant la dédicace de l'église par l'antipape Anaclet II (1130).

l'on montre maintenant est certainement trop petit pour avoir pu servir au supplice du saint diacre ; mais rien n'empêche qu'il renferme des morceaux du véritable. De la res-

tauration du XII[e] siècle il ne reste que le clocher et une partie de la façade. En 1650, de nouveaux travaux ont complètement transformé cette église. La dernière restauration eut lieu vers 1860.

§ II. Ste-Marie-ad-martyres.

La partie de la ville où s'élève Ste-Marie-ad-martyres était primitivement une région marécageuse. C'est là (et non, comme l'a pensé de Rossi, sur la voie Nomentane) que se trouvait la « palus caprea ». Agrippa y construisit d'abord (721-727) de grands égouts pour la dessécher, puis un temple monumental dédié à Mars et à Vénus, les divinités protectrices de la famille Julia (1). La dédicace eut lieu en 727. C'était un souvenir à la fois de la bataille d'Actium et de la fin de la république. Incendié en 80, puis de nouveau sous le règne de Trajan, il fut deux fois reconstruit, par Domitien, puis par Hadrien. L'étude attentive des marques de briques a montré récemment que tout l'édifice circulaire ne remonte qu'à cette dernière restauration ; les ruines qui sont au-dessous prouvent que le premier édifice avait, comme les autres temples romains, la forme rectangulaire et que son niveau était d'environ deux mètres inférieur au niveau actuel. Quant au portique, on disait autrefois qu'il était celui d'Agrippa; aujourd'hui certains archéologues pensent plutôt qu'il fut aussi construit par Hadrien, qui y aurait fait reproduire l'ancienne inscription datée du troisième consulat d'Agrippa : M · AGRIPPA · L · F · COS · TERTIVM · FECIT · Une seconde inscription rappelle la restauration faite par Septime-Sévère et Caracalla en 202 :

IMP · CAES · L · SEPTIMIVS · SEVERVS · PIVS · PERTINAX · ARABICVS · ADIABENICVS · PARTH · MAX · PONT · MAX · TRIB · POT · X · IMP · XI · COS · III · PP · PROCOS · ET IMP · CAES · M · AVRELIVS · ANTONINVS · PIVS · FELIX · AVG · TRIB · POTEST · V · COS · PROCOS · PANTHEVM · VETVSTATE · CORRVPTVM · CVM · OMNI · CVLTV · RESTITVERVNT

1. Cf. de Geymüller, *Documents inédits sur les Thermes d'Agrippa, le Panthéon et les Thermes de Dioclétien*, Lausanne, 1883 ; — Guillaume, *Études sur l'histoire de l'art*, I ; — Eroli, *Raccolta epigrafica storica bibliografica del Pantheon di Agrippa*, Narni, 1895. Les conclusions que je donne ici sur les dates de la construction et des restaurations du Panthéon résument les importants travaux d'un architecte français, M. Chédanne.

C'est la première fois qu'on rencontre le nom de Panthéon appliqué à ce monument. Devant le temple s'étendait une place rectangulaire entourée de portiques. Au milieu de « l'area » il y avait un arc auquel Dante fait allusion, et que les *Mirabilia* appellent « arcus pietatis », sans doute parce qu'un bas-relief représentait un prisonnier implorant pitié ; c'était probablement un arc triomphal d'Honorius et Arcadius.

Les thermes d'Agrippa, derrière le Panthéon, furent construits vers 735, après l'achèvement de l'aqueduc de l'eau Vierge. Hadrien les restaura. Ce qu'on voit adossé au temple est une partie du « frigidarium » découverte en 1882 ; les sculptures très élégantes représentent des dauphins, en souvenir de la bataille d'Actium. Le « calidarium » était à l' « arco della Ciambella » (ainsi nommé à cause du voisinage d'un hôtel au moyen-âge) ; le « tepidarium », entre le séminaire français et le palais de l'Académie ecclésiastique. Ces thermes s'étendaient jusque vers les Stimmate et St-André-della-Valle ; ils sont indiqués sur un fragment du plan de Rome retrouvé au Forum en 1901. Ils étaient entourés de jardins qu'ornaient de très belles statues, notamment l'Apoxiomenos de Lysippe et la cariatide de Diogène qui sont au musée du Vatican. Le « lacus Agrippae » était près de St-André-della-Valle. De l'autre côté se trouvait le temple d'Isis et Sérapis, d'où proviennent tous les monuments égyptiens recueillis dans ce quartier. Deux de ces monuments, les lions au cartouche de Nektanebo II (30e dynastie, IVe siècle avant J.-C.), après avoir été transportés devant le Panthéon, ont été placés dans le musée égyptien du Vatican; on en voit des copies à la fontaine de l'Aqua Felice, près de Ste-Susanne. Deux autres monuments sont restés presque à leur place : l'obélisque de Ramsès II (19e dyn., 1200 av. J.-C.) sur la place du Panthéon; et celui de Uahabrâ, l'Hofra de la Bible (26e dyn., VIe siècle av. J.-C.), sur la place de la Minerve.

Le Panthéon, comme temple païen, dut être fermé au IVe siècle, sous Théodose ; mais il put continuer à servir comme

lieu de réunion. Au VIIe siècle, Boniface IV, avec la permission du gouvernement de Constantinople, le consacra au culte chrétien (13 mai 610). Cette région manquait en effet de grandes églises. Boniface ayant été élu en 608, la même année où fut érigée la colonne de Phocas, il est possible qu'il ait eu quelque part à l'érection et qu'en retour l'empereur ait voulu lui donner une preuve spéciale de sa bienveillance [1]. Une inscription des cryptes Vaticanes [2], composée par Boniface VIII pour le tombeau de Boniface IV, rappelle la dédicace du Panthéon, sous le nom de S. Maria-ad-martyres. Une légende veut qu'à cette occasion le pape y ait fait transporter 38 chariots de reliques de Saints. C'est tout à fait invraisemblable, les grandes translations ayant commencé beaucoup plus tard. Ce qui est possible, c'est que Boniface y ait déposé des « patrocinia » ou même quelques vraies reliques. Ne lui aurait-on pas aussi attribué une translation ordonnée plus tard par Grégoire IV, qui restaura l'église et en fit une nouvelle dédicace le 1er novembre ? A cette seconde dédicace doivent leur origine la fête de la Toussaint, et secondairement la commémoration des morts instituée au XIe siècle. Au moyen-âge, le Panthéon s'appelait « S. Maria rotunda », et le nom est resté dans le langage populaire. On voit près de la porte d'entrée une inscription de 1270 relative au clocher, « nolarium » [3], et rappelant la plus longue vacance qu'ait connue le St-Siège, celle qui suivit le pontificat de Clément IV († 1268) et qui se termina par l'élection de Grégoire X à Viterbe (1271). Dans les dernières réparations faites au pavé, avant 1870, on a détruit beaucoup de tombeaux. Il reste encore le modeste monument de Raphaël avec la célèbre inscription composée par le cardinal Bembo :

Ille hic est Raphael timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens et moriente mori.

1. Cf. Lazeri, *Della consecrazione del Pantheon fatta da Bonifazio IV*, Roma, 1749.
2. N° 26.
3. On appelait les cloches « nolae », parce qu'on les croyait instituées par S. Paulin de Nole.

Le Panthéon a été l'objet de plusieurs restaurations. Celle d'Urbain VIII (1632) fut tout à fait désastreuse; une inscription fixée sous le portique rappelle que les ornements en bronze furent employés pour fondre les colonnes de la confession de St-Pierre et les canons du château St-Ange, « ut

+ IN N DNI AM · ANNO NA
TIVITATIS EIVSDEM · M°C
C · LXX° · INDICTIONE XIII
MESE IVNII DIE SCDA APO
STOLICA SEDE VACANT
E · TPR DNI PANDVLPHI D
E SEBVRA · ARCHIPRI EC
CLESIE SCE MARIE ROT
VNDE · ET PBRI PETRI PB
RI · DEODATI · PETRI BARS
ELLONE · ROMANI IACO
BI ROMANI PETRI CORR
ADI · PAVLI IOHIS PETRI
ET TEBALDI DE ALPINIS
EIVSDEM ECCLIE CLICIS
FACTE FVERVNT NOLE
ET NOLARIVM

decora inutilia et ipsi prope famae ignota fierent in Vaticano templo apostolici sepulchri ornamenta in hadriana arce instrumenta publicae securitatis ». C'est ce qui aurait inspiré à Pasquino le mot satirique : « Quod non fecerunt barbari, fecerunt Barberini. » La restauration d'Alexandre VII fut plus heureuse ; on voit les armes de ce pape dans les feuilles

des chapiteaux. Jusqu'au XIXe siècle, le Panthéon resta entouré de petites maisons qui produisaient le plus fâcheux effet; sur les instances de Fea, Pie VII commença les travaux de dégagement, qui ne furent achevés que longtemps après par les soins du ministre Baccelli. Le Panthéon a reçu, en ces derniers temps, les dépouilles mortelles des rois Victor-Emmanuel et Humbert Ier. On a parlé à cette occasion de désaffecter l'église pour en faire un monument civil. Ce serait un véritable crime contre l'histoire d'un édifice qui réunit en un si harmonieux accord les gloires de Rome païenne et celles de Rome chrétienne.

§ III. Ste-Agnès.

Néron prolongea les Thermes d'Agrippa jusqu'à la place Navone; cette nouvelle construction fut restaurée par Alexandre Sévère. Les « thermae Neronianae, Alexandrinae » occupaient l'emplacement du palais du Sénat. La place Navone, qui a la forme d'un stade ou d'un cirque, correspond au « stadium Domitiani », mentionné de ce côté par le catalogue régionnaire; il y en a des ruines sous les maisons voisines. Le nom même rappelle cette origine ; car Navona ne vient pas de « Navis », mais de « Agon, In agona », et c'est tout à fait par erreur qu'on l'appelle quelquefois « foro agonale » : l'expression « circo agonale », quoique impropre, est moins fautive. Le souvenir de Ste Agnès est lié à cette place.

Les circonstances du martyre de Ste Agnès telles que les rapportent les Actes ont été exposées ailleurs (1) et sont du reste assez connues pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister ici. Trois autres documents nous parlent du même fait : un traité de S. Ambroise, une inscription damasienne et une poésie de Prudence. Parce qu'ils ne donnent pas tous les mêmes détails, on a prétendu en conclure qu'ils s'étaient inspirés de plusieurs documents antérieurs dont les récits étaient différents. Il est plus croyable que S. Ambroise,

1. *Itinéraire des catacombes*, p. 257.

S. Damase et Prudence ont puisé à la même source, à un écrit aujourd'hui perdu, et que chacun a mis en relief les détails qui le touchaient davantage. Au reste la divergence n'est pas si grande qu'on le voudrait dire. S. Ambroise ne parle pas de l'exposition dans un lieu infâme, mais il y fait sans doute allusion quand il mentionne le « duplex martyrium pudoris et religionis », et on pourrait peut-être trouver ailleurs une allusion au supplice du feu. S. Damase rappelle aussi ces deux supplices :

VRERE CVM FLAMMIS VOLVISSET NOBILE CORPVS...
NVDAQVE PROFVSVM CRINEM PER MEMBRA DEDISSE.

Prudence parle du glaive, mais sans exclure le feu; l'expression « duris excruciatibus » s'entend même proprement de la souffrance par le feu. Ses autres expressions, « in flexu plateae », « ephebus », rappellent peut-être la forme du stade de Domitien et les jeunes gens qui se préparaient aux luttes publiques ([1]).

M. Armellini pensait qu'après avoir subi là le martyre du feu, Agnès fut mise à mort sur l'Esquilin. Mais le récit de Prudence ne laisse soupçonner aucun délai entre les deux supplices ; et la présence près de Ste-Marie-Majeure d'une petite église dédiée à sainte Agnès s'explique assez par la grande vénération que les Romains professaient envers cette martyre.

Dès le VIIIe siècle il y avait sur la place Navone un souvenir de Ste Agnès. Après avoir nommé les Thermes d'Alexandre, l'Itinérare d'Einsiedeln donne l'indication suivante: « Circus Flaminius. Ibi sca Agnes. » Il y a erreur sur le nom du stade de Domitien, mais elle s'explique d'autant mieux que la région s'appelait précisément « Circus Flaminius ». Le petit oratoire qui devait alors exister fut remplacé par une église sous Calixte II (1123). A la fin du même siècle, une bulle d'Urbain II (1186) parle des « cryptae agonis ».

1. Sur ce point, aussi bien que relativement au martyre de S. Laurent, il m'est impossible de partager l'opinion de mon cher et savant ami Franchi de' Cavalieri, qui ne tient pas assez compte de la haute antiquité de la tradition par rapport aux circonstances du martyre.



CRYPTE DE STE-AGNÈS.
(Place Navone.)

Cette église avait son pavé au niveau des cryptes actuelles, et son entrée du côté de la Via dell' Anima. L'édifice actuel fut bâti par Innocent X (Pamfili), dont la famille possédait et possède encore le grand palais voisin. Le célèbre architecte Borromini construisit la fontaine de la place en même temps que l'église. Elle a depuis été restaurée, mais non déformée. Les peintures byzantines des cryptes sont modernes.

L'obélisque qui orne la fontaine principale provient peut-être du stade même de Domitien. C'est une simple imitation d'obélisque égyptien. Le P. Kircher a donné une interprétation fantaisiste de l'inscription, dans laquelle il prétendait trouver un hymne au soleil; il écrivit même un volume sur ce sujet (1). Depuis les découvertes de Champollion, on y a lu avec certitude simplement les noms de Domitien et Titus transformés à l'égyptienne. Cet obélisque fut transporté dès le IVe siècle dans le cirque de Maxence, sur la voie Appienne; Innocent X ne pensa pas, en le faisant dresser sur la place Navone, qu'il le remettait précisément à son ancienne place. Le sommet de l'obélisque est moderne ; le sommet primitif se trouve au Vatican (2).

§ IV. St-Laurent-in-Damaso (3).

La basilique de St-Laurent-in-Damaso se trouve au milieu d'un groupe monumental formé par le théâtre de Pompée, le temple de Vénus et le portique aux cent colonnes. La loi romaine défendant de bâtir des théâtres à l'intérieur de la ville, Pompée déclarait qu'il avait seulement voulu construire un temple et qu'il y avait ajouté des degrés pour assister de là aux spectacles. En fait c'était un grand théâtre, le premier

1. *Obeliscus Pamphilius, hoc est interpretatio obelisci hieroglyphici quem non ita pridem ex veteri hippodromo Antonini Caracallae Caesaris in Agonale forum transtulit Innocentius X*, Rome, 1650.

2. Cf. O. Marucchi, *Gli obelischi egiziani di Roma*, p. 125 ; — Cancellieri, *Il mercato, il lago dell' Acqua Vergine ed il palazzo Panfiliano nel circo Agonale*, Roma, 1811.

3. Cf. Fonseca, *De basilica S. Laurentii in Damaso*, Fano, 1745 ; — Bovio, *La pietà trionfante su le distrutte grandezze del gentilesimo nella magnifica fondazione dell' insigne basilica di S. Lorenzo in Damaso*, Roma, 1729.

théâtre en pierres, en marbre, malgré le sénatus-consulte de Scipion Nasica ([1]). On voit les ruines de sa « cavea » sous le palais del Biscione, dans la Via di Grotta pinta, près du Campo de' Fiori. Un grand portique s'étendait derrière ([2]), jusqu'au théâtre actuel de l'Argentina, et mettait le théâtre en communication avec le cirque Flaminien. Le Sénat avait là une curie spéciale, où fut assassiné Jules César, le 15 mars 710. Le plan de Septime-Sévère mentionne le (theatr)VM POMPEI. La curie de Pompée devait être vers St-André-della-Valle. Le portique hécatostyle s'étendait vers les Thermes d'Agrippa ; il fut restauré par Arcadius et Honorius, ainsi que le rappelait une inscription copiée par l'Itinéraire d'Einsiedeln ([3]).

Le *Liber pontificalis* ([4]) rapporte que le pape Damase construisit trois basiliques : l'une « juxta theatrum », l'autre « in catacumbis », une autre « via Ardentina ubi requiescit ». La première est certainement St-Laurent in Damaso ; et le théâtre nommé, celui de Pompée. Il y avait là, au IV[e] siècle, les archives de l'Église romaine, qui furent transportées ensuite au Latran, puis à Avignon, enfin au Vatican, et dont parlait une inscription locale ([5]). L'église primitive avait une orientation perpendiculaire à l'axe de l'église actuelle ; l'entrée était sur la Via del Pellegrino ([6]). Des portiques l'entourèrent jusqu'au XV[e] siècle. La forme générale de l'édifice rappelait celle des grandes bibliothèques publiques et des « horrea » ([7]). Dans ces archives, Damase plaça d'abord les actes du concile tenu par lui en 366 : « Quorum (des évêques) subscriptio in authenticum hodie in archivis romanae ecclesiae tenetur » ([8]). Il commença aussi à y re-

1. *Mon. ancyr.*, IV, 9 ; — Velleius, 36, 48, 130 ; — Plin., VIII, 20 ; — Sueton., *Aug.*, 31 ; *Tib.*, 47 ; *Cal.*, 21 ; *Claud.*, 21.
2. Vitruve., l. V, c. 9.
3. Cf. Urlichs, *Codex Urbis Romae topographicus*, p. 65.
4. In vit. Damasi, éd. Duchesne, t. I, p. 213.
5. Cf. de Rossi, *De Origine, historia, indicibus scrinii et bibliothecae sedis apostolicae*, p. XXXVIII sq. ; Cf. Marucchi, *Éléments*, t. I, p. 224.
6. Cette rue est un souvenir des pèlerins du moyen-âge, comme la via de' Coronari rappelle les boutiques où ils venaient acheter les objets de piété.
7. Cf. Jordan, *Forma urbis*, pl. XI, 517.
8. Coustant, *Epist. rom. pont.*, p. 500.

cueillir les lettres des papes. Son successeur Sirice y ajouta les premières décrétales, préparant ainsi la collection que devait former Denys le Petit.

Dans l'église il y avait plusieurs autres inscriptions. La *Sylloge* de Verdun en mentionne une dans l'abside: « Ad ecclesiam S. Laurentii in Damaso quae alio nomine appellatur in prasino isti versiculi sunt scripti in illo throno » :

Haec Damasus tibi Christe Deus nova tecta dicavi
Laurenti septus martyris auxilio.

Et une autre « ad fontes » :

Iste salutares fons continet inclitus undas
Et solet humanam purificare luem
Munia sacrati quae sint vis scire liquoris
Dant regnatricem flumina sancta fidem
Ablue fonte sacro veteris contagia vitae
O nimium felix vive renatus aqua
Hunc fontem quicumque petit terrena relinquit
Subicit et pedibus ceca ministeria.

Le témoignage de l'Itinéraire d'Einsiedeln prouve que dès le VIIIe siècle elle portait le nom de St-Laurent-in-Damaso. A la même époque elle s'appelait aussi « in prasino ». Il serait difficile de rattacher ce vocable au théâtre de Pompée, comme l'a tenté M. Armellini (1). Il vient plutôt d'une des quatre factions du cirque, qui se distinguaient par leurs couleurs. Il y avait en effet de ce côté le « stabulum quatuor factionum » (2) ; de plus, on a trouvé dans la Via del Pavone un tuyau portant l'inscription FACTIONIS PRASINAE ; enfin on peut voir dans une chambre souterraine du gracieux palais de la Farnesina, sur le Corso Vittorio Emanuele, des peintures représentant des « aurigae » et des « desultores » (3).

L'église fut restaurée par Hadrien Ier et Léon III. Au XVe siècle, Bramante construisit à côté le palais du cardinal Scarampo. Le Card. Riario, neveu de Sixte IV, afin d'agran-

1. *Chiese di Roma*, 2e éd., p. 374.
2. Catalog. region.
3. Cf. Marucchi, *Atti dell' accad. rom. di arch.*, 1900, p. 417-418.

dir ce palais, détruisit le portique et l'église, et rebâtit celle-ci dans un autre sens, en respectant toutefois le tombeau de S. Damase (1495). Au début du XVI[e] siècle on y ramena les bureaux de la chancellerie pontificale, situés précédemment près de la Chiesa nuova. L'église moderne ne présente aucun intérêt archéologique ; ses peintures, d'ailleurs assez remarquables, sont récentes. Sous le maître-autel reposent le corps de S. Damase et celui de S. Eutychius, le martyr enterré primitivement « ad catacumbas » et dont l'éloge damasien est encore dans l'église de St-Sébastien ([1]). Près de la porte d'entrée on peut remarquer une copie, exécutée au XVII[e] siècle, de la statue de S. Hippolyte déposée au Musée de Latran. St-Laurent-in-Damaso a ceci de particulier, qu'étant toujours donnée en titre ou en commende au vice-chancelier de la Ste-Église, la basilique peut être alternativement presbytérale ou diaconale, suivant la qualité du cardinal.

§ V. St-Ange-in-Pescheria.

L'église de St-Ange-in-Pescheria fut construite dans les portiques d'Octavie et de Philippe, entre le théâtre de Marcellus et celui de Balbus (palais Cenci). En l'an 606 de Rome, Q. Cecilius Metellus, revenant vainqueur de la Macédoine, éleva là un temple à Jupiter. Le portique fut, en 721 de Rome, restauré par Auguste, qui le dédia à sa sœur Octavie. Il y avait dans ce portique plusieurs salles de réunions et des bibliothèques grecque et latine ; une inscription du colombaire de la Vigna Codini parle d'un employé de ces bibliothèques ([2]). Un incendie détruisit en partie le portique (180); Septime-Sévère le restaura, comme l'indique l'inscription qu'on peut lire encore sur le « propyleum ». Le nom de S. Maria in Porticu semble rappeler le souvenir de ce portique ; toutefois il n'en dérive pas proprement, mais plutôt du « porticus Gallae » (l'église de Ste-Galla), d'où provient la très ancienne image de la T. Ste Vierge qui est vénérée

1. Cf. infr., ch. XII.
2. *C. I. L.* VI, 2347-49. 4433-35. 5192.

dans l'église de Campitelli. Dans la cave d'une maison voisine de cette église il y a encore les soubassements du temple de Jupiter ; de là provient la belle statue de Cornélie, mère des Gracques, que possède le Musée du Capitole. A côté de ce temple s'élevait un autre portique, celui de Philippe, beau-père d'Auguste ; et le temple d' « Hercules musarum », construit par M. Fulvius Nobilior, dont l'inscription commémorative est au Capitole. Un grand portique partait de là et faisait le tour du Champ-de-Mars ; on l'appela au moyen-âge « porticus maxima », d'où le nom de St-Ambroise « de maxima » donné à l'église qui marque, dit-on, l'emplacement de la maison qu'habita le saint évêque de Milan.

L'église de St-Ange fut d'abord dédiée à S. Paul, puis à S. Michel. Une longue inscription, conservée dans l'église, nous donne le nom du fondateur, Théodote, oncle d'Hadrien Ier, dont le nom et le portrait ont été retrouvés à Sa Maria Antiqua (1) ; elle semble bien indiquer une vraie fondation, et non une simple restauration, comme le pensait M. Armellini. Au XIIe siècle, l'église est mentionnée « juxta templum Jovis », plus tard « in foro piscium ». Elle a sa forme actuelle depuis 1610. Le niveau fut alors exhaussé ; on peut apercevoir l'ancien pavé par un trou ouvert près du sanctuaire. Sous le maître-autel sont déposés les corps des martyrs de la voie Tiburtine, Ste Symphorose, son mari S. Getulius et ses sept fils (2). Leur translation dut avoir lieu, non sous Étienne III, comme on l'a dit, mais après le VIIIe siècle, car l'inscription de Theodotus, qui est un catalogue des reliques de l'église, ne fait aucune mention de celles-ci, peut-être sous Étienne V. Elles ont été retrouvées sous Pie IV. Le campanile est du XIIIe siècle ; il porte sa date (1291) et les formules ordinaires : AD HONOREM DEI ET B. MARIAE V. ET S. ANGELI MENTEM SANCTAM SPONTANEVM HONOREM DOMINI ET PATRIAE LIBERATIONEM, etc. L'église a été entièrement transformée au XVIIe siècle.

1. Supr., p. 256.
2. Cf. *Itinéraire des Catacombes*, p. 408.

Voici le texte de l'inscription de Theodotus [1] :

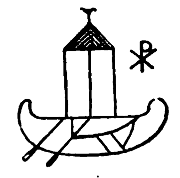
HAEC SVNT NOMINA SANCTORVM CORVM
BENEFICIA HIC REQIESCVNT ID EST
DOMINI ET SALVATORI NOSTRI IESV CHRISTI SANCTAEQVE
EIVS GENETRICIS MARIAE DOMINAE NOSTRAE
SANCTI MICHAEL ET GABRIEL ARCHANGELI
SANCTI PETRI SANCTI PAVLI SANCTI ANDREAE
SANCTI IACCOBI SANCTI IOHANNI SANCTI THOMAE
SANCTI IACCOBI SANCTI PHILIPPI SANCTI BARTHOLOMEI
SANCTI MATTHEI SANCTI SIMONIS SANCTI THADDEI
SANCTI IOHANNI BAPTISTAE SANCTI SELBESTRI
SANCTI STEPHANI SANCTI ZINI SANCTI LAVRENTII
SANCTI CESARII SANCTI NICANDRI SANCTI CELSI
SANCTI EVPLI SANCTI PETRI SANCTI MARCELLINI
SANCTI BALENTINI SANCTI DONATI SANCTI NICOLAI
SANCTI PANCRATI SANCTI ANASTASII SANCTI IVDA
SANCTI THEODORI SANCTI GEORGII SANCTI CHRISTOPHORI
SANCTI ALEXANDRI SANCTI ERASMI SANCTI THOTHAELII
SANCTI ABBAQVIRI SANCTI IOHANNIS SANCTI DOMETII
SANCTI PROCOPII SANCTI PANTALEONI SANCTI NICASI
SANCTI COSMAE SANCTI DAMIANI SANCTI ANTHIMI
SANCTI LEONTII SANCTI EVPREPII SANCTI ANTIPAE
SANCTA ANNA SANCTA ELISABET SANCTA EVPHVMIA
SANCTA SOPHIA SANCTA THECLA SANCTA PETRONELLA
SANCTA THEODOTAE SANCTA THEOPISTI SANCTA AVREA
SANCTA ATHANASIA SANCTA THEOCTISTI SANCTA EVDOXIA
✠ EST ENIM DEDICATIO ECCLESIE ISTIVS
AT NOMEN BEATI PAVLI APOSTOLI CALENDAS
IVNIAS PER INDICTIONE OCTABA ANNO
AB INITIO MVNDI SEX MILIA DVCENTOS
SEXXAGINTA TRES TEMPORIBVS DOMNI
STEPHANI IVNIORIS PAPAE THEODOTVS
HOLIM DVX NVNC PRIMICERIVS SANCTAE SEDIS
APOSTOLICAE ET PATER VIVS BENERABILIS DIACONIAE A SOLO
EDIFICAVIT PRO INTERCESSIONEM ANIMAE SVAE
ET REMEDIVM OMNIVM PECCATORVM

On peut remarquer dans ce catalogue plusieurs noms de Saints qui se lisent aussi sur les parois de S^a^ Maria Antiqua:

1. Le P. Grisar en reproduit en phototypie la dernière partie dans ses *Anal. rom.*, t. I, pl. III, 5. Cf. ibid., p. 173 sq.

SS. Côme et Damien, S. Abbacyre, Ste Anne, Ste Élisabeth, etc. Ici aussi, comme dans l'inscription de la chapelle des Sts-Cyr-et-Julitte, Theodotus est appelé « primicerius » (1). Le pape Étienne, sous lequel eut lieu l'inauguration de l'église, est soit Étienne III (752-757), soit Étienne IV (768-772) : l'inscription donne bien la date « ab initio mundi », mais nous ne savons pas selon quelle ère a été fait le calcul.

1. Cf. *Lib. pontif.*, t. I, p. 514. — A Sa Maria Antiqua, le titre est plus complet : Theodotus est qualifié de « primicerius defensorum ». Les privilèges de cette corporation avaient été déterminés par S. Grégoire le Grand : « Quia igitur defensorum officium in causis Ecclesiae et obsequiis noscitur laborare pontificum, hac ea concessa prospeximus recompensationis praerogativa gaudere, constituentes sicut in schola notariorum atque subdiaconorum per indultam longe retro pontificum largitatem sunt regionarii constituti ; ita quoque in defensoribus septem qui ostensa suae experientiae utilitate placuerit honore regionario decorentur, quos quolibet per absentiam Pontificis et sedendi in conventu clericorum habere licentiam et honoris sui privilegia in omnibus obtinere. » Lib. VIII, ep. 14 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 917).



Chapitre onzième.

LA VIIe RÉGION.

LE Transtévère, qui forme la VIIe région ecclésiastique, était primitivement peu étendu; il allait, au-dessous du Janicule, de la porte Septimienne à la porte de Porto. Au IXe siècle, S. Léon IV fonda, sur la même rive du Tibre, la cité léonine ; mais ces deux agglomérations restaient séparées par la campagne. Elles furent réunies sous Urbain VIII (XVIIe siècle).

Deux collines faisaient partie du Transtévère : le Janicule et le Vatican. Sur le Janicule, appelé aussi « Mons aureus », soit à cause de la couleur de son sable, soit à cause du voisinage de la « via Aurelia », était l'une des deux citadelles, l' « arx Janiculensis ». Près de la Porta Portese s'élevait le temple de la Fortune forte, non loin des jardins de César dont parle Horace (1) ; en 1862 et 1884, on a découvert, dans la vigne de la Mission, des statues, des bustes de philosophes, poètes et autres personnages illustres, ainsi que des inscriptions dédiées à la « fortis Fortuna ». De là partait un bois sacré, « nemus Caesarum », qui aboutissait près de S. Cosimato. Il y avait aussi de ce côté un grand bassin pour les représentations de batailles navales, une « naumachia », qu'il ne faut pas confondre avec celle du Vatican dont parlent les documents relatifs au crucifiement de S. Pierre. Au Vatican se trouvaient les jardins de Caligula, « Horti Caii Caesaris », et ceux d'Agrippine appelés ensuite de Néron. Le Cirque de Caligula (« Gaianum » ?) ou de Néron occupait l'emplacement de la sacristie de St-Pierre et avait ses « carceres » près de Ste-Marthe ; l'obélisque transporté depuis au milieu de la place St-Pierre était sur la « spina ». Trois voies pas-

1. *Sat.*, l. I, sat. IX, 18.

saient près de là : la « via Aurelia nova », qui longeait le Tibre (la « via Aurelia vetus » partait de la Porte St-Pancrace) ; la « via Cornelia », qui passait à côté de St-Pierre ; et la « via Triumphalis », qui montait vers le Monte Mario. Les autres monuments de cette partie de la XIV[e] région étaient : le « Frigianum », temple de Cybèle et de Mithra, fondé assez tard et très vénéré au IV[e] siècle : les adorateurs de Cybèle s'efforçaient de faire concurrence aux chrétiens et s'installaient volontiers près de leurs sanctuaires ; — la pyramide qui se dressait près de Ste-Marie-Transpontine et que fit démolir Alexandre VI ; au moyen-âge on l'appelait « meta », et le peuple l'identifiait avec le tombeau de Remus, comme il voyait le tombeau de Romulus dans la pyramide de C. Cestius ; — dans le voisinage, d'autres ruines sur lesquelles avait poussé un térébinthe souvent mentionné dans les documents du moyen-âge ; — le tombeau d'Hadrien et de ses successeurs jusqu'au III[e] siècle ; l'Itinéraire d'Einsiedeln en a copié les inscriptions ; — enfin le Cirque d'Hadrien, dont il ne reste rien, son emplacement étant absolument couvert par les maisons modernes des Prati di Castello.

Le Transtévère, au temps de l'empire, était habité surtout par des plébéiens et des juifs. Aussi, tandis qu'il ne comptait guère de monuments, renfermait-il beaucoup de boutiques et de magasins. On a recueilli, entre St-Chrysogone et la Via in piscinula, l'inscription d'une base honoraire dédiée à Constantin le Jeune par les marchands de cuir (1) ; leur quartier s'appelait les « Coraria ». Plus loin il y avait encore les marchands d'ivoire, près de Ste-Marie du Transtévère (2) ; et près de la porte Septimienne, des marchands de vin, le « collegium Liberi Patris et Mercurii negotiantium cellarum vinariarum novae et Arruntianae » (3). Toutefois on devait y voir aussi quelques maisons patriciennes ; on en a retrouvé une du temps d'Auguste, ornée de peintures et de stucs, dans des fouilles pratiquées près de la Farnesina. En-

1. *Corpus inscript. lat.*, VI, 8825 ; — *Notizie degli scavi*, 1878, p. 66.
2. *Bullett. comun.*, 1887, p. 4.
3. *Notizie degli scavi*, 1879, p. 15. 46, 68 ; 1880, tav. IV.

fin, plus tard, la famille des Sulpicii Platorini posséda de ce côté son tombeau.

§ I. Ste-Marie-du-Transtévère [1].

L'église de Ste-Marie-du-Transtévère est la plus importante de la région. Le *Liber pontificalis*, quoiqu'il lui attribue à tort dès son origine le nom qu'elle ne porta que plus tard, a raison de rattacher ses origines à l'histoire de S. Calixte. Les Actes de ce pape nous rapportent que, au temps d'Alexandre Sévère, il fut jeté dans un puits par la populace du Transtévère, et que son corps fut transporté sur la Via Aurelia, au cimetière de Calépode, où les Itinéraires nous le signalent en effet. Les *Philosophumena* ne parlent pas de sa mort, mais seulement de sa condamnation antérieure « ad metalla » par le préfet Fuscianus. Quoi qu'il en soit des circonstances de son martyre, il faut reconnaître que S. Calixte a été de tout temps très vénéré au Transtévère, le plus vénéré même de tous les successeurs de S. Pierre jusqu'au IVe siècle [2]. Suivant le *Liber Pontificalis* et le catalogue libérien, Jules Ier édifia une basilique « trans Tiberim regione XIIII juxta Calistum » [3]. Une inscription d'esclave, aujourd'hui perdue, mais citée par Fabretti [4], mentionne aussi ce nom : REVOCA · ME · AD · DOMINVM · VIVENTIVM · IN · ARA · CALISTI, évidemment « in area Calisti », au Transtévère. Enfin il est indiqué dans les Actes du concile romain de 499 [5]. De tous ces renseignements on peut conclure que Calixte avait fondé là un titre qui après sa mort reçut son nom.

On a rapporté à ce titre la fameuse histoire de la « taberna meritoria » racontée par Lampride dans sa biographie

1. Cf. Moretti, *De S. Callisto papa et martyre ejusque basilica S. Mariae trans Tiberim*, Rome, 1752.
2. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1866, p. 92 sq.
3. *Lib. pontif.*, édit. Duchesne, t. I, p. 9.
4. *Inscriptiones domesticae*, p. 522. — Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1866, p. 94 ; 1874, p. 42, 50.
5. Mansi, t. VIII, p. 236.

d'Alexandre Sévère (1) : « Cum christiani quemdam locum qui publicus fuerat occupassent, contra propinarii dicerent sibi eum deberi, rescripsit melius esse ut quomodocumque illic Deus colatur quam propinariis dedatur. » Le fait n'aurait rien d'étonnant, dans un quartier où il y avait, d'une part les « cellae vinariae », et d'autre part une caserne de pompiers et les matelots de la flotte de Ravenne, dont plusieurs, après un certain temps de service, prenaient leur retraite et devenaient « emeriti ». Non seulement on identifia le « titulus Calixti » et la « taberna meritoria », mais on en rapprocha encore la légende du « fons olei » conservée par Dion Cassius (2) : une source d'huile aurait jailli en cet endroit l'an de Rome 716. S. Jérôme admet cette identification : « E taberna meritoria trans Tiberim oleum de terra erupit fluxitque tota die sine intermissione, significans Christi gratiam ex gentibus » (3). Ainsi fait Eusèbe. Au XIe siècle, c'était une tradition tout à fait reçue.

Vraisemblablement le titre, fondé dès le IIIe siècle, resta privé jusqu'au siècle suivant. La basilique de Jules Ier, qui lui succéda, porta le nom de ce pape et celui de Calixte : c'est ainsi que nous la trouvons mentionnée dans les signatures du Concile de 594. Un peu plus tard on distingue St-Calixte et Ste-Marie-du-Transtévère.

Au IVe siècle, cette basilique fut le théâtre d'événements tragiques: les partisans de l'antipape Félix II, compétiteur de Libère, l'envahirent en 358 ; et le 22 septembre 366, on y élut Ursin pour l'opposer à S. Damase. Le pape Célestin la restaura « post ignem geticum », c'est-à-dire après les dévastations des Goths en 410. Du VIe siècle nous connaissons une inscription, aujourd'hui perdue, qui devait être fixée sur le fronton :

HAEC DOMVS EST CHRISTI SEMPER MANSVRA PVDORI
IVSTITIAE CVLTRIX PLEBI SERVAVIT HONOREM (4).

1. *Sever.*, c. 48.
2. XLVIII, 43.
3. *Chron.* ad an. 38 ante J.-C. (*P. G.*, t. XIX, col. 521).
4. De Rossi, *Inscript. christ.*, II, p. 151.

M. de Rossi croit voir dans le premier vers une allusion à la taverne ; mais Mgr Duchesne fait observer que pareille expression se rencontre dans bien d'autres inscriptions, par exemple dans celle de la mosaïque absidale de l'ancien St-Pierre : « Justitiae sedes fidei domus aula pudoris ».

Au VII[e] siècle, changement de nom. La *Notitia ecclesia rum quae intus Romae habentur* (1), la désigne ainsi : « Basilica quae appellatur S. Maria transtiberis. » Un texte de donation du VII[e] siècle prouve qu'elle portait à la fois le nom de la T. Ste Vierge et celui de S. Calixte (2) :

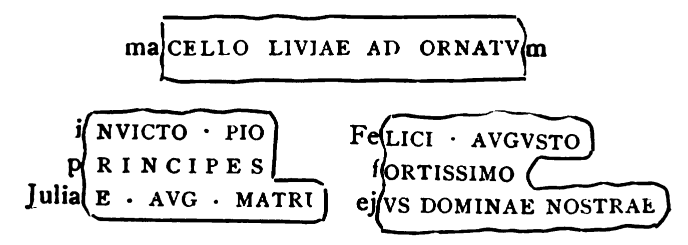
✠ DIGNA LICET NEQVEAM TVIS OFFer
RE PRAEMIA DONIS FAMVLIS SED PROPrii
VOTA QVAESO DOMINA LIBENS SVSCIPEut
FVNDI POLLIANI OMNEM PORTIONEM Mihi
gENERALITER PERTINENTEM CVM vine
is eT TERRIS ERGA SERIEM DOCVMen
toRVM EIVS VELLITERNO SITI TErri
toRIO MILLIAR XXV DOM VS HAEC SCAEsem
perQVE VIRGINIS ET DI GENETRICIS
MaRIAE QVAE CALLISTI VOCATVR HAETer
na hereditate posSIDEAT QVAM Quis
quis si ex ejus cONDICIONE Privave
rit aliqVO moDO IPSAM IN Veniet
ultioNIS tempORE VLTRICEM sibi
contRAriam ✠ ΓΕΝΟΙΤΟ
✠

Jean VII la décora de peintures. Une restauration fut faite sous Hadrien I[er], une autre plus considérable sous Grégoire IV, qui construisit une confession souterraine, « antrum clandestinum », pour y déposer les corps des SS. Calixte, Corneille et Calépode, et au-dessus, un autel élevé, « ara maximae molis » (3). Innocent II, au XII[e] siècle, transforma

1. Cf. de Rossi, *Rom. sott.*, t. I. p. 143.
2. De Rossi, *Bullett.*, 1870, p. 133 (édit. franç.).
3. *Lib. pontif.*

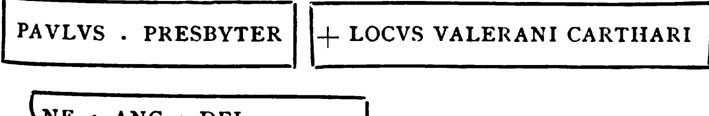
complètement l'édifice, abattit l'ancienne église, dont il utilisa sans doute les colonnes, et édifia la nouvelle à un niveau plus élevé. Quand on restaura cette dernière, sous Pie IX, on put reconnaître les traces des deux édifices antérieurs : des murs du IVe siècle, et sous l'arc triomphal actuel une abside du IXe, avec des traces de peintures et des marbres qui ont été placés sous le portique.

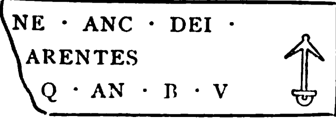
Ce portique forme un véritable petit musée épigraphique. Les nombreuses inscriptions païennes et chrétiennes que l'on y voit furent employées comme matériaux de construction, et souvent retournées pour servir de dalles. Plusieurs proviennent des catacombes. C'est surtout au XVIIIe siècle qu'elles furent transportées au Transtévère par Boldetti, chanoine de la basilique. En voici deux païennes, dont l'une nomme Caracalla et sa mère Julia Pia :



Les suivantes sont chrétiennes :

SCLEMINA INPACE QVE VIXIT A
ET HABE DEPOVSIONE DIE VO
DIE MCVRII IRIDIE MARTVROrum
ORA IV IN PACE VIS VIXIT ANN





L'inscription de Sclemina présente une formule analogue à celle bien connue de Pecorius: PRIDIE MARTYRVM, la veille de la fête des martyrs (1). Mais nous ignorons de quelle fête il s'agit ici.

Un certain nombre portent une date consulaire :

SEM VESTINO ALOM ☧ V ID IAN
ACVNDINO ET PROC CONSS

(An. 340.)

HIC QVIESCIT IN PACE LAVRENTIVS
S CRIBA SENATVS DEP · DIE · IIII · IDVVM MART
ADELFIO VC CONS

(An. 451.)

HIC IACET PAVLINE QVA
ANNIS PM LXX DEPOSITA
SEPTEMBRES FELL AETIO
VC CONS

(An. 432.)

HIC Q
SANCTE
VD DOM
LX DEPOS

IESCIT IN PACE
MEMORIAE SEXTVS
VIXIT PER ANNOS

AS PROVINO VC CONSS

(An. 395.)

1. Cf. *Itinéraire des catacombes*, p. 52.

NATA DIONYSIAS CAIOI
CASSIO DIOME · COSS
QVAE VIXIT ANNIS · VIGINTI
SES · QVATTVOR DIEBVS
IVLIAS DORMIT
VS · RESTVTVS · CONIVGI

Ma RCVS DIPOSITVS
KL · D MAIAS · FL · STILICONI VC CS
LT BENEDICTVS FRATRIS SIBI
M FECERVNT

(An. 400.)

La suivante était métrique :

\+ QVISQVIS HVC PR operas
ILLVSTREM NAT
DEMETRII QVVNDA
QVI BONVS ET CV
IDCIRCO DNM
PANDANTVR QVI
LT SCA FOVENT
POSSIDEAT CVM
QVI VIXIT ANN · PLM L

Il faut remarquer spécialement une inscription du milieu du VIe siècle, celle de Mareas, prêtre au temps du pape Vigile, et vicaire de ce pontife quand il partit pour Constantinople. Elle fut retrouvée en 1869, on ne la connaissait pas du tout auparavant (1) :

1. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1869, p. 17-30.

☧ DIGNE TENES PRAEMIVM MAREAS PRO NOMINE XPI
VINDICE QVO VIVIT SEDES APOSTOLICA
PRAESVLIS IN VICIBVS CLAVSISTI PECTORA SAEVA
NE MANDATA PATRVM PERDERET VLLA FIDES
TVQVE SACERDOTES DOCVISTI CRISMATE SANCTO
TANGERE BIS NVLLVM IVDICE POSSE DEO
TE QVAERVNT OMNES TE SAECVLA NOSTRA REQVIRVNT
TV FVERAS MERITVS PONTIFICALE DECVS
PAVPERIBVS LARGVS VIXISTI NVLLA RESERVANS
DEDISTI MVLTIS QVAE MODO SOLVS HABES
HOC TIBI CARE PATER (debita) PIETATE NOTAVI
VT RELEGANT CVNCTI QVAM BENE CLARVS ERAS
REQVIESCIT IN PACE MAREAS PB QVI
ST BASILI INDIC III

(An. 555.)

La *Sylloge* de Verdun nous a conservé le texte d'une autre inscription, dont l'original est aussi à Ste-Marie-du-Transtévère. Le pèlerin semble l'avoir vue dans la basilique de Ste-Félicité, et pour ce motif la rapporte aux fils de la sainte martyre. En réalité, c'est l'épitaphe consacrée par un père à ses enfants qu'il avait eu la douleur de perdre (1). Ce monument est de la fin du VIe siècle :

+ VOS EQVIDEM NATI CAELESTIA REGNA VIDETIS
QVOS RAPVIT PARVOS PRAECIPITATA DIES
SED MIHI QVAE REQVIES ONEROSA IN LVCE MORANTI
CVI SOLVS SVPEREST ET SINE FINE DOLOR
QVAM MALE DE VOBIS FALLACIA GAVDIA VIDI
ET DECEPTVRVS ME IVGVLAVIT AMOR
REDDEBAR TENERIS INVVLTIBVS IPSAQVE PER VOS
TEMPORA CREDEBAM LAPSA REDISSE MIHI
SENTIO QVID FACIAT SPES INRITA PESSIMA SORS EST
SVPPLICII AFFLICTO QVEM SVA VOTA PREMVNT
+ HIC DEPOSITVS EST GERONTIVS QVI VIXIT ANNOS IIII
ET MENSES SEX SVB D VI ID OCTOBRIS INDICTIONE PRIMA
+ DEPOSITVS EST CONSTANTIVS QVI VIXIT ANNOS DVO ET MENSES
SEX SVB DIE III KALENDAS NOVEMBRIS IND PRIMA

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. I, p. 534.

Intérieurement Ste-Marie-du-Transtévère est une des plus gracieuses basiliques romaines. Elle a conservé sa forme du XII[e] siècle. La diversité de ses colonnes atteste la multiplicité de leur origine. Il est regrettable que sous Pie IX on ait cru devoir mutiler les chapiteaux pour en effacer des figures du culte égyptien ; on y voyait auparavant, entre autres symboles du culte isiaque, l'image d'Harpocrate, appelé par les Grecs dieu du silence ([1]). La confession a été transformée à la même époque.

La grande mosaïque de l'abside fut exécutée sous le pontificat d'Innocent II (1130-1143), de la famille Papareschi qui habitait le Transtévère. Le portrait de ce pape figure dans la composition, son nom dans l'inscription tracée au-dessous :

HAEC IN HONORE TVO PRAFVLGIDA MATER HONORIS
REGIA DIVINI RVTILAT FVLGORE DECORIS
IN QVA CHRISTE SEDES MANET VLTRA SAECVLA SEDES
DIGNA SVIS DEXTRIS EST QVAE TEGIT AVREA VESTIS
CVM MOLES RVITVRA VETVS FORET HINC ORIVNDVS
INNOCENTIVS HANC RENOVAVIT PAPA SECVNDVS.

L'inscription sépulcrale d'Innocent, aujourd'hui sous le portique, nous fournit la date précise de ce travail :

+ HIC REQVIESCVNT VENERABILIA OSSA
SCISSIMAE MEMORIAE
DNI INNOCENTII PAPAE II
DE DOMO PAPARESCORVM
QVI PRAESENTEM ECCLESIAM
AD HONOREM DEI GENITRICIS
MARIAE SICVT EST A FVNDAMENTIS
SVMPTIBVS PROPRIIS RENOVAVIT
A · D · MCXL ET COMPLETA EST
A · D · MCXLVIII

1. Les Grecs avaient emprunté aux Égyptiens la figure d'Horus enfant suçant son doigt, et par suite d'une fausse interprétation de ce geste, en avaient fait le symbole du silence.

Exécutée par des artistes vénitiens, dans le style de la première renaissance italienne, la mosaïque fut restaurée par Clément XI et dernièrement par Pie IX. Nous en avons une



reproduction dans un manuscrit de la bibliothèque Barberini (20-11) intitulé : *Mosaici e pitture della basilica di S. Maria in Trastevere copiate fedelmente da Antonio Eclissi* (1640) [1].

1. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1866, p. 76, 94 ; — et *Musaici.*

Au centre de cette belle composition, on voit assis, Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge, en costume byzantin, le Sauveur posant sa main droite sur l'épaule droite de la Vierge ; à leur gauche, S. Pierre, S. Calixte, S. Jules et S. Calépode ; à leur droite, S. Corneille, S. Laurent, le pape Innocent II ayant en main une réduction de la basilique. Sur le livre que tient le Sauveur on lit ces paroles : VENI ELECTA MEA ET PONAM IN TE THRONVM MEVM ; et sur celui de la T. Ste Vierge : LEVA EIVS SVB CAPITE MEO ET DEXTERA EIVS AMPLEXABITVR ME. Au-dessous sont représentés l'Agneau divin et les douze brebis ; en haut, la main divine sortant d'un nuage, et le monogramme constantinien ; à la partie extérieure, la croix et les lettres apocalyptiques Aω, les symboles des quatre Évangélistes, les prophètes Isaïe et Jérémie avec les inscriptions : ECCE VIRGO CONCIPIET ET PARIET FILIVM — XPC DNS CAPTVS EST IN PECCATIS NOSTRIS, qui font comprendre que l'oiseau en cage, figuré à côté, est un symbole, rare d'ailleurs, de l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie.

Les sept tableaux en mosaïque de la zone inférieure, attribués au célèbre peintre romain Pierre Cavallini (1), sont du XIIIe siècle. C'est une série de scènes de la vie de la T. Ste Vierge (2). On y remarque un personnage à genoux appelé BERTOLDVS FILIVS PET ; ce Berthold était fils de Pierre Stefaneschi et majordome de Nicolas IV. Il y a aussi l'inscription :

VIRGO DEVM COMPLEXA SINV SERVANDO PVDOREM
VIRGINEVM MATRIS FVNDANS PER SECVLA NOMEN
RESPICE COMPVNCTOS ANIMOS MISERATA TVORVM

Le pavé de la basilique est en « opus romanum », dans le genre des travaux des Cosmates. Il a été fortement restauré sous Pie IX, ainsi que l'autel.

1. Cet artiste travailla aussi à la basilique Vaticane, à l'*Ara caeli*, etc. Cf. Guiraud, *L'Église et les origines de la Renaissance*, p. 12 sq.

2. « Les mosaïques de Ste-Marie du Transtévère se ressentent beaucoup de l'influence de Giotto... Par la science de la composition, la vie des figures, la beauté du dessin et des couleurs, elles témoignent d'une véritable révolution dans l'art ; les Cosmati étaient dépassés. » J. Guiraud, *loc. cit.*

Innocent II, enterré d'abord à Ste-Marie-du-Transtévère, a été ensuite transporté au Latran. Son premier tombeau resta longtemps dans l'oubli ; Pie IX l'a fait décorer. La basilique transtévérine renferme plusieurs beaux monuments sépulcraux postérieurs au XVe siècle ; on peut noter ceux du cardinal Armellini, qui mourut pendant le sac de Rome (1527), et du célèbre archéologue Mgr Bottari.

§ II. Ste-Cécile ([1]).

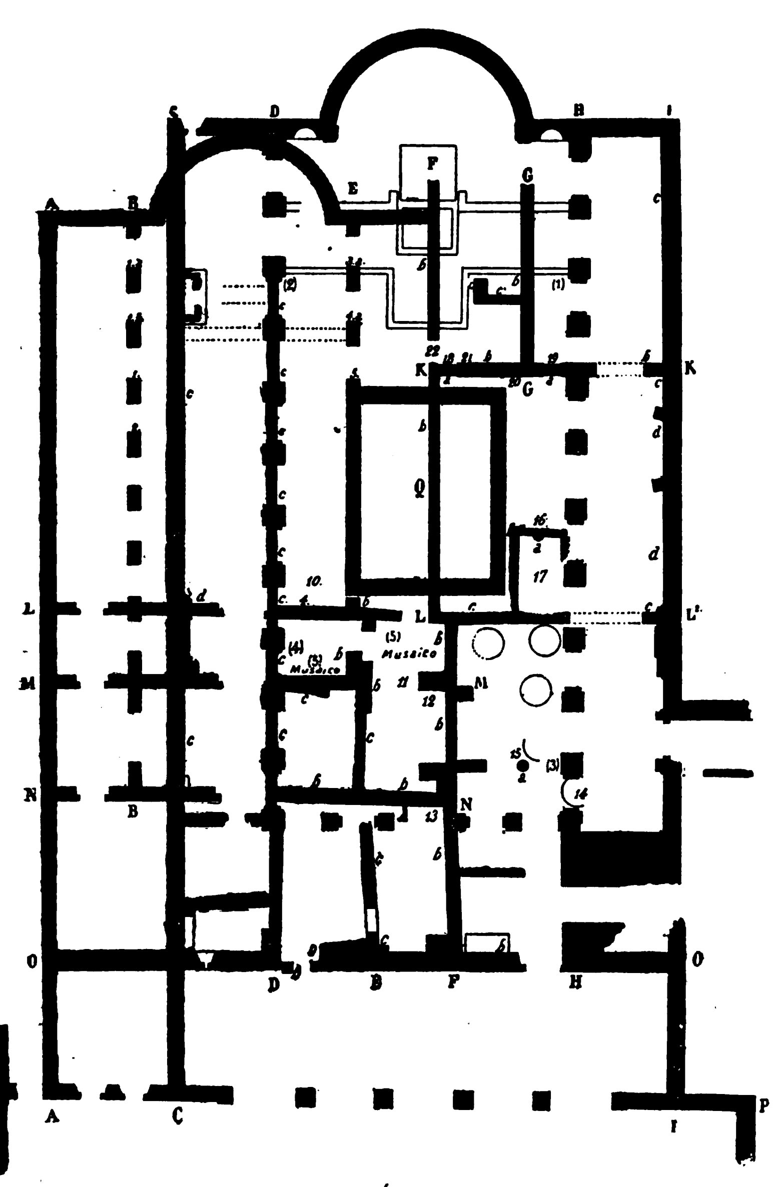
Le lieu où s'élève l'église de Ste-Cécile ne fit pas d'abord partie du Transtévère proprement dit. Il s'y construisit cependant des habitations, — les récentes fouilles l'ont prouvé, — dès les temps de la république. La ligne du « pomerium » s'étendit bientôt jusque-là ; on a en effet trouvé sous la basilique, malheureusement pas à sa place primitive, un des cippes qui formaient cette ligne, il est du temps de Vespasien (75) :

Imperator Cae	SAR
Vespasi	ANVS
AVG · PON	T · MAX
TRIB · POT · VI	IMP · $\overline{\text{XIV}}$ · P · P ·
CENSOR · CO	S $\overline{\text{VI}}$ · DESIG · $\overline{\text{VII}}$
T · CAES	AR · AVG · F
VESPA	////// NVS · IMP · $\overline{\text{VI}}$
PONT · TRI	B · POT · $\overline{\text{IV}}$ · CENSOR
COS · $\overline{\text{IV}}$ · D	ESIG · $\overline{\text{V}}$ ·
AVCTIS · P · R ·	FINIBVS

« pomerium ampliaverunt terminaveruntque. » ([2])

L'enceinte d'Aurélien fut élevée plus loin, sur la ligne d'octroi de Marc-Aurèle (175). La « porta Portuensis » d'Aurélien était un peu au delà de la porte de Porto actuelle, bâtie par Innocent X.

1. Cf. Bosio, *Historia passionis S. Caeciliae*, 1600 ; — Crostarosa, art. dans le *Nuov. bullett.*, 1900.
2. Cf. Marucchi, *Di un nuovo cippo del pomerio urbano*, dans le *Bullet. comun.*, 1899, n. 3-4.



STE-CÉCILE
(Les deux basiliques et la maison romaine.)

Suivant la tradition, basée sur les Actes de sainte Cécile ([1]), l'église occupe l'emplacement de la maison de son époux Valérien, où elle subit son martyre. L'évêque Urbain aurait transformé cette maison en église, comme on fit pour celle des saints Jean et Paul : « Domum ejus in aeternum sanctam ecclesiam suo nomine consecravit. » D'abord titre domestique, elle devint ensuite église publique. La première mention que nous en ayons se trouve parmi les signatures apposées aux Actes du concile tenu sous Symmaque (499). Dans la biographie du pape Vigile, le *Liber pontificalis* rapporte qu'il fut surpris officiant dans la basilique de Ste-Cécile : « Erat enim dies natalis ejus » ; quelques-uns ont entendu, par ce « dies natalis », l'anniversaire de la consécration du pape ; c'était en réalité celui de la fête de la Sainte (22 nov. 538). A la fin du même siècle, S. Grégoire le Grand y fixa la station du deuxième mercredi de carême. Au VIIIe siècle appartient l'inscription sépulcrale, aujourd'hui sous le portique, de Moschus qui fut archidiacre de Grégoire III et signa en cette qualité les Actes du concile contre les Iconoclastes, ainsi qu'on peut le voir sur un des fragments conservés dans les Cryptes Vaticanes (n° 10). Au IXe siècle, l'église était en ruines. Pascal Ier la rebâtit, et en même temps releva le monastère voisin, placé sous le vocable de Ste-Agathe et de Ste-Cécile : « Nimio jam quassata senio ecclesia S. Caeciliae moenia etiam a fundamentis ruituram videns..., dato studio operis eodem in loco magnifico opere novam construere ecclesiam coepit et perficere satis meliorem quam fuerat studuit... Fecit absidam musivo opere decoratam. » ([2]) Le *Liber pontificalis* raconte aussi comment, à la suite d'une vision, le même pape retrouva (821) le corps de Ste Cécile dans la crypte du cimetière de Calixte (qui par erreur est appelé de Prétextat), et comment il le transporta au Transtévère, avec celui de S. Valérien, déposé primitivement à

1. Ces Actes sont du Ve siècle. On peut se reporter à ce que nous en avons dit t. I, p. 34-35. Quelques écrivains ont récemment combattu, mais sans réussir à les infirmer, les conclusions de M. de Rossi par rapport à la date du martyre de la Sainte.
2. *Lib. pontif.*

Prétextat, puis sans doute à St-Calixte. C'est probablement un souvenir de cette invention que nous avons, aux catacombes, dans les « graffiti » tracés par des prêtres dans la chapelle de Ste-Cécile, au-dessous du portrait de la martyre : + LEO PRS + IOHANNES PBR + MERCVRIVS P ///// + FELIX PRESB SCRIN(arius Ecclesiae romanae) (1).

Pour édifier la nouvelle église, il fallut détruire presque entièrement la maison antique. On conserva cependant et on transforma en oratoire la salle de bains, où l'on peut voir encore les tuyaux qui y conduisaient l'eau et l'air chauds. Une autre restauration eut lieu à la fin du XIe siècle, sous Grégoire VII, comme l'atteste une inscription de la confession ; elle dut se continuer jusqu'au XIIe siècle, sous Pascal II ; à cette époque, on éleva le campanile et on exécuta des mosaïques et des peintures dont il reste quelques traces. L'autel fut renouvelé en 1283. En 1599, le cardinal Sfondrato fit une reconnaissance du corps de Ste Cécile, et à cette occasion ordonna diverses réparations. En 1725, le cardinal Acquaviva eut la fâcheuse idée de remplacer l'ancien toit par une voûte en bois ; il faut également regretter la faute que commit le cardinal Doria, au commencement du XIXe siècle, en renfermant les colonnes dans de hideux pilastres, après qu'elles eurent été piquées pour mieux faire adhérer la chaux. A la suite de ce vandalisme, il a été impossible de rendre à l'église sa forme basilicale, comme l'aurait voulu le cardinal Rampolla del Tindaro quand il entreprit la dernière restauration (1899-1901).

L' « atrium » actuel est encore celui de la basilique du IXe siècle. Des deux grands vases, « canthari », qui l'ornaient autrefois, l'un a été porté au Musée des Thermes, l'autre est resté dans la cour de la basilique : c'est un vase ancien, de l'époque classique.

Le portique fut construit au XIIe siècle. Dans la mosaïque qui décore sa frise extérieure, on voit le buste de plusieurs Saints, Ste Cécile, S. Urbain, S. Valérien, S. Lucius. Les

1. Cf. de Rossi, *Rom. sott.*, t. II, p. 122 sq.

murs étaient autrefois couverts de fresques, maintenant détruites. Il n'en reste qu'un seul tableau, faussement



CONFESSION ET ABSIDE DE STE-CÉCILE.

attribué au IXe siècle, qu'on a placé dans l'église même, et qui représente l'ensevelissement de Cécile par l'évêque

Urbain et son apparition à Pascal Ier ; les autres nous sont connus par un manuscrit de la bibliothèque Barberini ([1]).

Il faut remarquer sous ce portique, à droite de la porte principale de l'église, l'épitaphe de Moschus déjà mentionnée et l'inscription importante d'un personnage byzantin du VIIe siècle :

HIC REQVIESCIT THEODORVS VC GRECVS VIZAN TEVS QVI FVIT FIDELIS ET CARVS AMICVS MVLTORVM REI PVBLICAE IVDICVM AMICITIAE CVSTVS BENIGNVS PIVS DOMVI SV AE BENE PRAEPOSITVS QVEM ETIAM LOCVM CVMPARAVIT A VV VIC TORE ARCHIPBRO TIT SCAE CECILIAE SOLDOS VI DEPOSITVS DIE QVIN TA DECIMA M AVGVSTI IND SEPTIMA ET FILIVS EIVS THEODORACI QVI BIXIT M VII DEPOSITVS IDVS OCTOBRIS IMPP DD NN PIISSIMIS AVGG HERACLI O ANNO NONO PC EIVSDEM DN ANNO OCTABO ATQVE HERACLIO CONS TANTINO NOVO FILIO IPSIVS ANNO SEPTIMO INDICT SEPTIMA QVI VIXIT ANNOS PLVS MINVS LXXV

(An. 638.)

La mosaïque de l'abside serait bien conservée, si le cardinal Acquaviva n'en avait enlevé la partie supérieure. D'après Ciampini, qui l'a copiée quand elle était intacte ([2]), on voyait en haut, au-dessus de l'arc, la T. Ste Vierge assise sur un trône et tenant son Fils dans ses bras ; à ses côtés, les dix vierges sages, Bethléem et Jérusalem ; au-dessous, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, et plus bas encore six colombes de chaque côté. Dans ce qui reste, il y a, sous l'arc même, le monogramme de Pascal Ier, comme à Ste-Marie-in-Domnica et à Ste-Praxède. Le centre de la composition est occupé par le Sauveur bénissant à la manière grecque ; il a à sa droite S. Pierre, Ste Cécile dont le bras droit est posé sur l'épaule droite de Pascal Ier ; à gauche, S. Paul, S. Valérien et S. Tiburce. Pascal tient en main un petit édicule et porte le nimbe carré : nous avons donc là un vrai portrait exécuté du vivant de ce pape. Au-dessous est tracée l'inscription dédicatoire :

1. Biblioth. Barberini, Ms. 1050, XLIX, II.
2. *Vetera monimenta*, part. II, pl. LI, LII.

HAEC DOMVS AMPLA MICAT VARIIS DECORATA METALLIS
OLIM QVAE FVERAT CONFRACTA SVB TEMPORE PRISCO
CONDIDIT IN MELIVS PASCHALIS PRAESVL OPIMVS
HANC AVLAM DOMINI FIRMANS FVNDAMINE CLARO
AVREA GEMMATIS RESONANT HAEC DINDIMA TEMPLI
LAETVS AMORE DEI HIC CONIVNXIT CORPORA SANCTA
CAECILIAE ET SOCIIS RVTILAT HIC FLORE IVVENTVS
QVAE PRIDEM IN CRYPTIS PAVSABANT MEMBRA BEATA
ROMA RESVLTAT OVANS SEMPER ORNATA PER AEVVM



STE-CÉCILE (MAISON SOUTERRAINE : LARARIUM).

L'autel est un travail de la fin du XIIIe siècle ; Pompeo Ugonio a transcrit la date précise et le nom de l'artiste (1) :

HOC · OPVS · FECIT · ARNVLPHVS
ANNO · DOMINI · MCCLXXXIII.

1. *Historia delle Stationi di Roma*, p. 129.

Le « ciborium » offre quelque ressemblance avec ceux de Ste-Marie *in Cosmedin*, de St-Jean-de-Latran et de St-Paul. La partie inférieure et la niche où est placée la belle statue de Maderno sont de la fin du XVI[e] siècle. En résumé,



STE-CÉCILE (MAISON SOUTERRAINE).

l'intérieur de la basilique représente à peu près ce qu'elle était sous Pascal I[er] et se trouve au même niveau.

Ne pouvant la remettre dans son premier état, le cardinal Rampolla a voulu dégager tout ce qui reste des monuments antérieurs. Les fouilles ont fait découvrir des murs de l'époque

républicaine, en « opus quadratum » et en « opus incertum », et des murs de l'époque impériale. Une colonne en tuf est encore debout à sa place, et marque un niveau inférieur à celui de la maison déblayée. Dans cette maison on remarque une petite niche ornée de bas-reliefs représentant une Minerve de style archaïque et des Bacchantes; il y avait là sans doute un « lararium » païen, dont l'entrée fut murée quand les propriétaires devinrent chrétiens. Le pavé des chambres, en mosaïque commune, est du IIIe ou du IVe siècle. Dans une de ces chambres sont creusés et maçonnés en briques des puits destinés probablement à conserver le blé. Certains pilastres n'ont pu être identifiés, peut-être appartenaient-ils à la maison, peut-être à la première basilique qui y fut érigée. Quoiqu'aucune inscription n'ait fourni les noms des propriétaires, la tradition autorise à reconnaître ici la maison nuptiale de Ste Cécile.

Les autres pièces ont été transformées en petit musée local. Toutes les inscriptions qui y sont réunies furent trouvées en cet endroit; mais les inscriptions anciennes sont venues d'ailleurs; celles du moyen-âge seules appartiennent à la basilique. Dans une première salle on remarque des fragments de colonnes provenant soit de la maison soit de quelque édifice voisin, et des inscriptions païennes, dont l'une en grec porte les noms de Caracalla et de Julia Pia, une autre celui de Dioclétien, une troisième est une inscription dédicatoire du temps des consuls M. Clodius Pupienus Maximus et Agricola Urbanus (234):

ΙωΝ · ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ · Λ · Cϵπτιμιος
ΑΥΡΗΛΙΟΥ · ΑΝΤωΝϵινου
ΚΑΙ · ΙΟΥΛΙΑϹ ϹϵΒΑϹτης
ϵΙ ΒΙϹ ΙΔΙΑΝ · ΑΡϵΤ

Pu P MAXIMO · II · ET · VRBANO · COSS
PRIMORIBVS · SVIS · FELICITER

(An. 234.)

cLEMENTISSIMVS · CAIVs
vALERIVS DIOCLETIANVS
piVS · FELIX · AVGVSTVS

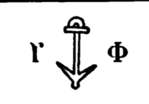
Dans le corridor suivant, les inscriptions sont chrétiennes

cum saNCTIS AETERnam domum (?)
mARCIANVS et
IreNE V COMPARES
siBI · FECERVNT

BHNЄPANΔЄ
BЄNЄMЄPЄNTI

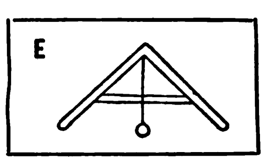
ΜΑΞΙΜΙΝΟΥ

DEP IN PACE PR
VS MARITVS FL



IC POSITVS
ET FELIX

FLAVIA PATROINA
QVE VIXIT M VIIII · ET DIES VIII
QVIESCET IN PACE D IIII
IDVS · IVL



DIGNISSIMAE CONIVGI · COSTANTIAE · NARCISSVS CVM QVEM
VIXIT · ANN · XXX · BENEMER · IN PACE · D · VII · IDVS · OCT

HI LOCVS BONIFATIE H . F
CONPARAVIT CON BOetio (an. 510) (?).

SILVESTRO FR DVLC
VIX A XVI M VI D VIII B
IN PACE
PATERNIANO FIL DV
M VI B XX DEP PR NON

ROMANVS BIRGO

La salle principale était jadis le caveau des religieuses. Au centre est placée une inscription qui se trouvait dans



STE-CÉCILE (MAISON SOUTERRAINE : MUSÉE).

l'hypogée de Pascal Ier et qui rappelle la translation de Ste-Cécile par ce pape. Elle n'est pas du IXe siècle, comme on l'a cru, mais bien du XIIe :

HANC FIDEI ZELO PASCHALIS PRIMVS AB IMO ECCLĀM RENOVANS
DVM CORPORA SACRA REQVIRIT ELEVAT INVENTVM VENERANDO
MARTYRIS ALME CAECILIAE CORPVS HOC ILLVD MARMORE CONDENS
LVCIVS VRBANVS HVIC PONTIFICES SOCIANTVR VOSQVE DEI
TESTES TIBVRTI VALERIANE MAXIME CVM DICTIS CON
SORTIA DIGNA TENETIS HOS COLIT EGREGIOS DEVOTE ROMA PATRONOS

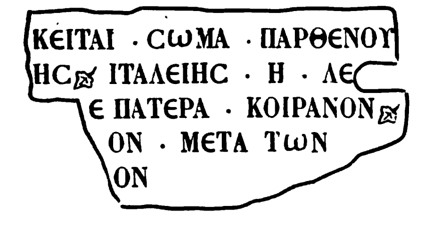
Quand on a détaché ce marbre du mur, on s'est aperçu qu'il y avait au dos une sculpture du bon Pasteur ; c'est un débris de sarcophage du III[e] ou même du II[e] siècle. On a dit que c'était le sarcophage primitif de Ste Cécile ; mais on n'en saurait donner aucune preuve.

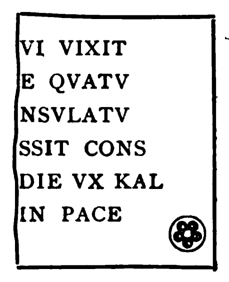
Sur les parois de la même salle sont fixés divers fragments épigraphiques. On en peut remarquer un, au nom de Prisciana, dont les caractères sont philocaliens et dont le texte avait pu être composé par S. Damase, comme l'épitaphe de Projecta, au Musée de Latran (1) :

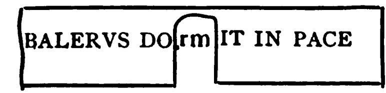
PRISCIANAIQV
DEPOSITA XIII KA

Une autre rappelle un prêtre du titre de Ste-Cécile.

IN PACE PB IOHANNIS TT SCE caeciliae
re G · SEPTIME QVIXIT ANN PM
XV KAL IANVARIAS IND TER

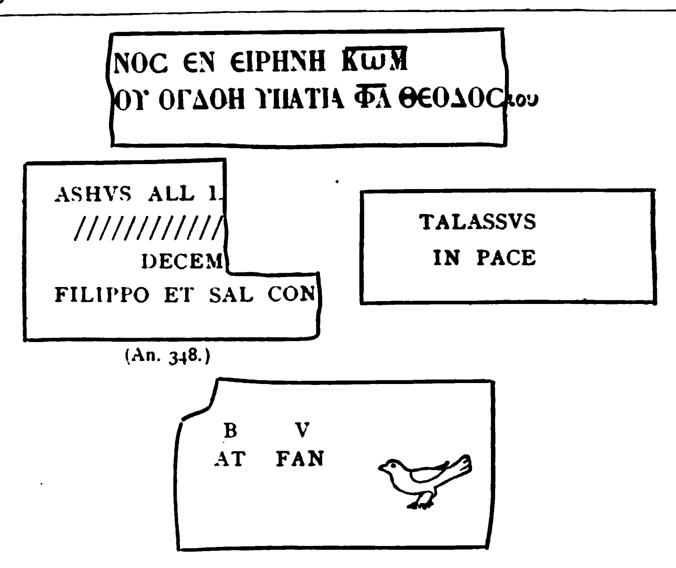






La suivante mentionne un consulat de Théodose :

1. Mus. Lat., VI, près du sol.



(An. 348.)

Ces lettres forment deux monogrammes entourés d'une couronne.

Il y a en outre deux sarcophages païens dont les sculptures représentent les Dioscures et une scène nuptiale ; enfin deux inscriptions modernes : l'épitaphe du cardinal Sfondrato, et une inscription commémorative de la restauration faite par le cardinal Rampolla.

Au delà de cette salle, on arrive à la partie où se voient les constructions les plus anciennes de la maison, c'est-à-dire la colonne de l'époque républicaine, encore à sa place, et le « lararium » qui renferme la sculpture archaïque de Minerve. En revenant sur ses pas et en traversant de nouveau le petit musée, on pénètre dans un corridor, où ont été placés les restes du « ciborium » du IXe siècle ; on passe de là dans la nouvelle crypte de Ste-Cécile. Elle est l'œuvre de M. Giovenale. La « fenestella » basilicale et l'autel dans le style du moyen-âge sont parfaitement réussis ; la voûte est trop moderne et trop chargée d'ornements. Derrière la « fenestella » on distingue trois sarcophages : en haut, celui de Ste Cécile ; au-dessous celui des SS. Maxime, Valérien et Tiburce ; en bas, celui de S. Lucius et S. Urbain. La paroi opposée est

ornée d'une belle statue d'Aureli représentant Ste Cécile en prière.

Si la maison nouvellement découverte peut être regardée



STE-CÉCILE, FENESTELLA MODERNE.

avec fondement comme celle de Valérien, rien n'autorise à y voir la maison des Caecilii. De cette dernière on ne sait rien de certain ; d'après une tradition, elle aurait été située dans

la IX[e] région, près du théâtre de Balbus et du portique d'Octavie. Au XII[e] siècle, il y avait de ce côté une église de « S. Caecilia a domo », dont parle une bulle d'Urbain III en faveur de St-Laurent in Damaso (1186). L'hypothèse que Valérien aurait appartenu lui-même à la « gens Caecilia » est absolument arbitraire.

En somme, les découvertes faites sous la basilique ont confirmé la tradition, consignée dans les Actes de Ste Cécile, qu'il y avait anciennement une maison en ce lieu. Et on ne saurait trop louer la munificence princière de S. Ém. le cardinal Rampolla, à qui elles sont dues.

§ III. St-Chrysogone.

Dans le voisinage de l'église de St-Chrysogone, on a découvert un ancien poste de pompiers. La « militia vigilum », instituée par Auguste et divisée en sept cohortes, avait autant de casernes, placées sur la limite commune des deux régions que chacune devait protéger, et un certain nombre d' « excubitoria » dépendant des casernes proprement dites. C'est un « excubitorium », non une « statio », que nous voyons en face de St-Chrysogone. La cohorte avait loué pour cet usage une maison, dont on reconnaît encore les diverses pièces : en entrant, le petit « atrium » pavé en mosaïque ; à droite, le « lararium » ; autour de la cour, les chambres particulières ; au fond, la salle de bains. Cet édifice, retrouvé en 1867, est du II[e] siècle. Les « vigiles » y ont tracé un grand nombre d'inscriptions à la pointe [1].

En voici deux exemples :

COH · VII VIG ANTONIANA 7 SECVNDI
IMP ANTONINO AVG II ET SACERDOTEM COS
OPTIO 7 TITIANVS
FLAVIVS ROGATIANVS MIL COHRT 7 SS
SEBACIARIA FECIT MEN MAI
SCRIPSI IIII KAL IVNIAS TVTA
AGO GRATIAS EMITVLARIO

1. *C. I. L.*, VI, 2998-3091 ; *Ann. dell' Istit. arch.*, 1874, III ; P. E. Visconti, *La coorte VII dei Vigili, etc.*, Roma, 1867.

CHO
VII VIG
IMP M AVRELI
O SEVERO ALEXAN
DRO COS
OPTIONE P NVMISI
O NEPOTE 7 ADIVTO
RE POMPEIO CELSO 7
7 AVRELIO HERCVLA
NO RVBRIVS DEXTER
SEBACIARIA FECIT MEN
SE MAIO NOMINE
CLAVDII
NATI
OMNIA TVTA
SALVO EMITVLARIO
FELICITER

Ces inscriptions nous fournissent des dates consulaires (an. 219 et 222), des noms d'officiers de la cohorte ([1]), des noms de pompiers avec l'époque où ils ont fait leur service. Elles nous apprennent aussi plusieurs mots jusque-là inconnus : « emitularius », probablement le compagnon de ronde ; « sebaciaria », les rondes faites à la lueur de flambeaux de suif (« sebum »). On y note plusieurs fois qu'aucun incendie n'a été observé : « Omnia tuta ». A peu près vis-à-vis de ce monument païen s'élève un édifice chrétien, très ancien aussi, l'église de St-Chrysogone.

S. Chrysogone est très vénéré des Grecs, qui l'appellent ΜΕΓΑΛΟΜΑΡΤΥΡ, le « grand martyr ». Nous avons sur lui très peu de renseignements. D'après ses Actes légendaires, il était grec d'origine, mais vécut à Rome sous Dioclétien ; il avait des amis patriciens, comme Prétextat, sa femme Fausta et leur fille Anastasie ; lui-même devait être chevalier. Pendant la seconde période de la persécution de Dio-

1. Le signe 7, symbole du bâton de commandement, désigne la centurie, le centurion ; le mot « optio », son lieutenant.

clétien, il fut emprisonné comme chrétien, puis après deux ans de captivité appelé par l'empereur à Aquilée, condamné à mort, et décapité « ad aquas Gradatas ». Son corps, jeté à la mer, fut recueilli par le prêtre Zoïle et par Ste Anastasie ; on le transporta ensuite à Zara en Dalmatie, où il est encore vénéré. Sa fête tombe le 24 novembre ; il était l'objet d'un culte très répandu, car on a inscrit son nom au canon de la messe.

L'église très ancienne qui lui est dédiée à Rome doit se rattacher à un souvenir local que nous ignorons. Le plus ancien document qui la nomme n'est que du Ve siècle : nous avons la signature d'un prêtre de ce titre dans les Actes du concile tenu sous Symmaque (499). Une inscription aujourd'hui perdue, mais copiée par les pèlerins du moyen-âge (1), semble renfermer une allusion à la controverse arienne, et par conséquent permettrait de faire remonter l'église au IVe siècle :

In throno sci Chrysogoni
SEDES CELSA DI PRAEFERT INSIGNIA XPI
QVOD PATRIS ET FILII CREDITVR VNVS HONOR

De Rossi a aussi fait connaître une base de statue du bon Pasteur, œuvre du IVe siècle, qui fut trouvée au XVIIe siècle dans les jardins de St-Chrysogone. L'inscription de cette base parle de l'église à laquelle la statue fut offerte :

FL · TERTVLLVS · DE · ARTE · SVA
AECLESIAE · DONVM · POSVIT (2).

Il est donc très probable qu'il y eut là un titre dès le temps des persécutions ou les premières années qui suivirent la paix de l'Église.

L'édifice primitif était certainement à un niveau beaucoup plus bas, au même niveau que la caserne des pompiers. Il n'en reste que les murs de l'abside et de la nef transversale. Une première restauration eut lieu en 731 sous Grégoire III.

---

1. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, II, p. 152, n. 27.
2. Cf. *Bullett.*, 1887, p. 168.

Le pape fit refaire le toit, la voûte de l'abside, et décorer les murs de peintures ; au-dessus de l'autel il plaça un « ciborium » en argent, et fit plusieurs autres dons à l'église. Il éleva aussi à côté un monastère dédié aux SS. Étienne, Laurent et Chrysogone, où il institua la psalmodie perpétuelle. Et il y donna asile à des moines chassés d'Orient par les Iconoclastes; parmi eux se trouvait le futur pape Étienne IV (768-772) ([1]).

Au XII[e] siècle, nouvelle restauration, par les soins du cardinal titulaire Jean de Crême. Ce personnage joua un rôle important dans l'histoire de son temps ; il fut légat apostolique en Angleterre et en Écosse, présida un concile à Londres, eut des relations épistolaires avec S. Bernard. La basilique était humide et menaçait ruine : il exhaussa le sol et fit un pavé dans le style des Cosmates. Une inscription de l'époque, placée dans la nef transversale, parle de la dédicace qu'il fit d'un oratoire (1123) ; il s'agit probablement de la chapelle privée du monastère :

✠ ANNO DOMINICAE INCARNATIONIS
MCXXIII VII IDVS IVLII INDICTIONE PRIMA DEDICATVM
EST ORATORIVM HOC A VENERABILIBVS EPISCOPIS PETRO PORTVENSI
VITALI ALBANENSI ET GVILELMO PRENESTINO PRESENTIBVS
DOMINIS CARDINALIBVS IOANNE PRESBYTERO TITVLO SANCTAE
CAECILIAE PETRO PRESBYTERO TITVLI CALLIXTI......
CVM INGENTI MVLTITVDINE CLERI ET POPVLI PRAESIDENTE
IN APOSTOLICA SEDE BEATISSIMO CALIXTO PAPA II ANNO
PONTIFICATVS EIVS V QVAM DEDICATIONEM ROGAVIT FIERI
FRATER IOHANNES DE CREMA PECCATOR SACERDOS TITVLI
SANCTI CHRYSOGONI QVI IDEM ORATORIVM CVM CONTINVA
DOMO CLAVSTRA ET CETERIS OFFICINIS CONSTRVXIT ET
PRAEFATVM TITVLVM BONIS ET POSSESSIONIBVS
AMPLIAVIT VBI RECONDITAE SVNT HAEC RELIQVIAE, etc.

La restauration terminée, il consacra solennellement l'autel.

1. « Hic renovavit tectum S. Chrysogoni martyris et cameram sive parietem picturas cyborium autem de argento seu arcus quinque...Construxitque monasterium erga eumdem titulum sanctorum martyrum Stefani Laurentii et Chrysogoni constituens ibi abbatem et monachorum congregationem ad persolvendas Deo laudes in eodem titulo diurnis atque nocturnis temporibus ordinatam secundum instar officiorum ecclesiae B. Petri apostoli segregatum videlicet a jure potestatis presbyteri praedicti tituli, etc. » *Lib. pontif.*, in vit. Gregorii III.

L'inscription commémorative de cette cérémonie donne une longue liste de reliques; celles de S. Chrysogone n'y figurent pas, sans doute parce qu'elles étaient dans un endroit à part. Jean de Crême fut inhumé dans son titre ; Severano (1) nous a conservé son épitaphe, dont nous n'avons plus l'original.

Innocent III confia cette église à un clergé séculier et l'érigea en paroisse (1200). En 1480, elle passa aux Carmes, puis sous Pie IX aux Trinitaires. Au XVII[e] siècle, le cardinal Borghèse, neveu de Paul V, la transforma selon le goût malheureux de cette époque; il a seulement conservé la forme basilicale, avec les trois nefs et les colonnes de divers styles enlevées à quelques édifices anciens. Pompeo Ugonio (2) nous a laissé une importante description de l'église telle qu'elle était avant cette restauration. Nous avons aussi un dessin de Francino, dans ses *Cose meravigliose dell'alma città di Roma* (1588), reproduits par Rohault de Fleury (3).

Le cardinal Joachim Pecci était titulaire de St-Chrysogone, quand il fut élu pape sous le nom de Léon XIII (1878).

§ IV. Sts-Côme-et-Damien (S. Cosimato).

Dans la partie du Transtévère où s'élève l'église appelée de S. Cosimato, il y avait autrefois un bois sacré près des jardins de César, « nemus Caesarum » (Caius et Lucius), et une naumachie dont parlent Suétone (4) et le Testament d'Auguste (5). Les bassins de cette naumachie s'étendaient entre St-François à Ripa et St-Cosimato ; son pavé en mosaïque représentait des Tritons, des Naïades, etc. : on en a retrouvé des parties au XVII[e] siècle, puis en 1873 près de la Via Luciano Manara, et plus récemment encore à côté de l'hospice de S. Cosimato. L'eau qui les alimentait était l' « aqua Alsietina ».

1. *Memorie*, p. 314.
2. *Historia delle stationi di Roma*, p. 281 sq.
3. *Les Saints de la Messe*, p. 204.
4. *Aug.*, 43.
5. Mommsen, IV, 44.

Un point célèbre de ce quartier était le lieu nommé « mica aurea » (sable d'or). L'Itinéraire d'Einsiedeln le place sur une ligne tirée de la porte St-Pancrace à la porte Prénestine: « A porta Aurelia ad portam praenestinam, Molinae. Mica aurea. Scae Mariae. Sci Chrysogoni. Scae Caeciliae » (1). Plus tard ce vocable fut joint au nom des églises de Sts-Côme-et-Damien et St-Jean della Malva.

L'église de S. Cosimato ne remonte qu'au Xe siècle. Nous la voyons mentionnée comme fort ancienne dans la Chronique de sœur Ursule Formicini, très importante pour l'histoire du sac de Rome (2) ; dans un manuscrit de Galletti, qui cite des papiers du Xe siècle extraits des archives de l'église: « SS. Cosmae et Damiani quod vocatur Mica aurea » (3) ; dans d'autres documents publiés par Marini et se rapportant aux années 945, 949, 969 (4) ; dans la *Descriptio sanctuarii Lateranensis ecclesiae* (5) composé par un anonyme vers 1073 : « Intra urbem Ravennatium, scilicet trans Tyberim est abbatia SS. Cosmae et Damiani in vico aureo », désignation fautive que nous avons aussi dans Pietro Mallio (XIIe siècle) (6); dans la *Graphia urbis Romae* du XIIIe siècle: « Palatium Domitiani in transtyberim ad micam auream » (7). Ici encore il y a une erreur, car ce palais, la « coenatio » de Domitien, dont parlent les catalogues régionnaires, était en réalité sur le Coelius. Enfin le manuscrit de Turin (8) nomme « S.Joannes in mica aurea » (d'où serait venu, suivant quelques-uns, l'appellation moderne : della Malva). Le sable de cette région devait lui donner un éclat particulier. C'est pour la même raison peut-être, ou à cause du voisinage de de la Porta Aurelia, que le Janicule s'appela « mons aureus ».

Quand on a franchi le pittoresque portique du XIIe siècle,

1. Urlichs, *Codex urbis Romae topographicus*, p. 73.
2. Cod. Vat. lat. 7847.
3. Cod. Vat. 7931, f. 1-56.
4. Marini, *Papiri diplomatici*, p. 159, 162, 321.
5. Cod. Vat. Reg. 712.
6. Urlichs, *op. cit.*, p. 175.
7. *Ibid.*, p. 116.
8. *Ibid.*, p. 174.

on se trouve dans une cour qui correspond à l'ancien « atrium ». On y voit une antique baignoire en granit qui servait de fontaine pour les ablutions. La façade de l'église date de Sixte IV (1475) ; c'est un beau spécimen du style de la Renaissance. L'église elle-même, entièrement rebâtie à cette époque, n'a pas d'intérêt archéologique. On y a fixé, à droite de l'autel, une importante inscription du XIe siècle, trouvée en 1892 dans le chœur des religieuses (ci-contre): Cette inscription rappelle la consécration de l'église faite en 1062 par le pape Alexandre II (1061-1073) à la prière de l'abbé du monastère, Odmundus.

+ PRAESVL ALEXANDER ROMANE SEDIS IN ARCE RITE SECVNDVS ERAT
PRECIBVSQ. FLEXVS HONESTIS PATRIS ODMVNDI RECTORIS TVNC
DOMVS HVIVS HANC TERNIS AVCTA SACRAVIT SEDIBVS AVLA ANNORV · DNI CICLVS MENSEBAT SEXAGINTA SIMVL SEX DVCENOS
ANNOS VOLVEBAT TERNOS INDICTIO TER QVIA CVRSVS
MENSE NOVEMBRE DIES TER QVINOS FORTE GERENTE AD HONOREM IGITVR SPECIALITER VESTRV O INCLITI MARTYRES
COSMA ET DAMIANE DEDICATA EST VOBIS BASILICA ET COMVNITER CVNCTORV QVORV CELSACRA
HIC RECONDVNTVR PIGNORA VEL SVBNOTATA
NOMINA RECENSENTVR SCILICET CE DI GENI
TRICIS AC VIRGINIS MARIE SCORVM COSME ET DAMIANI SCIQVE : BENEDICTI AC EMERENTIANE
HNPYBOYC ΠΒΡ ΛΔΑΧ ΠΒΡ ЄЄMN

On peut aussi noter dans l'église une peinture attribuée à Pinturicchio, et un beau monument du cardinal Cibo (XVe siècle).

Le cloître voisin est très remarquable. C'est un travail du XIIe siècle, analogue aux cloîtres de St-Jean-de-Latran, de St-Paul et de St-Laurent. On a récemment groupé sur les parois plusieurs fragments de sculptures et d'inscriptions trouvés au cours de diverses restaurations. La plupart des inscriptions sont païennes, quelques-unes chrétiennes. Ces dernières doivent provenir du cimetière local. En effet, il faut signaler à côté un ancien cimetière chrétien en plein air, d'où provient l'inscription suivante, trouvée en 1889 (1) :

1. Cf. Gatti, *Bullett. com.*, 1889, p. 392 sq.

FELES ET VICTORINAEIVE
SE BIBI FECERNT MICAVREA DEPO
SITA IN PACE MESE AVGVSTO

L'inscription est du VI[e] siècle, car c'est alors qu'on commence à dater simplement par le mois, sans indiquer les calendes, les ides, etc. : le premier exemple de cette pratique est une inscription de 589 (1). Dès ce moment il y avait des cimetières en ville : on avait cessé d'enterrer sur les catacombes, et le pape Jean III, modifiant les relations entre les cimetières et les titres, ordonna de célébrer les fêtes cimitériales aux frais du Latran (2). Nous avons déjà indiqué d'autres lieux de sépultures « ad ursum pileatum » près de Ste-Bibiane et de St-Eusèbe, et autour de Ste-Marie Antique (3). Ce changement dut coïncider avec la guerre des Goths, qui apporta de si grands bouleversements dans les coutumes romaines. Peut-être y avait-il aussi, là où fût érigé le cimetière « ad micam auream », une ancienne église à laquelle aurait succédé S. Cosimato.

Voici deux autres fragments, dont l'un mentionne un membre de la hiérarchie sacrée :

IT IN PACE ////// CHEVS · LECTOR DP XVI · K

III C · SPEN (peut-être « III calendas Septembris »)
DP IRENE
I P C (in pace)

Une inscription très intéressante est l'épitaphe de l'abbé Odmundus (✠ 1075) dont nous avons déjà rencontré le nom dans l'inscription citée plus haut :

1. Cf. de Rossi. *Inscript. christ.*, t. I, n. 1126, 1188.
2. Cf. de Rossi, *Rom. sott.*, t. III, p. 557 ; — Duchesne, *Lib. pontif.*, t. I, p. 306, not. 1.
3. Supr., p. 261 et 344.

† SPES QVIBVS EST MVNDI STVDEANT MEMINISSE ODIMVNDI :
CENOBII PATRIS PAVLI COSMAE ET DAMIANI ═══
HIC SPREVIT MVNDVM CLARA DE STIRPE ORIVNDVS ·
A PATRE DONATVS XPICTO CVM PATRE SACRATVS ·
SIC QVOQ · DEVOTA NITVIT GENERATIO TOTA :
RELIGIONE PIA FARFENSIS VIRGO MARIA
INSTRVCTVM ROME DIGNO DECVSAVIT HONORE :
INTER MAGNATES PALATINOS NECNE PRIMATES ·
EXTITIT INSIGNIS NIMIVM DILECTVS AB ILLIS
PARVVS ERAT PARVIS PAREBAT MAXIMVS ALTIS ·
DISCRETVS RECTOR DVLCIS FORTISQ · PROTECTOR ·
CVIVS OB EXEMPLA MICAT HEC DOMVS INTVS ET EXTRA
TERRA TEGIT MEMBRA SIT SPIRITVS EIVS IN ETHRA
OBIT IN PACE III IDVS IANVARIAS
ANNO DNICE INCARN MILL LXXV INDICT XIII

Dans l'expression de l'avant-dernier vers : « Micat haec domus intus et extra », on pourrait soupçonner une allusion au vocable de l'église, « in mica aurea ».

Il y a encore à remarquer dans ce cloître l'épitaphe de Marguerite Maleti qui rappelle l'épouvantable sac de Rome de l'an 1527. — A gauche du cloître, à côté de l'escalier de l'hospice actuel, qui a succédé au monastère des Clarisses, on peut voir un fragment de pavé en mosaïque représentant des poissons et des divinités aquatiques. C'est peut-être une partie du bassin de la « naumachia » déjà indiquée.

§ V. St-Pierre-in-Montorio.

Suivant une vieille légende, Janus aurait bâti une ville sur le Janicule, comme Saturne sur le Capitole :

Hanc Janus pater, hanc Saturnus condidit arcem :
Janiculum huic, illi fuerat Saturnia nomen [1].

Il y eut en effet de très bonne heure un village sur cette colline : une inscription archaïque, trouvée en 1861 près de

1. *Aeneid.*, VIII, 356.

la place Mastai, parle du « pagus Janiculensis » ([1]). Au sommet était une des deux citadelles de Rome, attribuée à Ancus Martius : « Janiculum quoque adjectum, non inopia locorum, sed nequando ea arx hostium esset, id non muro solum, sed etiam ob commoditatem itineris ponte Sublicio tum primum in Tiberi facto conjungi urbi placuit » ([2]). Des murs parallèles devaient descendre du Janicule au Tibre ; le pont était au milieu, à peu près au même endroit que le pont Palatin d'aujourd'hui, comme permet de le conjecturer le cippe de Vespasien trouvé à Ste-Cécile. La forteresse a été remplacée par St-Pierre *in Montorio*. La « porta Janiculensis » (porte St-Pancrace) y donnait accès (3).

La plus ancienne mention d'une église sur le Janicule nous est fournie par le *Liber pontificalis* de Ravenne, attribué à l'évêque Agnellus (IX[e] siècle). Le manuscrit de Turin cite aussi une « ecclesia S. Petri montis aurei » ([4]). C'était, dès le XII[e] siècle, une des vingt abbayes de Rome. Elle était presque abandonnée, quand, en 1472, le pape Sixte IV y établit les Franciscains. Ferdinand et Isabelle d'Espagne y firent construire la belle église moderne, dont l'architecte fut Pontelli, auteur du palais de Venise. La rotonde élevée à côté sur les plans de Bramante indique le lieu où l'on croyait alors que S. Pierre fut crucifié sur le Janicule ([5]).

Cette tradition cependant n'est pas la plus ancienne ; et même au XV[e] et au XVI[e] siècle elle n'était pas admise par tout le monde. Bosio, si prudent dans ses affirmations, déclare que l'opinion qui place le martyre de S. Pierre au Vatican est la plus autorisée ; et il rapporte, d'après Giulio Ercolano, chanoine de St-Pierre au XVI[e] siècle, que l'on montrait

1. *C. I. L.*, VI, 2219-2220.
2. Tit. Liv., I, 33. Cf. Dion., III, 45.
3. Cf. Richter, *Die Befestigung des Janiculums*, Berlin, 1882.
4. Urlichs, *Codex U. R. topographicus*, p. 174.
5. C'est l'opinion que défend Mgr Lugari dans ses deux ouvrages *Le lieu du crucifiement de S. Pierre*, Tours, 1898, et *Il Gianicolo luogo della crocifissione di S. Pietro*, Roma, 1900. Je ne mentionne que comme curiosité l'idée bizarre exposée par Pacifici, dans ses *Dissertazioni sul martirio di S. Pietro sul Gianicolo e sulla venuta e morte nello stesso monte di Noe simbolo del santo principe degli apostoli ivi crocifisso*, Roma, 1814.

dans l'ancienne basilique une fosse, « scrobs », où l'on disait qu'avait été plantée la croix de S. Pierre (1). Les documents sont en effet favorables à cette opinion. D'après les Actes apocryphes de S. Pierre, qui peuvent remonter au IIIe ou au IVe siècle, S. Pierre fut crucifié « juxta palatium Neronianum, — juxta obeliscum Neronis », et une tradition ajoute : « inter duas metas ». Or il n'y avait pas d'obélisque sur le Janicule, tandis qu'il y en avait un célèbre dans les jardins de Néron, non loin du temple d'Apollon, et précisément entre les deux « metae » du cirque. Plus tard, on prétendit reconnaître les deux « metae » dans deux pyramides appelées tombeaux de Romulus et Remus et situées, l'une près de la porte St-Paul (pyramide de C. Cestius), l'autre, qui fut détruite sous Alexandre VI, près de Ste-Marie Transpontine : l'indication topographique, s'il fallait l'entendre de la sorte, manquerait singulièrement de précision.

Suivant le *Liber pontificalis*, S. Pierre fut enterré près du lieu de son martyre, c'est-à-dire au Vatican. C'est là d'ailleurs qu'étaient tombées les premières victimes de Néron en l'an 64. Mgr Lugari prétend que le Janicule était le lieu spécialement destiné aux crucifiements. Même dans cette hypothèse, il faudrait chercher en dehors de l' « arx » l'endroit précis du martyre de S. Pierre : il est peu probable en effet qu'on eût fait un crucifiement à l'intérieur de l'enceinte, et choisi un lieu si important pour y mettre à mort un Juif méprisé.

Les Itinéraires ne parlent pas du lieu du crucifiement de S. Pierre. Ils font au contraire mention de celui de S. Paul : « Inde haud procul monasterium aquae Salviae ubi caput est Anastasii et locus ubi decollatus est Paulus », dit par exemple le *De locis SS. martyrum*. D'où vient cette différence, sinon de ce que pour S. Pierre il se confondait avec le tombeau, tandis que pour S. Paul il en était distinct ? Il est vrai, comme l'observe Mgr Lugari, que le *De locis* s'occupe seulement des sanctuaires situés en dehors de la ville, et que le Janicule

1. *Rom. sott.*, l. II, c. 3.

était à l'intérieur ; mais un appendice du même document donne la liste des églises de l'intérieur de Rome, et dans cette liste ne mentionne aucun oratoire sur le lieu du martyre de S. Pierre.

C'est en vain que les partisans du Janicule cherchent un argument dans l'indication « juxta naumachiam ». Car s'il y avait une naumachie au-dessous du Janicule, ce n'était pas la seule : il y en avait une autre précisément dans les jardins de Néron (1), et le *Liber pontificalis* rapporte que Pascal Ier fonda un hôpital près du monastère de St-Pélerin, « in loco qui vocatur naumachia ».

Enfin dernier argument de Mgr Lugari : dès le VIIIe siècle il existait sur le Janicule un oratoire dédié à S. Pierre et rappelé en ces termes par l'Itinéraire d'Einsiedeln : « A porta Aurelia ad portam Praenestinam. Fons sci Petri ubi est carcer ejus. » D'abord il est question ici d'une prison de S. Pierre, non du lieu de son martyre. Il est d'ailleurs tout à fait certain qu'au VIIIe siècle, quand le pèlerin d'Einsiedeln composa son Itinéraire, la tradition unanime plaçait la prison de S. Pierre près du Forum, non au Janicule. Suivant toute apparence donc, il s'est produit ici une transposition, et la mention « Fons S. Petri, etc. » doit être portée trois lignes plus bas, entre le Capitole et l'église des Sts-Serge-et-Bach. Une erreur analogue est commise à un autre endroit pour l'Arc de Titus (2). Au temps de Cencius Camerarius (XIIe siècle), une tradition plaçait le crucifiement de S. Pierre près de Ste-Marie-Transpontine, entre la pyramide déjà signalée et un arbre appelé « terebinthus Neronis ». La tradition s'est donc modifiée et déplacée à plusieurs reprises (3).

On pourrait encore citer en faveur du Vatican les vers de

1. Cf. Venuti, *Descrizione topographica, etc.*, part. 2a, p. 177. Mgr Duchesne et M. Hülsen ont aussi étudié récemment cette question de la naumachie du Vatican, et exprimé sur l'antériorité de la tradition favorable au Vatican la même opinion que je défends ici. Leurs mémoires, lus devant l'Académie pontificale d'archéologie, seront publiés dans les *Actes* de cette Académie (an. 1901 et 1902).

2. Cf. mes remarques à ce propos dans le *Nuovo bullett.*, 1899, p. 113 sq ; — et Duchesne, *Le Forum chrétien*, p. 25.

3. Cf. la dissertation de Mgr Duchesne indiquée ci-dessus.

l'incription composée au V[e] siècle par Achille, évêque de Spolète :

> Magna quidem servat venerabile Roma sepulcrum
> *In quo* pro Christi nomine passus obit (1)

Une satire « contra Lateranenses », mise en appendice à la suite de la *Descriptio basilicae Vaticanae* de Petrus Mallius, semble indiquer qu'au XII[e] siècle on plaçait encore à cet endroit le lieu du martyre de l'Apôtre :

> Hic Vaticanum fuit antea quam Lateranum
> Cum Petrus esset ibi tractus ab ore canum (2).

Comme conclusion, il faut dire que l'origine de l'église du Janicule est inconnue. Son titre même ne prouve rien. L'abandon où elle fut laissée vers le XIV[e] siècle indiquerait plutôt qu'aucun souvenir important de S. Pierre ne s'y rattachait. La tradition qui se développa ensuite dut être le fait de savants, d'érudits, qui interprétèrent mal les documents et crurent à tort trouver plus de convenances en faveur du Janicule qu'en faveur du Vatican.

§ VI. Les églises de l'Ile du Tibre.

Suivant une ancienne légende, que rapportent Dion Cassius (3), Tite Live (4) et Plutarque (5), l'île du Tibre aurait été formée d'une masse de blé jetée dans le fleuve à l'époque de Tarquin. Son premier nom était : « inter duos pontes » (le pont Fabricius et le pont Cestius) ; c'est celui que lui donne S. Justin (6) en parlant de la statue de Simon le Magicien, et qu'elle porte sur le plan du Capitole. Nous le trouvons aussi appelée « insula » (7), « insula Tiberina » (8),

1. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1871, p. 112 sq. ; — *Inscript. christ.*, t. II, p. I[a], p. 113.
2. De Rossi, *Inscript.*, t. II, p. 196.
3. Dion, V, 13.
4. Tit. Liv., II, 5.
5. *Poplicola*, VIII.
6. *Apol.* I, 26 (*P. G.*, t. VI, col. 368).
7. Ovide, *Metam.*, XV, 739.
8. Vitruve, III, 5.

« insula Aesculapii » (1), « insula serpentis Epidauri » (2), enfin au moyen-âge « insula Lycaonia ». L'origine de ce dernier nom est inconnue. Deux temples s'élevaient dans l'île : à la partie méridionale, celui d'Esculape, érigé au Ve siècle de la ville, quand on apporta à Rome un des serpents d'Épidaure ; à la partie septentrionale, celui de Faune (3). L'extrémité méridionale avait la forme d'une proue de navire ; vers l'époque d'Auguste, elle fut décorée de marbres ; un dessin du XVe siècle nous y montre encore le buste d'Esculape et la figure du serpent.

Dans cette petite île il y a deux églises : celle de St-Jean-Calybite et celle de St-Barthélemy.

L'église de St-Jean-Calybite remonte peut-être au Ve siècle ; on pense qu'elle fut construite par Pierre, évêque de Porto (484), sur la maison même du saint à qui elle est dédiée. La vie extraordinaire de ce saint est tout à fait semblable à celle de S. Alexis, au point que beaucoup de critiques y ont vu une seule et même légende. Une bulle de Benoît VIII (1012-1024) cite cette église. Le manuscrit de Turin la mentionne, mais comme une église détruite. L'église actuelle date du XVIIe siècle ; elle fut rebâtie en 1640. On y retrouva alors les reliques de S. Jean Calybite et d'autres saints, qu'y avait déposées Formose, évêque de Porto et plus tard pape (4) Le sarcophage, maintenant au musée de Latran, porte l'inscription suivante :

+ HIC REQVISCVNT CORPORA SCOR · MARTYRV
YPPOLITI · TAVRINI · HERCVLANI · ATQVE · IOHANNIS
CALIBITIS · FORMOSVS · EPS · CONDIDIT (5).

L'église de St-Barthélemy, plus récente, fut dédiée d'abord à S. Adalbert, évêque de Prague au Xe siècle. Othon III, empereur d'Allemagne, la fonda pour abriter les reliques de

1. Suétone, *Claud.*, XXV.
2. Sidoine Apoll., *Ep. XX.*
3. Ovide, *Fast.*, I, 290.
4. Au moyen-âge, une partie du Transtévère et l'île du Tibre dépendaient de l'évêché de Porto.
5. Cf. Marucchi, *Guida del museo cristiano lateranense*, p. 201.

ce saint et celles de S. Barthélemy et de S. Paulin de Nole, qu'il avait rapportées de Bénévent. Nous la voyons citée pour la première fois en 1029, dans un document où elle est appelée « ecclesia S. Adalberti in insula Lycaonia ». Plus tard elle reçut le nom de S. Barthélemy, encore qu'il soit fort douteux que les citoyens de Bénévent aient vraiment livré à Othon le corps de cet apôtre, comme l'a reconnu Benoît XIII, archevêque de Bénévent avant d'être pape. L'inscription gravée au-dessus de la porte rappelle une restauration faite sous Pascal II (1099-1118) :

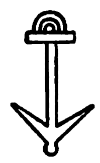
✠ TERTIVS ISTORVM · REX · TRANSTVLIT · OTTO · PIORVM
CORPORA · QVIS · DOMVS · HAEC · SIC · REDIMITA · VICET
ANNO · DNIC · INC · MILL · C · XIII · IND · VII · M · APL · D · III · TPRE · PSCL II PP

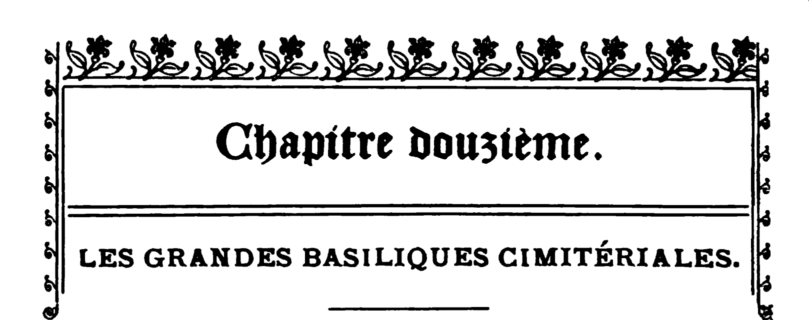
✠ QVE · DOMVS · ISTA GERIT SI PIGNERA NOSCERE QVERIS
CORPORA PAVLINI SINT CREDAS BARTHOLOMEI

C'est la seule inscription dédicatoire dans laquelle soit nommé Othon III. Ce prince aimait beaucoup Rome. Proclamé empereur en 983, il fit élire pape son cousin Grégoire V (996), et fut couronné par lui la même année. Tous deux entreprirent de concert une réforme de l'Église. Après avoir quitté Rome, il y revint pour châtier l'antipape Philagate ; il s'empara aussi de Crescentius, qui s'était enfermé dans le château St-Ange (998). A la mort de Grégoire V, il fit porter les suffrages sur son ancien maître Gerbert, Sylvestre II (999-1003). Othon se construisit un magnifique palais sur l'Aventin, près de St-Alexis ; plusieurs de ses actes sont ainsi datés : « datum Romae in palatio monasterio » (1). C'est alors aussi que, par dévotion pour S. Adalbert, il éleva l'église de l'île du Tibre, que consacra l'évêque de Porto. De l'édifice primitif, modifié par de fréquentes restaurations, il ne reste que les douze colonnes en granit. Le campanile est du commencement du XIIe siècle, la façade du temps d'Urbain VIII.

1. Cf. Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, p. 191 sq.

Je termine avec cette église la description des églises urbaines de Rome qui relèvent plus particulièrement de l'archéologie. Pour les autres, dont quelques-unes, à vrai dire, sont très anciennes, mais qui dans leur état actuel ne présentent comme monuments aucun intérêt spécial, on pourra se reporter au catalogue complet placé en appendice à la fin du volume.





Chapitre douzième.

LES GRANDES BASILIQUES CIMITÉRIALES.

LES basiliques de Ste-Agnès, de St-Laurent, de St-Sébastien et de St-Pancrace sont proprement des basiliques cimitériales. C'est pourquoi j'en ai parlé à l'occasion des cimetières auxquels elles se rattachent. Toutefois, comme on serait sans doute surpris de ne pas trouver dans ce volume, réellement consacré aux églises de la ville, au moins une courte description des principales basiliques suburbaines, je répéterai ici à peu près ce que j'ai dit de celles-là dans l'*Itinéraire des catacombes* (1). Et j'ajouterai quelques mots sur l'église de St-Urbain-alla-Caffarella, la plus caractéristique des petites églises rurales.

§ I. Ste-Agnès-hors-les-murs.

Ste Agnès est une des saintes les plus célèbres et les plus populaires. Le souvenir de son martyre, arrivé probablement sous Valérien (257-258), a été conservé par de nombreux documents anciens, par les martyrologes et les calendriers latins et grecs, par les liturgies de tous les peuples chrétiens. On célèbre depuis fort longtemps deux fêtes de Ste Agnès : l'une le 21 janvier, l'autre le 28. Cette dernière est ainsi mentionnée dans le Martyrologe romain : « Festum S. Agnetis secundo ». Quelques auteurs ont pensé qu'elle rappelait le jour de la naissance de Ste Agnès, parce qu'on trouve dans certains martyrologes l'indication : « De nativitate ». Selon d'autres, elle correspondrait à l'apparition de Ste Agnès à ses parents. Plus probablement c'est seulement l'octave de sa fête, célébrée avec beaucoup de solennité à cause de la dévotion que l'on avait pour Agnès.

---

1. Liv. I, c. 2 ; — Liv. II, c. 4, 8, 9.

Ce que nous savons de l'histoire de cette martyre a été exposé assez longuement à propos du cimetière de la voie Nomentane (1) et de l'église de la place Navone (2) pour qu'il soit inutile d'y revenir ici.

Le cimetière de Ste-Agnès existait avant la déposition de la jeune martyre ; mais à partir de ce moment il fut en grande vénération. Il comprend trois étages. On peut y distinguer aussi trois régions : 1° le noyau primitif, à gauche de la basilique, antérieur au IIIe siècle ; 2° une région du IIIe siècle, assez petite, qui s'étend entre la basilique, la voie Nomentane et Ste-Constance ; 3° deux groupes de galeries, dont l'un traverse la voie Nomentane,et l'autre met en relation Ste-Agnès et Ste-Constance : ces deux groupes sont du IVe siècle. Un arénaire s'étend à l'extrémité du cimetière ; il est possible qu'il communique ou qu'à une époque il ait communiqué avec le « coemeterium majus » que de Rossi appelait cimetière Ostrien.

C'est dans la seconde région ou au moins entre les deux noyaux primitifs que devait être située la crypte de Ste-Agnès. Nous ne savons pas quelle fut la forme du tombeau, rien ne permet de la déterminer. Le Musée de Naples possède une inscription venant de Rome, peut-être de la voie Nomentane, dans laquelle on pourrait voir, selon M. Armellini, l'inscription primitive du « loculus » de Ste-Agnès. Elle faisait partie du Musée Borgia, acquis par le roi de Naples. Le marbre est d'assez petites dimensions, et la paléographie des caractères n'est pas postérieure au IIIe siècle.

AGNE · SANC ·
TISSIMA

L'identité de cette épitaphe avec celle d'Agnès est loin d'être démontrée.

La basilique a été construite sur le tombeau même de la

1. *Itinéraire des Catacombes*, p. 257 sq.
2. *Supr.*, p. 416.

sainte, au niveau du second étage de la catacombe dont plusieurs galeries furent détruites à cette occasion. Nous trouvons la mention de cette fondation dans les Actes (apocryphes) de Ste Constance et dans une curieuse inscription acrostiche du IVe siècle, dont le texte se lit à la fin de certains manuscrits de Prudence :

CONSTANTINA DEVM VENERANS CHRISTOQVE DICATA
OMNIBVS IMPENSIS DEVOTA MENTE PARATIS
NVMINE DIVINO MVLTVM CHRISTOQVE IVVANTE
SACRAVIT TEMPLVM VICTRICIS VIRGINIS AGNES
TEMPLORVM QVAE VICIT OPVS TERRENAQVE CVNCTA
AVREA QVAE RVTILANT SVMMI FASTIGIA TECTI
NOMEN ENIM CHRISTI CELEBRATVR SEDIBVS ISTIS
TARTAREAM SOLVS POTVIT QVI VINCERE MORTEM
INVECTVS COELO SOLVSQVE INFERRE TRIVMPHVM
NOMEN ADHVC REFERENS ET CORPVS ET OMNIA MEMBRA
A MORTIS TENEBRIS ET COECA NOCTE LEVATA
DIGNVM IGITVR MVNVS MARTYR DEVOTAQVE CHRISTO
EX OPIBVS NOSTRIS PER SAECVLA LONGA TENEBRIS
O FELIX VIRGO MEMORANDI NOMINIS AGNES.

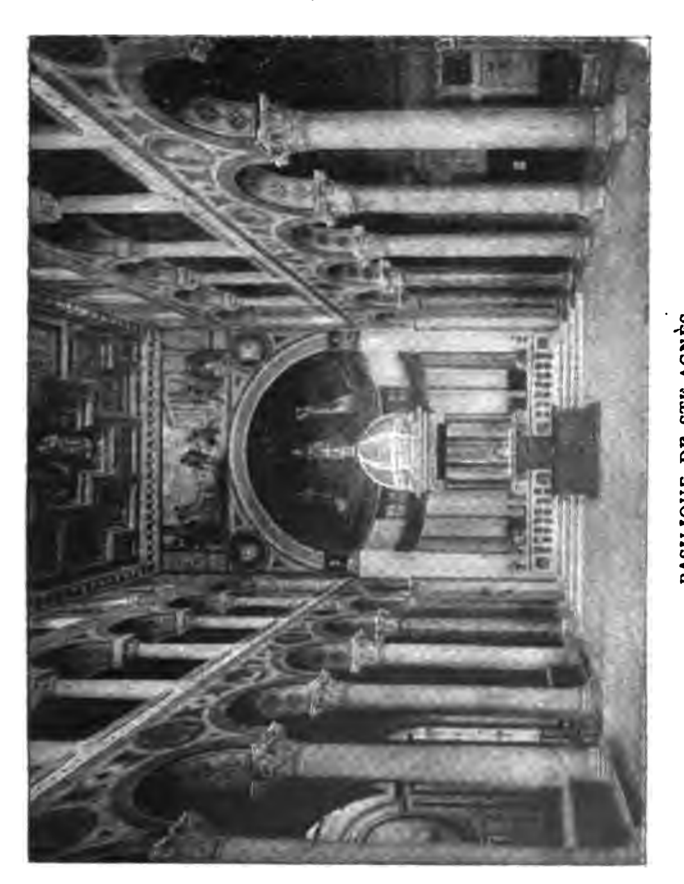
Nous connaissons par Eusèbe l'existence d'une Constantina, femme d'Annibalien et sœur de Constantin, laquelle mourut en Bythinie et fut rapportée à Rome (354). Elle avait habité sur la voie Nomentane [1], dans le « Suburbanum Constantini » dont parle Ammien Marcellin [2]. Celle que nomme l'inscription était vierge, peut-être une fille de la précédente et une nièce de Constantin ; sa vie cachée expliquerait le silence que gardent sur elle Ammien Marcellin et Eusèbe [3].

La basilique actuelle a la même forme que celle qui fut bâtie sous Constantin et plusieurs fois restaurée. L'autel est moderne, mais il occupe la place primitive, sur le tombeau de la Sainte : les fragments sculptés placés actuellement dans le grand escalier ont dû appartenir à l'ancien autel,

1. *Lib. pontif.*, in vita Liberii.
2. *Rer. gest.*, XXI, 1.
3. Il y a là un problème historique assez compliqué. Cf. Duchesne, *Bulletin critique*, 1892, p. 142.

ainsi que la figure orante accompagnée du nom d'AGNES qui fut trouvée en 1886 dans les fouilles faites par ordre du cardinal Lavigerie.

Vers la fin du IV[e] siècle, un certain Potitus décora l'autel.



BASILIQUE DE STE-AGNÈS.

Son nom est inscrit sur un reste de l'architrave, conservé au musée du Capitole :

mar|TYRE AGNETI POTITVS SERBVS DEI ORNAVIT|

Le pape Damase y plaça aussi sa belle inscription en l'honneur de Ste Agnès, fixée maintenant dans l'escalier, près

de la porte d'entrée de l'église. Elle est comme un petit résumé des actes de la martyre, et se termine par une belle acclamation qui est un acte de foi en la puissance d'intercession des Saints :

FAMA REFERT SANCTOS DVDVM RETVLISSE PARENTES
AGNEN CVM LVGVBRES CANTVS TVBA CONCREPVISSET
NVTRICIS GREMIVM SVBITO LIQVISSE PVELLAM
SPONTE TRVCIS CALCASSE MINAS RABIEMQVE TYRANNI
VRERE CVM FLAMMIS VOLVISSET NOBILE CORPVS
VIRIBVS IMMENSVM PARVIS SVPERASSE TIMOREM
NVDAQVE PROFVSVM CRINEM PER MEMBRA DEDISSE
NE DOMINI TEMPLVM FACIES PERITVRA VIDERET
O VENERANDA MIHI SANCTVM DECVS ALMA PVDORIS
VT DAMASI PRECIBVS FAVEAS PRECOR INCLYTA MARTYR

Les papes Symmaque (498-514) et Honorius I[er] (625-638) restaurèrent la basilique : de ce dernier date la mosaïque de l'abside, ainsi que le rappelle l'inscription tracée au-dessous :

AVREA CONCISIS SVRGIT PICTVRA METALLIS
ET COMPLEXA SIMVL CLAVDITVR IPSA DIES
FONTIBVS E NIBEIS CREDAS AVRORA SVBIRE
CORREPTAS NVBES RVRIBVS ARVA RIGANS
VEL QVALEM INTER SIDERA LVCEM PROFERET IRIM
PVRPVREVSQVE PAVO IPSE COLORE NITENS
QVI POTVIT NOCTIS VEL LVCIS REDDERE FINEM
MARTYRVM E BVSTIS HINC REPPVLIT ILLE CHAOS
EVRSVM VERSA NVTV QVOD CVNCTIS CERNITVR VSQVE
PRAESVL HONORIVS HAEC VOTA DICATA DEDIT
VESTIBVS ET FACTIS SIGNANTVR ILLIVS ORA
EXCITAT ASPECTV LVCIDA CORDA GERENS.

Il faut remarquer, pour comprendre ces deux derniers vers que dans la mosaïque Honorius est représenté vêtu des ornements pontificaux et offrant la basilique à Ste Agnès.

De nouveaux travaux furent exécutés au XVII[e] siècle par le cardinal Sfondrati ; la bibliothèque Alexandrine conserve le procès-verbal de la reconnaissance qu'il fit du corps de Ste Agnès et de celui de Ste Émérentienne (7 oct. 1605).

L'autel donné alors par Paul V a été depuis restauré par Pie IX, en même temps que la basilique.

En 1896, au cours de travaux entrepris par l'abbé Le



MOSAÏQUE ABSIDALE DE STE-AGNÈS.

Bourgeois à l'autel de Ste Émérentienne, on a trouvé l'inscription funéraire d'un sous-diacre de la IVe région :

✠ LOCVS IMPORTVNI SVBDIAC · REG · QVARTAE

La « regio IV » renfermait le titre de Vestine ou de S. Vital (1) : le cimetière et la basilique de Ste-Agnès pouvaient donc se rattacher à ce titre.

Dans les dernières fouilles (1901-1902), on rencontra une galerie souterraine (« retro sanctos ») qui traverse l'abside au-dessous de l'autel ; une inscription de 349 y est encore à sa place. A l'intérieur de la maçonnerie même de l'autel on

1. Cf. supr., p. 6, 378

put revoir, au mois de novembre 1901, l'urne en argent contenant depuis Paul V les reliques de Ste Agnès et de Ste Émérentienne. Enfin on reconnut l'existence de fondations d'une abside antérieure à l'abside actuelle : ce serait probablement celle de Constantin restaurée par Symmaque[1]



ÉGLISE DE STE-CONSTANCE.

A quelques pas de la basilique s'élève un autre monument qui a d'intimes relations avec elle et qui remonte pareillement à l'époque constantinienne, le mausolée de Ste Con-

1. Voir la 2e édition de mon *Itinéraire des Catacombes*, qui paraîtra prochainement, et où les dernières découvertes sont décrites plus longuement.

stance. Il fut, jusqu'au XIXe siècle, appelé Temple de Bacchus, à cause des scènes de vendange qui y sont peintes. Mais sa forme et les ruines qui l'entourent prouvent que c'était le mausolée impérial. C'est de là que fut transporté au Vatican, vers la fin du XVIIIe siècle, le sarcophage qui fait pendant à celui de Ste Hélène. Les mosaïques de la voûte annulaire sont les plus anciennes mosaïques chrétiennes que l'on connaisse : on y voit, un peu caché, le sym-



VOUTE DU MAUSOLÉE DE STE-CONSTANCE.

bolisme de la vigne et la figure de l'agneau.Celles des absides latérales, jugées du VIe siècle, remonteraient aussi au IVe, suivant M. Müntz : on y distingue, à droite, Dieu le Père au milieu de dix palmiers, et Moïse recevant les tables de la loi; à gauche, le Sauveur, et S.Pierre recevant la loi du Nouveau Testament. Au-dessus de l'endroit où était le sarcophage de Ste Constance, la voûte est ornée d'étoiles parmi lesquelles brille le monogramme du Christ. Les mosaïques du dôme ont été dégradées par les peintures du XVIIe siècle ; le P. Gar-

rucci en a retrouvé la copie dans un manuscrit de l'Escurial. On y voyait la représentation du baptême. Ce fait et la découverte de murs circulaires au milieu de la rotonde ont fait penser que ce mausolée avait pu servir de baptistère.

Il y a autour du mausolée de Ste Constance des restes du « suburbanum » qui ont servi pour le cimetière en plein air. On reconnaît sur un mur les points où étaient fixés les « teglata » dont parlent des incriptions relevées dans d'autres cimetières [1] et un fragment trouvé ici même.

§ II. St-Laurent-hors-les-Murs.

L'histoire de S. Laurent, diacre et martyr, est bien connue. Nous avons de ses Actes plusieurs recensions faites à une époque postérieure, au plus tôt au Ve siècle. Beaucoup d'autres documents nous permettent de fixer les lignes principales de sa vie. S. Cyprien [2] donne la date exacte (258) de la mort du pape Sixte II ; or S. Laurent fut immolé trois jours après le pape, comme l'indiquent les martyrologes : « Post passionem beati Xysti post tertio die passus est beatus Laurentius », dit le martyrologe hiéronymien. D'après une tradition qui existait dès le VIIIe siècle et qui se trouve consignée dans l'*Itinéraire d'Einsiedeln*, c'est dans les Thermes d'Olympiade, au Viminal, que S. Laurent fut brûlé sur un gril ; ce souvenir est consacré par l'église de S. Lorenzo-in-Panisperna : « Sti Laurentii in Formonso ubi ille assatus est. » Les doutes que l'on a essayé d'élever sur la nature de son supplice sont d'avance réfutés par un hymne de Prudence et par une médaille de dévotion, au plus tard du Ve siècle, où la tradition est clairement exprimée. La prière que, suivant Prudence, le diacre mourant aurait faite pour la conversion de Rome païenne, ne contribua pas peu au développement de son culte : on le vénérait presque à l'égal des Apôtres. Son corps fut transporté, par un prêtre Justin, qui n'a rien à faire avec le martyr apologiste du IIe siècle, dans la propriété de Cyriaque sur la voie Tiburtine. On dut

1. Cf. *Notions générales*, p. 137.
2. *Ep. 82 ad Successum* (*P. L.*, t. IV, col. 430).

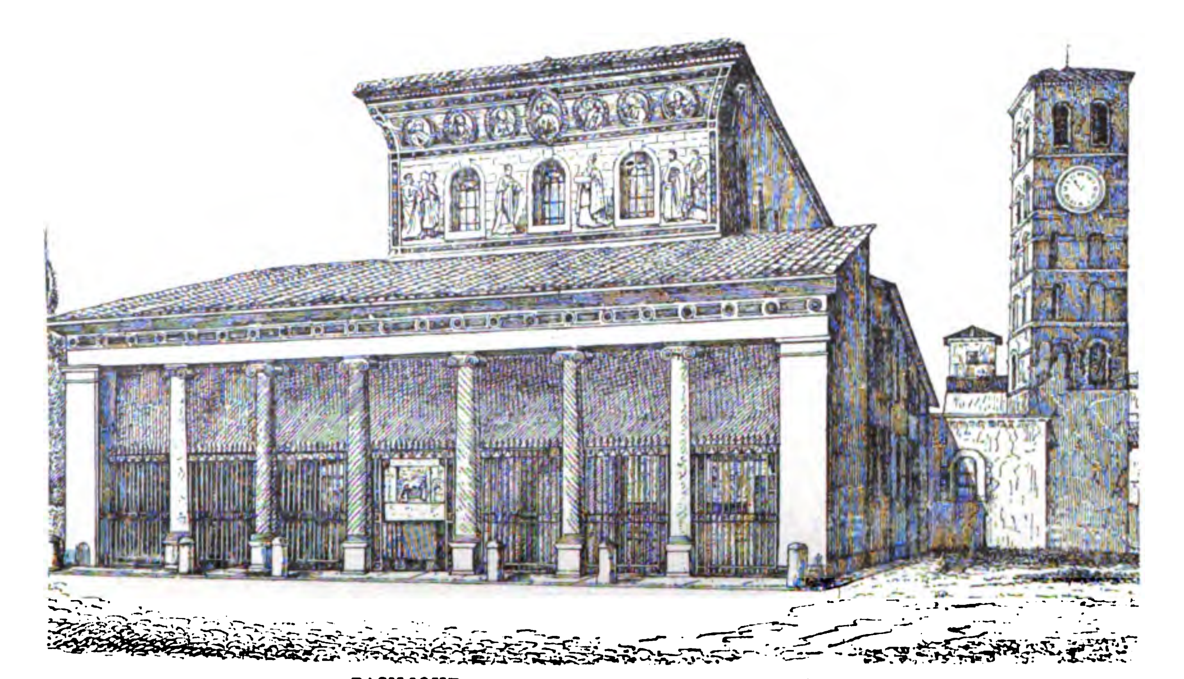
déposer le martyr dans un cimetière privé, parce que les cimetières de l'Église romaine avaient été confisqués sous Valérien (258). Plus tard, probablement sous Dioclétien, celui de Cyriaque le fut également, ainsi que le rapporte le *Liber pontificalis* dans la biographie de S. Sylvestre. Il fut restitué à l'Église par Maxence.

Le tombeau de S. Laurent resta toujours au même endroit; celui de Ste Cyriaque devait être à côté, dans la petite chapelle maintenant consacrée aux âmes du Purgatoire.

La basilique fut, comme celle de Ste-Agnès, érigée par Constantin (1). Elle était au niveau de la crypte actuelle, ainsi que permettent de le constater les galeries qui arrivent jusque derrière le tombeau de Pie IX. L'entrée était plus élevée (2). A cette basilique appartiennent les colonnes de la crypte et la galerie supérieure que nous voyons dans l'église actuelle, au delà de la grande nef, sauf les deux dernières colonnes du côté du tombeau de S. Laurent, qui furent peut-être ajoutées par Pélage. La basilique avait une confession ; on y arrivait par un escalier que mentionne la biographie du pape Sylvestre : « Et usque ad corpus S. Laurentii fecit gradus ascensionis et descensionis » (3). Tout récemment on a retrouvé le souvenir de cette confession et du tombeau du martyr dans une inscription qui sera citée plus loin : AD ME(n)SA(m) BEATI MARTVRIS LAVRENTII DESCINDENTIB(us) IN CRIPTA PARTE DEXTRA. Sur le tombeau fut élevé l'autel; les médailles de dévotion des premiers chrétiens nous en ont conservé l'image (4).



1. *Lib. pontif.* in vita Sylvestri.
2. Elle était au-dessus de l'endroit où a été placé le sarcophage de Pie IX.
3. *Lib. pontif.*
4. Cf. de Rossi, *Bulletino*, 1869, p. 33 sq.



BASILIQUE DE ST-LAURENT-HORS-LES-MURS.

Devant l'autel, peut-être dans la grille même, était placée l'inscription damasienne en l'honneur du martyr :

VERBERA CARNIFICES FLAMMAS TORMENTA CATENAS
VINCERE LAVRENTI SOLA FIDES POTVIT
HAEC DAMASVS CVMVLAT SVPPLEX ALTARIA DONIS
MARTYRIS EGREGIVM SVSPICIENS MERITVM (1).

La basilique primitive était assez petite. Comme elle ne pouvait contenir la multitude des fidèles qui s'y pressaient,



MOSAIQUE DE ST-LAURENT.

il devint nécessaire de construire à côté une seconde église. Ce fut l'œuvre du pape Sixte III (432). Tandis que l'ancienne gardait le nom de « basilica ad corpus », cette basilique nouvelle fut appelée « basilica major » ; elle avait son entrée sur la voie Tiburtine et était orientée en sens inverse de la basilique primitive.

1. Il ne reste rien de cette inscription ; mais elle a été transcrite dans les recueils épigraphiques. Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 1a, p. 82, 117.

Dans la basilique « ad corpus » trois papes furent déposés au Ve siècle : Zosyme (418), Sixte III (440) et Hilaire (467). On a retrouvé la place de leurs tombeaux dans les trois niches du fond, dont l'une a reçu depuis le tombeau de Pie IX ; elles étaient décorées de peintures ; on croit que Sixte III occupait celle du milieu. M. de Rossi reconnaît



SAINT-LAURENT.

dans un fragment du musée de Latran l'inscription du pape Zosyme, qui mourut le jour de Noël,

NATALI VENERando advenienTEQVE SACRATO [1].

Le pape Pélage II restaura la basilique à l'occasion de la translation du corps de S. Étienne, de Constantinople à Rome; il ajouta les deux dernières colonnes, orna de mosaïques l'abside et l'arc triomphal. On y voit représentés le Sauveur, S. Pierre et S. Paul, S. Laurent, S. Étienne et S. Hippolyte,

1. Cf. *Bullet.*, 1881, p. 93 sq. ; — Marucchi, *Guida del museo cristiano lateranense*, p. 203-204.

Pélage II, Jérusalem et Bethléem. L'inscription de l'arc triomphal fait allusion au supplice de S. Laurent :

✠ MARTYRIVM FLAMMIS ✠ OLIM LEVITA SVBISTI ✠
IVRE TVIS TEMPLIS ✠ LVX BENERANDA REDIT ✠

La partie supérieure, refaite en 1860 d'après les manuscrits, rappelle l'invasion des Lombards et les travaux de Pélage :

DEMOVIT · DOMINVS · TENEBRAS · UT · LVCE · CREATA
HIS · QVONDAM · LATEBRIS · SIC · MODO · FVLGOR · INEST
ANGVSTOS · ADITVS · VENERABILE · CORPVS HABEBAT
HIC · VBI · NVNC · POPVLVM · LARGIOR · AVLA · CAPIT
ERVTA · PLANITIES · PATVIT · SVB · MONTE · RECISO
ESTQVE · REMOTA · GRAVI · MOLE · RVINA · MINAX

PRAESVLE · PELAGIO · MARTYR · LAVRENTIVS · OLIM
TEMPLA · SIBI · STATVIT · TAM · PRETIOSA · DARI
MIRA · FIDES · GLADIOS · HOSTILES · INTER · ET · IRAS
PONTIFICEM · MERITIS · HAEC · CELEBRASSE · SVIS
TV · MODO · SANCTORVM · CVI · CRESCERE · CONSTAT · HONORES
FAC · SVB · PACE · COLI · TECTA · DICATA · TIBI

A cette dernière inscription font suite les deux vers : « martyrium flammis, etc. »

Les deux basiliques restèrent séparées jusqu'au XIIIe siècle. Honorius III les réunit (1218) en détruisant les absides et en faisant de la basilique constantinienne la confession de l'église de Sixte III, ce qui obligea d'exhausser le « presbyterium ». De cette époque datent le portique et la belle frise en mosaïque qui court au-dessus de ses colonnes. L'agneau divin est figuré deux fois dans les médaillons qui en occupent le centre ; dans un troisième, à droite, l'artiste a représenté S. Laurent portant la croix (l'art ancien lui donne souvent cette caractéristique), Honorius III et un autre personnage à genoux ; dans un autre, à gauche, Notre-Seigneur entre deux Saints, sans doute S. Laurent et S. Étienne.

La décoration intérieure de la basilique ne fut achevée que sous Alexandre IV, l'an 1254, ainsi qu'en fait foi une ins-

cription tracée sur le banc du clergé, à droite : ✠ XPI NASCENTIS IN SECVLV VERO MANENTIS ⁝ ANNVS MILENVS QVINQVAGENVS QVARTVS ET DVCENTENVS. La chaire pontificale, les ambons, le chandelier pascal, le pavé, sont l'œuvre des célèbres marbriers romains du XIII[e] siècle. L'autel appartenait à une restauration antérieure, du XII[e] siècle ; les artistes qui l'ont exécuté ont gravé à l'intérieur du « ciborium » leurs noms et la date de leur travail :

✠ IOHS PETRVS ANGLS ET SASSO FILII PAVLI MARMORII HVI' OPIS MAGISTRI FVER

(Johannes Petrus Angelus et Sasso filii Pauli marmorarii hujus operis magistri fuerunt)

✠ ANN · D · MCXLVIII EGO HVGO HVMILIS ABBAS HOC OPVS FIERI FECI.

On employa pour ces travaux des marbres funéraires tirés du cimetière voisin ; une des pierres de l'ambon de l'Évangile porte l'inscription d'un VICTOR PRAESB · TITVLI NICOME(dis).

Le monument sépulcral que l'on voit à droite de la porte d'entrée est de même style, mais un peu postérieur. C'est le tombeau du cardinal Guillaume Fieschi, neveu d'Innocent IV (✠ 1256) : HIC REQVISCIT CORPVS GVILIELMI SANCTI EVSTATHII DIACONI CARDINALIS NEPOTIS QVONDAM FELICIS RECORDATIONIS DNI INNOCENTII PAPE QVARTI EX PROGENIE COMITVM LAVANIE ORTI CVIVS ANIMA REQVIESCAT IN PACE. Le sarcophage sur lequel est gravée cette inscription est un sarcophage antique orné de bas-reliefs représentant un mariage. Dans la peinture qui est au-dessus, Notre-Seigneur est assis entre quatre Saints : S. Laurent qui présente le pape Innocent IV, et S. Hippolyte ; S. Étienne présentant le cardinal Fieschi, et S. Eustache. Les fresques qui font pendant à celle-ci, de l'autre côté de l'entrée, se rapportent au martyre de S. Laurent et de S. Sixte II.

Examinons maintenant quelques monuments de la basilique constantinienne ; à droite sur la paroi, on peut remar-

quer une longue et importante inscription où est invoquée en faveur de la défunte Cyriaque l'intercession des martyrs : CVIQVE PRO VITAE SVAE testiMONIVM SANCTI MARTYRES APVT DEVM ET ☧ ERVNT ADVOCATI (IV[e] siècle) ; puis l'inscription, très remarquable aussi, de Sabinus qui, archidiacre comme S. Laurent, voulut avoir son tombeau sous le portique de l'église plutôt que de chercher, comme d'autres, à se rapprocher matériellement des restes du martyr (V[e] siècle) :

SEPVLCRVM SABINI ARCHIDIACONI
ALTARIS PRIMVS PER TEMPORA MVLTA MINISTER
ELEGI SANCTI ☧ IANITOR ESSE LOCI
NAM TERRAM REPETENS QVAE NOSTRA PROBATVR ORIGO
HIC TVMVLOR MVTA MEMBRA SABINVS HVMO
nIL IVVAT IMMO GRAVAT TVMVLIS HAERERE PIORVM
SANCTORVM MERITIS ☧ OPTIMA VITA PROPE EST
corPORE NON OPVS EST ANIMA TENDAMVS AD ILLOS
quAE BENE SALVA POTEST CORPORIS ESSE SALVS
ast egoQVI VOCE PSALMOS MODVLATVS ET ARTE
diveRSIS CECINI ☧ VERBA SACRATA SONIS
corporis HIC POSVI SEDES IN LIMINE PRIMO
surgendi TEMPVS CERTVS ADESSE CITo
jam tonat angelico resoNANS TVBA CAELITus ore
et vocat ut scandant castra superna pios
at tu Laurenti martyr levita Sabinum
levitam angelicis nunc quoque junge choris (1).

L'inscription placée entre les deux précédentes est l'épitaphe de Landolphus († 963), parent de la célèbre « senatrix » Marozia et du pape Jean XII (2). Elle a d'autant plus

1. Ces derniers vers nous ont été conservés par les collections épigraphiques.
2. Cf. Duchesne, *Les premiers temps de l'État pontifical*, V.

d'importance, que les inscriptions et souvenirs de personnages du Xe siècle sont fort rares :

✠ PRECLVus HIC · RECVBAT · LANdolphus vulnere FOSSVS
QVEM · FLEVIT · NIMIVM · CON · · · · · · · ·
CARA SENatRICIS · THEODorae atque Johannis
CONSVlis ATQVE · DVCIS · inclita progenies
CVM · FLOreRET · ENIM PRIMEvo flore juVENTE
EFFVDIT · VITAM · SANguine purpuREO
MOribus · ENITVIT · CVmulato · ET · diGNIOR · AEVO
· · · · · · · · · · · PEREMIT · EVM
HVNC · SIBI · FECIT · ADOPTIVVm MaROZA · SENATRIX
AC · NVTRIVIT · EVM · DELICiis · VARIIS
CVI · TVMVLVM · LVGENS mater · CONstrVXIT · AB · IMO
IN · QVO · MEMBRA SVA · PVlchrA · NIMIS · POSVIT
MARTYRIS · AD · TEMPLVM · PRopeRANTES · DicITE · CIVES
LANDOLFO · IVVENI · PArce · bENIGNE · Deus
DEP · XV · KL · AVG · TEMP doM · IOH · XII · PP · IND · VI
ANNO · DNICE · INCARNATIONIS · DNI · DCCCCLXIII

L'expression « effudit vitam sanguine purpureo » indique que Landolphe périt de mort violente. Il n'y a pas là de quoi surprendre, à une époque aussi agitée que ce triste Xe siècle. C'était le temps où la maison de Théophylacte était toute-puissante à Rome, et où le pape Jean XII, après avoir sacré empereur Othon Ier, s'était brouillé avec lui (1). Il est croyable que la mort de Landolphe fut un des épisodes de la guerre que se firent alors le pape et l'empereur.

Près du « narthex » de la basilique constantinienne, voici d'abord, peint en lignes alternativement noires et rouges, une sorte de calendrier en vers léonins (XIIe siècle) mentionnant les reliques des martyrs conservées en cet endroit, et y joignant par erreur le nom de Pélage II (2) :

1. Cf. Duchesne, *loc. cit.* ; — Marucchi, *Di alcuni antichi monumenti tuttora superstiti relativi alla storia di Roma*, p. 89 91.
2. Cf. *Bullett.*, 1881, p. 86 sq.

✠ CONTINET HOC TĒPLV̄ SCŌR
CORPORA PLVRA ·
A QBS AVXILIV SVPPLEX H̄C
POSCERE CVRA ·
CV̄ XISTO IACET HIC LAVRĒTIVS
IGNE CREMATVS ·
ET PTOMARTIR STEPHANVS LEVI
TA BEATVS ·
POST HOS IPOLITVS COLLIS RE
LIGATVS EQVORVM ·
CVM NVTRICE SVA CVM CVnc
TA PLEBE SVORVM ·
ROMANVS MILEX TRIPHONIA
VIRGO CIRILLA ·
ET QVADRAGINTA QVO PASsio
CONTINET ILLA ·
IVSTINVSQ SACER DEFVNCtos
QVI TVMVLABAT ·
CIRIACE VIDVA QVE SCŌS
CLAM RECREABAT ·
HVIVS MATRONE FVIT HEC
POSSESSIO CARA ·
IPSIVS NOMEN SPECIALITER
OPTINET ARA ·
MARTIR IRENEVS QVI TECVM
MARTIR ABVNDI ·
DECEDENS SPREVIT FALLACIS
GAVDIA MVNDI ·
YLARVS ET ZOSIMVS PELAGIVS
HIC RETINENTVR ·
TERTIVS ET XISTVS CV̄ MVLTI
QVI RETICENTVR ·

Sur la paroi contiguë au cimetière de Cyriaque il y a divers fragments, dont plusieurs portent leur date consulaire (IVe siècle et commencement du Ve). L'inscription suivante a une importance spéciale, à cause de la mention qu'elle fait de l'autel de S. Laurent et de la crypte de la confession (1) :

FL · EVRIALVS VH CONPA
RAVIT LOCVM SIBI SE
VIVO AD MESA BEATI
MARTVRIS LAVRENTII DES
CINDENTIB · IN CRIPTA PAR
TE DEXTRA DE FOSSORE
////////////////////// (lo) CI IPSIVS
DIE III KAL MAIAS FL STILICO
NE SECVNDO CONSS

(An. 405.)

Enfin on a réuni dans le beau cloître du monastère (XIIIe siècle) de nombreux fragments épigraphiques et débris de sculptures, tant païens que chrétiens, parmi lesquels il convient de signaler ceux qui portent les noms des papes Jean IX (898-900) et Jean XVII (1003). Voici quelques inscriptions assez intéressantes du IVe et du Ve siècle :

AVR EXSV
PERANTIVS
COSTAT ME
EMISSE A FO
SSORIS DISC
INDENTIB

LAPPIE · PRISCI
QVAE DIVISIT CAR
ORFANIS PERPETVA
ANNIS XXX FL · LEO · V
DEPOSITA

☧ HILARVS ABVNDANTIAE
CONIVGI BENEMERENTI
MARCELLINO ET PROBINO
III · IDVS · FEBR · IN PACE

(An. 341.)

1. Je l'ai récemment retrouvée et publiée dans le *Nuovo bullett.*, 1900, p. 127-141.

En sortant de la basilique, il faut remarquer dans le vestibule quatre monuments provenant de l'ancien cimetière en plein air : deux sont surmontés de petits toits, « teglata », et ont la forme de tabernacles ; un autre est décoré de scènes de vendanges dans le style classique ; enfin sur le dernier, qui n'est qu'ébauché, sont représentées des scènes bibliques, la résurrection de Lazare, l'hémorrhoïse, la multiplication des pains, le portement de croix, le sacrifice d'Abraham, etc. Les peintures de ce portique sont de l'époque de la restauration d'Honorius III (1218), à l'exception des tableaux de gauche, qui sont du XVIIe siècle. Les fresques du moyen-âge retracent divers épisodes de l'histoire de S. Étienne, de S. Laurent et du pape Honorius III. Ce dernier est représenté donnant la communion à Pierre de Courtenay, qui fut couronné ici empereur de Constantinople avec son épouse Jolande, en 1217. Il y en a quatre, à droite, en entrant dans le portique, qui ont quelque chose de singulier. On y voit un moine en conversation avec une troupe de démons, un empereur mort, étendu sur son lit et entouré de moines, deux anges qui lisent ses bonnes et ses mauvaises actions, ses œuvres bonnes et mauvaises placées sur une balance. Ces sujets ont été empruntés à une curieuse légende qui figure dans les écrits de S. Antonin ; ils représentent la mort de l'empereur Henri II et l'intercession de S. Laurent en sa faveur [1].

Autour de la basilique il y eut jadis un cimetière en plein air et de petits oratoires, dont nous parlent le *Liber pontificalis* et les Itinéraires. Lors des travaux exécutés sous Pie IX, on trouva de nombreux fragments de sarcophages et d'inscriptions, dont plusieurs ont été fixés aux murs de la basilique constantinienne, d'autres portés au musée de Latran ou au Capitole. Dans le tombeau d'un personnage important, probablement d'un évêque, Pie IX a recueilli lui-même une croix d'or sur laquelle est gravée cette inscription : CRVX EST VITA MIHI MORS INIMICE TIBI. Elle est

1. Cf. Severano, *Memorie sacre*, t. I, p. 663.

maintenant au musée chrétien de la bibliothèque Vaticane (1).

On voit au Capitole le sarcophage de Licentius, le célèbre disciple de S. Augustin ; au Latran, un fragment de l'inscription de l'évêque Léon déposé, suivant le *Liber pontificalis* (2), dans l'oratoire de St-Étienne près de la basilique de St-Laurent. Un oratoire était dédié à cet évêque du IVe siècle, qui ne fut pas proprement martyr, mais qui peut-être eut à souffrir pour la foi pendant la persécution des Ariens.

§ III. St-Sébastien.

D'après la tradition, Sébastien, tribun de la première cohorte, commandait une compagnie de la garde prétorienne et demeurait au Palatin; il fut martyrisé sous Dioclétien, pendant la première persécution militaire (289-292), et subit sur le Palatin même, « in hippodromo Palatii », un double supplice, celui des flèches, puis celui des verges. Son corps, jeté dans un égout, fut recueilli par les soins d'une femme chrétienne, Lucine, qui le transporta sur la voie Appienne, « apud vestigia Apostolorum », et le déposa « in initio cryptae ». Le cardinal Borghèse, au XVIIe siècle, le fit placer dans la chapelle moderne, qui est juste au-dessus de l'ancienne. Un autel marqua la place du tombeau primitif. Il reste un fragment de la balustrade en marbre exécutée au Ve siècle par ordre de deux prêtres dont parle une inscription conservée au Musée de Latran et reproduite à St-Sébastien (3):

TEMPORIBVS · SANCTI
INNOCENTI · EPISCOPI
PROCLINVS · ET · VRSVS · PRAESBB
TITVLI · BYZANTI
SANCTO · MARTYRI
SEBASTIANO · EX · VOTO · FECERVNT

1. Cf. de Rossi, *Bullett.*, 1863, p. 31-32.

2. In vit. Hadriani I. — Cf. de Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 93. 106; — *Bullett.*, 1864, p. 54-56.

3. Le « titulus Byzanti », auquel appartenaient les deux prêtres, est celui des Sts-Jean et Paul. Byzance était le père de Pammachius et le fondateur de ce titre.

La basilique, érigée au IVe siècle en l'honneur des SS. Apôtres, « basilica Apostolorum », avait pour confession la Platonia, et non le tombeau de S. Sébastien. Elle devait avoir la forme habituelle des basiliques : trois nefs séparées par des colonnes, une abside au fond, et derrière l'abside un « matroneum », dont le P. Bufalieri a reconnu les traces. Au moyen-âge, elle fut souvent restaurée ; finalement elle fut reconstruite, tellé qu'elle existe encore, par le cardinal Borghèse, neveu de Paul V.

La célébrité de cet endroit de la voie Appienne, en effet, n'a pas commencé seulement avec la sépulture de saint Sébastien. Déjà un important souvenir historique s'y rattachait, celui de la déposition des reliques des Apôtres S. Pierre et S. Paul dans la « Platonia »,chapelle revêtue de marbre, que l'on voit derrière l'abside de l'église actuelle. Les Actes apocryphes, le calendrier philocalien, S. Damase ([1]), S. Grégoire ([2]), nous certifient le fait de la translation des corps des Apôtres ; mais les circonstances en sont très obscures ([3]). Baronius, Pagi, Papebrock, Bianchini, Borgia, Duchesne ([4]), pensent qu'il y eut une seule translation ; d'autres archéologues, comme Panvinio, Vignoli, Marangoni, Marchi, Lugari ([5]), en admettent deux. La première opinion semble plus probable. Les corps saints ne restèrent pas là quarante ans,comme l'indiquent les Itinéraires,mais plus probablement une année environ pendant la persécution de Valérien (258), jusqu'au moment où les anciens cimetières furent rendus au pape Denys. Le tombeau provisoire de la voie Appienne resta toujours en grande vénération ; on creusa à côté un petit cimetière ; puis on y éleva une basilique qui fut jusqu'à la fin du VIIIe siècle appelée Basilique des Apôtres : « Hic (Damasus) fecit basilicas tres : unam beato Laurentio juxta theatrum, et aliam via Ardeatina ubi requiescit, et in catacumbis ubi jacuerunt corpora BB. Apostolorum Petri et

1. *Carm. IX* (*P. L.*, t. XIII, col. 383).
2. *Ep. IV*, 30 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 703).
3. Cf. *Notions générales*, p. 50-53.
4. *Lib. pontif.*, t. I, p. CIV.
5. *Le catacombe ossia il sepolcro apostolico dell Appia*, Rome, 1888.

Pauli, in quo loco platoniam ipsam versibus exornavit », dit le *Liber pontificalis.*

On accède à la « Platonia » par un escalier moderne situé près de l'abside (1). Au milieu s'élève un autel recouvrant un grand tombeau divisé en deux par une cloison de marbre : c'est là que furent déposés les sarcophages contenant les ossements des Apôtres. Le principal monument épigraphique de la « Platonia » était la belle inscription damasienne que nous ont conservée les recueils du moyen-âge (2) :

Hic habitasse prius sanctos cognoscere debes
Nomina quisque Petri pariter Paulique requiris
Discipulos oriens misit quod sponte fatemur
Sanguinis ob meritum Christum qui per astra secuti
Aetherios petiere sinus regnaque piorum
Roma suos potius meruit defendere cives
Haec Damasus vestras referat nova sidera laudes.

L'intérieur du tombeau est revêtu de marbre et orné d'une peinture du IVe siècle représentant S. Pierre et S. Paul. Autour de la chambre sont disposés treize arcosoles primitivement décorés de peintures ; un « graffito » rappelle les noms des ouvriers qui ont exécuté ce travail : MVSICVS CVM SVIS LABVRANTIBVS VRSVS FORTVNIO MAXIMVS EV(SEBIVS). On ignore les noms des fidèles qui furent enterrés là par dévotion pour les Apôtres, à la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve ; assurément, ce ne furent pas des papes, comme on l'a prétendu.

Une grande inscription, d'abord gravée, puis peinte en lettres blanches sur fond rouge tout autour de la chambre, fait mention du célèbre martyr S. Quirin, évêque de Siscia en Pannonie (3). On a pu en déchiffrer les vers suivants :

1. Cf. Marchi, *I monumenti delle arti christiane primitive*, p. 199-220.
2. De Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. Ia, p. 32, 65, 89, 105, 300.
3. Cf. *Bullett.*, 1894, p. 147-151.

..... (mentemque) DEVOTAM
QVAE TIBI MARTYR EGO REPENDO MVNERA LAVDIS
HOC OPVS EST NOSTRVM HAEC OMNIS CVRA LABORIS
VT DIGNAM MERITIS (dent sacra haec limina sedem)
HAEC POPVLIS (cunctis clarescet) GLORIA FACTI
HAEC QVIRINE TVAS (laudes ipsa aula) PROBABIT (?).

Le corps du martyr fut apporté à Rome lors de l'invasion des barbares et, suivant ses Actes, déposé « ad Catacumbas » : inscription et décoration sont donc du commencement du V[e] siècle. C'est seulement en 1891 qu'on a, grâce à cette découverte, fixé le lieu précis de son tombeau. Prudence a consacré à S. Quirin tout un poème ([1]).

Autour de la basilique il se forma, dès le IV[e] siècle, un cimetière à ciel ouvert, remarquable par ses grands mausolées dont on voit encore d'imposantes ruines à droite et à gauche de l'église, à l'angle de la Via delle sette Chiese, et dans le monastère même. D'illustres familles avaient choisi ce lieu pour leur tombeau, par dévotion pour les SS. Apôtres ([2]).

Le petit musée local conserve un certain nombre d'inscriptions et de fragments qui en proviennent et qui ne sont pas sans intérêt. Un fragment, de l'an 348, mentionne la fête de S. Marcel (16 janv.) :

STVDENTIAE D|eposita
MARCELLI · DIE N|atali
CONS SALLIES

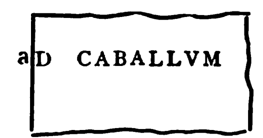
Il y a en outre diverses inscriptions consulaires de la seconde moitié du IV[e] siècle et du V[e]. Un fragment, trouvé en 1876, semble faire allusion à l'Eucharistie ([3]) :

... Saep E CIBABAS
... RAEB... ETV CHRISTV VIDEBIS.

Un autre fragment, trouvé en janvier 1894, peut avoir quelque

1. *Peristeph.*, hymn. VII (*P. L.*, t. LX, col. 424 sq.).
2. Pour le cimetière souterrain, voir le t. II, *Itinéraire des catacombes*, p. 176 sq.
3. Cf. de Rossi, *Bullettino*, 1877, p. 147.

rapport avec le cirque de Maxence ou rappeler une enseigne de boutique, de cabaret :



Une inscription gravée sur brique est une commande de 450 tuiles à porter dans un lieu où les bateaux déchargeaient leurs marchandises, très probablement « ad portum Neapolis », sur le Tibre :

BENEBENTO
TEGVLAS INDIXI
IVLIO N̊ CCCCL VT DEFE
RANTVR AT PORNEAPO

Parmi les sculptures conservées dans ce même musée, il faut noter un débris de sarcophage qui représente S. Pierre et S. Paul, et surtout un autre qui est très détérioré, mais où j'ai pu reconnaître le buste du Sauveur. Ce monument très précieux est une des plus anciennes images isolées de Notre-Seigneur, il a peut-être été un objet de culte. Il n'en reste plus que le buste et les cheveux. Le style, autant qu'on en peut juger, est du IV[e] siècle. Il est probable que cette statue ornait un des édifices supérieurs et qu'elle est tombée dans le souterrain par un des escaliers.

Dans la basilique même il faut remarquer près de la porte d'entrée deux inscriptions métriques, dont l'une rappelle un « senator et comes qui annonam rexit » :

Hic situs est Vict (?) OR FIDENS REMEARE SEPVLTOS LAETIOR in coelum
Superam QVI SVRGAT AD AVRAM IMMACVLATA piae
Conservans fOEDERA MENTIS CONCILIO SPLENDENS PRudens
Et in urbe SENATOR INLVSTRES MERITO CEPIT VEnerandus
Honor ES SVBLIMISQ · COMES NOTVS virtutibus
Aulae VIVIDVS ANNONAM REXIT Canonemque probavit (?).

L'autre est une des inscriptions damasiennes les mieux conservées ; c'est l'éloge de S. Eutychius, victime de la

persécution de Dioclétien, et la description des supplices qu'il endura :

EVTYCHIVS MARTYR CRVDELIA IVSSA TYRANNI
CARNIFICVMQVE VIAS . PARITER TVNC MILLE NOCENDI
VINCERE QVOD POTVIT MONSTRAVIT GLORIA CHRISTI
CARCERIS ILLVVIEM SEQVITVR NOVA POENA PER ARTVS
TESTARVM FRAGMENTA PARANT NE SOMNVS ADIRET
BIS SENI TRANSIERE DIES ALIMENTA NEGANTVR
MITTITVR IN BARATRVM SANCTVS LAVAT OMNIA SANGVIS
VVLNERA QVAE INTVLERAT MORTIS METVENDA POTESTAS
NOCTE SOPORIFERA TVRBANT INSOMNIA MENTEM
OSTENDIT LATEBRA INSONTIS QVAE MEMBRA TENERET
QVAERITVR INVENTVS COLITVR FOVET OMNIA PRAESTAT
EXPRESSIT DAMASVS MERITVM VENERARE SEPVLCRVM

S. Eutychius martyr est fêté le 4 février ; son corps a été transporté à St-Laurent-in-Damaso. Il y avait sans doute un oratoire extérieur au-dessus du souterrain ; et c'est là que devait être placée l'inscription damasienne.

Une inscription moderne, fixée à droite de la chapelle de St-Sébastien, mentionne comme appartenant à cette catacombe un grand nombre de tombeaux de papes et tous les souvenirs qui se rattachent réellement au cimetière de Calixte. Elle est manifestement fausse ; on peut s'étonner qu'elle n'ait pas encore été supprimée. La pierre conservée aussi dans cette église, sur laquelle on prétend distinguer la trace des pieds du Sauveur, a juste le même degré d'authenticité.

§ IV. St-Pancrace.

S. Pancrace est, d'après la tradition, un jeune martyr de douze ans, victime de la persécution de Dioclétien ; une matrone, Octaville, recueillit ses restes et les déposa dans le cimetière privé qu'elle possédait sur la « via Aurelia ». De bonne heure on construisit sur le tombeau une basilique qui fut, à la fin du IV[e] siècle, restaurée et ornée par le pape Sirice (1). Au VII[e] siècle, Honorius I[er] (630) la rebâtit,

1. *Lib. pontif.* édit. Duchesne.

changea un peu la position du sarcophage du martyr qui, lors de la construction de la basilique, avait été laissé à sa place primitive, « ex obliquo aulae », et plaça dans l'abside une inscription qui nous est connue par l'Itinéraire d'Einsiedeln : « Ob insigne meritū et singulare beati Panchratii martyris beneficium basilicam vetustate confectam extra corpus martyris neglecti antiquitatis extructā Honorius ep̄s Dī famulus abrasa vetustatis mole ruinaq. minante a fundam̄tis noviter plebi Dī construxit et corpus martyris quod ex obliquo aulae jacebat altari insignibus ornato metallis proprio loco collocavit » (1). Le corps n'ayant jamais été transporté à l'intérieur de la ville, ce tombeau resta toujours en grande vénération : c'est ce qui explique comment on a concentré là au moyen-âge tous les souvenirs chrétiens de la voie Aurélienne.

De l'ancienne basilique il ne reste presque plus rien. On voit au musée de Latran quelques fragments de mosaïque ayant appartenu à l'ambon, avec l'inscription en vers rimé du XIe ou XIIe siècle :

Qui legit attendat ad quid sacra lectio tendat.

L'édifice actuel date du XVIIe siècle : la façade et l'autel ont été faits par ordre du cardinal de Torres (1609), l'abside par les soins du cardinal Vidoni (1673). Les quatre colonnes qui entourent le sanctuaire proviennent de l'ancienne église, ainsi qu'une colonne isolée qui, d'après la tradition locale, aurait servi de support à l'ambon. Une autre restauration eut lieu en 1765. Placée à l'entrée de la ville, la basilique fut deux fois, en 1798 et en 1849, profanée et pillée par les révolutionnaires. Les reliques du martyr ont même été dispersées dans la première de ces profanations.

Un escalier moderne conduit de la basilique au cimetière. Près de la porte d'entrée de ce dernier on voit une inscription du XVe siècle : IN ADITV HVIVS CATACVMBAE DECOLLATVS FVIT S. PANCRATIVS. C'est une indication tout à fait arbitraire, nous ignorons le lieu précis du martyre de S. Pan-

1. De Rossi, *Inscript. christ.*, t. II, p. 24.

crace. Non moins arbitraire, et certainement fausse, celle qui est tracée à l'entrée d'un autre escalier, dans la nef gauche : COEMETERIVM CALEPODII PRESBYTERI ET MARTYRIS. Le cimetière de Calépode était bien sur la voie Aurélienne, mais plus loin de la ville (1).

Le cimetière et la basilique dépendaient anciennement du titre de St-Chrysogone ; on en a la preuve dans deux inscriptions du VI[e] siècle trouvées à St-Pancrace et conservées au musée de Latran :

✠ HVNC LOCVM AVGVSTVS ET GAVDIOSA SEVIBVS CONPARAVERVNT A PRESVITERIS
TITVLI SANC • CRISOGONI ID EST PETRO PRIORE CRISOGONO SECVNDO CATELLIOTERTIO GAVDI
OSO QVARTO VEL A FILIPPO PREPOSITO BEATI MARTIRIS PANCRATI SVB PRESENTIA NONNES
CVTTIS ANCILLE DEI VEL SVB PRESENTIA IOHANNITIS IN QVO LOCO SS IMTORES
PRAEMISERVNT LVMINA SVA ///////// MELIOREM HABVERVNT ID EST DVLCISSI
MVM FILIVM SVVM FLORVM QVI VIXIT ANNVS ЧI MENS ЧI DIES XV DEPOSIT ☧
IN PACE SVB D • V • NON • IVLIAS //////////// (Flavio Val) ERIO VC CONS ✠
✠ HIC REQIESCIT IN P GAVDIOSA SS Q VIX • ANN XXXI • D XVIIII • DP • KAL
FEB • PROBO • IVN • VC CONS

(An. 521 et 525) (2).

Hunc locum v. h ARGENTA ri & A
nastasies h. f qui sivivo S CONPA raber
unt sivi credivus quis a PETRO PRES vite
ro tti sanc Crisogoni + HIC REQ uiesc
in pace Petronia que v IXIT ANNV unu
mens · VII · dies XV · dep /// OSI ta in
pace sub die pr · non · jun · c ONSVLA
tu Symmachi & Boeti viris consu IBVS

(An 522.)

§ V. St-Urbain.

L'histoire de l'église dédiée à S. Urbain, martyr, est intimement liée au temple et aux autres ruines que l'on voit

1. Cf. *Itinéraire des catacombes*, p. 56.
2. De Rossi, *op. cit.*, t. I, p. 440.

à la Caffarella, près de la voie Appienne et du Cirque de Maxence. Ces monuments ont reçu des archéologues divers noms. Certaines inscriptions grecques découvertes vers 1770 ont permis de les identifier : ce sont les inscriptions appelées « triopéennes », qui sont conservées au Musée de Naples et dont la Bibliothèque du Vatican possède un fac-simile.

Ces inscriptions parlent du célèbre Hérode Atticus, qui fut précepteur des fils de Marc-Aurèle et qui dans une



PEINTURE DU SOUTERRAIN.

grande villa dont il était propriétaire érigea un splendide monument à la mémoire de sa première femme Annia Regilla (165). L'illustre E. Q. Visconti a reconnu que cette villa était située précisément au lieu appelé aujourd'hui la Caffarella. Un des monuments en ruines était un temple de Cérès. L'église actuelle de St-Urbain est peut-être le temple dédié à Annia Regilla. Le style de ce monument en effet correspond bien à celui du temps de Marc-Aurèle. Il y a en

avant un portique à colonnes corinthiennes, jadis isolées, maintenant encastrées dans la maçonnerie. L'intérieur est très bien conservé : on y voit encore des pilastres, et à la voûte des restes de décorations dont l'une devait représenter Hérode Atticus et sa femme.

Autour de la villa était un hameau appelé Triopaeum. Le christianisme y pénétra de bonne heure. Là peut-être vécut S. Urbain martyr. Pendant longtemps on ne l'a pas



PEINTURE DE L'ÉGLISE SUPÉRIEURE.

distingué de S. Urbain, pape sous Alexandre Sévère. Il est cependant d'une autre époque : M. de Rossi pense que ce fut lui qui ensevelit Ste Cécile, et qu'il fut martyr comme elle dans la persécution de Marc-Aurèle. Les Itinéraires du VIIe siècle placent son tombeau dans la grande crypte du cimetière de Prétextat. Après la paix de l'Église, à une date qu'on ne saurait préciser, on lui a dédié l'ancien temple d'Annia Regilla : il est certain qu'au IXe siècle le culte de

S. Urbain était rattaché à ce monument. Pascal Ier transféra son corps à l'intérieur de Rome : nous en avons un précieux souvenir dans la peinture qui orne la petite chapelle souterraine. Cette peinture est du même style que les mosaïques du IXe siècle, particulièrement celles de Ste Marie in Domnica : elle représente la T. Ste Vierge tenant l'Enfant Jésus sur sa poitrine et ayant à sa droite S. Urbain et à sa gauche S. Jean. Elle était destinée, comme celles de S. Corneille à St-Calixte et de S. Valentin, à perpétuer le souvenir du martyr local.

L'église de St-Urbain resta longtemps encore en vénération ; elle fut restaurée et peinte au XIe siècle. Les sujets, traités dans le style médiéval, sont des épisodes du Nouveau-Testament d'une part, et de l'autre des scènes de l'histoire de S. Urbain, où l'on retrouve la confusion indiquée plus haut. Au céntre, derrière l'autel, on voit le Sauveur entouré d'Anges et bénissant ; en face, au-dessus de la porte d'entrée, le Christ en croix, attaché avec deux clous, et au-dessous une inscription qui donne le nom de l'artiste et la date de son œuvre (1011) :

† BONIZZO FRT
A XPI · MXI

Ces peintures sont fort intéressantes pour l'histoire de l'art italien.

L'église fut ensuite tout à fait abandonnée. Le pape Urbain VIII voulut la remettre en honneur et fit restaurer les peintures. Mais elle fut encore délaissée, employée même à des usages profanes, jusqu'à ce que la famille Barberini, qui en est propriétaire, la rendît récemment à sa première destination.





Appendice.

CATALOGUE ALPHABÉTIQUE DE TOUTES LES ÉGLISES DE ROME (1).

Agathe (Ste) des Goths. Supr., p. 375.

Agathe (Ste) du Transtévère. Près de St-Chrysogone, construite sur l'emplacement de la maison de S. Grégoire II vers 725, réédifiée au commencement du XVIIIe siècle. Cf. *P. L.*, t. CXXVIII, col. 979.

Agnès (Ste) à la place Navone. Supr., p. 416.

Agnès (Ste) hors-les-Murs. Supr., p. 468.

Aignan (St), via Bocca della verità. Dédiée d'abord à la T. Ste Vierge, puis à S. Aignan, patron des savetiers, qui la firent réparer au XVIIe siècle. Elle fut restaurée de nouveau au XIXe siècle.

Alexis (St). Supr., p. 196.

Alphonse (St), sur l'Esquilin. Église de style gothique italien, bâtie par les Rédemptoristes en 1855, près de leur couvent, dans l'ancienne villa Caserta. — On conserve, au-dessus du grand autel, l'image de N.-D. du Perpétuel Secours, apportée d'Orient à la fin du XVe s., longtemps vénérée dans l'église de St-Matthieu, puis, après quelque temps d'oubli, transportée solennellement à St-Alphonse.

Ambroise (St) della massima. Fondée au VIIe s. dans le portique qui partait du temple « d'Hercules musarum » pour faire le tour du Champ de Mars et qu'on appela au moyen-âge « porticus maxima ». L'église et le monastère étaient dédiés à la T. Ste Vierge et aux SS. Étienne et Ambroise. La tradition rapporte que le saint évêque de Milan habita en cet endroit. Cf. *Lib. Pont.*, in vit. Leonis III.

Ames du Purgatoire, près du Pont Saint-Ange. Chapelle provisoire, mais déjà très fréquentée, où on célèbre chaque jour un grand nombre de messes pour les âmes du Purgatoire en union avec le Sacré-Cœur.

Anastasie (Ste). Supr., p. 246.

André (St), au Latran. Le pape Honorius Ier fonda dans sa maison paternelle un monastère et une église sous le vocable de S. André; ils furent réédifiés par Hadrien Ier *(Lib. Pont.)*. A la fin du XIIIe s. le monastère devint un hôpital qui existe encore aujourd'hui.

1. Il sera utile aux lecteurs d'avoir ici les noms de toutes les églises actuelles de Rome, avec des renvois pour celles dont nous avons traité au cours de ce volume, et avec quelques indications sommaires pour les autres qui, n'ayant pas ou peu d'importance archéologique, ont été exclues de notre description. Ce catalogue a été dressé, principalement d'après Nibby, par MM. Claude et Poullet, de la procure de Saint-Sulpice. J'exprime ici à ces messieurs tous mes remerciements. Le caractère de l'ouvrage dispensait de mentionner les églises détruites. Quant à certaines petites églises qui n'offrent aucun intérêt historique, il suffira de mentionner leur nom.

André (St), à Montecavallo. Gracieuse église bâtie par Camille Pamphili, neveu d'Innocent X, sur les dessins du Bernin, près du noviciat des P. Jésuites et sur l'emplacement d'une ancienne église paroissiale appelée S. Andrea de Caballo. On y trouve le tombeau de Charles-Emmanuel de Sardaigne, et aussi celui de S. Stanislas Kostka, dont on peut visiter la chambre dans l'ancien couvent des Jésuites, près de l'église.

André (St), à Ponte Molle. Petite église élevée par Pie II près du Ponte Molle, à l'endroit où il reçut des mains du Card. Bessarion la tête de S. André restituée par le sultan de Constantinople.

André(St),hors la porte du Peuple. Belle petite église érigée par Jules III près de sa villa, en souvenir de sa délivrance des mains de Charles V le jour de la fête de S. André.

André (St) de' Vascellari, dans la rue du même nom, près de l'hospice de *Ponte rotto.*

André (St), des Écossais. Église du collège Écossais, près de la place Barberini, élevée sous le pontificat de Clément VIII.

André (St) della Valle. Élevée à la fin du XVIe s. sur l'emplacement de deux petites églises, St-Louis des Français et St-Sébastien. Elle tire son nom de celui de la célèbre famille Della Valle. La coupole est la plus grande de Rome, après celle de St-Pierre. L'église est très richement décorée de marbres, de statues et de peintures dont les plus célèbres représentent les Évangélistes, œuvre du Dominiquin. Il faut y remarquer aussi, près du transept, les tombeaux de Pie II et de Pie III. Elle est desservie par les Théatins ; leur couvent était autrefois le palais de la duchesse d'Amalfi.

André (St) delle Fratte. Ce nom vient des haies («fratte») qui se trouvaient dans cette région. On ignore l'origine de cette église. Au XVe siècle, elle appartenait aux Écossais, qui l'abandonnèrent au moment de la Réforme. Sixte V la donna en 1585 aux Minimes. Elle fut restaurée au commencement du XIXe siècle aux frais du Card. Consalvi. C'est dans cette église que se convertit Ratisbonne en 1842.

André in Vincis (St), via Tor de' Specchi. Petite église, en face du grand couvent des Oblates de Ste Françoise, appelée autrefois *de' Funari;* elle existait déjà au XIIe siècle ; au XVIe, elle fut donnée aux sculpteurs, et restaurée au XVIIIe s. Cf. Cencio Camerario.

André (St) in Portogallo. Cf. infr., **S. Marie aux Neiges.**

Ange (St) al Corridori, ou in Borgo. Située près du portique qui reliait le Vatican au Château St-Ange. La tradition fait remonter cette église jusqu'à S. Grégoire le Grand ; elle a donné son nom au Borgo St-Angelo. Elle était paroisse au XVIe s.; elle appartient maintenant à une confrérie qui la fit réédifier sous Pie IV.

Ange in Pescheria (St). Supr., p. 422.

Anges gardiens (Sts). Petite église, entre la fontaine de Trévi et la place Barberini, élevée en 1681 sur les plans de Rainaldi.

Anicet (St). Chapelle du palais Altemps, érigée au XVIe siècle et maintenant affectée au séminaire Espagnol.

Anima. Cf. infr. **Ste Marie dell' Anima.**

Anne (Ste), via Merulana. Cha-

pelle de la maison-mère des religieuses de Ste-Anne.

Anne (Ste) de' Calzettari. Martinelli dit qu'elle fut fondée par les palefreniers du pape, quand il habitait le palais de Ste-Sabine, c'est-à-dire au XIII[e] s., et qu'elle porta d'abord le nom de S. Maria sotto l'Aventino. En 1745, elle fut donnée aux fabricants de bas (« calzettari ») et prit le nom qu'elle porte actuellement.

Anne des Palefreniers (Ste), près de la porte Angélique.

Anne (Ste) et St-Joachim, via del Quirinale. Élevée au XVII[e] siècle par les Carmes déchaussés d'Espagne qui avaient là un hospice, elle est devenue la chapelle du collège Belge.

Annonciation (L') à Tor de' Specchi. Chapelle du monastère des Oblates fondé par Ste Françoise Romaine. Elle est d'une très grande richesse. Le public peut la visiter le 9 mars, le 25 mars et le soir du Jeudi-Saint.

Annonciation (L') des Néophytes, ou ai Pantani, via Tor de' Conti. L'origine de cette église bâtie dans l'enceinte du Forum d'Auguste remonte jusqu'au X[e] s. (bulle d'Agapit à Léon, abbé de St-Sylvestre-in-Capite). Elle appartint d'abord à un monastère, puis aux Chevaliers de St-Jean de Jérusalem et enfin aux religieuses Dominicaines. La porte voisine de l'enceinte du Forum d'Auguste était appelée au moyen-âge « Arco dei Pantani », parce que le Forum était devenu un marais.

Annonciation (L') aux Monts, via Paolina, près de Ste-Marie-Majeure, fondée avec le monastère voisin par Camilla Orsini en 1675. A cause du vêtement bleu des sœurs réformées de St-Augustin qui la possédaient, on l'appelle aussi « l'Annunziata delle Turchine ».

Annonciation (L'), au Borgo S. Spirito.

Antoine (St) abbé. Supr., p. 337.

Antoine (St) des Portugais. Élevée par les Portugais au XV[e] siècle en même temps qu'un hôpital pour les pèlerins de leur nation.

Antoine de Padoue (St). Église récente élevée par les Franciscains (1886) près de leur maison généralice, via Merulana.

Apollinaire (St). Cette église existait déjà sous le pape Hadrien I[er] *(Lib. Pont.)*. Jules III la donna à S. Ignace, qui y fonda le collège Germanique. Benoît XIV la fit réédifier. Depuis Léon XII elle est desservie par le Séminaire romain et le séminaire Pie, qui occupent l'ancien palais du collège Germanique.

Apôtres (Sts). Supr., p. 390.

Ara caeli. Supr., p. 238.

Athanase (St), via del Babuino. Fondée par Grégoire XIII pour le collège des Grecs unis. Elle est encore desservie par ce collège et disposée selon le rite grec.

Augustin (St). Grande église construite en 1484 par le Card. d'Estouteville. La coupole est la plus ancienne de Rome. On vénère dans cette église la célèbre Madonna del Parto. Sur le troisième pilier à droite se trouve une fresque de Raphaël représentant le prophète Isaïe. Le grand autel est du Bernin. Sous l'autel latéral qui termine la nef gauche est placé le corps de Ste Monique.

Balbine (Ste). Supr., p. 173.

Barbe (Ste), près du Campo de

Fiori. Elle existait déjà au XI[e] s., comme le prouve une inscription fixée au mur. Elle appartenait à la confrérie des libraires.

Barthélemy en l'Ile (St). Supr., p. 465.

Barthélemy (St) et St-Alexandre de' Bergamaschi, sur la piazza Colonna. A cet endroit s'élevait une petite chapelle appelée Madonna della Pietà, et elle appartenait à un hôpital de fous, qui fut transporté par Benoît XIII à la Lungara. Les Bergamasques établis à St-Malo depuis 1538 transportèrent leur hôpital à cet endroit, réédifièrent l'église et la dédièrent aux SS. Barthélemy et Alexandre. Près de la Colonne Antonine, il y eut autrefois un oratoire de St-André. Cf. supr., p. 400.

Basile (St), près de la Piazza Barberini. Petite église desservie par des moines Basiliens de Grotta-Ferrata, restaurée en 1682.

Benoît (St) et Ste-Scolastique, via Monterone.

Benoît (St) in Piscinula, au Transtévère. Elle existait au XII[e] siècle (Cencio). Selon la tradition, elle serait sur l'emplacement de la maison de S. Benoît. L'image de la Vierge placée sous le portique serait celle devant laquelle il priait. Sur le grand autel, l'image du Saint, sans être du temps même de S. Benoît. comme le prétend Mabillon (*Iter italicum*, p. 145), est très ancienne.

Bernard (St) des Thermes. Cette église fut élevée en 1600 dans une des salles rondes qui formaient l'extrémité des Thermes de Dioclétien (il y en a une autre semblable à l'entrée de la Via Viminale). La comtesse de Santafiora, Catherine Sforza, avait acheté le terrain aux Chartreux. Elle la donna aux Cisterciens.qui la desservent encore. C'est une église paroissiale et un titre cardinalice.

Bernardin de Sienne (St), via Panisperna. C'était autrefois l'oratoire d'un hospice dépendant de St-Laurent in Panisperna, sous le titre de Ste-Veneranda. L'église fut consacrée en 1625.

Bibiane (Ste). Supr. p. 344.

Blaise (St) de' Materassai, vicolo del divin Amore. Jusqu'en 1575, elle fut possédée par les matelassiers, puis par la confraternité de la Madonna del divin amore qui lui donna son nom actuel, « Madonna del divin amore ». Elle fut complètement réédifiée sous Benoît XIII.

Blaise (St) des Arméniens, ou de la Pagnotta, via Giulia. Autrefois elle faisait partie de l'abbaye de St-Blaise in Cantosecuto (étymologie inconnue). Le nom de Pagnotta lui vient des petits pains qu'on distribue le jour de S. Blaise. Elle fut restaurée sous Alexandre II en 1072, comme le prouve une inscription conservée dans l'église. Elle peut donc remonter jusqu'au X[e] s. Après la disparition de l'abbaye elle fut donnée au chapitre Vatican. Avec l'autorisation de ce dernier, les Arméniens transportèrent à côté l'hôpital qu'ils avaient auparavant près de Ste-Marie-Égyptienne ; ils desservent maintenant l'église.

Bonaventure (St). Petite église sur le Palatin, près du stade. Le couvent des Franciscains et l'église furent élevés, en 1675, aux frais du cardinal François Barberini. L'église a été restaurée au XIX[e] siècle par le cardinal Tosti. On y vénère les reliques de S. Léonard de Port-Maurice.

Bonosa (Ste), via Bonosa dans le Transtévère. Elle existait déjà au XII[e] siècle (Cencio Camerario),

et fut paroisse jusqu'au XVIIIe. En 1705, elle fut donnée aux cordonniers, qui la restaurèrent. En 1480, selon Venuti, on trouva sous le grand autel les reliques de Ste Bonosa et de plusieurs autres saints.

Brigitte (Ste), piazza Farnese. Bâtie dans la maison qu'habita Ste Brigitte. Elle avait établi à cet endroit un hospice pour les Suédois. Boniface IX y fit élever une église, qui fut restaurée en 1513. Elle resta déserte après la réforme, pendant quelque temps ; puis fut occupée par le célèbre évêque d'Upsal, Olaus le Grand. Le card. Albani, qui devint ensuite Clément XI, la fit agrandir et orner de peintures. L'hospice voisin fut donné à l'ordre du St-Sauveur. Maintenant l'église appartient à des Carmélites adoratrices du St-Sacrement qui l'ont richement décorée.

Caius (St). Supr., p. 382.

Calixte (St), près de Ste-Marie-du-Transtévère. Cette église fut, dit-on, élevée à l'endroit où le pape S. Calixte fut martyrisé ; on montre dans l'église le puits où il aurait été précipité. Grégoire III la reconstruisit et la fit couvrir de peintures. Elle est souvent nommée dans les écrits du moyen-âge, en particulier dans Cencio Camerario. Quand Paul V vint s'établir au Quirinal, il donna en échange aux bénédictins qui l'habitaient le palais du card. Moroni près de St-Calixte. Ils ont depuis toujours desservi cette église.

Camille (St), via Veneto. Chapelle de secours de la paroisse des Sts-Vincent-et-Anastase, récemment érigée et desservie, comme l'église paroissiale, par les ministres des Infirmes.

Catherine de Sienne (Ste), piazza Magnanapoli. Église élevée en 1563 près du couvent des dominicains; elle est assez richement décorée. La tour voisine, faussement appelée tour de Néron, est du XIIIe s.

Catherine de Sienne (Ste), via Giulia. Les habitants de Sienne possédèrent d'abord, à Rome, l'église paroissiale de St-Nicolas degl' Impiccati, ou in Furcis, ou degl' Incoronati. En 1526, ils élevèrent une église en l'honneur de Ste Catherine dans la via Giulia ; elle fut restaurée complètement en 1760.

Catherine (Ste) de' Funari. Cette église, appartenant aux sœurs augustines, se trouve sur l'emplacement du cirque flaminien, dans le portique duquel on avait au moyen-âge établi des boutiques de cordiers (« funari »). Une bulle de Célestin III (1292) parle d'une église bâtie en cet endroit et l'appelle « S^a Maria Dominae Rosae », du nom de la fondatrice, et aussi « in Castello aureo », nom que l'on donnait alors au cirque flaminien. Cencio Camerario parle d'un monastère annexé à cette église. En 1536, S. Ignace de Loyola y établit une maison de préservation pour les jeunes filles. L'église fut restaurée, en 1564, par le card. Federico Cesi, comme on peut le lire sur la façade en travertin.

Catherine (Ste) della Rota, piazza della Rota. Elle fut appelée d'abord S^a Maria in Catherina (Bulle d'Urbain III, 1186) et aussi in Catemeri, in Catinara, de Catenariis (Cencio Camerario). Elle a son nom actuel depuis le XVIe siècle. C'est une église paroissiale.

Cécile (Ste). Supr., p. 438.

Celse et Julien (Sts), via de' Banchi. Église paroissiale et collégiale, mentionnée par Cencio Camerario au XIIe siècle. La vieille église fut détruite par Jules II, pour l'alignement de la rue. Les chanoines firent élever une nouvelle église qui fut restaurée sous Clément VIII, quand on y rapporta les corps des Sts Celse et Julien.

Césaire (St). Supr., p. 170.

Césaire (St) in Palatio. Supr., p. 262.

Charles (St) ai Catinari. Église paroissiale, desservie par les Barnabites. Au XIIe siècle il y avait entre St-Charles et St-André della Valle une petite église dédiée à S. Blaise degli Arcarii, ou de Annulo. où on conservait l'anneau de St-Blaise. En 1617 cette église fut détruite, quand on bâtit le couvent des Théatins de St-André della Valle. L'église de St-Charles ai Catinari, qui lui succéda, fut commencée aux frais du card. Leni et sur les dessins de Rosati. C'est une église très riche et décorée de tableaux célèbres. Au-dessus du grand autel, un tableau de Pierre de Cortone représente S. Charles portant le S. Viatique aux pestiférés de Milan. Aux quatre coins de la coupole, sont les célèbres fresques du Dominiquin, représentant la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance. L'église est aussi dédiée à S. Blaise. On l'appelle « ai Catinari », parce que la place était jadis habitée par des fabricants de bassins en bois (« catini »). Cf. Cacciari, *Memorie intorno alla chiesa de' SS. Biagio e Carlo a' Catinari*, Roma, 1861.

Charles (St), au Corso. En 1471, Sixte IV ayant concédé aux Lombards l'église paroissiale de St-Nicolas de Toffo, alors en ruines, ceux-ci la réédifièrent et la consacrèrent à S. Ambroise. De nouveau reconstruite, au XVIIe siècle, elle fut dédiée à S. Ambroise et à S. Charles. Le tableau du grand-autel est un des chefs-d'œuvre de Maratta.

Charles (St), du Quirinal (S. Carlino). Les Trinitaires déchaussés espagnols firent construire cette église et le couvent voisin en 1640 aux frais du card. F. Barberini. Ce fut la première œuvre de Borromini. La surface intérieure de cette petite église est égale à la section d'un des gros piliers qui portent la coupole de St-Pierre du Vatican.

Chrysogone (St). Supr., p. 452.

Claire (Ste). Elle fut élevée sous Pie IV en même temps qu'un monastère pour les converties, transférées depuis (1628) à la Lungara. Les sœurs de Ste-Claire s'établirent dans ce monastère. En 1814, l'église fut donnnée à la confrérie de St-Grégoire le Thaumaturge. Elle sert maintenant de chapelle au Séminaire français.

Claude (St) des Bourguignons. Au XVIIe s. les Bourguignons élevèrent une église en l'honneur de leur évêque S. Claude et de S. André apôtre. Elle fut restaurée au XVIIIe, ainsi que l'hospice voisin fondé en 1762 par François Henry. La Congrégation des Pères du T.-St-Sacrement y pratique l'adoration perpétuelle.

Clément (St). Supr., p. 287.

Cœur de Jésus (Sacré). Église bâtie en 1887 par don Bosco, qui y a érigé la dévotion salésienne de Notre-Dame Auxiliatrice.

Cœur de Jésus (Sacré). Lungo Tevere Mellini. Cf. supr., **Ames du Purgatoire.**

Côme et Damien (Sts). Supr., p. 355.

Côme et Damien (Sts) au Transtévère (S. Cosimato). Supr., p. 456.

Côme et Damien (Sts), via de' Barbieri. Cette église, consacrée d'abord à la Ste Trinité et possédée par les sœurs tertiaires de St-François, fut cédée au XVIe s. aux barbiers qui la restaurèrent en la dédiant à leurs saints protecteurs.

Constance (Ste). Supr., p. 474.

Corpus Domini, via Nomentana. Église fondée en 1885, près de la catacombe de Nicomède. Elle appartient à une congrégation de religieuses belges qui en ont fait le siège de l'œuvre des Tabernacles.

Croix (Ste) de' Lucchesi, via de' Lucchesi. A la fin du XIIe siècle, on éleva à cet endroit une église dépendant des Sts-Apôtres, et dédiée à S. Nicolas de Porcis ou in Porcilibus en souvenir de l'ancien Forum Suarium qui se trouvait là. Les P. Capucins, s'y étant fixés au XVIe siècle, la dédièrent à S. Bonaventure; après leur départ en 1631, l'église fut confiée aux Lucquois,qui la consacrèrent à la Croix et à S. Bonaventure. Elle sert maintenant de chapelle aux sœurs de Marie Réparatrice, société fondée à Paris vers 1850.

Croix (Ste) della Scaletta. Église et couvent fondés en 1815 par un Carme déchaussé, pour les dames désireuses de suivre la règle de Ste Thérèse sans vœux et sans clôture ; ensuite on y admit les femmes mal mariées et celles qui avaient besoin de correction.

Croix de Jérusalen (Ste). Sup., p. 345.

Cyr et Julitte (Sts). Cette église fut bâtie vers le VIe siècle. C'est au XVe siècle seulement, sous Sixte IV, qu'elle est devenue titre cardinalice et église stationnale. Elle fut restaurée par ce même pape, puis, au siècle suivant, par le Cardinal Alexandre de Médicis, et finalement par Benoît XIII. Le pape Clément XI confia l'église et la paroisse aux Dominicains, qui la desservent encore. — Une autre chapelle était dédiée plus anciennement aux mêmes martyrs à Ste-Marie Antique, sur le Forum. Cf. supr., p. 259.

Denys (St), via Quattro Fontane. Cette église fut érigée en 1619 par des Trinitaires français, et la façade un peu plus tard. Le monastère voisin, occupé par les Sœurs de Notre-Dame, fondées par la B^se Jeanne de Lestonac, fait partie des pieux établissements de la France à Rome.

Dominique et Sixte (Sts). En 1570, S. Pie V fit venir les dominicaines de St-Sixte-le-Vieux en cet endroit, où il bâtit un monastère et une église qui furent restaurés sous Paul V et surtout sous Urbain VIII.

Dorothée (Ste), au Transtévère. Cette église existait déjà à la fin du XVe s. S. Gaëtan de Thienne y fonda l'ordre des Théatins, et S. Joseph Calasanz celui des clercs réguliers de la mère de Dieu.

Éloi des Forgerons (St), près de la place Montanara. La corporation des forgerons, fondée en 1550, occupa une église dédiée d'abord à SS. Jacques et Martin ; restaurée en 1563, elle porte maintenant le nom de S. Éloi.

Éloi des Orfèvres (St), près de la Via Giulia. La corporation des Orfèvres fonda cette église sous Jules II, et Bramante en fut l'architecte, mais on fut obligé de la réédifier en 1601.

Enfant Jésus, via Urbana. Fondée par Clément XII, elle sert de chapelle aux sœurs de St-Augustin.

Esprit (St) des Napolitains, via Giulia. Primitivement dédiée à Ste Aure, vierge et martyre, et reconstruite au XVIe siècle.

Esprit (St) *in Sassia*. Cette église, fondée au VIIIe siècle par Ina, roi de Wessex, dépendait de la « schola » des Saxons : d'où son nom. Après les ravages des Sarrasins, elle fut reconstruite par Innocent III,

et donnée avec l'hôpital aux Hospitaliers du St-Esprit.

Étienne (St) des Abyssins. Petite église rappelant le monastère de St-Étienne érigé près de St-Pierre par S. Léon le Grand. Ce monastère fut, au IXe siècle, donné à des moines abyssins, et un hôpital pour les pèlerins de la même nation y fut annexé au XIIe siècle.

Étienne (St) *in Cacco*. L'origine très obscure de cette église paraît remonter à une époque fort reculée. Son nom lui vient peut-être du nom populaire de quelque statue cynocéphale. Les moines Sylvestrins, qui l'occupent depuis 1565, la restaurèrent au commencement du XVIIe siècle. Elle se trouve près du fameux « piè di marmo », ex-voto offert à Isis, qui avait un temple dans ce quartier.

Étienne-le-Rond (St). Supr., p. 219.

Eusèbe (St). Supr., p. 342.

Eustache (St). Église collégiale et paroissiale, diaconie, appelée autrefois S. Eustache in Platana. Selon le *Liber pontificalis*, Étienne II fit bâtir un hôpital « in Platana »; et sans doute aussi une église que nous ne trouvons mentionnée que dans les écrits du IXe s. Elle fut restaurée sous Célestin III; l'inscription du campanile atteste qu'il appartient à cette restauration (1191-1198). Au XVIIIe s. elle fut de nouveau réparée.

Famille (Ste), via Somma campagna. Bâtie récemment par les chanoines réguliers de St-Jean-de-Latran, quand ils ont établi à cet endroit la résidence de leur abbé général.

François (St) a **Ripa**. Au XIIIe siècle, il y avait là un hôpital avec une église dédiée à S. Blaise et desservie par les bénédictins. S. François d'Assise fut reçu dans cet hospice en 1219, et dix ans plus tard il l'obtint en même temps que l'église. On réédifia l'église qui fut aussi restaurée au XVIe et au XVIIe siècle. Dans le couvent on montre la chambre habitée par le saint.

François de Paule (St). Église fondée au XVIIe siècle pour les Minimes, ainsi que le couvent voisin restauré au siècle suivant. La voûte de la sacristie a été peinte par Sassoferrato.

François Xavier (St) del **Caravita**, ainsi appelé du nom du Père Jésuite qui l'a fondé, au commencement du XVIIIe siècle, surtout pour y faire des retraites.

Françoise (Ste) ou S^a^ **Maria Nova**. Supr., p. 361.

Galla (Ste), via Bocca della Verità. Selon une ancienne tradition, il y avait en cet endroit la maison paternelle de Ste Galla, fille de Symmaque. La Ste Vierge y apparut un jour à la sainte. On construisit alors une église qui s'appela S^a^ Maria in Porticu, à cause du portique appelé ensuite « porticus Gallatorum », qui n'a d'ailleurs rien de commun avec celui d'Octavie. Sous Alexandre VII on transporta l'image vénérée dans l'église de S. Maria in Campitelli, qui fut rebâtie et prit aussi le nom de S. Maria in Porticu. Les Odescalchi réédifièrent alors l'église de Ste-Galla et l'hospice voisin.

Gallican (St). Église du Transtévère, élevée en 1726 par Benoît XIII ainsi que l'hôpital voisin. S. Gallican fut un des martyrs de la persécution de Julien, comme les Saints Jean et Paul.

Georges (St), au Vélabre. Supr., p. 266.

Georges (St) et les **martyrs anglais**, via S. Sebastiano, près la place d'Espagne. Chapelle moderne des Petites Sœurs de la Mère de Dieu. On y honore la T. Ste Vierge sous le titre de Reine des prophètes, et pour la représenter on a copié la célèbre Madone du cimetière de Priscille.

Gesù. Cette église fut bâtie au XVI[e] s. sur l'emplacement de deux anciennes églises : S. André ad Apothecas obscuras, et S. Maria de Astallis. Le Card. Alexandre Farnèse en fit faire le plan par Vignola et Jacques della Porta. — L'église, une des plus grandes de Rome, est très richement décorée de marbres et de peintures. On remarque surtout les deux chapelles de St-François Xavier et de St-Ignace de Loyola. La statue de S. Ignace est en argent massif couvert de pierres précieuses. Le reliquaire placé au-dessus de l'autel de St-François-Xavier renferme le bras droit de ce saint.

Gilles (St), au Borgo, via di Porta Angelica.

Gilles (St), au Transtévère. Près de l'emplacement de cette église il y avait autrefois une chapelle appelée St-Laurent in Janiculo, qui en 1610 fut restaurée, dédiée à S. Gilles et confiée aux Carmélites réformées. Elle est maintenant détruite. L'église actuelle de St-Gilles est aussi une ancienne église, que les mêmes religieuses, après l'avoir restaurée, placèrent sous le double vocable de Notre-Dame du Mont-Carmel et St-Gilles.

Grégoire (St), au Cœlius. Supr., p. 212.

Grégoire (St) della divina Pietà. C'était autrefois une paroisse. Elle fut supprimée par Benoît XIII. Restaurée en 1729, l'église appartient maintenant à la confrérie de la « divina pietà ». On y faisait autrefois des instructions pour les Juifs ; c'est ce qui explique le passage de l'Ecriture (*Isai.*, LXV, 2) tracé sur le façade, en latin et en hébreu: « Tota die expandi manus meas, etc. »

Grégoire (St) dei muratori. Bâtie en 1527, sous Clément VII, par la confrérie des maçons.

Guy et Modeste (Sts), près de l'arc de Gallien. Cette église s'élève sur l'emplacement du « Macellum Liviae ». Rebâtie par Sixte IV (1471), elle fut restaurée en 1600 par François Colonna, et dernièrement par le Card. Cassetta.

Hadrien (St). Supr., p. 229.

Hélène (Ste), via Macchiavelli. Chapelle moderne du couvent des Franciscaines missionnaires de Marie.

Hildefonse (St), via Sistina. Fondée en 1619 par les Ermites déchaussés de S. Augustin et restaurée plus tard.

Hippolyte (St) in Fonte. Cf. Ste-Pudentienne, supr., p. 368.

Homobon (St), via della Consolazione. Église de la confrérie des tailleurs, construite en 1573 pour remplacer une ancienne église de St-Sauveur *in Porticu*.

Ignace (St). A l'occasion de la canonisation de S. Ignace de Loyola, le Card. Ludovisi, neveu de Grégoire XV, fit élever cette grande église, à la place d'un petit oratoire dédié à l'Annonciation. La première pierre fut posée par le Card. Ludovisi en 1626 et tout fut achevé en 1695. Deux plans furent proposés par le Dominiquin et combinés ensuite par le P. Grossé; la façade est d'Algardi. On remarque surtout dans l'église les deux riches chapelles

de St-Louis de Gonzagne et de St-Jean Berchmans, dans la première les bas-reliefs de Le Gros ; et à la voûte de l'église les peintures du P. Pozzi.

Immaculée Conception, via Veneto. Les Capucins, approuvés par Clément VII, en 1528, habitèrent d'abord près de S. Croce de' Lucchesi et y restèrent jusqu'à Urbain VIII. Le frère de ce pape, le Card. Antonio Barberini, capucin, les fit transporter dans une habitation plus commode et plus conforme à leur pauvreté, loin des bruits de la ville, près de la place Barberini. Il leur fit bâtir un couvent et l'église de la Conception qui fut aussi appelée St-Antoine de Padoue. Urbain VIII en posa la première pierre en 1624, et l'enrichit de reliques, d'indulgences, etc. Le fondateur de l'église, le C^{al} Barberini, est enterré sous le pavé ; sur son tombeau on lit cette inscription : « Hic jacet pulvis, cinis et nihil. » On admire dans l'église plusieurs tableaux de Pierre de Cortone, une copie de la Navicella de Giotto telle qu'elle était au XVIIe s., et surtout le S. Michel de Guido Reni. Les Capucins ont eu l'horrible goût de rassembler sous l'église les ossements de leurs frères, et d'en faire des ornementations plus grotesques qu'édifiantes.

Immaculée Conception, viale Manzoni. Chapelle du couvent des « Frati bigi » fondés récemment par le P. Ludovic da Casoria.

Isidore (St). Cette église fut fondée par des Franciscains réformés, à l'occasion de la canonisation de S. Isidore le laboureur (1622). Deux ans après, ces religieux s'unirent aux Pères de l'Ara caeli, et l'église fut donnée aux Observantins Irlandais, qui la desservent encore.

Jacques (St) des Espagnols. Église érigée au XIIe siècle, sur la place Navone, par l'infant Henri, fils de Ferdinand III d'Espagne. Les Espagnols l'ont vendue récemment à la congrégation des missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, qui l'ont mise sous le vocable de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Jacques (St) in Augusta, au Corso. L'église était, au XIIIe siècle, appelée S^a Maria in Augusta, nom qui rappelait le voisinage du mausolée d'Auguste. En 1339, le C^{al} Pierre Colonna la restaura et éleva l'hôpital voisin. Nicolas V, en 1450, la donna à la Confrérie de Ste Marie du Peuple, qui la répara complètement.

Jacques (St), à Scossacavalli. Une légende inadmissible fait remonter cette église jusqu'au temps de Ste Hélène qui y aurait déposé deux pierres : celle sur laquelle Abraham aurait voulu immoler Isaac, et l'autre sur laquelle aurait été déposé l'Enfant Jésus quand il fut présenté au temple. Le nom de Scossacavalli lui vient peut-être de celui d'une famille. L'église a été restaurée au XVIIe siècle.

Jacques (St), de la Lungara. Cette église, appelée aussi in Settimiano, est mentionnée dès l'an 850, à propos de la construction de l'enceinte léonine. Elle fut donnée par Honorius III aux Sylvestrins (XIIIe siècle), plus tard (1520) aux Mineurs conventuels, enfin par Urbain VIII à l'hospice pour les femmes de mauvaise vie fondé par S. Charles Borromée. Le Card. François Barberini la fit réédifier tout entière à ses frais (1635).

Jean (St) in Aino, via Monserrato. Le nom de cette église lui vient probablement de celui de la famille qui l'a fondée.

Jean Berchmans (St), vicolo del Falcone. Chapelle moderne du Collège germanique.

Jean Calybite (St). Supr., p. 465.

Jean (St) **devant la Porte Latine**. Supr., p. 170.

Jean-Baptiste (St), via Varese. Chapelle moderne de la communauté des « Battistine ».

Jean de Latran (St). Supr., p. 81.

Jean décapité (St). Cette église s'appelait primitivement Sª Maria della Fossa. Innocent VIII, en 1487, la donna à une confrérie de Florentins ayant pour but de procurer les secours spirituels aux condamnés à mort. Cette confrérie fit restaurer l'église et l'orna de peintures et de stucs assez remarquables.

Jean (St) **des Florentins**. Église élevée en 1488. Michel-Ange avait préparé cinq plans successifs ; mais finalement on les abandonna à cause du manque d'argent ; et on confia l'œuvre à Jean della Porta. La façade fut exécutée seulement sous Clément XII (XVIIIᵉ s.).

Jean (St) **des Génois**. Élevée par un Génois, Mario Cicala, en 1481, en même temps qu'un hôpital pour les marins infirmes de sa nation.

Jean (St) **della Malva**, au Transtévère. Cf. supr., p. 457.

Jean (St) **della Pigna**. Primitivement cette église était dédiée aux SS. Eleuthère et Genès, dont les corps furent transportés sous Sixte V à Ste-Susanne. Grégoire XIII en 1582 donna l'église en ruine à la confrérie de la Pitié envers les prisonniers, qui la restaura en la consacrant à S. Jean.

Jean (St) **in Fonte**. Cf. St-Jean-de-Latran, supr., p. 94.

Jean (St) **in Oleo**. Cf. St-Jean devant la Porte-Latine, supr., p. 171.

Jean et Paul (Sts). Supr., p. 203.

Jean et Petronius (Sts), des Bolonais, près de la place Farnèse. A l'origine, cette église était consacrée à S. Thomas « della catena » et desservie par des prêtres espagnols. Grégoire XIII, en 1575, la confia à la confrérie des Bolonais.

Jérôme (St) **des Esclavons**. Autrefois il existait en cet endroit un oratoire dédié à Ste Marine et desservie par un ermite. Un de ces ermites, d'origine Esclavonne, y introduisit le culte de S. Jérôme. A l'époque de l'invasion des Turcs dans l'Illyrie, beaucoup d'Esclavons se réfugièrent à Rome près de cette église où ils fondèrent un hôpital. L'église leur fut donnée par Nicolas V (1453); elle fut restaurée sous Sixte V et au commencement du XIXᵉ siècle. En 1901, Léon XIII a transformé l'hospice en collège ou séminaire pour l'Istrie et la Dalmatie.

Jérôme (St) **de la Charité**. Selon Panciroli, cette église fut édifiée dans la maison de Ste Paule, où fut reçu S. Jérôme. Elle passa successivement aux Observantins, à la confrérie de la Charité, et enfin aux prêtres de S. Philippe de Néri. Ce saint habita 33 ans près de cette église, et c'est là qu'il jeta les fondements de son Oratoire. En 1660, l'église fut restaurée par une société de prêtres de S. Philippe, distincte des Oratoriens. On admirait autrefois au-dessus du grand autel le célèbre tableau du Dominiquin, la Communion de S. Jérôme, maintenant à la Pinacothèque du Vatican. On l'a remplacé par une bonne copie.

Jésus et Marie, au Corso. Fondée (XVIIᵉ siècle) par les ermites

déchaussés de S. Augustin, et bâtie par les architectes Charles Maderno et Rainaldi.

Joachim (St), aux Prati di Castello. Église construite à l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII (1888) et consacrée à l'œuvre de l'adoration réparatrice des nations.

Joseph (St) des Menuisiers. Église construite sur la prison Mamertine ; elle appartient à la confrérie des menuisiers. Cf. Parisi, *Memorie intorno alla chiesa ed arciconfraternita di S. Giuseppe de' Falegnami al Foro romano*, Roma, 1884.

Joseph (St), via Cavallini (Prati di Castello). Oratoire moderne des Sœurs des Écoles pies

Joseph (St) a Capo le Case. Élevée en 1598 par un Oratorien espagnol, Francesco Soto, puis restaurée en 1624 par le Card. Marcello Lante, et décorée de peintures par une religieuse du couvent voisin. Ce couvent est aujourd'hui occupé par des Carmélites.

Joseph Calasanz (St), via Toscana. Chapelle récemment érigée par les Scolopes ou Pères des Écoles pies et dédiée au fondateur de leur congrégation.

Julien (St) in Banchi. Petite église, appelée aussi S. Angiolo in Mincinelli, dépendant autrefois du chapitre de St-Celse, puis de la société des missions de St-Thomas in Parione.

Julien (St) des Flamands, via del Sudario. On croit communément que cette église fut édifiée quelques années après la conversion de la Flandre, par le pape S. Grégoire II, et dédiée à S. Julien le Pauvre. Elle fut restaurée en 1094 par Robert, comte de Flandre, et de nouveau en 1675. Elle fait partie des pieux établissements belges à Rome.

Laurent (St) hors les Murs. Supr., p. 476.

Laurent (St) in Damaso. Supr., p. 419.

Laurent (St), ou St-Hippolyte in Fonte, via Urbana. Cf. Ste Pudentienne, supr., p. 368.

Laurent (St) in Lucina. Supr., p. 405.

Laurent (St) in Miranda. Supr., p. 353.

Laurent (St) in Panisperna. Supr., p. 374.

Laurent (St) in Piscibus. Église remontant à une assez haute antiquité, comme le font soupçonner ses colonnes. En 1200 elle dépendait du chapitre Vatican. Elle appartint successivement aux Clarisses, à une confrérie, puis fut restaurée en 1659 par la famille Cesi, et donnée aux Pères des écoles pies qui y établirent leur noviciat.

Laurent (St), via Belsiana. Oratoire érigé en 1578 pour la confrérie du T.-St-Sacrement.

Laurent des Monts (St), près du Forum de Trajan. Petite église, qui fut jadis paroissiale. Elle appartient maintenant à une communauté de religieuses adoratrices, dites Servantes du Sacré-Cœur.

Laurent de Brindes (St), via Boncompagni. Chapelle de la nouvelle maison généralice des Capucins.

Léonard de' Scalpellini (St), via Tor de' Specchi. Oratoire de la confrérie des marbriers.

Louis (St) des Français. Les Français résidant à Rome se réunirent d'abord près de la chapelle de Ste Pétronille, au Vatican, fondée en 760, puis aux XIIIe et XIVe siècles dans la région de la Regola, près de St-André della Valle, où ils avaient une petite église dédiée à S. Louis, roi de France. Au XVIe siècle, ils achetèrent les églises et terrains de Ste-Marie de Cellis, St-Benoît, St-André, St-Sauveur, et l'hôpital de St-Jacques des Lombards, qui appartenaient à l'abbaye de Farfa. En 1518, on posa la première pierre de la nouvelle église de St-Louis. Elle se construisit lentement et fut consacrée seulement en 1589, par le Card. de Joyeuse, sous les vocables de la T. Ste Vierge, St-Denys l'Aréopagite et St-Louis. La façade est de Jacques della Porta. Décorée à l'intérieur dans le goût du XVIe siècle, elle renferme divers monuments, notamment plusieurs tombeaux de cardinaux français et de zouaves pontificaux et un monument commémoratif de Claude Lorrain. Cf. Lacroix, *Mémoire historique sur les institutions de la France à Rome;* — d'Armailhacq, *L'église nationale de St-Louis des Français à Rome.*

Lucie (Ste) de' Ginnasi, aux Botteghe oscure. Église bâtie sur les ruines du cirque flaminien. Le Card. Ginnasi éleva près de l'église un collège et un monastère sous Urbain VIII.

Lucie (Ste) del Gonfalone. Elle existait depuis le XIIIe siècle et appartenait à l'abbaye de St-Blaise de la Pagnotta, quand elle fut cédée (1264) à l'archiconfrérie du Gonfalon, qui la fit restaurer en 1700.

Lucie (Ste) della Tinta. Petite église autrefois paroissiale et collégiale, près de la Via dell' Orso. Au XIIIe siècle elle avait un chapitre et s'appelait S. Lucia quatuor portarum. Au XVe ou XVIe elle reçut le nom de la Tinta, à cause des teinturiers qui habitaient la rue. En 1580, elle fut restaurée par la compagnie des cochers, avant qu'ils se fussent établis à S^a Maria in Cacaberis ; puis en 1628, par la famille Borghèse. Le chapitre fut transporté, au commencement du XIXe siècle, à Sta Maria in Monte santo. L'église appartient à la confrérie des procureurs.

Lucie (Ste) in Selci. Au temps du pape Symmaque cette église était une diaconie ; elle fut restaurée par Honorius Ier et Léon III, Sixte V lui enleva le titre de diaconie ; elle fut possédée par les Chartreux, et ensuite par les sœurs de St-Augustin qui la firent restaurer en 1804 par Maderna.

Malo (St), ou S. Machuto. Petite église, près de St-Ignace, autrefois annexée au collège des nobles dirigé par les Pères Jésuites, et dédiée, à une époque, à S. Barthélemy des Bergamasques. Après la suppression des Jésuites, elle fut donnée à la confrérie des procureurs, puis restituée en 1824 à ses anciens propriétaires.

Marc (St). Supr., p. 384.

Marcel (St.) Supr., p. 394.

Marguerite (Ste). Église du Transtévère érigée en 1564 par Julie Colonna, en même temps qu'un monastère à l'usage des Tertiaires de St François. Elle fut restaurée en 1880, sur les dessins de Fontana.

Marie des Anges (Ste). Dans les vastes thermes de Dioclétien exista d'abord l'église de St-Cyriaque, dont on ne connaît pas l'endroit précis ; on y bâtit ensuite les églises de St-Bernard et de Ste-Marie des Anges. Celle-ci fut construite sous Pie IV, au XVIIe siècle, par Michel-Ange en forme de croix grecque.

L'artiste transforma simplement une des grandes salles des thermes, en conservant les magnifiques colonnes de granit rouge. L'entrée se trouvait alors du côté de la gare. Sous Benoît XIV, le transept devint la grande nef; on détruisit la porte principale et on conserva la porte latérale. La façade actuelle est tout à fait indigne d'une des plus belles et des plus grandes églises de Rome. On y admire la statue de S. Bruno, par Houdon, plusieurs tableaux qui ont été reproduits à St-Pierre en mosaïque; dans le chœur le tombeau de Pie IV et une image miraculeuse de la Madone.

Marie dell'Anima (Ste). Fondée par des Flamands au XIVe siècle, en même temps qu'un hospice pour la nation allemande. On croit que Bramante en fut le premier architecte, mais elle fut achevée par un allemand inconnu; la façade fut, dit-on, élevée par J. deSangallo. Son nom lui vient d'une antique image de la Madone, où sont représentées deux personnages à genoux. deux âmes de fidèles.

Marie in Aquiro (Ste). « Basilicam S. Dei Genitricis, quæ in Aquiro dicitur, in qua autem diaconia et parvum oratorium fuit, eam a fundamentis longiorem et latiorem construxit, atque depinxit (Gregorius III), » dit le *Liber Pontificalis.* Elle fut restaurée par Alexandre III, Boniface VIII; puis au XVIe siècle et au XIXe. Cf. Imperi, *Memorie della chiesa di S. Maria in Aquiro*, Roma, 1866.

Marie d'Ara Caeli (Ste). Supr., p. 238.

Marie du Bon Conseil (Ste), dans la rue du même nom. Chapelle moderne.

Marie (Ste) du bon voyage, ou della Torre. Petite église du Transtévère, sur les bords du Tibre, près d'une tour élevée sous S. Léon IV. Ce sont les mariniers qui lui ont donné le nom de Madone du Bon voyage.

Marie (Ste) de' Calderari, dans la rue du même nom. Chapelle de la confrérie des chaudronniers.

Marie (Ste) in Campitelli. En 1659, à l'occasion d'une grande peste, la population romaine fit le vœu de construire une église plus belle en l'honneur de l'antique image de la Madone conservée à Ste-Galla. Charles Rainaldi construisit cette église sur la place Campitelli. Voir ce qui a été dit plus haut de Ste-Galla. Cf. Erra, *Storia dell' imagine e chiesa di S. Maria in Portico di Campitelli*, Roma, 1750.

Marie (Ste) in Campo Marzio. Dans cet endroit existaient un monastère de moines basiliens et deux églises: St-Grégoire de Nazianze, où l'on conservait le corps du saint évêque depuis le VIIIe siècle, et une autre dédiée à la T. Ste Vierge. En 1564, ces deux églises restant enfermées dans le monastère, on construisit une grande église publique. Le corps de S. Grégoire de Naziane fut transporté au Vatican sous Grégoire XIII.

Marie (Ste) in Campo Santo. Chapelle du cimetière des Teutons, près de St-Pierre du Vatican. C'est là que se trouvait au temps de Charlemagne la « Schola Francorum ». L'hospice primitif, fondé au VIIIe siècle, fut détruit par Pie VI pour dégager la basilique vaticane. L'église est maintenant desservie par des chapelains allemands.

Marie (Ste) in Cappella, au Transtévère, non loin de Ste-Cécile. Cette petite église fut dédiée en 1090 au Sauveur, puis à la T. Ste Vierge par Ste Françoise Romaine, qui fit construire près de là un petit hospice. Elle s'appela alors

« S. Maria ad pineam ». En 1640, elle fut donnée à la compagnie des « barilai », d'où son nom de « in cuppella » (petite coupe) transformé plus tard en celui de « in cappella ».

Marie (Ste) in Carinis, via del Colosseo. Ce nom rappelle celui que portait jadis le quartier, « carinae ».

Marie (Ste) del Carmine alla Traspontina, via Borgo nuovo. Église paroissiale et titre cardinalice, desservie par les Carmes, fondée par le Card. d'Alexandrie, plus tard S. Pie V. Auparavant existait une ancienne église que le voisinage d'un hospice des Lombards avait fait appeler « S. Maria in Transpadina » ou « Transpadana ».

Marie (Ste) del Carmine, au Transtévère. Église abandonnée, en face St-Chrysogone.

Marie (Ste) del Carmine, alle Tre Cannelle. Fondée par une confrérie en 1605, puis restaurée en 1750 et tout récemment.

Marie (Ste) della Clemenza, vicolo del Piede. Petite église du Transtévère.

Marie (Ste) della Consolazione. Église élevée en 1470 près de l'hôpital de Ste-Marie delle Grazie, par le peuple romain, en reconnaissance des grâces accordées par l'intercession de la Madone, dont l'image était peinte sur un mur près du Capitole. La façade fut achevée par Valadier aux frais du Card. Consalvi.

Marie (Ste) in Cosmedin. Supr., p. 270.

Marie (Ste) de la divine Providence, au Testaccio. Église paroissiale des nouveaux quartiers du Testaccio.

Marie (Ste) de la divine Providence, via di Ripetta.

Marie (Ste) du divin Secours, place Sta-Croce in Gerusalemme.

Marie (Ste) du divin Amour, vicolo del divino amore. Cf. **St-Blaise des matelassiers**, supr. p. 502.

Marie (Ste) de Lorette, de' Fornari, près du Forum de Trajan. En 1500 la confrérie des boulangers obtint une petite église à la place de laquelle elle éleva l'église qu'on voit maintenant ; l'architecte fut Antoine de Sangallo.

Marie (Ste) della Luce. Cf. infr., **St-Sauveur in Corte.**

Marie (Ste) in Domnica. Supr., p. 217.

Marie (Ste) in Macello Martyrum. Cette dénomination ne se rencontre pas avant le XVIIe siècle. Auparavant il y avait bien une église de Ste-Marie *in Macello*, mais elle se trouvait près de la place Montanara. Celle du Forum de Nerva s'appelait, d'après Mgr Duchesne, Ste-Marie *in Foro ;* comme *Forum* et *Macellum* se prenaient l'un pour l'autre dans la langue populaire du moyen-âge, on a pu faire la confusion au moment de la disparition de la vraie église de Ste-Marie *in Macello*, à laquelle a pu succéder Ste-Marie *in Vincis*. Le voisinage de la préfecture urbaine ne saurait d'ailleurs justifier, comme on le prétend, le vocable *in macello martyrum*, car si les martyrs y étaient condamnés, c'est ailleurs qu'ils étaient torturés.

Marie (Ste) Impératrice, via S. Giovanni in Laterano. Petite chapelle appelée autrefois St-Grégoire in Marzo ; on y vénère une madone qui parla, dit-on, à S. Grégoire.

Marie (Ste) d'Itria, via del Tritone. Cette église tire son nom d'une antique image qu'on dit

avoir été apportée de Constantinople. Elle fut fondée en 1515 par la confrérie des Siciliens et des Aragonais, et restaurée au XIX[e] siècle.

Marie (Ste) Libératrice. Église détruite en 1900. On a retrouvé au-dessous la diaconie de Sta Maria Antiqua. Cf. supr., p. 247.

Marie (Ste) de Lorette, via S. Giovanni in Laterano. Chapelle des religieuses du Bon-Pasteur.

Marie (Ste) del Gonfalone, dans la rue du même nom.

Marie (Ste) des grâces. Église des Ermites de la Pénitence, élevée en 1588, restaurée en 1618. Le fondateur des P. Ermites, Alberzio Rossi, apporta de la Terre Sainte dans cette église une Madone, dont on reçut beaucoup de grâces.

Marie (Ste) di Grottapinta. Église existant déjà avant 1343, année où elle fut consacrée et dédiée à la Conception de la T. Ste Vierge.

Marie (Ste) Majeure. Sup., p. 149.

Marie (Ste) de' Marchegiani. Cette église, construite vers 1450 par le Card. L. Orsini, s'appelait primitivement St-Sauveur « in lauro ». Clément X en 1669 la donna aux « Marchegiani » (habitants des Marches), qui la dédièrent à Notre-Dame de Lorette, sans toutefois faire oublier le nom ancien. Le gracieux cloître abrite le tombeau d'Eugène IV, qu'ornent de bonnes sculptures du XV[e] siècle.

Marie (Ste) ad Martyres. Supr., p. 412.

Marie (Ste) sopra Minerva, près du Panthéon, fut édifiée sur les ruines d'un temple que Pompée, dit-on, avait élevé à Minerve. Donnée en 1370 aux Dominicains, elle fut prise par eux en l'état où on la voit aujourd'hui : c'est la seule église de Rome qui ait bien conservé le caractère de l'architecture appelée improprement gothique. On y trouve le tombeau d'Urbain VII, de Paul IV, de Léon X, de Clément VII, de Benoît XIII, celui d'Angelico de Fiesole, etc. ; on y vénère le corps de Ste Catherine de Sienne dont la chambre a été transformée en petit oratoire. Cf. Masetti, *Memorie storiche della chiesa di S. Maria sopra Minerva*, Roma, 1855.

Marie (Ste) des miracles, place du Peuple. Cette église doit son nom à l'image miraculeuse qu'on voit au maître-autel, la Vierge portée par des anges. Commencée sous Alexandre VII, en 1664, elle fut achevée par le cardinal Girolamo Gastaldi.

Marie (Ste) du Montserrat est l'église nationale espagnole : sa construction par les Aragonais et les Catalans remonte à l'année 1495. Derrière le chœur est un portique où l'on a rassemblé les plus belles sculptures de l'église St-Jacques, place Navone, cédée par les Espagnols aux missionnaires du Sacré-Cœur. Dans l'église même sont conservés les restes d'Alexandre VI et de Calixte III.

Marie (Ste) in Monterone, qu'on croit fondée par la famille Monteroni de Sienne, fut restaurée en 1245 et 1597.

Marie (Ste) in Montesanto, place du Peuple, doit son nom à ce qu'autrefois il y avait en ce même endroit une chapelle appartenant aux Carmes de la province de Monte Santo en Sicile. Elle fut construite en même temps que Ste-Marie des Miracles.

Marie (Ste) des Monts, ainsi

appelée parce qu'elle se trouve dans la région « Monti », qui embrasse le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin, fut bâtie sous Grégoire XIII. Il y avait déjà là un monastère de Clarisses.

Marie (Ste) in Monticelli, édifiée sur une petite élévation, est une des plus anciennes paroisses de Rome; elle fut restaurée en 1101, 1143 et surtout sous Clément XI. Cf. Piselli, *Notize istoriche della chiesa di S. Maria in Monticelli*, Montefiascone, 1719.

Marie (Ste) des Neiges, via del Colosseo.

Marie (Ste) Nouvelle, Supr., p. 361.

Marie (Ste) dell'Orazione e Morte, via Giulia, fut construite vers 1585 et agrandie vers 1737 sous Clément XII. Elle est le siège d'une confrérie, fondée en 1538, qui se consacre à l'ensevelissement des morts qu'on trouve abandonnés dans la campagne romaine.

Marie (Ste) dell'Orto, via Anicia, doit son nom à une image de la Vierge placée sur la porte d'un jardin. Commencée en 1489, terminée en 1512, elle fut restaurée en 1762.

Marie (Ste) dell'Orto, via delle Mura, hors la porte St-Laurent.

Marie (Ste) de la Paix, non loin de la place Navone, fut construite par Sixte IV, en exécution d'un vœu qu'il avait fait pour ramener la concorde entre les princes chrétiens. Alexandre VII la restaura pour que durant son pontificat Dieu donnât la paix à la chrétienté. On y admire les fameuses sibylles de Raphaël. Cf. Fea, *Memoria della chiesa di S. Maria della Pace.*

Marie (Ste) des Palmes ou delle Piante, ou Domine quo vadis, dans son état actuel remonte à 1637. La dernière dénomination se rapporte à l'ancienne tradition de la fuite de S. Pierre et de sa rencontre avec le Sauveur. Le nom de « Domine quo vadis » s'applique proprement et originairement au petit édicule élevé à quelques pas de Ste-Marie des Palmes. Cf. Marucchi, *S. Pietro e S. Paolo in Roma*, p. 152; Lugari, art. du *Nuov. bullett.*, 1901, n. 1-2.

Marie (Ste) del Pascolo est un autre nom de l'église des Sts-Serge et Bach, desservie par les Grecs ruthènes, près de Ste-Marie des Monts.

Marie (Ste) del Pianto, avant le transfert de l'image miraculeuse que l'on vit pleurer, dit-on, vers 1546, était un sanctuaire dédié au Sauveur et s'appelant St-Sauveur « in cacaberis »; elle fut réédifiée en 1612.

Marie (Ste) della Pietà, place Colonna. V. **Sts-Barthélemy-et-Alexandre.**

Marie (Ste) della Pietà. V. supr., **Ste-Marie-in-Campo-Santo.**

Marie (Ste) du Peuple est une des églises les plus remarquables de Rome. Non loin de là devait se trouver la sépulture de Néron; Pascal II, pour purger ce lieu de tout souvenir païen, y érigea en 1099 un petit oratoire. Le peuple de Rome en 1227 construisit à ses frais l'église actuelle. Grégoire IX y transporta la madone du maître-autel, qui était auparavant dans la chapelle du Sauveur au Latran. Le nom de cette église fit changer celui de la porte voisine, qui auparavant s'était appelée porte Flaminienne, puis porte de St-Valentin, et qui maintenant s'appelle porte du Peuple. Cf. Alberici, *Compendio delle grandezze dell'illustre e devotissima chiesa di S. Maria del*

Popolo, Roma, 1600; Landucci, *Origine del tempio dedicato in Roma alla Vergine madre di Dio presso alla porta Flaminia, detto hoggi del Popolo*, Roma, 1646.

Marie (Ste) Porta Paradisi, via di Ripetta, autrefois appelée « in Augusta » parce qu'elle était voisine du mausolée d'Auguste, fut en 1339 dédiée à S. Jacques, par le card. Pierre Colonna en souvenir de son oncle le card. Jacques Colonna. Reconstruite au XVIIe siècle, elle prit alors son nom actuel, qui fait peut-être allusion aux jardins situés près du mausolée d'Auguste.

Marie (Ste) du Prieuré, dite aussi « de l'Aventin », parce qu'elle est située à l'extrémité de cette colline, fut primitivement une des vingt abbayes de Rome. Sa dernière restauration eut lieu en 1765; S. Pie V y avait déjà fait exécuter des travaux, lors de la reconstruction du couvent contigu qui appartient aux chevaliers de Malte.

Marie (Ste) in Publicolis, placée jadis sous le patronat de la noble famille Santacroce Publicola, fut rebâtie en 1543 par Mgr Marcello Santacroce, qu'Urbain VIII créa cardinal.

Marie (Ste) du chêne, fut édifiée par Jules II, non loin de la place Farnèse, à l'occasion des prodiges opérés par une Madone qui avait été placée sous un chêne à Viterbe. Elle fut restaurée sous Clément VIII et Benoît XIII.

Marie (Ste) Regina Caeli, au Transtévère, est l'église des Carmélites dites de « Regina Caeli » parce que leur règle les oblige à réciter toutes les quatre heures, au signal de la cloche, l'antienne commençant par ces mots. Elle fut construite en 1654 par Anne Colonna. C'est à côté que se trouve la prison publique.

Marie (Ste) du Rosaire à Monte Mario, bâtie au XVIe siècle à deux milles de la porte Angelica; elle fut restaurée deux fois, par Clément IX et par Grégoire XVI.

Marie (Ste) et St Grégoire, dite **Chiesa Nuova in Vallicella**, qui se trouve dans une petite vallée, près du Mont Giordano, était autrefois dédiée à S. Grégoire. S. Philippe Neri la demanda à Grégoire XIII pour les pères de la congrégation de l'Oratoire, et la rebâtit en 1575. C'est là qu'est son tombeau.

Marie (Ste) della Scala, non loin de la porte Septimienne, au Transtévère, fut construite en 1592 par le card. de Côme, sur l'emplacement d'une maison qui avait dans son escalier une Vierge miraculeuse.

Marie (Ste) del Sole est cet ancien petit temple rond, qui se dresse en face de Ste-Marie in Cosmedin. Primitivement sous le vocable de St-Étienne, elle changea de nom en 1560, des rayons lumineux ayant été projetés par la Madone qu'on y vénère. Ce monument est souvent appelé à tort Temple de Vesta; c'est peut-être celui de Matuta ou celui de Portumnus.

Marie (Ste) des Sept Douleurs, au Transtévère, dépend du monastère des Augustines fondé en 1652 par Camille Farnèse.

Marie (Ste) del Suffragio, via Giulia, fut bâtie en 1675 pour l'archiconfrérie « du suffrage » dont le but est de soulager les âmes du purgatoire.

Marie (Ste) du Transtévère. Supr., p. 428.

Marie (Ste) in Trivio. Supr., p. 402.

Marie (Ste) dell' Umiltà, qui donna son nom à la rue, fut cons-

truite en 1603. C'est maintenant la chapelle du collège américain du Nord.

Marie (Ste) delle Vergini, non loin de Ste-Marie de l'humilité, remonte à l'an 1604 ; elle dépendait du monastère voisin.

Marie (Ste) in Via, près la place Colonna, fut édifiée en 1253, à la suite de la découverte d'une image de la Vierge dans un puits de la maison du cardinal Capocci. On vénère aujourd'hui cette image dans la chapelle dite « du puits », qui fut l'église primitive. Léon X en 1513 la donna aux Servites qui la refirent presque complètement. Elle devint alors paroisse et titre cardinalice. La « via » auquel son nom fait allusion est la célèbre « via Flaminia » (Corso actuel).

Marie (Ste) in Via Lata. Supr., p. 392.

Marie (Ste) in Vincis, peut-être l'église désignée anciennement sous le nom de Ste-Marie *in Macello*. Elle se trouve près de l'Arco dei Saponari.

Marie (Ste) de la Victoire, via Venti Settembre, fut primitivement une petite église dédiée à l'apôtre S. Paul, par Paul V, en 1605. Son nom et son état actuel datent de 1621 et rappellent la défaite des hérétiques, en Autriche, par Maximilien, duc de Bavière.

Marthe (Ste) du Vatican, derrière St-Pierre, fut construite en 1537 et restaurée plusieurs fois, notamment sous Clément XI. Cf. Bossi, *La chiesa di S. Marta al Vaticano*, Roma, 1883.

Martin des Monts (St). Supr., p. 319.

Martine (Ste) et St-Luc. Supr., p. 234.

Marie Égyptienne (Ste), temple antique, transformé en église et consacré à la T. Ste Vierge sous Jean VIII en 872. S. Pie V donna cette église aux Arméniens, qui se transportèrent ensuite à St-Blaise de la Pagnotta. Ste-Marie Égyptienne appartient maintenant à une confrérie. Suivant une opinion commune, le monument fut, à l'origine, dédié à la Fortune virile.

Marie-Madeleine (Ste), piazza della Maddalena. Rebâtie au XVIIe s. et desservie par les Camilliens.

Michel (St) in Sassia (Borgo). Une tradition la fait remonter jusqu'à Constantin, qui l'aurait dédiée aux SS. Michel, archange, et Magnus, évêque et martyr, dont le corps repose là. Son nom lui vient des Saxons qui habitaient cette région.

Nativité de N.-S., dite des Agonisants, place Pasquino, est le siège de la confrérie des Agonisants.

Nérée et Achillée (Sts). Supr., p. 163.

Nicolas (St) in Arcione, via Rasella, doit probablement son nom aux arcs de l'aqueduc de l'eau Vierge, qui passait dans les environs. Elle fut restaurée sous Innocent XI et Clément XII.

Nicolas (St) in Carcere, bâti dans le « Forum olitorium » (piazza Montanara), sur l'ancien temple de la Piété, a une origine assez obscure ; l'église serait, dit-on, du VIe siècle ; la dernière restauration eut lieu en 1599. On voit dans le souterrain le soubassement de l'ancien temple. Deux colonnes antiques ont été englobées dans la façade de l'église.

Nicolas (St) de' Cesarini, près du palais des ducs Cesarini, fut réédifiée en 1611.

Nicolas (St) degl' Incoronati, piazza Padella, fut bâtie par la noble famille du même nom.

Nicolas (St) des Lorrains, près de la place Navone, était primitivement une petite église dédiée à Ste Catherine, vierge et martyre. Grégoire XIV la donna aux Lorrains, qui y firent en 1636 de très importantes transformations.

Nicolas (St) dei Prefetti, est une église très ancienne, que l'on trouve mentionnée au temps de S. Zacharie (VIIIe siècle), et qui fut restaurée par Benoît XIII.

Nicolas (St) de Tolentino, construit en 1599 par les Augustins chaussés, fut restauré en 1614.

Nom de Marie (St), au Forum de Trajan, a pris la place d'une église dédiée à S. Bernard : elle date de 1738.

Norbert (St), rue des Quatre Fontaines, fondé par les Prémontrés, fut restauré au début du XVIIIe siècle.

Notre-Dame du Sacré-Cœur de Jésus. V. **St-Jacques des Espagnols.**

Onuphre (St), près la porte S. Spirito, au Transtévère, fut édifié en 1419. C'est là qu'est le tombeau du Tasse. Cf. Caterbi, *Memorie storiche della chiesa e convento di S. Onofrio*, Roma, 1858.

Oratoire des Cinq Plaies, via dei Baullari.

Oratoire du St-Sacrement, via Belsiana ; fut érigé en 1578 sous Grégoire XIII pour la confrérie du T. S.-Sacrement.

Oratoire de St-Marcel, piazza dell' Oratorio, dans le quartier de Trevi ; fut érigé entre 1519 et 1568.

Pancrace (St). Supr., p. 493.

Pantaléon (St), bâti par Honorius III sur une partie des édifices attenant au stade de Domitien, subit deux restaurations en 1418 et 1621. La façade date seulement de 1806.

Paul (St) hors-les-murs. Supr., p. 135.

Paul (St) alla Regola, était nommé primitivement « l'École de St-Paul » parce que, dit-on, l'apôtre aurait instruit là ses premiers convertis. Les franciscains de Sicile qui possèdent cette église depuis 1619 l'ont restaurée. Cf. Bartholomei, *Sulla chiesa di S. Paolo alla Regola*, Roma, 1858.

Paul (St) Trois-Fontaines, érigé à l'endroit où l'apôtre fut décapité (« ad aquas Salvias »), a été restauré, en 1599, par le card. Pietro Aldobrandini.

Pascal Baylon (St), au Transtévère. V. **Quarante martyrs.**

Pélerin (St), construit par Léon III vers l'an 800, est dit « des Suisses » parce qu'il fut le cimetière de la garde suisse. On y remarque encore une partie de l'ancienne abside et des peintures du IXe s.

Philippe Neri (St). V. **Ste Marie in Vallicella.**

Philippe Neri (St), au palais Massimo. Chapelle intérieure du palais, où S. Philippe ressuscita en 1583 le jeune Paul Massimo.

Philippe Neri (St), via Giulia. Cette église fut élevée sous Paul V. Elle fut dédiée d'abord à S. Trophime, que l'on y invoquait contre la goutte, puis à S. Philippe Neri.

Philippe Neri (St) delle Filippine, via Sforza.

Quarante martyrs. Cette église, sur la rue S. Francesco a ripa, date de Calixte II (1122) ; elle fut réédifiée en 1744, époque où elle fut dédiée à S. Pascal Baylon, en même temps qu'aux Quarante martyrs.

Quarante martyrs, au Forum. Cf. Ste Marie Antique, p. 260.

Rédempteur (T. S.), via Merulana.

Résurrection de N. S., via S. Sebastiano, au-dessous du Pincio. Église et maison généralice de la congrégation polonaise des prêtres de la Résurrection.

Rita da Cascia (Ste), primitivement appelée St-Blaise sous le Capitole, est une église assez ancienne ; elle fut restaurée sous Alexandre VII.

Roch (St), bâti en 1499, continué en 1657, ne possède une façade que depuis 1834.

Rosaire (T. St), via Ottaviano, église nouvelle, succursale de la paroisse du Rosaire à Monte Mario.

Rosaire (T. St), via Cernaia, église récemment construite par les Maristes, qui la desservent.

Rufine et Seconde (Stes), au Transtévère, est une église édifiée, croit-on, sur l'emplacement de la maison de ces deux sœurs martyres. Elle fut restaurée vers 1600.

Sacrement (T. St), piazza Poli. Oratoire de confrérie.

Sauveur (St) in Campo, sur la place du même nom, fut construit en 1639.

Sauveur (St) des Catéchumènes, via della Madonna dei Monti.

Sauveur (St) alle Coppelle. Cette église, qui a donné son nom à la rue où elle se trouve, fut bâtie en 1196 ; de cette époque il ne reste plus que le campanile et l'inscription de la dédicace. Une restauration eut lieu au XVIII[e] siècle.

Sauveur in Corte (St), au Transtévère, possède une mosaïque du XIV[e] siècle : deux restaurations y furent faites, en 1657 et en 1729. Son nom dérive probablement de la « cohors vigilum » qui était dans le voisinage. Cf. Maoro, *Descrizione della ven. chiesa parocchiale del Santissimo Salvatore della corte*, Velletri, 1677.

Sauveur (St) in Lauro. V. Ste Marie de' Marchegiani.

Sauveur (St) in Onda, bâti en 1260, restauré au XIX[e] siècle, doit son nom au voisinage du fleuve.

Cf. Orlandi, *Memorie storiche della chiesa di S. Salvatore in Onda*, Roma, 1881.

Sauveur (St) alla Scala Santa, restauré en 1589 par Sixte V lors de la construction du nouveau palais de Latran, occupe l'emplacement d'une chapelle très riche en reliques, dédiée à S. Laurent et qui était dans l'ancien palais du Latran. On l'appelle aussi « Sancta Sanctorum ». Cf. **St-Jean de Latran**, supr., p. 101.

Sauveur (St) in thermis, autrefois appelé St-Jacques, est érigé sur les thermes de Néron rebâtis par Alexandre-Sévère.

Sébastien (St) hors-les-murs, Supr., p. 488.

Sébastien (St) du Palatin. Supr., p. 265.

Simon (St) Prophète, sur la place Lancellotti, fut restauré en 1610.

Sixte (St) Pape. Supr., p. 168.

Stanislas (St) des Polonais, sur la via delle Botteghe oscure, fut bâti en 1580 par les Polonais.

Stigmates (Sts). Autrefois dédiée à S. Marc, puis aux 40 martyrs, cette église fut construite sous Clément XI.

Suaire (St) des Piémontais, non loin de S. André della Valle, est un édifice élevé en 1605 et restauré dans le XIX[e] siècle. Cf. Croset-Mouchet, *Descrizione della chiesa del SS. Sudario*, Roma, 1872.

Susanne (Ste). Supr., p. 380.

Sylvestre (St) in Capite. Supr., p. 395.

(St) Sylvestre a Montecavallo, ou in *Biberatica*, du nom que portait ce quartier au moyen-âge. L'église est antérieure au XIII[e] siècle, car nous la trouvons mentionnée dans le catalogue de Cencio Camerario. Après avoir appartenu aux Dominicains, elle est maintenant desservie par les Lazaristes.

Théodore (St). Supr., p. 243.

Thérèse (Ste), a été érigée tout récemment au Corso d'Italia, par les Carmes déchaussés, qui ont à côté leur maison généralice. C'est une église du style lombard du XI[e] siècle. On a découvert à cet endroit une importante nécropole païenne en bordure sur l'ancienne voie Salaria, qui a malheureusement été détruite.

Thomas (St) de Cantorbéry, attenant au Collège anglais, a remplacé la Ste-Trinité des Écossais, une des anciennes abbayes de Rome. Il fut rebâti en 1575 par le card. de Nortfolk.

Thomas (St), à Cenci, piazza Cenci.

Thomas (St) in Formis. Supr., p. 215.

Thomas (St) in Parione, consacré en 1139 par Innocent II, fut restauré en 1582.

Tryphon (St), près de la Via de' Coronari. Cette petite église est fort ancienne ; elle s'appelait primitivement St-Sauveur « in primicerio ». On y voit une inscription de dédicace du XII[e] s.

Trinité (T. Ste), via Condotti, fut bâtie vers 1741 par les Trinitaires chaussés espagnols. Elle est desservie maintenant par les Dominicains.

Trinité (T. Ste) des prêtres de la Mission, via della Missione,

fondée en 1642, fut rebâtie vers 1741.

Trinité (T. Ste) **des Monts** fut édifiée par Charles VIII en 1494 et restaurée par Louis XVIII. Elle fait partie des pieux établissements de la France à Rome.

Trinité (T. Ste) **des Pèlerins**, fut construite par la compagnie de S. Philippe Neri en 1614, avec un asile pour les pèlerins et les pauvres convalescents.

Urbain alla caffarella (St). Supr. p. 495.

Ursule (Ste), à *Tor de' specchi.*

Venant (St), sur une petite place près de l'Ara cœli, fut restauré sous Clément XI.

Vincent et Anastase (Sts), aux Trois-Fontaines, date de 625, mais fut complètement transformé en 1221.

Vincent et Anastase (Sts), près de la fontaine de Trévi fut reconstruit vers 1600.

Vincent de Paul (St), petite église bâtie récemment près de la maison-mère des Sœurs de St-Vincent de Paul, à *Bocca della Verità.*

Vital, Gervais et Protais (Sts). Supr., p. 378.

Yves (St) **des Bretons.** Cette église fut donnée aux Bretons par Calixte III. Elle est unie, depuis Grégoire XIII, aux pieux établissements de la France à Rome.

*Les trois volumes que j'ai publiés sous le titre général d'*ÉLÉMENTS D'ARCHÉOLOGIE CHRÉTIENNE *et les sous-titres de* I. Notions générales, II. Itinéraiie des catacombes, III. Basiliques et églises de Rome, *forment un cours élémentaire d'archéologie chrétienne, tel du moins que je le conçois. L'accueil que ce cours a reçu du public prouve qu'on l'a jugé utile, tant pour l'étude privée que pour l'usage des classes.*

Le progrès est la loi de toute science, de l'archéologie plus encore que de beaucoup d'autres. Il est aussi la loi de tout travail humain. Je m'efforcerai donc d'améliorer les éditions suivantes, de les tenir au courant des récentes découvertes. C'est ainsi que dans le premier volume j'aurai à ajouter un certain nombre d'inscriptions; dans le second, à compléter ce qui a été dit sur les cimetières de Domitille, des Sts-Pierre-et-Marcellin, à réformer ce qui concerne le cimetière Ostrien; dans le troisième, à rendre compte des fouilles qui se pratiquent ou seront bientôt entreprises dans les églises du Forum, à St-Sabas, St-Georges in Velabro, St-Pèlerin, etc. Le champ à explorer est encore assez vaste pour réserver d'intéressantes découvertes et de nouvelles jouissances aux archéologues que passionnent les souvenirs de l'ancienne Rome chrétienne.



TABLE DES ILLUSTRATIONS.

TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMATUR.

Fr. Albertus Lepidi O. P.
S. P. Ap. Magister.

Ex Ædibus Vaticanis, 14 julii 1902.

Desclée, De Brouwer et Cie, Rome-Lille-Paris-Bruges.



